



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

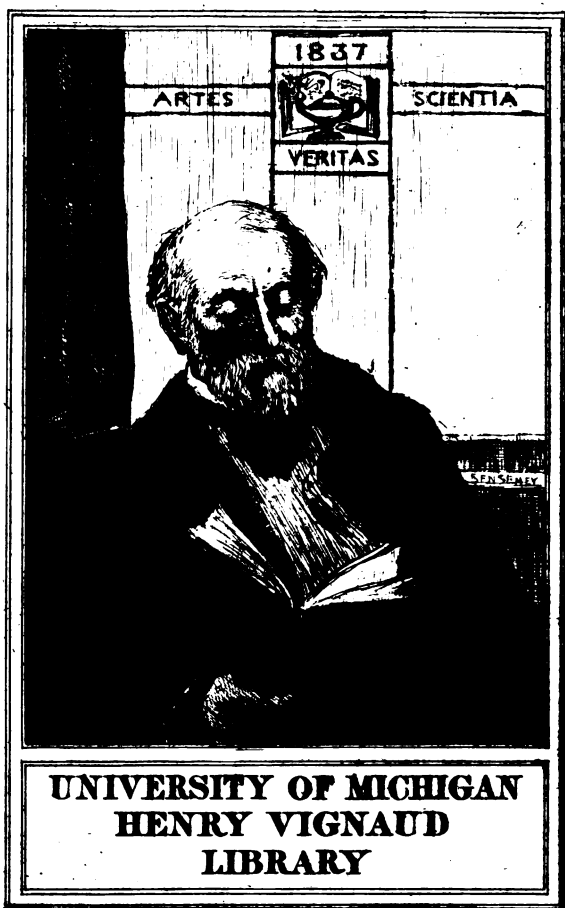
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



IF

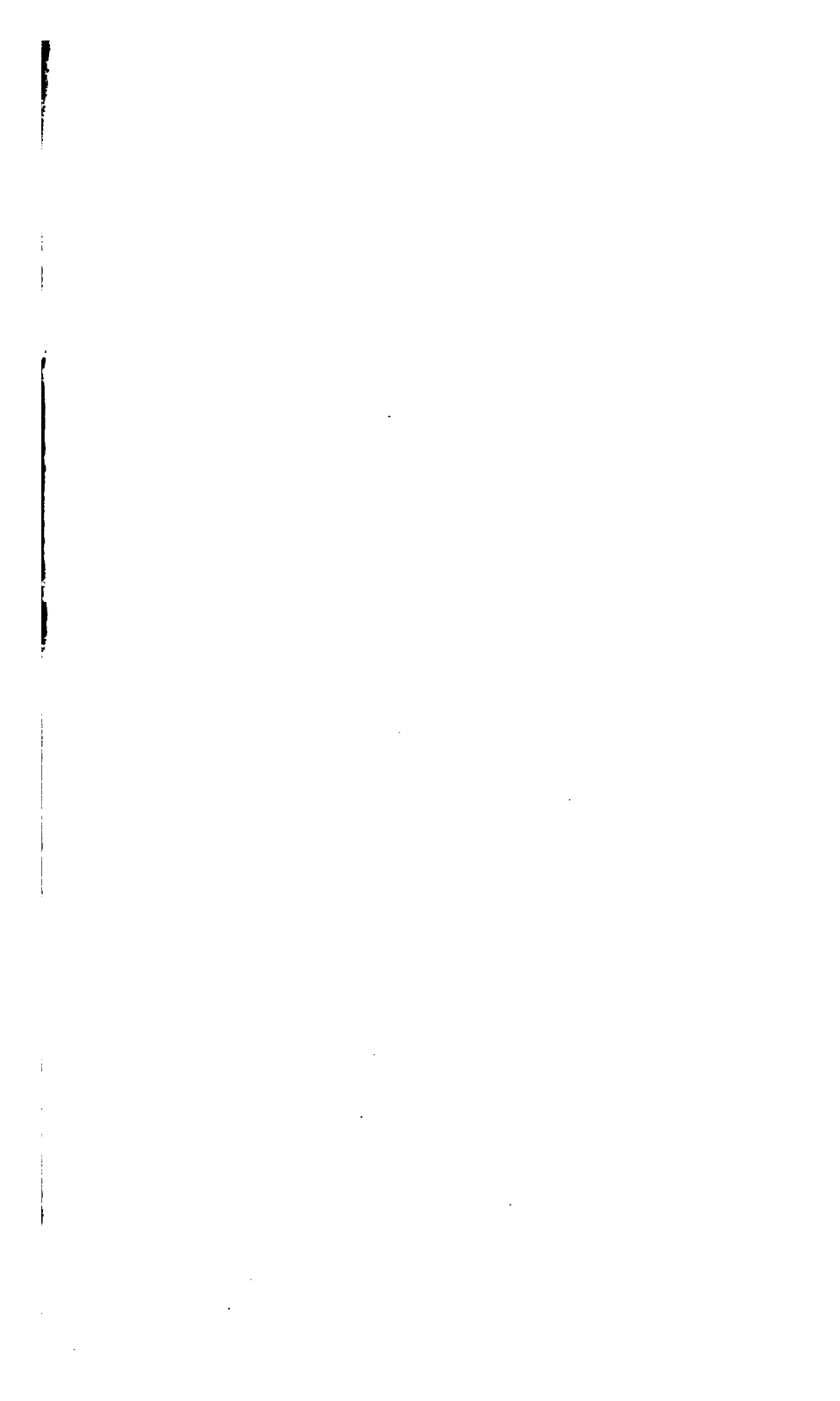
551

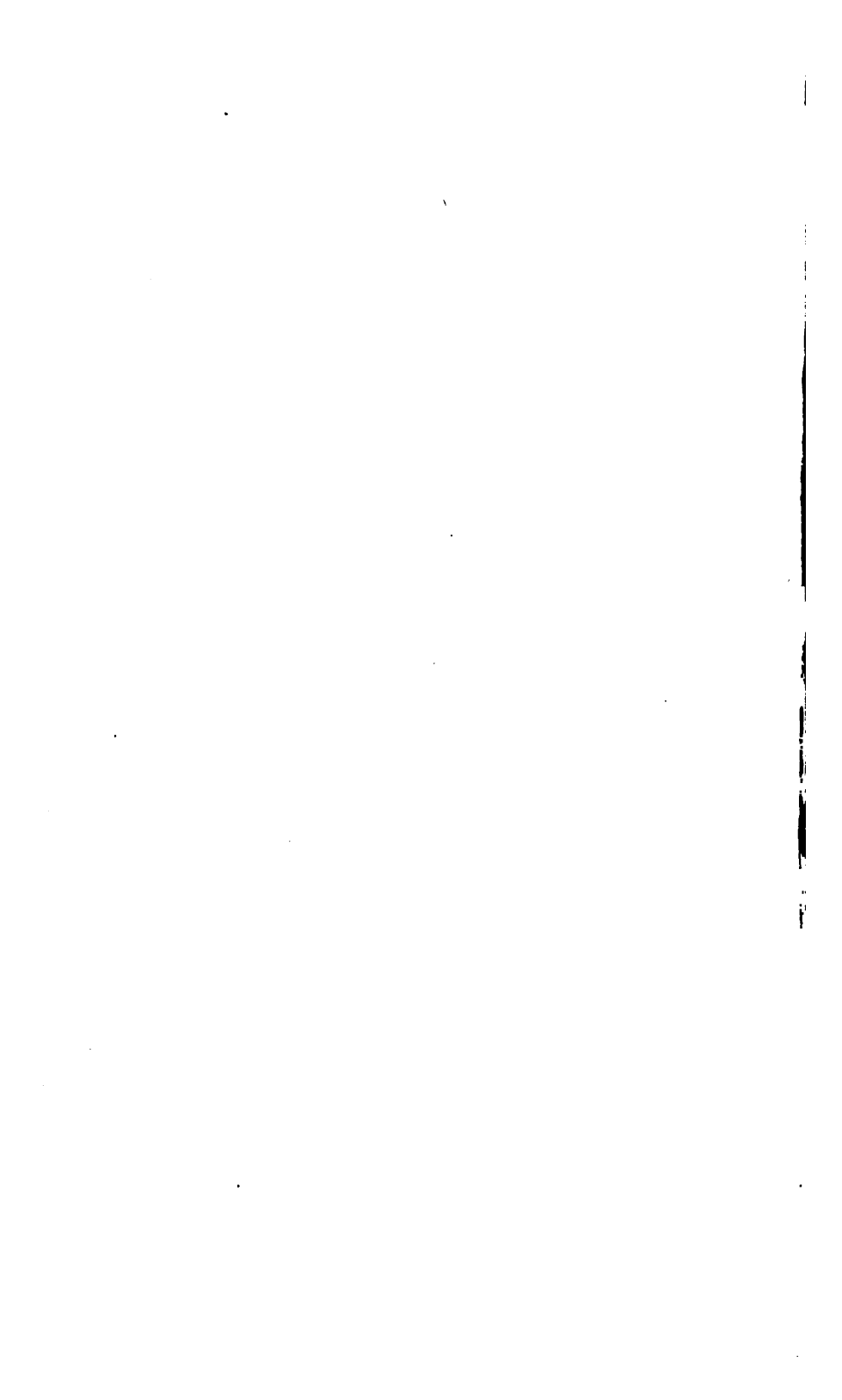
L442

1824

Vignard







DF
SSI
L442
1824

HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

TOME IX.

A PARIS,

CHEZ { **FIRMIN DIDOT PÈRE ET FILS**, Libraires, rue Jacob,
n° 24 ;
WERDET ET LEQUIEN, Libraires, rue du Battoir, n° 20 ;
BOSSANGE PÈRE, Libraire, rue de Richelieu, n° 60 ;
VERDIÈRE, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU. *Charvot*

NOUVELLE ÉDITION

RÉVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE,
ET AUGMENTÉE D'APRÈS LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

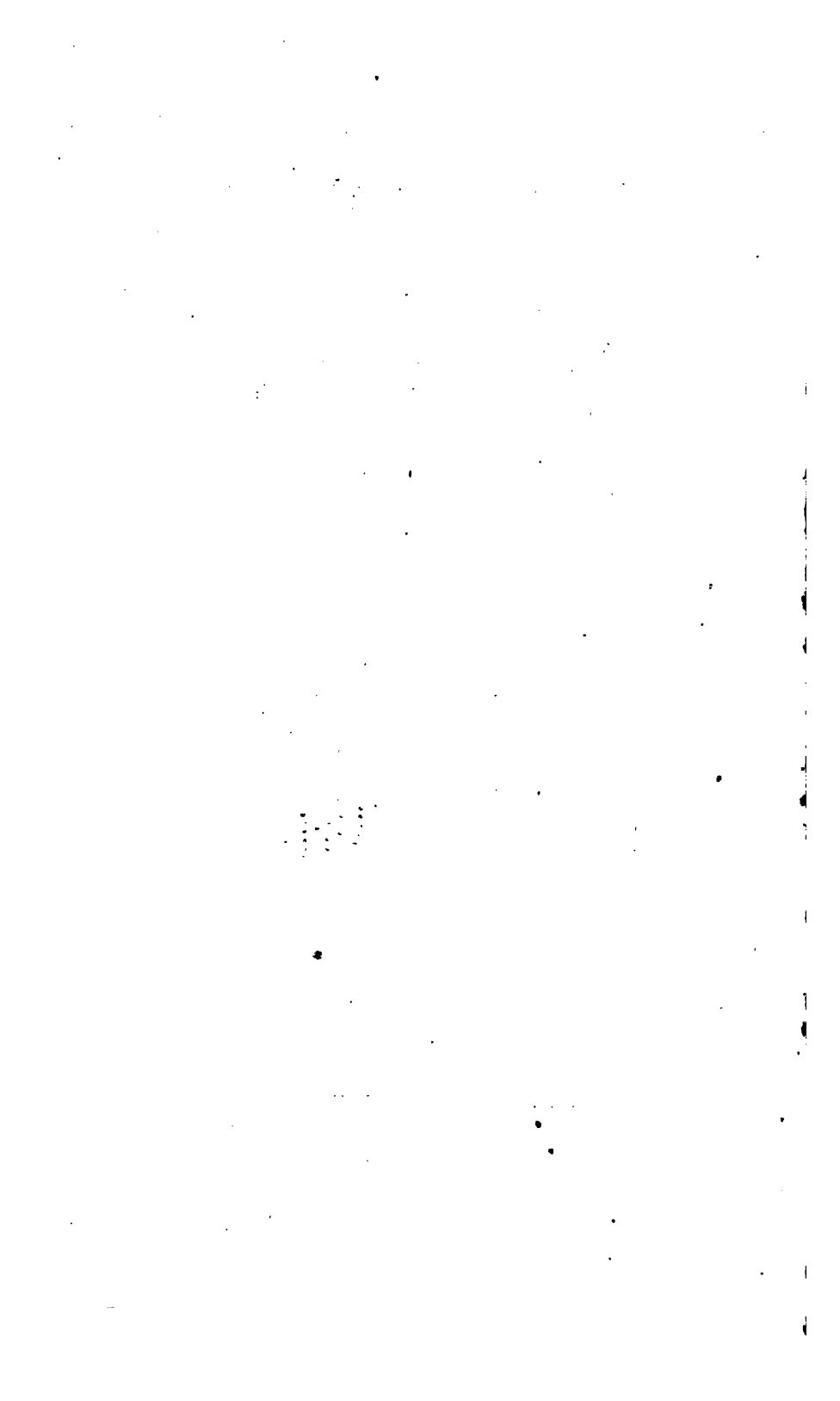
TOME IX.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI ET DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

•••••

M. DCCC. XXVIII.



HISTOIRE

DU

BAS-EMPIRE.

LIVRE XLVI.

1. Chosroès marche en Syrie. II. Prise de Sura. III. Feinte douleur de Chosroès. IV. Mauvaise conduite des Romains. V. Hiérapolis se rachète du pillage. VI. Prise de Bérhée. VII. Les Romains refusent de racheter la Syrie. VIII. Chosroès fait grâce aux habitants de Bérhée. IX. Antioche assiégée. X. *Attaque des murs*. XI. Les Perses se rendent maîtres de la ville. XII. *Ils la réduisent en cendres*. XIII. Conditions de paix acceptées par les Romains. XIV. Chosroès à Séleucie et à Daphné. XV. A Apamée. XVI. Perfidie de Chosroès. XVII. Il passe l'Euphrate. XVIII. Vaine tentative sur Édesse. XIX. Générosité de ceux d'Édesse rendue inutile par l'avarice de Buzès. XX. *Attaque inutile de Dara*. XXI. Nouvelle Antioche bâtie en Perse. XXII. Réparation d'Antioche. XXIII. Les Goths recommencent la guerre en Italie. XXIV. Vexations d'Alexandre Logothète. XXV. Succès et mort d'Ildibad. XXVI. Éraric et Totila rois des Goths. XXVII. Vérone prise et reprise. XXVIII. Totila encourage ses troupes. XXIX. Bataille de Faënza. XXX. Bataille de Mucella. XXXI. Les Lazes appellent Chosroès. XXXII. Les Perses repoussés devant Pétra. XXXIII. Prise de Pétra. XXXIV. Bélisaire à Dara. XXXV. Combat près de Nisibe. XXXVI. Prise de Sisaurane. XXXVII. Perfidie d'Aréthas. XXXVIII. Méchanceté d'Antonine. XXXIX. Disgrace de Jean de Cappadoce. XL. Caractère de ses successeurs. XLI. Consulat aboli. XLII. Conquêtes de Totila. XLIII. Mauvais succès des Romains. XLIV. Destruction de la flotte de Maximin. XLV. Naples se rend à Totila. XLVI. Humanité de Totila. XLVII. Action d'une juste sévérité. XLVIII.

Troisième expédition de Chosroès. XLIX. Bélisaire retourne en Orient. L. Bélisaire trompe Chosroès. LI. Chosroès retourne en Perse. LII. Tremblement de terre et peste à Constantinople. LIII. Maladie de Justinien. LIV. Martin succède à Bélisaire. LV. Défaite des Romains. LVI. Mort de Salomon en Afrique. LVII. Mauvaise conduite des neveux de Salomon. LVIII. Adrumet pris et repris. LIX. Mort de Stozas et de Jean, fils de Sisinniolus. LX. Perfidie de Gontharis. LXI. Mort d'Aréobinde. LXII. Conduite d'Artaban avec Gontharis. LXIII. Mort de Gontharis et tranquillité rendue à l'Afrique. [LXIV. Jean Troglita triomphe des Africains rebelles. LXV. Nouvelle guerre contre les Africains. LXVI. Ils sont vaincus par Jean Troglita. LXVII. Défaite des rebelles et pacification de l'Afrique.] LXVIII. Progrès de Totila.

JUSTINIEN.

AN 540.

I.
Chosroès
marche en
Syrie.

Proc. Pers.
l. 2, c. 5.

ædif. l. 2,
c. 8 et 9.

Marc. chr.
Evag. l. 4;

c. 25.

Jorn. succes.

Assem. Bib.

Or. t. 1, p.
416.

LA valeur et la sage conduite de Bélisaire avaient rendu l'Italie à l'empire, et de toutes les conquêtes du grand Théodoric, il ne restait au nouveau roi des Goths que Vérone et Pavie. Justinien, aussi impatient de finir que prompt à entreprendre, se persuada trop tôt que la guerre était terminée; il abandonna le soin de l'Italie à des généraux incapables de la conserver, et ne songea plus qu'à se défendre de l'orage qui venait d'éclater enfin du côté de la Perse. Après avoir perdu l'année précédente en négociations, sans faire aucuns préparatifs de guerre, il attendait encore le retour d'Anastase son député, et la réponse de Chosroès, lorsqu'il apprit que ce prince mettait tout à feu et à sang dans la Syrie. Chosroès, au lieu de suivre la route ordinaire en traversant la Mésopotamie, avait passé l'Euphrate réuni au Tigre au-dessous de Ctésiphon; et remontant le long du fleuve qu'il avait à droite, il

se trouva en peu de jours vis-à-vis de Cercusium ou Circésium ¹, aujourd'hui Karkisiah, la dernière place que les Romains possédaient en Mésopotamie en suivant le cours de l'Euphrate. L'angle que formait l'Aboras ² en se déchargeant dans ce grand fleuve, était fermé d'une muraille; et la ville située au confluent ³ pouvait arrêter long-temps une armée. Chosroès ne jugea pas à propos de passer l'Euphrate pour en faire le siège; et suivant toujours les bords du fleuve, il arriva en trois jours devant Zénobia ⁴. Cette place peu importante, bâtie sur un terrain stérile et presque inhabité, ne valait pas le temps qu'il eût employé à la réduire; il somma les habitants de se rendre, et sur leur refus il passa outre.

Après trois autres marches, il arriva aux portes de Sura ⁵, située au bord de l'Euphrate. C'était une ville plus considérable; et pour donner de la réputation à ses armes, il tenta de l'emporter d'emblée ⁶. Ses troupes montèrent à l'assaut, et furent repoussées avec perte. Mais l'arménien Arsace, qui commandait la garnison ⁷, ayant été tué sur la muraille, sa mort découragea les habitants, qui dès la nuit suivante réso-

II.
Prise de
Sura.

¹ J'ai parlé de cette ville, t. 3, p. 67, not. 1, liv. XIV, § 8. — S.-M.

² Ἀβόρας, actuellement le Khabour. Voyez t. 7, p. 360, not. 3, liv. XXXVIII, § 80. — S.-M.

³ Τὸ δὲ φρούριον τοῦτο πρὸς αὐτῇ πρὸς τῇ γωνίᾳ κεῖται, ἣν δὲ τῶν ποταμῶν ἡ μίξις ποιεῖται. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 5. — S.-M.

⁴ Cette ville avait été, dit-on, fondée par la célèbre Zénobie, reine de Palmyre, dont elle portait le nom. Les auteurs orientaux prétendent que

la reine Zobba, sœur de cette princesse, en avait jeté les fondements. — S.-M.

⁵ Τὸ Σούρων πόλισμα. — S.-M.

⁶ Procope prétend, de ædif. l. 2, c. 9, qu'elle n'arrêta pas une demi-heure les attaques de Chosroès, ὥς τι Χοσρόην προσβαλόντα ποτὶ οὐδὲ ὅσον ἡμῶν ἀπεκρούσατο. Les Perses s'en rendirent maîtres sans coup férir, εὐθύωρον ἰάλω Πέρσαι. — S.-M.

⁷ Τῶν στρατιωτῶν ἀρχῶν. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 5. — S.-M.

lurent de capituler, et envoyèrent leur évêque à Chosroès. Le prélat, suivi de plusieurs esclaves qui portaient du pain, du vin et quelques pièces de gibier, alla se jeter aux pieds du roi, et le conjura d'épargner une ville misérable, également méprisée et des Romains et des Perses : *Je vous présente*, ajouta-t-il, *ses plus grandes richesses ; les habitants sont prêts à vous abandonner pour leur rançon tout ce qu'ils possèdent.* Chosroès, pour intimider toute la Syrie par un exemple terrible, était résolu d'exterminer les assiégés. Mais il dissimula sa colère, traita l'évêque avec bonté, accepta ses présents, et lui fit espérer qu'il lui accorderait sa demande dès qu'il aurait l'avis de son conseil sur la rançon qu'il devait exiger. Il le fit accompagner à son retour d'une troupe de ses meilleurs soldats, comme pour honorer sa personne. Les habitants, voyant revenir leur prélat avec une escorte qui ne montrait que de l'amitié et de la joie, ouvrirent leurs portes pour le recevoir. Les Perses s'étant arrêtés au-dehors, se séparèrent de lui avec de grandes démonstrations de respect. Mais lorsqu'on voulut refermer les portes, ils l'empêchèrent en jetant dans l'ouverture une grosse pierre ou une pièce de bois, selon l'ordre secret qu'ils avaient reçu de Chosroès. Tandis que les habitants et les Perses font des efforts contraires, les uns pour enlever l'obstacle, les autres pour le maintenir, le roi survint avec toutes ses troupes, força l'entrée, pilla les maisons, passa au fil de l'épée une partie de ses habitants, fit l'autre prisonnière, mit le feu à la ville et la détruisit de fond en comble. Pour lors il renvoya l'ambassadeur Anastase, qu'il avait retenu jusque-là : *Va dire à ton maître*, lui dit-il, *que tu*

as laissé Chosroès fils de Cabad sur les ruines de Sura. Justinien rebâtit ensuite cette ville, qui subsiste encore aujourd'hui sous le nom qu'elle portait alors ¹.

Chosroès possédait l'art de masquer sa barbarie et ses autres vices par des dehors trompeurs ². Son visage, ses yeux, sa contenance, servaient admirablement la fausseté de son ame. Au sac de cette malheureuse ville il aperçut une femme de condition traînée avec fureur par un soldat, et traînant elle-même un enfant qui, ne pouvant suivre, sillonnait la terre de son corps sanglant et déchiré. A ce spectacle, Chosroès affectant de s'attendrir leva les yeux au ciel, et se tournant vers Anastase dont il se faisait accompagner : *Que Dieu punisse*, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de soupirs, *que Dieu punisse l'auteur de tant de maux!* Il voulait persuader à ceux qui l'entendaient, que Justinien seul était la cause de la guerre. On ne dit point qu'il ait rien fait pour soulager ni venger celle dont il feignait de plaindre le sort. Ce vainqueur superbe se laissa vaincre lui-même par les charmes d'une de ses captives, nommée Euphémie, dont la beauté fit une si vive impression sur lui, qu'il l'épousa ³ dans son camp. Il

III.
Feinte dou-
ceur de
Chosroès.
Proc. Pers.
l. 2, c. 5, 9.

¹ Cette assertion empruntée à D'Anville, *géogr. abr.* t. 2, p. 141, ne me paraît pas fondée. — S. M.

² Lebeau adopte ici sans la moindre restriction les imputations et les traits évidemment chargés de Procope et des auteurs grecs qui ont parlé de Chosroès. Ils s'accordent assez mal avec ce qu'en disent les auteurs orientaux et avec d'autres faits rapportés par les Grecs eux-mêmes. Lebeau a montré plus de critique en un autre endroit. Voyez t. 3, p. 172,

liv. xli, § 51. — S.-M.

³ Γυναικα γαμετήν ἐποίησάτο. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 5. Les auteurs orientaux, parmi lesquels je me borne à citer l'auteur du *Modj-mel-al-tewarikh*, Ms. Pers. n° 62, f° 59, verso; et Mirkhond, *hist. des Sassan.*, trad. par M. de Sacy, p. 369, disent que la femme de Chosroès était chrétienne. Il est probable que la princesse dont ils parlent est la captive de Sura, qu'il épousa lors de son expédition contre l'em-

voulut faire quelque grace en faveur de sa nouvelle épouse. Pour accorder son avarice avec cet effort de générosité, il fit proposer à Candidus évêque de Sergiopolis¹ à six lieues de Sura², de lui remettre pour deux cents livres d'or les douze mille prisonniers qu'il avait entre les mains. Candidus s'étant excusé sur ce qu'il manquait d'argent, le roi lui fit dire qu'il se contenterait de sa promesse par écrit, pourvu qu'il jurât d'acquitter cette somme dans l'espace d'une année. L'évêque donna sa promesse, ajoutant même que s'il manquait à sa parole il consentait à payer le double et à quitter son évêché. Les prisonniers lui furent délivrés; mais la plupart moururent en peu de jours des blessures et des mauvais traitements qu'ils avaient reçus à la prise de leur ville. Chosroès continua sa marche en s'éloignant de l'Euphrate pour pénétrer dans le cœur de la Syrie.

IV.
Mauvaise
conduite des
Romains.

Proc. Pers.
l. 2, c. 6.

Marc. chr.
Malala, part.
2, p. 222.

Buzès, qui pendant l'absence de Bélisaire commandait en Orient, était pour lors à Hiérapolis. A la nouvelle de la destruction de Sura, il rassembla les habitants, les exhorta à se bien défendre, et après les avoir animés par de belles paroles, il prit avec lui l'élite des troupes et partit, sans que les Romains ni les Perses pussent savoir ce qu'il était devenu. Germain, qui arriva bientôt après à Antioche avec son fils Justin,

pire. Ils ajoutent qu'elle résista à toutes les sollicitations de son mari, qui voulait la faire renoncer à sa religion. Cette chrétienne fut mère de Nouschizad, qui se révolta dans la suite contre Chosroès. — S.-M.

¹ Cette ville devait son nom à St. Sergius, ἡ Σεργίου ἐκπαλαιῶς ἀγίου ἐκπαλαιῶς ἐστίν. Ce saint y avait une

église très-révérée dans l'Orient. Cette ville s'appelait antérieurement *Resapha* ou *Risapha*, les Arabes lui avaient conservé le nom de *Rousafah* qui se trouve dans leurs auteurs. J'en ai parlé, t. 8, p. 113, not. 8, liv. XL, § 17. — S.-M.

² A 126 stades selon Procope, de *bel. Pers.* l. 2, c. 5. — S.-M.

consul cette année, ne fut pas d'un plus grand secours à la province. Mais on ne peut en imputer la faute à ce vaillant capitaine. Justinien l'avait fait partir à la hâte avec trois cents soldats, lui promettant qu'il allait être incessamment suivi d'une armée nombreuse. Germain, à son arrivée, visita les murs d'Antioche et les trouva en bon état. L'Oronte, fleuve rapide et profond, les défendait du côté de la plaine. La haute ville bâtie sur des rochers était environnée de précipices inaccessibles, excepté dans un endroit bordé en-dehors d'une roche fort large et presque aussi haute que la muraille ¹. L'avis de Germain était de couper cette roche pour la séparer de la ville, ou d'y élever une tour qui joindrait la muraille et qui en défendrait les approches. Mais les ingénieurs ne voulurent entreprendre ni l'un ni l'autre de ces ouvrages, parce que, les Perses étant si proches, on n'aurait pas le temps d'achever, et que le travail commencé ne servirait qu'à montrer à l'ennemi l'endroit faible de la place. Germain, après avoir long-temps attendu les troupes qu'on lui avait promises, comprit enfin qu'il ne devait plus compter sur la parole de Justinien. Il fit réflexion qu'un plus long séjour ne pourrait qu'accélérer la perte d'Antioche, en y attirant toutes les forces de Chosroès, qui serait bien aise de prendre avec la ville un neveu de l'empereur. Il se retira donc en Cilicie. Les habitants jugèrent que le plus sûr pour eux était de traiter avec le roi de Perse et de l'éloigner de leur ville à force d'argent.

¹ Les habitants, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 6, donnent à cette roche le nom d'*Orocassias*, ἣν δὲ ὀροκασιάδα καλεῖν οἱ ταύτη ἀνθρώ-

ποι νομομάκασιν. Il en est aussi question dans le 2^e livre du traité des édifices, où on l'appelle *Orocassias*, ὀροκασσίας. — S.-M.

v.
Hiérapolis
se rachète
du pillage.

Mégas, évêque de Bérhée, qui se trouvait dans Antioche, prélat estimé pour sa prudence, fut député à cet effet. Il rencontra Chosroès près d'Hiérapolis, et après lui avoir représenté que ni Antioche ni les autres villes de Syrie n'avaient mérité sa colère, il lui fit sentir en termes respectueux l'injustice de son invasion. Chosroès, qui se piquait de justice lors même qu'il la violait plus ouvertement, fut vivement offensé de cette remontrance : il déclara qu'il était résolu de se remettre en possession de la Syrie et de la Cilicie, ancien patrimoine des rois de Perse; et il donna ordre à Mégas de le suivre à Hiérapolis. Cette ville, une des plus considérables de la Syrie¹, était bien fortifiée et pourvue d'une nombreuse garnison. A la vue de ses remparts, Chosroès craignit d'y perdre beaucoup de temps et de soldats. Les habitants, de leur côté, appréhendèrent le pillage de leurs terres et les périls d'un siège difficile à soutenir, parce que leurs murailles embrassaient une vaste enceinte. Ils écoutèrent Paul, député de Chosroès, et convinrent de donner deux mille livres pesant d'argent. Paul était un Romain, élevé dans Antioche, qui s'était attaché au service de la cour de Perse. Mégas prit cette occasion pour obtenir du roi le même traitement en faveur des autres villes de Syrie; et Chosroès ne demanda que mille livres d'or pour se retirer des terres de l'empire.

vi.
Prise de Bérhée.
Proc. Pers.
l. 2, c. 7.
Evang. l. 4,
c. 25.

Dans l'état de faiblesse où l'Orient se trouvait alors, on ne pouvait rien désirer de plus avantageux. Mégas partit sur le champ pour Antioche, où il ne doutait pas que cette condition ne fût acceptée avec joie. Dès

¹ En arabe *Manbedj*. Voyez t. 3, p. 57, not. 4, et p. 58, not. 2, l. xiv, § 3. — S.-M.

qu'il fut sorti du camp, Chosroès, trop impatient pour attendre son retour, marcha droit à Bérhée. Cette ville, nommée aujourd'hui Alep ¹, était située à moitié chemin d'Hiérapolis à Antioche ². Les Perses y vinrent en quatre jours; et Mégas, qui marchait à pied, selon l'usage des évêques de ce temps là, employa ce même temps pour arriver à Antioche. La journée d'un voyageur était de huit à neuf de nos lieues, et les armées ³ faisaient par jour la moitié de ce chemin. Lorsque Chosroès fut campé devant Bérhée, il fit sommer les habitants de se racheter : il demanda le double de ce qu'il avait exigé d'Hiérapolis, parce que Bérhée était beaucoup moins forte. Les habitants promirent tout ce qu'il voulut; mais n'étant pas plus en état de payer que de se défendre, ils ne purent recueillir que deux mille livres d'argent; et comme Chosroès ne voulait entendre à aucune remise, ils abandonnèrent la ville la nuit suivante et se retirèrent tous dans la citadelle. Le lendemain, ceux que Chosroès envoyait pour recevoir l'argent revinrent lui dire que les portes étaient fermées et qu'il ne paraissait personne sur les murailles. Il s'avance aussitôt avec toute son armée; on monte à l'escalade; on ouvre les portes. Les Perses mettent le feu aux maisons. Chosroès attaque la citadelle et perd quelques soldats. La place était bien fortifiée et bien défendue. Les assiégés auraient pu tenir longtemps, s'ils n'avaient eu l'imprudence d'enfermer avec

¹ Voyez t. 3, p. 55; not. 9, liv. xiv, § 1.—S.-M.

² Βέροια δὲ Ἀντιοχείας μὲν καὶ Ἱεράρας πόλεως μεταξὺ κεῖται. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 7.—S.-M.

³ Procope dit, de bel. Pers. l. 2, c. 7, que tel était l'usage des armées persanes. Ὁ δὲ Περσῶν στρατὸς μοῖραν αἰεὶ τὴν ἡμισίαν τῆς ὁδοῦ ἦεν. —S.-M.

eux les chevaux et le bétail. Il n'y avait qu'une fontaine qui fut bientôt tarie.

VII.
Les Romains
refusent de
racheter la
Syrie.

Proc. Pers.
l. 2, c. 7.
Eug. l. 4,
c. 25.

Les habitants d'Antioche étaient disposés à payer les mille livres d'or que demandait Chosroès pour évacuer la Syrie. Mais Jean, fils de Rufin, et Julien¹, que l'empereur envoyait au roi de Perse, s'opposèrent à cet accommodement. C'était, disaient-ils, déshonorer l'empire, que de racheter une de ses provinces. Julien accusa même l'évêque Éphrem de vouloir livrer Antioche à Chosroès. Mais ce prélat, loin d'entretenir intelligence avec les Perses, prit l'épouvanté à leur approche et s'enfuit en Cilicie.

VIII.
Chosroès
fait grace
aux habi-
tants de Bé-
rhée.

Mégas, de retour à Bérhée sans avoir réussi dans l'objet de son voyage, trouva ses citoyens assiégés et sa ville réduite en cendres. Pénétré de douleur, il supplia le roi de lui permettre d'entrer dans la citadelle, pour engager ses compatriotes à le satisfaire, si la chose était possible. Chosroès lui en ayant donné la permission, il n'eut pas plutôt vu l'extrémité où les assiégés étaient réduits par la disette d'eau, qu'il revint se jeter aux pieds du roi, lui protestant avec larmes qu'il ne restait plus que la vie à ôter aux habitants. Ce prince se laissa pour cette fois toucher aux gémissements et aux supplications, il permit aux assiégés de se retirer où ils voudraient. La plupart des soldats, mécontents de l'empereur, qui depuis long-temps ne payait pas leurs montres, se donnèrent à Chosroès et le suivirent à son retour en Perse.

De Bérhée, le roi se rendit devant Antioche. Quel-

¹ Il était secrétaire du conseil, τῶν ἀποβήτων γραμματεία, ce que les écrivains latins appellent à secre-

tis, comme le dit Procope, de bel. Pers. l. 2, c. 7. ἀποβήτης καλεῖται τὸ τοῦ ἀξιωμα τοῦ βασιλέως. — S.-M.

ques habitants avaient déjà pris la fuite, et les autres étaient prêts d'abandonner la ville, lorsque Théoctiste et Molatzès, qui commandaient sur le mont Liban¹, leur amenèrent six mille hommes. Ce secours les rassura. Chosroès campa sur le bord de l'Oronte, et par son ordre Paul s'avança jusqu'au pied des murs, pour déclarer hautement que le roi ne demandait que mille livres d'or; il fit même entendre qu'on pourrait en être quitte pour une moindre somme. Sur cette proposition, les principaux de la ville vinrent au camp; et après avoir inutilement disputé sur l'injustice des hostilités de Chosroès, ils retournèrent sans avoir rien conclu. Le lendemain, le peuple d'Antioche, toujours insolent, accourut sur les murs, d'où il insultait Chosroès par les railleries les plus outrageantes. Paul s'étant approché pour leur représenter qu'au lieu d'aigrir le roi par des injures ils devaient bien plutôt songer à l'apaiser par leur soumission, ils le chargèrent d'une grêle de pierres, et l'auraient tué s'il n'eût promptement pris la fuite.

Le roi outré de colère résolut de tirer de ces insultes une vengeance éclatante. Le jour suivant, il fit avancer toutes ses troupes. Une partie devait attaquer la ville du côté du fleuve. Il marcha lui-même à la tête des plus braves vers la haute ville, pour la forcer par l'endroit le plus faible; c'était le lieu où ce rocher, dont j'ai parlé, bordait la muraille, et semblait être une plate-forme dressée exprès pour favoriser les assiégeants. Trois cents hommes postés sur ce rocher auraient suffi pour en défendre l'approche et mettre la

ix.
Antioche as-
siégée.

Proc. Pers.
l. 2, c. 8.
Marc. chr.
Evang. l. 4,
c. 25.

Jorn. succes.
Malala, part.
2, p. 222.

x.
Attaque des
murs.

¹ Θεοκτίστης καὶ Μολάτζης, οἱ τῶν ἐν Λιβάνῳ στρατιωτῶν ἀρχοντες. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 8. — S. M.

ville en sûreté de ce côté là. Mais depuis le départ de Germain il ne restait personne qui fût capable de donner les ordres nécessaires, et cette grande ville était condamnée à périr par les décrets irrévocables de la providence. Comme la courtine qui s'étendait d'une tour à l'autre en cet endroit, avait peu de face, les assiégés, pour y loger un plus grand nombre de combattants, l'élargirent par le moyen d'un échafaud composé de longues pièces de bois liées ensemble et attachées aux deux tours par de gros cables. Les Perses montés sur le rocher combattaient presque de niveau contre ceux qui bordaient la muraille : l'exemple et la voix de Chosroès animaient leurs efforts. Les Romains, secondés des plus braves de la jeunesse, se défendaient avec courage, et une grêle de flèches portait la mort de part et d'autre. Mais la résistance ne dura pas longtemps. La foule de ceux qui se pressaient sur l'échafaud fit rompre les cables dont il était soutenu ; tout s'écroula avec un horrible fracas, et les combattants, entassés les uns sur les autres, tombèrent au pied de la muraille, écrasés, brisés, percés de leurs propres traits. Le bruit de cette chute effraya ceux qui combattaient aux environs ; s'imaginant que c'était, le mur même qui s'écroulait, ils abandonnèrent leur poste et prirent la fuite. Les soldats à la suite de Théoctiste et de Molatzès montèrent à cheval et coururent aux portes, criant au peuple que Buzès arrivait avec toutes ses troupes, et qu'ils allaient le joindre pour fondre ensemble sur l'ennemi. Ce mensonge ne put contenir les habitants : hommes, femmes, enfants, tous fuyent pêle-mêle ; les rues ne sont pas assez larges pour leur donner passage ; les soldats les renversent, les écrasent,

les foulent aux pieds de leurs chevaux. Il en périt grand nombre dans ce tumulte.

En même temps les Perses escaladaient les murs; mais ils s'y arrêtrèrent, soupçonnant quelque embuscade. Chosroès ne se pressait pas de les faire descendre; il craignait que le désespoir ne ranimât les fuyards, et ne leur rendit assez de forces pour lui arracher une si belle conquête. Il leur laissa tout le temps de sortir; et c'était un spectacle bizarre et singulier, de voir les vainqueurs sur le haut des murs faire des signes aux vaincus pour les exciter à se sauver au plus vite. Tous sortirent en foule par la porte qui conduisait au bourg de Daphné¹; c'était la seule que les assiégeants eussent laissée libre. Les Perses descendirent ensuite, et s'avancèrent jusqu'au centre de la ville. Ils y trouvèrent de nouveaux ennemis. Les jeunes gens, nourris dans les factions du cirque, où de fréquents combats leur avaient inspiré l'audace guerrière, avaient formé un gros bataillon. Les uns armés, les autres n'ayant pour armes que des frondes, firent tête aux Perses, et les repoussèrent d'abord en criant : *Victoire à Justinien*. Chosroès, monté sur une tour de la haute ville, considérait cette opiniâtre résistance, et comme ce prince guerrier estimait la valeur, il voulait faire quartier aux combattants. Mais Zaberganès², un de ses capitaines, étouffa ce généreux sentiment, en lui rappelant

xi.
Les Perses
se rendent
maîtres de la
ville.

¹ C'était un faubourg d'Antioche, τὸ τῶν Ἀντιοχείων προάκιον, célèbre au temps du paganisme par ses délicieux bocages consacrés à Apollon. Il n'était pas moins célèbre par les plaisirs que l'on y goûtait et par la licence qui y régnait. — S.-M.

² Chambellan de Chosroès qui avait contribué à la perte de Mébodès, celui à qui Chosroès devait la couronne de Perse : on le nommait en persan *Zarwan* ou *Zawran* : voyez t. 8, p. 181, not. 4, liv. xli, § 56. — S.-M.

les outrages qu'il avait reçus du peuple d'Antioche : *Ce sont, lui dit-il, des forcenés qui refusent les effets de votre clémence : ils ont déjà renoncé à la vie ; tout ce qu'ils désirent c'est de faire périr leurs vainqueurs avec eux.* Ces paroles rallumèrent la colère de Chosroès ; il envoya contre eux ses meilleures troupes. Il fallut céder au nombre ; cette intrépide jeunesse fut enveloppée et périt en combattant. Les Perses se répandirent alors dans la ville, égorgeant ceux qui n'avaient pu prendre la fuite. On rapporte que deux femmes d'une naissance distinguée, se voyant poursuivies, et craignant pour leur honneur plus que pour leur vie, s'enveloppèrent la tête de leur voile et se précipitèrent dans l'Oronte.

xii.
Ils la rédui-
sent en cen-
dres.

Proc. Pers.
l. 2, c. 9, 10.
[Malala,
part. 2, p.
222.]

Les deux députés de Justinien s'étaient rendus auprès de Chosroès, lorsqu'il était en marche pour venir assiéger Antioche. Il les avait retenus dans son camp sans leur donner audience. Après la prise de la ville, il les fit venir devant lui, non pas pour écouter leurs propositions, mais pour justifier la rigueur dont il usait ; disait-il, à regret. Il leur fit valoir la bonté avec laquelle il avait favorisé la fuite des habitants : *Et plutôt au ciel, ajouta-t-il, que j'eusse pu les sauver tous ; ils ont eux-mêmes couru à leur perte. Dieu m'accorde aujourd'hui une éclatante victoire ; mais une profonde douleur empoisonne ma joie : non, un trophée inondé de sang ne peut plaire à Chosroès.* Pour donner une preuve réelle de sa clémence prétendue, il commanda de laisser la vie à tous les citoyens d'Antioche qu'on trouverait dispersés dans les campagnes, et de les faire prisonniers. Il abandonna le butin à ses soldats, se réservant seulement les dépouilles de la

grande église. Elle était d'une richesse immense : la quantité d'or, d'argent, de pierreries étonna ce prince avide et surpassa ses désirs. Les marbres précieux dont cet édifice était revêtu furent enlevés et mis en dépôt hors de la ville, pour être transportés en Perse. Il fit ensuite mettre le feu aux maisons ; mais, à la prière des ambassadeurs, il consentit à conserver l'église métropolitaine, qui avait payé cette grace assez chèrement. Après avoir laissé un certain nombre de soldats, avec ordre de n'épargner aucun autre édifice, il se retira dans son camp. Ce fut ainsi que la capitale de l'Orient, la rivale de Rome et de Constantinople par sa magnificence et par sa grandeur, fut détruite au mois de juin de cette année. Cependant le quartier nommé Cérétée¹ resta sur pied, non par l'indulgence des Perses, mais parce qu'étant séparé du reste de la ville, il échappa aux flammes. Les murs furent aussi conservés. On brûla tous les bâtiments aux environs d'Antioche, excepté l'église de saint Julien et ses dépendances. Les ambassadeurs romains y logeaient ; et Chosroès voulut se faire honneur de cette attention scrupuleuse à respecter le droit des gens.

Après cette terrible exécution, comme si sa vengeance eût été satisfaite, il consentit à donner audience aux ambassadeurs. Ceux-ci lui représentèrent : *Que les deux princes avaient juré depuis peu une paix perpétuelle : que le serment était le lien le plus sacré de la société humaine, qui ne subsistait qu'à l'abri de la paix ; que Justinien, loin d'avoir violé l'alliance formée entre l'empire et la Perse, était prêt d'en resserrer les nœuds que Chosroès avait rompus.*

XIII.
Conditions
de paix ac-
ceptées par
les Romains.

¹ Τὸ λεγόμενον Καραταῖον—S.-M.

Le roi répondit : *Que la prétendue fidélité de Justinien à observer le traité de paix n'était qu'une hostilité déguisée ; qu'à la vérité il ne déclarait pas la guerre ; mais que par de sourdes intrigues il forçait les Perses à prendre les armes : et pour le prouver il produisit les lettres écrites à Alamondare et à la nation des Huns. Les ambassadeurs accusaient de faux la lettre des Huns , et attribuaient celle d'Alamondare aux ministres de l'empereur , qui n'en avait nulle connaissance. Après plusieurs contestations, Chosroès s'en tint à demander une somme d'argent : Et ne comptez pas , ajouta-t-il , vous procurer une paix perpétuelle par une somme une fois payée ; l'amitié vendue à prix d'argent ne dure qu'autant que l'argent même ; elle s'use et se consume à mesure qu'il s'écoule et se dépense. Pour entretenir la nôtre , il faudra la faire revivre sans cesse par une rente annuelle. Nous nous obligerons de notre part à garder les portes Caspiennes , et à laisser subsister la ville de Dara , bâtie près de nos frontières , contre la teneur des traités. Les députés ayant répondu que les Romains deviendraient donc tributaires des Perses ; Point du tout , répliqua Chosroès ; ce ne sera pas un tribut , mais une pension que vous payerez aux Perses , comme vous la payez aux Huns et aux Sarrasins pour défendre vos frontières. On convint enfin que Chosroès cesserait toute hostilité , à condition que les Romains lui donneraient actuellement cinq mille livres pesant d'or , et cinq cents chaque année ; qu'il se retirerait dans ses états , dès qu'on lui aurait mis les otages entre les mains , et que l'empereur lui enverrait en Perse la ratification du traité.*

Avant son départ il voulut voir Séleucie, située au bord de la mer à six lieues ¹ d'Antioche. Il n'y trouva point de troupes romaines, et ne causa nul dommage aux habitants. Il se baigna dans la mer, offrit des sacrifices au soleil, et retourna dans son camp. Il alla ensuite au bourg de Daphné, dont il admira le bois et les fontaines. Après avoir sacrifié aux nymphes ², il se retira sans avoir rien détruit, excepté l'église de saint Michel ³, qui fut brûlée par une méprise, dont voici l'occasion. Un cavalier perse, fort estimé de Chosroès, s'étant rendu avec quelques autres dans un lieu écarté, voisin d'une autre église de saint Michel, y aperçut un jeune homme qui s'y tenait caché, et qui prit aussitôt la fuite. C'était un boucher d'Antioche, nommé Émachus, hardi et robuste. Le cavalier s'étant mis à le poursuivre, Émachus, sur le point d'être pris, se retourna, et frappa le Perse d'un coup de pierre avec tant de roideur, qu'il le coucha par terre. Il court aussitôt sur lui, l'achève de son propre cimetière, le dépouille, monte sur son cheval et se sauve. Le roi l'ayant appris, ordonna de mettre le feu à cette église de saint Michel. Comme celle qui portait ce nom dans le bourg de Daphné était plus connue à cause de sa magnificence, les soldats y coururent, et la réduisirent en cendres avec les maisons comprises dans l'enceinte extérieure.

xiv.
Chosroès à
Séleucie et à
Daphné.
Proc. Pers.
l. 2, c. 11.

Ce prince témoigna un extrême desir de voir Apamée, la plus riche et la plus belle ville de la Syrie

xv.
A. Apamée.

¹ Πόλιν ἐπιθαλασσίαν, à 130 stades d'Antioche, selon Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 11. — S.-M.

² Θύσας ταῖς νύμφαις. Proc. *de bel. Pers.* l. 1, c. 11. — S.-M.

³ Elle était, selon Procope, *de bel. Pers.* l. 1, c. 11, dans un lieu nommé *Tretum*, ἀμφὶ τὸν λεγόμενον Τρητόν. Elle avait été bâtie par un architecte célèbre nommé Évaris. — S.-M.

Proc. Pers.
l. 2, c. 11.
Evg. l. 4,
c. 25, 26.
Malala, part.
2, p. 222.

après Antioche¹. Les députés soupçonnaient que son dessein était de la piller; et ce prince ne manquait jamais de prétextes pour exécuter ce qu'il désirait. Ils s'opposaient donc à ce voyage, et lui représentaient; qu'en conséquence du traité qu'il venait de conclure, il devait prendre le chemin le plus court pour retourner en Perse. Enfin, de peur de l'irriter de nouveau, ils y consentirent, à condition qu'après avoir vu la ville, qui lui ferait présent de mille livres d'argent, il en sortirait aussitôt. Cette nouvelle jeta la consternation dans Apamée: tout tremblait dans l'attente du destructeur d'Antioche et du fléau de la Syrie. On rapporte à cette occasion un miracle, que je passerais sous silence, s'il n'était appuyé que de l'autorité de Procope. Mais Evagrius, historien non suspect, le raconte comme témoin oculaire. Il y avait dans Apamée un morceau de la vraie croix, long d'une coudée, enfermé dans une chasse de bois enrichie d'or et de pierreries. On ne le montrait au peuple qu'en un certain jour de l'année. Mais lorsqu'on apprit que Chosroès était en chemin, les habitants, se croyant à la veille de périr, conjurèrent Thomas, leur évêque, d'exposer encore une fois à leur vénération ce gage précieux, si propre à leur inspirer le mépris de la vie. Il se rendit à leur desir. Dès que l'évêque l'eut pris entre ses mains, un rayon très-éclatant alla frapper la voûte; et cette lumière répondant perpendiculairement au bois de la croix, fit le tour de

¹ Cette ville n'était pas sur la route qui conduisait directement d'Antioche en Perse. Elle se trouvait dans la partie moyenne de la vallée formée par l'Oronte, sur la droite de ce fleuve, dans une plaine vaste, fer-

tile et très-arrosée. C'est là que les anciens rois de Syrie de la race des Séleucides avaient placé les haras de leurs éléphants. Cette ville, connue des Arabes sous le nom de *Famish*, est ruinée actuellement. — S.-M.

l'église, en même temps que le prélat. Elle disparut dès que le sacré monument eut été renfermé. Ce prodige inspira aux habitants autant de confiance, qu'il leur causa d'admiration. A l'approche de l'armée des Perses, l'évêque alla au-devant de Chosroès; et comme ce prince lui demandait s'il ne trouverait aucune résistance pour entrer dans Apamée: *Je viens, répondit-il, vous inviter à nous faire cet honneur.*

Le roi ayant établi son camp au pied des murs, entra dans la ville à la tête de deux cents cavaliers. Sans avoir égard à sa parole, au lieu de mille livres d'argent, il en demanda dix mille, et de plus encore, l'or et l'argent renfermé dans le trésor de l'église, extrêmement riche. Lorsqu'il eut enlevé tout ce que l'église d'Apamée avait de précieux, Thomas, le voyant ébloui de la vue de tant de richesses, lui montra la châsse qui contenait le bois de la croix: *Seigneur, lui dit-il, voilà le seul trésor qui me reste. La caisse vous appartient, puisqu'elle est chargée d'or et de pierres; je vous l'abandonne sans regret; je vous supplie seulement de me laisser ce morceau de bois qu'elle renferme.* Chosroès pour cette fois se montra libéral, il n'emporta que la châsse. Il vit un cirque au milieu d'Apamée, et s'étant informé de l'usage de cet édifice, il fut curieux de voir une course de chars. Apprenant que Justinien protégeait la livrée bleue, il se déclara par antipathie en faveur de la verte. Lorsque la course fut commencée, comme c'était un cocher de la faction bleue qui devançait tous les autres, la fierté du despotisme s'en crut offensée. Le roi en colère, criant que la victoire n'était pas faite pour le parti de l'empereur, fit arrêter le bleu, et passer devant lui un co-

XVI.
Perfidie de
Chosroès.

cher de la faction verte, avec défense à l'autre de prendre l'avantage. Celui-ci n'eut garde de lui désobéir, et par ce moyen si simple et si facile la victoire demeura au parti de Chosroès, qui ne fit, après tout, dans cette rencontre frivole, que ce qu'il avait apparemment coutume de pratiquer dans la distribution des places, tant civiles que militaires. Avant que de quitter Apamée, il fit une action de justice. Un habitant vint se plaindre d'un soldat perse qui avait fait violence à sa fille. Le roi se fit amener le coupable, et le condamna à être pendu sur-le-champ. Le peuple, qui ne manque guères d'oublier le crime à la vue du supplice, demandant grâce à grands cris, Chosroès promit de pardonner au soldat ; mais il le fit pendre secrètement. Il se retira ensuite, et au lieu de suivre à son retour la route qu'il avait prise pour venir en Syrie, il résolut de passer par la Mésopotamie, qu'il avait dessein de mettre à contribution.

XVII.
Il passe
l'Euphrate.
Proc. Pers.
l. 2, c. 12.

Arrivé aux portes de Chalcis¹, il voulut encore, malgré les conventions, tirer de l'argent de cette ville. Paul alla par son ordre la sommer de se racheter et de livrer la garnison : en cas de refus, Chosroès menaçait de la saccager. Les habitants, redoutant également la colère du roi de Perse et le ressentiment de l'empereur, sauvèrent la garnison par un parjure ; ils firent serment qu'ils n'en avaient point, après avoir caché dans des souterrains les soldats et le commandant. Ils payèrent pour rançon deux cents livres d'or, qu'on eut bien de la peine à recueillir dans une ville où l'or était rare. Chosroès marcha de là à Barbalis-

¹ Elle était à 84 stades de Bérhée Pers. l. 2, c. 12. Voyez t. 3, p. 54,
ou Halep, selon Procope, de bel. not. 1, 2 et 3, liv. xiv, § 1.—S.-M.

sus ¹, château situé à deux lieues de l'Euphrate. Après avoir jeté un pont sur ce fleuve, dans un lieu nommé Obbanés ², il passa le premier, et déclara qu'il ferait rompre le pont le troisième jour à une certaine heure. A l'heure marquée, quoique tous les Perses n'eussent pas encore eu le temps d'exécuter l'ordre donné, ce prince absolu et intraitable fit détruire le pont. Ceux qui restaient en-deçà regagnèrent par où ils purent les frontières de la Perse.

Chosroès ennemi du christianisme marcha vers Édesse avec le dessein secret de s'emparer de cette ville, pour démentir l'oracle qu'on prétendait avoir été rendu par J.-C. même, qu'Édesse ne serait jamais prise. Il passa la nuit à Batnes, qui n'en était éloignée que d'une journée ³. Étant parti de grand matin avec son armée, il s'égara tellement, qu'après avoir marché tout le jour il se retrouva le soir au même lieu où il avait campé la veille. La même chose arriva le lendemain. Enfin le troisième jour, comme il approchait, une fluxion douloureuse, qui lui fit enfler le visage, l'obligea de s'arrêter. Alors abandonnant son projet, il se contenta d'exiger une contribution, et envoya Paul pour la recevoir. Les habitants, qui ne craignaient rien pour leur ville, consentirent cependant à payer deux

XVIII.
Vaine tenta-
tive sur
Édesse.

Proc. Pers.
l. 2, c. 12.
Chr. Edess.
ap. Assem.
bib. or. t. 1,
p. 416.

¹ J'ai parlé de cet endroit, appelé *Bales* par les Arabes, t. 8, p. 160, n. 3, liv. xli, § 42. — S.-M.

² Τὸ χωρίον Ὀββάνης, il était à 40 stades de Barbalissus, selon Procope, de *bel. Pers.* l. 2, c. 12, τοῦ ἐν Βαρβαλισσῷ φρουρίου μ' ἑαδίου ἀπέχεται. Cette indication place Barbalissus à une égale distance de l'Euphrate. — S.-M.

³ Ville petite et peu importante selon Procope, de *bel. Pers.* l. 2, c. 12, πόλισμα μὲν ἑραχὺ, καὶ λόγου οὐδενὸς ἄξιον, ἡμέρας δὲ ὁδῷ ἑδίστης διέσχεν. Il s'agit ici de *Batné Saroug*, nommé *Seroudj* par les Arabes modernes, j'en ai déjà parlé t. 3, p. 60, not. 1, liv. xiv, § 4; et t. 7, p. 366, not. 1 et 2, liv. xxxviii, § 82. — S.-M.

cents livres d'or pour sauver leurs terres du pillage.

XIX.
Générosité
de ceux d'É-
desse rendue
inutile par
l'avarice de
Buzès.

Proc. Pers.
l. 2, c. 13.

Le roi était encore devant Édesse, lorsqu'il reçut une lettre de Justinien qui acceptait les conditions du traité. Il remit aussitôt les otages entre les mains des ambassadeurs, et se disposa au départ. On vit alors dans les habitants d'Édesse un bel exemple d'une charité vraiment chrétienne, et dans un commandant romain l'effet d'une avarice indigne même d'un barbare. Chosroès déclara qu'il allait vendre comme esclaves ses prisonniers; c'étaient les habitants d'Antioche qui n'avaient pas péri dans la ruine de leur patrie. Toute la ville d'Édesse se mit en mouvement pour les racheter; chacun s'empressait de contribuer à proportion, et même au-delà de sa fortune; chacun portait son présent à la grande église, qui fut bientôt remplie. Les courtisanes mêmes sacrifièrent à la compassion les fruits de leurs débauches. Les paysans les plus pauvres, qui n'avaient qu'une chèvre ou qu'une brebis, la donnaient avec joie. Ce zèle généreux produisit une rançon suffisante pour tous les prisonniers, et pas un ne fut racheté. Le général Buzès, plus esclave de l'avarice que ces infortunés ne l'étaient de Chosroès, se saisit de toutes ces richesses, sous prétexte de les employer à des besoins plus pressants. Le roi emmena donc les prisonniers et continua sa route. Lorsqu'il approchait de Carrhes, les habitants vinrent lui offrir une grande somme d'argent, pour se racheter du pillage; mais, sans accepter leur présent, il épargna leurs terres : *pour les récompenser*, disait-il, *de ce qu'il y avait dans leur ville très-peu de chrétiens*¹, la plupart

¹ ὅτι δὴ οἱ πλείστοι οὐ χριστιανοί, ἀλλὰ δόξης τῆς παλαιᾶς τυγχάνου-

σιν ὄντας. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 13.
Le paganisme se conserva fort long-

des Carrhénien¹ étant demeurés idolâtres. Constantine ne fut pas traitée si favorablement ; il reçut l'argent qu'elle lui offrit, quoiqu'il prétendît que cette ville lui appartenait par une donation que l'évêque en avait faite à son père Cabad.

Il arriva devant Dara, et entreprit de l'assiéger contre une condition expresse du traité. Martin y commandait ; Bélisaire l'avait envoyé d'avance, en attendant qu'il vînt lui-même en Orient. Cet officier fit les dispositions nécessaires pour soutenir un siège. Dara était ceint d'une double muraille, distantes l'une de l'autre de cinquante pieds² : c'était dans cet intervalle que l'on retirait le bétail lorsque l'ennemi approchait de la ville. Le mur intérieur avait soixante pieds de hauteur ; il était flanqué de tours hautes de cent pieds. Le mur extérieur était beaucoup plus bas, mais d'une structure très-solide. Chosroès attaqua la première enceinte du côté de l'occident, et ayant abattu à coups de flèches les soldats qui la défendaient, il mit le feu à une des portes, sans oser cependant s'engager entre les deux murs. Il aimait mieux ouvrir un souterrain ;

XX.
Attaque inutile de Dara.

Proc. Pers.
l. 2, c. 13.
edif. l. 2, c. 2.

temps chez les habitants de cette ville, nommée *Harran* par les orientaux. Il s'y perpétua jusqu'à une époque très-moderne sous la domination des Arabes. On trouve encore dans les environs un grand nombre de sectaires, qui ne sont ni chrétiens, ni musulmans, et dont les opinions religieuses semblent se rattacher aux anciennes doctrines syriennes. — S.-M.

¹ Elle avait alors Baradotna, pour évêque. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 13. J'ai parlé de cette ville, t. 3, p. 60, not. 3, liv. xiv, § 5 et t. 7, p. 346,

not. 2, liv. xxxviii, § 73.. — S.-M.

² La plupart des villes de la partie orientale de l'empire turc, qui ont conservé quelque chose de leurs anciennes fortifications, présentent de même une double enceinte, destinée à protéger toute la population environnante dans les cas d'invasion. La ville d'Arzroum est encore actuellement défendue de cette façon. Elle est, dans toute sa circonférence, environnée par un espace étroit, compris entre un mur bas du côté de la campagne, et du côté opposé, appuyé aux remparts de la ville. — S.-M.

mais il fallut le pratiquer du côté de l'orient, parce que la muraille, excepté en cet endroit, était bâtie sur le roc. Les Perses commencèrent à creuser auprès du fossé, et pénétrèrent jusque sous le mur extérieur. L'ouvrage avançait sans que les habitants en eussent connaissance, lorsqu'un soldat de l'armée des Perses, on ne sait par quelle raison, s'approcha à l'abri de son bouclier, comme pour ramasser les traits que les Romains avaient lancés; et faisant semblant de les insulter par des railleries, il les avertit du péril où ils étaient. Aussitôt les Romains creusèrent la terre entre les deux murs, et sous la direction d'un habile ingénieur nommé Théodore, ils ouvrirent une tranchée parallèle aux murailles, et que la mine des Perses devait nécessairement rencontrer. En effet on vit bientôt déboucher dans la traverse les travailleurs ennemis. Les premiers furent tués; les autres regagnèrent promptement leur camp sans être poursuivis, les assiégés ne voulant pas s'engager dans le souterrain. Le peu de succès de cette tentative fit perdre à Chosroès l'espérance de se rendre maître de la ville. D'ailleurs son armée souffrait beaucoup, parce qu'elle manquait d'eau. Le fleuve Cordès traversait la ville; mais à son entrée, il était bordé de roches inaccessibles, et à sa sortie les habitants étaient les maîtres d'en dérober les eaux aux ennemis. Ayant fait creuser une fosse très-profonde de quinze pieds de diamètre, dans l'intention de trouver quelque source, ils avaient remarqué que dans les inondations le fleuve s'y perdait comme dans un abîme, et que rencontrant des canaux souterrains il reparaissait à deux lieues de là, près de Théodosiopolis. Ils firent donc de cette fosse un puits perdu, où ils détournaient les eaux du fleuve,

lorsqu'ils le jugeaient à propos, ensorte qu'il ne sortait plus de la ville, et que son lit demeurait à sec de ce côté là. Chosroès prit le parti de traiter avec les habitants; il en reçut deux mille livres d'argent, et repassa en Perse. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que Chosroès, malgré tant d'infractions manifestes, prétendait que le traité subsistait toujours; et Justinien, sans déclarer qu'il le regardait comme rompu, se contentait de ne le pas exécuter, et de n'en pas envoyer la ratification.

Les prisonniers transportés en Perse furent traités avec plus d'humanité qu'ils n'espéraient ¹. Le roi leur fit bâtir une ville à une journée de Ctésiphon ², et la nomma l'*Antioche de Chosroès* ³. On y construisit un *cirque*, des *bains publics*; et tout ce qui pouvait contribuer à la commodité et même au plaisir des habitants. Il avait amené de Syrie des conducteurs de chars

xxx.
Nouvelle
Antioche bâtie
en Perse.
Proc. Pers.
l. 2, c. 14.
Abulfaredj,
chron. Arab.
p. 94.

¹ Les rois de Perse avaient l'usage dans toutes leurs expéditions d'emmener captives les populations des villes dont ils faisaient la conquête. On en voit dans l'antiquité de fréquents exemples, et j'en ai rapporté d'une époque plus récente; t. 3, p. 300, note 2, et p. 360, 361 et 362, liv. xvii, § 13 et 58. — S.-M.

² Ἐν χώρῳ Κτησιπόλεως πόλις δὲτινι κτίσας ὁδός. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 14. — S.-M.

³ Ἀντιόχειον τὴν Κορσὸν αὐτὴν ἐκωνέμας. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 14. L'auteur du *Modjmel-ak-tawarikh*, Mas. Pers. de la Bib. du Roi, f° 51, recto, rapporte, ce qui au reste est fort vraisemblable, qu'on l'appelait en pehlwy, langue la plus répandue alors dans la Perse, *Beh-Andiw*

Kherreh, c'est-à-dire l'excellente *Antioche de Chosroès*. Le même auteur assure qu'*Andiw* était en pehlwy le nom d'Antioche. Chosroès imita la conduite de Sapor I^{er} son ancêtre: ce prince, après la prise d'Antioche, en Van 257, avait transporté ses captifs à *Djondi-Schahpour* dans le Khouzistan et lui avait donné le nom de *Beh-an-Andiw-Schahpour*; c'est-à-dire en pehlwy, la meilleure qu'Antioche bâtie par Schahpour. Mas. Persan, n° 62, f° 43, recto. Cabad en avait agi de même après la prise d'Amid. Voyez t. 7, p. 352 et 353, liv. xxxviii, § 76. On apprend de Mirkhond, que la ville de Chosroès était aussi nommée *Roumiah* (la Romaine), *Hist. des Sassan.*, traduite par M. de Sacy, p. 366. — S.-M.

et des musiciens. Il fit fournir des subsistances à cette colonie, jusqu'à ce que le territoire qu'il lui abandonnait fût en état de la nourrir. Il voulut qu'elle fût exempte de la juridiction des satrapes, et qu'elle relevât immédiatement du roi¹. Il en fit même un asyle pour les esclaves romains dispersés dans la Perse : si quelqu'un d'eux s'y réfugiait, et qu'il fût reconnu pour parent par un des habitants, son maître, fût-il un des plus grands seigneurs de la Perse, n'avait plus aucun droit sur sa personne. Cette ville subsistait encore sept cents ans après, du temps d'Abulfarage, qui la nomme Al-Mahuza².

xiii.
Réparation
d'Antioche.
Proc. édif.
l. 2, c. 10, 11.
Assem. Bib.
Or. t. 2, p. 88.

Tandis que le roi de Perse faisait bâtir une nouvelle Antioche, Justinien réparait l'ancienne, nommée alors Théopolis, et réformait les défauts de sa situation. Ce n'était plus qu'un monceau de cendres et de débris tellement confus, que les habitants ne pouvaient reconnaître l'emplacement de leurs maisons. On commença par transporter les décombres loin de la ville. Les murailles trop étendues embrassaient d'un côté des rochers et de l'autre des campagnes; on en resserra l'enceinte, qui ne renferma plus que les édifices. L'Oronte, par ses détours, s'éloignait en plusieurs endroits, et laissait aux assiégeants un terrain commode pour s'y loger. On creusa pour ce fleuve un nouveau

¹ C'est-à-dire qu'il voulut que les habitants de cette colonie étrangère fussent appelés *royaux*; βασιλικούς καλεῖσθαι ἡξίου, ὥς τῶν ἀρχόντων οὐδενὶ ὑποκειμένους εἶναι, ἢ βασιλεῖ μόνῳ. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 14. — S.-M.

² Mahonza était le nom ancien que portait en langue syriaque le lieu où fut placée l'Antioche de Chosroès.

C'était dans l'origine un endroit peu considérable; il fut beaucoup agrandi par Chosroès. Son antique dénomination prévalut cependant par la suite des temps, et on la retrouve dans les auteurs syriens et arabes d'une époque plus moderne. Voyez Assémani, bib. or. t. 2, p. 410. — S.-M.

lit qui bordait les murs et leur tenait lieu de fossé. Chosroès était entré par escalade à la faveur de ce rocher qui joignait la muraille et l'égalait presque en hauteur ; dans la nouvelle construction, ce rocher resta loin des murs, auxquels il ne pouvait plus nuire. Le terrain de la haute ville, hérissé de rocs et coupé de ravines, fut aplani. Le sol d'Antioche était aride, et l'eau y manquait souvent ; on y creusa des citernes et des puits, un dans chaque tour. Les murs s'appuyaient à deux montagnes, nommées Oroçassias et Stauris¹ ; elles n'étaient séparées que par une fondrière², qui, après de grandes pluies, se remplissait d'un torrent³ à une telle hauteur, que l'eau passait par dessus les murs et se déchargeait dans la ville, où elle portait le ravage. On ferma cette fondrière par une digue très-élevée, au pied de laquelle on laissa des ouvertures pour l'écoulement des eaux. Le terrain de l'enceinte fut pavé de larges pierres ; on partagea les rues, et l'on vit bientôt s'élever des portiques, des marchés, des aqueducs, des fontaines, des thermes, des théâtres, et tous les édifices qui donnent aux villes un air de magnificence et de grandeur. Pour accélérer et faciliter aux habitants la construction des maisons, Justinien fit venir de toutes parts un grand nombre d'ouvriers. Deux grandes églises furent bâties et richement dotées, l'une à l'honneur de la sainte Vierge, l'autre à l'honneur de saint Michel. On construisit aussi trois hôpitaux, pour

¹ Ὅρη μὲν ἀπότομα δύο τῇ πόλει ἐκπύεται, ἀλλήλων ξυνιόντα ὡς ἀγχοτάτω. Τούτων θάτερον μὲν Ὀροκασιάδα καλοῦσι· τὸ δὲ δὴ ἕτερον Σταυρίν κέλεται. Proc. de *edif.* l. 2, c. 10. Voy. ci-dev. § 4, p. 1, not. 1. — S.-M.

² Νάπη τις χαράδρα μεταξὺ οὗσα. Proc. de *edif.* l. 2, c. 10. — S.-M.

³ Χείμαρρος. Ce torrent, selon Procope, de *edif.* l. 2, c. 10, s'appelait *Onopnictès*, Ὀνοπνίκτης. — S.-M.

les hommes, pour les femmes, pour les voyageurs. Ces ouvrages ne furent achevés que douze ans après, en 552, et Justinien fit voir en cette rencontre, comme en plusieurs autres, qu'il s'entendait mieux à rebâtir les villes qu'à les défendre. Antioche, souvent prise et saccagée dans la suite, subsista cependant encore dans sa splendeur pendant plus de sept cents ans. On rapporte que cette année Tarse fut presque entièrement détruite par un débordement du Cydnus.

xxxix.
Les Goths
recommen-
cent la
guerre en
Italie.
Proc. Goth.
1.3, c. 1.
Jorn. de
regn. succes.

Vitigès avait excité Chosroès à la guerre. Son successeur Ildibad profita de la diversion que ce prince faisait en Syrie. Les généraux que Justinien avait chargés de la défense de l'Italie après le départ de Bélisaire ne ressemblaient en rien à ce héros. Occupés de leur intérêt propre, ils ne songeaient qu'à piller les habitants, et les abandonnaient à l'insolence et à l'avidité des soldats. Comme ils avaient tous un égal pouvoir, ils n'agissaient point de concert; et les troupes, ne sachant auquel obéir, n'obéissaient à personne. Cette espèce d'anarchie fit perdre tout le fruit des travaux de Bélisaire. Ildibad rassembla les Goths dispersés, auxquels se joignit une foule de déserteurs romains¹. Il n'avait d'abord à sa suite que mille hommes²; bientôt tout ce qui restait de soldats en Ligurie et en Vénétie vinrent se ranger sous ses étendards³, et il conçut le dessein de reconquérir l'Italie.

Un financier avide et impitoyable acheva de ruiner

¹ Τῶν Ῥωμαίων στρατιωτῶν ὅσους νεώτερα πράγματα ἤρρισκε. Proc. de bel. Goth. 1.3, c. 1. — S.-M.

² Et la seule ville de Pavie ou *Ticinum*, ajoute Procope, de bel. Goth. 1.3, c. 1. Κατ' ἀρχὰς μὲν οὖν οὐ

πλέον ἢ χίλιοι αὐτῷ εἶποντο, καὶ πόλιν μίαν Τίκινον εἶχον. — S.-M.

³ Κατὰ βραχὺ δὲ προσεχώρησαν αὐτῷ ἅπαντες, ὅσοι ἐν τῇ Λιγυρίᾳ καὶ Βενετίας ἦσαν. Proc. de bel. Goth. 1.3, c. 1. — S.-M.

dans ce pays les affaires de l'empire. Alexandre exerçait à Constantinople la charge de Logothète; c'est ainsi que les Grecs de ce temps-là nommaient le surintendant des finances. Le peuple lui donnait le surnom de *Cisoir* ¹, instrument dont se servent les monnoyeurs pour couper l'or et l'argent, parce qu'il était d'une merveilleuse adresse à rogner les pièces d'or, sans en altérer la forme. Il avait fait fortune par sa dextérité à trouver des ressources de finance. Né dans le sein de la misère, il était parvenu rapidement à l'opulence la plus scandaleuse. Pour animer la détestable industrie des subalternes qu'il employait aux recherches fiscales, il leur abandonnait le douzième des sommes qu'ils faisaient venir au trésor public. Ardent surtout à dépouiller les gens de guerre, il en fit désertir un grand nombre; et ceux qui restaient, mourant de faim, perdirent le cœur avec les forces. C'était la coutume que les nouvelles levées reçussent une moindre paie, comme surnuméraires; la paie augmentait pour les soldats en pied; les vétérans étaient mieux traités que les autres : Alexandre tenait les soldats dans le rang de surnuméraires, et laissait vacantes les places de ceux qui mouraient ou qui obtenaient leur congé. Il supprima la pension que Théodoric avait conservée aux prétoriens de Rome et à leurs descendants, ainsi que les distributions de blé qui se faisaient à l'hôpital de Saint-Pierre. Enfin le nom de Logothète, honorable par lui-même, devint, par les injustices d'Alexandre, odieux à tout l'empire. Ce fut à ce brigand que Justinien confia l'Italie, après en avoir rappelé Bélisaire. Il y fit

xxiv.
Vexations
d'Alexandre
Logothète.
Proc. Got.
l. 3, c. 1.
Anecd. c. 18,
24, 26.

¹ Ψαλίδιον. — S.-M.

plus de ravage que n'en avaient fait les Goths. Il signala son arrivée dans la ville de Ravenne par des recherches tyranniques, en demandant des comptes à des Italiens qui n'avaient jamais manié les deniers publics. Toutes les gratifications obtenues de Théodoric et de ses successeurs étaient aux yeux d'Alexandre autant de vols et de crimes de péculat. Loin de récompenser ceux qui par leurs blessures et par la perte de leurs membres avaient droit aux libéralités du prince, il les chicanait même sur la solde qui leur était due. Ces vexations révoltèrent toute l'Italie, inspirèrent la haine du gouvernement, et irritèrent tellement les troupes romaines, qu'elles souhaitaient de voir prospérer les Goths, et ne conservaient plus aucun sentiment d'honneur.

AN 541.

xxv.
Succès et
mort d'Ildi-
bad.

Proc. Got.
l. 3, c. 1.
Pagi ad Bar.

L'armée d'Ildibad grossissait tous les jours. Vitalius, qui commandait en Vénétie, ne voulant pas lui donner le temps de se rendre plus puissant, l'alla chercher près de Trévise [*Tarvisium*]. Il y eut un sanglant combat, où le général romain fut entièrement défait. Presque tous les Hérules, qui faisaient sa principale force, y périrent avec Visande leur chef¹. Cette victoire donna beaucoup de réputation aux armes d'Ildibad. Pour arrêter ses progrès, Bessas marcha de Ravenne à Plaisance; mais Ildibad n'était déjà plus. Voici quelle fut la cause de sa perte. Vraïas était chéri de toute la na-

¹ Il était, à ce qu'il paraît, décoré du titre de roi. Οὐρανός ὁ τῶν ἑρούλων ἀρχηγός. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 1. Procope ajoute que Theudimond, Θεοδοιμούνδος, fils de Maurice, et petit-fils de Mondon ou Moundus, Μούνδου υἱός, ancien roides Gépides, dont il a déjà été souvent question,

se trouvait dans cette expédition, dont il échappa avec peine. Il était encore fort jeune, μετράκιον ὄν ἔτι. Mondon descendait d'Attila. On peut voir, t. 7, p. 384 et 385, liv. xxxix, § 1, comment il était devenu roi des Gépides; il était ensuite passé au service de l'empire. — S.-M.

tion. Il avait sur le roi l'avantage d'avoir refusé la couronne; mais sa modestie le tenait dans le rang d'un sujet obéissant et soumis. Sa femme, au contraire, déjà distinguée par sa beauté et par ses richesses ¹, avait pris tout l'orgueil de la royauté. Un jour qu'elle entra aux bains avec une superbe parure et une suite nombreuse, elle y rencontra la reine simplement vêtue ², et passa devant elle en la regardant avec mépris. Ildibad, n'ayant pas encore recouvré le domaine de ses prédécesseurs, n'était pas en état de soutenir la majesté du trône. Sa femme, qui jusqu'alors avait eu besoin d'effort pour pardonner à cette rivale la supériorité de la fortune et de la beauté, perdit patience en cette occasion; et le roi, touché de ses larmes, eut la faiblesse d'épouser son ressentiment. Il fit assassiner Vraïas comme coupable de trahison. Cette action le rendit odieux, et un de ses gardes se chargea de la vengeance publique pour se venger lui-même. C'était un Gépide nommé Vilas ³ : éperdument amoureux d'une fille qu'il était sur le point d'épouser, au retour d'une expédition il trouva que le roi l'avait contrainte de prendre un autre mari. Outré de désespoir, il résolut de laver cet outrage dans le sang d'Ildibad. Un jour que le roi mangeait avec ses principaux seigneurs, dans le temps qu'il se penchait sur la table pour prendre un morceau, Vilas, qui se tenait debout derrière lui avec les autres gardes, lui abattit la tête d'un coup de sabre, au grand effroi des convives. Ildibad n'avait régné qu'un

¹ Ἦν τῷ Οὐράτῃ γυνὴ πλούτῳ τε καὶ σώματος κάλλει τὰ πρωτεύοντα φερόμενη, ἐν τούτοις δὴ τοῖς βαρβάροις, πασῶν μάλιστα. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 1. — S.-M.

² Ἐν ἱματίοις λιτοῖς. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 1. — S.-M.

³ Οὐίλας, Γήπαιος γένος. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 1. — S.-M.

peu plus d'un an. Il fut tué avant le printemps de cette année 541.

xxvi.
Éraric et To-
tila rois des
Goths.

Proc. Got.

l. 3, c. 2.

Marc. chr.
Jorn. succes.

Hist. misc. l.

16, ap. Mu-

rat. t. 1, part.

2, p. 107.

Pagi ad Bar.

Grot. præf.

ad Proc.

Le règne de son successeur, nommé Éraric, fut encore plus court. Celui-ci était Ruge de nation ¹. Les Ruges s'étaient joints aux Goths du temps de Théodoric, mais sans s'allier avec eux par des mariages; en sorte que la distinction des deux peuples se conservait de race en race ². La mort d'Ildibad ayant jeté le trouble parmi les Goths, les Ruges mirent sur le trône Éraric, le plus puissant d'entre eux ³; et les Goths le reconnurent pour roi, plutôt par crainte que par estime. Pendant un règne de cinq mois, il ne s'attira que du mépris ⁴. On osait même lui reprocher en face, qu'il n'était qu'un obstacle au rétablissement des Goths, qui commençaient à se relever par le courage de son prédécesseur. Toute la nation tournait les yeux vers Totila ⁵, neveu d'Ildibad, et déjà, malgré sa jeunesse, renommé pour sa valeur et pour sa prudence. Il commandait dans Trévise ⁶. A la nouvelle de l'assassinat de son oncle, il envoya proposer à Constantianus de se mettre entre ses mains avec la ville et la garnison, si on lui assurait un traitement honorable. Constantia-

¹ Ἐράριχος δὲ ἦν τις ἐν τῷ Γότθων στρατῷ Ρογὸς μὲν γένος. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 2.—S.-M.

² Γυναιξὶ μὲν τοὶ ὥς ἤκιστα ἐπιμιγνύμενοι ἀλλετρίαις, ἀκραφινέσι παίδων διαδοχαῖς τὸ τοῦ ἔθνους ὄνομα ἐν σφίσιν αὐτοῖς διασώσαντο. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 2. Voyez ce que j'ai dit sur l'origine et les migrations des Ruges, t. 7, p. 49, not. 2 et p. 75, not. 2, liv. xxxv, § 30 et 51.—S.-M.

³ Τούτων τὸν Ἐράριχον, ἐπεὶ ἐς ταρχήν ἐπὶ τῷ Ἰλδιβάδου φόνῳ καθε-

στέκει τὰ πράγματα, βασιλεία ἐκ τοῦ αἰφνιδίου οἱ Ρογοὶ ἀνεῖπον. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 2.—S.-M.

⁴ Ἐράριχος μὲν τοι οὐδὲν ὁ, τι καὶ λόγου ἄξιον ἔδρασε· μήνας γὰρ πέντε ἐπιτελεῖς, ἐτελεύτησε τρόπῳ τοιῷδε. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 2.—S.-M.

⁵ Τωτίλας ἦν τις, Ἰλδιβάδου ἀνεψιός. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 2.—S.-M.

⁶ Οὗτος ὁ Τωτίλας Γότθων μὲν τοῦ καὶ τῶν ἐν Ταρβησίῳ ἀρχὸν ἐτύγχανεν. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 2.—S.-M.

nus promet avec serment tout ce que demandait Totila ; on convint du jour où les Romains entreraient dans Trévise. Les choses étaient en cet état, lorsque les Goths envoyèrent offrir la couronne à Totila, espérant, disaient-ils, retrouver en lui la valeur de son oncle. Il leur déclara avec franchise la convention faite avec les Romains, et ajouta que s'ils se défaisaient d'Éraric avant le jour fixé pour l'exécution du traité, il se rendrait à leur desir. Après cette réponse, on ne cherchait que l'occasion d'ôter la vie à Éraric. Il la présenta lui-même. Ayant assemblé son conseil, il y proposa de députer à l'empereur pour demander la paix aux mêmes conditions que Vitigès avait obtenues, c'est-à-dire que les Goths conserveraient le pays au-delà du Pô et céderaient le reste de l'Italie. On y consentit en apparence, et sur le champ Éraric fit partir des ambassadeurs : il les chargea secrètement d'assurer Justinien qu'il était prêt à lui abandonner l'Italie entière et à renoncer au titre de roi, pourvu qu'on lui assignât une pension considérable avec la qualité de patrice. Mais à peine les députés étaient-ils en chemin, que Éraric fut tué, et Totila proclamé roi à Pavie vers le mois d'août. Ce prince, vraiment digne de succéder à Théodoric, portait le nom de Baduella ou Baduilla, comme on le voit par ses monnaies¹ : Totila n'était qu'un surnom sous lequel il est plus connu, et qui dans la langue des Goths signifiait *immortel*².

¹ Paul Diacre, auteur de l'histoire mêlée, l. 16, ap. Murat. script. rer. Ital. t. 1, part. 1, p. 107, le dit positivement. *Dehinc Gothi Baduillam, qui et Totila dicebatur, sibi in regnum præficiunt.* Jornandès, de

regn. success. l'appelle indifféremment Totila et Badiula. — S.-M.

² Tod en anglais et en allemand signifie la mort. L'explication de ce nom a été donnée pour la première fois par Grotius. — S.-M.

xxvii.
Vérone
prise et re-
prise.
Proc. Goth.
l. 3, c. 3.
Marc. chr.

Les généraux romains, plus attentifs à piller l'Italie qu'à la défendre, ne songeaient pas à profiter des troubles que ces révolutions causaient parmi les Goths. Excités enfin par les reproches de l'empereur, qui se plaignait de leur inaction, ils se rendirent à Ravenne, et résolurent d'attaquer Vérone. Leur armée était de douze mille hommes, commandés par onze généraux, entre lesquels Constantianus et Alexandre tenaient le premier rang. Ils vinrent camper à trois lieues ¹ de Vérone, dans les plaines qui s'étendaient entre cette ville et Mantoue. Marcien ², maître d'un château voisin, et fort attaché au service de l'empire, leur ménagea une intelligence dans la place. Ils jugèrent à propos d'envoyer un officier avec quelques soldats, pour s'emparer d'une porte et assurer l'entrée au reste des troupes. Il ne se trouva que l'arménien Artabaze ³, qui voulut accepter cette commission hasardeuse. Il était venu depuis peu en Italie à la tête des Perses ⁴ que Bélisaire avait envoyés à Constantinople après la prise de Sisaurane, ainsi que je le raconterai dans la suite ⁵. Il prit avec lui cent soldats, et s'approcha des murs à la faveur de la nuit. On leur ouvrit une porte comme on en était convenu : les uns vont aussitôt avertir l'armée, les autres montent sur les murs et égorgent les sentinelles. Les Goths, croyant avoir sur les bras toute

¹ A 60 stades selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 3. — S.-M.

² Il était un des personnages les plus distingués de la Vénétie. Ἦν δέ τις ἐν Βενέτοις ἀνὴρ λόγιμος, Μαρκενὸς ὄνομα. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 3. — S.-M.

³ Ἀρταβάζης Ἀρμένιος μὲν γένος. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 3. — S.-M.

⁴ Il était venu avec un autre général nommé *Blischanès*, qui était persan. Οὗτος ἀνὴρ ἐκ τῆς Περσῶν γῆς ἦν τῷ Βλίσχανῃ, ὀλίγω ἔμπροσθεν ἐτύγχανε πέμψας, τὸ Σισαύριον ἐξελὼν φρούριον. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 3. — S.-M.

⁵ Voyez ci-après, § 36, p. 52 et 53. — S.-M.

l'armée romaine, s'enfuient par la porte opposée : ils se rallient sur une hauteur qui commandait la ville, et d'où l'on découvrait ce qui se passait dans Vérone et dans les plaines d'alentour. Ils y demeurent le reste de la nuit. L'armée romaine avait à peine fait une lieue, que les généraux s'arrêtent à disputer ensemble sur le partage du butin. Le jour paraît, et les Goths, revenus de leur effroi, voyant d'un côté le petit nombre des Romains dans Vérone, de l'autre, l'éloignement de l'armée, descendent en courant, et rentrent par la même porte par laquelle ils étaient sortis, et qu'ils trouvent encore ouverte. Ils fondent sur cette poignée de soldats, qui, ne pouvant tenir contre eux, se retirent sur le haut des murs, d'où ils se défendent avec courage. Cependant les généraux, après une longue contestation, s'avancent avec leurs troupes. Mais trouvant les portes fermées, et l'ennemi en état de faire une vigoureuse résistance, ils prennent le parti de rebrousser chemin, malgré les cris de leurs soldats, qui du haut des murs les suppliaient du moins de favoriser leur retraite. Ceux-ci, se voyant abandonnés, sautent de la muraille en bas ; les uns se brisent en tombant sur des pierres, les autres, rencontrant un terrain uni, se sauvent et regagnent l'armée avec Artabaze, qui accablait de sanglants reproches ces lâches généraux. Après avoir repassé le Pô, ils s'arrêtèrent à Faenza [*Faventia*], dans la province d'Émilie, à six lieues de Ravenne ¹.

Dès que Totila eut appris que Vérone était en sûreté, il en fit sortir la garnison qu'il réunit à son ar-

xxviii.
Totila en-
courage ses
troupes.

¹ A 120 stades selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 3.— S.-M.

Proc. Got.
l. 3, c. 4.
Jorn. succes.
Marc. chr.

mée, et alla chercher l'ennemi à la tête de cinq mille hommes; c'était à quoi se réduisaient toutes les forces des Goths. Arrivé au bord du fleuve Amona, qu'il fallait passer pour joindre les Romains, comme c'était le premier essai qu'il faisait du courage de ses troupes, il leur parla en ces termes : « Camarades, nous sommes tous parents, descendants de la même origine; « l'intérêt est égal pour tous, ainsi que le péril. Dans « la plupart des batailles le risque est le même pour « les deux armées : ici les suites de la défaite nous seraient bien plus funestes qu'à nos ennemis. Ils ont « des ressources dans ce grand nombre de garnisons « qui remplissent l'Italie; tout l'Orient arme pour eux. « Mais si nous sommes vaincus, le nom des Goths périt « avec nous. De deux cents mille hommes qui ont « commencé cette guerre sous les ordres de Vitigès, « nous sommes réduits à cinq mille ¹. Si cette pensée « nous afflige, il en est une autre qui doit ranimer « notre courage. Ildibad n'avait que mille soldats à sa « suite lorsqu'il osa attaquer les forces romaines; tout « l'empire des Goths était resserré entre les murs de « Pavie : voyez combien une seule victoire a multiplié vos troupes et reculé vos limites. Il nous est « plus aisé d'accroître notre puissance, qu'il ne le fut « à Ildibad de la faire renaître lorsqu'elle était anéantie. La victoire est féconde, elle grossit les armées, « elle redouble leur vigueur. Déployez donc ici tous « vos efforts; la gloire est devant vos yeux, et le tombeau sous vos pieds. Quelle espérance ne doit pas

¹ Ἰμῶν δὲ ταῦτο τοῦτο παθόντων, τὸ Γότθων ὄνομα μετὰ τῆς ἐλπίδος ἀπολωλέναι λεγέσθεται. Ἐκ μυριάδων

γὰρ εἰκοσιν εἰς πεντακισχιλίους ἡμᾶς ἀποκεκρίσθαι συμβέβηκε. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 4.—S.-M.

« vous inspirer la conduite barbare des Romains? Leur
 « cruauté, leur avarice les ont rendus l'horreur de l'I-
 « talie. Ces peuples malheureux, après s'être livrés
 « entre leurs mains, gémissent dans le plus dur es-
 « clavage, et vous tendent les bras comme à leurs li-
 « bérateurs. S'ils vous ont trahis, leurs tyrans les
 « punissent plus rigoureusement que vous ne feriez
 « vous-mêmes. Dieu vous appelle pour châtier l'injus-
 « tice; servez sa vengeance; songez que vous allez
 « combattre des lâches qui n'ont pas encore cessé de
 « fuir, depuis que, sans avoir vu l'ennemi, ils ont aban-
 « donné Vérone dont ils étaient maîtres. »

Artabaze conseillait de poster en embuscade sur les bords du fleuve un corps de troupes, qui, laissant passer la moitié des ennemis, la taillerait en pièces avant que le reste pût la joindre. Mais les généraux, qui n'étaient jamais d'accord, perdirent le temps à contester et ne firent aucun mouvement. Totila détacha trois cents hommes, qui allèrent passer le fleuve une lieue¹ plus haut, avec ordre de se replier sur les derrières, et de charger les Romains en queue lorsque la bataille serait engagée. Les deux armées s'approchent. Pendant qu'elles attendent le signal, un Goth de grande taille, d'un air menaçant et terrible, couvert d'un casque et d'une cuirasse, pousse son cheval hors des rangs, et, s'arrêtant au milieu de la plaine, il défie au combat le plus hardi des Romains. Ce guerrier se nommait Viliaris²; il était connu pour sa force et son courage. Artabaze fut encore le seul qui osât accepter le défi. Ils courent l'un sur l'autre, et se lancent leurs jave-

xxx.
Bataille de
Faëssa.

¹ A 20 stades. — S.-M.

² Γέρθος ἀνὴρ, Οὐιλίαρις ὄνομα. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 4. — S.-M.

lots. Viliaris fut atteint d'un coup mortel au côté droit, et aurait été abattu de cheval s'il ne se fût soutenu sur sa lance. Tandis qu'Artabaze s'approche pour l'achever, la lance de Viliaris, qui était assurée contre une pierre, lui effleure le cou, et, rencontrant une artère, en fait jaillir le sang en abondance. Viliaris tombe mort, et le vainqueur rejoint son armée. On ne put arrêter le sang, et ce vaillant étranger qui, après avoir combattu les Romains sur les frontières de la Perse, les servait en Italie avec la même valeur, mourut trois jours après, emportant avec lui les regrets de tous les soldats. Son absence rendit la victoire plus facile à Totila. Pendant qu'on pensait sa blessure hors de la portée du trait, les deux armées en étant venues aux mains, les Romains prirent l'épouvante à la vue du détachement des Goths qu'ils apercevaient derrière eux, et ne songèrent plus qu'à fuir. La plupart furent tués ou pris; ils perdirent tous leurs étendards, ce qui n'était jamais arrivé depuis le commencement de la guerre.

xxx.
Bataille de
Mucella.

Proc. Got.
l. 3, c. 5, 6.
Marc. chr.

Ce premier succès releva les espérances des Goths. Le roi en envoya une partie, sous la conduite de Bléda, de Rodéric ¹ et d'Uliaris ², pour assiéger Florence ³. Justin, qui commandait dans cette place, fit savoir à Ravenne qu'il n'était pas en état de se défendre. Bessas, Cyprien et Jean le Sanguinaire volèrent à son secours, et les Goths se retirèrent près de Mucella à quatre ou cinq lieues de Florence ⁴. Les généraux romains ayant

¹ Ou Roudorich, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 5. — S.-M.

² Οἷς δὴ ἀρχοντας Γότθων τῶς μαχηματώτατους ἐπέστησε, Βλέδαν καὶ Ρουδορίχον, καὶ Οὐλίαν. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 5. — S.-M.

³ Φλωρεντίας, *Florentia*. — S.-M.

⁴ A une journée de Florence, dit Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 5, ἀνεχώρησαν εἰς χωρίον Μουκέλλην ὄνομα, Φλωρεντίας διέχον ἡμέρας ἑδόν. — S.-M.

pris Justin avec eux, laissèrent quelques soldats dans la ville et marchèrent à l'ennemi. Ils furent d'avis de donner le commandement général à l'un d'entre eux, qui prendrait les devants pour attaquer, tandis que les autres suivraient plus lentement. Mais comme ils étaient tous indépendants l'un de l'autre, et que chacun se croyait supérieur en mérite, il fallut s'en rapporter au sort, qui tomba sur Jean le Sanguinaire. Les autres refusèrent de le suivre, et Jean partit seul avec les troupes attachées à sa personne. Les Goths, à son approche, gagnèrent une hauteur voisine. Il les y suivit avec ardeur; on combattit opiniâtement sur la pente de la colline, et le carnage était grand de part et d'autre. Jean se signalait par son audace; et, toujours à la tête des siens, il s'exposait aux endroits les plus périlleux. Un de ses gardes ayant été tué près de lui, on crut qu'il était tué lui-même. Aussitôt l'effroi se répand dans ses troupes; elles regagnent en désordre la plaine, où les autres généraux s'étaient arrêtés. Ils avaient des forces de reste pour faire tête aux ennemis, et même pour les envelopper; mais, la terreur s'étant communiquée à leurs soldats, tout se débande et se disperse. Bessas est blessé; la plupart tombent sous l'épée des Goths. Ceux qui échappent au massacre fuyent pendant plusieurs jours, sans être poursuivis, et dans les places où ils arrivent, hors d'haleine et encore pleins d'épouvante, ils n'annoncent autre chose que la mort de leur général. Cette défaite rompit la communication entre les généraux, chacun d'eux se tint renfermé dans une place; Constantianus dans Ravenne, Jean dans Rome, Bessas dans Spolète, Justin dans Florence, et Cyprien dans Pérouse, ne songeant qu'à se

fortifier et à se mettre en défense contre Totila, qu'ils croyaient toujours à leurs portes. Ce prince, aussi généreux que vaillant, traita les prisonniers avec tant de douceur, qu'ils prirent parti dans son armée, et le servirent dans la suite avec autant de fidélité et de zèle que ses sujets naturels.

xxx.
Les Lazes
appellent
Chosroès.

Proc. Pers.
l. 2, c. 15.
Got. l. 4, c. 9.

Pour résister à un ennemi aussi redoutable par ses vertus que par sa science militaire, l'Italie ne sentait que trop le besoin qu'elle avait de Bélisaire. Mais ce général était pour lors à l'autre extrémité de l'empire. Chosroès, qui dès l'année précédente avait violé le traité de paix aussitôt après l'avoir conclu, était passé en Lazique à la tête d'une nombreuse armée, pour chasser les Romains de ce royaume. Voici quelle fut l'origine de cette guerre. Tzathius, comme nous l'avons vu, s'était étroitement attaché aux Romains sous le règne de Justin. Son fils Gubazès régnait en Lazique depuis la mort d'Opsitès frère de Tzathius¹, et qui lui avait succédé. Mais ce prince était opprimé par la tyrannie des commandants des troupes que les Romains entretenaient dans ses états. Le général Pierre s'était rendu odieux par son orgueil et par son avarice. Ses successeurs avaient suivi ses traces ; et Jean, surnommé Tzibus², acheva de soulever les peuples par ses concussions. C'était un homme sorti de la poussière, qui s'était élevé par les voies qui devraient conduire à l'échafaud. Personne ne l'égalait en industrie à imaginer les moyens de s'enrichir, et ses richesses l'avaient mis en état d'acheter le commandement de la Lazique. Il engagea Justinien à bâtir au bord de la mer la ville de

¹ Οψίτης Γουβαζου θείος, Λαζών — S.-M.

βασιλεύς. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 9.

² Ιωάννης Τζίβος. — S.-M.

Pétra¹, dont il fit sa place d'armes et son magasin, pour établir un monopole qui ruinait tout le pays, en lui procurant à lui seul des profits immenses². Les Lazes n'avaient ni blé, ni vin, ni sel, et manquaient de quantité d'autres choses nécessaires à la vie. Ils les tiraient des côtes méridionales du Pont-Euxin, donnant en échange des cuirs crus ou préparés, et des esclaves. Tzibus se rendit maître de tout le commerce; on ne pouvait vendre qu'à lui, ni acheter que de lui, au prix qu'il voulait. Les officiers et les soldats romains n'étaient plus que ses facteurs. Il avait deviné d'avance une bonne partie de ces raffinements de persécution que les traitants ont dans la suite réduits en art. Enfin les Lazes, excédés de tant de vexations, résolurent d'avoir recours à Chosroès. Ils lui envoyèrent offrir la souveraineté, pourvu qu'il s'engageât à ne les jamais livrer aux Romains contre leur gré³. Le roi leur promit de les tirer d'esclavage, et leur demanda s'il était possible de pénétrer dans leur pays avec une armée. C'est qu'il avait ouï dire que les avenues en étaient fermées par tant de montagnes escarpées et par des forêts si épaisses, qu'elles étaient presque impraticables.

¹ Ἐς τὴν Πέτρα πόλιν ἐπιθαλασσίαν ἐν Κόλχῃς, πρὸς τῷ Εὐξείνῳ καλούμηνῳ Πόντῳ. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 17. — S.-M.

² Οὗτος καὶ βασιλεία Ἰουστινιανὸν πόλιν ἀνέπεισεν ἐπιθαλασσίαν, Πέτραν ὄνομα, ἐν Λαζῶν δαίμασθαι. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 15. — S.-M.

³ Ils lui rappelèrent l'antique alliance contractée par les peuples de la Colchide avec les Perses, et qui avait été si avantageuse aux deux peuples. Κόλχοι γὰρ Πέρσαις σύμμα-

χοι τὸ ἀνέκαθεν ὄντες, πολλὰ τε εἰργάσαντο αὐτοῖς ἀγαθὰ, καὶ αὐτοὶ ἔπαθον. Ils en attestent les nombreux témoignages écrits qui se conservaient chez eux, et ceux que l'on gardait dans les archives royales de Perse. Ἦν δὲ ἐν γράμμασι μνημῆα πολλὰ ἡμῶν τε ἔχομεν, καὶ τοῖς βασιλείοις τοῖς σοῖς εἰς τὸ παρὸν διασώζεται. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 15. Il est fort difficile d'indiquer à quelle époque probable il faut rapporter les relations dont il s'agit. — S.-M.

bles, même aux voyageurs. Les députés répondirent *que ces montagnes, qui semblaient être inaccessibles, portaient elles-mêmes de quoi en faciliter l'accès ; qu'il ne fallait qu'abattre les bois dont elles étaient couvertes, et dont les arbres entassés les uns sur les autres combleraient les précipices ; qu'ils s'offraient à lui servir de guides, et que les gens du pays se joindraient à ses soldats pour lui aplanir les chemins.* Chosroès fit aussitôt les préparatifs de cette expédition. Pour cacher son dessein, il recommanda le secret aux députés, et fit courir le bruit que les Huns avaient fait une irruption en Ibérie et qu'il allait marcher contre eux.

XXXII.
Les Perses
repoussés
devant Pé-
tra.

Proc. Pers.
l. 2, c. 17.

Lorsqu'après avoir traversé l'Ibérie il fut arrivé aux frontières de la Lazique, Gubazès vint lui rendre hommage en se prosternant à ses pieds, et le reconnut pour son souverain. Chosroès marcha vers Pétra, et détacha un corps d'armée pour aller s'en rendre maître, sous la conduite d'un de ses généraux nommé Abéniamide¹. Tzibus ne manquait pas de hardiesse ; il entendait du moins les ruses de guerre. Il défendit aux soldats de la garnison de se montrer hors de la ville ni sur les murs, et il les plaça derrière les portes, avec ordre de garder un profond silence. Les Perses, ne voyant rien paraître, et n'entendant aucun bruit, se persuadèrent que la place était abandonnée. Ils en donnèrent avis au roi, qui leur ordonna d'escalader les murs, et d'abattre les portes à coups de béliet. Assis sur une éminence voisine, il attendait tran-

¹ Il est appelé dans le texte de *Abeniamides*. Je crois la première leçon la meilleure. — S.-M.
tantôt *Aniabedes* Ἀνιαβέδης, et tantôt

quillement le succès d'une opération si facile, lorsque tout-à-coup il voit les portes s'ouvrir, les Romains sortir avec fureur, tailler en pièces un grand nombre de ses gens, et mettre les autres en fuite. Transporté de colère, il fait pendre Abéniamide pour s'être laissé surprendre, disait-il, par un misérable financier.

Cet affront le rendit plus opiniâtre. Il environna la place, et campa le plus près qu'il fut possible hors la portée des machines. Le lendemain il visita les dehors et fit avancer toute son armée pour lancer des flèches sur les murs. Mais les Perses faisaient moins de mal aux assiégés qu'ils n'en recevaient eux-mêmes. Les machines de toute espèce dont la muraille était couverte leur tuaient beaucoup de soldats. Tzibus perdit la vie dans cette occasion : fin trop honorable pour un concussionnaire public. Sur le soir, les Perses se retirèrent dans leur camp, et le lendemain ils travaillèrent à pratiquer un souterrain. Pétra était bordée d'un côté par la mer, et de l'autre, par des rochers qui la rendaient inaccessible. On n'y pouvait entrer que par une gorge étroite entre deux montagnes, et cette gorge était fermée d'une épaisse muraille, aux extrémités de laquelle s'élevaient deux tours, que leur intérieur plein et solide jusqu'à une hauteur considérable mettait à l'épreuve du bélier. Les Perses conduisirent le souterrain jusque sous l'une de ces tours, et après avoir détaché beaucoup de pierres des fondements, ils soutinrent l'édifice par des étayes où ils mirent le feu. Les Romains, logés dans la partie supérieure de la tour, n'eurent que le temps de se sauver et de se renfermer dans l'enceinte de la place. Cet ouvrage détruit, la ville

xxxiii.
Prise de Pétra.
Proc. Pers.
l. 2, c. 17.
Got. l. 4, c. 4
et 5.
Anecd. c. 2.
Justin. novel.
28.
Cellar. Geog.
ant. l. 3, c. 9
§ 3, 4, 16, 17.

demeurait sans défense de ce côté-là; ce qui força les habitants à capituler. Ils se rendirent, à condition qu'on leur laisserait la vie et tous leurs effets. Le roi ne s'empara que des richesses de Tzibus, qui étaient immenses; et il sut tellement gagner la garnison, qu'elle s'engagea dans son armée. Chosroès voulut encore enlever aux Romains deux places qui leur restaient sur cette côte à l'extrémité septentrionale; c'étaient Sébastopolis ou Dioscurias et Pityonte. Ces deux villes, éloignées l'une de l'autre de deux journées de chemin, autrefois très-célèbres et d'un grand commerce, étaient alors presque ruinées, et Justinien dans une de ses *Novelles* ne les nomme que des châteaux. Les garnisons de ces places, apprenant que les troupes de Perse étaient en chemin, et se voyant hors d'état de les défendre, y mirent le feu et se sauvèrent par mer à Trébisonde. Dans le même temps deux autres villes, Cépes, et Phanagoria¹, que les Romains possédaient depuis longtemps près du Bosphore Cimmérien², furent prises et rasées par les Barbares voisins³. Chosroès ne fit point d'autre entreprise cette année. Ses troupes avaient beaucoup souffert des marches pénibles, de la disette et de la peste. Il apprit que Bélisaire approchait de la Perse, que l'Assyrie était déjà en proie aux Sarrasins, et que les Huns qu'il avait envoyés en Arménie pour faire diversion avaient été taillés en pièces par Valérien. D'ailleurs ses soldats, excédés de fatigue, osaient dire hautement que les entreprises du roi passaient son

¹ Cette ville est nommée *Phanagouris* par Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 5. — S.-M.

² Πολίσματα δύο ἀγγεῶ Χερσῶνες, Κηποί τε καὶ Φανάγουρις καλούμενα, ῥωμαίων κατήκοα ἐκ παλαιῶ. Proc.

de bel. Goth. l. 4, c. 5. — S.-M.

³ Sans doute par quelques-unes des tribus hunniques dispersées à cette époque au nord de la mer noire. — S.-M.

pouvoir, et que les forces de la Perse n'égaleraient jamais celles de l'empire. Chosroès, pour rabattre cette opinion avantageuse qu'ils avaient de la puissance romaine, fit lire à la tête de son armée une lettre que Théodora écrivait à Zabérganès, pour le prier d'inspirer à son maître des sentiments pacifiques : elle lui promettait une grande récompense : *Je suis la maîtresse, disait-elle, de vous ouvrir les trésors de l'empereur : tout est à ma disposition dans l'empire.* Le roi relevait ces dernières paroles, et leur demandait quelle idée ils se formaient d'un état gouverné par une femme. Il n'en fallut pas davantage dans l'esprit d'une nation toute guerrière, pour faire succéder le mépris à l'estime qu'ils faisaient des Romains. Cependant Chosroès résolut de partir ; il mit garnison dans Pétra, et traînant après lui un grand nombre de prisonniers, il reprit la route de Perse.

Dans le temps que Chosroès se préparait à marcher en Lazique, l'empereur, qui n'était pas instruit des mouvements de ce prince, avait rappelé Germain et fait partir en diligence Bélisaire, afin de prévenir le roi de Perse, qu'il croyait disposé à entrer en Mésopotamie. Bélisaire, arrivé en ce pays, trouva des troupes délabrées, sans habits, sans armes, et qui n'osaient paraître devant les Perses. Son premier soin fut de les mettre en bon état. Il envoya ensuite des espions en Perse, pour s'informer des desseins de Chosroès : ils furent trompés par les bruits que ce prince faisait courir, et rapportèrent que le roi marchait en Ibérie pour y combattre les Huns. Sur ce rapport, Bélisaire résolut d'entrer en Perse. Il venait de recevoir un renfort considérable de Sarrasins que lui amenait Aréthas ; et

xxxiv.
Bélisaire à
Dara.

Proc. Pers.
l. 2, c. 14, 16.
Marc. chr.
Jorn. succes.
Pagi ad Bar.

l'empereur le pressait par des ordres réitérés. Ayant donc convoqué à Dara une assemblée générale de tous les commandants employés en Mésopotamie, il les consulta sur le plan qu'il devait suivre dans cette campagne. Pierre et Buzès pensaient qu'il fallait entrer sur-le-champ en action, et attaquer la frontière de Perse. Tout le conseil fut du même avis. Rhécithameus et Théoctiste, qui commandaient un corps composé des garnisons de Syrie ¹, approuvaient cette résolution; mais ils refusaient de suivre l'armée, disant que leur absence laisserait la Syrie et la Phénicie exposées aux courses d'Alamondare. Bélisaire leur fit voir que leur crainte était mal fondée, parce qu'on était au solstice d'été, temps auquel les Sarrasins consacraient deux mois entiers aux pratiques de leur religion, sans faire aucun usage de leurs armes ². Il promit à ces deux officiers de les congédier aussitôt que ce terme serait expiré : ce qui les détermina à le suivre.

Bélisaire alla camper à deux lieues de Nisibe ³, dans une plaine étendue et arrosée de sources. Ses lieutenants s'étonnaient qu'il s'arrêtât si loin de cette ville, dont ils prétendaient qu'il fallait faire le siège : quel-

XXXV.
Combat près
de Nisibe.
Proc. Pers.
1.2, c. 18.

¹ Ils conduisaient les troupes du Liban. Ρεκίθαγκος μέγιστος καὶ Θεόκτιστος, οἱ τῶν ἐν Λιβάνῳ στρατιωτῶν ἀρχοντες. Proc. de bel. Pers. 1.2, c. 16. Il a déjà été question de Théoctistus à l'époque de la prise d'Antioche par Chosroès, ci-dev. § 9 et 10, p. 15 et 16. — S.-M.

² Τοῦ γὰρ καιροῦ τροπὰς θερμὰς εἶναι· ταύτας δὲ τὰς ὥρας δύο μάλιστα μῆνας ἀνάθημα τῷ σφετέρῳ Θεῷ Σαρακενοῦς ἐς αὐτὸν φέροντας, ἐν ταύτῃ ἐπιδρομῇ τιμὴ οὐποτὲ χρῆσθαι ἐς γῆν

ἀλλοτρίαν. Proc. de bel. Pers. 1.2, c. 16. Il s'agit ici de ce que les Arabes appelaient les mois sacrés. Ce passage fort important peut servir à prouver que l'année en usage chez les anciens arabes différait beaucoup de celle qui s'y est introduite depuis Mahomet : elle était fixe et son commencement attaché à une saison fixe; ce qui est contraire à l'opinion généralement reçue. — S.-M.

³ A 42 stades selon Procope, de bel. Pers. 1.2, c. 18. — S.-M.

ques-uns mêmes refusaient d'obéir, en sorte que, contre sa coutume, il fut obligé de leur rendre compte des motifs de sa conduite. Il leur représenta donc : *Que Chosroès, en s'éloignant, avait sans doute pris soin de garnir sa frontière; que, loin de négliger Nisibe, le premier boulevard de la Perse, il en avait donné le commandement à Nabédès, le plus grand seigneur du royaume*¹; *que pour prendre Nisibe, il fallait attirer Nabédès hors de la place et détruire la garnison; que si l'on se battait près de la ville, l'ennemi, ayant la retraite si proche, ne recevrait pas un grand dommage, au lieu que, si la garnison s'éloignait, on aurait le temps de la tailler en pièces dans la poursuite ou de lui couper le retour.* Ces raisons satisfirent tous les officiers, excepté Pierre, qui alla camper à une demi-lieue de la ville. Bélisaire le fit avertir de se tenir sur ses gardes; que, selon l'apparence, les ennemis viendraient l'attaquer vers le midi, parce que c'était l'heure où les Romains prenaient leur repas, ce que les Perses ne faisaient que le soir. Pierre se tint en bataille jusqu'à midi; mais alors ses soldats, ne pouvant supporter l'ardeur du soleil, mirent bas les armes et se dispersèrent pour aller cueillir des figues, dont ils voyaient quantité aux environs de leur camp. Nabédès profita de leur sécurité pour faire une sortie. Ils coururent en tumulte à leurs armes, et envoyèrent demander à Bélisaire un prompt secours : il s'était déjà mis en marche à la vue des tourbillons de poussière qui lui avaient annoncé

¹ Il était, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 18, le premier après le roi en gloire et en dignité. *Ὁς γὰρ μετὰ γὰρ*

τὸν Χοσρόην αὐτὸν δόξῃ τε καὶ τῷ ἄλλῳ ἀξιώματι πρῶτος ἐν Πέρσας εἶναι δοκεῖ. — S.-M.

la sortie des ennemis. Les troupes de Pierre étaient en déroute; elles avaient déjà perdu cinquante hommes avec l'étendard; et pas un seul ne serait échappé, si Bélisaire ne fût venu arracher la victoire aux Perses. Les Goths, qui formaient la première ligne, chargèrent si rudement les ennemis avec leurs longues javelines, qu'ils les mirent en fuite. On en tua cent cinquante, et on poursuivit les autres jusqu'à la ville. Pierre, après avoir reçu cette leçon, se retira avec ses troupes dans le camp de Bélisaire. Le lendemain, les Perses plantèrent, comme un trophée, sur une de leurs tours son étendard, auquel, par une basse plaisanterie, ils avaient attaché quantité de saucissons, pour insulter à ce général qui aimait la bonne chère¹. Mais ils n'osèrent plus sortir de la place.

xxxvi.
Prise de
Sisaurane.
[Proc. bel.
Pers. l. 2,
c. 19.
Anec. c. 2.]

Le dessein de Bélisaire étant de passer le Tigre et de porter le ravage en Perse, pendant l'absence de Chosroès, il ne voulut pas perdre le temps devant Nisibe, dont le siège aurait été long et meurtrier. S'étant donc mis en marche, après une journée de chemin, il arriva devant Sisaurane². C'était une forteresse très-peuplée, où étaient en garnison huit cents cavaliers des plus braves de la Perse, sous un commandant de grande réputation, nommé Blescanès³. A la première attaque, les Romains furent repoussés avec grande

¹ Οἱ δὲ Πέρσαι τῇ ἐπιγενομένῃ ἡμέρᾳ ἐν πύργῳ τινὶ ἔσθσαν ἀντὶ τροπαίου τὸ Πέτροῦ σημεῖον, ἀλλάντας τε αὐτοῦ ἀποκρεμάσαντες, τοῖς πολεμίοις ξὺν γέλῳ τι ὑπετωῖθαι. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 18. — S.-M.

² Ἀνύσαντες τε ἡμέρας ὁδὸν, φρουρίῳ ἐνέτυχον δὲ Σισαδράνων (leg. Σι-

σαυράνων) καλοῦσι Πέρσαι. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 19. J'ignore la situation de cet endroit et quel peut être son nom moderne. — S.-M.

³ Βλησχάνης. Il est appelé ailleurs dans le même Procope, *anecd.* c. 2, Bleschames, Βλησχάμης et Blischanès, de bel. Goth. l. 3, c. 3. — S.-M.

perte. Bélisaire, pour ne pas laisser derrière lui tant d'ennemis, résolut de se rendre maître de cette place; et comme les Sarrasins n'étaient nullement propres aux travaux d'un siège, il leur fit passer le Tigre avec le roi Aréthas, pour ravager l'Assyrie et lui rapporter des nouvelles. Il y joignit un corps de douze cents hommes sous le commandement de Trajan et de Jean Phagas. La forteresse ne tint pas aussi long-temps que l'avait pensé Bélisaire. Ayant appris de quelques prisonniers qu'elle manquait de vivres, il y envoya George, homme adroit et intelligent, qui persuada aux assiégés de se rendre. Les habitants, qui étaient chrétiens et de race romaine, eurent la liberté de se retirer avec leurs effets. La place fut rasée, et les Perses furent conduits à Constantinople avec Blescanès. L'empereur en fit des soldats; il les envoya en Italie pour faire la guerre aux Goths, et cet Artabaze, qui mourut cette année près de Faënza, était un de ces prisonniers.

Cependant Aréthas, après avoir passé le Tigre, trouvant un pays abondant et qui depuis long-temps n'avait éprouvé aucun ravage, fit un riche butin; et, pour ne pas le partager avec l'armée de Bélisaire, il résolut de ne pas retourner au camp. Il se fit donner un faux avis, qu'une nombreuse armée de Perses passait actuellement le Tigre, et que Bélisaire, trop faible pour la combattre, prenait le parti de la retraite. Par son conseil Trajan et Phagas regagnèrent la Mésopotamie, et se renfermèrent dans Rheséna, nommée alors Théodosiopolis¹. Bélisaire, n'en recevant aucune nouvelle, et craignant qu'ils ne fussent perdus avec Aré-

xxxvii.
Perfidie d'Aréthas.

¹ J'ai parlé de cette ville, tom. 5, p. 71, not. 1, liv. xxv, §. 56. — S.-M.

thas, passa inutilement beaucoup de temps à les attendre. Les chaleurs de l'été et les ardeurs d'un climat brûlant, auquel les Romains, et surtout les Thraces, n'étaient pas accoutumés, causèrent la peste dans son armée, et le tiers des soldats était déjà attaqué de cette funeste maladie. Les deux mois de fête que célébraient les Sarrasins, étant passés, Rhécithancus et Théoctiste demandèrent leur congé, pour aller défendre la Syrie contre les incursions d'Alamondare. Jean, fils de Nicétas, conseillait à Bélisaire de repasser l'Euphrate, et les cris des soldats le forcèrent d'y consentir. Il fit monter les malades dans des chariots, et retourna en Syrie. Il fut enfin instruit de la perfidie d'Aréthas; mais le Sarrasin se tint toujours si éloigné, qu'elle demeura impunie. Dans le même temps que le général romain abandonnait la Perse, Chosroès y rentrait pour la défendre. Les succès qu'il avait eus en Lazique ne le consolaient pas de la perte de Sisaurane et du ravage de l'Assyrie. Il passa l'hiver aux préparatifs d'une nouvelle expédition, Bélisaire revint à Constantinople. On blâma ce général d'avoir différé de passer le Tigre dès le commencement de la campagne : on prétendit qu'il aurait pu piller toute l'Assyrie, pénétrer jusqu'à Ctésiphon, et ramener avec lui les habitants d'Antioche que Chosroès avait transportés en Perse.

XXXVIII.
Méchanceté
d'Antonine.

Proc. anecd.
c. 3 et 8.
Theoph. p.
204.

Une intrigue secrète contribua encore à précipiter le retour de Bélisaire. Photius, bâtard d'Antonine, mais digne d'une autre naissance, accompagnait Bélisaire en Orient. Antonine le haïssait, parce qu'il rougissait des débauches de sa mère, et elle ne cherchait que l'occasion de le faire périr. Le jeune homme, soit par vengeance, soit par un trop vif sentiment d'hon-

neur, fit avertir Bélisaire, du commerce qu'elle entretenait en son absence avec Théodose à Constantinople. Bélisaire en fut indigné, et protesta qu'il allait enfin se venger de tant d'outrages. Antonine, qui avait mis dans ses intérêts les domestiques de son mari, eut avis des mauvais services que lui rendait Photius, et du danger où elle était. Elle prit le parti d'éloigner pour un temps Théodose, et d'aller elle-même trouver son mari, sur lequel elle connaissait son pouvoir. Mais il était trop irrité pour cette fois, et, lorsqu'il eut repassé l'Euphrate, dès qu'il sut qu'elle approchait, il la fit arrêter sans lui permettre de paraître devant lui. On dit même qu'il fut plusieurs fois tenté de s'en défaire, mais que sa passion pour elle fut toujours plus forte que sa colère. A son retour, l'impératrice, qui chérissait la complice de ses crimes, s'empressa de les réconcilier, et réussit sans beaucoup d'efforts. Ceux qui entreprenaient de justifier Antonine étaient sûrs de trouver un puissant avocat dans le cœur de son mari. Théodora traita cruellement tous ceux qui avaient contribué à éclairer Bélisaire sur la conduite de sa femme. Photius s'était saisi de la personne de Théodose à Éphèse, et l'avait transporté dans un château en Cilicie; il fut forcé par une douloureuse torture à découvrir où il était. Théodora fit revenir ce scélérat, le rendit à Antonine, le logea dans son palais, et menaça l'empire de lui donner le commandement des armées. Photius fut pendant trois ans enfermé dans un cachot affreux, d'où s'étant enfin sauvé, il s'enfuit à Jérusalem, où il prit le nom de Photin, et demeura caché dans un monastère, dont il fut abbé dans la suite. L'empire perdit en sa personne un jeune guer-

rier, formé par les leçons de Bélisaire, et dont la valeur donnait les plus hautes espérances.

xxxix.
Disgrace de
Jean de Cappadoce.

Proc. Pers.
l. 1, c. 25, l. 2,
c. 3.

Anecd. c. 17.
Marc. chr.
Malala, part.
2, p. 222.

Peu de temps auparavant, ces deux femmes, qui ne connaissaient que la fraude et le mensonge, les avaient mis en œuvre pour perdre un homme que la justice avait droit de punir. Jean de Cappadoce, préfet du prétoire, tyrannisait l'empire depuis dix ans. Théodora lui passait toutes ses injustices; mais elle ne lui pardonna pas d'avoir tenté plusieurs fois de la décréditer dans l'esprit de l'empereur; elle résolut de le prévenir. L'entreprise était délicate; le préfet avait la confiance de son maître; mais il avait aussi trop de vices, pour ne pas donner prise à ses ennemis. Son ambition démesurée lui faisait écouter les prédictions de certains imposteurs, qui lui promettaient la couronne impériale. Ce fut par cet endroit faible que Théodora fit dessein de l'attaquer; elle s'en ouvrit à Antonine, qui lui offrit toutes les ressources de son génie. Le préfet avait une fille unique, nommée Euphémie: jeune encore et sans expérience, elle se laissa prendre aux caresses d'Antonine, qui ne cessait de murmurer contre Théodora, contre Justinien: c'étaient, disait-elle, des monstres d'ingratitude, qui devaient tout à Bélisaire, et ne le payaient que de disgraces. Elle lui faisait entendre que, si son père voulait se prêter à l'intérêt public, tant d'injustices seraient bientôt réparées. Le préfet, quoique consommé dans le manège de cour, fut la dupe de son ambition et donna dans le piège. Il convint d'une entrevue nocturne avec Antonine dans un faubourg de Chalcédoine. Théodora instruisit l'empereur des dispositions perfides de Jean de Cappadoce. L'eunuque Narsès et Marcel, commandant des gardes du

palais, eurent ordre d'aller avec des soldats se cacher dans le lieu de la conférence, et de tuer sur le champ le préfet, si ses discours faisaient connaître qu'il fût coupable. On dit cependant que l'empereur, toujours attaché à son ministre, le fit secrètement avertir d'éviter cette entrevue. Mais l'heure était venue où les crimes de Jean de Cappadoce devaient recevoir leur châtiment. Il se rendit à Chalcédoine, et pendant qu'il s'engageait par serment à seconder de tout son pouvoir le complot d'Antonine, Narsès et Marcel sortent de leur embuscade; les gardes de Jean accourent pour le défendre; Marcel est blessé, Jean s'échappe et se réfugie dans une église à Constantinople. Il fut dépouillé de sa charge, conduit à Cyzique et ordonné prêtre malgré lui, par un abus énorme qui régnait alors. Jamais il n'en fit les fonctions, de peur de se fermer le retour aux dignités, qu'il eut toujours la folie d'espérer. Ses biens furent confisqués; mais il en sauva une partie, et l'empereur, par une suite de son ancien attachement, lui relâcha presque tout le reste, en sorte qu'il continuait de vivre avec splendeur au grand déplaisir de l'empire dont il était détesté. Enfin, au bout de quatre ans, la vengeance publique fut pleinement satisfaite. Eusèbe évêque de Cyzique ayant été massacré dans une sédition, Théodora fit accuser Jean d'être l'auteur de ce crime; et quoiqu'on n'eût pu l'en convaincre, il fut jeté en prison, déchiré à coups de fouets, et obligé de faire en plein tribunal la confession de toute sa vie. On le fit ensuite embarquer pour l'Égypte, sans autre équipage que de misérables haillons dont il fut revêtu. Dans tous les ports où le vaisseau relâchait, on exposait Jean de Cappadoce sur le chemin public, et on le

contraignait de demander l'aumône aux passants. Il traversa en mendiant une grande partie de l'Égypte jusqu'à Antinopolis [ou Antinoé], où il était relégué. C'est ce qui a donné lieu au roman de la mendicité de Bélisaire : des écrivains sans critique ont confondu la disgrâce de ce grand capitaine avec celle de Jean de Cappadoce qui leur était moins connu. Ce malheureux préfet, au milieu même de sa misère, n'avait pas encore perdu son caractère fiscal : il osa citer en justice des habitants d'Alexandrie, comme débiteurs de l'épargne. Après la mort de Théodora, il eut la liberté de retourner à Constantinople, où il mourut dans la pauvreté et dans le mépris.

XI.
Caractère de
ses succe-
seurs.

Proc. Anecd.
c. 9, 22, 23,
24, 25.

Théodote lui succéda dans la préfecture ; ce n'était pas un homme vertueux ; mais comme Théodora ne le trouvait pas assez méchant, elle le fit accuser de sor-tilège et de maléfices ; et quoique le questeur Proclus l'eût déclaré innocent, il fut exilé à Jérusalem. Elle jeta ensuite les yeux sur Pierre Barsamès, en qui elle rencontrait toutes les qualités qui pouvaient lui plaire. Syrien de nation, après avoir fait la profession de banquier où il n'avait rien épargné pour s'enrichir, il fut admis dans les gardes de l'empereur. Devenu préfet du prétoire, il déploya tous ses talents, détournant la paie des gens de guerre, vendant les charges et les gouvernements des provinces, qu'il laissait ensuite piller par ceux qui en avaient acheté le droit, écartant les gens de bien pour n'employer que des scélérats, supprimant les gages des officiers du palais, réduisant les provinces à la disette, en les forçant d'apporter leur blé à Constantinople, pour le leur revendre au double, quoiqu'il fût gâté, et qu'il fallût le jeter dans la mer. La soie se tirait des

Indes par la Perse ; on la mettait en œuvre à Tyr et à Béryte en Phénicie, d'où elle se répandait dans tout l'Occident. Barsamès s'empara de ce commerce ; il força les ouvriers à ne travailler que pour lui, et défendit sous de grosses peines, d'en vendre ni d'en acheter d'autre que de lui. Il vendait l'once de soie de teinture commune six pièces d'or, ce qui revient à quatre-vingts livres de notre monnaie ; et celle de teinture royale quatre fois davantage, ce qui ruina entièrement Tyr et Béryte, dont les ouvriers passèrent en Perse. Les successeurs de Barsamès, à son exemple, partagèrent avec le fisc les immenses profits de ce monopole. Les plaintes de tout l'empire, les murmures du peuple de Constantinople, les menaces des gens de guerre, et plus encore les énormes richesses de ce concussionnaire, firent enfin ouvrir les yeux à Justinien. Théodora soutint long-temps un magistrat si conforme à ses desirs. Il fallut cependant céder à la haine publique ; mais le sacrifice ne fut pas entier : on lui ôta la charge de préfet du prétoire pour lui donner celle d'intendant des finances, et on dépouilla de celle-ci Jean de Palestine, magistrat intègre et désintéressé, qui depuis peu de mois qu'il occupait cette place s'était concilié l'estime universelle. Dans cette nouvelle dignité, Barsamès ne changea pas de caractère. Il supprima presque toutes les pensions que faisait le prince ; ce qui réduisit à la mendicité un grand nombre de familles. Il retrancha aussi toutes les remises que les empereurs étaient en usage de faire des reliquats de contributions. Il diminua le poids de la monnaie d'or, sans rien rabattre de la valeur. C'était une coutume établie dès le temps d'Auguste, que dans la cérémonie des quinquen-

nales, c'est-à-dire, lorsque les princes renouvelaient après cinq années la mémoire de leur avènement à l'empire, on distribuât cinq pièces d'or à chaque soldat ; cette libéralité, qui n'avait jamais été interrompue depuis près de six cents ans, fut abolie par le conseil de Barsamès.

XII.
Consulat
aboli.
Proc. Anecd.
c. 26.
Novel. 105.
Baronius.
Riccioli,
chron. l. 8,
c. 1.
Muratori,
thes. inscript.

Je ne sais si ce fut aussi par son avis que l'empereur cessa de nommer des Consuls : mais cette suppression ne portait aucun préjudice à l'état. La puissance consulaire, éclipsée depuis long-temps par l'autorité souveraine, n'était plus qu'un titre sans réalité. La fonction des consuls se réduisait à se donner en spectacle sept fois l'année par une marche pompeuse, pendant laquelle ils jetaient de l'argent au peuple. Ces dépenses montaient à deux mille livres d'or ; et comme peu de consuls étaient en état d'y suffire, l'empereur venait au secours, et l'épargne en supportait une grande partie. Marcien avait voulu abolir ces largesses mal entendues ; mais la vanité des magistrats et l'avidité du peuple les avaient perpétuées. En 536 Justinien les modéra par une loi ; afin, dit-il, que l'excès de ces dépenses ne détruise pas le consulat, faute de trouver des personnes assez riches pour les soutenir. Il n'avait pas encore dessein d'éteindre cette dignité ; mais six ans après il la laissa tomber entièrement, en ne nommant plus de consuls. Basile fut le dernier, et l'année suivante, 542, est marquée dans les fastes et dans les lois, *la première après le consulat de Basile*. On continua de dater ainsi jusqu'en 587. Alors on n'employa plus d'autre caractère chronologique que l'année du règne et celle de l'indiction. On y ajouta ensuite les années de Jésus-Christ ; ce qui commença en Italie

dès l'an 590; mais plus tard dans les autres pays. Quoique cette année 541 soit regardée comme la dernière du consulat, cependant les empereurs suivants, tels que Justin second, Tibère, Maurice et Heraclius, prirent encore quelquefois le titre de consul, comme on le voit par leurs inscriptions. Le consulat avait duré mille quarante-neuf ans.

Après la défaite des généraux romains près de Mucella, Totila, maître de la campagne, prit Cesène, Pétrapertusa, et Urbin. Delà il marcha en Toscane, où ne trouvant aucune place disposée à se rendre, il passa le Tibre, et sans entrer sur le territoire de Rome, il prit la route de Campanie. La grande réputation de saint Benoît attira ce prince au mont Cassin. Il visita le saint abbé; et ce conquérant, qui faisait trembler l'Italie, n'aborda qu'avec une crainte respectueuse un moine faible en apparence, mais conquérant lui-même à meilleur titre que Totila. Le saint lui donna des conseils et lui prédit les principaux événements de sa vie. Le roi s'avança jusqu'à Bénévent¹, qui ne fit aucune résistance, quoique cette ville fût bien fortifiée; il en rasa les murailles, afin qu'elle ne pût servir de retraite aux Romains. Il s'approcha ensuite de Naples, et n'ayant pu engager les habitants à le recevoir, il résolut de l'assiéger. Conon y commandait une garnison de mille hommes². Totila campa près de la ville, et détacha une partie de ses troupes pour se saisir des places d'alentour. Cumes et plusieurs autres forteresses furent prises. On y trouva des femmes de sénateurs, que le roi des Goths traita avec beaucoup de respect et renvoya à leurs maris. Cette

An 542.

XLII.
Conquêtes
de Totila.Proc. Got.
l. 3, c. 6.
Fleury, Hist.
Ecolés. l. 33,
art. 9.¹ Beneventum. — S.-M.² Romains et Isauriens, dit Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 6. — S.-M.

modération lui fit grand honneur et facilita ses conquêtes. Bientôt il fut maître de la Lucanie, de l'Apulie, de la Calabre, et du pays des Brutiens. L'empereur, privé des revenus de ces provinces, ne paya plus ses troupes d'Italie; et les soldats, réduits à vivre aux dépens du pays, pillaient les habitants et ne tenaient plus aucun compte de leurs généraux.

XXII.
Mauvais-
sances des Ro-
mains.

Pour remédier à ces désordres, l'empereur envoya en Italie avec le titre de préfet du prétoire ce même Maximin qu'il avait trois ans auparavant député à Vitigès. Il lui donna autorité sur les généraux, et fit partir avec lui une flotte¹, sous le commandement d'Hérodien² et de Phazas, Ibérien de nation et neveu de Pérane³. On ne pouvait faire un plus mauvais choix. Maximin, paresseux, timide et tout-à-fait ignorant dans le métier de la guerre, s'arrêta en Épire et y perdit beaucoup de temps. Démétrius, qui partit de Constantinople peu de temps après lui, était plus hardi et plus actif; il avait servi en Italie sous Bélisaire. Il aborda en Sicile, et apprenant que les Napolitains étaient réduits à une extrême disette, il rassembla un grand nombre de vaisseaux, qu'il chargea de blé; mais il ne put les garnir de troupes. Cependant les Goths prenaient déjà l'alarme, et croyant que Démétrius amenait aux assiégés un puissant secours, ils se disposaient à lever le siège dès qu'il paraîtrait devant Naples. Au

¹ Elle était montée de troupes thraces et arméniennes. Θρακῶν τε καὶ Ἀρμενίων στρατοῦ ἐμπλησθέντος. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 6. On y avait joint un petit corps de Huns, ξυνέπλεον δὲ αὐτοῖς καὶ Οὐννοὶ ὀλίγοι.
— S.-M.

² Il commandait les Thraces.

— S.-M.

³ Φάζας Ἰβέρ, Περανίου ἀδελφεοῦς. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 6. Il conduisait les troupes arméniennes. Pérane ou Péranius était le fils du roi d'Ibérie Gourgénès, dont j'ai parlé, t. 8, p. 41 et 282, liv. XL, § 25, et liv. XLIII, § 10. — S.-M.

lieu de profiter de cette erreur, Démétrius alla aborder à Porto près de Rome, pour y lever des soldats ; il n'en put engager un seul ; tant les succès de Totila avaient jeté d'épouvante ; et il fut obligé d'aller à Naples avec le peu de soldats qu'il avait amenés de Constantinople. Le gouverneur de la ville assiégée se nommait aussi Démétrius : c'était un matelot, né dans l'île de Céphalénie, qui était devenu si habile dans la navigation, qu'après avoir rendu des services signalés à Bélisaire dans ses deux expéditions d'Afrique et d'Italie, il avait reçu pour récompense le gouvernement de Naples. Conservant toujours la rudesse de sa première profession, il ne cessait depuis le commencement du siège d'insulter Totila et de vomir contre lui du haut des murs les injures les plus grossières. A l'approche du secours, il fut assez hardi pour se jeter seul dans une chaloupe, et assez heureux pour joindre la flotte. Il encouragea le commandant, et le détermina à faire la descente. Totila, bien informé de l'état de la flotte, ramassa quantité de barques légères ; et dès que les ennemis eurent atteint le rivage, il fondit sur eux avec tant de furie, qu'ils ne songèrent qu'à prendre la fuite. Il n'échappa que ceux qui se jetèrent dans les chaloupes et gagnèrent le large ; du nombre desquels fut Démétrius, le commandant. Les Goths s'emparèrent de tous les vaisseaux et des équipages. L'autre Démétrius fut fait prisonnier : on lui coupa la langue et les deux mains pour châtier son insolence ; et en cet état on le laissa retourner dans la ville.

Maximin, instruit de ce désastre, craignit qu'on ne lui fit un crime de son inaction. Il passa donc en Sicile ; mais sa timidité naturelle le retint encore à Syra-

XLIV.
Destruction
de la flotte
de Maximin.

Proc. Got.
l. 2, c. 7.

case. Enfin les instances des Napolitains qui mouraient de faim, les menaces de l'empereur, et les reproches de ses propres soldats, le forcèrent de faire partir sa flotte. Il n'osa s'embarquer lui-même, et laissa la conduite du secours à Hérodien, à Phazas et à Démétrius qui s'était rendu en Sicile après sa défaite. On approchait de Naples, lorsqu'une violente tempête fit échouer les vaisseaux au rivage, où les ennemis avaient leur camp. Les Goths s'y jettent aussitôt, et trouvant des gens déjà troublés et déconcertés par l'orage, ils massacrent les uns, précipitent les autres dans la mer; rien ne leur résiste. Démétrius est pris : Hérodien et Phazas se sauvent avec très-peu de leurs soldats.

xlv.
Naples se
rend à Toti-
la.

Totila fit conduire Démétrius la corde au cou jusqu'au pied des murs de Naples, et lui ordonna d'exhorter les assiégés à se rendre : *qu'ils devaient tout attendre de la clémence du roi, et rien du pouvoir de l'empereur, qui n'avait pas d'autre secours à leur envoyer après la perte de la flotte, dont ils voyaient les débris.* Le triste spectacle de Démétrius, joint à ses discours encore plus affligeants, leur fit perdre toute espérance. La ville était remplie de tumulte et de confusion. Totila s'approcha lui-même, et ayant fait signe pour demander qu'on l'écût : « Mes amis, dit-il, nous ne sommes pas venus ici pour vous faire la guerre ; mais pour vous délivrer du joug que vous n'avez reçu qu'à regret, et pour vous récompenser de la courageuse résistance que vous avez opposée aux Romains. De tous les Italiens, vous êtes les seuls qui ayez signalé votre attachement à notre nation. Mettez-nous à portée de vous faire éprouver notre reconnaissance. Nous ressentons vos maux aussi

« vivement que vous-mêmes. Ne craignez plus rien des
 « Romains ; leur fortune est passée ; Dieu se déclare
 « pour nous. Nous permettons à Conon et à ses sol-
 « dats, de sortir de la ville. Nous sommes prêts à en
 « faire serment, et à vous jurer à vous-mêmes que
 « nous vous traiterons comme nos amis et nos frères. »
 Ces paroles, auxquelles la famine donnait encore plus
 de force, ne faisaient pas moins d'impression sur la
 garnison que sur les habitants. Cependant Conon es-
 pérant encore du secours, et ne voulant pas manquer
 à ce qu'il devait à l'empereur, demanda une trêve d'un
 mois. Totila, pour lui faire sentir qu'il se flattait en
 vain, l'accorda pour trois mois. Mais les assiégés, ne
 pouvant plus supporter la disette, se rendirent au bout
 de quelques jours, et Totila tint fidèlement sa parole.

Il fit encore beaucoup plus qu'il n'avait promis, et
 la garnison dut son salut à la bonté de ce prince,
 qu'elle traitait de barbare. Voyant les soldats romains
 épuisés par la faim, et craignant qu'ils ne se fissent pé-
 rir eux-mêmes par l'excès des aliments, il mit des gardes
 aux portes pour les empêcher de sortir, et leur distri-
 bua d'abord une ration légère, qu'il augmenta chaque
 jour. Après avoir rétabli leurs forces par ce sage ménage-
 ment, il leur ouvrit les portes, et leur fournit des
 vaisseaux pour se retirer où ils jugeraient à propos.
 Plusieurs d'entre eux demeurèrent au service d'un vain-
 queur si bienfaisant. Conon et les autres, honteux de
 retourner à Constantinople, voulaient aller à Rome
 par mer : mais le vent contraire les retenant à Naples,
 ils craignirent que l'humanité de Totila ne vînt enfin
 à se lasser, et que ce séjour ne leur devînt funeste. Le
 roi, s'apercevant de leur inquiétude, les fit assembler,

XLVI.
 Humanité de
 Totila.
 Proc. Got.
 l. 3, c. 8.

leur donna de nouveau sa parole, et les rassura par toutes les marques d'une bonté sincère. Comme le mauvais temps continuait, il leur fournit des chevaux, des mulets avec les provisions nécessaires pour le voyage, et les fit accompagner jusqu'à Rome par une escorte de ses meilleurs soldats. Il détruisit ensuite une partie des murs de Naples, comme il faisait dans toutes les places dont il se rendait maître, pour obliger les Romains à tenir la campagne, où il cherchait occasion de les combattre.

XLVII.
Action d'une
juste sévé-
rité.

Ce prince, si humain à l'égard de ses ennemis, punissait sévèrement le crime dans ses propres soldats. Un Romain de Calabre vint lui demander justice contre un de ses gardes, l'accusant d'avoir fait violence à sa fille. Le coupable sur son propre aveu fut condamné à mort. Comme c'était un guerrier renommé pour sa valeur, les principaux officiers se réunirent pour demander sa grace; le roi, après les avoir écoutés avec bonté, leur répondit en ces termes : « Ne me soupçon-
« nez pas de cruauté : rien ne me touche plus sensible-
« ment que les malheurs de mes compatriotes. Mais le
« plus grand mal que je leur pourrais faire, serait de
« laisser les crimes impunis. Je sais que le vulgaire
« nomme clémence, une indulgence meurtrière qui
« nourrit les forfaits et les multiplie ; au contraire, ce-
« lui qui par une sévérité salutaire maintient l'autorité
« des lois, est regardé comme dur et impitoyable. C'est
« la licence qui renverse ainsi les vrais noms des choses,
« pour se procurer l'impunité. Vous n'avez point de
« part au crime : songez qu'en le défendant vous vous
« en rendriez complices. Je tiens également coupable
« l'auteur du forfait, et celui qui en empêche la puni-
« tion. Choisissez de sauver un criminel, ou la nation

« entière. Au commencement de la guerre nous étions
« puissants et fortunés : le nombre et la bravoure de
« nos soldats, nos richesses, nos victoires passées, nous
« rendaient formidables. Toutes les forteresses de l'Ita-
« lie étaient en nos mains. L'injustice de Théodat a
« détruit notre empire : Dieu s'est armé contre nous ;
« il a marché à la tête d'un petit nombre de Romains,
« et nos armées innombrables ont disparu devant de
« faibles ennemis. Rassasié de vengeance il se tourne
« maintenant vers nous ; son bras puissant relève ceux
« que son bras avait abattus : nous n'attendions que la
« mort, il nous a donné la victoire. Conservons-la par
« notre justice, n'attirons pas sur nos têtes le châtement
« que le coupable a mérité. » Ces sages réflexions péné-
trèrent le cœur des Goths ; ils abandonnèrent le cri-
minel ; il fut exécuté, et ses biens furent donnés à la
fille qu'il avait outragée.

Pendant que Totila enlevait l'Italie à l'empire, Chosroès avait formé le dessein de pénétrer en Palestine, et de piller Jérusalem, où il espérait trouver de grands trésors. Dès l'entrée du printemps, il prit la même route qu'il avait tenue deux ans auparavant, en remontant le long de l'Euphrate. Candidus évêque de Sergiopolis, en retirant des mains du roi de Perse les douze mille prisonniers de Sura, s'était engagé à payer deux cents livres d'or dans l'espace d'un an, sous peine, s'il y manquait, de payer le double, et d'être dépouillé de sa dignité. Il n'avait pas satisfait à sa parole, lorsqu'il apprit que Chosroès approchait. Il alla se jeter à ses pieds, s'excusant sur son indigence et sur la dureté de l'empereur qui avait refusé de le secourir. Le roi le fit mettre aux fers, déchirer à coups de fouets, et suivant

XLVIII.
Troisième
expédition
de Chosroès.
Proc. Pers.
l. 2, c. 20, 21.

la convention, il le condamna à fournir le double de la somme promise. Candidus le supplia d'envoyer à Sergiopolis pour y prendre tout ce qu'il y avait de richesses dans l'église de la ville. Chosroès n'eut pas de peine à y consentir; mais il ne fut pas content du butin, et il commanda à une cohorte de Perses d'aller le lendemain fouiller dans toutes les maisons; ils avaient un ordre secret de se rendre maîtres de la ville. Un Sarrasin chrétien¹ qui servait dans l'armée de Chosroès, eut connaissance de ce dessein, et alla pendant la nuit en instruire les habitants, qui refusèrent l'entrée aux Perses. Le roi irrité fit partir sur-le-champ six mille hommes, pour forcer la place qui n'avait de garnison que deux cents soldats. Les habitants résistèrent d'abord avec courage; mais n'espérant pas pouvoir tenir longtemps, ils songeaient à se rendre, lorsque le même Sarrasin vint encore les avertir que les Perses manquaient d'eau, et qu'ils partiraient dans deux jours. Cette bonne nouvelle les rassura; ils continuèrent à se défendre; et au bout de deux jours Chosroès, ayant rappelé les assiégeants, décampa emmenant avec lui Candidus, auquel il ne rendit jamais la liberté.

XLIX.
Bélisaire re-
tourne en
Orient.

Justinien ne pouvait compter sur les commandants des troupes d'Orient; ils n'osaient se montrer en campagne, et se tenaient renfermés dans des forteresses. Il employa sa ressource accoutumée, et fit partir Bélisaire, mais sans lui donner de troupes. Ce général se rendit en diligence dans l'Euphratésie. Justus, un des neveux de l'empereur, était dans Hiérapolis avec Bu-

¹ Il était, dit Procope, sujet de Mondar, et se nommait *Ambrus*, c'est-à-dire Amrou. Τῶν τις Σαρακ-

νῶν χριστιανὸς μὲν, ταπτόμενος δὲ ὑπὸ Ἀλαμουνδάρῳ, Ἄμβρος ὄνομα. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 20. — S.-M.

zès et plusieurs autres généraux. Ils invitèrent Bélisaire à venir se renfermer avec eux ; il leur répondit : *que s'il n'était question que de la sûreté de leurs personnes , il suivrait leur conseil ; mais qu'il s'agissait de sauver l'empire , et ne serait-ce pas le trahir , que de laisser les provinces à la discrétion de Chosroès ?* Il les exhortait à venir le joindre à Europus ¹ sur l'Euphrate , où il avait donné rendez-vous aux troupes qu'il pouvait rassembler. Ils obéirent , et ayant laissé Justus dans Hiérapolis avec quelques soldats , ils se rendirent à Europus auprès de Bélisaire. Mais toutes les troupes romaines réunies n'étaient rien en comparaison de l'armée des Perses , et connaissant leur propre faiblesse , elles tremblaient au seul nom de Chosroès.

Ce prince prenait la route de Palestine , lorsqu'il apprit que Bélisaire campait à Europus , d'où l'on pouvait aisément passer l'Euphrate. Il ne connaissait encore ce général que de réputation , et ne savait pas en quel état était l'armée romaine. Il craignait que , tandis qu'il pillerait la Palestine , Bélisaire n'usât de représailles sur les terres de Perse. Il envoya donc Abandanès , un de ses secrétaires ² , en apparence pour se plaindre de ce que l'empereur ne ratifiait pas le traité arrêté depuis deux ans , mais en effet pour examiner les forces de Bélisaire. Le général romain , bien servi par ses espions , fut averti des intentions du roi , et pour lui cacher sa faiblesse , il choisit six mille hommes de la plus grande taille , et d'une mine guerrière et assurée ³ :

1.
Bélisaire
troupe
Chosroès.

¹ J'ai parlé de cette place , t. 7 , p. 391 , n. 2 , liv. xxxix , § 5. — S.-M.

² Τῶν δὲ βασιλικῶν γραμματέων

ἐνα , Ἀθανδάνην τοῦνομα , ἱππιψη.

Proc. de bel. Pers. l. 2 , c. 21. — S.-M.

³ C'était , dit Procope , de bel. Pers.

il s'éloigna avec eux de son camp comme pour une partie de chasse, et fit passer l'Euphrate à mille cavaliers, sous la conduite de Diogène et de l'arménien Adolius¹, avec ordre de courir sans cesse sur les bords du fleuve, pour faire croire que leur dessein était d'en disputer le passage. Il fit planter sa tente dans une plaine déserte; ses soldats, vêtus et armés légèrement comme des chasseurs, voltigeaient autour de lui, et lorsque le député de Chosroès arriva, ils le regardèrent à peine, et le laissèrent passer avec un air de mépris et d'indifférence, comme songeant à toute autre chose, et n'étant occupés que de leur divertissement. Abandanès s'étant présenté à Bélisaire, lui dit, *que le roi de Perse; étonné qu'on ne lui envoyât point de députés, comme on en était convenu, s'était cru obligé d'entrer à main armée sur les terres de l'empire.* Bélisaire répondit en riant, *que le procédé du roi était nouveau; que c'était par des massacres et des ravages, qu'il venait annoncer son empressement à conclure la paix.* Abandanès, de retour auprès de son maître, lui exagéra les forces de Bélisaire, sa fermeté et sa confiance, la qualité de ses soldats. Mais ce qui effrayait le plus Chosroès, c'étaient ces cavaliers, dont il ignorait le nombre, et qui semblaient vouloir lui couper la retraite. Dans la terreur dont il était saisi, il résolut de forcer le passage de l'Euphrate; le pays qu'il avait traversé était absolument dépourvu de subsistance; et il ne lui restait plus rien des vivres qu'il avait apportés. Bélisaire n'avait garde de s'opposer à son

1. 2, c. 20, des Thraces, des Illyriens, des Goths, des Hérules, des Vandales et des Maures.—S.-M.

¹ Ἀδολίον τὸν Ἀραβίου, ἄνδρα ἁρ-

μέριον γένος. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 20. Il a déjà été question de ce personnage, t. 8, p. 445, liv. xiv, § 24.—S.-M.

dessein ; il donna ordre aux cavaliers de s'éloigner , et de laisser le passage libre.

Chosroès passa fort au - dessous d'Europus ; ce qui était facile aux Perses , qui portaient toujours avec eux des ponts volants. Dès qu'il fut sur l'autre bord , il envoya dire à Bélisaire , *qu'il avait fait retirer ses troupes par bienveillance pour les Romains , et qu'il attendait leurs députés , pour terminer enfin l'ouvrage de la paix suspendu depuis si long-temps.* Bélisaire fit aussi passer l'Euphrate à ses troupes , et répondit à Chosroès , *qu'il recevrait incessamment des nouvelles de l'empereur.* Il le pria en même temps de donner des preuves de ses dispositions pacifiques en ne commettant aucune hostilité sur les terres de l'empire qu'il aurait à traverser. Le roi le promit , à condition qu'on lui mettrait entre les mains un otage distingué par sa qualité. Le général romain étant arrivé à Édesse , lui envoya Jean , fils de Basile , le plus riche de la ville , qui n'accepta cette commission qu'avec une extrême répugnance. Ce fut ainsi que Bélisaire , sans tirer l'épée , et presque sans troupes , sut mettre en fuite le prince le plus puissant de son siècle , qui marchait à la tête d'une nombreuse armée : campagne plus savante et plus salutaire , que glorieuse et brillante , où la tête du général sut agir seule , sans employer le bras de ses soldats , et délivrer l'empire d'un péril , dont cent mille hommes , dit Procope , auraient eu peine à le sauver. Chosroès , qui comptait pour rien toutes ses paroles , ne fut pas plus tôt à la vue de Callinicus , qu'il oublia celle qu'il venait de donner. On réparait alors les murs de la ville , qui était encore ouverte en grande partie. A l'approche des Perses , les plus riches habi-

LI.
Chosroès re-
tourne en
Perse.

tants se sauvèrent avec leurs effets ; les autres furent faits prisonniers et emmenés en Perse ; la ville fut détruite de fond en comble. Dans ce même temps les Arméniens qui s'étaient donnés aux Perses trois ans auparavant, trouvant le nouveau gouvernement encore plus dur que celui des Romains, revinrent à leurs anciens maîtres. Le même Bassacès, qui avait été le chef de la révolte, vint à Constantinople se jeter aux pieds de l'empereur, qui le reçut avec bonté. Bélisaire fut rappelé à la cour, pour être envoyé en Italie, où la mauvaise conduite des généraux laissait libre carrière à la valeur de Totila. Mais cette raison n'était qu'un prétexte, puisque ce général fut retenu à Constantinople pendant toute l'année suivante. Je vais exposer quel fut le vrai motif de son rappel.

LII.
Tremble-
ment de terre
et peste à
Constanti-
nople.

Theoph. p.
188.
Cedr. t. 1,
p. 374.
Anast. p. 63.
Proc. Pers.
l. 2, c. 22, 23.
Anecd. c. 4.

L'empereur venait de faire célébrer pour la première fois, à Constantinople, la fête de la Purification, qui fut instituée alors, et fixée au second jour de février. Mais ce prince, très-zélé pour les pratiques extérieures de dévotion, et moins soigneux que Totila de réprimer le libertinage qui triomphait insolemment à la cour, éprouva cette même année les plus terribles effets de la colère divine. Un tremblement de terre détruisit des édifices, des églises, et une partie des murs de la ville près de la porte dorée. Plusieurs habitants furent ensevelis sous les ruines. Incontinent après, un fléau plus meurtrier et plus inévitable dépeupla presque entièrement cette capitale. La peste cruelle qui depuis dix ans ravageait successivement toutes les contrées de l'univers, la désola pendant quatre mois. Le nombre des morts croissait de plus en plus : enfin il monta jusqu'à dix mille en un seul jour. Des maisons entières devinrent des sé-

pulchres, et toute la ville un vaste cimetière. L'empereur chargea Théodose, son référendaire, du soin de faire enterrer les morts; il lui donna des gardes du palais, et de l'argent du trésor, à quoi ce généreux magistrat ajouta beaucoup du sien propre. Quand on eut rempli tous les tombeaux des environs de Constantinople, on prit le parti de charger les cadavres dans des barques, et de les transporter loin de la ville. Enfin, la paresse et la langueur, suite ordinaire de cette accablante maladie, firent imaginer une nouvelle sorte de sépulture, qui devint funeste aux vivants. On découvrit les tours dont les murs de la ville étaient flanqués, et l'on y jetait les corps comme dans des puits. L'infection de tant de cadavres entassés les uns sur les autres répandait la mort dans la ville, surtout lorsque le vent y portait ces exhalaisons empestées. On rapporte qu'il y eut trois femmes enceintes, dont les enfants moururent de la peste dans leur sein, sans que les mères en fussent atteintes; et qu'une autre femme, au contraire, mourut de ce mal en accouchant; sans que l'enfant en apportât aucun signe. Procope dit que les débauches cessèrent alors, et que les plus dissolus pratiquèrent les devoirs de la religion; non pas, dit-il, que leur cœur fût changé, c'est l'ouvrage de la grace divine, mais parce qu'ils voyaient la mort suspendue sur leurs têtes. Aussi, à mesure que le mal se ralentissait, ils reprirent leurs anciennes habitudes, et devinrent pires qu'auparavant. Toutes les sortes de commerce, tous les ouvrages furent interrompus. Cette inaction générale causa la famine, qui emporta encore un grand nombre d'habitants.

Justinien lui-même fut attaqué de la contagion. Un charbon pestilentiel fit désespérer de sa vie, et le bruit

LIII.
Maladie de
Justinien.

de sa mort se répandit en Orient. Quelques commandants des troupes, ajoutant trop de foi à cette nouvelle, et s'imaginant que Théodora, qu'ils détestaient, allait disposer de l'empire, dirent hautement, que si l'on nommait un empereur à Constantinople sans leur participation, ils n'y retourneraient jamais, ni eux ni leurs soldats. Justinien, revenu de sa maladie, fut informé de ces discours par les commandants mêmes, qui s'accusèrent les uns les autres. Théodora, plus irritée que son mari, manda Bélisaire et les autres officiers de l'armée. Après les avoir entendus, elle demeura convaincue, par le témoignage de Pierre et de Phagas, que cette parole était sortie de la bouche de Buzès : elle le fit venir au palais comme pour le consulter sur une affaire importante. Il fut aussitôt chargé de fers et jeté dans un cachot ténébreux et profond ; où elle avait coutume de renfermer ceux qu'elle voulait faire périr. Il y demeura deux ans et quatre mois, sans voir la lumière. Le geôlier, qui venait tous les jours lui jeter, comme à une bête féroce, une misérable nourriture, avait défense de lui dire un seul mot. Il reparut enfin, au grand étonnement de toute la ville, qui connaissait le caractère implacable de Théodora. Si Bélisaire ne fut pas enveloppé dans sa disgrâce, il en fut sans doute redevable à sa femme. Quoiqu'Antonine n'aimât pas Bélisaire, et qu'elle lui fit des outrages continuels, elle se trouvait bien de l'avoir pour mari, et le payait de sa patience en le couvrant du crédit que la conformité de mœurs lui donnait auprès de l'impératrice.

AN 543.

LIV.
Martin suc-
cède à Béli-
saire.

En rappelant Bélisaire, l'empereur avait conféré à Martin le commandement général des troupes d'Orient, et la colère de Théodora s'étant tournée tout entière

contre l'infortuné Buzès, les autres officiers avaient été renvoyés en Mésopotamie. Chosroès continuait ses hostilités, quoiqu'il ne cessât de demander l'exécution du traité de paix, qui devait lui apporter cinq mille livres d'or. Mais Justinien ne se pressait pas, craignant avec raison que cette somme qu'il aurait donnée pour acheter la paix, ne servît à lui faire la guerre. Cependant les députés chargés de la ratification étaient enfin partis, lorsque Valérien, qui commandait en Arménie, fit savoir à l'empereur l'embarras où se trouvait le roi de Perse². Ce prince, très-religieux adorateur du Feu, la grande divinité et l'oracle des Perses, avait passé l'hiver dans l'Ardabigane³, où était le plus célèbre des temples du Feu, nommés Pyrées⁴. Cette province con-

Proc. Pers.
l. 2, c. 24.

¹ Constantianus, illyrien, et Sergius né à Édesse en Mésopotamie. Ils étaient tous les deux avocats. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 24. — S.-M.

² Nabédès, qui commandait en Arménie pour le roi de Perse, avait envoyé auprès de Valérien, pour se plaindre du retard que l'on apportait dans les négociations. Il chargea de cette mission un prêtre chrétien, qui est nommé *Eudubius* dans le texte de Procope, de bel. Pers. l. 2, c. 24, tel qu'il est dans les imprimés, τὸν Εὐδούβιον χριστιανῶν ἱερέα. On lui adjoignit son frère dont Procope n'indique pas le nom. Je crois qu'il y a une faute dans ce passage. On pourrait y lire ἐν Δουβίῳ au lieu d'Εὐδούβιον, ce qui voudrait dire *le prêtre des chrétiens qui habite Doubios*, qui est *Dovin* capitale de l'Arménie. Voy. ci-apr. p. 77, not. I, § 55. Il s'agit, j'en pense, dans Procope, du patriarche d'Arménie appelé Jean II par les auteurs arméniens. Il était du bourg de *Dséghovan* dans le pays de *Gabélian*;

il avait succédé à Nersès II, en l'an 533. Il avait été religieux dans le monastère de St.-Thathoul au pays de Pasen. Il mourut en l'an 551. Son frère se nommait George. Procope remarque encore, de bel. Pers. l. 2, c. 25, que le chef des chrétiens de la Persarménie portait le titre de *Catholicos* (universel), parce que son autorité s'étendait sur tout le pays. Τὸν τε χριστιανῶν ἱερέα καθολικὸν καλοῦσι τῇ Ἑλληνικῶν φωνῇ, ὅτι δὴ ἐφέστηκεν εἰς ὧν ἅπασιν τοῖς ταύτη χωρίοις. C'est encore le titre que portent actuellement les patriarches d'Arménie et de Géorgie. — S.-M.

³ Χωρίον Ἀρδαβιγάνων. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 24. — S.-M.

⁴ Τὰ μέγα πυρεῖον ἐν ταῦθ' ἐστίν, ὃ σέθενται Πέρσαι θεῶν μάλιχα. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 24. Ces lieux d'adoration consacrés au culte du feu sont appelés en persan *atesch-gah* et en pehlwy *atoungah*. Il sera encore question sous le règne d'Héraclius du grand Pyrée de l'Ader-

serve encore aujourd'hui le nom d'Aderbigian ¹; c'est une partie de l'ancienne Médie. Le dessein de Chosroès était d'entrer au printemps sur les terres de l'empire par la Persarménie. La révolte de son fils et la peste qui se répandit dans ses troupes l'obligèrent de retourner à Ctésiphon. Sur cette nouvelle, Justinien donna ordre à ses généraux d'entrer en Persarménie. Ils se réunirent auprès de Martin, et l'armée romaine se trouva forte de trente mille hommes ².

L.V.
Défaite des
Romains.
Proc. Pers.
1.2, c.25.

Nabédès ³, commandant du pays, n'en avait que quatre mille. Il se posta entre des montagnes, dans un lieu nommé Anglon ⁴. Pour rendre l'accès plus diffi-

baïdjan. — S.-M.

¹ Plus exactement *Aderbaïdjan*, en arménien *Aderbadegan*, en pehlwy *Atounpadegan*. C'est l'*Atropatène* des Grecs, la partie montagnueuse et septentrionale de l'ancienne Médie. Voyez t. 1, p. 408, not. 3, liv. VI, § 14. — S.-M.

² Procope, *de bel. Pers.* 1.2, c.24, fait connaître ainsi les forces de l'armée romaine. Valérien partit de Théodosiopolis, avec les troupes qu'il commandait, *ἐν τοῖς ἀμφοτέρω κατὰ λόγους*. Narsès, de la maison de Camsar, le joignit avec les Arméniens et quelques Hérules. Martin, maître de la milice d'Orient, *τῆς ἐν ὀρεινῇ*, vint camper avec Ildiger et Théoctiste au château de *Citharizon*, *Κιθαρίζων*, situé à 4 journées de Théodosiopolis. Pierre, Adolius, et plusieurs autres chefs, ne tardèrent pas à arriver. Isaac, frère de Narsès, amenait les troupes du pays. Philémoth et Vénus, à la tête des Hérules, vinrent se poster dans la Chorzianène, non loin de Martin. Justus, neveu de l'empereur, Péranius l'ibé-

rien, Jean fils de Nicétas, Domnentiolus, Jean Phagas ou le mangeur, prirent position près du fort de Phison, *Φισῶν*, non loin de Martyropolis, *ὅπερ ἀρχιζα τῶν Μαρτυροπόλεως ὀρίων ἐστίν*. Procope remarque qu'il n'y avait ni plan, ni accord entre les chefs. *Οὗτοι ἅπαντες οὔτε ἐς ταυτὸ συνελέγησαν, οὐ μὴν οὔτε ἀλλήλους ἐς λόγους ἤλθον*. Ils pénétrèrent chacun de leur côté sur le territoire persan. — S.-M.

³ Ναβέδης. — S.-M.

⁴ Ce château, dont j'ai déjà parlé, t.6, p.281, n.2, l.xxxiii, § 44, était situé à 128 stades de Dovin à la droite de ceux qui venaient de l'empire. *Δούβιος δὲ ἀποθεν ὅσον εἴκοσι καὶ ἑκατὸν σταδίων ἐν δεξιᾷ ἰόντι ἐκ Ῥωμαίων τῆς γῆς*, sur une montagne escarpée et de difficile accès, *ὅρος ἐστὶ δύσβατόν τε καὶ ἀλλως χρημυνώδες*. Proc. *de bel. Pers.* 1.2, c.25. Ce lieu, appelé *Anglon*, *Ἄγγλων*, par les Romains, est nommé *Angel* ou *Angeln* par les Arméniens; il était dans le canton de Desaghkoundu dépendant de la province d'Ararat. — S.-M.

cile , il traversa toutes les avenues de grosses pierres , d'arbres abattus , de chariots , et borda son camp d'un large fossé. Il mit quelques pelotons de soldats en embuscade dans des masures voisines. Les Romains , arrivés à une journée de ce lieu , prirent un espion des ennemis qui les trompa ; il leur fit accroire que Nabédès avait abandonné le poste d'Anglon , et qu'il était fort éloigné. Ils se débandent aussitôt , et marchent en confusion , sans autre objet que de piller le pays , qui était riche et peuplé ¹. A la vue d'Anglon , leurs coureurs vinrent les avertir que les ennemis les attendaient en bataille. Surpris de cette rencontre imprévue , ils se rangent à la hâte , et comme ils peuvent , sur un terrain rompu , inégal , embarrassé d'arbres et de pierres. Les Perses , faisant bonne contenance , avaient ordre de tenir ferme dans leur poste. Narsès , à la tête des Hérules , chargea le premier , et mit en fuite ceux qui lui étaient opposés. Toute l'armée suivait son exemple , lorsque les Perses , cachés dans les masures , sortent sur les Romains , et portent partout le désordre et l'épouvante.

¹ Procope rapporte , *de bel. Pers.* l. 2 , c. 25 , que l'Arménie centrale , où se trouvait la ville de Dovin , qu'il appelle *Doubios* , Δούβιος , était une superbe plaine à huit journées de Théodosiopolis , Θεοδοσίου πόλεως δι' ἑδὼ ἡμερῶν ὅκτω διέχεται , καὶ περὶ αὐτὴν ἐνταῦθα ἱππηλατὰ ἔστι , remplie de bourgs très-peuplés et très-approchés les uns des autres , κῶμαι δὲ πολλαὶ πολυανθρωπώτατοι ὥκηται ἀγοράτω ἀλλήλαις , et où le commerce attirait beaucoup de marchands , καὶ πολλοὶ ἔμποροι κατ' ἐργασίαν ἐν ταῦταις οἰκοῦσιν. C'est là que se faisait tout le commerce de l'Inde ,

des régions de l'Ibérie qui étaient voisines de toutes les nations de la Perse , et des Romains. Ἐκ τῆς γὰρ Ἰνδῶν καὶ τῶν πλησιοχώρων ἰσχυρῶν , πάντων τε , ὡς εἰπεῖν , τῶν ἐν Πέρσῃ ἐθνῶν , καὶ Ῥωμαίων τινῶν , τὰ φορτία ἐσκομιζόμενοι , ἐνταῦθα ἀλλήλοις ἐμβάλλουσι. Ces détails montrent que l'Arménie jouissait d'une grande prospérité sous la domination des Perses. La ville de Dovin dont il est ici question était située au nord de l'Araxe à une petite distance de l'antique Artaxate. Elle fut pendant environ huit siècles la principale ville de l'Arménie.—S.-M.

Nabédès fait en même temps avancer le reste de ses troupes. Dans ces gorges étroites, le nombre ne donnait nul avantage : les Perses accablent de traits cette foule confuse d'ennemis qui s'embarrassent et se renversent les uns sur les autres. Narsès reçut une blessure mortelle, et fut emporté hors de la bataille par son frère Isac¹. Il mourut peu de moments après ; perte irréparable pour les Romains. Ce brave guerrier, vainqueur autrefois de Bélisaire même, avait ensuite servi sous ses ordres, et s'était signalé en Italie dans toutes les rencontres. Très-peu d'Hérules échappèrent : ils étaient presque nus, couverts seulement d'une casaque grossière, et d'un bouclier² : leurs esclaves, mêlés avec eux, combattaient même sans bouclier, n'ayant permission de le porter qu'après s'être distingués par quelque fait d'armes. La déroute fut entière : on vit alors trente mille Romains fuir devant quatre mille Perses, qui, étonnés eux-mêmes de leur victoire, et craignant quelque stratagème, ne les poursuivirent que jusqu'à l'entrée de la plaine. Mais l'effroi ne cessa pas avec le péril : les soldats, et les chefs à leur tête, fuyaient sans être poursuivis ; les cavaliers courant à toute bride, sans regarder derrière eux, jetant leurs armes et leurs cuirasses, ne s'arrêtaient que quand leurs chevaux tombaient morts de fatigue. Les ennemis firent un grand carnage et beaucoup de prisonniers. Ils remportèrent une prodigieuse quantité d'armes et de toute sorte de bagages. Adolius, dans sa fuite, passant auprès d'un

¹ Ou plutôt Isaac. C'est le nom arménien de *Sahak*, souvent rappelé dans cette histoire. — S.-M.

² Οὗτε γὰρ κράνος, οὗτε θώρακα.

οὗτε ἄλλο τι φυλακτήριον Ἑρεῦλοι ἔχουσιν, ὅτι μὴ ἀσπίδα καὶ τριβώνιον ἄδρόν. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 25.

— S.-M.

château, reçut un coup de pierre dont il mourut. Ce fut la seule action de cette campagne. Les généraux romains se renfermèrent dans les places fortes ¹, et la maladie retint Chosroès à Ctésiphon.

Les armes romaines ne réussissaient pas mieux en Afrique. Pour ne plus revenir à ce qui se passait dans cette vaste région, je vais rassembler ici les événements de cette année et des suivantes, jusqu'au temps où l'Afrique fut entièrement pacifiée. Salomon la gouvernait avec sagesse, et la faisait jouir depuis quatre ans des douceurs de la paix, lorsque le désir d'avancer sa famille vint troubler son repos et celui de la province. Il n'avait point d'enfants; un accident l'avait rendu eunuque dès sa première jeunesse; mais trois neveux, Cyrus, Sergius et Salomon ², lui tenaient lieu de fils. Il les fit venir en Afrique, et obtint de l'empereur le gouvernement de la Pentapole pour Cyrus, et de la Tripolitaine pour Sergius. Ces jeunes hommes, sans mérite et sans expérience, fiers du pouvoir de leur oncle, se crurent tout permis. Les Maures, nommés Leucathes ³, vinrent en armes et en grand nombre aux portes de la grande Leptis, résidence de Sergius, demandant les présents qu'on avait coutume de leur faire en conséquence du traité. Sergius suivit le mauvais conseil de ce Pudentius qui, dès le commencement de la guerre

LVI.
Mort de Salomon en Afrique.
Proc. Vand. l. 2, c. 21, Theoph. p. 176.
Pagi ad Bar.

¹ Justus et l'ibérien Péranius, qui avaient fait de leur côté une invasion dans le pays de Daron, ἐς τὰ ἐπὶ Ταράωνων χωρία, se hâtèrent de faire retraite. — S.-M.

² Leur père, selon Procope, *de bel. Vand.* l. 2, c. 21, s'appelait Bacchus. — S.-M.

³ Μαυρούσιοι οἱ Λευκάθαι καλού-

μενοι. Ces Maures nommés aussi *Lebeta* par d'autres auteurs, sont les *Lewatah*, puissante tribu des Berberes, établie de toute antiquité dans les régions de l'Atlas, voisines de la Cyrénaïque et de l'Égypte. Procope, *Anecd.* c. 5, les appelle aussi *Lebethæ*, Λεβέθαι ou *Lebathæ*, Λεβάθαι. — S.-M.

contre les Vandales, avait utilement servi les Romains. Il reçut dans la ville quatre-vingts Maures des plus qualifiés, après leur avoir promis sûreté en jurant sur les évangiles; et les ayant invités à un repas, il les fit égorger tous à l'exception d'un seul, qui s'échappa et porta cette nouvelle à ses camarades. Une si noire perfidie souleva toute la nation. Les Maures marchèrent à Leptis, et furent vaincus dans un premier combat; mais Pudentius y perdit la vie. Ils mirent sur pied de grandes forces, entrèrent dans la Pentapole, et prirent Bérénice. Cyrus n'avait osé les attendre; il s'était sauvé par mer à Carthage, où son frère Sergius alla le joindre. Antalas¹, roi d'une autre partie de la nation², avait été jusqu'alors fidèlement attaché aux Romains: mais, indigné de la cruelle perfidie de Sergius, il se joignit aux autres, et marcha vers Carthage. Il était personnellement irrité contre Salomon, qui, après avoir fait mourir son frère accusé de trahison, avait retranché à ce prince les provisions de vivres qu'on lui fournissait tous les ans³. Salomon, accompagné de ses trois neveux, vint au-devant des ennemis, et les rencontra près de Thébeste à six journées de Carthage⁴. Effrayé de leur nombre, il voulut entrer en négociation; il leur fit dire que s'ils avaient quelque sujet de se plaindre, il était prêt de leur jurer qu'on leur donnerait satisfaction. Ils répondirent: *que le serment qu'il leur offrait se ferait apparemment sur ces livres sacrés,*

¹ Ἀντάλας. — S.-M.

² Il commandait seul, dit Procope, de bel. Vand. l. 2, c. 21, aux Maures de la Byzacène. — S.-M.

³ Ὅτι τε τὰς σιτήσεις, αἷς αὐτὸν βασιλεὺς ἐτετιμήκει, Σολόμων ἀφεί-

λετο, καὶ τὸν ἀδελφὸν τὸν αὐτοῦ ἔκτεινε. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 21. — S.-M.

⁴ Ἀμφὶ πόλιν Τεβέστην, ἑξ ἡμερῶν ὁδῶ Καρχηδόνας διέχουσιν. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 21. — S.-M.

que les chrétiens nommaient Évangiles : que Sergius en avait déjà violé un pareil ; et que pour savoir s'ils devaient s'y fier une seconde fois, ils étaient bien aises d'éprouver par une bataille, si ces livres qu'on prétendait être divins, avaient en effet quelque vertu pour punir les parjures. Le lendemain, Salomon surprit d'abord un parti de Maures chargés de butin : le refus qu'il fit de le distribuer sur-le-champ aux soldats excita des murmures. Toute l'armée des Barbares, fort supérieure en nombre, s'étant rangée en bataille, les Romains se portèrent au combat sans ardeur, et furent battus. Salomon, à la tête de ses gardes, se défendit quelque temps avec valeur : ensuite, forcé de céder au nombre, son cheval s'étant abattu sous lui, il tomba dans une ravine ; d'où ses gardes l'ayant tiré tout froissé et hors d'état de se tenir à cheval, il fut pris et tué par les Maures. Telle fut la fin de ce vaillant capitaine.

L'empereur lui donna pour successeur son neveu Sergius. Un si mauvais choix fut pour l'Afrique une source de malheurs. Ce jeune commandant, aussi présomptueux que mal habile, perdu de débauche, insolent, efféminé, avide du bien d'autrui pour le prodiguer, abusait sans cesse de son pouvoir, et se rendait également odieux aux officiers, aux soldats, aux Africains. Tous les Maures se réunirent sous les ordres d'Antalas ; Stozas sortit de sa retraite, et vint du fond de la Mauritanie se joindre à eux. Cependant Antalas, qui ne faisait la guerre qu'à regret, écrivit à Justinien qu'il était prêt à poser les armes s'il rappelait cet indigne gouverneur. Mais Sergius avait épousé la nièce d'Antonine, et cette alliance lui procurait dans Théodora une protection plus forte que l'Afrique entière. Le jeune Sa-

LXVII.
Mauvaise
conduite des
neveux de
Salomon.

Proc. Vand.
l. 2, c. 22.
Anecd. c. 5.

lomon, son frère, le surpassait encore en méchanceté. Il passait pour mort depuis la bataille de Thébaste ; il avait été fait prisonnier, et pour recouvrer plus aisément la liberté, il persuada aux Maures qu'il n'était qu'un esclave vandale ; il leur dit qu'il avait à Laribe, dans le voisinage, un médecin de ses amis, nommé Pégasius, qui ne refuserait pas de payer sa rançon. On fit venir Pégasius, et on lui remit Salomon pour cinquante pièces d'or. Dès que le jeune homme se vit en sûreté dans Laribe, il écrivit aux ennemis pour leur insulter et leur faire savoir qui il était. Les Maures, outrés d'avoir été les dupes d'un enfant, vinrent assiéger la ville. Elle manquait de vivres ; mais comme ils l'ignoraient, et que d'ailleurs les Maures n'entendaient rien aux sièges ni aux attaques des places, ils consentirent à se retirer après avoir reçu trois mille pièces d'or. Salomon devait la liberté à Pégasius ; voici quelle fut sa reconnaissance. Après la levée du siège de Laribe, ils allaient ensemble à Carthage : comme ce jeune libertin se livrait sur la route aux excès les plus infâmes, Pégasius prit la liberté de le reprendre avec douceur, et sa remontrance fut payée sur l'heure d'un coup d'épée, qui lui ôta la vie. Salomon, étant allé peu après à Constantinople, n'eut que la peine de demander des lettres de grace, qu'il obtint aussitôt. Mais le ciel ne lui pardonna pas. Ce monstre de dissolution et d'ingratitude étant parti pour aller en Orient voir sa famille, mourut subitement en chemin.

LVIII.
Adrumet
pris et repris.
Proc. Vand.
l. 2, c. 23.

Jean, fils de Sisinniolus, était un officier romain estimé pour sa valeur. Mais rebuté de l'insolence de Sergius qu'il méprisait, il se tenait dans l'inaction, et laissait Antalas, joint à Stozas, ravager impunément la Byza-

cène¹. Enfin, à la prière des Africains, il ramassa quelques troupes, et engagea un autre commandant nommé Himérius² à venir le joindre³ avec ce qu'il avait de soldats. Himérius, s'étant mis en marche, vint donner au milieu du camp des ennemis, qu'il ne croyait pas si proches, et fut enveloppé. Ses soldats s'enrôlèrent à la suite de Stozas⁴. Pour lui, les Maures le menacèrent de le tuer s'il ne les rendait maîtres d'Adrumet. Ils s'approchèrent de cette ville, et s'étant arrêtés à quelque distance, ils envoyèrent Himérius, avec des soldats, dire aux habitants que Jean, fils de Sisinniolus, avait taillé en pièces l'armée des Maures, et qu'il allait arriver avec une quantité innombrable de prisonniers. Pour les mieux tromper, on fit paraître à leurs yeux quelques Maures chargés de chaînes. Ils ouvrirent leurs portes à Himérius, et son escorte s'en étant saisie, les Maures accoururent, pillèrent la ville, et y laissèrent garnison. Himérius se sauva pendant ce tumulte avec quelques-uns des siens, et retourna à Carthage. Peu de temps après, un prêtre nommé Paul trouva moyen de remettre les Romains en possession de cette ville. Étant allé à Carthage pour solliciter Sergius de ne pas laisser entre les mains des Barbares une place de cette importance, il n'en put obtenir que quatre-vingts soldats. C'était un faible secours; il y suppléa par son adresse. Ayant rassemblé

¹ On apprend de Procope, *de bel. Vand.* l. 2, c. 23, que Stozas avait sous ses ordres des Romains et des Vandales, mais qui étaient en petit nombre, *κρατίωτας τε δλίγους τινάς και Βανδάλους έχων*. — S.-M.

² Il était né en Thrace. — S.-M.

³ Dans un lieu de la Byzacène

nommé Ménéphèse, *ἐπὶ τὸν Μενεφέσην, ὃ ἐστὶν ἐν Βυζακίᾳ*. — S.-M.

⁴ Sévérianus fils d'Asiaticus d'Émèse en Phénicie, et les cinquante soldats qu'il commandait, furent les seuls qui combattirent contre les Maures en cette occasion. — S.-M.

grand nombre de vaisseaux et de barques, il les chargea de paysans et de matelots déguisés en soldats romains; et lorsqu'il fut à la vue d'Adrumet, il fit dire aux habitants que Germain, arrivé depuis peu à Carthage, leur envoyait une armée nombreuse pour les mettre en liberté. Cette nouvelle remplit la ville de joie et glaça d'effroi la garnison. Paul, sans donner le temps ni aux uns ni aux autres de reconnaître la vérité, entre dans le port à pleines voiles, fait main-basse sur les Maures qui n'osent même se défendre, et se rend maître de la ville. Stozas et Antalas prennent eux-mêmes l'épouvante et abandonnent la Byzacène. Mais bientôt après revenus de cette erreur, ils y rentrèrent, et se vengèrent par de sanglants ravages du massacre de leur garnison.

LIX.
Mort de Stozas et de Jean, fils de Sisinniolus.

Proc. Vand. l. 2, c. 24.
Jorn. succes.
Vict. Tun.

On attribuait ces malheurs à la lâcheté de Sergius. Justinien, voulant apaiser les plaintes qu'il recevait tous les jours, lui envoya pour collègue Aréobinde, sénateur d'une naissance illustre¹, mari de Préjecta, fille de Vigilantia et nièce de Justinien², mais qui n'avait aucun usage de la guerre. Il fut accompagné d'Athanase, préfet du prétoire, et de deux braves capitaines, Jean l'Arsacide et son frère Artaban³, le même qui avait tué Sittas en Arménie. Ces deux guerriers venaient de passer au service de l'empereur, dans le temps que les

¹ Ἄνδρα ἐκ βουλῆς μὲν καὶ εὖ γιγνόμενα. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 24. Son nom donnerait lieu de croire qu'il était fils ou parent du général Aréobinde, célèbre sous le règne d'Anastase.—S.-M.

² Πραιύτα ἡ γυνὴ, Βιγλαντίας θυγάτηρ τῆς βασιλίσσης Ιουστινιανοῦ ἀδελφῆς. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 24.

—S.-M.

³ Ils étaient fils d'un autre personnage nommé Jean. Voyez t. 8, p. 447, not. 1, liv. XLV, § 25. Ἀρσάκης καὶ Ἰωάννης, Ἰωάννου παῖδες, Ἀρσакίδαι μὲν γένος; ils avaient avec eux, selon Procope, de bel. Vand. l. 2, c. 24, quelques soldats arméniens. —S.-M.

Arméniens avaient abandonné le parti des Perses pour rentrer sous l'obéissance des Romains. Sergius eut ordre de faire la guerre aux Maures de Numidie, et Aréobinde à ceux de la Byzacène. Celui-ci, en arrivant à Carthage, apprit que Stozas et Antalas campaient à trois journées de cette ville, près de Sicca Vénéria. Il fit partir Jean, fils de Sisinniolus, avec l'élite des troupes, et écrivit à Sergius pour le prier d'envoyer du secours. Celui-ci ne tint aucun compte de la lettre d'Aréobinde; en sorte que Jean fut obligé de combattre une nombreuse armée avec fort peu de troupes. Jean et Stozas se haïssaient mortellement. Dès qu'ils s'aperçurent, ils coururent l'un sur l'autre avec fureur. Stozas, blessé à mort, tomba de cheval, et fut porté par ses soldats au pied d'un arbre, pour y rendre les derniers soupirs. En même temps les Maures attaquèrent les Romains et les mirent en fuite. Jean, se voyant enveloppé, s'écria qu'il mourait sans regret, puisqu'il avait tué Stozas, et comme il achevait ces mots, il reçut le coup mortel. Stozas respirait encore, et il eut le temps d'apprendre la mort de son ennemi et de dire qu'il mourait avec joie. Jean l'Arsacide périt aussi dans cette bataille, après avoir signalé sa valeur¹. Les soldats de Stozas ne demeurèrent pas sans chef; à leur tête se mit un officier qui prit le nom de Stozas le jeune. Justinien comprit trop tard que le partage entre deux commandants ne pouvait que nuire aux biens des affaires; il rappela Sergius, et l'envoya servir en Italie. Aréobinde, moins méchant, mais également incapable, fut seul chargé du gouvernement.

¹ Procope ajoute, *de bel. Vand.* l. 2, c. 24, qu'il fut très-regretté de Justinien. — S.-M.

LX.
Perfidie de
Gontharis.

Proc. Vand.
l. 2, c. 25.

Gontharis, qui commandait en Numidie¹, homme hardi et ambitieux, forma le dessein de se rendre maître de l'Afrique et de prendre le titre de roi. Il excita secrètement les Maures à marcher à Carthage, et convint avec Antalas de lui céder la Byzacène². Aréobinde, n'étant pas instruit de ce complot, rappela Gontharis pour l'opposer aux ennemis, et gagna un des rois maures, nommé Cuzinas³, qui lui promit d'abandonner Antalas dans le combat et de se joindre aux Romains. Il fit confidence de ce secret à Gontharis, qui ne tarda pas d'en avertir Antalas⁴. Celui-ci n'en témoigna rien à son associé, en sorte que ces deux princes continuèrent leur marche vers Carthage; Cuzinas, engagé à trahir les Maures, Antalas d'intelligence avec Gontharis qui trahissait Aréobinde. Gontharis, résolu de se défaire de son général, croyait cacher son crime en le faisant périr dans une bataille. Il lui persuada de se mettre à la tête de l'armée, pour aller combattre les Maures qui approchaient de la ville⁵. On devait marcher aux Barbares dès le lever du soleil : mais Aréobinde, qui n'avait jamais endossé de cuirasse, et qui craignait les hasards, passa une partie du jour à se faire ajuster son armure, et le reste à délibérer s'il était à propos qu'il exposât sa personne. Gontharis, se figurant que ce délai était affecté et que son intrigue était

¹ Γόνθαρις τῶν ἐν Νομηδίας καταλόγων ἡγούμενος. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 25. — S.-M.

² Il devait y joindre la moitié des richesses d'Aréobinde, τὸ ἕμισι τῶν Ἀρεοβίνδου χρημάτων, et un corps de quinze cents soldats romains, ajoute Procope, de bel. Vand. l. 2, c. 25, πεντακοσίους τε καὶ χιλίους στρατιώτας Ῥωμαίους. — S.-M.

³ Κουζίνας. Il régnait dans la Numidie. — S.-M.

⁴ Il lui dépêcha un de ses gardes, appelé Onlithéus. — S.-M.

⁵ Ils étaient déjà à Décime, ἐν χωρίῳ τῷ Δεκίμῳ καλουμένῳ. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 25. Voyez ci-dev. t. 8, p. 226, not. 1, liv. xxi, § 17. — S.-M.

découverte, se détermina à lever le masque et à s'emparer de Carthage.

Le lendemain, il fait prendre les armes aux soldats et se rend maître des portes de la ville. Il harangue les troupes, et leur représente Aréobinde comme un lâche qui n'attend que le moment de se sauver avec Athanase, et d'emporter l'argent de l'armée, qu'il laissera périr par la faim et par l'épée des Maures. *Prévenons leur dessein*, ajouta-t-il; *saisissons-nous de leurs personnes. Je trouverai dans les trésors qu'ils se réservent de quoi payer tout ce qui vous est dû.* Les soldats lui applaudissent et le proclament général. Aréobinde, averti de cette révolte; aurait sur-le-champ abandonné Carthage, si une tempête ne l'eût empêché de s'embarquer. Artaban le rassure; il rassemble promptement ses Arméniens avec les autres soldats qui étaient demeurés fidèles, et l'engage à marcher au-devant de Gontharis. On se bat avec fureur; Artaban taille en pièces tout ce qui se rencontre devant lui. Les séditieux commençaient à plier, lorsque Aréobinde, qui n'avait jamais vu de sang ni de carnage, effrayé d'une exécution si terrible, prend la fuite, et se réfugie dans une église au bord de la mer, où il avait déjà fait retirer sa femme et sa famille. Ses troupes fuient à son exemple; Artaban ne peut les retenir, et est lui-même entraîné par les fuyards. Gontharis se rend maître du palais et du port. Il fait venir Athanase, vieillard timide, qui prend avec lui le ton flatteur et approuve sa conduite. Il envoie Réparatus, évêque de la ville, assurer Aréobinde qu'on ne lui fera aucun mal s'il vient de lui-même au palais; mais que, s'il résiste, il ne doit s'attendre qu'à la mort. Aréobinde ne se rendit qu'à

LXI.
Mort d'Aréobinde.

Proc. Vand.
l. 2, c. 26.
Vict. Tun.

une condition qui mérite d'être observée, parce qu'elle représente une coutume singulière de ce temps-là. Ce fut que l'évêque baptiserait un enfant, et donnerait parole pour Gontharis en jurant sur les fonts baptismaux. Après ce serment, Aréobinde, vêtu d'une casaque d'esclave, accompagna le prélat et se rendit au palais. Arrivé devant le tyran, il se prosterna à ses pieds, lui tendant les bras et lui présentant le livre des évangiles et l'enfant qui venait d'être baptisé, comme témoin devant Dieu du serment de Gontharis. Celui-ci le relève, et lui promet de le faire partir le lendemain avec sa famille et ses trésors. Il l'invite à souper avec Athanase, lui donne la place d'honneur, et le fait ensuite coucher dans un appartement du palais. Aréobinde se croyait hors de danger, lorsqu'il vit entrer les gardes du tyran, qui le massacrèrent, malgré ses cris et ses lamentables supplications. On laissa vivre Athanase par mépris pour sa vieillesse.

LXII.
Conduite
d'Artaban
avec Gon-
tharis.

[Proc. Vand.
l. 2, c. 27.]

Gontharis fit porter à Antalas la tête d'Aréobinde; mais il lui avait promis de partager avec lui l'argent et les soldats, ce qu'il refusa de faire. Antalas, piqué de cette infidélité, résolut de rentrer au service de l'empereur; et s'étant éloigné de Carthage, il se joignit à Marcentius, qui commandait quelques troupes dans la Byzacène¹. Le jeune Stozas² vint alors joindre Gontharis avec ses soldats³. Cependant Artaban, sur

¹ Ὁς τῶν ἐν Βυζακίῳ καταλόγων ἦρχεν. Proc. *de bel. Vand.* l. 2, c. 27. Ce général s'était, ajoute Procope, réfugié dans une île voisine, ἐς νῆσον τινα τῶν ταύτῃ ἐπικαιμένων καταφυγὴν. — S.-M.

c. 27, les soldats de Stotzas, οἱ δὲ τοῦ Στότζα στρατιῶται. — S.-M.

³ Ils étaient au nombre de mille environ, ὡς ἥσους ἢ χίλιοι ὄντες. Cinquante Romains, quatre-vingts Huns, et le reste Vandales. Un nommé Jean les commandait. Proc. *de*

² Procope dit, *de bel. Vand.* l. 2,

la parole de Gontharis, se mit entre ses mains¹, et après lui avoir promis ses services, il ne s'occupa que des moyens de punir sa perfidie par une autre trahison. Le tyran traitait avec honneur la femme et la sœur d'Aréobinde; il ne leur fit d'autre violence que de contraindre Préjecta d'écrire à l'empereur, qu'Aréobinde avait été tué contre la volonté de Gontharis, et qu'elles n'avaient qu'à se louer des procédés de ce général. Il espérait, par ces mensonges, engager l'empereur à lui donner Préjecta en mariage avec une riche dot. Artaban, en qui le tyran avait pris confiance, fut envoyé pour combattre Antalas. Les deux armées se rencontrèrent auprès d'Adrumet. Le prince Mature, abandonné par Cuzinas, prit la fuite dès le commencement du combat²; mais Artaban, au lieu de le poursuivre, fit retourner son armée en arrière. Ce mouvement parut aux officiers dévoués à Gontharis une trahison manifeste, et un d'entre eux fut tenté de tuer Artaban, lorsqu'il fut rentré dans le camp. L'Arménien justifia sa conduite par la crainte qu'il avait eue, disait-il, d'être pris en queue par Marcentius, qui était dans Adrumet. Il persuada même à Gontharis qu'il n'avait pas trop de toutes ses forces pour terminer cette guerre, et qu'il devait marcher lui-même à la tête de son armée. Le tyran rassembla ses troupes, fit massacrer tous ceux qui lui étaient suspects, laissa une garnison dans Carthage sous les ordres de Pasiphilus son confident³, et

bel. Vand. l. 2, c. 27. — S.-M.

¹ Avec son neveu Grégoire, avec Artasirès ou Ardaschir et tous les Arméniens qu'il commandait. *Proc.*

de bel. Vand. l. 2, c. 27. — S.-M.

² Selon Procope, *de bel. Vand.* l. 2,

c. 27, Coutzinas irrité d'une offense que lui avait faite Antalas, passa dans le parti de Gontharis, à qui il donna en otage son fils et sa mère. — S.-M.

³ Procope l'appelle, *de bel. Vand.* l. 2, c. 27, le premier des factieux

lui commanda de se défaire en son absence de tout ce qui restait de Romains, sans en épargner aucun.

LXIII.
Mort de Gon-
tharis et
tranquillité
rendue à l'A-
frique.

Proc. Vand.
1. 2, c. 28.
Jorn. succ.
Theoph. p.
180-182.
Pagi ad Bar.
Vict. Tun.

Le départ étant fixé pour le lendemain, Gontharis invita tous les officiers de son armée à un grand festin. Ce fut l'occasion que prit Artaban pour lui ôter la vie: il chargea ses gardes de l'exécution. Artasirès, Arménien¹, qui devait le premier frapper le tyran, pria Artaban de le tuer lui-même sur-le-champ s'il manquait son coup, *de crainte*, lui dit-il, *que la violence du supplice n'arrache de ma bouche un aveu qui vous serait funeste*. Ils attendirent que Gontharis fût ivre; alors Artasirès s'approcha de lui, comme pour lui parler à l'oreille. En ce moment critique, Artaban, agité des plus vives inquiétudes, changea plusieurs fois de couleur; et quelques officiers s'en étant aperçus, devinèrent ce qui se préparait; mais comme ils baissaient eux-mêmes le tyran, ils ne firent aucun mouvement et attendirent l'événement en silence. Pendant que Gontharis se tournait vers Artasirès, celui-ci lui porta un coup de sabre, qui lui fracassa l'os du front et lui coupa les doigts de la main droite. Quoique étourdi d'un si terrible coup, Gontharis se levait pour se défendre, lorsque Artaban, qui était à sa gauche sur le même lit, lui plongea dans le flanc son épée jusqu'à la garde. Le tyran fit encore un effort pour sauter à bas de son lit, mais il retomba aussitôt. Artaban et Artasirès, secondés des Arméniens et des officiers romains, massacrèrent les amis et les gardes de Gontharis. Ils sortent en même temps du palais en

de la Byzacène. Ἀνὴρ τῶν ἐν Βυζακίῳ
ῥασιωτῶν πρῶτος.—S.-M.

¹ Ἀρτασίρης. C'est le nom d'Ar-

taxerès, qui en persan se prononce
Ardeschir; en arménien c'est *At-
daschir*.—S.-M.

criant : *Vive Justinien !* A ce cri, les fidèles sujets de l'empereur courent aux maisons des partisans du tyran; ils égorgent les uns à table, les autres dans leurs lits. Pasiphilus périt dans ce massacre. Le jeune Stozas s'étant réfugié dans une église avec quelques Vandales, en sortit sur la parole d'Antaban. Ce fut ainsi que ce capitaine détruisit la tyrannie de Gontharis, qui n'avait duré que trente-six jours¹. Il envoya Préjecta à l'empereur, et, pour récompense de sa fidélité, il fut revêtu du commandement général de l'Afrique². Mais, désirant passionnément d'épouser Préjecta, il demanda avec instance, et obtint aussitôt la permission de retourner à Constantinople. Il y conduisit le jeune Stozas, qui, contre la parole donnée, fut pendu, après avoir eu les deux mains coupées. Jean Troglita³, frère de Pappus, succéda en Afrique à Artaban. Il vainquit les Maures⁴, et reprit sur eux les enseignes que les Romains avaient perdues dans la défaite de Salomon. Il fut cependant vaincu lui-même dans une seconde ba-

¹ Εἴπωρ δὲ ὁ τοῦ τυράννου φόνος ἐκτελέσθη καὶ τριακοστὴ ἀπὸ τῆς τυραννίδος ἡμέρα. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 28. Cet événement arriva, dit le même auteur, en la 19^e année de Justinien, c'est-à-dire en 545 et 546. — S.-M.

² Βασίλειος δὲ στρατηγὸν αὐτὸν καταστήσατο Αἰθίως ἀφ᾽ ἑαυτοῦ. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 28. — S.-M.

³ L'origine de Jean Troglita est inconnue. Procope se contente de dire, de bel. Vand. l. 2, c. 17 et 28, qu'il était frère de Pappus, dont il a déjà été parlé dans cette histoire. Ce Pappus est appelé Pampus dans la *Johannide*, poème latin de Cresconius Corippus, récemment découvert et

publié, dont il sera question fréquemment dans le texte et les notes des paragraphes suivants. Ce nom me paraît être celui de *Bab*, fort en usage vers cette époque chez les Arméniens, surtout parmi les princes de la race royale des Arsacides. Ce nom, qui ne pourrait être exprimé autrement en grec et en latin, donnerait lieu de présumer que ces deux généraux étaient arméniens d'origine, comme beaucoup d'autres officiers qui étaient employés dans les armées impériales en Italie et en Afrique. Voyez au reste ci-après, p. 93, not. 1. — S.-M.

⁴ Antalas et les Maures de la Byzacène. — S.-M.

taille¹; mais il eut bientôt sa revanche², et profita mieux de sa victoire. Il poursuivit si vivement les ennemis, que la plupart périrent dans la fuite avec dix-sept de leurs chefs. Les autres allèrent chercher leur sûreté aux extrémités de l'Afrique, d'où ils n'osèrent revenir. Enfin l'an 548³, cette vaste contrée, inondée de sang depuis quinze ans, et couverte de cadavres et de débris, commença de reprendre cette face riante que lui donne sa fertilité naturelle.

LXIV.
[Jean Trogli-
ta triomphe
des Africains
rebelles.]

[Crescon.
Corip. Jo-
hannid. lib. 1,
2, 3 et 4.]

— [Ces guerres, racontées trop brièvement par Procope à la fin de ses *Vandaliques*, forment le sujet d'un poème récemment découvert, et publié à Milan en 1820⁴. Ce poème jette de grandes lumières sur les dernières révolutions arrivées en Afrique. Il a été composé par Flavius Cresconius Corippus, déjà connu par d'assez mauvais panégyriques de Justin, le succes-

¹ Par les *Lebethæ* ou *Lebanthæ*, Ἀεθῶται, qui vinrent de la Tripolitaine, pour se joindre à Antalas, et qui contraignirent Jean de se retirer à Laribe. — S.-M.

² Secondé par les Maures qui obéissaient à Coutzinas, il battit Antalas et ses alliés. — S.-M.

³ Je crois qu'il faut reporter en l'an 550 la pacification entière de l'Afrique. On n'aurait pu certainement accomplir tous les événements qui seront racontés dans les paragraphes que je vais insérer ci-après, dans le court espace de temps qui s'est écoulé entre l'an 548 et la mort de Gontharis, arrivée selon Procope, voyez ci-dev. p. 91, not. 1, en la 19^e année de Justinien, qui répond à l'an 546. On aura occasion de voir ci-après, liv. XLVIII, § 8, qu'en l'an 551 Jean Trogli-
ta, tranquille en Afrique, fut en état

d'envoyer en Sardaigne une flotte chargée de reprendre cette île, qui avait été conquise par Totila, et de seconder les opérations de l'armée impériale en Italie. — S.-M.

⁴ Cette édition a été donnée par M. Mazzucchelli, sous ce titre: *Flavii Cresconii Corippi Iohannidos, seu de bellis Libycis libri VII, edicti ex codice Mediolanensi Musei Trivultii operâ et studio Petri Mazzucchelli collegii Ambrosiani doctoris; Mediolani, ex imp. ac reg. typographico; 1820, 1 vol. in-4°*. Cette édition a été faite sur un manuscrit unique, à ce qu'il paraît, écrit à Milan au 14^e siècle et qu'on trouve encore en cette ville, dans le musée de Trivulce. Voyez une notice sur ce musée dans les *Annales encyclopédiques* de Millin, année 1817, t. VI, p. 270 et suiv. — S.-M.

seur de Justinien. Ce poète vivait à Carthage¹; il était contemporain de Jean Troglita, le héros qu'il a célébré. Mieux soutenu sans doute par son sujet, il se montre moins médiocre dans la *Johannide* que dans ses autres productions. Pâle, timide imitateur, ou plutôt servile copiste de Virgile, sa composition obscure rappelle continuellement les vers², mais non le génie du chantre d'Énée. Quoi qu'il en soit, la *Johannide* est un monument unique et intéressant; il forme un utile supplément à la *Byzantine*; et c'est d'après elle que je vais retracer rapidement les derniers événements du règne de Justinien qui regardent l'Afrique. Jean³, qui venait

¹ Son poème est dédié aux sénateurs de Carthage, *ad proceres Carthaginenses*. — S.-M.

² Corippus se borne souvent à reproduire avec de légers changements les vers de Virgile. — S.-M.

³ Le poète Corippus nous apprend que le père de ce général s'appelait *Evanitis*, en supposant que le manuscrit qui ne le nomme qu'une seule fois n'ait pas été altéré en cet endroit et qu'il n'ait pas été mal lu, ce que j'ai de fortes raisons de penser...

Ce nom est peut-être le grec *Evanthes*, Εὐανθής. Jean avait un fils nommé Pierre, mentionné souvent dans Corippus, lib. I, 197, 207, 305; IV, 1054; VI, 209, 218, 431, 433; VII, 577. Sa mère, selon ce poète, était issue du sang des rois, il n'en faut pas davantage à Corippus, rempli des vers et des souvenirs de l'Énéide, pour transformer le fils de Jean en un autre Ascanus et sa mère en une autre Créuse.

Se putat Ascanium, matrem putat esse Creusam:

Filia regis erat; mater quoque filia regis.

Tunc pater AEnéas, et nunc pater ipse Johannes.

CORIPP. *Johann.* I, 201 et seq.

Je soupçonne que ce général était arménien d'origine, voyez ci-dev. § 63, p. 91, note 3. Peut-être, comme tant d'autres officiers orientaux qui servaient alors dans les armées romaines, appartenait-il aux familles des princes de l'Ibérie ou de l'Arménie, ce qui pourrait rendre raison de l'expression un peu vague employée par Corippus pour dési-

gner la femme de Jean. Le nom même que porte ce général est encore pour moi une raison de le regarder comme arménien de naissance ou d'origine. Saint Jean est en Arménie, depuis l'établissement du christianisme, l'objet d'une singulière vénération. Il y est révérend plus particulièrement sous le nom de *Karabied* ou *précurseur*. Le monastère de St.-Karabied de

réparer les malheurs de cette partie du monde, au moment où elle semblait encore une fois vouloir se soustraire à la domination romaine, connaissait bien le pays où il devait commander. Il y avait conduit un corps de cavalerie lors de l'expédition de Bélisaire, et depuis il s'y était distingué sous les ordres de Germain¹. Justinien avait pu reconnaître que le partage du commandement et la division des chefs étaient les seules causes des troubles et des malheurs qui tourmentaient l'Afrique depuis la destruction de la monarchie vandale; aussi donna-t-il à Jean une autorité sans partage².

Mousch, élevé sur les ruines des anciens temples de l'Arménie, était alors l'objet de la dévotion de la nation. On aimait à y consacrer les enfants des familles les plus illustres du pays sous l'invocation du saint. Aussi, depuis cette époque, le nom de Jean est-il devenu commun chez les Arméniens. L'histoire même des guerres d'Afrique fait connaître deux autres officiers de cette nation appelés ainsi. Procope, *de bel. Vand.* l. 1, c. 17, 18, et l. 2, c. 2, 3, 4 et 24. L'un d'eux est

Jean fils d'un autre Jean frère d'Artaban, assassin du rebelle Gontharis. Il était de la race des Arsacides. Voyez, à ce sujet, un article sur la Johannide de Corippus, que j'ai inséré dans le *Journal des Savants*, 1828, p. 202 et suiv. — S.-M.

¹ Procope en parle, *de bel. Vand.* l. 1, c. 11, et l. 2, c. 3, 17 et 28. Jean rappelle lui-même dans Corippus, I, 380 *et seq.* qu'il avait accompagné Bélisaire dans cette première expédition.

Ex ducibus namque unus eram. Cum acceptis tyrannus
Geilamir in Libycis tenuisset perfidus oris,
Has Romana manus primo pede pressit arenas,
Hic Libycas potavit aquas, hoc marginis fossas,
Tunc posuit primis veniens exercitus armis.

— S.-M.

² C'est ce que dit positivement Procope, *de bel. Vand.* l. 2, c. 28. Βραχίλειος, Ἰωάννην τὸν Παύλου ἀδελ-

φόν, Ἀβδὸν ἐπατητὸν μόνον αὐτὸν κα-
τεστάτε. On trouve là même chose dans les vers de Corippus.

Tertia pars mundi fumans, perit Africa flammis.
Jamque pius princeps volvebat pectore curas,
Pensans, et nostras moderans quem vellet in oras
Ductorem mandare ducum, summumque magistrum
Militiæ: tantam cupiens fulcire ruinam.
Cuncta revolvendi solus virtute Johannes,
Consilioque placens, fortis, sapiensque videtur.

Ce général était employé depuis plusieurs années sur les frontières orientales de l'empire. Lorsqu'il apprit la décision de son souverain, sa valeur¹ était occupée sous les murs de Nisibe, où il contenait les efforts de Merméroès, le plus habile des généraux du roi de Perse², qu'il avait défait devant Théodosiopolis³ et de-

Gentibus ipse ferat concurrere posse putatur
Solutus, et infensus acer prosternere turmas.

CORIPPUS, lib I, v. 47 et seq.

Le comte Marcellin, dans sa chronique, donne à Jean le titre de Patrice. Jornandès, dans son livre *de regnorum successionem*, le désigne par le surnom de *Troglita*, que l'on a déjà pu remarquer, et qui peut servir à le distinguer des autres officiers du même nom qui servaient à la même époque dans les armées impériales. J'ignore le sens de ce surnom.—S.-M.

¹ Corippus célèbre ainsi sa vaillance et ses exploits :

Expulit ut Persas; stravit quo vulnere Parthos,
Confisos turbis, densisque obstrare sagittis:
Tempore quo lati manarunt Nitzibis agri
Sanguine Persarum; Parthoque a rege secundos
Congressus nec habet. Fretus virtute feroci,
Amisit socias, ipso superante, catervas;
Effugiensque, suas, actus formidine, portas
Claudere vix potuit, medisque in Nitzibis arce
Irrupit Romanus eques, victorque Johannes
Persarum excelsas concussit cuspide portas.

Johannid. l. I, v. 56 et seq.—S.-M.

² Parthorum dominum victum versumque fugavit.
Merméroën.

Ibid. l. I, v. 88.—S.-M.

³ Théodosiopolis est une ville de Mésopotamie qu'il faut bien distinguer d'une autre place du même nom, qui est la moderne Arzroum et dont j'ai parlé fort au long, ci-dev. t. 5, p. 445, liv. xxx, § 13.—S.-M.

Principis ante oculos discurrunt cuncta fidelis
Fortia facta viri: pensat, versatque labores,
Theodosiopolin ut densus vallaverit hostis
Obsidione gravi; noctis celer ille per umbras
Ut veniens dubie succurrit mœnibus urbis,
Hostes per medios portas ingressus amicas;
Territus utque pedem muris subtrahit ab illis
Ingens Merméroës.

Ibid. l. I, v. 68 et seq.—S.-M.

pont¹; il traversa la mer Égée sans s'arrêter, et bientôt il toucha aux côtes de la Sicile, où, comme Bélisaire seize ans avant lui, il prit terre auprès de Caucane². Après une assez courte relâche, il se dirigea, malgré les tempêtes, vers la côte d'Afrique³, et il y jeta l'ancre à *Caput vada*⁴, au lieu où Bélisaire était débarqué lorsqu'il vint détruire la puissance des Vandales⁵. Trois jours après il entra dans Carthage⁶. Sans perdre de

- ¹ *Classis trajiciens angusto littore fauces,
Seston Abydenus dirimit qua pontus ab arvis;
Sigeasque volat ventis secura per undas,
Et legit antiquæ littus lacrimabile Troiæ.*

CORIPPUS, lib. I, v. 171 et seq.

La vue des rivages troyens, ne man- au chantre de Jean les souvenirs de
que pas de rappeler fort longuement l'Iliade et de l'Énéide.—S.-M.

- ² *Caucana Sicani juxta jacet arva Paehyni,
Littora curva tenens, cujus tunc ancora portus
Romanæ classis morsu perstrinxit obunco.*

Ibid. lib. I, v. 229 et seq. —S.-M.

³ Corippus suppose que ces tempêtes sont soulevées par un démon, *malignus angelus*, grand ami des Africains; mais heureusement pour le héros et son armée, qu'il descend du haut Olympe, *ab alto senior descendit Olympo*, un saint secourable qui chasse ce démon et rétablit le calme sur les mers: ce saint paraît être saint Cyprien, évêque de Carthage, et longtemps l'ornement de l'église d'Afrique.—S.-M.

- ⁴ *Illo Romanæ steterant in littore classes,
Tempore quo Libycas tetigit Belisarius oras,
Vandalicas capturus opes. Quos nomine portus
Alternæ pro parte Caput dixere Vadorum
Antiqui nautæ. Veniens hinc vela resolvit
Dux quoque magnanimus simili virtute Johannes.*

Ibid. lib. I, v. 366 et seq. —S.-M.

- ⁵ *Felix ille locus, statio quo tota Latinis
Classibus, atque secunda fuit.*

Ibid. lib. I, v. 372 et 373.

Voyez au sujet de la situation de ce lieu, ci-dev. t. 8, p. 219, not. 2, liv. XLII, § 12.—S.-M.

- ⁶ *Tertia lux Tyrios oculis post tempora muros
Obtulit, et fessæ ductorem reddidit urbi.*

Ibid. lib. I, v. 415 et 416. —S.-M.

temps, il y appelle toutes les troupes dispersées dans l'Afrique romaine, il les joint aux soldats qui formaient la garnison de cette ville importante¹ et à ceux qu'il avait amenés des frontières de Perse², et aussitôt il se dirige vers la Byzacène, pour y combattre Antalas, le prince des Barbares qui y habitaient³, et pour dissoudre la ligue des tribus maures qui venaient le secourir. L'armée de Jean prit position dans un lieu nommé *les Camps Antoniens*⁴, dont la situation est inconnue. Des députés y furent envoyés par Antalas. Maccus, le chef de l'ambassade, habile dans la langue latine⁵, chercha à dissuader Jean de continuer la guerre, en lui faisant un tableau exagéré de la puissance des Africains⁶, et en rappelant les victoires qu'ils avaient remportées sur

¹ *Haud secus in campos tota Carthagine miles
Exit, et erectis gaudet procedere signis.*

Coripp. lib. I, v. 438, 439. — S.-M.

² *Ipse inter primos, exhortans agmina, ductor
Fertur equo, solitisque duces succendit in armis:
Dum veteres memorat gestas in Perside pugnas.*

Ibid. lib. I, v. 447 et seq. — S.-M.

³ Μόρος ἐν Βυζακίᾳ Μαυρούσιον ἀγῶν. Proc. de bel. Vand. l. 2, c. 11.
— S.-M.

⁴ *Jamque per extensos properans exercitus agros,
Byzacii carpebat iter, quo Antonia Castra
Nomine dictus avis locus est. Hic castra Johannes
Mox posuit.*

Ibid. lib. I, v. 460 et seq. — S.-M.

⁵ *Tunc, cui Romanæ fuerat facundia linguae,
Jussus Maccus ait.*

Ibid. lib. I, 466, 467. — S.-M.

⁶ Les ambassadeurs se servent dans nime héros Antalas fils de Guenfeius, Corippus, I. 467-469, d'un langage chef de la vaillante race des Languantans, haut et menaçant au nom du magna-

Languantan gentis acerbae

*Ductor magnanimus tibi nos Guenfeius heros
Antalas hæc ferre jubet.* — S.-M.

Salomon¹ et les exploits de la tribu des *Ilasguas*², qui avait autrefois triomphé de Maximien³. Le général romain, sans s'effrayer de ces menaces, congédia froidement les ambassadeurs, et donna l'ordre de se préparer au combat. Antalas, l'instigateur de cette guerre, était impatient de venger la mort de son frère Guarizila⁴. Pendant dix ans fidèle allié de l'Em-

- 1 Non Solomoniacas audisti marte catervas
Tot pariter cecidisse gravi; quæ flumina clade
Impleret Romana manus, campisque perempti
Quot vestri jacuere viri, ductoris et ingens
Exitium per bella tui? Tu gentibus audes
Invictis inferre manum.

CORIPP. lib. I, v. 473 et seq. — S.-M.

- 2 Non quantus *Ilasguas*
Notum est marte tibi, quem tantum fama perennis
Prisca canit? Cujus jam Maximianus in armis
Antiquos persensit avos, Romana per orbem
Sceptra tenens, Latii princeps.

Ibid. lib. I, v. 478 et seq. — S.-M.

- 3 Non vincere nostros
Maximianus avos, Romani fortia regni
Sceptra tenens, posuit.

Ibid. lib. IV, v. 822 et seq.

Ces *Ilasguas*, dont on chercherait vainement le nom dans toute l'antiquité classique, sont très-fréquemment mentionnés dans Corippus. Ils formaient la plus puissante tribu des *Lebathæ* ou *Languantan* de Corippus. On la réputait invincible, *numquam superatus Ilasguas*, dit Corippus, lib. 2, v. 85. Les guerres de Maximien en Afrique en 298, ne sont connues que par de courtes indica-

tions d'Entrope, l. 9, et d'Orôse, l. 7, c. 25. Ces historiens disent qu'il vainquit les *Quinquegentiens*, *Quinquegentiani*, dont le nom semble indiquer une ligue de cinq nations. On peut, au reste, au sujet de cette guerre, consulter un fort bon travail du P. de Rivaz, intitulé *Éclaircissements sur le martyre de la légion thébénne*, etc. Paris, 1779, 1 vol. in-8°. — S.-M.

- 4 Primus init bellum, fraterna morte coactus,
Maurorum princeps, Romanis subditus olim
Principibus, gratus ducibus, fidusque magistris,
Antalas; duramque, movens in prælia, dextram,
Erexit furiale fremens, qua turbidus omnis
Impulit armatas bellorum ad prælia gentes.

Ibid. lib. II, v. 28 et seq.

pire¹, il avait fait la guerre aux Vandales², et il n'avait cessé de rendre des services aux lieutenants de Justinien. Leur perfidie en fit un implacable ennemi des Romains, et il souleva contre eux toutes les tribus de

Antalas s'écrie ailleurs, dans le même Corippus, et dans des vers où il rappelle les nombreux services qu'il avait rendus à l'empire et aux généraux romains, avant le meurtre de son frère Guarizila.

Non vester eram? Cautus non praelia gessi

Pro ducibus, Romane, tuis? Res publica certe

Fida satis! sanguisque tuus, germane, fatetur,
Guarizila, ducis jussu qui fasus iniqui est.

CORIPP. lib. IV, v. 362 et seq.

Procopé rappelle aussi, *de bel. Vand.* lib. 2, c. 21 et 22, le noble motif de vengeance qui animait Antalas contre les Romains, mais peu après, le même historien y ajoute le refus d'un subside en vivres, que les empereurs étaient dans l'usage d'accorder aux Barbares de ce pays. — S.-M.

1 Finibus in Libycis, suscepta pace, fidelis
Ille fuit; plenosque decem perfecerat annos.
Heu, ducis ignavi quale indiscretio bellum
Movit! et extinctas fecit recalescere flammis!

Ibid. lib. II, v. 34 et seq.

Cette indication, donnée par le poète Corippus, place en l'an 543, dix ans après l'arrivée de Bélisaire, l'époque de cet événement et la date de la mort de Salomon, qui périt en combattant Antalas. Cette date est indiquée d'une manière fort vague dans le texte de Procopé, *de bel. Vand.* lib. 2, c. 21. On doit inférer d'un autre passage de la *Johannide*, qu'Antalas était âgé d'environ trente ans lorsqu'il se révolta contre les Romains.

Usque ad terdenos Antalas floruit annos
Nascentis, nostrique potens pars maxima mundi
Claruit.

Ibid. lib. III, v. 73 et seq.

Ces vers semblent placer la naissance d'Antalas vers l'an 513. On apprend du même poème, que le père de ce prince africain se nommait *Guenfan*, lib. III, v. 66 et 107, d'où viennent les expressions *Guenfeia proles*, *Guenfeius heros*, *Guenfeius hostis*, qui y sont employés souvent pour le désigner. — S.-M.

² Procopé, *de bel. Vand.* l. 2, c. 12, 21 et 22, parle souvent des guerres entreprises par Antalas contre les Vandales, avant l'arrivée de Bélisaire; il nous apprend, l. 1, c. 9, qu'il s'était révolté contre eux, et qu'il les avait vaincus sous le règne d'Hildéric, prédécesseur de Gélimer, leur dernier roi. — S.-M.

l'Afrique¹. Ses messagers avaient appelé aux armes une multitude de peuplades barbares cantonnées dans les lieux les plus sauvages et les plus éloignés². Parmi elles, on distinguait les Ilasguas, célèbres par leur férocité et leur caractère belliqueux³. La religion chrétienne n'avait point encore pénétré parmi eux; leur chef Ierna, renommé par sa cruauté, et qui se prétendait issu de Jupiter Ammon, était en même temps leur roi et le pontife de leur grand dieu Gurzil, le même que Jupiter Ammon⁴. Je ne rapporterai pas ici toutes les dénominations barbares⁵ des peuples que la vengeance d'Antalas soulevait contre les Romains; il me suffira de dire que toutes les nations indigènes de la Byzacène, de la Tripolitaine, et des parties de la Libye qui s'étendent dans les déserts au midi de la Cyrénaïque⁶, réunissaient alors leurs efforts pour triom-

¹ Gentes Libyæ commovit amaras,
Acrior et totum turbavit cœdibus orbem.

CORIPP. lib. II, v. 40 et 41. —S.-M.

² Nuntius extremas Libyæ transvectus in oras,
Convocat indomitas extrema ad prælia gentes.

Ibid. lib. II, v. 85 et 86. —S.-M.

³ Horrida gens, et dura viris, audaxque triumphis
Innumeris, nullq. bellis quæ tempore cessat
Impia.

Ibid. lib. II, v. 102 et seq. —S.-M.

⁴ Ierna ferox his ductor erat, Gurzilque sacerdos.
Huic, referunt gentes, pater est quod corniger Ammon,
Bucula torva parens.

Ibid. lib. II, v. 109 et seq.

Le nom du même Dieu, resté inconnu jusqu'à présent, se retrouve dans beaucoup d'autres passages de Corippus. —S.-M.

⁵ Corippus rapporte tous ces noms sans les soumettre aux formes de la grammaire latine, il les écrit tels que

les Africains eux-mêmes les prononçaient ou plutôt les aboyaient dans leurs idiomes barbares, *fera barbarica latrant sua nomina lingue*, l. II, v. 27. —S.-M.

⁶ Corippus rapporte les noms, presque tous inconnus, de ces nations

pher du lieutenant de Justinien, et peut-être pour chasser les Romains de l'Afrique. L'armée d'Antalas s'était grossie dans sa marche par les renforts que lui four-

africaines, il fait connaître quelques-uns de leurs chefs, et il donne des indications sur les contrées que plusieurs de ces peuplades occupaient. Les détails qu'il fournit à ce sujet sont entièrement neufs, ils présentent quelques circonstances dont les historiens et les géographes pourrout profiter. Je vais placer ici fort brièvement les plus importantes de ces circonstances. Corippus

nomme d'abord les *Frezes*, plusieurs fois mentionnés dans la suite de son poème, mais complètement inconnus d'ailleurs; venaient ensuite les légers escadrons, *laeves equitum turmae*, que conduisait *Sictifan*, puis les soldats d'un autre chef nommé *Aor*. Ils sont suivis par les *Silvace*, les *Naufur* et les *Silcadenit*, qui exerçaient leurs brigandages dans de hautes et épaisses forêts.

Silcadenitque ferus, celsis qui vivida silvis
Bella dolis metuenda parat.

Ils occupaient les montagnes de *Gurubi*, qui *Gurubi montana colunt*, et les collines de Mercure, *Mercurios colles*. Il est probable que les monts *Gurubi* tirent leur nom de la ville de *Curubi*, que l'itinéraire d'Antonin place à 48 milles d'Adrumète. *Autilitan* conduisait les *Ausi*, peuple de

la Mauritanie Césarienne dont il est question dans Ptolémée, l. 4, c. 2. Le poète nomme aussitôt après deux peuples inconnus, les *Silvaizan* et les *Macares*, puis les *Silzactæ* également inconnus, mais que le poète désigne comme habitants des bords d'un fleuve.

Et quos flumineis fortes interserit undis
Silzactæ.

Ils sont suivis par les *Caunes*, qui paraissent être les *Cauni* de Ptolémée, l. 4, c. 1. Ce géographe les place dans la Mauritanie Tingitane; ils habitaient, selon Corippus, les rives sinueuses du *Vadara*, fleuve qui n'est, je crois, mentionné par aucun autre auteur. Les nations du mont *Agalumnus*, *quas Agalumnus alit*, celles du mont *Macubins*, les *Sascar*, les *Astrices*, les *Anacutasur*, les pays *Celianus*, *Imaclas* et *Zerquilis*, le mont *Gallida*, donnent une série de dénominations nouvelles dont il est impossible d'indiquer la situation géographique; le pays de *Tillibaris*, mentionné ensuite, est plus connu:

on le retrouve dans l'itinéraire d'Antonin, sous la forme *Tillabensis*, et cet ouvrage nous apprend qu'il était dans la Tripolitaine. Rien ne nous fait connaître les pays occupés par les tribus que Corippus appelle *Martamali*, *Ilasguas*, *Austur*, *Ifurac* ou *Ifarac*, tribus souvent rappelées dans la suite de son poème. On peut cependant présumer qu'elles occupaient des régions voisines de la Cyrénaïque, car le poète latin donne le titre de roi des Marmarides, *Marmaridum rex*, à *Ierna*, chef des *Ilasguas*, la plus puissante et la plus guerrière de ces nations qui erraient dans les déserts de la Tripolitaine. Il ajoute en-

nirent les peuples errants dans les déserts de Zerquilis¹ et d'Arzugis², et par les montagnards du mont Aurasius³, qui étaient d'habiles cavaliers. Antalas eut bientôt inondé de ses soldats toutes les plaines de la Byzacène, où il marquait partout son passage par le ravage et l'incendie. Genséric, vandale au service des Romains, et Amantius, avaient été envoyés par Jean pour observer les mouvements de l'ennemi; sur leur rapport, le général romain n'osa affronter en rase campagne leur innombrable cavalerie; il résolut de les attendre dans

core que ce chef se prétendait issu de Jupiter Ammon. Il faut chercher dans les mêmes contrées le peuple que Corippus désigne par les termes de *Macuniana manus*, et qui occupait, selon lui, les déserts de la Tripolitaine, *quæ Tripolis deserta colit*. On trouvait dans les mêmes régions les peuples de *Gadabis*, de *Digdiga* et de *Felanideis*. Le premier tirait son nom de *Macuma*, ville que les anciens placent entre les deux Syrtes, dans les lieux où Ptolémée, l'Itinéraire d'Antonin, la table de Peutinger, et le géographe de Ravenne, met-

tent les Libyens *Macumadas* ou *Macomadas*. *Digdiga* est entre Leptis et Bérénice dans la Cyrénaïque. Les derniers peuples que Corippus nomme parmi les alliés d'Antalas, sont les Barcéens, habitants du pays actuel de Barkah, et qui nous mènent jusqu'aux frontières de l'Égypte. — S.-M.

Corippus les appelle les horribles champs de Zerquilis; il y indique un lieu nommé *Gemina petra*, qui devait sans doute cette dénomination à sa situation sur la double cime d'un rocher. Il parle encore des montagnes affreuses de *Nauusi*.

Innumera gentes illum comitantur euntem,
Quæ Geminam Petram, quæ Zerquilis horrida rura,
Quæque nefanda volunt tristic montana Nauusi
Desertosque locos.

CORIPPUS, lib. II, v. 144 et seq. — S.-M.

¹ L'horrible terre d'Arzugis, comme dit Corippus, II, 147 et 148, *horrida tellus Arzugis infandæ*. — S.-M.

³ Aurasitana manus celsis descendit ab oris:
Non pedes illa potest acies in bella venire,
Prævalide sed pugnat eques.

Ibid. lib. II, v. 149 et seq.

Le mont *Aurasius* qui porte encore le nom d'*Auras*, est situé dans le centre des pays qui forment actuel-

lement les états de la régence d'Alger. Voyez t. 8, p. 202, not. 1, liv. XLII, § 2. — S.-M.

une position avantageuse, où il se fortifia. Les Africains se répandirent alors dans toutes les plaines environnantes, et se préparèrent à venir assaillir les Romains jusque dans leurs retranchements; tandis que Jean s'efforçait par ses discours de faire passer dans le cœur de ses soldats la confiance et l'espérance qui étaient dans le sien, en leur rappelant leurs victoires passées et la grande puissance du prince qu'ils servaient¹. Les deux armées ne tardèrent pas à en venir aux mains. Jean donna le commandement de son aile droite à Gentius, qui avait le titre de maître de la milice. Il plaça sous ses ordres Putzintulus, Grégoire, Martyrius, Genséric², Martianus et Sénator. Il leur joignit Coutzinas³, prince des Massyliens⁴, l'ami du malheureux Salomon, et qui était resté attaché à l'Empire; c'était un prince doué des plus rares qualités et distingué par sa gravité toute romaine⁵. L'aile gauche était conduite

Nos Parthica regna.

Nos Alanos, Unnos, Francosque, Getasque domamus;

Quæque sub æthereo latum sparguntur in orbem.

Axe feræ gentes nostris famulantur in aulis.

CORIPPUS, lib. II, v. 382 et seq. — S.-M.

² Ce nom est toujours écrit *Geisrich*, dans Corippus. — S.-M.

³ Ce prince, toujours nommé *Cusina* par Corippus, est appelé *Coutzinas* par Procope, *de hel. Vand.* l. 2, c. 10, 25, 27, 28; et *Coutzinsès*,

dans la chronique de Malala, *part. 2*, p. 243. — S.-M.

⁴ Corippus donne le nom de *Mastraciens* aux tribus Numides commandées par Coutzinas, partisan des Romains.

Maurorum ductor, miseri Solomopis amicus,
Romanis rebus nimium semperque fidelis,
Cusina Mastracianis secum viribus ingens.

Ibid. lib. III, 406 et seq. — S.-M.

⁵ Hos sequitur fidus, densa stipante caterva,
Cusina Massylis deducens agmina signis.
Ille animo Romanus erat, nec sanguine longe,
Moribus ornatus placidis, gravitate latina.

Ibid. lib. IV, 509 et seq. — S.-M.

par Jean, surnommé *Sénior*, que secondaient Fronimath, Marcentius, Libératus, et d'autres chefs romains ou barbares; parmi ces derniers, on distinguait le Maure Isisdaias¹ et son fils Bitipten. Le général en chef s'était placé au centre, que commandait Rhécina-rius, guerrier aussi brave que prudent, qui avait été antérieurement envoyé comme ambassadeur à la cour de Chosroès². Du côté des Africains, Ierna, le chef des Ilasguas, chargé de défendre le camp pendant la nuit, avait fait également ses dispositions, et son ordonnance barbare est digne de remarque: selon l'usage des Africains, il avait environné son camp d'un mur de chameaux, formés sur huit rangs³; il avait placé en seconde ligne trois rangs de bœufs liés par les cornes et fixés

¹ Corippus donne à ce chef maure le titre de *gentis præfectus*, préfet de sa nation. J'ai déjà en l'occasion de remarquer, ci-dev. liv. xviii. § 56, t. 3, p. 473, n. 1, que l'on donnait alors le nom de *præfecti* ou préfets

aux chefs maures et numides choisis et nommés par les empereurs, qui leur envoyaient les insignes de leur dignité.— S.-M.

² C'est ce qu'on apprend de Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 30.— S.-M.

3

Muros per castra camelis

Construit, octono circumdans ordine campum.

CORIPPUS, lib. IV, v. 598 et 599

Le même poète parle encore ailleurs de cette manière de défendre les camps, particulière aux Maures; il dit :

Nam belliger Austur,

Sollicitus dabias campis committere pugnas,

Collocat astrictis muros fossasque camelis,

Atque pecus varium, densa vallante coroua

Ponit; ut obicibus pugnantes implicet hostes,

Ambiguosque premat.

Ibid. lib. II, 91 et seq.

Procope parle aussi du même usage, *de bel. Vand.* l. 1, c. 8, et l. 2, c. 11: il rapporte que dans la circonstance dont il s'agit dans son texte, les Maures disposèrent leurs chameaux

en cercle, ἐν κύκλῳ, sur douze de hauteur, κατὰ δώδεκα μάλιστα καμύλους ποτισάμενος τὸ τοῦ μετώπου βάθος, au lieu de huit comme dans l'occasion dont parle Corippus. L'un

à leur place¹. Ce double rempart vivant formait un labyrinthe inextricable, au milieu duquel il était difficile de se frayer un chemin jusqu'à l'enceinte qui renfermait les bagages et les familles des Maures². Antalas, fortifié de la même façon, ne tarda pas à sortir de ses retranchements³, et à s'unir aux soldats qui s'avançaient également dans la plaine. Il confia son aile droite à Sidisan⁴. Carcasan, chef renommé par sa valeur chez les Ilasguas, conduisait la gauche⁵. Antalas,

et l'autre exemple au reste, font voir combien était considérable le nombre de chameaux élevés par les Maures. Les Berbères ou les tribus nomades

de la Barbarie en ont encore une fort grande quantité. Ils n'ont pas moins de bœufs, de chevaux et d'autres animaux domestiques. — S.-M.

- 1 Inde boves jungit, bis terno cornua gyro
Cornibus arte ligans; et multo callidus astu
Implicitas errore parat per devia fraudes;
Notus et inde volans currit per prælia Maurus,
Ignarumque premit subeuntis castra per ipsas
Insidiæ formas infensi militis agmen.

CORIPP. lib. IV, v. 600 et seq.

— S.-M.

- 2 Tertia constructi formans munimina valli
Circumdat; spargitque pecus, vincitque, minutum,
Impediens: medios densis astringit asellis
Arte lotos; finesque, ligans, extendit iniquos:
Et tribulos per castra locat, furcasque bicornes;
Exacuitque sudas, et magnas obice cautes.

Ibid. IV, 613 et seq.

— S.-M.

- 3 Egrediturque suis vallatus cornibus.

Ibid. IV, 620.

— S.-M.

- 4 His medius, fomes belli rectorque, Sidisan
Acer erat; dextrosque equites, et aigua regebat.

Ibid. IV, 637 et 638.

Corippus fait connaître un grand nombre d'autres princes et chefs maures, alliés d'Antalas. — S.-M.

⁵ On apprend de Corippus qu'il commandait aux tribus *Ifurac* et *Melangus*, qui sont mentionnées plusieurs fois dans son poëme.

At socius lævo Carcasan agmina cornu
Condensas acies campos effundit in omnes,
Ifuraces in bella movens, pariterque Melangus.

Ibid. IV, 639 et seq.

— S.-M.

qui connaissait la valeur des Romains et l'habileté de son adversaire, marchait avec précaution, évitant d'engager son infanterie, et se contentant de le harceler avec sa nombreuse et excellente cavalerie ¹. Il épiait le moment favorable pour engager une charge générale, quand, selon l'usage de sa nation, le grand-pontife Ierna donna le signal du combat, en lâchant contre les rangs ennemis un taureau furieux, consacré, avec un art magique, au grand dieu Gurzil ². Les deux armées s'abordent alors en faisant retentir les airs des noms du Christ et de Gurzil, et des autres dieux révéés par les idolâtres de l'Afrique ³. La bataille devient bientôt générale; des deux parts, on combat avec le plus grand acharnement. Les deux chefs signalent également leur valeur: Eilénare, prince maure qui le premier avait osé affronter les bataillons romains, succombe sous les coups de Rhécinarus. Nombre d'autres guerriers illustres

¹ Sed propius tenuit muniis agmina castris,
Nec pedites voluit tristes committere pugnas;
Longius expertus totiens, quid terror in armis,
Et virtus Romana potest.

CORIPPUS, lib. IV, v. 623 et seq. —S.-M.

² Le nom de ce dieu qui répond connu que par le seul ouvrage de
au Jupiter Ammon des Grecs, n'est Corippus qui le mentionne souvent.

Cum magica subito taurus demittitur arte
Maurorum e medio: taurus, quem Ierna sacerdos,
Atque idem gentis rectorum maximus auctor
Finxerat, Ammonii signantem numine Gurzil,
Omina prima suis. Celsis tunc cornibus ille,
Inter utrosque furit, dubius, qua rumperet hostes.

Ibid. IV, 666 et seq. —S.-M.

³ Concrepat omne nemus; tunc omnis consonat echo
Gentibus, et varias imitatur reddere linguas.
Hinc, Sinifere, vocans, acies Maurusia clamat,
Mastimanque ferum: Mastiman assonat echo.
Inde ferunt, Gurzil; Gurzil, cava saxa resultant.

Ibid. IV, 679 et seq. —S.-M.

parmi les Africains périssent¹. Enfin, après une opiniâtre résistance, Antalas est complètement vaincu et son armée dispersée, tandis que lui-même court chercher un asyle dans le désert, et qu'il abandonne aux Romains les étendards qu'il avait autrefois conquis sur Salomon². Son allié Ierna est forcé à la retraite, après une défense non moins opiniâtre. Hors d'état de rétablir la bataille, il résiste encore; après avoir vu enfoncer son double rempart de chameaux et de bœufs, il s'efforce de soustraire au moins au vainqueur les simulacres de son dieu Gurzil³, et il tombe en les défendant⁴. La nuit⁵ et une prompte fuite préservèrent les restes de l'armée maure d'une entière destruction.]

LXV.
[Nouvelle
guerre contre les Africains.]

[Cresc. Coripp. Johan-
nid. l. 5.]

—[Jean, après avoir triomphé d'Antalas et de ses redoutables alliés, ne perdit pas de temps pour assurer sa victoire; des détachements poursuivent les vaincus dans toutes les directions; d'autres subjuguent les villes et les châteaux de la Byzacène, où il laisse un corps d'armée qu'il croit suffisant pour contenir le pays. Il

¹ On peut voir leurs noms barbares dans le texte de Corippus.—S.-M. τοὺς δὲ τοὺς βαρβάρους ἀφελόμενος, βασιλεῖ ἐπεμψεν. *Proc. de bel. Vand.*

² Σημεῖα πάντα τὰ Σολόμωνος τοῦ- l. 2, c. 28.

Solomonis signa retollunt

Prisca viri, Iernæque simul captiva reducunt.

CORIPPUS, lib. IV, v. 1154 et 1155. —S.-M.

³ Effugit ille ferus, confracto robore, Ierna,
Et simulacra sui secum tulit horrida Gurzil,
Hujus et auxilio sperans se posset tueri.

Ibid. IV, 1138 et seq. —S.-M.

⁴ Occubuit princeps multa inter millia Ierna.
Marmaridum rex ille ferus, quondamque superbus,
Confossus jacuit mediis bene nudus arenis.

Ibid. IV, 1163 et seq. —S.-M.

⁵ Ille dies cunctis supremus gentibus esset,
Si mora præcipitem tenuisset prospera solē.

Ibid. IV, 1166, 1167. —S.-M.

ramène ensuite ses troupes vers Carthage¹, où il fait une entrée triomphale. Cependant un nouvel orage se formait au milieu des déserts de l'Afrique, et menaçait encore les possessions romaines. La nouvelle de la défaite d'Antalas avait pénétré jusque dans les contrées les plus reculées de l'Afrique centrale, et bien loin d'y répandre la terreur, elle avait animé toutes ces nations barbares d'un profond sentiment de vengeance. Dans le temps même où les Romains croyaient la puissance des Maures anéantie, Carcasan, qui avait commandé l'aile gauche de l'armée d'Antalas, et qu'on regardait comme la gloire et l'espérance de sa nation², réunissait les guerriers échappés au dernier désastre³, les ralliait, les inspirait de sa haine contre les Romains⁴. Le fanatisme religieux ne tarda pas à s'y joindre⁵; ces nations n'avaient pas embrassé le christianisme, et c'était pour eux un motif de plus de continuer et de

¹ Corippus donne ici, V, v. 59, le nom de *Justiniana* à la ville de Carthage. On sait également par Procope, *de Ædific.* l. 5, c. 5, que Carthage portait en effet ce nom à cette époque. — S.-M.

² Tu nostræ gloria gentis,
Tu virtutis honor, tu spes fidissima Mauris.
CORIPPUS, lib. V, v. 140 et 141. — S.-M.

³ Syrticus interea Carcasan agmina ductor
Finibus e cunctis, terror quæ sparserat ingens,
Contrahit.

Ibid. V, 104 et seq. — S.-M.

⁴ Numquam superatus Ilasguas
Nudus adest, victusque redit. Matresque nurasque
Perdidimus, natosque simul. Quid denique restat,
Ni mors sola viris?

Ibid. V, 108 et seq. — S.-M.

⁵ Non omne deorum
Sublatum auxilium campis discessit in illis.
Non ita vult Ammon; non umquam numina Gurzil
Sic violata dolent.

Ibid. V, 114 et seq. — S.-M.

renouveler la guerre. Les chefs mirent en mouvement les pontifes et les devins de ces nations sauvages. L'oracle de leur dieu Gurzil¹ promet la victoire; il annonce que les Romains succomberont sous la vaillance des Languantans, que les Maziques² domineront à jamais dans la Byzacène, et que Carcasan entrera victorieux dans Carthage³. Les promesses des dieux, la haute réputation de Carcasan, lui amènent des auxiliaires⁴; les peuples des déserts qui environnent le temple de Jupiter Ammon, ceux des Syrtes, les Nasamons et les Garamantes viennent combattre sous ses étendards⁵. Les peuples des régions lointaines, où sont les marais qui donnent naissance au Nil, lui envoient

¹ Marmaridum fines, habitat quo corniger Ammon,
Inde petit; durique Jovis responsa poposcit.

CORIPPUS, l. V, v. 147 et 148. — S.-M.

² Le peuple de la Libye appelé ainsi ordinairement par les anciens, est nommé *Mazax* par Corippus, à l'imitation des poètes latins qui prêtèrent cette appellation. Voyez Lu-

cain, *Pharsal.* IV, 681; Némésien, *Cyneget.* 261 et Claudien, *adv. Stilich.* I, 356. D'autres écrivains les appellent *Macetæ*, *Mazutani*, *Maxies* et *Mazyes*. — S.-M.

³ Victor Languantensis acerbo marte Latinos
Conturbabit agens. Aeterno tempore Mazax
Byzacii campos magna virtute tenebit.
Tunc erit alma quies. Celsas Carthaginis arces,
Carcasan ductor..... feretur
Urbem per mediam.

Ibid. V, 166 et seq. — S.-M.

⁴ Discurrens fama per omnes
Et populos, regnum cecinit quod gentibus Ammon;
Excurrunt celeres calidis a Syrtibus alæ,
Invitantque feras regni sub imagine gentes.

Ibid. V, 189 et seq. — S.-M.

⁵ Nec solus Ilasguas,
Aut gentes tantum, egerunt quæ bella, priores
Convenere sibi; sed quisquis Syrtica rura
Asper arat Nasamon, et qui Garamantidos arvis
Proximus arva colit.

Ibid. V, 195 et seq. — S.-M.

des auxiliaires¹. Carcasan ne perdit pas de temps pour se mettre en marche: il eut bientôt envahi la Tripolitaine; il entra dans la Byzacène², quand Rufin, qui en était gouverneur, dépêcha un courrier vers Carthage, pour avertir Jean de l'approche des Barbares³. Surpris de cette nouvelle invasion, Jean donne aussitôt des ordres pour rentrer en campagne. Tous les soldats sont rappelés de leurs cantonnements; les alliés maures se réunissent aux Romains sous leur roi Coutzinas, et on se dirige vers le midi, pour repousser ce nouvel ennemi⁴. Carcasan, qui croyait surprendre le général romain, s'arrête, et se replie vers le désert, où il cherche à attirer son ennemi, pensant qu'il pourrait l'y combattre

Pinguis qui margine Nili

Stagna bibunt, venere viri.

CORIPPUS, l. V, v. 199 et 200.

Corippus entend ici, par les mots *Nili stagna*, ces marais de l'Afrique centrale, mentionnés par Pline, l. VI, c. 30, et Ptolémée, l. IV, c. 8 et 19, sous les noms de *Nili paludes* et de Νέλου λίμναι. Je pense que tous ces auteurs veulent désigner par là ces vastes lacs des régions intérieures de l'Afrique, et qui sont peut-être les sources du Nil, comme le croyaient

les anciens et comme le pensent encore les Arabes. — S.-M.

² Ce que Procope dit, *de bel. Vand.* l. 2, c. 28, de cette seconde guerre, fera voir combien nous devons de connaissances nouvelles au poëme de Corippus. Χρόνω δ' ὅς ὤστειρον οἱ Ἀεθάνθαι αὐθις στρατῷ μεγάλῳ ἐκ τῶν ἐπὶ Τριπόλεως χωρίων ἐς Βυζάκιον ἀφικόμενοι, τοὺς ἀμφὶ τὸν Ἀντάλαν ξυνέμιξαν. — S.-M.

3

Fama Libycas conterritat urbes

Jam placidas, victas iterum bellasse catervas;
Finibus occiduis equitum jam currerè turmas;
Et Tripolis vastare agros: Carthaginiis altæ,
Carcasan ductore, feras ad mœnia gentes
Ire docens, nomenque sibi promittere regni.

Ibid. V, 222 et seq. — S.-M.

4

Conveniunt cunctæ propriis a sedibus alæ,
Et pedites jussu, comitesque ducesque Latini;
Massylasque trahens acies in bella magister
Cusina, Romanis semper fidissimus armis,
Pergit in australem ductor fortissimus axem.

Ibid. V, 265 et seq. — S.-M.

avec plus d'avantage. On était alors au fort de l'été une sécheresse excessive avait tari toutes les sources; les récoltes avaient manqué, et une horrible famine tourmentait les provinces et faisait de grands ravages dans l'armée. Pour la faire subsister plus facilement, Jean fut contraint de la répandre sur un plus vaste espace, et de l'affaiblir ainsi en la divisant en plusieurs corps. Les Africains, plus accoutumés aux fatigues et aux privations, eurent bientôt l'avantage. Le général romain avait envoyé dans toutes les villes maritimes, pour en tirer les grains qui lui étaient nécessaires; mais pour comble de malheur, les vents contraires empêchèrent tous les arrivages ¹. Jean ne fut pas arrêté par toutes ces calamités; malgré les plaintes et l'insubordination de ses soldats, il poursuit sa marche, et, chemin faisant, il soumet les Astrices, nation africaine puissante et guerrière ², dont il prend des otages ³.

¹ Mandata per urbes
Littoreas dux ire jubet : deducere puppes,
Vectantes alimenta suis. Pro, tristia fata!
Adversos habuere notos. Fors dura negavit
Puppibus æquoreas velis transire per undas :
Proxima sejunxit.

CORIPPIUS, V, 384 et seq. — S.-M.

² Gens aspera bellis,
Et numerosa viris, multosque illusa per annos.
Hæc, ubi persentit venientis signa Johannis
Finibus esse suis, adventu territa, primo
Mittere legatos humilis pro pace cucurrit.

Ibid. V, 392 et seq.

La situation du pays occupé par les Astrices est inconnue. Aucun auteur ancien ne fait mention de ce peuple; il devait, je pense, comme la plupart des peuplades mentionnées ici, se trouver dans la Byzacène. — S.-M.

³ Si certa fides mea fœdera poscit,
Tradite vestra meis natorum pignora castris
Et pacem retinete meam. Genus omne manebit
Securum Astricum nostro sub principe pollens.

Ibid. V, 428 et seq. — S.-M.

Les Romains continuent d'avancer, et les Barbares, tourmentés comme eux par la faim et la soif, reculent en se dirigeant vers les parties les plus arides du désert. Cette retraite encourage les soldats romains; ils avancent rapidement dans un pays qui ne leur offre plus d'ennemis, et ils s'arrêtent auprès d'un fleuve dont les bords, couverts d'arbres, raniment l'espérance de l'armée. On se hâte de s'y établir, mais sans y prendre aucune des précautions prescrites par le général. On se disperse dans les environs, on dédaigne de se fortifier contre un ennemi qui semble fuir en toute hâte. Les Romains étaient à peine arrivés en ce lieu qu'ils y furent assaillis par les Africains, qui profitèrent de leur imprudence pour les attaquer. Ils accourent de tous les points de l'horizon; les détachements romains se replient en désordre et avec perte sur le gros de l'armée, tandis que Jean fait à la hâte ses dispositions, en s'appuyant sur la rive du fleuve¹. Il se place à la droite avec Fronimuth et Coutzinas, le fidèle allié de l'empire. Il confie sa gauche à Putzintulus et au Vandale Genséric. Les Romains se forment à la hâte, et se préparent à résister à un ennemi qui les environne de tous les côtés et dont ils ignorent les forces. Carcasan profite avec habileté de la disposition du terrain, couvert d'arbres qui troublent les manœuvres des Romains. Ils résistent cependant; Jean s'efforce d'arrêter les progrès toujours croissants des Barbares, mais il perd la meilleure partie et les plus braves de ses soldats; plusieurs de ses plus habiles officiers succombent;

¹ At procul armipotens munibat signa Johannes
Ordine cuncta suo, fossasque et castra locari
Præcipiens, servandam tantum ob fluminis undam.
CORIPIUS, V, 512 et seq. —S.-M.

sa valeur est inutile, il est contraint d'abandonner le champ de bataille, et de se retirer en toute hâte devant Carcasan et les Maures victorieux.

LXVI.
[Ils sont
vaincus par
Jean Trogli-
ta.]

[Cresc. Co-
rip. Johann.
1. 6.]

Jean fit sa retraite en bon ordre : secondé par Rhécianarius, il parvint à soustraire aux efforts des Africains les restes de son armée, et il les conduisit à Laribe, ville forte de la Numidie, environnée de vastes forêts, et dont les remparts avaient été réparés depuis peu par les ordres de Justinien¹. Jean se hâta d'y appeler les chefs et les nations de l'Afrique restés fidèles à la cause des Romains². Des convois de vivres, des armes, des renforts lui furent expédiés de Carthage, tandis que Jean, fils d'Étienne, s'efforçait, par les ordres du général, d'apaiser une guerre qui s'était élevée entre Coutzinas et Ifsadaïas, autre chef maure du parti des Romains³. On parvint à assoupir une division aussi préjudiciable aux intérêts de l'empire, et Coutzinas ne tarda pas à venir rejoindre Jean avec des forces consi-

¹ Urbs Laribus mediis surgit tutissima silvis ;
Et muris munita novis, quod condidit ipse
Justinianus apex orbis dominator eoi
Occidique potens, Romani gloria regni.

Corippus, VI, 143 et seq.

Cette ville, mentionnée deux fois dans de Carthage à Cirtha, capitale de la
Procopé, *de bel. Vand.* l. 2, c. 22 et Numidie, qu'on appelle actuellement
28, était, à ce qu'il paraît, sur la route Constantine. — S.-M.

² Huc socios ducebat celeres occurrere jussit,
Atque duces gentesque, sibi, quas ipse fideles
Noverat esse suis primo in certamine signis.

Ibid. VI, 147 et seq. — S.-M.

³ Mittitur et solers geminas componere partes
Stephanides juvenis, discreta mente, Johannes.
Namque inter sese duri jam semina belli
Sevus Ifsadaïas et fidus Cusina functi
Tunc habuere odiis.

Ibid. VI, 242 et seq. — S.-M.

dérables¹. Son exemple fut imité par Ifsdaïas, qui vint du mont Aurasius avec beaucoup de vaillants guerriers². Il fut bientôt suivi par Iabdas³, le plus puissant des princes de la contrée, accompagné de son fils⁴. Enfin, le préfet⁵ Bézina amena au camp romain toutes les forces disponibles de sa nation⁶. Cependant Antalas, ranimé par la victoire de Carcasan, avait repris les armes, et il avait de nouveau envahi la Byzacène⁷. Il s'unit à Carcasan, et tous deux ils espèrent être bientôt en état d'anéantir les restes de l'armée et de triompher des alliés de l'empire. Ce n'est pas cependant à force ouverte qu'ils veulent achever la ruine des Romains; ils recourent à des moyens qui leur sont plus familiers, et qu'ils regardent comme plus sûrs. Ils harcèlent l'armée de Jean, détruisent le pays à de grandes distances autour de son camp; puis par des attaques simulées, ils fatiguent les Romains, qu'ils entraînent à leur suite dans des cantons dévastés et déserts, où ils espèrent les livrer à une mort

¹ Innumerasque acies Maurorum in prælia ductor
Cusina fidus agit.

CORIPPUS, VI, 263. — S.-M.

² Venit Ifsdaïas centum cum millibus ardens,
Aurasii et latos campos implevit et arva;
Sed numerus virtute minor.

Ibid, VI, 272 et seq. — S.-M.

³ Le prince maure, nommé ainsi par Procope, est toujours appelé *laudas*, par le poète Corippus. — S.-M.

⁴ Auxiliumque dedit rebus famulatus laudas,
Cum nato comites bisseis millibus armans.

Ibid. VI, 277 et 278. — S.-M.

⁵ Voyez ci-devant, § 64, r. p. 105, not. 1, et tom. 3, p. 473, not. 1, liv. XVIII, § 56. — S.-M.

⁶ Omnia castra simul præfectus Bezina ducit;
Conveniens agrosque suis pecuaribus implet.

Ibid. VI, 279 et 280. — S.-M.

⁷ Byzacii partem rapiens, prædamque secundam;

certaine¹. Les Romains éprouvèrent en effet les plus grandes privations, en s'attachant à leur poursuite; les fatigues et la soif leur enlevèrent plus de soldats que le fer ennemi. Le tribun Cécilides, qui conduisait l'avant-garde, parvint cependant à les atteindre; les Maures furent vaincus dans un premier combat, où ils firent une opiniâtre résistance; plusieurs de leurs plus vaillants chefs succombèrent, et un grand nombre furent faits prisonniers: parmi eux on distinguait Varinnus. Chargés de fers, ils bravaient, ils injuriaient encore leurs vainqueurs; pleins des promesses de leurs oracles, ils nourrissaient l'espoir de voir Carcasan victorieux chasser les Romains et rendre la paix à l'Afrique²; ils insultaient à la puissance de l'empereur, ils rappelaient les combats livrés par leurs ancêtres contre Maximien³.

*Antalas rursus proprium tunc junxerat agmen
Partibus adversis, seseque in bella ferebat.*

CORIPPIUS, VI, 285 et seq. — S.-M.

¹ Vincere si quæris Romanos, maxime rector;
Accipe dicta libens, quæ sint peragenda, salutis.
Non opus est istis committere prælia terris.
.....
..... Sed castra move, retroque fugaces
Finge vias. Sequitur nostras exercitus ingens
Quippe fugas; quæcumque virent, attrivimus, arva.
Aut illi nihil invenient, aut spargitur hostis,
Deficietque fame. Fera tunc si prælia tentes,
Victor eris, victosque fames ferrumque necabit.

Ibid. VI, 298 et seq. — S.-M.

² Cecinit sic gentibus Ammon
Fatidicus, nostris donans per grælia Mauris
Byzæcii campos: Carcasan ire superbum
Per Libycos populos, et pacem reddere mundo.
Ammonis his dictis, gentes Bellona coegit,
Innumeras vestros iterum remeare per agros.

Ibid. VI, 515 et seq. — S.-M.

Gentes nostras ne crede fugaces;
Si veniet princeps, totumque exhaust orbem,
Secum ad bella movens. Nec Maximianus apertos

Irrité de tant d'audace, le général romain les fit mettre à mort ¹.

— [Malgré le succès qu'il venait d'obtenir, Jean n'osa poursuivre plus loin les Barbares; il s'était aperçu que ce n'était pas la crainte qui les faisait reculer devant lui et il reconnut les périls qui le menaçaient, s'il s'acharnait plus long-temps à leur poursuite. Il prit donc le parti de rétrograder à son tour, pour les attirer vers le rivage de la mer, dans des lieux où il serait plus facile de les combattre. Carcasan et Antalas, qui observaient les mouvements des Romains, prirent cette retraite pour une fuite; ils revinrent sur leurs pas, et se postèrent dans des lieux élevés ², tandis que les Romains couvrirent de leurs tentes les bords de la mer, en plaçant au milieu d'eux les Maures alliés ³. La discorde se répandit bientôt dans l'armée, une sédition s'y éleva; des chefs ambitieux cherchaient à renouveler les criminelles entreprises des successeurs de Salomon. Tarasès, Rhécinaris, et d'autres généraux, s'efforcèrent de rétablir l'ordre; leurs efforts furent vains, et cette révolte aurait peut-être amené les plus fâcheux évé-

LVII.
[Défaite des
rebelles et
pacification
de l'Afrique.]

Bis potuit conferre manus, cum sceptrā teneret
Romani princeps populi, victorque per omnes
Pœnorum gentes bellis transiret acerbis.

CORIPUS, VI, 528 et seq. — S.-M.

- ¹ Ut magis hos nostros teneatis certius agros.
Sic ait : et quinque erectis jubet ordine lignis
Stipite suspendi Maurorum colla bicorni,
Jussu præcipiti. Celeres fecere ministri.

Ibid. VI, 539 et seq. — S.-M.

- ² Senserat hoc cautus Carcasan montibus altis,
Antalasque ferox : subito, crepitante tumultu,
Castra movent : timidi planis consistere campis,
Deseruere locos, fossasque in montibus altis
Constituere metu, et celsis junxere camelis.

Ibid. VII, 36 et seq. — S.-M.

- ³ Littora Romanus densis exercitus armis

nements, si Coutzinas et les Maures fidèles n'étaient accourus au secours du général¹. Les soldats des deux nations en seraient venus aux mains, si Rhécinaris n'était parvenu par ses discours conciliants à les calmer et à ramener la paix. Jean décampa aussitôt, et vint prendre position dans un lieu appelé *les Champs de Caton*², dont la situation nous est inconnue. Carcasan et Antalas l'y suivirent, et vinrent se placer à peu de distance; et des deux côtés on ne tarda pas à se préparer à une bataille décisive. Pour se rendre leurs dieux favorables, les Africains leur offrirent d'abondants sacrifices : les uns s'adressent à Gurzil, qui est Jupiter Ammon; d'autres invoquent Mars, et d'autres encore présentent des victimes humaines à leur dieu Mastiman³. On s'attaque au lever de l'aurore. Jean donne le signal du combat, en chargeant lui-même les ennemis à la tête de ses gardes. Ils ne tardèrent pas à mettre le désordre dans l'armée africaine, où ils firent un grand carnage. Coutzinas et les alliés maures furent moins heureux de leur côté : repoussés avec perte, ils étaient sur le point d'abandonner le champ de bataille, quand ils virent Jean

Occupat, et latos implent tentoria campos;
Massylique duces medios posuere Latinos.

CORIPPUS, VII, 41 et seq. — S.-M.

¹ Vix ea fatus erat, densis Maurusia signis
Agmina per latos ruperunt undique campos,
Auxilio ventura ducis.

Ibid. VII, 127 et seq. — S.-M.

² Commotis littora signis
Deserit, et campis posuit sua castra Catonis.

Ibid. VII, 165, 166. — S.-M.

³ Hi mactant Gurzil miti tibi, corniger Ammon;
Igniferique colunt quæ Mazax numina Martis
Accipit, atque deum belli putat esse potentem;
Mastiman alii : Maurorum hoc nomine gentes
Tenarium dixere Jovem, cui sanguine multo
Humani generis mactatur victima pesti.

Ibid. VII, 304 et seq. — S.-M.

vainqueur arriver à leur secours; ils reprennent courage, repoussent leurs ennemis, et les mettent dans une déroute complète. Cette victoire décisive mit fin à la guerre d'Afrique. Antalas, sans espoir de continuer la guerre, se soumit à la domination impériale¹, et les Barbares furent repoussés jusqu'aux extrémités de l'Afrique². Pour Carcasan, il périt sur le champ de bataille; sa tête, séparée de son corps, fut placée au haut d'une lance et promenée dans les rues de Carthage. Ainsi fut accomplie la prédiction mensongère de ses devins, qui lui avaient promis de le faire entrer triomphant dans les murs de cette capitale de l'Afrique³. Jean ramena ses troupes victorieuses dans Carthage, et continua de gouverner l'Afrique, dont rien ne troubla plus de longtemps la tranquillité.] — S.-M.

En Italie, Totila étendait ses conquêtes. Sa réputation lui ouvrait tous les passages. On comparait sa justice, sa tempérance, son humanité, avec les rapines, les débauches, les cruautés des généraux et des soldats romains. On désirait de l'avoir pour maître, et avant que d'attaquer une ville, il avait déjà gagné le cœur des habitants. Constantianus manda à l'empereur que ses forces n'étaient pas suffisantes pour tenir contre un si redoutable ennemi; et cette lettre fut signée de tous les généraux. Totila, de son côté, écrivit au sénat de

LXVIII.
Progrès de
Totila.
Proc. Got.
l. 3, c. 9.

¹ Les Maures de la Byzacène et de la Numidie furent si bien soumis, dit Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 17, qu'ils semblaient de vrais esclaves. Οἱ Μαυροσίτων τῶν ἐν Βυζακίῳ τε καὶ

Νουμιδίᾳ, τὸ κράτος εἶχον, εἶποντό τε αὐτῷ ἐν ἀνδραπόδων λόγῳ. — S.-M.

² Οἱ δὲ λοιποὶ ἐς τῆς Αἰθίως τὰς ἐσχατίας διέφυγον. *Proc. de bel. Vand.* l. 2, c. 28. — S.-M.

³ Celsas Carthaginis arces Carcasan dactor, populis comitantibus, altus Per medias ibit; tunc cum, cervice recisa, Infixum rigido vidit caput Africa conto.

CORIPPUS, V, 184 et seq. — S.-M.

Rome ; il lui rappelait les bienfaits de Théodoric et d'Amalasonte, et mettait en parallèle la tyrannie des ministres de l'empereur, les vexations cruelles du surintendant Alexandre, la barbarie des généraux et des soldats, qui tenaient les Italiens dans la plus dure servitude, sous prétexte de les défendre. *Nous vous avons déjà vengés en partie*, ajoutait-il ; *prétez-nous la main pour vous tirer de l'abîme où votre imprudence vous a plongés. Un retour volontaire nous prouvera que votre défection a été forcée. Sacrifiez à votre sûreté présente les espérances dont l'empereur vous amuse.* Cette lettre ayant été portée au sénat par des prisonniers, auxquels Totila donna la liberté, Jean-le-Sanguinaire, qui commandait dans Rome, empêcha d'y faire aucune réponse. Totila en écrivit une seconde, dans laquelle il s'engageait par les serments les plus saints à ne pas permettre qu'aucun Romain éprouvât, de la part des Goths, ni mauvais traitement, ni dommage. Il fit faire un grand nombre de copies de cette lettre, qui se trouvèrent un matin affichées dans les lieux de Rome les plus fréquentés, sans qu'on pût découvrir par qui elles avaient été introduites. On en soupçonna les prêtres ariens, qui furent chassés de la ville. Totila, n'espérant plus rien de la bonne volonté des Romains, envoya en Calabre un détachement de son armée pour assiéger Otrante [*Hydruntum*], et marcha vers Rome avec le reste de ses troupes. Cependant l'empereur, ne pouvant plus compter sur les généraux qu'il avait en Italie, se détermina enfin à y envoyer Bélisaire.

LIVRE XLVII.

- i. Arrivée de Bélisaire en Italie. ii. Tibur pris et saccagé par les Goths. iii. Divers mouvements de Bélisaire et de Totila. iv. Siège d'Édesse. v. Prières inutiles du médecin Étienne. vi. Attaque de la ville. vii. Nouvelle attaque. viii. Levée du siège. ix. Débordement de la mer. x. Trêve de quatre ans pour la Lazique. xi. L'Arménie fortifiée. xii. Bélisaire demande du secours à l'empereur. xiii. Conquêtes de Totila. xiv. Totila devant Rome. xv. L'empereur envoie quelques secours en Italie. xvi. Secours des Romains battu devant Rome. xvii. Flotte de Sicile prise par les Goths. xviii. Pélage député à Totila. xix. Famine à Rome. xx. Bélisaire vient à Porto. xxi. Succès de Jean dans l'Italie méridionale. xxii. Entreprise de Bélisaire pour secourir Rome. xxiii. La témérité d'Isac la fait échouer. xxiv. Prise de Rome. xxv. Ronté de Totila. xxvi. Reproches de Totila aux sénateurs. xxvii. Totila demande la paix. xxviii. Erreur à Constantinople au sujet de la Pâque. xxix. Bélisaire empêche Totila de ruiner Rome. xxx. Totila sort de Rome. xxxi. Spolète reprise par les Romains. xxxii. Tarente fortifiée. xxxiii. Bélisaire rentre dans Rome. xxxiv. Il la défend contre Totila. xxxv. Succès de Jean en Campanie. xxxvi. Jean surpris par Totila. xxxvii. Vérus défait par Totila. xxxviii. Bélisaire passe en Sicile. xxxix. Divers événements de cette année. xl. Mort de Théodora. xli. Conon assassiné. xlii. Totila prend Rusciane. xliii. Bélisaire abandonne l'Italie. xliv. Mécontentement d'Artaban. xlv. Conjuración contre Justinien. xlvi. Elle est découverte. xlvii. Théodebert irrité contre Justinien. xlviii. Les Gépides et les Lombards implorent le secours de Justinien. xlix. Services rendus à Totila par un prince lombard et par un garde de Bélisaire. l. Totila reprend Rome. li. Belle défense de Paul. lii. Totila rétablit Rome. liii. Prise de plusieurs villes. liv.

Ravage de la Sicile. LV. Divers événements en Orient. LVI. Artaban recouvre la Sicile. LVII. Germain choisi pour général contre Totila. LVIII. Incursion des Esclavons. LIX. Mort de Germain. LX. Jean substitué à Germain. LXI. Romains défaits par les Esclavons. LXII. Courses des Huns arrêtées par Justinien. LXIII. Ambassade de Chosroès à Justinien. LXIV. Siège de Pétra. LXV. Levée du siège de Pétra. LXVI. Les Perses maltraités en Lazique. LXVII. Défaite de Choriape. LXVIII. Les Abasges vaincus. LXIX. Révolte des Apsiliens apaisée. LXX. Révolte et punition d'Anatozade fils de Chosroès. LXXI. Nouvelle ambassade de Chosroès. LXXII. Bessas prend Pétra. LXXIII. Suite de la prise de Pétra. LXXIV. Continuation de la guerre en Lazique. LXXV. Siège d'Archéopolis. LXXVI. Nouvelle trêve de cinq ans. LXXVII. Progrès de Merméroès en Lazique. LXXVIII. La guerre continue dans la Lazique. LXXIX. Phénomènes extraordinaires. LXXX. Des moines apportent les vers à soie à Constantinople. — LXXXI. [Commerce de la soie entre les Romains et les Chinois.]

JUSTINIEN.

AN 544.

I.
Arrivée de
Bélisaire en
Italie.

Proc. Got.
I.3, c. 10.

BÉLISAIRE, parti de Constantinople avec très-peu de soldats, leva sur la route quatre mille volontaires à ses dépens, et se rendit à Salone. Il aurait voulu s'établir à Rome, comme dans le centre de l'Italie : mais les Goths étant répandus dans tout le pays d'alentour, il avait trop de troupes pour y passer sans être aperçu, et trop peu pour risquer un combat. Il prit donc le parti d'aller à Ravenne, et d'en faire sa place d'armes. Avant que de quitter Salone, il apprit que la garnison d'Otrante, réduite à l'extrémité, avait promis de se rendre, si elle n'était secourue avant un certain jour. Ayant fait aussitôt embarquer Valentinus avec des soldats et des provisions, il lui ordonna de changer la

garnison, qui avait beaucoup souffert de la faim et des maladies, et de laisser dans la place des vivres pour un an. Ce secours, arrivé quatre jours avant le terme fixé par la capitulation, obligea les Goths à lever le siège. Valentinus perdit quelques soldats qui s'étaient hasardés à faire des courses hors de la place, et revint à Salone. Bélisaire passa par mer à Pola en Istrie, où il s'arrêta quelques jours pour exercer ses troupes et les mettre en bon ordre. Totila, voulant s'instruire de leur nombre, usa de ce stratagème : il contrefit des lettres du gouverneur de Gènes¹ qui demandait à Bélisaire un prompt secours, et les envoya par cinq officiers intelligents, déguisés en soldats romains. Bélisaire s'y méprit; il les reçut dans son camp, et leur répondit qu'il irait incessamment secourir Gènes avec toutes ses troupes. Ces espions firent le rapport de l'état où ils avaient trouvé cette armée prétendue, dont l'unique force était dans la capacité de son général.

Totila campait près de Tibur². Quelques habitants ayant pris querelle avec la garnison, composée d'Isauriens, introduisirent les Goths pendant la nuit. Les Isauriens s'ouvrirent un passage et se sauvèrent presque tous. En cette occasion, Totila, pour la première fois, usa d'une cruauté peu conforme à son caractère. Il voulait intimider la ville de Rome, qui n'était éloignée que de cinq à six lieues. Il abandonna Tibur au pillage; tout fut passé au fil de l'épée³. L'évêque éprouva

II.
Tibur pris et
saccagé par
les Goths.
Proc. Got.
l. 3, c. 10.
Marc. chr.

¹ Bonus, neveu de Jean. Βόνος ἰσαύρου ἀνεψιὸς προϋρᾶς ἀρχὸν τῆς ἐν ἰανούα. Proc. *de bel. Goth.* l. 3, c. 10. Ce Jean était Jean neveu de Vitalien, allié à la famille impériale. — S.-M.

² C'est la moderne Tivoli. — S.-M.

³ Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 10, distingue parmi les victimes un certain Catellus, homme illustre parmi les Italiens, Κάταλλος ἐν τοῖς Ἰταλ. ταῖς ἀνὴρ δόκιμος. — S.-M.

la barbarie et l'insolence du soldat arien. Les Goths se rendirent maîtres des bords du Tibre, en sorte que la communication fut fermée entre Rome et la Toscane.

III.
Divers mon-
vements de
Bélisaire et
de Totila.
Proc. Got.
l. 3, c. 11.

L'armée de Totila était en partie composée de déserteurs, que la bonté de ce prince avait attirés à son service. Bélisaire, étant à Ravenne, voulut les engager à revenir sous les étendards de l'empire. Il fit publier une amnistie, menaçant en même temps des châtimens les plus rigoureux ceux qui demeureraient attachés aux ennemis. Mais il n'en put regagner un seul. Thorimuth et Vitalis¹ entrèrent dans l'Émilie avec les soldats illyriens, pour reprendre les places de cette contrée, dont les Goths s'étaient emparés. Cette expédition n'eut aucun succès. Les Illyriens, mécontents de n'être pas payés, apprenant qu'une troupe de Huns faisait des courses sur leurs terres, abandonnèrent Vitalis et retournèrent dans leur pays. Ils envoyèrent de là faire des excuses à l'empereur, qui parut d'abord fort irrité, et leur pardonna ensuite. Totila, instruit de leur départ, crut pouvoir se rendre maître de Bologne [*Bononia*]; mais le détachement envoyé à cet effet fut surpris en chemin et taillé en pièces². Les Goths assiégeaient Auxime; Bélisaire fit partir un secours de mille hommes, sous la conduite de Thorimuth, de Ricilas et de Sabinianus. Ils entrèrent pendant la nuit, et dès le lendemain ils se disposèrent à faire une sortie. Comme on était d'avis de s'assurer auparavant de la position et de la force des ennemis, Ricilas, dont la bravoure

¹ Procope donne toujours à cet officier le nom de Vitalius, Βιτάλιος.
— S.-M.

² Nazarès, Ναζάρης, homme illustre, ἀνὴρ λόγιμος, Illyrien de race,

Ἰλλυριὸς γένος, commandant des troupes illyriennes, κρατιωτῶν τῶν ἐν Ἰλλυριοῖς ἀρχῶν, se distingua beaucoup dans cette affaire, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 11. — S.-M.

naturelle se trouvait alors échauffée par le vin, voulut sortir seul, et s'approcha du camp des Goths pour le reconnaître. Il fut bientôt enveloppé; et pendant qu'il se défendait avec courage, la troupe des Goths grossissant toujours, et les Romains étant accourus de la ville, il y eut un rude combat, où les Romains ne purent sauver que le corps de Ricilas, qui fut accablé de traits. On le remporta dans Auxime. Thorimuth et Sabinianus, trop faibles pour combattre les Goths, jugèrent que leurs troupes ne feraient qu'affamer la place, et résolurent de se retirer la nuit suivante. Totila, sur l'avis d'un déserteur, posta deux mille de ses plus braves soldats à une lieue et demie¹ de la ville. Les Romains donnèrent dans l'embuscade et perdirent deux cents hommes. Les deux capitaines s'échappèrent avec le reste, et gagnèrent Rimini [*Ariminum*], laissant les Goths maîtres de tous les bagages. Dès le commencement de la guerre, Vitigès avait saccagé Pisaure et Fanum², et en avait détruit les murs. Bélisaire voulut remettre Pisaure en état de défense, parce que cette ville était environnée de pâturages propres à faire subsister la cavalerie. Il envoya de nuit prendre la mesure des portes, qu'il fit faire à Ravenne, et porter par mer. Thorimuth et Sabinianus eurent ordre de les mettre en place, et de travailler aussitôt au rétablissement des murs. Tout fut exécuté avec une telle diligence que Totila, étant accouru pour empêcher l'ouvrage, le trouva presque achevé, et fut obligé de retourner devant Auxime. Bessas avait quitté Spolète pour se jeter dans Rome. Bélisaire, qui craignait surtout pour cette ville,

¹ A 30 stades, selon Procope, de *bel. Goth.* l. 3, c. 11. —S.-M.

² Πίσσαυρος καὶ Φάνος, actuellement Pésaro et Fano. — S.-M.

y envoya encore Barbatton de Thrace, et Artasirès, perse de nation ¹, avec ordre de se tenir renfermés, sans faire aucune sortie, et de tout préparer pour une vigoureuse défense. Totila se rendit maître d'Auxime pendant l'hiver; Firmum et Asculum ² capitulèrent après quelques jours de siège.

iv.
Siège d'É-
desse.
Proc. Pers.
l. 2, c. 26.
Evag. l. 4,
c. 27.

Tandis que la faiblesse de Bélisaire le mettait hors d'état d'arrêter en Italie les progrès de Totila; son absence ouvrait à Chosroès une libre entrée dans la Mésopotamie. Ce prince, regardant comme un affront de n'avoir pu approcher d'Édesse quatre ans auparavant, résolut de la détruire : il ne menaçait de rien moins que de réduire les habitants en captivité ³, et le terrain de la ville en pâturages ⁴. Il marcha donc avec une grande armée ⁵, et envoya une troupe de Huns pour enlever les troupeaux qui paissaient au pied des murailles ⁶. Les bergers, joints aux habitants et aux soldats, repoussèrent vigoureusement les ennemis, et un paysan tua d'un coup de fronde le chef des Huns ⁷. Ce premier échec ébranla la résolution du roi de Perse; il comença de craindre que cette entreprise ne lui attirât

¹ Ἀρτασίρης ἀνὴρ Πέρσης. — S.-M.

² Φίρμουν καὶ Ἀσκουλον, actuellement Fermo et Ascoli. — S.-M.

³ Ἐδεσσηνοὺς μὲν ἀνδραποδιστὴν ἠπαύλοισιν ἀπαντας ἐς τὰ Παρσῶν ἦδη. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 26. — S.-M.

⁴ C'était moins, dit Procope, de bel. Pers. l. 2, c. 26, pour combattre Justinien, qu'il vint assiéger cette ville, que pour faire la guerre au dieu que révèrent les chrétiens. Οὐ γὰρ πρὸς Ἰουστινιανὸν πεποίηται..... ὅτι μὴ ἐπὶ τὸν θεὸν, ὡς περ χριστιανοὶ σέβονται μόνον. — S.-M.

⁵ C'était, dit Procope, de bel. Pers. l. 2, c. 26, sa quatrième invasion sur le territoire romain, τὸ τέταρτον ἐς γῆν τὴν Ῥωμαίων ἐσέβαλλον. — S.-M.

⁶ Vers la partie, dit Procope, de bel. Pers. l. 2, c. 26, qui domine le cirque, ὅς δ' ἔστι τοῦ ἵπποδρομίου καθ' ἑαυτὸν ἐστίν. — S.-M.

⁷ Après cet échec les Perses et leurs alliés placèrent leur camp à sept stades de la ville. Οἱ δὲ βάρβαροι ἀπὸ σαδίων τῆς πόλεως ἐπὶ τὰ διασκηνημένοι, ἐκρατοπεδεύσαντο ἀπαντας. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 26. — S.-M.

un nouvel affront, et il fit dire¹ aux habitants qu'il consentait à leur laisser la vie, pourvu qu'ils se rachetassent. Les députés de la ville lui offrirent la même somme de deux cents livres d'or qu'ils lui avaient donnée la première fois. Le roi rejeta cette offre avec mépris; et après une longue et pompeuse énumération de ses exploits, il leur déclara qu'il les traiterait avec plus de rigueur qu'il n'avait fait à aucun peuple vaincu, s'ils ne lui mettaient entre les mains tout l'or et l'argent renfermé dans l'enceinte de leurs murailles. Comme ils se récriaient sur une proposition si intolérable, et que, pour rabattre son orgueil, ils lui rappelaient l'incertitude des événements de la guerre, il les interrompit en colère et les chassa de sa présence. Le lendemain, il fit commencer hors de la portée du trait une plate-forme qu'on devait pousser jusqu'aux murs de la ville. Elle était construite de terre, de grosses pierres, et d'arbres avec leurs branches. Tous ces matériaux, entassés et pressés les uns sur les autres, se liaient ensemble, et s'élevaient à une extrême hauteur. Pierre, Martin et Péranius s'étaient enfermés dans Édesse: ils firent une furieuse sortie, dans laquelle un officier nommé Argec tua de sa main vingt-sept ennemis. Comme la terrasse était déjà à la portée du trait, et que les Romains y lançaient quantité de pierres et de flèches enflammées, les travailleurs se mirent à couvert derrière de grands rideaux de poil de chèvre, qui, suspendus à de longues perches, arrêtaient et amortissaient les coups.

¹ Il chargea de cette commission son interprète Paul, et on envoya quatre des principaux de la ville, τὼν δοκίμων, qui s'abouchèrent par

l'ordre du roi avec Zaberganès, un des grands de sa cour. Il a déjà été question ailleurs de ce personnage. — S.-M.

v.
Prières inu-
tiles du mé-
decin
Étienne.

Les habitants, alarmés de ce terrible ouvrage, qui s'avancait de plus en plus vers les murs, engagèrent Étienne, célèbre médecin, autrefois attaché au service de Cabad, qu'il avait guéri d'une dangereuse maladie, à s'employer pour eux auprès du roi. Étienne alla au camp des Perses, et s'étant présenté devant Chosroès : « Seigneur, lui dit-il, l'humanité fait le caractère des « bons rois. Les victoires et les conquêtes vous procu-
« reront d'autres titres; mais les bienfaits peuvent seuls
« vous mériter le nom le plus cher à votre siècle et le
« plus honorable aux yeux de la postérité. S'il est une
« ville au monde qui doive ressentir les effets de cette
« bonté, c'est celle que vous menacez de détruire. Édesse
« m'a donné le jour; j'ai rendu la vie à votre père; j'ai
« conservé votre enfance. Hélas! quand je conseillais
« à Cabad de vous choisir pour successeur préférable-
« ment à vos frères, pouvais-je prévoir que je préparais
« la ruine de ma patrie! Aveugles mortels, nous sommes
« nous-mêmes les artisans de nos malheurs! Si vous
« vous souvenez de mes services, je vous demande au-
« jourd'hui une récompense qui ne vous sera pas moins
« avantageuse qu'aux habitants d'Édesse. En leur lais-
« sant la vie, vous vous épargnerez le reproche de
« cruauté. » Chosroès n'avait point l'ame sensible à la reconnaissance; mais, se déguisant à l'ordinaire, il feignit d'être touché, et répondit à Étienne, qu'en sa considération, il voulait bien s'éloigner d'Édesse, à condition qu'on lui mettrait entre les mains les généraux Pierre et Péranius¹, nés esclaves de son père, qui osaient

¹ Pierre était né dans l'Arzanène, province de l'Arménie, frontière de l'empire et soumise à la Perse. Péra-

nus, comme on a déjà eu occasion de le remarquer, était fils de Gourgénès, roi d'Ibérie. — S.-M.

porter les armes contre lui : « S'ils refusent de me les « livrer, ajouta-t-il, ma bonté veut bien encore leur « laisser le choix, ou de payer sur l'heure cinquante « mille livres d'or, ou de recevoir dans la ville mes « officiers, qui feront une exacte recherche et m'ap- « porteront tout ce qui s'y trouvera d'or et d'argent : « j'abandonnerai le reste aux habitants. » Étienne, pé- « nétré jusqu'au cœur de cette cruelle raillerie, ne ré- « pliqua pas une parole; il partit avec une profonde tristesse, et porta dans la ville le trouble et la cons- ternation. Il paraît que les Édesséniens commençaient à se défier de l'ancienne fable, sur la foi de laquelle ils avaient cru leur ville imprenable. Ils envoyèrent encore des députés, qui furent insultés et chassés avec outrage. Martin lui-même eut plusieurs conférences avec les principaux seigneurs; mais elles se passèrent en con- testations infructueuses.

Cependant les assiégés ne perdirent pas toute espé- rance: ils creusèrent un souterrain pour faire ébouler la terrasse. Ils avaient déjà pénétré jusqu'au milieu, lorsque les Perses, ayant entendu le bruit des mineurs, commencèrent à fouiller les flancs de la plate-forme pour les rencontrer. Les mineurs s'en étant aperçus, comblèrent le souterrain et se retirèrent. Ils prirent un autre moyen de détruire l'ouvrage; ce fut de miner seulement la pointe de la terrasse, et d'y creuser une chambre, qu'ils remplirent des bois les plus combus- tibles, frottés encore d'huile de cèdre, de soufre et de bitume. Le feu y prit aisément, et dès la nuit suivante on aperçut des tourbillons de fumée qui perçaient en différents endroits. En même temps les Romains, pour donner le change aux ennemis, y jetèrent quantité de

vi.
Attaque de
la ville.
Proc. Pers.
l. 2, c. 27.

pots à feu et de flèches enflammées. Les Perses, ne se doutant pas qu'il y eût d'autre cause de l'incendie, accouraient de toutes parts pour l'éteindre, tandis que les Romains les accablaient d'une grêle de traits. Chosroès s'y transporta lui-même au point du jour, et fut le premier à découvrir que le feu sortait des entrailles de la plate-forme. Il fit travailler toute son armée à jeter de la terre pour étouffer les flammes et de l'eau pour les éteindre, mais sans succès. La fumée, ne trouvant plus d'issue dans un endroit, s'ouvrait ailleurs un passage; et l'eau versée sur le soufre et le bitume augmentait la violence de l'embrasement. Sur le soir la fumée était si épaisse, et s'élevait si haut, qu'on l'aperçut de la ville de Carrhes¹, à dix ou douze lieues, et encore plus loin. Dans l'agitation et le désordre où étaient les Perses, la garnison sortit de la ville, monta sur la terrasse, et fit un grand carnage. Enfin la flamme éclatant de toutes parts, il fallut renoncer à cet ouvrage. Six jours après, Chosroès fit escalader la muraille de grand matin; mais, après un rude combat, les Perses furent repoussés, et obligés d'abandonner les échelles, que les assiégés tirèrent dans la ville. Le même jour, à midi, il fit attaquer une des portes²; la garnison, les paysans renfermés dans la ville, et grand nombre d'habitants, sortirent sur les ennemis et les repoussèrent encore. Pendant qu'ils les poursuivaient, Paul, l'interprète ordinaire de Chosroès, vint au-devant d'eux leur annoncer que Rhécinaris³ venait d'arriver, et

¹ Ville célèbre et très-ancienne, située au midi d'Édesse. — S.-M.

² Selon Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 27, c'était la grande porte, τὴν μεγάλην καλουμένην πύλιν. — S.-M.

³ C'est cet officier dont il a déjà été question, ci-dev. l. XLVI, § 64, p. 105, et qui après la guerre de Perse fut envoyé en Afrique avec Jean Troglita. — S.-M.

qu'il apportait, de la part de l'empereur, la conclusion du traité. Ce député était depuis plusieurs jours dans le camp des Perses; mais le roi en avait fait mystère, afin d'avoir le temps de prendre la place. Paul invita les généraux à se rendre auprès du roi, pour être témoins de la ratification. On lui répondit que Martin, étant malade, ne pourrait s'y trouver que dans trois jours.

Cette réponse blessa tellement la fierté de Chosroès, que le lendemain il se prépara de nouveau à forcer la ville. Il fit couvrir de briques les débris de la terrasse, pour y placer ses batteries qui lançaient des pierres et de gros javelots. Le jour suivant, toutes ses troupes avancèrent dès le grand matin pour donner l'assaut. Les Sarrasins furent placés derrière, à dessein d'arrêter les fuyards, lorsque la ville serait prise. On planta les échelles, et d'abord les Perses avaient l'avantage, parce que les habitants ne s'attendaient pas à cette attaque: mais bientôt l'alarme s'étant répandue, toute la ville accourt sur la muraille; les habitants, les paysans, tous deviennent soldats et repoussent l'ennemi: les femmes, les enfants, les vieillards, servent les combattants avec une ardeur incroyable; les uns leur fournissent des pierres; les autres font bouillir l'huile et la poix qu'on verse à grands flots sur les assiégeants. Les Perses, rebutés d'une résistance si meurtrière, jettent leurs armes, et refusent de s'exposer à une mort certaine. Chosroès, embrasé de colère, les menace, les frappe, les oblige de retourner à l'attaque. Ils sont encore contrains de céder aux efforts des assiégés. Enfin Chosroès, plein de dépit et de rage, est forcé sur le soir de regagner son camp. Azaréthès, que Cabad avait

vii.
Nouvelle at-
taque.

Proc. Pers.
l. 2, c. 27.
Got. l. 4, c. 14.

autrefois si mal reçu après une victoire qui lui avait coûté trop de sang, se signala en cette rencontre : peu s'en fallut qu'il ne pénétrât dans la ville¹; il était déjà maître de l'avant-mur, et battait la seconde muraille, lorsque Péranius, à la tête d'un corps nombreux, sortit sur lui et le repoussa. Procope raconte que, dans cette attaque, un grand éléphant, portant sur son dos une haute tour chargée de tireurs d'arc, s'avança vers la ville, et semblait être une de ces terribles machines, nommées Hélepoles, que Démétrius Poliorcète avait autrefois inventées pour la destruction des places. Les flèches qui pleuvaient du haut de cette tour abattaient ceux qui défendaient la muraille, et la ville courait risque d'être escaladée en cet endroit, lorsqu'un Romain s'avisa de suspendre un porc au haut du mur. L'éléphant, effrayé des cris de cet animal, s'arrêta d'abord, ensuite tourna le dos, et se retira pas à pas, malgré les efforts de ses conducteurs.

VIII.
Levée du
siège.

Les Romains employèrent la nuit aux préparatifs nécessaires pour se défendre contre un second assaut. Mais les ennemis ne parurent pas le lendemain; le jour suivant, après une nouvelle tentative qui ne fut pas fort opiniâtre, Paul vint encore inviter Martin à une entrevue. Ce général se rendit au camp; et l'ouvrage de cette paix, qui, depuis quatre ans qu'elle était arrêtée, laissait subsister une guerre sanglante, fut enfin consommé. Chosroès n'exigea des Edesséniens que cinq cents livres d'or, et leur promit par écrit de ne plus exercer contre eux aucune hostilité. Ayant en-

¹ Il attaqua la porte *Soïna*, τὰς Σοίνας καλουμένας, vers un lieu nommé *Tripyrgia*, Τριπυργίαν καλοῦσι τὸν

χώρον. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 27. Voy. ce que j'ai dit au sujet de ce général, t. 8, p. 159, n. I, l. XLII, § 42. — S. M.

suite mis le feu à son camp, il se retira en Perse avec son armée.

Cette année la mer se déborda en Thrace, et inonda l'espace de quatre mille pas. Les eaux couvrirent tous les environs d'Odessus, de Dionysiopolis et d'Aphrodisias; quantité d'hommes et de bestiaux y périrent. Au bout de quelques jours, la mer rentra dans son lit. Malgré les grandes dépenses que Justinien était obligé de soutenir pour ses guerres en Orient et en Occident, et plus encore pour le nombre infini de bâtiments et de villes entières qu'il faisait construire ou réparer, il fit un acte de générosité extraordinaire, et qui prouve que Pierre Barsamès n'était pas encore intendant des finances. Il remit à ses sujets tous les reliquats des sommes qu'ils devaient au fisc depuis vingt-deux ans. *Justus*, neveu de l'empereur, mourut de maladie. *Péranus*, fils de *Gourgénès*, roi d'Ibérie, qui, depuis que son père s'était retiré à la cour de Justin, servait les Romains avec zèle et avec courage, tant en Italie qu'en Orient, tomba de cheval à la chasse, et mourut de sa chute. Pour le remplacer, l'empereur envoya en Orient *Marcellus*, fils de sa sœur¹ : c'était un jeune homme dont l'histoire ne nous a conservé que le nom.

Comme le traité de paix qui venait de recevoir sa dernière forme par l'échange des ratifications était le même dont les conditions avaient été arrêtées quatre ans auparavant, la Lazique n'y était pas comprise. C'était une conquête postérieure, et *Chosroès* prétendait s'y maintenir. Il se disposait même à enlever aux

ix.
Déborde-
ment de la
mer.

Theoph. p.
190.
Anast. p. 64.
Cedr. t. 1,
p. 375.
Hist. Misc.
l. 16, ap. Mur-
rat. t. 1, part.
1, p. 108.
Just. Novel.
147, 148.
Proc. Pers.
l. 2, c. 28.

AN 545.

x.
Trêve de
quatre ans
pour la La-
zique.

Proc. Pers.
l. 2, c. 28.
Got. l. 4, c. 10.
Marc. chr.
Agath. l. 2,
p. 55.

¹ Il y envoya aussi avec lui *Constantianus*, qui avait déjà été employé dans les négociations avec les Perses.

Il jouissait d'une grande considéra-
tion et de beaucoup de crédit auprès
de la cour de Perse. — S.-M.

Romains quelques places qui leur restaient encore dans ce pays. Justinien, de son côté, désirait de rentrer en possession de toute la province : il députa donc au roi ¹, pour demander la restitution de la Lazique. Chosroès répondit que c'était une affaire de longue discussion, et que, pour balancer les droits des deux partis, on avait besoin d'une trêve ; mais qu'il ne l'accorderait qu'à condition que l'empereur lui donnerait une somme d'argent, et lui enverrait un fameux médecin, nommé Tribunus, qui l'avait déjà guéri d'une grande maladie. L'empereur lui envoya sur-le-champ le médecin avec deux mille livres d'or, et l'on convint d'une trêve de quatre ans pour la Lazique. La mémoire de ce médecin mérite d'être conservée. Né en Palestine, il était encore plus recommandable par sa piété, par son désintéressement, par la douceur de ses mœurs, que par la profonde connaissance de son art. Chosroès, après l'avoir gardé un an, lui permit de retourner dans sa patrie, et le pressa de déclarer ce qu'il souhaitait pour sa récompense. Tribunus ne demanda rien autre chose que la liberté de quelques prisonniers romains. Le roi, pour ne lui pas céder en générosité, lui en fit remettre trois mille, outre ceux qu'il avait demandés. Une querelle survenue entre deux princes sarrasins ² aurait rompu la paix aussitôt qu'elle fut conclue, si Chosroès n'avait eu besoin de repos. Quoique Aréthas eût abandonné Bélisaire dans la guerre de Mésopotamie, il n'avait pas changé de parti. Alamondare, toujours at-

¹ Les deux ambassadeurs qui avaient été chargés de cette négociation, étaient Constantianus et Sergius. — S.-M.

² Ἀρέθας καὶ Ἀλαμόνδαρος οἱ τῶν Σαρακενῶν ἀρχόντες. Proc. de bel.

Pers. l. 2, c. 28. J'ai déjà eu plus d'une fois l'occasion de parler de ces deux chefs arabes. Le premier, roi de Ghassan, était allié des Romains, et l'autre, qui régnait à Hira, suivait constamment le parti des Perses. — S.-M.

taché aux Perses, enleva un des fils d'Aréthas¹, et l'immola à Vénus², la grande déesse des Sarrasins. Aréthas rassembla toutes ses troupes, et vint attaquer son ennemi. Alamondare fut défait avec un grand carnage, et peu s'en fallut que ses deux fils ne tombassent entre les mains d'Aréthas, qui aurait usé de cruelles représailles.

Ce fut apparemment pendant la trêve avec les Perses que Justinien répara tant de places en Arménie. Martyropolis n'avait que de faibles murailles; elles furent élargies et exhaussées. On fortifia les défilés des montagnes qui donnaient passage de la Persarménie dans la Sophanène, et l'on y mit garnison. J'ai parlé³, sous le règne d'Anastase, des ouvrages que Justinien fit à Mélitène et à Théodosiopolis. Dans la petite Arménie, il répara les murs de Satala, de Colonia, de Sébaste et de Nicopolis : il y fit bâtir plusieurs forteresses et un grand nombre de monastères.

Tant de dépenses épuisaient le trésor de l'empereur. Ses troupes d'Italie, réduites à un petit nombre, mal payées, presque sans armes, sans habits, sans chevaux, n'osaient paraître devant l'ennemi. Bélisaire, au désespoir, fit partir pour Constantinople Jean, neveu de Vitalien⁴. Comme il se défiait de l'affection de cet officier, il lui fit promettre avec serment qu'il reviendrait dès qu'il se serait acquitté de sa commission. Dans sa lettre à l'empereur, il exposait le déplorable état de

xi.
L'Arménie
fortifiée.
Proc. ædif.
l. 3, c. 2, 3
4, 5.

xii.
Bélisaire de-
mande du
secours à
l'empereur.
Proc. Got.
l. 3, c. 12.
anecd. c. 5.
Jorn. de reb.
Got. c. 60.

¹ Les auteurs arabes font connaître les noms de plusieurs des fils d'Aréthas ou Hareth. — S.-M.

² Τῇ Ἀρροδίτῃ θύῃ. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 28. Il est probable que par le nom de Vénus les Grecs ont entendu désigner Allat, ou Lat, divi-

nité très-réverée des anciens Arabes. — S.-M.

³ Voyez t. 7, p. 381, liv. xxxiii, § 90, et p. 441, liv. xxxix, § 45. — S.-M.

⁴ Celui que l'on surnommait le sanguinaire. — S.-M.

ses troupes, l'impossibilité de tirer de l'argent de l'Italie, dont les Goths s'étaient remis en possession, la désertion des soldats, le découragement de ceux qui lui restaient, la difficulté de se faire obéir par des troupes qu'on ne pouvait payer. « S'il ne fallait qu'envoyer Bélisaire en Italie, disait-il, tout est fait : me voici au centre du pays ; mais s'il est question de vaincre les Goths, il reste encore beaucoup à faire. Un général n'est rien sans soldats : envoyez-moi du moins les compagnies de mes gardes, que vous avez retenues à Constantinople ; joignez-y le plus qu'il sera possible de Huns et d'autres Barbares auxiliaires ; mais n'oubliez pas de les payer. » Jean n'aimait pas Bélisaire : arrivé à la cour, il s'occupait bien moins de sa commission que d'un mariage qui lui était aussi honorable qu'avantageux. Germain avait épousé en secondes noces Matasonte, veuve de Vitigès¹. Passara, sa première femme, lui avait laissé deux fils, Justin et Justinien, avec une fille nommée Justine. La haine de Théodora contre Germain était tellement déclarée, que personne n'osait entrer dans l'alliance de ce prince. Ses deux fils ne trouvèrent point de femme tant que l'impératrice vécut. Sa fille Justine avait déjà dix-huit ans ; et quoique sa naissance, ses richesses, ses grâces personnelles et le mérite de son père, fussent bien capables de piquer la plus noble ambition, les plus illustres familles en détournaient les yeux, comme d'une cause infailible de disgrâce. Jean, plus hardi que les autres, la demanda à son père, et l'obtint. Théodora en fut irritée, et le nouvel époux se pressa de retourner en Italie, où il croyait être plus en

¹ On apprend de Jornandès, *de reb. Get.* c. 60, qu'il en eut un fils, nommé comme lui Germain. — S.-M.

sûreté qu'à la cour. Mais il y trouva Antonine; et le soupçon qu'il conçut, avec assez de fondement, qu'elle était chargée par Théodora de le faire périr, le tint dans une perpétuelle inquiétude jusqu'à ce qu'Antonine fût retournée à Constantinople.

Le roi des Goths, trop habile pour ne pas profiter du mauvais état où se trouvaient les Romains, alla mettre le siège devant Spolète. Hérodiannus, commandant de la garnison, était alors mal disposé à l'égard de Bélisaire, qui, étant instruit de ses rapines, l'avait menacé de lui faire rendre compte de sa conduite. Cependant, pour sauver les apparences, il convint avec Totila d'une trêve de trente jours, après lesquels il se rendrait s'il n'était pas secouru; et il donna son fils en otage. Le terme expiré, il remit entre les mains des Goths la ville et la garnison, et passa lui-même au service de Totila. Sisifrid¹, plus fidèle à l'empereur, quoiqu'il fût Goth de nation, se défendit mieux dans Assise²; mais il fut tué dans une sortie, et les habitants capitulèrent aussitôt. Cyprien gardait Pérouse; le roi l'envoya menacer d'un rigoureux traitement s'il se défendait, et lui promit une grande somme d'argent s'il se rendait sans résistance. Comme Cyprien demeurait ferme dans son devoir, un de ses gardes³, gagné par argent, l'assassina et se sauva au camp des Goths : action indigne et capable seule de ternir le lustre des grandes qualités de Totila, s'il est vrai qu'il en fut l'auteur, comme le dit Procope. Ce crime ne produisit aucun fruit : la garnison fit bonne contenance après la mort de son

XIII.
Conquêtes
de Totila.

Proc. Got.
l. 3, c. 12.
Anecd. c. 5.
Marc. chr.

¹ Σισιφρίδος Γότθος μὲν γένος. brie, au centre de l'Italie. — S.-M.
Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 12. — S.-M.

² Ἀσίσσης. Cette ville est dans l'Ombrie, Οὐλίφως. — S.-M.

³ Procope lui donne le nom d'Ouliph, Οὐλίφως. — S.-M.

commandant; et comme la place était en état de soutenir un long siège, le roi ne jugea pas à propos de s'y engager, et marcha droit à Rome.

xiv.
Totila de-
vant Rome.
Proc. Got.
l. 3, c. 13, 16.

Partout où passait ce prince, loin de désoler les campagnes, il protégeait et encourageait l'agriculture, obligeant seulement les laboureurs de lui payer leurs tailles¹ et de lui fournir en nature les revenus de leurs fermes; en sorte qu'il ne manqua jamais de vivres. Lorsque les Goths parurent devant Rome, Artasirès² et Barbatton firent une sortie sur eux, contre l'avis de Bessas: ils taillèrent en pièces les premiers qu'ils rencontrèrent; mais, s'étant laissé emporter trop loin par l'ardeur de la poursuite, ils furent enveloppés, perdirent presque tous leurs soldats, et n'échappèrent eux-mêmes qu'avec peine. Cet échec les rendit plus circonspects; ils n'osèrent plus se hasarder hors des murs. Les subsistances manquèrent bientôt aux assiégés; les ennemis étaient maîtres de la campagne, et la voie de la mer était fermée. Depuis que les Goths avaient pris Naples, leurs barques infestaient la mer de Toscane³, en sorte qu'ils arrêtaient tous les convois. Les esclaves, qui, dans une ville assiégée, sont toujours les premiers à se ressentir de la disette, désertaient en grand nombre, et se rendaient au camp de Totila qui les recevait dans ses troupes. Pendant que ce prince était campé devant Rome, il envoya un détachement pour se saisir de Plaisance⁴, soit par force, soit par composition. Cette ville importante était la seule que les Romains possédaient encore dans la province d'E-

¹ Les impôts, τοὺς φόρους.—S.-M.

² Ἀρτασίρης, persan. On en a déjà parlé, ci-dev. p. 116, § 3.—S.-M.

³ Procope rapporte, *de bel. Goth.* l. 3, c. 13, que les Goths avaient en-

voyé une flottille, occuper les îles Éoliennes, actuellement les îles de Lipari.—S.-M.

⁴ Πλακεντίας.—S.-M.

milie. Comme elle refusa d'écouter aucune proposition, elle fut assiégée, et ne se rendit que l'année suivante, après avoir éprouvé toutes les horreurs de la famine.

Bélisaire, honteux de rester renfermé dans Ravenne, y laissa Justin avec quelques soldats, et conduisit le reste à Dyrrachium, pour aller au-devant du secours, qu'il attendait avec impatience. Enfin Jean, neveu de Vitalien, et Isac l'Arménien¹, arrivèrent suivis de quelques cohortes de Romains et de Barbares. L'eunuque Narsès était allé, par ordre de l'empereur, vers les bords du Danube, pour solliciter les chefs des Hérules d'envoyer des troupes en Italie. Il en engagea un assez grand nombre, qui, sous la conduite de Philémuth, vinrent passer l'hiver en Thrace, à dessein de partir pour l'Italie au commencement du printemps. Tandis qu'ils étaient en chemin, ils eurent occasion de rendre un grand service à l'empire. Une armée d'Esclavons qui venait de passer le Danube, après avoir ravagé le pays, traînait en esclavage une multitude d'habitants. Les Hérules, quoique fort inférieurs en nombre, les battirent et délivrèrent les prisonniers. En traversant la Thrace, Narsès rencontra un Esclavon qui se faisait passer pour ce brave Chilbudius, mort treize ans auparavant en combattant contre cette nation². Il allait à Constantinople avec un grand cortège, pour se faire reconnaître de l'empereur. Narsès, ayant découvert la fourberie, le fit charger de fers, et le conduisit à la cour. L'histoire ne dit pas comment fut traité cet imposteur.

xv.
L'empereur
envoie quel-
que secours
en Italie.

Proc. Got. l.
3, c. 13, 14.
Jorn. succes.
Pagi ad Bar.

¹ Ἰσαάκης Ἀρμένιος. Voyez ci-dev.
t. 8, p. 103, not. 8, liv. xli, § 11. J'ai
déjà remarqué qu'il était un Arsacide
de la maison de Camsar, frère de

Hrahad ou Aratius, et de Nerseh
ou Narsès. — S.-M.

² Voyez t. 8, p. 142 et 143, liv.
xli, § 36. — S.-M.

xvi.
Secours des
Romains
battus de-
vant Rome.
Proc. Got.
l. 3, c. 15.
Pagi ad Bar.

Dès que Bélisaire eut reçu le renfort dont je viens de parler, il en fit embarquer une partie sous la conduite de Valentinus et de Phocas, dont il connaissait la bravoure. Ils avaient ordre de se rendre à Porto, et de se joindre à la garnison pour harceler l'ennemi. Ils arrivèrent heureusement, et firent savoir à Bessas qu'ils allaient attaquer le camp de Totila; ils le priaient de faire en même temps une sortie avec ses meilleures troupes. Bessas, qui n'avait que trois mille soldats dans Rome, n'eut aucun égard à leur prière. Les deux capitaines allèrent, à la tête de cinq cents hommes, insulter le camp ennemi. Par cette attaque imprévue, ils jetèrent l'alarme et le désordre parmi les Goths; ils tuèrent les gardes avancées; mais, voyant qu'ils n'étaient pas secourus, ils se retirèrent en diligence à Porto, et envoyèrent faire des reproches à Bessas, en lui mandant qu'ils attaqueraient encore le lendemain, et qu'ils le suppliaient de seconder leurs efforts. Bessas ne fut pas moins sourd que la première fois. Ils sortirent le lendemain avec toutes leurs troupes; mais sur l'avis que Totila avait reçu d'un déserteur, il avait mis ses meilleurs soldats en embuscade le long du chemin: en sorte que Valentinus et Phocas, enveloppés de toutes parts, périrent en combattant avec courage. La plus grande partie de leurs soldats fut taillée en pièces; le reste se sauva dans Porto.

xvii.
Flotte de Si-
cile prise par
les Goths.
Proc. Got.
l. 3, c. 15.
Anast. Vigil.
Pagi ad Bar.
Noris de 5.
Synod. c. 3,
4.

Le pape Vigile, ayant reçu ordre de l'empereur de venir à Constantinople pour les raisons que j'exposerai dans la suite, sortit de Rome sur la fin de novembre et s'arrêta en Sicile. Il y acheta une grande quantité de blé, dont il chargea plusieurs vaisseaux, espérant qu'ils pourraient remonter le Tibre et arriver jusqu'à

Rome, réduite alors à une grande disette. Ces navires approchaient de Porto, lorsqu'ils furent aperçus des ennemis. La ville de Porto était au pouvoir des Romains ; mais comme le port était hors de la ville, les Goths, accourant en grand nombre, s'en rendirent maîtres, et se cachèrent derrière les murs dont il était environné. La garnison, trop faible pour combattre les Goths, monta sur les murailles de la ville, faisant signe à la flotte de ne pas aborder et de prendre une autre route. Les matelots prirent ces signaux pour des invitations et des marques d'allégresse, et, le vent étant favorable, ils entrèrent dans le port à pleines voiles. Les ennemis se montrèrent aussitôt, massacrèrent les équipages, s'emparèrent des bâtiments sans résistance, et leur firent remonter le Tibre jusqu'au camp de Totila. Sur cette flotte était un évêque nommé Valentin, que Vigile envoyait à Rome pour gouverner son église en son absence. Il fut conduit devant Totila, qui, après plusieurs questions, ayant reconnu que cet évêque cherchait à lui en imposer, entra dans une furieuse colère et lui fit couper les deux mains. Valentin survécut à cette cruauté, et assista en 551 au synode que Vigile tint à Constantinople. Il était évêque de Sylva-Candida, dans le Latium.

La perte de cette flotte laissait les Romains sans ressource, s'ils n'étaient promptement secourus. Ils députèrent à Totila le diacre Pélage, pour lui demander une trêve de peu de jours, sous condition qu'ils rendraient la ville si dans cet intervalle elle ne recevait aucun secours. Pélage était en grande estime dans toute l'Italie : revenu depuis peu de Constantinople, où il s'était fait aimer de l'empereur, il en avait rapporté

AN 546.

XVIII.
Pélage dé-
puté à Totila.

Proc. Got.
l. 3, c. 16.

de grandes richesses, qu'il répandait libéralement dans le sein des pauvres. Le roi des Goths, ami de la vertu, et bien instruit de ce qui se passait dans Rome, respectait ce généreux diacre; il le reçut avec honneur, et le rassurant par un air de bonté et de clémence : « Pélage, lui dit-il, je vous estime trop pour vous exposer à un refus; je veux vous en épargner la honte, « en vous prévenant sur trois choses que je ne puis « vous accorder. Ne me demandez ni que je fasse aucune « grace aux Siciliens, ni que je laisse subsister les murs « de Rome, ni que je rende aux Romains les esclaves « qui sont venus se ranger sous mes étendards. Les « Siciliens sont des perfides qui nous ont indignement « trahis sans y être forcés par les armes. Ils ont ouvert « leurs portes à Bélisaire au premier signal; ils ont « allumé, ils entretiennent encore l'incendie qui dévore « l'Italie. Si vous voulez que la paix s'établisse entre les « deux nations, il faut que Rome soit détruite : ce se- « rait un sujet éternel de jalousie et de guerre; les Goths « et les Romains seraient sans cesse tour-à-tour assié- « geants et assiégés. Pour ce qui regarde les esclaves, « jugez vous-même si nous pouvons souffrir que ceux « qui auront eu l'honneur d'être nos soldats redevien- « nent vos esclaves. » Pélage, déconcerté par ce discours, répondit en soupirant, *qu'en vain le roi lui permettait de parler, puisqu'en même temps il lui fermait la bouche; que ne pouvant se faire écouter des hommes, il allait s'adresser à leur Maître souverain, dont les oreilles sont toujours ouvertes aux prières.*

XIX.
Famine à
Rome.

Proc. Got.
l. 3, c. 17.

Le compte que Pélage rendit de son ambassade mit les Romains au désespoir. Une foule de peuple s'attroupe autour de la maison de Bessas et de Conon;

et poussant des cris lamentables, leur demande du pain ou la mort : *Faites-nous égorger par vos soldats, disaient-ils, ou du moins ouvrez-nous les portes : nous aimons mieux périr par le fer que par la faim.* Les généraux les apaisèrent en leur faisant espérer un prompt secours ; mais ces âmes avares et impitoyables ne soulageaient ces malheureux que par des paroles : ils tenaient en réserve dans des souterrains de grands magasins de blé, qu'ils vendaient à un prix excessif, s'engraissant de la misère publique. Le boisseau de blé se vendait sept pièces d'or, c'est-à-dire près de cent francs de notre monnaie, et le boisseau de son le quart de cette somme. Les gardes de Bessas vendirent cinquante pièces d'or (près de sept cents francs) un bœuf qu'ils avaient pris dans une sortie. Heureux celui qui rencontrait un cheval mort et qui pouvait s'en emparer. Les chiens, les rats, les animaux les plus immondes, étaient devenus des aliments exquis ; la plupart des habitants ne se nourrissaient que d'orties et de mauvaises herbes, qu'ils arrachaient au pied des murailles et dans les masures. Rome n'était plus peuplée que de fantômes décharnés et livides, qui tombaient morts dans les rues, ou qui se tuaient eux-mêmes. Un père, assailli de cinq enfants en bas âge qui lui demandaient du pain à grands cris, leur dit de le suivre ; et resserrant dans son cœur sa douleur profonde, sans verser une larme, sans pousser un soupir, il les conduisit sur un pont du Tibre. Là, s'étant enveloppé la tête de son manteau, il se précipita dans le fleuve, à la vue de ses enfants et d'une foule de peuple accourue trop tard pour le retenir. Enfin Bessas et Conon, monstres dignes des plus grands supplices, permirent

de sortir à ceux qui voulurent se retirer. Mais ce fut moins par compassion que par un excès d'avarice : ils vendaient cette malheureuse permission, aussi funeste à la plupart qu'aurait pu l'être un séjour forcé dans une ville affamée ; les uns expirèrent de défaillance dans les chemins ; d'autres furent surpris et massacrés par les ennemis.

xx.
Bélisaire
vient à Por-
to.

Proc. Got.
l. 3, c. 18.

Bélisaire, après avoir appris la défaite et la mort de Valentin et de Phocas, résolut de se rendre lui-même à Porto. Jean, neveu de Vitalien, était d'avis de ne point séparer l'armée et de traverser l'Italie. Le général, au contraire, pensait que Rome ayant besoin d'un prompt secours, ce serait la livrer aux ennemis que de suivre cette route, qu'on ne pouvait faire qu'en quarante jours ; au lieu qu'il n'en fallait que cinq pour arriver par mer, si le vent était favorable. Il donna donc à Jean une partie de ses troupes, avec ordre de passer par la Calabre, d'en chasser les Goths, qui n'y étaient qu'en petit nombre, et de venir le joindre à Porto par l'Apulie et la Campanie. Il partit ensuite de Dyrrachium avec toute sa flotte, et entra dans le port d'Otrante [*Hydruntum*], que les Goths assiégeaient de nouveau. A son approche, ils levèrent le siège et se retirèrent à Brindes [*Brundusium*]. Comme ils pensaient que Bélisaire viendrait les attaquer dans cette place, dont les murs ne subsistaient plus, ils dépêchèrent un courrier à Totila, qui leur manda d'arrêter l'ennemi le plus long-temps qu'ils pourraient, et qu'il volerait incessamment à leur secours. Mais ils furent bientôt rassurés, lorsqu'ils apprirent que Bélisaire était parti d'Otrante avec un vent favorable, pour faire le tour de l'Italie. Cette même nouvelle engagea le roi

des Goths à presser le siège de Rome. Pour fermer entièrement le passage des vivres par le Tibre, et arrêter tout ce qui pourrait venir de Porto, il choisit, à quatre lieues¹ au-dessous de Rome, l'endroit où le lit du fleuve était le moins large; il y fit jeter des pièces de bois en travers d'un bord à l'autre; et, après avoir assuré par deux tours de bois les deux extrémités de cette espèce de pont, il y posta un détachement de ses meilleurs soldats, et fit tendre une chaîne de fer au-devant de cet ouvrage. Il laissa campée près de ce lieu une partie de son armée, sous le commandement de Rodéric, un de ses plus braves officiers. Ce travail était achevé lorsque Bélisaire entra dans Porto.

Les Goths, retirés à Brindes, crurent que toutes les troupes romaines étaient parties avec Bélisaire. Persuadés qu'ils n'avaient plus rien à craindre, ils envoyèrent leurs chevaux au pâturage. Jean, ayant pris un de leurs espions, se fit conduire en ce lieu, se saisit des chevaux, courut à Brindes², surprit les Goths, et en fit un grand carnage. Après avoir regagné les Calabrois par la douceur et par de belles promesses, il alla s'emparer, à cinq journées de là³, de Canusium⁴, ville située au centre de l'Apulie⁵. Les Lucaniens et les Brutiens ne s'étaient donnés au roi des Goths qu'à cause des vexations qu'ils éprouvaient de la part des com-

xxi.
Succès de
Jean dans
l'Italie méridionale.

¹ A 90 stades, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 18. — S.-M.

² Les Grecs donnaient à cette ville le nom de Βρεντήσιον, qui est le *Brundisium* des Latins. Cette ville était, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 18, à deux journées d'Otrante. — S.-M.

³ Πέντε δὲ ἡμερῶν ὁδῷ Βρεντασίου

διέχει ἐς τὰ πρὸς ἑσπέραν τε καὶ Πώμην ἰόντι. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 18. — S.-M.

⁴ Κανούσιον, actuellement *Canosa*, à 25 stades, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 18, de Cannes où Annibal vainquit les Romains. — S.-M.

⁵ Κεῖται ἐν Ἀπουλίῳ μέσσις. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 18. — S.-M.

mandants romains. Tullianus, puissant dans ces contrées¹, les ramena à l'obéissance de l'empereur, et alla joindre Jean avec les troupes du pays. Jean devait se rendre à Porto, pour se réunir à Bélisaire. Totila, exactement informé de tous les mouvements des Romains, envoya trois cents cavaliers à Capoue, avec ordre de le suivre lorsqu'il aurait passé la ville. Son dessein était de faire marcher un autre corps au-devant de lui, et de l'envelopper. Mais Jean, qui craignait Antonine, évita de rejoindre Bélisaire : au lieu de prendre la route de Rome, il recula dans le Brutium, où il tailla en pièces, entre Vibone² et Rhégium, un grand corps de Goths³ qui gardaient le passage de Sicile en Italie⁴. Après s'être assuré de tout ce pays, il se retira en Apulie.

xxii.
Entreprise
de Bélisaire
pour secourir
Rome.

Proc. Got.
l. 3, c. 19.

Rome était dans un état si déplorable qu'on avait tout à craindre du désespoir des assiégés. Bélisaire, dans l'impossibilité de hasarder une bataille, résolut d'employer les derniers efforts pour y faire entrer un convoi par le Tibre : projet inexécutable, si l'on ne détruisait le pont que Totila venait d'établir. Il joignit donc ensemble deux grandes chaloupes, sur lesquelles fut élevée une tour de bois plus haute que celles qui défendaient les deux extrémités du pont. Il fit entrer dans le Tibre deux cents barques remplies de blé et de soldats, et bordées de planches percées de trous,

¹ Il était romain d'origine, fils de Vénantius. Τουλλιανός Βεναντίου παῖς, ἀνὴρ Ῥωμαῖος, δύναμιν πολλὴν ἐν τοῖς Βρυττίοις καὶ Αἰουκανοῖς ἔχων. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 18. — S.-M.

² Βίβωνος. Cette ville, appelée *Hipponium* par les anciens Grecs, *Vibo* par les Latins, est nommée actuellement *Vibona*. — S.-M.

³ Ce corps, composé de Goths, de Romains et de transfuges maures, était commandé par Récimund, Ρεκιμουῦνδος, homme illustre parmi les Goths. Totila l'avait fait gouverneur du Brutium. — S.-M.

⁴ Τὸν κατὰ Σκύλλαν πόντον. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 18. — S.-M.

afin que les soldats à couvert pussent tirer sur l'ennemi. A l'embouchure du Tibre furent postés, à droite et à gauche, deux corps de cavalerie et d'infanterie, pour défendre l'approche de Porto. Il laissa dans la ville sa femme et ses bagages, sous la garde d'Isac, auquel il recommanda très-instamment de n'en pas sortir pour quelque raison que ce fût, quand même il apprendrait que Bélisaire aurait été taillé en pièces. Après ces dispositions, il s'embarqua et se mit à la tête de la flotte, faisant tirer par des bœufs les deux chaloupes, chargées de la tour, au haut de laquelle il fit guinder un caisson rempli de poix, de soufre, de résine et d'autres matières inflammables. Sur le bord du fleuve, du côté de Porto, marchait son infanterie. Il avait, dès la veille, envoyé ordre à Bessas de sortir le lendemain avec ce qu'il avait de troupes, pour favoriser l'entreprise par une diversion ; mais Bessas ne fit aucun mouvement. Ce scélérat avait encore du blé à vendre, et il aimait mieux, en empêchant la levée du siège, perdre Rome que le profit qu'il retirait de la misère des habitants. La flotte, remontant le fleuve avec beaucoup de peine, arriva enfin près du pont. On accable de traits les Barbares postés sur les deux rives, on lève la chaîne; on applique la tour contre celle que les ennemis avaient à la tête du pont, du côté de Porto, et l'on y jette le caisson plein de matières embrasées. Elle est consumée en un instant, avec deux cents Goths qui la défendaient. Leur commandant Osdas, le plus vaillant de toute la nation¹, périt dans l'incendie. Les Barbares, qui accouraient de leur camp en grand nom-

¹ Οσδας Γέττων ἀπάντων μαχηώτατος. *Proc. de bel. Goth.* l. 3. c. 19. — S.-M.

bre, sont repoussés à coups de traits : l'épouvante leur fait prendre la fuite. Tout réussissait à Bélisaire ; il se préparait à rompre le pont ; c'était le seul obstacle qui lui restait à vaincre pour parvenir à Rome, lorsqu'un contre-temps imprévu fit échouer l'entreprise.

xxiii.
La témérité
d'Isac la fait
échouer.

Le bruit se répandit à Porto que Bélisaire avait forcé le passage. Isac, d'un caractère bouillant et impétueux, impatient de partager l'honneur du succès, oublie aussitôt les ordres de son général ; il prend avec lui cent cavaliers, et court au camp de Rodéric. Cette attaque imprévue jette le désordre parmi les Goths ; Rodéric est blessé ; tous prennent la fuite : Isac se jette dans le camp et l'abandonne au pillage. Cependant les Goths, revenus de leur terreur, voyant le petit nombre des ennemis, retournent sur eux, les taillent en pièces, et font Isac prisonnier. On va porter en diligence cette nouvelle à Bélisaire, qui, frappé comme d'un coup de foudre, se figure que les Goths sont dans Porto, que sa femme est entre leurs mains, et qu'il n'a plus de retraite. Aussitôt interdit et troublé, ce qu'il n'avait jamais éprouvé dans les plus grands périls, il abandonne tout, et retourne à Porto pour fondre sur les ennemis et reprendre la ville. Lorsqu'il y fut revenu, et qu'il vit que ses alarmes étaient vaines, il en fut pénétré d'une si vive douleur qu'il tomba malade. Une fièvre violente qui l'agita pendant plusieurs jours le mit en danger de la vie. Deux jours après cet événement, Rodéric étant mort de sa blessure, Totila en fut tellement affligé qu'il fit tuer Isac.

xxiv.
Prise de
Rome.

Bessas, au lieu de s'occuper de la sûreté de Rome, ne songeait qu'à continuer son lâche et cruel monopole. Les factions étaient abandonnées ; nul officier ne

faisait les rondes ; les sentinelles s'absentaient ou dormaient dans leurs postes, et les habitants, dont il ne restait qu'un très-petit nombre, languissants et mourants de faim, ne pouvaient suppléer à la négligence des soldats. Quatre Isauriens qui étaient de garde à la porte Asinaria se coulèrent pendant la nuit le long d'une corde, et allèrent offrir à Totila de le faire entrer dans la ville avec son armée. Le roi, les ayant comblés de promesses, envoya avec eux deux de ses officiers, pour s'assurer de la facilité de l'entreprise. Ils montèrent sur la muraille avec les Isauriens, et rapportèrent à Totila que le succès était infaillible. Ce prince, qui tenait pour maxime que c'est se trahir soi-même que de se fier aveuglément à des traîtres, laissa passer quelques jours, après lesquels les Isauriens étant revenus, il les fit encore accompagner par deux autres officiers, qui lui firent le même rapport. Dans cet intervalle, la trahison fut sur le point d'être découverte; elle l'était même, si Rome avait eu des commandants moins aveugles et moins stupides. Quelques soldats romains, sortis pour aller reconnaître l'ennemi, rencontrèrent dix soldats goths, dont ils se saisirent, et qu'ils conduisirent à Bessas. Aux questions qu'il leur fit, ils répondirent que Totila entretenait intelligence avec quelques Isauriens, et qu'il se flattait d'être bientôt maître de Rome. Bessas et Conon ne tiurent aucun compte de cet avis, et n'en furent pas plus vigilants. Enfin les Isauriens étant venus une troisième fois presser Totila de profiter de leur zèle, il leur donna un officier général, qui était son parent, pour l'instruire en détail des moyens de réussir. Tout étant convenu, la nuit du 16 au 17 de décembre, Totila fit marcher ses troupes en silence vers la porte

Proc. Got.

l. 3, c. 20.

Theoph. p.

190.

Hist. misc.

l. 16, ap. Murat. t. 1, part.

1, p. 107.

Marc. chr.

Jorn. success.

Anast. p. 64.

Asinaria. Quatre Goths des plus hardis et des plus robustes montent sur le mur avec les Isauriens, descendent ensuite dans la ville où ils ne rencontrent personne, et abattent la porte à coups de hache. Totila entre avec toute son armée; mais craignant encore quelque trahison, et voulant d'ailleurs, par un effet de sa bonté naturelle, laisser aux Romains le temps de se sauver, il tint ses soldats ensemble, et fit sonner de la trompette pendant le reste de la nuit. L'alarme s'étant répandue dans la ville, la garnison prit la fuite par une autre porte, avec Bessas, Conon, et quelques-uns des principaux habitants qui avaient encore des chevaux¹. Depuis la retraite de ceux qu'on avait laissés partir pendant le siège, et l'horrible famine qui désolait Rome depuis si long-temps, il n'y restait plus que cinq cents personnes, qui se réfugièrent dans les églises. Comme on venait dire à Totila que les commandants et la garnison se sauvaient : *Bonne nouvelle*, répondit-il; *pouvait-il nous arriver rien de plus heureux que de voir fuir nos ennemis?* et il défendit de les poursuivre.

xxv.
Bonté de Totila.

Dès que le jour fut venu, Totila se rendit à l'église de Saint-Pierre, pour remercier Dieu du succès de ses armes. Le diacre Pélage, tenant entre ses mains le livre des évangiles, alla au-devant de lui, et l'abordant avec respect : *Seigneur*, lui dit-il, *épargnez vos sujets.* — *Eh bien!* lui répondit Totila, *vous avez donc changé de langage? vous ne me menacez plus de la colère du ciel.* — *Nous étions vos ennemis*, reprit Pélage; *Dieu nous a rendus vos esclaves.* Le roi, touché de

¹ Les patriciens Décius, Basilus et quelques autres, suivirent Bessas; Maximus, Olybrius, Orestes et

d'autres nobles romains, se réfugièrent dans l'église de St.-Pierre. — S.-M.

ces paroles , fit réflexion qu'il était le ministre du Tout-Puissant, et qu'il devait imiter sa bonté pour les hommes : il défendit aux Goths de tuer aucun Romain. Ainsi, à l'exception de vingt-six soldats et de soixante habitants, qui avaient déjà été massacrés, nul autre ne perdit la vie. Il permit le pillage, avec ordre de lui réserver les choses les plus précieuses. On trouva des monceaux d'or et d'argent dans la maison de Bessas et dans celle de Conon. C'était pour enrichir Totila qu'ils avaient sucé le sang de tant de misérables. On vit alors des sénateurs, couverts de haillons, réduits à mendier leur pain de porte en porte, et à vivre des aumônes qu'ils recevaient des Barbares. Mais personne ne méritait plus de compassion que Rusticiana, fille de Symmaque et veuve de Boèce. Cette dame, plus illustre encore par sa vertu que par sa naissance, après avoir épuisé ses grandes richesses à soulager ses compatriotes pendant le siège, ne rougissait pas de se voir dans le même état que ceux qu'elle avait secourus. Les Goths, au lieu de l'assister, demandaient son supplice, l'accusant d'avoir engagé les commandants à détruire les statues de Théodoric, pour venger la mort de son père et de son mari. Mais Totila ne souffrit pas qu'on lui fit aucune insulte. Il se déclara le protecteur de toutes les femmes de condition qui se trouvèrent dans Rome, et les mit à couvert de l'insolence du soldat vainqueur. Ce soin généreux lui fit encore plus d'honneur que sa conquête.

Ce prince religieux ne cessait de répéter, *que la vertu est le plus solide fondement des empires; que les Goths n'avaient vu tomber leur puissance que pour avoir irrité Dieu par leurs injustices et par*

xxvi.
Reproches
de Totila aux
sénateurs.
Proc. Got.
l. 3, c. 21.

leurs crimes; qu'ils ne pouvaient se relever qu'en méritant, par une conduite sage et équitable, la protection du ciel et l'affection des peuples. Il fit venir devant lui les sénateurs, et après leur avoir rappelé les bienfaits de Théodoric et d'Amalasonte, les magistratures dont ils avaient été honorés, la part qu'on leur avait donnée au gouvernement, il leur reprocha leur ingratitude, leur inconstance, et même leur folie, puisqu'en trahissant leurs bienfaiteurs ils s'étaient plongés eux-mêmes dans un abîme de maux : « Dites-moi, s'écriait-il avec véhémence, quel mal vous « avaient fait les Goths? quel bien avez-vous reçu de « Justinien? Ses logothètes, comme il les appelle, ces « hommes de sang qui dévorent les peuples, n'ont-ils « pas vengé les Goths en vous déchirant à coups de « fouets, en vous arrachant des mains ces richesses in- « justes que vous aviez amassées aux dépens de nos rois « et de leurs provinces? Vous avez été bien payés de « votre perfidie. Au milieu des horreurs de la guerre, « votre nouveau maître vous a surchargés d'impôts : « vous avez plus souffert de ses receveurs que de vos « ennemis. » Leur montrant alors Hérodiانus et les Isauriens qui lui avaient livré Rome : « Ceux-ci, ajouta- « t-il, que nous n'avions jamais connus, nous ont mis « en possession de Rome et de Spolète, et vous, qui « êtes nés sous nos yeux, que nous avons élevés entre « nos bras, vous nous avez jusqu'à présent refusé toute « retraite. Ils sont nos amis, il est juste qu'ils soient « vos maîtres : quittez vos magistratures; dépouillez- « vous de ces ornements que vous déshonorez; ils vont « s'en revêtir; ils vont vous commander comme à leurs « esclaves. » Les sénateurs, tremblants et muets, n'o-

saient lever les yeux. Pélage se jette aux pieds de Totila; il intercède pour eux. Il fit tant par ses prières et par ses larmes, que ce prince revint de sa colère et promit de leur pardonner.

Totila, pendant le siège de Rome, avait déjà dépêché à Justinien Aventius, évêque d'Assise, pour lui porter des propositions de paix, et n'en avait reçu aucune réponse. Il députa de nouveau Pélage et Théodore, avocat de Rome, et leur fit promettre avec serment qu'ils agiraient de bonne foi, et qu'ils reviendraient au plutôt en Italie. Il leur recommanda de faire tous leurs efforts pour obtenir un accommodement, afin qu'il ne se vît pas obligé de raser Rome, de faire périr le sénat, et de porter la guerre en Illyrie. Les envoyés remirent à l'empereur la lettre de Totila, conçue en ces termes : « Je ne vous parle pas de ce qui s'est passé en Italie : vous en êtes sans doute informé. Je vous envoie ces députés pour vous demander la paix. Vous devez la désirer autant que je la désire. Jetez les yeux sur les règnes d'Anastase et de Théodoric. C'est un exemple de prospérité produite par la concorde. Si vous consentez à ce bonheur réciproque, je vous honorerai comme mon père, et mes armes seront toujours prêtes à seconder les vôtres. » Justinien répondit en deux mots : *J'ai donné pouvoir à Bélisaire de faire la guerre et la paix ; c'est à lui que vous devez vous adresser.*

L'hiver de 547 était déjà fort avancé, lorsque ces députés revinrent en Italie. L'année précédente, l'Orient avait beaucoup souffert des pluies continuelles, qui détruisirent les moissons et les vendanges. Constantinople fut affligée d'un tremblement de terre. Peu s'en

xxvii.
Totila de-
mande la
paix.

Proc. Got.
l.3, c. 21.
Marc. chr.

xviii.
Erreur à
Constantino-
ple au sujet
de la Pâque.
Theoph. p.
162, et ibi
Goar.

Cedr. t. 1.,
p. 375.
Hist. miscell.
l. 16, ap. Mur-
rat. t. 1, part.
1, p. 107.
Pagi ad Bar.
Noris de 5^a
Synod. c. 3.

fallut qu'une méprise du peuple, au sujet du jour de Pâques, n'excitât une sédition. Le quatorzième de la lune de mars tombait cette année au dimanche premier d'avril. Selon l'usage de l'Église universelle, la fête de Pâques devait être différée au dimanche suivant, huitième d'avril, et l'empereur l'avait ainsi annoncé par un édit. Mais le peuple de Constantinople prétendit mal-à-propos que le quatorzième de la lune étant un dimanche, cette fête devait être célébrée ce jour-là même, et il s'obstina en conséquence à placer le dimanche de la Sexagésime au quatrième de février, et à commencer le carême le lendemain, selon l'usage des Grecs. C'était prévenir de huit jours le temps prescrit pour l'abstinence. Aussi l'empereur ordonna-t-il de vendre de la viande pendant toute cette semaine : mais personne n'en voulut acheter ; et comme le jour de Pâques ne fut cependant célébré que le huitième d'avril, selon l'édit de l'empereur, le peuple se plaignit de ce qu'on le faisait jeûner une semaine de trop, et fut sur le point de se soulever.

. AN 547.

XXIX.
Bélisaire em-
pêche Totila
de ruiner
Rome.

Proc. Got.
l. 3, c. 22.

La rigueur de la saison n'empêchait pas les Romains et les Goths de faire la guerre en Italie. Tullianus, posté avec quelques troupes¹ à l'entrée de la Lucanie, battit un parti de Goths envoyé par Totila pour forcer ces passages. Totila, résolu de reconquérir ce pays, sentait bien que, dès qu'il serait sorti de Rome, Bélisaire y rentrerait et lui enlèverait en un jour le fruit des travaux d'un long siège. Ne pouvant conserver sa conquête, il prit le parti de la détruire. Il fit abattre le tiers des murailles en plusieurs endroits, et se dispo-

¹ Il avait joint, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 22, aux paysans de la Lucanie, trois cents Antes, qui lui

avaient été envoyés par Jean le sanguinaire. Les Antes sont des peuples de race slave. —S.-M.

sait à raser les maisons, sans épargner les plus beaux édifices, lorsqu'il fut détourné de ce dessein barbare par les remontrances de Bélisaire, qui lui écrivit en ces termes : « Fonder des villes, c'est servir la société, « c'est s'immortaliser soi-même : les détruire, c'est se « déclarer l'ennemi des hommes, et se déshonorer à ja- « mais. Tout l'univers s'accorde à reconnaître la ville « de Rome pour la plus grande et la plus magnifique « qui soit au monde. Aussi n'est-elle pas l'ouvrage d'un « seul homme, ni d'une seule année; une longue suite « de rois, de consuls, d'empereurs, travaillent depuis « plus de treize cents ans à l'embellir, et ces superbes « édifices qu'elle présente à vos yeux sont autant de « monuments qui consacrent leur mémoire. On ne peut « y porter atteinte sans faire tort aux siècles passés, en « effaçant les traces de leur gloire, et aux siècles à ve- « nir, en les privant de ce beau spectacle. Faites encore « réflexion que cette guerre se terminera heureusement « pour vous ou pour l'empereur : si vous demeurez « vainqueur, quel regret d'avoir détruit votre plus belle « conquête! Si vous succombez, le traitement que vous « aurez fait à Rome servira de règle à l'empereur pour « vous traiter vous-même, ou comme un ennemi géné- « reux, ou comme un destructeur barbare. Songez que « tous les hommes ont maintenant les yeux sur vous : « ils attendent quel parti vous allez prendre, pour vous « donner le titre qui demeurera pour toujours attaché « au nom de Totila. »

Cette lettre fit une vive impression sur ce prince, aussi sage que vaillant. Après l'avoir relue plusieurs fois, il répondit à Bélisaire, *qu'il le remerciait de ses avis, et qu'il y aurait égard.* Il envoya la plus grande

xxx.
Totila sort
de Rome.
Proc. Got.
l.3, c.22.
Marc. chr.

partie de ses troupes camper à six lieues de Rome, sur le mont Algidé¹, afin de couper le passage aux Romains, s'ils entreprenaient de le suivre. Il se mit ensuite à la tête d'un camp volant, pour aller chercher Jean en Apulie. En quittant Rome, il en fit sortir tous les habitants avec leurs femmes et leurs enfants, qu'il dispersa dans la Campanie, et laissa la ville entièrement déserte. Jean, averti de la marche de Totila, se retira à Otrante. Les paysans, qui composaient la plus grande partie de l'armée de Tullianus, l'abandonnèrent. Les Goths, se voyant maîtres du pays jusqu'à Otrante, crurent n'avoir plus rien à craindre, et se dispersèrent par pelotons dans les campagnes. Jean, profitant de leur sécurité, fit attaquer un de leurs partis, qui fut taillé en pièces. Cet échec rendit Totila plus circonspect : il rassembla ses troupes, et se retrancha près du mont Gargan en Apulie, dans le lieu même où Annibal avait autrefois campé.

xxxj.
Spolète reprise par les Romains.
Proc. Goth.
l. 3, c. 23.

Les succès de Totila étaient balancés par des pertes. Les Goths, en entrant dans Spolète, en avaient rasé les murailles, et avaient fait une forteresse de l'amphithéâtre situé aux portes de la ville. Un officier nommé Martianus², qui s'était sauvé de Rome avec Conon dans le temps qu'elle fut prise, obtint de Bélisaire la permission de passer chez les ennemis comme déserteur, promettant de servir les Romains sous ce déguisement. Totila, qui avait été plusieurs fois témoin de sa valeur pendant le siège de Rome, le reçut avec joie, lui rendit sa femme et un de ses deux fils, retint l'autre pour otage

¹ Ἐν χωρίῳ Ἀλγιδόνι, à 120 stades de Rome, du côté de l'Occident, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 22.

— S.-M.

² Il était né à Constantinople, Βυζάντιος γένος. — S.-M.

de sa fidélité, et l'envoya à Spolète. Comme la garnison était en partie composée de transfuges, Martianus gagna quelques soldats, et leur persuada d'effacer le crime de leur désertion par un service important. Il fit avertir en secret le commandant de Pérouse¹ de lui envoyer du secours. Cet officier partit avec ses troupes, et comme il approchait de Spolète, Martianus, secondé de quinze soldats, égorgea le capitaine des Goths, et ouvrit les portes aux Romains, qui massacrèrent une partie de la garnison et conduisirent le reste à Bélisaire.

Tarente était située à l'entrée d'une langue de terre qui avait une lieue de largeur. Cette ville, d'une vaste étendue et sans murailles, appela Jean à son secours. Comme il désespérait de la défendre, il fit retirer les habitants au fond de la presqu'île, et sépara ce terrain d'avec la ville par un large fossé bordé d'une muraille qui traversait d'un rivage à l'autre. Après avoir mis quelques soldats dans ce retranchement, il retourna à Otrante. Cependant Totila se rendit maître d'une place forte sur les frontières de la Lucanie et de la Calabre : elle se nommait Achérontia², et porte aujourd'hui le nom de Cirenza. Il y plaça une garnison de quatre cents hommes; et étant retourné en Campanie, il y laissa des troupes pour garder les sénateurs romains qu'il avait fait prisonniers. Il partit avec le reste de son armée, à dessein de marcher à Ravenne.

Bélisaire, voyant Totila éloigné, voulut reconnaître par lui-même en quel état ce prince avait laissé la ville de Rome; il y marcha à la tête d'un corps de mille sol-

XXXII.
Tarente fortifiée.

XXXIII.
Bélisaire rentre dans Rome.

¹ C'était le Hun Oldogandon, Ὀλδογάνδων Οὐννος. — S.-M.

² Ἀχερόντιδα καλοῦσι Ῥωμαῖοι. Proc. de bel. Goth. l.3, c.23. — S.-M.

Proc. Got.
l.3, c. 23, 24.
Marc. chr.
Jorn. suc-
cess.

Un déserteur en ayant donné avis aux ennemis, campés sur le mont Algide, ceux-ci se mirent en embuscade, et chargèrent Bélisaire au passage. Les Romains, quoique attaqués sans l'avoir prévu, combattirent avec tant de valeur, qu'ils taillèrent les Goths en pièces, et retournèrent à Porto. Quelques jours après, Bélisaire laissa un petit nombre de soldats à la garde de cette ville, et partit avec le reste de ses troupes pour se remettre en possession de Rome. Rien n'était plus facile que d'entrer dans une ville déserte et démantelée; mais comment s'y maintenir et la défendre contre un ennemi tel que Totila? Ce fut une nouvelle occasion où Bélisaire fit connaître les ressources de son génie. Depuis le commencement de cette expédition, ce grand capitaine, dénué de forces, avait été réduit à éviter le combat; il avait souffert que Totila se rendît maître de Rome presque à ses yeux; il avait entendu tomber les murailles de cette ville, sans pouvoir la secourir. Rome, dès qu'il y fut rentré, devint plus forte qu'elle ne l'avait été, revêtue de ses murs et de ses remparts. Il s'en remit en possession quarante jours après le départ de Totila, et n'y trouva pas un seul homme. Comme il n'avait pas le temps d'en rebâtir les murailles, il fit à la hâte fermer les brèches avec des pierres entassées les unes sur les autres, sans ciment ni mortier; en dehors on les borda d'une forte palissade; ce qui fut achevé en vingt-cinq jours. Cette faible enceinte ne fut pas plutôt formée, que les habitants, dispersés dans les campagnes d'alentour, revinrent à leurs maisons, et, par les soins de Bélisaire, ils y trouvèrent abondance de vivres, dont ils manquaient depuis long-temps.

xxxiv.
Il la défend
contre Toti-
la.

A cette nouvelle Totila, qui était en marche pour se rendre à Ravenne, tourna vers Rome, où il arriva avant que Bélisaire, faute d'ouvriers, eût pu faire remettre des portes à la place des anciennes, que Totila avait détruites. Il campa au bord du Tibre, et le lendemain, dès le point du jour, il attaqua la ville. Les plus vaillants des Romains furent postés à la place des portes, les autres bordaient le haut des murs. Le combat fut opiniâtre; les Goths, toujours repoussés, revenaient sans cesse à la charge : la nuit sépara les combattants. Bélisaire fit semer des chausse-trapes devant l'ouverture des portes. Le lendemain les Goths ne furent pas plus heureux. Quelques escadrons, sortis par une des portes opposées, firent le tour de la ville, et tombant tout-à-coup sur les assaillants, les mirent en déroute. Les vainqueurs, s'étant laissé emporter trop loin par l'ardeur de la poursuite, allaient être enveloppés, lorsque Bélisaire leur envoya un secours qui les dégagait et fit un grand carnage. Les ennemis, après avoir passé plusieurs jours à panser leurs blessés et à remettre en état leurs armes brisées pour la plupart, s'avancèrent de nouveau. Les Romains, devenus plus hardis par leurs succès précédents, ne les attendirent pas; ils sortirent au-devant d'eux. Dans ce combat, le porte-enseigne de Totila étant blessé à mort, tomba de cheval, et sa chute attira autour de lui les plus braves des deux armées, qui se disputèrent avec acharnement la possession de l'enseigne. Enfin les Goths en demeurèrent maîtres, et coupèrent la main gauche du porte-enseigne, pour enlever son bracelet d'or : c'était un ornement distingué, qu'ils croyaient ne pouvoir perdre sans dishonneur. Mais il fallut laisser le champ de bataille

aux Romains. Les Goths furent vivement poursuivis, et ne regagnèrent leur camp qu'avec beaucoup de perte. Plusieurs furent précipités dans le Tibre. Honteux de leur défaite, les principaux officiers s'attroupèrent autour de Totila, lui reprochant en face son imprudence : *Après avoir pris Rome, s'écriaient-ils, ne fallait-il pas ou la garder et la défendre, ou la ruiner de fond en comble ?* Jugeant sa conduite d'après l'événement, ils condamnaient, par une injustice très-ordinaire, ce qu'ils avaient eux-mêmes approuvé. Au lieu de répondre, Totila fit marcher à Tibur; et pour rendre aux Romains les passages difficiles, il rompit tous les ponts du Tibre, excepté le pont Milvius, qu'il n'aurait pu détruire si près de Rome, sans hasarder un nouveau combat. Il releva les murs de Tibur, qu'il avait abattus, et en fit sa place de retraite. Cependant Bélisaire acheva de mettre Rome en état de défense, et, pour marque de sa victoire, il en envoya les clefs à l'empereur.

xxxv.
Succès de
Jean enCam-
panie.

Proc. Got.
l. 3, c. 25, 26.
Marc. chr.

Depuis quelque temps Pérouse, ville considérable et capitale de la Toscane, était assiégée par un détachement de l'armée de Totila, et les habitants commençaient à manquer de vivres. Ce prince vint lui-même presser le siège avec toutes ses troupes; cependant elle ne fut prise que l'année suivante, après un blocus de sept mois. Jean, neveu de Vitalien, assiégeait alors Achérontia; il l'abandonna pour une expédition plus honorable à l'empire. Après la prise de Rome, le roi des Goths avait dispersé dans les villes de Campanie la plupart des sénateurs avec leurs femmes et leurs enfants : Jean résolut de les enlever. Il prit avec lui ses meilleurs cavaliers, et, sans leur faire part de son dessein, il marcha jour et nuit vers Capoue. Totila,

prévoyant cette tentative, avait envoyé de ce côté-là un grand corps de cavalerie. Les Goths, arrivés à Minturnes, à quatorze ou quinze lieues de Capoue, s'y arrêtrèrent pour se reposer, et détachèrent quatre cents cavaliers pour aller reconnaître le pays. Ceux-ci entrèrent dans Capoue au même moment, que Jean y entra par une autre porte. Ils n'avaient eu aucun avis de leur approche respective, et furent très-étonnés de se rencontrer au milieu de la ville. Il se livra un sanglant combat, où les Goths furent taillés en pièces : ceux qui échappèrent, retournèrent à Minturnes. Leurs camarades les voyant arriver couverts de sang, percés de traits, et si effrayés qu'ils ne pouvaient proférer une parole, remontèrent promptement à cheval, et regagnèrent en diligence le camp de Totila, publiant, pour couvrir leur honte, qu'ils avaient rencontré en Campanie une armée innombrable. Jean eut le temps de rassembler les sénateurs avec leurs familles ; et, pour les soustraire à de nouveaux dangers, il les fit passer en Sicile.

Totila, plein de colère, et ne cherchant que l'occasion d'une bataille générale, laissa quelques troupes devant Pérouse, et partit avec dix mille hommes pour aller combattre cette armée si redoutable. Jean n'était suivi que de mille hommes, avec lesquels il s'était déjà retiré en Lucanie. Ses coureurs, répandus autour de son camp, gardaient les passages, de crainte de surprise. Le roi, qui se doutait de cette précaution, quitta les chemins battus, et prit sa route par des montagnes qu'on croyait impraticables. Il arriva au camp pendant la nuit, dans le même temps que les coureurs venaient y donner l'alarme. S'il eût attendu le jour, il aurait

xxxvi.
Jean surpris
par Totila.

enveloppé les Romains comme dans un filet, et pas un ne serait échappé. Mais, emporté par sa colère, il tomba sur eux en arrivant, et leur donna lieu de se sauver à la faveur de la nuit et de gagner les montagnes. Jean s'enfuit à Otrante¹, et en fut quitte pour la perte de ses bagages et d'une centaine de soldats qui furent tués dans la première surprise².

xxxvii.
Vérus défait
par Totila.
Proc. Got.
l. 3, c. 27.

Bélisaire pressait depuis long-temps l'empereur de lui envoyer du secours. Enfin Pacurius, fils de Péranius³, et ce même Sergius qui s'était déshonoré en Afrique, arrivèrent avec fort peu de soldats. Bientôt après Vérus, suivi de trois cents Hérules, vint débarquer dans Otrante. C'était un homme sans jugement, presque toujours ivre, et que le vin rendait présomptueux et téméraire. Fier du commandement, il ne voulut pas le partager avec Jean, et alla camper aux portes de Brindes avec ses trois cents Hérules. Totila se fit un jeu de donner une leçon à ce guerrier novice: il alla l'envelopper, lui tua deux cents Hérules, et poursuivit Vérus et les autres dans une forêt voisine. Ils ne pouvaient échapper, lorsque Totila, apercevant des vaisseaux qui abordaient au prochain rivage, pensa que c'était un secours considérable et jugea à propos de se retirer. Ce n'étaient que quatre-vingts Arméniens que Varazès amenait en Italie⁴. Vérus se sauva dans ces vaisseaux; ils gagnè-

¹ Il fut accompagné dans sa fuite, par Arouph, Ἀρουφος, chef des Hérules, ὁ τῶν Ἑρούλων ἡγούμενος. — S.-M.

² Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 26, fait mention d'un Arménien nommé *Gilacius*, Γιλάκιος Ἀρμένιος γένος, chef d'un petit corps d'Arméniens, δλίγων τινῶν Ἀρμενίων ἄρχων, qui ne savait parler ni le grec,

ni le latin, ni le goth, et qui ne connaissait que sa langue arménienne. Il fut pris par les Goths qui le mirent à mort peu après. — S.-M.

³ Petit-fils de Gourgenès roi d'Ibérie. — S.-M.

⁴ Οὐαράζης Ἀρμένιος γένος ἦν ὀγδοήκοντα στρατιώταις. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 27. — S.-M.

rent ensemble Tarente, où Jean les vint joindre avec ses troupes. L'empereur avait rappelé d'Arménie Valérien, et l'avait fait partir de Constantinople avec mille soldats. Mais ce général, n'étant arrivé sur les côtes d'Épire que vers le solstice d'hiver, ne crut pas devoir passer en Italie où il ne trouverait ni vivres ni fourrage. Il se contenta d'envoyer à Jean trois cents hommes, avec promesse de le joindre au retour du printemps.

Tous les secours envoyés par l'empereur ne faisaient pas deux mille hommes; mais ce prince, d'un génie étroit, et peu entendu dans les affaires de la guerre, comptait pour beaucoup les moindres efforts. Il écrivit à Bélisaire qu'il lui envoyait une nombreuse armée, et qu'il était à propos de réunir en Calabre toutes les troupes de l'Italie, pour forcer enfin l'ennemi d'abandonner le pays. Bélisaire, après avoir reçu ces ordres, prit avec lui neuf cents hommes, laissa le reste avec Conon à la garde de Rome, et, s'embarquant à Porto, il publia qu'il allait en Sicile chercher des troupes et des munitions. Son dessein, qu'il voulait cacher à Totila, était de se rendre à Tarente; mais, au sortir du détroit de Messine, une violente tempête l'obligea de relâcher à Crotone. Il prit le parti de s'y arrêter, et d'y faire venir l'armée de Calabre. Comme il n'y trouvait point de magasins, il envoya sa cavalerie, sous la conduite de Phazas¹ et de Barbation, s'emparer des défilés qui font la communication de la Lucanie et du pays des Brutiens, afin de lui fournir des vivres et de fermer le passage aux ennemis. Jean venait de prendre

xxxviii.
Bélisaire
passe en Si-
cile.

Proc. Got.
l. 3, c. 27, 28.
Jorn. suc-
cess.

¹ C'était un Ibérien, neveu de Péranius, et par conséquent cousin de Pacourius. Il en a déjà été question,

ci-dev. p. 62, not. 3, liv. xlvi, § 43.
Voyez aussi t. 8, p. 41, liv. xl, § 25.
—S.-M.

Rusciana¹ (aujourd'hui Rossano), place très-forte sur le golfe de Tarente, à l'occident, et il y avait mis garnison. Totila envoyait un gros détachement de son armée pour la reprendre. Les cavaliers de Bélisaire l'ayant rencontré, le chargèrent, et, quoique inférieurs en nombre, ils en tuèrent deux cents hommes et mirent le reste en déroute. Ce succès produisit la sécurité et la négligence. Dispersés dans les campagnes, sans vedettes, sans aucune précaution, ils ne songeaient plus à garder les passages. Totila sut profiter de ce désordre : il fondit sur eux à la tête de trois mille chevaux, en tua un grand nombre, et dissipa le reste. Phazas, ayant rallié les plus braves, retourna sur l'ennemi, et, après des actions d'une rare valeur, il fut accablé par le nombre, et périt avec tous ceux qui l'accompagnaient. C'était l'élite des troupes de Bélisaire, et cette perte irréparable ruinait toutes ses espérances. Barbation, suivi seulement de deux cavaliers, courut à Crotone donner avis au général, que l'ennemi vainqueur allait incessamment venir l'attaquer. Dans l'état où se trouvait Bélisaire, il ne pouvait attendre Totila sans s'exposer à une perte certaine. Pénétré de douleur, il se vit contraint de se retirer en Sicile; s'étant donc embarqué avec un vent favorable, il aborda le même jour à Messine.

XXXIX.
Divers événements de
cette année.

Proc. Got.
l. 3, c. 29;

Pendant que Totila poussait ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Italie, les Esclavons avaient passé le Danube et ravageaient l'Illyrie jusqu'à Dyrrachium. Cette nation féroce massacrait les habitants sans dis-

¹ Ρουσσία, dans Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 28. Cette ville avait été le port de l'antique Thurium, τὸ

Θουρίων ἐπὶ τῆς ἰταλίας, dont elle était éloignée de 60 stades selon Procope. — S.-M

inction d'âge ni de sexe, ou les traînait en esclavage. L'épouvante était si grande, qu'on abandonnait les places les plus fortes pour gagner les montagnes et les forêts. Les commandants romains, à la tête de quinze mille hommes, les suivaient de loin, sans oser en approcher. Constantinople et les contrées voisines ressentirent, pendant cet hiver, de fréquents tremblements de terre, qui, arrivant d'ordinaire pendant la nuit, jetèrent beaucoup de frayeur, sans causer de perte considérable. Une inondation extraordinaire du Nil alarma toute l'Égypte; les eaux montèrent au-dessus de dix-huit coudées. La Thébaïde souffrit moins que les autres contrées; le fleuve rentra dans son lit accoutumé, et laissa la liberté d'ensemencer et de cultiver les terres. Mais dans la basse Égypte, les eaux séjournèrent si long-temps, qu'on ne put faire les semailles. Il y eut des endroits où le Nil se déborda une seconde fois et emporta toutes les semences; ce qui produisit la famine, et fit périr la plupart des animaux, faute de pâturage. La funeste jalousie des factions du Cirque se réveilla cette année. Le 11 mai, veille de la Pentecôte, jour anniversaire de la naissance de l'empereur, comme on célébrait les jeux, les Bleus et les Verts prirent querelle et se livrèrent un sanglant combat. Les gardes de l'empereur chargèrent à coups d'épée les deux partis, et en firent un grand carnage : plusieurs, poursuivis jusqu'au rivage, se précipitèrent dans la mer. On prit un poisson monstrueux, qu'on nommait le Porphyryon, sans doute à cause de sa couleur, qui approchait de la pourpre. Il y avait plus de cinquante ans qu'il infestait les côtes du Bosphore; mais il ne se montrait que par intervalles. Ébranlant les vaisseaux par de violentes

1.4, c. 4.
Theoph. p.
191.
Cedr. t. I, p.
375.
Zon. l. 14, t.
2, p. 69.
Malala, part
2, p. 226.

secousses, il faisait sauter en mer les matelots qu'il dévorait ensuite, et il submergeait les vaisseaux mêmes. On avait en vain mis en usage toutes les machines employées dans les sièges à lancer des pierres et des javelots. Enfin, un jour que la mer était calme, une troupe de dauphins assemblés à l'embouchure du Pont-Euxin, ayant aperçu ce terrible animal, prirent la fuite devant lui. Les uns furent dévorés, les autres se réfugièrent à l'entrée du Sangaris en Bithynie, où le monstre, les poursuivant, s'enfonça si profondément dans la vase, qu'il ne put s'en dégager malgré ses efforts. Les habitants des environs, accourant de toutes parts, tâchèrent d'abord de le tuer à coups de haches; mais ses écailles étant impénétrables, ils l'enveloppèrent de cables et le firent tirer par des bœufs sur le rivage. Il se trouva long de trente coudées et large de dix, et sa chair dépecée fit la charge de plusieurs chariots. Sur les bords des Palus-Méotides, habitait une peuplade de Goths nommés Tétraxites¹; c'était un reste de ceux qui n'avaient pas suivi leurs compatriotes du temps de Valens. Ils étaient en petit nombre, et professaient la religion catholique. Ils envoyèrent quatre députés à Constantinople, pour demander un évêque, comme l'empereur en avait donné un aux Abasges leurs voisins. Dans un entretien secret, ils avertirent Justinien, qu'un moyen sûr d'étendre de leur côté la frontière de l'empire était de semer la discordance entre les Barbares de leur voisinage, et ils offrirent leurs services à cet effet. Les historiens de Ravenne prétendent, contre toute raison, que Justinien vint cette année en Italie avec Théodora,

¹ Γότθοι οἱ Τετραξίται. Je pense qu'il s'agit ici de ces Goths qui se maintinrent dans la Crimée jusqu'au 15^e siècle. — S.-M.

et qu'ils assistèrent à la dédicace de l'église de Saint-Vital. L'empereur ne mit pas le pied en Italie pendant tout le cours de son règne.

Théodora mourut d'un cancer au mois de juin de l'année suivante : scandale et fléau de l'empire, qu'elle avait déshonoré par ses débauches et désolé par ses cruautés. Elle conserva jusqu'à la fin de sa vie ce funeste ascendant que ses charmes lui avaient fait prendre sur l'esprit de l'empereur. Maîtresse absolue des faveurs et des disgraces, elle fut toujours adorée des courtisans, détestée des gens de bien, redoutée de tous. Elle ruina l'état et l'église, en faisant à son gré des magistrats et des évêques. Elle corrompit les mœurs publiques par ses exemples, et par l'autorité qu'elle s'attribua sur les mariages, forçant des filles et des veuves illustres d'épouser les ministres de ses crimes ; et des hommes d'une naissance distinguée, de prendre pour femmes ses favorites et ses complices ; encourageant la licence par la protection qu'elle accordait aux femmes coupables, et par les mauvais traitements qu'elle faisait subir aux maris qui osaient paraître offensés. Cruelle dans ses injustices, elle fit mourir par caprice le patrice Bassus, en lui faisant serrer la tête avec des cordes ; elle fit pendre Callinicus, gouverneur de la seconde Cilicie, sur le tombeau de deux scélérats, qu'il avait punis suivant les lois, pour avoir assassiné publiquement un de ses domestiques, en voulant l'assassiner lui-même ; elle vengea ainsi ces deux meurtriers, parce qu'ils étaient de la faction du Cirque qu'elle protégeait. Ardente et opiniâtre à soutenir les hérétiques, et deux fois frappée d'anathème par les deux papes Agapet et Vigile, elle est néanmoins, dans quelques écrivains,

An 548.

xi.

Mort de
Théodora.

Proc. Pers.

l. 2, c. 30.

Got. l. 3, c. 30.

Anecd. c. 17,

27, et ibi

Alam. p. 169.

Theoph. p.

191.

Cedr. t. 1,

p. 375.

Vict. Tun.

Anast. p. 64.

Zon. l. 14, t.

2, p. 68.

Evagr. l. 4,

c. 32.

Phot. cod. 64,

p. 81.

Malala, part.

2, p. 227.

Hist. misc.

l. 16, ap. Mu-

rat. t. 1, part.

1, p. 109.

Cod. orig. p.

46.

Noris de 4^a

Synod. c. 4.

qualifiée du titre de très-pieuse impératrice : expression de style prodiguée aux princes les plus impies dès le temps du paganisme, et trop libéralement appliquée par les auteurs ecclésiastiques à ceux qui ont fondé des églises et doté des monastères. Ce fut pour honorer la mémoire d'une telle épouse que Justinien donna son nom à plusieurs villes, et qu'il détacha de la première Syrie les villes de Laodicée, de Gabala, de Paltus, et de la seconde, celle de Balanée, pour en former une nouvelle province sous le nom de Théodoriade. L'empereur fut sans doute dans tout l'empire le seul qui pleura cette princesse.

XLI.
Conon assassiné.
Proc. Got.
l. 3, c. 30.
Anecd. c. 5.

Bélisaire ayant reçu en Sicile un renfort de deux mille hommes d'infanterie, ne tarda pas de retourner à Otrante, où Valérien se rendit, après avoir passé l'hiver en Épire. De si faibles secours ne pouvant le mettre en état de tenir la campagne, Antonine se rendit à Constantinople pour presser l'empereur de faire de plus grands efforts; et, voyant qu'elle n'y pouvait réussir, elle demanda le rappel de son mari, qui lui fut trop facilement accordé. Justinien était mécontent de Bélisaire, sans faire réflexion que sa propre négligence rendait inutiles les talents de ce grand homme. Antonine ne craignant plus Théodora, morte avant son arrivée, sépara sa fille Joannine d'avec Anastase, petit-fils naturel de l'impératrice. Ce mariage, contracté entre deux enfants, par l'autorité absolue de Théodora, malgré Bélisaire et Antonine, fut regardé comme illégitime. Dans le même temps, la garnison de Rome massacra Conon, son commandant, qui continuait le monopole odieux qu'il avait exercé pendant le siège, conjointement avec Bessas. Après ce forfait,

les soldats envoyèrent deux prêtres à l'empereur, pour lui demander à la fois, une amnistie, et le paiement des montres qui leur étaient dues, menaçant, en cas de refus, de se donner à Totila. Justinien, trop faible pour les punir, leur accorda tout.

Après la défaite des cavaliers de Bélisaire, Totila avait mis le siège devant Rusciana. Cette place était défendue par quatre cents hommes¹, sous le commandement de Chalazar, Hun de nation², et d'une valeur éprouvée. Quantité de noblesse d'Italie était venue s'y renfermer³, et la défense fut vigoureuse et opiniâtre. Enfin les vivres ayant manqué, on fut obligé de capituler, et l'on convint de se rendre, si la place n'était secourue dans un certain terme. Bélisaire, réuni avec Valérien et avec Jean, qui n'avait plus à craindre Antonine, partit d'Otrante pour aller au secours. Le jour marqué pour la capitulation, comme les assiégés se disposaient à ouvrir les portes, ils aperçurent la flotte qui s'approchait à pleines voiles. Ils la saluèrent d'un cri de joie et se croyaient hors de péril, lorsqu'une violente tempête, s'élevant tout-à-coup, dispersa les vaisseaux. Bélisaire, après avoir perdu plusieurs jours à les rassembler dans le port de Crotone, reprit la route de Rusciana. Totila, ayant bordé le rivage de ses troupes en bon ordre et bien armées, effraya tellement les Romains par sa contenance, qu'ils n'osèrent tenter la descente et retournèrent à Crotone. On tint conseil,

XLII.
Totila prend
Rusciana.

¹ C'étaient trois cents cavaliers illyriens, qui y avaient été placés par le général Jean, et cent hommes d'infanterie, qui y avaient été envoyés par Bélisaire. — S.-M.

² Χαλαζαρ Μασσαγίτης γένος. Il

partageait le commandement avec le Thrace Goudilas. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 30. — S.-M.

³ On distinguait entre autres Déophéron, frère de Tullianus. Voyez ci-dev. § 21, p. 146, not. 1. — S.-M.

et il fut décidé que Bélisaire irait à Rome pour y faire entrer des provisions et pour apaiser le désordre causé par le meurtre du commandant; que Jean et Valérien marcheraient vers le Picénium, pour obliger Totila, par cette diversion, à lever le siège de Ruscliana. Mais Totila se contenta d'envoyer dans cette province deux mille de ses meilleurs cavaliers, et continua le siège avec tant de vigueur qu'il força les assiégés à se rendre. Il leur accorda la vie; mais il punit cruellement Chazar d'avoir manqué à la capitulation. Il lui fit couper les deux mains, et, après l'avoir fait mutiler plus indignement encore, il ordonna qu'on lui tranchât la tête. Il permit aux soldats de se retirer où ils voudraient, seulement avec l'habit dont ils étaient couverts. Quarantevingts se rendirent à Crotone; les autres prirent parti dans l'armée de Totila, qui leur laissa tous leurs effets, et les enrôla sur le même pied que les Goths, selon sa coutume. Les habitants furent dépouillés de tout ce qu'ils possédaient.

XLIII.
Bélisaire
abandonne
l'Italie.

Proc. Got.
l. 3, c. 35.
Anecd. c. 5.
Jorn. succes.

Bélisaire mettait à la voile pour aller à Rome, lorsqu'il reçut la permission de revenir à Constantinople. C'était ce qu'il désirait depuis long-temps. Il semblait qu'on ne l'avait envoyé cette fois en Italie qu'à dessein de flétrir les lauriers qu'il avait cueillis dans sa première expédition. Sans troupes, sans munitions, sans autre argent que celui qu'il fallait arracher aux habitants, mal servi par des lieutenants, les uns lâches, les autres indociles, qu'il n'avait pas eu la liberté de choisir, il errait depuis cinq ans comme un fugitif, n'osant presque sortir de ses vaisseaux, hors d'état de hasarder une bataille contre un jeune roi plein de valeur, maître absolu dans son armée, et dont les forces croissaient

tous les jours. Il s'éloigna des côtes de l'Italie en soupirant, les yeux fixés sur cette fameuse contrée, qui avait été le théâtre de sa gloire, et qu'il laissait au pouvoir des Goths. Son retour à Constantinople n'eut rien de cet éclat pompeux avec lequel il y était rentré deux fois comme en triomphe, suivi de Gélimer et de Vitigès. C'étaient aujourd'hui ses envieux qui triomphaient de lui ; et après l'avoir traversé par les mauvais conseils qu'ils donnaient à l'empereur, ils lui imputaient les disgrâces dont ils étaient eux-mêmes les artisans. Mais ce qui n'admet point d'excuse, c'est qu'au lieu des dépouilles des ennemis, Bélisaire remporta celles des sujets de l'empire. Obligé de faire subsister ses troupes aux dépens du pays, il s'était réservé une partie des contributions, et il revint avec d'autant moins de gloire qu'il rapportait plus de richesses. Quoiqu'on doive sans doute rejeter sur Antonine la plus grande partie de ces concussions, Bélisaire est encore plus blâmable de n'avoir pas retenu l'avidité de sa femme, que d'avoir souffert ses débauches. Que d'éclat aurait ajouté aux exploits de Bélisaire une pauvreté héroïque ! Après le retour de ce général, le pape Vigile, qui était alors à Constantinople, pour les raisons que je dirai dans la suite, ne cessait de presser l'empereur d'employer toutes ses forces au recouvrement de l'Italie. Mais ce prince, promettant toujours sans rien exécuter, ne s'occupait que de disputes théologiques, dans lesquelles il ne se laissait pas moins tromper, que dans les affaires de la guerre.

Peu s'en fallut que Bélisaire, à son retour, ne trouvât plus Justinien sur le trône. Il s'était tramé contre ce prince une conjuration, qui échoua, comme il arrive

Proc. Got.
l. 3, c. 31.

presque toujours, par l'indiscrétion des complices. Artaban, après avoir délivré l'Afrique de la tyrannie de Gontharis, eut l'ambition d'aspirer à une alliance qui pouvait un jour l'élever à l'empire. Il forma le dessein d'épouser Préjecta, nièce de l'empereur et veuve d'Aréobinde. Préjecta ne s'en éloignait pas : son libérateur, le vengeur de son mari, lui semblait digne de cette reconnaissance. Avant que de se séparer en Afrique, ils se lièrent ensemble par une promesse mutuelle, et, dans cette flatteuse espérance, Artaban précipita son retour. La haute valeur dont il avait donné des preuves lui avait déjà concilié l'estime publique; sa bonne mine, sa générosité, sa discrétion, le faisaient aimer. L'empereur le combla d'honneurs; il le nomma commandant de la milice de la cour, général des troupes alliées et consul honoraire : car ce titre subsistait encore après l'extinction du consulat annuel. Mais il lui refusa Préjecta. Un obstacle insurmontable s'opposait à ce mariage : Artaban avait une première femme¹, dont il s'était séparé depuis plusieurs années. Dès qu'elle eut appris la brillante fortune de son mari, elle sortit de l'obscurité, où elle s'était tenue modestement renfermée, et vint se montrer à la cour. Théodora, dont elle implora la protection, contraignit Artaban de la reprendre. Préjecta fut mariée à Jean, fils de ce Pompée, neveu d'Anastase, qui avait été mis à mort seize ans auparavant dans la révolte de Constantinople. Artaban, au désespoir, chassa de nouveau sa femme aussitôt après la mort de Théodora, et demeura plongé dans une profonde mélancolie.

¹ Procope nous apprend, *de bel. Goth*, l. 3, c. 31, qu'elle était arménienne et issue comme lui de la race

des Arsacides. Ἐν γὰρ αὐτῷ γυνὴ πρό-
τερον ξυγγενὴς τε καὶ ὁμόφυλος εὖσα.
—S.-M.

Un de ses parents, nommé Arsace¹, résolut de profiter de son mécontentement pour se venger lui-même. On avait depuis peu découvert une intelligence que cet Arsace entretenait avec le roi de Perse, et l'empereur l'avait fait battre de verges et promener dans la ville sur un chameau. Arsace, irrité de ce châtement, ne cessait jour et nuit d'aigrir Artaban : « Quel con-
« traste dans votre conduite ! lui disait-il. Plein de va-
« leur pour servir les autres, et de faiblesse pour vous
« servir vous-même, vous avez sauvé l'Afrique à Justi-
« nien, en tuant de votre propre main Gontharis, votre
« ami ; et votre bras reste sans force, quand il s'agit de
« délivrer l'Arménie, votre patrie, accablée sous le
« poids des impôts ; de venger votre père, massacré par
« la plus noire trahison ; d'affranchir votre famille, qui
« traîne dans toutes les provinces de l'empire les liens
« d'une honteuse servitude. Ébloui des vains titres
« d'honneur dont le tyran vous amuse, vous rampez
« dans l'esclavage. Vous ne plaiguez pas votre parent
« Arsace, déshonoré par un traitement indigne ; et moi
« je vous plains des outrages que vous recevez sans pa-
« raître vous en ressentir. On vous a privé d'une épouse
« que vous chérissez, pour vous enchaîner à celle que
« vous ne pouviez souffrir. Vous avez rompu ces chaînes ;
« rompez aussi le joug sous lequel nous gémissons tous.
« Que craignez-vous d'un prince imbécille qui, s'en-
« dormant sur les affaires de son état, passe les nuits
« à disputer avec des évêques sur de frivoles questions
« de scholastique ? Germain, plus respecté que l'empereur, n'attend que l'occasion d'éclater. Ce guerrier

XLV.
Conjuration
contre Justi-
nien.

Proc. Got.
l. 3, c. 32.

Jorn. succes.
Pagi ad Bar.

¹ Ἀρσάκης Ἀρμένιος γένος Ἀρσακί- προσίτων. Proc. de bel. Goth. l. 3,
δης, ἀνὴρ τῷ Ἀρταβάνη κατὰ γένος c. 32.—S.-M.

« et ses deux fils, dépouillés d'un riche héritage, se joindront à vous. De quoi n'est pas capable Artaban avec de si puissants secours? » En effet, Germain devait être mécontent : son frère Boraïde venait de mourir, et l'avait institué héritier de la plus grande partie de ses biens, au préjudice de sa fille unique : mais l'empereur avait réformé cette injustice en cassant le testament.

XLVI.
Elle est découverte.

Arsace étant venu à bout de déterminer Artaban, s'associa d'abord un de ses compatriotes nommé Chanarange¹, jeune homme hardi et entreprenant, mais étourdi et sans expérience. Pour gagner Germain, il s'adressa à Justin, l'aîné de ses fils. Celui-ci, quoiqu'il eût été consul en 540, n'avait pas encore atteint sa vingtième année; mais il montrait déjà un grand courage. Arsace eut l'imprudence de lui faire part du complot, et mit en vain tout en œuvre pour exciter son ressentiment contre l'empereur. Justin, d'abord interdit et déconcerté, après quelques moments de silence, répondit, d'un ton indigné, que ni lui ni son père n'étaient capables d'un forfait si atroce. Il alla de ce pas déclarer la conjuration à son père, qui en instruisit aussitôt Marcellus, commandant de la garde du palais. C'était un officier d'une probité incorruptible, et très-attaché à l'empereur; mais d'un caractère froid, circonspect, et tellement ennemi de l'injustice et de la calomnie, qu'il se serait cru lui-même criminel s'il eût accusé personne sans avoir des preuves évidentes de son crime. Il répondit à Germain, qu'avant que de rien dire à l'empereur, il voulait s'assurer de la vérité.

¹ Il était Persarménien, Περσαρμένιος, Χαναράγγης ὄνομα. — S.-M.

Pour y réussir, Justin, de concert avec son père, se rapprocha des conjurés; il s'adressa à Chanarange, et lui fit entendre qu'il avait rebuté Arsace parce qu'il ne se fiait pas à sa discrétion : *Mais*, ajouta-t-il, *si vous avez formé avec Artaban quelque dessein important, mon père ne refusera pas de vous seconder.*

Ils convinrent du jour et de l'heure où Chanarange se rendrait à la maison de Germain. Marcellus fut averti, et envoya Léonce, dont il connaissait la probité et l'exactitude, pour être témoin de la conversation. Germain cacha Léonce derrière une tapisserie, d'où il entendit distinctement tout le détail de la conjuration. Leur dessein était d'attendre le retour de Bélisaire qui était en chemin, de peur que, s'ils ôtaient la vie à l'empereur avant l'arrivée de ce général, il ne rassemblât des troupes et ne vînt les attaquer dans Constantinople. Ils devaient, dès le soir même de son arrivée, entrer dans le palais pendant qu'il s'entretenait avec l'empereur, et poignarder à la fois l'empereur, Marcellus et Bélisaire. Après cet éclaircissement, Marcellus avertit le prince, qui fit aussitôt arrêter Artaban et les autres conjurés. Outre la déposition de Léonce, on trouva dans leurs papiers des preuves du crime, et ils le confessèrent eux-mêmes à la question. Le sénat, assemblé dans le palais, fit faire la lecture des informations. Germain et Justin furent assignés à comparaître, et déchargés sur le témoignage de Marcellus et de Léonce. Mais Justinien, mal disposé à l'égard de Germain, ne lui pardonnait pas d'avoir tardé si long-temps à révéler le complot. Quelques courtisans, par une flatterie meurtrière, feignaient d'entrer dans les sentiments du prince, et excitaient encore son indignation; les autres,

par leur silence, semblaient condamner Germain. Alors Marcellus élevant sa voix : *S'il est*, dit-il, *quelque coupable du délai qu'on reproche à Germain, c'est moi seul qu'il faut punir; Germain m'a révélé le crime dès qu'il en a eu connaissance; c'est moi qui, pour m'assurer du fait par une exacte recherche, ai retenu son empressement.* Ces paroles calmèrent la colère de l'empereur, et le vertueux Marcellus eut la gloire d'avoir hasardé, pour la justice, sa faveur et sa fortune. Justinien lui-même se fit honneur d'user de clémence : il dépouilla Artaban de ses dignités, mais sans ordonner d'autre peine contre lui ni contre ses complices : il se contenta de les faire garder dans le palais, et voulut même leur épargner la honte d'être renfermés dans les prisons publiques.

XLVII.
Théodebert
irrité contre
Justinien.

Proc. Got.
l. 3, c. 33, 37,
l. 4, c. 24.

Agath. l. 1,
p. 13 et seq.

Marius A-
vent. chron.

Pagi ad Bar.
La Bastie,

not. sur la
science des
méd. t. 1,

p. 117.

La valeur inquiète et impétueuse de Théodebert, roi de la France austrasienne¹, alarmait également Justinien et Totila. Les Goths avaient, depuis douze ans, abandonné aux Français tout ce qu'ils possédaient dans la Gaule, au-delà des Alpes. Justinien, pour se concilier une nation si redoutable, confirma cette cession par des lettres en forme, prétendant que les Goths n'avaient pu légitimement disposer de ces provinces, qui appartenaient de droit à l'empire. Les rois français² faisaient battre de la monnaie d'or, dont la matière se tirait des mines qui se trouvaient alors dans la Gaule³ : Justinien ordonna que celle qui serait frappée

* 1 Θεοδέβερος δὲ ὁ Φράγγων ἀρχηγός. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 24.
— S.-M.

² Procope, de bel. Goth. l. 3, c. 33, les appelle *les chefs des Germains*, οἱ Γερμανῶν ἄρχοντες.—S.-M.

³ Νόμισμα δὲ χρυσῶν ἐκ τῶν ἐν Γάλλοις μεταλλῶν πεποίνηται. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 33. Cette monnaie, continue Procope, ne portait pas, selon l'usage, l'effigie de l'empereur, mais l'image du roi des Français.

au coin de Théodebert, aurait cours dans l'Empire. C'était un privilège dont les rois barbares, et même les rois de Perse, ne jouissaient pas ; car les Romains se faisaient une loi de n'admettre dans le commerce d'autre monnaie d'or que celle qui portait l'image de l'empereur¹. Totila, de son côté, pour mettre Théodebert dans ses intérêts, lui envoya demander sa fille en mariage; le prince français répondit fièrement : *Que sa fille était née pour un roi, et que Totila n'était et ne serait jamais roi d'Italie*², *puisqu'après avoir pris Rome il n'avait pu la conserver*. Ce monarque belliqueux, également recherché par les Romains et par les Goths, ne songeait qu'à profiter de la guerre que se faisaient ces deux nations. Lanthacaire, un de ses généraux, fut battu par les Romains dans une rencontre, dont l'histoire ne donne aucun détail³. Mais

Οὐ τοῦ Ῥωμαίων αὐτοκράτορος (ἥπερ εἶδυσαι) χαρακτηῖρα ἐνθέμενοι τῷ στατήρι τούτῳ, ἀλλὰ τὴν σφετέραν αὐτῶν ἐκίονα.—S.-M.

¹ Procope s'exprime un peu différemment : il dit que le roi de Perse avait la faculté de faire frapper, s'il le voulait, des monnaies d'argent avec son effigie, καὶ τοι νόμισμα μὲν ἀργυροῦν ὁ Περσῶν βασιλεὺς, ἢ βούλοιοτο, ποιεῖν εἴωθε, mais que ni lui, ni aucun autre roi barbare, n'avait le droit de placer son image sur la monnaie d'or, χαρακτηῖρα δὲ ἴδιον ἐμβαλίσθαι στατήρι χρυσοῦ, οὔτε αὐτὸν θέμεις, οὔτε δὲ ἄλλον ὄντινα αὐτῶν βασιλεία τῶν πάντων βαρβάρων. Cette assertion, que Lebeau a rédnite à ce qu'elle a de raisonnable, est évidemment exagérée. Il est difficile de comprendre comment il aurait été défendu aux

rois de Perse de frapper des monnaies d'or avec leur effigie. On doit cependant remarquer que l'on possède peu de monnaies des Sassanides en ce métal. Elles sont très-rares. Il serait possible que ces princes, dans un intérêt commercial, eussent donné libre cours dans leurs états aux monnaies impériales, par une raison semblable à celle qui fait conserver dans tout l'Orient, pour le commerce, l'usage des ducats de Florence et des séquins de Vénise. La suite du passage de Procope semble l'indiquer. — S.-M.

² Ὁ δὲ τὴν αἰτησὶν ἀπεισίστατο, ἰταλίας αὐτὸν οὔτε εἶναι οὔτε ἔσεσθαι ποτε βασιλέα φάσκων. Proc. de bel. Goth. 1. 3, c. 37. — S.-M.

³ Ce général périt dans cette expédition dont le souvenir a été conservé par la chronique de Marius,

cet échec n'empêcha pas les Français de se rendre maîtres des Alpes Cottiennes, d'une partie de la Ligurie¹, et de presque toute la Vénétie²; en sorte que les Romains ne conservaient dans cette dernière province que les côtes maritimes, et les Goths un petit nombre de places en terre-ferme³. Après ces conquêtes, Théodebert, aigri de la vanité de Justinien, qui prenait entre ses titres celui de vainqueur des Français et des Allemands⁴, tourna contre lui toute sa colère, et fit un accord avec les Goths. Les deux rois convinrent qu'ils demeureraient tranquilles possesseurs de ce qu'ils avaient actuellement entre leurs mains; qu'ils ne feraient l'un contre l'autre aucun acte d'hostilité, tant que durerait la guerre entre les Romains et les Goths; que si Totila était vainqueur, les Goths et les Français partageraient à l'amiable le domaine de l'Italie⁵. Le dessein de Théodebert était de pénétrer en Thrace, à la tête d'une nombreuse armée, et d'aller attaquer Constantinople. Pour s'ouvrir un passage au travers de la Pannonie et de l'Illyrie, il travaillait à soulever contre

évêque de Lausanne, qui s'exprime ainsi, sous l'an 548. *Eo anno Lanthacarius dux Francorum in bello Romano transfossus obiit.* — S.-M.

¹ Λιγυρίας τε χωρία ἅττα, καὶ Ἄλπεις Κουτίας, καὶ Βενετιῶν τὰ πολλὰ, οὐδενὶ πόνῳ ἐς ἀπαγωγὴν φόρου ὑποτελῆ ποιησάμενος (Θευδίδειρτος). *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 24. — S.-M.

² Procope, *de bel. Goth.* l. 3, c. 33, dit que les Francs se rendirent sans peine maîtres de la plus grande partie de la Vénétie. Φράγγοι Βενετιῶν τὰ πλεῖστα σφίσι προσεποιήσαντο οὐδενὶ πόνῳ. — S.-M.

³ Γότθους μὲν πολιίσματα ὀλίγα

ἐν Βενετίας διέμενε. Τὰ τε γὰρ ἐπιθαλασσίδια χωρία Ῥωμαῖοι, τὰ δὲ ἄλλα ὑποχείρια σφίσιν ἅπαντα πεποιήνται Φράγγοι. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 24. — S.-M.

⁴ On trouve effectivement les surnoms de *Francicus* et d'*Alamannicus* parmi les titres de Justinien dans les actes publics et dans les inscriptions de son règne. — S.-M.

⁵ Ἢν δέ γε βασιλέως ποτὲ Ἰουστινιανοῦ περιέσσειαι Τωτίλαν τῷ πολέμῳ ξυμβαίῃ, τινικαδὲ Γότθους τε καὶ Φράγγους διουκῆσασθαι ταῦτα, ὅσα ἂν ξυνοίσιν ἑκατέρους δοκῇ. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 24. — S.-M.

l'Empire les Gépides et les Lombards : il leur représentait que Justinien prenant aussi dans ses édits la qualité de vainqueur des Lombards et des Gépides¹, ils avaient autant d'intérêt que lui à rabattre le vain orgueil de ce prince et à venger l'insulte commune. Tandis que Théodebert faisait trembler l'empereur par les préparatifs d'une guerre formidable, il mourut d'un accident à la chasse ; et son fils Théodebalde², âgé de douze à treize ans, d'ailleurs faible et valétudinaire, n'eut ni l'ambition ni la force d'exécuter ces vastes projets.

Il n'aurait pas été difficile à Théodebert de mettre en mouvement les Barbares voisins du Danube. Les Gépides, établis à Sirmium et dans la Dacie³, faisaient des courses continuelles sur les terres de l'Empire, dont ils se disaient alliés ; et ces hostilités portèrent enfin Justinien à leur refuser la pension annuelle qu'on leur payait depuis long-temps⁴. Il avait accordé aux Lombards des habitations dans la Pannonie et dans le Norique⁵, et leur avait prodigué de grandes sommes d'argent pour acheter la paix⁶ ; ce qui ne les empêchait

XLVIII.
Les Gépides
et les Lombards im-
plorent le
secours de
Justinien.

Proc. Got.
l. 3, c. 33,
34, et l. 4.
c. 18.

¹ Οὐ γὰρ ἦτο ἀνεκτὸν εἶναι ἑτι δὴ βασιλεὺς Ἰουστινιανὸς ἐν τοῖς προγράμμασι τοῖς βασιλείοις, Φραγγικὸς τε καὶ Ἀλαμανικὸς, ἔτι δὲ Γίπεδικός τε καὶ Λαγγοβαρδικός, καὶ ἑτέροις τοιοῖσδε ὀνόμασιν ἀνεκηρύττετο, ὥς δὴ τούτων αὐτῶν τῶν ἐθνῶν ἀπάντων δεδουλωμένων. Agath. l. 1, p. 15. — S.-M.

² Θεοδίσβαλδος. — S.-M.

³ Γήπαιδες δὲ πόλιν τε Σίρμιον καὶ Δακίας ἐκ τοῦ ἐπιπλεῖον ἀπάσας κα-
ταλαβόντες ἔσχον. Proc. de bel. Goth.
l. 3, c. 33. — S.-M.

⁴ Διὸ δὴ βασιλεὺς αὐτοῖς τὰς ξυ-

τάξεις οὐκ ἔτι εἰδίδου, ὥστερ εἰθίς ο-
σπᾶς ἀνέκαθεν πρὸς Ῥωμαίων κομίζε-
σθαι. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 33. — S.-M.

⁵ Ils habitaient antérieurement, dit Procope, de bel. Goth. l. 3, c. 33, au-delà du Danube, non loin des Gépides, ἐξ ἧθῶν τῶν πατρίων Λαγγοβαρδαὶ ἐξαναζάντες, ἐνθίνδε ποταμοῦ Ἰστροῦ ἰδρύσαντο, Γηπαίδων οὐ πολλῷ ἀπὸθεν. Le pays qu'ils quittèrent était le territoire occupé plus anciennement par les Ruges. Voyez t. 7, p. 75, not. 2, l. xxxv, § 51. — S.-M.

⁶ Λαγγοβαρδας δὲ βασιλεὺς Ἰουστι-

pas de ravager l'Illyrie et la Dalmatie jusqu'à Dyrrachium. Le titre d'alliés de l'Empire ne leur donnait que plus d'audace : si les prisonniers qu'ils enlevaient dans leurs courses venaient à s'échapper de leurs mains, ils se croyaient en droit de les redemander comme des esclaves fugitifs. Les Hérules, possesseurs de Singidunum en Mésie¹, inquiétaient sans cesse la Thrace par leurs incursions ; et, chargés des dépouilles de l'Empire, ils avaient la hardiesse d'aller à Constantinople demander les pensions qu'on leur avait assignées et que l'empereur n'osait leur refuser. L'unique ressource contre ces Barbares aurait été de les détruire les uns par les autres, et il sembla s'en présenter une occasion. Une querelle survenue entre les Gépides² et les Lombards leur mit les armes à la main, et, selon la coutume de ces peuples, ils convinrent d'un jour pour se battre³. Les Lombards, qui se sentaient les plus faibles, implorèrent le secours de l'empereur ; et les Gépides envoyèrent aussi une ambassade pour demander la préférence, ou du moins la neutralité. Justinien, selon les principes d'une saine politique, prit le parti des Lombards ; il leur envoya dix mille hommes de cavalerie⁴,

νιανός ἐδωρήσατο Νωρικῶ τε πόλει, καὶ τοῖς ἐπὶ Πανωνίας ὀχυρώμασι τε καὶ ἄλλοις χωρίοις πολλοῖς, καὶ χρήμασι μεγάλους ἄγαν. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 33. — S.-M.

¹ C'était encore en vertu d'une concession de Justinien. Ἄλλα μὲν τοὶ Λακίας χωρία, δόντος βασιλέως, ἔρουλοι ἔσχον ἀμφὶ πόλιν Σιγγιδωνα. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 33. — S.-M.

² Thorisin était alors le roi des Gépides. Ἐρχε δὲ τότε Γηπαίδων μὲν Θορσίῳ ὄνομα. *Proc. de bel. Goth.* l. 3,

c. 34. Il est appelé *Thurisind* par Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 1, c. 23, qui lui donne *Thurismod* pour fils. Ce prince périt dans la guerre des Gépides contre les Lombards. — S.-M.

³ Χρόνος τε τῇ συμβολῇ τακτὸς ὄριστο. *Proc. de bel. Goth.* l. 3, c. 34. — S.-M.

⁴ Commandés par Constantianus, Buzes et l'arménien Aratius ou Hrahad, Arsacide, de la maison de Cam-sar, dont j'ai déjà eu bien souvent l'occasion de parler. On leur adjoignit

avec quinze cents Hérules¹ à la solde de l'Empire². Les autres Hérules, au nombre de trois mille, s'étant déclarés pour les Gépides, furent rencontrés par la cavalerie romaine qui les tailla en pièces. Aord³, leur général, frère de leur roi Todas, fut tué dans ce combat. Cet heureux commencement faisait espérer que cette guerre se terminerait par l'extinction totale des Gépides, et que l'Empire serait enfin délivré de ces voisins incommodes; mais ces Barbares prévirent le danger et firent une trêve avec les Lombards. Les troupes de l'Empire, trop faibles pour combattre les deux nations réunies, furent obligées de se retirer.

Audouin⁴ régnait sur les Lombards. Ildige⁵, auquel la couronne appartenait selon la loi de succession, obligé de prendre la fuite, passa en Italie avec six mille

XLIX.
Services ren-
dus à Totila
par un
prince Lom-

aussi Jean-le-sanguinaire, qui devait après cette guerre passer en Italie.

—S.-M.

¹ Ils avaient pour chef Philémouth, qui avait déjà servi dans les guerres d'Italie. — S.-M.

² Ils faisaient partie du corps des *Federati* ou des Auxiliaires. *Τινὲς δὲ αὐτῶν (Ἑρουλῶν) καὶ Ῥωμαίων στρατιῶται γενένηνται, ἐν τοῖς φοιδεράτοις καλουμένοις παττόμενοι.* Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 33. — S.-M.

³ Ἀόρδος ὁ τοῦ ἀρχοντος ἀδελφός. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 34. — S.-M.

⁴ Ἀὐδοῦν. Il avait d'abord gouverné comme tuteur, ἐπίτροπος, de Valdal, fils de Vacès, τὸν Οὐάδων, τὸν Οὐάκου υἱόν, qui mourut enfant. Audouin alors se fit déclarer roi, au préjudice d'un fils de Risioulf, Ῥισιούλφος, que l'usage de la nation appelait au trône, après la mort de Vacès. Risioulf, neveu de Vacès et

son héritier présomptif, avait été banni et s'était retiré avec ses partisans chez les Varnes, où il mourut, laissant deux fils, dont l'un mourut de maladie, l'autre Ildigus, disputa la couronne à Audouin. Le fils de Vacès est appelé Walthar par l'historien des Lombards Paul Diacre de *gest. Lang.* l. 1, c. 22. Sa mère Salinga était fille du roi des Hérules. Il régna sept ans. — S.-M.

⁵ Ἰλδίσογος, fils de Risioulf, se retira chez les Slaves après la mort de son père. Il se joignit aux Gépides dans la guerre que ces peuples firent aux Lombards gouvernés par Audouin. Il joignit une nombreuse armée de Slaves aux Lombards qui étaient attachés à sa fortune. Procope donne de curieux détails sur cette partie de l'histoire des Lombards, avant leur passage en Italie, de bel. Goth. l. 3, c. 35. — S.-M.

bard, et par
un garde de
Bélisaire.

Proc. Got.
l. 3, c. 35.

hommes¹, à dessein de s'attacher à Totila. Étant entré en Vénétie, il rencontra un corps de troupes romaines commandées par Lazare; il l'attaqua, et en fit un grand carnage. Cependant, au lieu d'aller joindre Totila, il rebroussa chemin, on ne sait pour quelle raison, et se retira chez les Esclavons, au-delà du Danube². Un autre Barbare, nommé Ilauf³, servit mieux le roi des Goths. Il avait été fait prisonnier par Bélisaire, qui, par estime pour sa valeur, l'avait mis au nombre de ses gardes. Étant resté en Italie après la retraite de son général, il passa dans l'armée de Totila, qui sut bien faire usage de sa bravoure. Il l'envoya par mer en Dalmatie avec des troupes. Ilauf étant abordé à Moicure⁴, place maritime près de Salone⁵, s'annonça comme officier romain, et fut reçu avec joie. Mais dès qu'il fut dans la place, il fit main-basse sur les habitants, pillà les maisons, et se rembarqua. Le même stratagème lui réussit encore à quelque distance de là, dans un lieu nommé Lauréata. Claudien, qui commandait dans Salone, informé de ces pirateries, fit partir des barques légères, qu'il remplit de troupes. Elles arrivèrent à Lauréata, et livrèrent un combat, dans lequel Ilauf fut vainqueur. Il demeura maître des barques, se saisit des navires qu'il trouva dans le port chargés de blé et d'autres provisions, et retourna triomphant au camp des Goths.

Totila, vivement piqué du refus et du reproche de

¹ Il avait joint à ses Lombards et aux Slaves, des Gépides volontaires. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 35. — S.-M.

² Ἰστρον ποταμὸν διαβὰς αὐθις εἰς Σκλαβηνὺς ἀπεχώρησεν. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 35. — S.-M.

³ Ἰλαυφ ἑσθραρος γένος. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 35. — S.-M.

⁴ Ἐν χωρίῳ Μουικούρω καλουμένῳ. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 35. — S.-M.

⁵ Ἐπιθαλάσσιον ἄγχις ἃ πη Σαλόνων ἐστὶ. — S.-M.

Théodebert, résolut de rentrer dans Rome et d'en conserver la possession. Il l'assiégea l'année suivante. Bélisaire y avait laissé trois mille de ses plus vaillants soldats, sous le commandement de Diogène, dont il connaissait la prudence et la valeur. Le siège fut long, par le courage des assiégés et par la vigilance et l'activité de Diogène. Enfin les Goths, repoussés dans tous les assauts, se rendirent maîtres de Porto; ce qui privait les Romains des convois qui remontaient par le Tibre. Mais Diogène avait eu la précaution de faire semer du blé dans la ville dès l'année précédente. Une trahison pareille à la première rendit encore cette fois Totila maître de Rome. Quelques Isauriens qui gardaient la porte de Saint-Paul, mécontents de ne rien recevoir de l'empereur depuis plusieurs années, et voyant que leurs camarades avaient fait fortune par la trahison, promirent au roi de lui livrer la ville, et convinrent avec lui du temps et de la manière. Quand le jour marqué fut arrivé, Totila remplit de soldats deux bateaux au commencement de la nuit, et leur ordonna de sonner de la trompette lorsqu'ils seraient au pied des murailles. Il conduisit son armée vis-à-vis la porte de Saint-Paul, sans être aperçu des ennemis; et comme il ne restait aux Romains, dans ces quartiers-là, d'autre retraite que Centumcelles, il envoya sur le chemin un corps de troupes pour massacrer les fuyards. Tout fut exécuté selon ses ordres. Au son des trompettes, les Romains prirent l'alarme, et, abandonnant tous les autres postes, ils coururent vers le Tibre. En même temps les Isauriens, ayant ouvert la porte de Saint-Paul, firent entrer l'armée des Goths. La garnison fut passée au fil de l'épée; les uns périrent

AN 549.
L.
Totila reprend Rome.
Proc. Got.
l. 3, c. 36.
Jorn. succes.

dans la ville même; les autres sur le chemin de Centumcelles, où ils se réfugiaient. Il ne s'en sauva qu'un petit nombre avec Diogène couvert de blessures.

LI.
Belle défense de
Paul.

Paul de Cilicie commandait les cavaliers de la garnison. C'était un vaillant capitaine, qui, après avoir servi Bélisaire en qualité d'intendant de sa maison, avait été employé dans le service militaire, où il s'était déjà signalé. Dès qu'il vit la ville prise, il s'enferma avec quatre cents cavaliers dans le mausolée d'Adrien, et s'empara du pont qui conduisait à l'église de Saint-Pierre. Il fut attaqué par les Goths dès le point du jour, et repoussa vigoureusement tous leurs efforts. Totila, voyant qu'il perdait en ce lieu beaucoup de soldats, fit cesser l'attaque, persuadé que la famine forcerait bientôt les assiégés à se rendre. Paul et ses cavaliers passèrent ce jour et la nuit suivante sans aucune nourriture. Le lendemain, ils délibérèrent de manger leurs chevaux : mais, faisant réflexion que, n'ayant aucune ressource à espérer, ils prolongeraient seulement de quelques jours une vie misérable, ils se déterminèrent à mourir avec honneur. Après s'être dit les derniers adieux, et s'être embrassés les uns les autres, ils ouvraient les portes pour fondre en désespérés sur l'ennemi, lorsque Totila, voulant épargner le sang de ses soldats, leur envoya dire qu'il leur donnait le choix, ou de retourner en liberté à Constantinople, en lui abandonnant armes et chevaux, avec serment qu'ils ne combattraient jamais contre les Goths, ou de servir dans son armée sur le même pied que ses sujets. Ils écoutèrent volontiers ces propositions, et d'abord ils prenaient tous le parti de retourner à Constantinople; mais ensuite, se représentant la honte de leur retour,

le danger d'être massacrés en chemin, l'ingratitude de l'empereur, qui depuis plusieurs années ne payait pas leurs services, ils s'engagèrent tous sous les étendards de Totila, excepté Paul et un Isaurien¹, qui prièrent le roi de leur permettre de se retirer, parce qu'ils avaient à Constantinople leurs femmes et leurs enfants, sans lesquels ils ne pouvaient vivre. Totila y consentit, et leur donna même de l'argent pour leur voyage, avec une escorte pour les accompagner jusque sur les terres de l'Empire. Quatre cents autres soldats qui s'étaient réfugiés dans les églises de Rome se mirent entre les mains de Totila sur sa parole, qui fut fidèlement gardée.

Dans le dessein où était Totila de demeurer maître de Rome, il songea à la repeupler. Il y établit plusieurs familles de sa nation, et y fit revenir les sénateurs et les autres Romains, que Jean le Sanguinaire n'avait pu enlever en Campanie. Il présida ensuite aux jeux du Cirque, et se disposa à porter la guerre en Sicile. Il fit préparer quatre cents barques et un nombre considérable de navires, qu'il avait pris sur les Romains. Cependant, comme il souhaitait de se former un établissement durable et tranquille, il envoya faire à Justinien des propositions de paix². Mais l'empereur ayant même refusé de les entendre, il redoubla d'activité pour continuer la guerre.

Avant que d'entreprendre la conquête de la Sicile, il alla faire le siège de Centumcelles, afin d'ôter aux Romains le seul port qui leur restait sur cette mer. Diogéné y commandait une forte garnison. Pour ne pas perdre de temps, Totila lui envoya proposer, ou de li-

LII.
Totila réta-
blit Rome.
Proc. Got.
l. 3, c. 36, 37.

LIII.
Prise de plu-
sieurs villes.
Proc. Got.
l. 3, c. 37, 39.

¹ Il s'appelait Mindès. Proc. de
bel. Goth. l. 3, c. 36. — S.-M.

² Son ambassadeur était un Ro-
main nommé Étienne. — S.-M.

vrer bataille sur-le-champ, ou de se joindre aux Goths, ou de s'en retourner à Constantinople; et, dans ce dernier cas, il lui promettait toute sûreté. Diogène répondit : *Que de ces trois partis il était maître de prendre le premier lorsqu'il le jugerait à propos; que le second n'était pas honnête; quant au troisième, qu'il ne trouverait point d'excuse auprès de l'empereur, s'il abandonnait sans nécessité une place dont la garde lui était confiée; que si le roi voulait lui accorder une trêve, pour lui donner le temps d'informer Justinien de l'état de la ville, il promettait de se rendre en cas qu'il ne lui vînt aucun secours.* Le roi accepta la proposition : on convint du terme, et on donna trente ôtages de part et d'autre. Les Goths, ayant levé le siège, prirent la route de Sicile, et, débarqués à Rhégium sur le détroit, ils tentèrent de s'en rendre maîtres. Bélisaire y avait laissé une bonne garnison sous les ordres de Thorimuth et d'Himérius. Ces deux braves officiers, bien secondés par leurs soldats, firent une sortie sur les Goths, et les repoussèrent avec un grand carnage. Ce succès ne les aveugla pas : ils sentaient trop la supériorité de l'ennemi pour hasarder une seconde action, et ils se tinrent renfermés dans la ville. Totila laissa devant la place une partie de ses troupes pour la tenir bloquée et la réduire par famine : ce qui arriva en effet au bout de quelques mois. Il envoya du côté de Tarente un détachement qui s'empara sans peine de la citadelle; et dans le même temps, les Goths qu'il avait laissés dans le Picénum se saisirent de Rimini par trahison. Vétrus était aux environs avec de bonnes troupes qu'il avait rassemblées; il les perdit par sa témérité. Ayant

attaqué près de Ravenne les Goths supérieurs en forces, il périt avec presque tous ses gens en combattant avec courage.

Dès que Totila fut en Sicile, il marcha vers Messine à dessein de l'assiéger. Domnentiolus, neveu de Buzès¹, fit une sortie à la tête de la garnison, et combattit avec tant de valeur et de succès, que Totila perdit l'envie d'attaquer la ville, où il prévoyait qu'il serait long-temps arrêté. Il aima mieux ravager le reste de la Sicile, où il trouva beaucoup de richesses et point de résistance. Cette nouvelle réveilla l'indolence de l'empereur. Il équipa une flotte, et y fit embarquer un corps considérable de troupes, dont il donna la conduite à Libérius. C'était ce même sénateur de Rome qui, douze ans auparavant, avait succédé à Rhodon dans le gouvernement de l'Égypte, comme je l'ai raconté. Il était d'une probité reconnue, mais d'un âge décrépit, et sans aucune expérience de la guerre. La connaissance des hommes n'était pas le talent de Justinien; cependant la méprise était si grossière, qu'aus sitôt que Libérius eut levé l'ancre pour aller en Sicile, l'empereur se repentit de l'avoir chargé d'une commission si peu proportionnée à sa capacité. Il avait déjà rendu ses bonnes grâces à Artaban, et l'avait nommé général des armées de Thrace. Le jugeant, avec raison, beaucoup plus capable de reconquérir la Sicile, il lui donna quelques troupes, et le fit partir avec un ordre à Libérius de laisser à Artaban le commandement de la flotte et de revenir à Constantinople. Avant que de raconter la suite de cette expédition, qui ne se ter-

LIV.
Ravage de
la Sicile.
Proc. Got.
l. 3, c. 39.
Jorn. succes.

¹ Δομνεντιόλος ὁ Βούζου ἀδελφεοῦς. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 39.—S.-M.

mina que l'année suivante, je vais rendre compte de quelques faits remarquables qui arrivèrent en Orient dans ce temps-ci.

LV.
Divers évé-
nements en
Orient.

Theoph. p.
191.

Cedren. t. 1,
p. 375.

Anast. p. 64.

Malala, part.

2. p. 228.

Hist. misc.

l. 16, ap. Mu-

rat. t. 1, part.

1, p. 109.

Assem. bib.

or. t. 2, p.

89.

L'air fut agité par de fréquents orages. D'affreux tonnerres effrayèrent Constantinople, abattirent des colonnes, et tuèrent plusieurs habitants dans leurs lits. Les tremblements de terre firent périr des milliers d'hommes, et ruinèrent des villes entières en Phénicie, en Palestine, en Syrie, en Arabie, en Mésopotamie. Tyr, Sidon, Béryte, Tripoli, Byblos, Sarepta, Autaradus, en souffrirent beaucoup. A Botrys, ville maritime de Phénicie, mais qui n'avait point de port, une masse énorme de rochers se détacha du promontoire voisin, nommé *Lithoprosopon*, et, tombant dans la mer, y forma un port propre à recevoir de grands vaisseaux. Le long de cette côte, la mer se retira avec violence, l'espace de deux mille pas, engloutit plusieurs navires, et revint ensuite au rivage. L'empereur fit de grandes dépenses pour réparer ces malheurs; mais à peine Béryte était-elle rétablie, qu'un incendie la détruisit de nouveau. A ces fléaux se joignait la rage des factions du Cirque, dont les jalousies s'armèrent de fer et de feu. Il y eut des massacres à Constantinople, et quantité d'édifices furent la proie des flammes. L'Empire, méprisé par les Barbares voisins, n'avait pas encore perdu son ancienne réputation parmi les peuples éloignés. Il vint de l'Inde à Constantinople un ambassadeur, qui fit présent à Justinien d'un grand éléphant. Cinq mois après, cet animal ayant rompu les portes de sa loge, courut furieux dans toutes les rues, où il blessa et écrasa un grand nombre d'habitants.

Libérius voguait à pleines voiles vers la Sicile, et

Artaban le suivait à la distance de quelques journées, pour lui ôter le commandement. Les vents et la mer semblèrent alors combattre les volontés de l'empereur. Libérius, poussé par un vent favorable, entra dans le port de Syracuse, que les Goths assiégeaient : Artaban, au contraire, fut attaqué à la hauteur de la Calabre par une si violente tempête, que ses vaisseaux furent, les uns submergés ou brisés, les autres rejetés sur les côtes du Péloponèse. Il courut lui-même un grand péril, et ne gagna qu'avec peine l'île de Malte. Libérius, qui n'était pas instruit de son rappel, se trouvant hors d'état de défendre Syracuse, sortit du port pendant la nuit, et s'alla renfermer dans Panormus. Les Goths, ayant ravagé en liberté la Sicile pendant toute cette année, repassèrent en Italie chargés d'un riche butin, laissant seulement garnison dans quatre places, les plus fortes du pays. Ce fut par le conseil d'un habitant de Spolète nommé Spinus, que Totila prit le parti de se retirer. Spinus était trésorier de son armée, et honoré de sa confiance. Ayant été pris par les Romains, il leur promit avec serment que, s'ils lui rendaient la liberté, il leur en témoignerait sa reconnaissance en déterminant Totila à quitter la Sicile, et il tint parole. Il vint à bout de persuader au roi qu'il n'était pas de l'intérêt des Goths de diviser leurs forces pour garder un pays dont la conquête suivrait d'elle-même celle de l'Italie; qu'il fallait au contraire les réunir pour les opposer à Germain, neveu de l'empereur, qui marchait vers le golfe Adriatique, à la tête d'une nombreuse armée. Artaban, qui avait passé le reste de l'année à rassembler et à radouber ses vaisseaux, n'arriva qu'après le départ de Totila; et lors-

An 550.

LVI.
Artaban recouvre la Sicile.Proc. Got.
l. 3, c. 40,
l. 4, c. 24.

qu'il eut signifié à Libérius les ordres de l'empereur, il assiégea les garnisons des Goths, et les réduisit enfin par famine.

LVII.
Germain
choisi pour
général con-
tre Totila.

Proc. Got.
l. 3, c. 39.
Jorn. succes.

Le mauvais succès des affaires d'Italie détermina l'empereur à employer Germain, que la mort de Théodora avait délivré d'une ennemie opiniâtre. Il lui donna fort peu de soldats et beaucoup d'argent pour faire des levées dans la Thrace et dans l'Illyrie, avec ordre de hâter sa marche, et de prendre avec lui Philémuth, chef des Hérules, et Jean, neveu de Vitalien, qui était alors en Illyrie, où il commandait les troupes. Germain, plein d'ardeur et de courage, fit en diligence les préparatifs de son départ. Il menait avec lui Justin et Justinien, ses deux fils du premier lit, et sa femme Matasonte¹, espérant que la présence de la petite-fille de Théodoric rendrait son camp respectable aux yeux des Goths². Ce prince riche et généreux, ajoutant de grandes sommes à celles qu'il avait reçues de l'empereur, eut bientôt mis sur pied une nombreuse armée. Les plus braves guerriers de l'Empire accouraient sous ses drapeaux; sa haute réputation attirait même les Barbares : les bords du Danube retentissaient du nom de Germain³. Le roi des Lombards promit d'envoyer au premier jour mille cavaliers armés de toutes pièces⁴. La renommée, exagérant encore les forces de

¹ Ματασούνθαν την Ἀμαλασούνθηκ τῆς Θεοδορίου θυγατρὸς παῖδα. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 39. Elle était veuve de Vitigès. — S.-M.

² Ἐλπίζε γάρ, ἣν ἦν αὐτῷ ἐν τῷ στρατοπέδῳ ἡ γυνὴ ἱερ, αἰσχύνεσθαι Ἰότθους ἔπλα ἐπ' αὐτὴν ἀνελίσθαι, ἀναμνησθέντας τῆς Θεοδορίου τε καὶ

Ἀταλαρίχου ἀρχῆς. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 39. — S.-M.

³ Βάρβαροι πολλοὶ, οἵπερ ἀμφὶ ποταμὸν Ἰκρον διατρίβην εἶχον, κατὰ κλίος τοῦ Γερμανοῦ ἦγοντες. Proc. de bel. Goth. l. 3, c. 39. — S.-M.

⁴ Ὁ τῶν Λαγγοβαρδῶν ἡγούμενος, ὁπλίτας χιλίους ἐν παρασκευῇ πεποισ-

Germain, porta le trouble et la terreur dans le cœur des Goths en Italie, la joie et la confiance parmi les Romains. Les Goths, déconcertés du départ de Mata-sonte, se demandaient les uns aux autres s'il leur faudrait donc combattre contre les enfants de Théodoric¹. Les Romains ressentaient tous une égale impatience, et la témoignaient diversement, chacun selon sa situation. Ceux qui de gré ou de force étaient engagés au service de Totila envoyèrent secrètement assurer Germain qu'ils se joindraient à lui dès qu'ils apercevraient ses enseignes. Les garnisons des villes qui restaient à l'Empire se confirmaient dans la résolution de défendre jusqu'au dernier soupir les places qui leur étaient confiées; les soldats vaincus dans les diverses rencontres, et dispersés dans les campagnes, se rassemblaient en Istrie pour y attendre leur nouveau général. Le terme fixé par Diogène pour rendre Centumcelles, s'il ne recevait pas de secours, étant arrivé, Totila l'envoya sommer de tenir parole; il répondit, *que Germain étant nommé général, et sur le point d'entrer en Italie, il n'était plus le maître de la ville; qu'il était prêt à rendre aux Goths leurs otages, s'ils lui remettaient les siens*. Après cette réponse, il se disposa à se bien défendre jusqu'à l'arrivée de Germain.

Ce prince était retenu en Illyrie par une incursion des Esclavons. Dès l'année précédente, ils avaient passé le Danube seulement au nombre de trois mille hommes, et battu les généraux romains suivis de troupes beaucoup plus nombreuses. Asbade, qui commandait

LVIII.
Incursion
des Escla-
vons.
Proc. Got.
13, c. 38, 40.

μένος, αὐτίκα δὴ μάλα ὑπέσχετο πέμ-
ψεν. Proc. de bel. Goth. 1.3, c. 39.
— S.-M.

¹ Εἰ σφίσιν ἐς γένος τὸ Θεοδορίου
πολεμητρία εἴη. Proc. de bel. Goth. 1.3,
c. 39. — S.-M.

un grand corps de cavalerie romaine¹, fut défait, pris, écorché et brûlé vif. Ils saccagèrent ensuite la Thrace et l'Illyrie, et prirent de force plusieurs châteaux, ce qu'ils n'avaient jamais osé tenter auparavant. Après avoir poussé leurs ravages jusqu'à la mer Égée, ils attaquèrent Topirus, ville maritime de Thrace, alors très-considérable, la prirent par escalade, égorgèrent les hommes au nombre de quinze mille, traînèrent en esclavage les femmes et les enfants. Ce fut la première fois que, rassasiés de sang et de carnage, ils voulurent bien faire des prisonniers : jusqu'alors ils n'avaient épargné ni âge ni sexe. Ces peuples féroces exerçaient des cruautés inouïes sur les malheureux qui tombaient entre leurs mains. Leur coutume était de les empaler, de les assommer à coups de massue, ou de les brûler vifs entassés dans des cabanes avec les troupeaux qu'ils ne pouvaient emmener. Pendant que Germain rassemblait son armée à Sardique, ils passèrent de nouveau le Danube en beaucoup plus grand nombre, et marchèrent à Naïssus. Quelques-uns d'entr'eux, qu'on fit prisonniers, déclarèrent que leur dessein était de se rendre maîtres de Thessalonique et des villes voisines. L'empereur, alarmé du danger qui menaçait une place si importante, envoya ordre à Germain de la secourir. Les Esclavons, apprenant que ce prince était à Sardique, furent frappés de terreur ; la défaite des Antes, leurs compatriotes, taillés en pièces au commencement du règne de Justinien, leur avait laissé une impression de crainte qui se réveillait au seul nom de

¹ Il commandait les cavaliers vétérans cantonnés à Tzouroules en Thrace. Τῶν ἱππικῶν καταλόγων

ἤρχεν, οἱ ἐν Τζουρουλῶ τῷ ἐν Θράκῃ φρουρίῳ ἐκ παλαιῶ ἱδρυνται. *Proc. de bel. Gpth.* l. 3, c. 38. — S.-M.

Germain. Ils renoncèrent à leur entreprise; et n'osant plus tenir la campagne, ils gagnèrent les hauteurs, et se retirèrent en Dalmatie.

Germain les voyant éloignés, avait donné ordre à ses troupes de se préparer à partir dans deux jours pour l'Italie, lorsqu'il mourut subitement. C'était l'honneur de la famille impériale; et un des plus mauvais services que Théodora rendit à l'Empire, fut de laisser perdre dans l'inaction les plus beaux jours de ce grand capitaine. Invincible toutes les fois qu'il combattit, il eut trop rarement occasion de mettre en œuvre ses talents militaires. Il signala sa vertu dans la paix : religieux observateur des lois, inviolablement attaché aux règles de la justice, plein de droiture et de fermeté, il se faisait un devoir de soutenir les faibles contre les oppresseurs. Plus riche pour les autres que pour lui-même, jamais il ne refusa de prêter sans intérêt quelque somme que ce fût à ceux qui imploraient sa générosité. Son caractère se pliait merveilleusement à tous les états, à toutes les bienséances de la vie. Sévère dans ses mœurs, civil et poli dans le commerce, aussi agréable convive que grave et sérieux dans les conseils, jamais il ne prit parti dans les factions du Cirque, qui divisaient la ville et la cour; jamais il n'entra dans les intrigues du palais. Trop faible pour les rompre, il les traversait de tout son pouvoir; et il eut le courage d'être vertueux au milieu d'une cour corrompue.

LIX.
Mort
de Germain.

La nouvelle de la mort de Germain répandit la consternation dans tout l'Empire. Les Romains d'Italie, plongés dans une profonde douleur, ne profitèrent pas de l'absence de Totila qui était en Sicile, et se tinrent

LX.
Jean substitué à Germain.

Proc. I, 3, c. 40, l. 4, c. 21.

renfermés dans leurs garnisons. Ils espéraient revoir Bélisaire, qui seul avait leur confiance; mais l'empereur le retenait auprès de sa personne en qualité de commandant de sa garde. Bélisaire, quoique moins ancien que plusieurs autres patrices, les devançait tous en considération. Ils lui cédaient le premier rang par respect pour ses grandes qualités; et ses exploits lui tenaient lieu de titres. Jean, neveu de Vitalien, fut choisi pour général. Il reçut ordre de passer en Italie avec Justinien, fils de Germain. Il prit la route de Dalmatie; mais comme il manquait de vaisseaux, et que la saison ne lui permettait pas de faire le tour du golfe pour arriver à Ravenne, il passa l'hiver à Salone.

LXI.
Romains dé-
faits par les
Esclavons.

A son approche, les Esclavons, évitant sa rencontre, sortirent de la Dalmatie. Ils se joignirent à une autre troupe de leurs compatriotes, qui venait de passer le Danube, et recommencèrent leurs ravages. On soupçonna Totila de les avoir attirés par argent et de les retenir sur les terres de l'Empire. Justinien envoya contre eux une armée sous les ordres de plusieurs généraux¹, dont le chef était Scholastichus, eunuque du palais. Celui-ci fut battu près d'Andrinople; ses plus braves soldats y périrent, et les généraux ne se sauvèrent qu'avec peine. Les Barbares mirent à feu et à sang la contrée de Thrace nommée Astica, voisine du Pont-Euxin; et comme elle n'avait depuis long-temps éprouvé aucun pillage, ils y firent un grand butin. Ils pénétrèrent jusqu'à la longue muraille, à une journée de Constantinople. Les Romains, s'étant ralliés après leur défaite, surprirent à leur tour les Barbares, en

¹ Constantianus, l'arménien Aratius ou Hrabad, Nazarus, Justin, fils

de Germain, et Jean Phagas ou le mangeur. — S.-M.

tuèrent un assez grand nombre, et délivrèrent la plupart de leurs prisonniers. Le reste des Esclavons repassa le Danube.

Ce fut vers ce temps-là que Justinien arrêta les hostilités des Huns, en les armant les uns contre les autres. Pendant la trêve entre les Gépides et les Lombards, les premiers, résolus de recommencer la guerre, se persuadant que les Romains se déclareraient en faveur de leurs ennemis, comme ils avaient déjà fait, appelèrent à leur secours les Huns nommés Cutigours ¹, établis en-deçà du Tanaïs. Il leur vint sur-le-champ douze mille hommes, commandés par Chinialus, capitaine de grande réputation ². Comme ils étaient arrivés avant l'expiration de la trêve, les Gépides jugèrent à propos de les occuper ailleurs, et les firent passer sur les terres de l'Empire, qu'ils ravagèrent. Pour les obliger de retourner dans leur pays, Justinien mit en mouvement une autre horde de Huns, dit Outigours ³, qui habitaient au-delà des Palus-Méotides. Ceux-ci secondés des Goths Tétraxites passèrent le Tanaïs, ayant à leur tête leur roi Sandil ⁴. Ils taillèrent en pièces ceux qui vinrent à leur rencontre, désolèrent la contrée, et emmenèrent avec eux les femmes et les enfants. Justinien fit savoir aux Cutigours ce qui se passait chez eux, et leur donna de l'argent pour les engager à sor-

LXII.
Courses des
Huns arrêtées par Justinien.

Proc. Got.
l. 4, c. 18, 19.

¹ Ou plutôt *Koutourgours*. Κουτούργουροι, οἱ δὲ ἐνθένδε ὤκηνται λίμνης τῆς Μαϊώτιδος. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 18. Il faut voir ce que j'ai dit, t. 6, p. 425, not. 4, liv. xxxiv, § 28, des Turks ou des Huns appelés Igours et des nations auxquelles ils ont donné naissance.—S.-M.

² Χινιάλος ἀνὴρ διαφερόντως ἀγα-

θὸς τὰ πολέμια. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 18.—S.-M.

³ Ou plutôt *Outourgours*. Πέμψας (Ιουστινιανὸς) παρὰ Οὐννων τῶν Οὐτούργούρων τοὺς ἄρχοντας, οἱ δὲ ἐπείκεινα λίμνης ὤκηνται τῆς Μαϊώτιδος. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 18.—S.-M.

⁴ Σανδὶλ, ὁ τῶν Οὐτούργούρων βασιλεὺς.—S.-M.

tir au plutôt de l'Empire. Ils promirent de se retirer sans faire aucun dégât, et de demeurer attachés au service des Romains. L'empereur, de son côté, leur promettait un établissement en Thrace, s'ils ne pouvaient se maintenir dans leur ancien domaine. Deux mille de ceux qui avaient échappé à l'épée des Outigours se donnèrent à l'Empire et se fixèrent en Thrace avec la permission de l'empereur. De ce nombre était ce Sinnion qui avait servi avec distinction en Afrique sous le commandement de Bélisaire. Sandil, mécontent de ce que l'empereur donnait asyle à des gens contre lesquels il l'avait engagé à prendre les armes, en fit des plaintes amères, qui furent apaisées à force d'argent.

LXIII.
Ambassade
de Chosroès
à Justinien.
Proc. Pers.
l. 2, c. 28.
Got. l. 4, c. 15.

La trêve de quatre ans, dont les Romains et les Perses étaient convenus pour la Lazique, n'était pas encore expirée, que Chosroès prenait déjà des mesures pour achever la conquête de ce royaume. Plusieurs raisons lui faisaient regarder cette entreprise comme très-importante. Possesseur de la Lazique, il tenait en bride les Ibériens qui n'obéissaient qu'à regret¹, et il leur ôtait leur unique refuge. C'était une barrière qui fermait l'entrée de la Perse aux Barbares habitants du mont Caucase, et qu'il était le maître de leur ouvrir pour courir sur les terres de l'Empire. Établis dans cette contrée, les Perses pouvaient à leur gré, soit par terre, soit par mer, pénétrer en Cappadoce, en Galatie, en Bithynie, et jusqu'à Constantinople. Mais pour s'assurer la possession de la Lazique, il fallait en transplanter les habitants, et la repeupler de colonies tirées

¹ Οὗτε αὐτογνωμονοῦντες Περσῶν κατήκοι Ἰβήρες ἦσαν. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 28.— S.-M.

de ses propres états. Il ne pouvait compter sur la fidélité des Lazes, trop différents de mœurs et de religion, et trop attachés aux Romains par l'intérêt de leur commerce. Pour amuser Justinien, il lui envoya une brillante ambassade. Isdigunas, un des principaux seigneurs de sa cour, se mit en chemin avec une suite de cinq cents hommes. Ce nombreux cortège avait encore un objet plus sérieux. Chosroès voulait profiter de cette occasion pour essayer de se rendre maître de Dara; ce qu'il avait beaucoup plus à cœur que l'éclat d'une ambassade. Isdigunas, en passant par cette ville, y devait loger ses gens en différentes maisons, où ils mettraient le feu la nuit suivante; et tandis que les Romains s'occuperaient à l'éteindre, les Perses devaient ouvrir les portes à la garnison de Nisibe, qui ferait main-basse sur les Romains et s'emparerait de Dara. Un déserteur fit avorter ce projet. Sur l'avis qu'il en donna, George, gouverneur de Dara, ne voulut permettre l'entrée de la ville qu'à vingt hommes de la suite d'Isdigunas, qui fit grand bruit de l'affront qu'on osait faire à un ambassadeur de sa qualité. Arrivé à Constantinople avec un pompeux appareil, il mit entre les mains de l'empereur les présents et les lettres de Chosroès, qui demandait seulement à Justinien des nouvelles de sa santé; et pendant dix mois qu'il demeura à la cour, il ne parla jamais de la Lazique. La vanité de Justinien se repaissait de ces démonstrations frivoles, et jamais ambassadeur n'avait été traité si honorablement. C'était la coutume que les envoyés des nations étrangères fussent toujours accompagnés de surveillants qui leur étaient donnés par l'empereur. Isdigunas et ses gens jouirent de la même liberté que dans le

centre de la Perse, sans avoir aucun témoin de leurs démarches. On eût dit que c'était Chosroès qui régnait à Constantinople. L'interprète Braducion, qu'aucun magistrat du dernier ordre n'aurait admis à sa table, mangeait à celle de l'empereur. Isdigunas emporta pour lui et pour sa femme des présents considérables; et cette ambassade, qui n'était qu'un jeu pour couvrir les desseins de Chosroès, coûta à l'empereur plus de mille livres d'or.

LCXIV.
Siège de Pé-
tra.

Proc. Pers.
l. 2, c. 29.

Cependant on amassait en Lazique, par ordre de Chosroès, quantité de bois propre à construire des vaisseaux; et pour donner le change aux Romains, le roi faisait courir le bruit qu'il allait garnir de machines les murs de Pétra¹. Pour se rendre maître absolu du pays, il fallait faire périr Gubazès qui en était roi. Ces deux projets échouèrent également. Le bois de construction fut réduit en cendres par le feu du ciel; et Gubazès, averti du dessein formé contre sa personne², se tint sur ses gardes, secoua le joug des Perses, et demanda du secours à l'empereur. Justinien, ravi de cette heureuse révolution, lui envoya huit mille hommes sous la conduite de Dagisthée³, qui, de concert avec Gubazès, mit le siège devant Pétra⁴. La place était bien pourvue de munitions et se défendait avec vi-

¹ Chosroès, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 29, avait envoyé dans la Lazique trois cents Perses d'un rang distingué, *Περσῶν μαχίμους τριακοσίους ἀπολεξάμενος*, commandés par Phabrize, *Φάβριζον αὐτοῖς ἐπιστάσας*. C'était lui qu'il avait chargé de faire périr le roi des Lazes—S.-M.

² Phabrize s'adressa à un noble de la Colchide, *τῶν τις ἐν Κόλχοις*

λογίμων, nommé Barsansès, *Βαρσάνσης ὄνομα*, ennemi de Goubazès. Mais celui-ci aima mieux prévenir ce prince, que de se venger par une lâche trahison.—S.-M.

³ Sept mille Romains et mille Tzannes, selon Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 29.—S.-M.

⁴ Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 29, donne, à l'occasion du siège de Pétra,

gneur¹. Chosroès, pour la secourir, fit partir une grande armée sous la conduite de Merméroès. Gubazès conseilla à Dagisthée d'envoyer une partie de ses troupes, pour garder les gorges des montagnes qui donnaient entrée dans le pays², et de continuer le siège avec le reste. Il alla lui-même au-devant des Perses pour leur fermer un autre passage³. Il avait à sa suite des Alains et des Sabirs⁴, qui, pour la somme de trois cents livres d'or, s'étaient engagés; non-seulement à défendre la Lazique, mais encore à dépeupler entièrement l'Ibérie⁵. Gubazès demanda cette somme à l'empereur : il demandait de plus les appointements de Silentiaire, qui lui étaient dus depuis dix ans. Ce prince était revêtu de cette charge du palais Impérial⁶; et quoiqu'il eût passé presque tout ce temps-là au service de Chosroès, cependant il n'avait point été dépouillé de ce titre, et il prétendait en toucher les appointements. Justinien avait trop d'intérêt de le ménager dans la conjoncture présente, pour lui refuser sa demande. Il lui promit de le satisfaire, et lui tint parole quelque temps après.

une curieuse description de la Lazique, dont je ferai usage pour les mémoires destinés à accompagner l'*Atlas* qui doit être joint à cette édition.—S.-M.

¹ Phabrizé avait quitté la Lazique aussitôt après la défection de Gubazès, se contentant de mettre Pétra en état de défense.—S.-M.

² Elles étaient appelées *Clisuræ*, dit Procope, de *bel. Pers.* l. 2, c. 29, par ceux des Romains qui se servent de la langue grecque. Κλεισούρας ἐλπίζοντες τὰς τοιαύτας ὁδοὺς Ῥωμαῖοι καλοῦσιν. Les Romains nommaient ces sortes de défilés *Claustra*. Plus tard, il fut d'usage de donner le nom

de *Clisuræ* aux provinces montueuses et difficiles des frontières de l'empire.—S.-M.

³ Αὐτὸς δὲ παντὶ τῷ Κόλῳν στρατῷ ἐς τὰ Λαζικῆς ἔσχατα ἦλθεν, ὡς τὸν ἐνταῦθα σενωπὸν διαφυλάξων δυνάμει τῇ πάσῃ. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 29.—S.-M.

⁴ Ἐτύγγανε δὲ αὐτῷ πολλῶ πρότερον Ἄλανοὺς τε καὶ Σαβείρους ἐς θυμμάχϊαν ἐπαγόμενος. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 29.—S.-M.

⁵ Ἰβηρίαν οὕτω καταστῆσαι ἀνδρῶν ἔρημον, ὡς μηδὲ Πέρσαις ἐνδένδε τὸ λοιπὸν ἵνα δύνατ' αἰσθῆναι. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 29.—S.-M.

⁶ Ἐν τοῖς σιλεντιαρίοις ἐν παλατίῳ

LXV.
Levée du
siège de Pé-
tra.

Proc. Pers.
l. 2, c. 29, 30.

Dagisthée était un jeune homme de trop peu d'expérience pour une guerre si importante. Il se contenta d'envoyer cent hommes à la garde des passages, et resta devant Pétra avec toute son armée. La garnison, quoiqu'en petit nombre, repoussait toutes ses attaques. Enfin, les Romains ayant conduit une mine jusque sous les murs de la ville, il ne s'agissait plus que de mettre le feu aux étais pour ouvrir une large brèche. Mais le général, déjà fier d'un succès dont il se tenait assuré, perdit le temps à envoyer un courrier à l'empereur, pour lui dire que Pétra cédaient enfin à ses efforts. Il demandait en même temps la récompense de ce service; et pour épargner au prince l'embarras du choix, il prenait la liberté d'indiquer lui-même ce qu'il croyait mériter. Il se trouva par l'événement qu'il ne mérita que la risée. Pendant qu'il attendait la réponse de l'empereur, un pan de la muraille tomba de lui-même, et cinquante Romains se jetèrent dans la place à la suite d'un jeune Arménien plein de bravoure, nommé Jean Guzès¹. Mais comme ils ne furent point secondés, ils revinrent au camp sans avoir rien gagné que des blessures. Le commandant de la place², homme adroit et rusé, apprenant que Merméroès approchait³, alla trouver Dagisthée, et, après avoir flatté

τασσόμενος. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 29. — S.-M.

¹ Νεανίας τις Ἀρμένιος γένος, ἰωάννης ὄνομα, Θωμᾶ υἱός, ἔνταρ Γούζην ἐπίκλησιν ἰκάλουν. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 30. Thomas, père de Jean Guzès, avait été chargé par l'empereur de fortifier la Lazique. Οὗτος ὁ Θωμᾶς πολλὰ τῶν ἀμφὶ τὴν Λαζικὴν ὁχυρωμάτων ἐδείματο. — S.-M.

² Il était persan de naissance, Πέρσης ἀνὴρ, et se nommait *Mirhanès*, Μιρράνης. Ce nom se prononce *Mihran* en persan. — S.-M.

³ Merméroès était débouché avec son armée par l'Ibérie, et il s'avancait par la rive méridionale du Phase, qu'il avait à sa droite, ποταμὸν Φᾶσιν ἐν δεξιᾷ ἔχων. Proc. de bel. Pers. l. 2, c. 30. — S.-M.

sa vanité par de grands éloges de sa science militaire, il lui promit de se rendre incessamment, et obtint de lui quelques jours de trêve pour dresser les articles de la capitulation. Cependant la mine poussée jusque sous les murs fut découverte et comblée par les habitants. D'un autre côté, Merméroès avait forcé le passage gardé par cent soldats, et il en avait coûté la vie à plus de mille Perses. A cette nouvelle, Dagisthée leva brusquement le siège, sans donner à ses gens le temps d'emporter leurs effets. Les assiégés sortirent aussitôt pour piller le camp : mais les Tzannes qui faisaient partie de l'armée romaine, au nombre de mille, les repoussèrent, enlevèrent eux-mêmes les bagages ; et au lieu de rejoindre Dagisthée, ils retournèrent dans leur pays¹, chargés des dépouilles de leurs alliés.

Merméroès, ayant appris la retraite des Romains, ne pressa pas sa marche, et n'arriva devant Pétra que neuf jours après. De quinze cents hommes qui composaient d'abord la garnison de cette place, il n'en trouva que cent cinquante en état de servir : les autres

LXVI.
Les Perses
maltraités
en Lazique.

¹ Après le pillage du camp romain, dit Procope, *de bel. Pers.* l. 2, c. 30, ils se rendirent à Rhizée, puis à Athènes, et ils traversèrent le territoire de Trébizonde, pour regagner leur pays. Τζάννοι δὲ ληϊσάμενοι τὸ Ῥωμαίων στρατόπεδον, εὐθὺς τοῦ Ῥιζαίου ἐχώρησαν· ἐνθεν δὲ ἐς Ἀθήνας ἐλθόντες, διὰ Τραπεζουντίων ἐπ' οἴκου ἀπεκομίσθησαν. Athènes, *Athenæ*, est une ville sur le bord de la mer Noire, à l'orient et à une petite distance de Trébizonde. Cet endroit, comme le remarque Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 2, ne devait, ni son nom, ni sa fondation aux Athéniens, οὐκ Ἀθηναίων ἀποικοί, comme

le croyaient de son temps quelques personnes, ὥστερ τινὲς οἴονται. Il se nommait ainsi parce qu'il avait été possédé par une femme nommée *Athénéa*, Ἀθηναία, dont le tombeau existait encore de son temps, ὥστερ ὁ καὶ τάφος ἐνταῦθα εἰς ἐμὲ ἐστὶ. Le territoire des Lazes n'était pas contigu avec celui de l'empire. On apprend de Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 2, que les habitants de Rhizée possédaient un territoire autonome qui séparait les deux nations. Μετὰ δὲ τὸ Ῥιζαῖον αὐτονόμων ἀνθρώπων ὄρει ἐκδέγονται, οἱ δὲ Ῥωμαίων τε καὶ Λαζῶν μεταξύ ὄκνηται. — S. M.

étaient morts ou blessés ; et il n'oublia pas de faire remarquer aux Perses, quel cas ils devaient faire des Romains, dont une armée entière n'avait pu forcer cent cinquante hommes dans une place ouverte. Comme il manquait de chaux et d'autres matériaux nécessaires, il fit remplir de sable les havresacs de ses soldats, et les entassa les uns sur les autres pour boucher les brèches des murailles. Il laissa trois mille Perses dans la ville, et se retira avec le reste de ses troupes. Dagisthée, suivi de deux mille Romains, tailla en pièces dans une embuscade¹ un escadron de Perses, et enleva leurs chevaux. Merméroès passa en Persarménie², laissant en Lazique un corps de cinq mille hommes³, qui ne subsista pas long-temps⁴. Gubazès, secondé de Dagisthée, en surprit d'abord mille : il alla attaquer les autres dans leur camp pendant la nuit, et peu lui échappèrent. Il poursuivit ceux-ci jusqu'en Ibérie, où il rencontra encore un autre détachement de l'armée de Merméroès, dont il fit un grand carnage. Ainsi il ne resta en Lazique d'autres Perses que la garnison de Pétra ; et pour lui couper les convois, Gubazès fit garder les gorges des montagnes par un grand corps de troupes. Tous ces événements sont de l'année 549.

¹ Il fut secondé dans cette opération par un noble Laze, τῶν τις ἐν Λαζαῖς λογίμων, nommé Phubélius, Φουβέλιος ὄνομα. — S.-M.

² Il vint prendre ses quartiers auprès de *Doubios*, ou *Dovin*, ἡσύχαζεν ἐν τοῖς ἀμφὶ Δούβιος χωρίοις. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 30. *Dovin* était à cette époque la capitale de l'Arménie. — S.-M.

³ Ils étaient commandés par trois

généraux soumis aux ordres de *Phabrize*, qui avait déjà servi dans la Lazique. Οἷς δὴ ἄρχοντας ἄλλους τε τρεῖς, καὶ Φάβριον κατεστήσατο. *Proc. de bel. Pers.* l. 2, c. 30. — S.-M.

⁴ Ils s'étaient postés dans le centre du pays, auprès du *Phase*, sur la rive gauche du fleuve, car tous les pays à la droite étaient restés au pouvoir des Lazes. De cette position, ils battaient tout le plat pays. — S.-M.

L'année suivante, Chorianès, un des meilleurs généraux de Chosroès¹, passa en Lazique avec une nombreuse armée², et alla camper dans la contrée nommée Muchirise³, sur les bords de l'Hippis⁴, petite rivière guéable presque dans tout son cours. Gubazès et Dagisthée se réunirent pour le combattre. Les Lazés, fiers des succès de l'année précédente, méprisaient les Romains, qui n'ayant pas, disaient-ils, le même intérêt à défendre la Lazique, n'étaient pas animés de la même ardeur que les habitants du pays. Ils voulurent donc former dans la bataille un corps séparé. Mais cette bravoure leur réussit mal : ils ne purent soutenir le choc de l'avant-garde des Perses, et furent obligés de se replier sur les Romains. Le combat fut sanglant et opiniâtre. Un Persarménien nommé Artaban se signala par un défi ; il tua le plus vaillant et le plus vigoureux cavalier de l'armée des Perses. Le Gépide Philégage et l'Arménien Guzès contribuèrent beaucoup à la victoire. Ils commandaient la cavalerie, et voyant qu'elle ne pouvait résister à celle des Perses, ils firent mettre pied à terre, et présentèrent aux ennemis un bataillon hérissé de piques et impénétrable aux chevaux. La mort de Chorianès acheva la défaite ; les vainqueurs poursuivirent les Perses jusqu'à leur camp, où ils furent arrêtés par un Alain d'une force et

LXVII.
Défaite de
Chorianès.
Proc. Got.
l. 4, c. 1, 8.

¹ Πέρσης ἀνὴρ, Χοριάνης ὄνομα, πολέμων ἐσάχα πολλῶν ἐμπειρος. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 1. — S.-M.

² Il avait avec lui une grande quantité d'auxiliaires Alains, ξύμμαχοι θάρβαροι τοῦ Ἀλανῶν γένους πολλοί. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 1. — S.-M.

³ Ἐς χώραν τῆς Λαζικῆς, ἡ ἐπικαλεῖται Μουχίρησις. Proc. de bel. Goth.

l. 4, c. 1. — S.-M.

⁴ Ποταμὸς Ἰππίς. Il est probable que ce fleuve est l'*Hippus* de Strabon, l. XI, p. 498 et 500, qui coulait des versants méridionaux du Caucase, et venait se réunir au Phasé. Les Géorgiens connaissent dans la même région un fleuve qu'ils appellent *Tskenis-tskali*, ce qui signifie, comme le nom grec, *rivière du cheval*. — S.-M.

d'un courage extraordinaires. Ce Barbare, fermant de son corps l'entrée du camp qui était fort étroite, tirant sans cesse des flèches avec une vivacité étonnante, et déchargeant d'horribles coups de cimeterre sur ceux qui l'approchaient, disputa long-temps le passage. Enfin Guzès, s'étant seul avancé pour le combattre, le terrassa d'un coup de lance. Le camp fut pris; on y fit un grand carnage, et les Perses qui purent échapper abandonnèrent la Lazique.

LXVIII.
Les Abasges
vaincus.
Proc. Got.
l. 4, c. 9.

Après cette victoire, Dagisthée fut obligé de retourner à Constantinople. Quelques Lazes venus à la cour l'accusaient de s'être laissé corrompre par les Perses et disaient qu'il n'avait tenu qu'à lui de prendre Pétra. Il fut rappelé et mis en prison; Bessas revenu d'Italie fut envoyé à sa place, avec le titre de général des troupes d'Arménie¹. Il trouva Nabédès dans le pays, avec une nouvelle armée de Perses. L'expédition de Nabédès se réduisit à prendre des Abasges révoltés contre l'Empire², soixante ôtages³, et à enlever Théodora, Romaine de naissance⁴, veuve du prédécesseur de Gubazès⁵. Les rois de cette contrée avaient coutume d'épouser, avec l'agrément de l'empereur, des filles de sénateurs de Constantinople⁶. Gubazès était fils d'une Romaine⁷.

¹ On lui adjoignit *Venilus*, Βενίλος, frère de Buzès, les Thraces *Odonach*, Ὀδόναχος et *Babas* avec *Ouligage*, Οὐλίγαχος, qui était Hérule de naissance.—S.-M.

² Contre les Romains et les Lazes, dit Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 9, ἀποσᾶσιν ἀπὸ Ῥωμαίων καὶ Λαζῶν.—S.-M.

³ Παῖδας τῶν ἐν σφίσι λογίμων ἐξήκοντα ἐν ὁμήρων ἔλαβε. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 9.—S.-M.

⁴ Ῥωμαία δὲ γένος ἡ γυνὴ ἐτύγχα-

γεν οὖσα. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 9.—S.-M.

⁵ Ce prince, appelé *Opsitès*, était oncle de Gubazès, Γουβάζου θεῖος. Voyez ci-dev. p. 44, not. 1, liv. XLVI, § 31.—S.-M.

⁶ Ἐκ παλαιῶν οἱ Λαζῶν βασιλεῖς ἐς Βυζάντιον πέμποντες, βασιλέως τε γυνῆν ἑνιόντες ἐς κῆδός τισι τῶν ἀπὸ τῆς ἑνταλῆτου βουλῆς γυναῖκας ἐνθένδε γαμετὰς ἐκομίζοντο. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 9.—S.-M.

⁷ Γουβάζης ἀμέλει Ῥωμαίας γυναι-

La tyrannie des Romains avait réduit les Abasges à se soumettre au roi de Perse. Cette nation ayant secoué le joug, comme je l'ai dit, n'avait pas joui long-temps de sa liberté. Elle fut bientôt asservie par les commandants des troupes de Lazique. Accablés d'impôts, les Abasges, se trouvant plus malheureux que sous la domination de leurs princes, reprirent leur premier gouvernement : ils se donnèrent deux rois, Opsitès et Scéparnas¹; et pour se défendre contre la puissance de Justinien, ils se mirent sous la protection de Chosroès. Ce traité ne put être si secret, que l'empereur n'en eût avis. Il donna ordre à Bessas de marcher contre eux. Bessas chargea de cette expédition² Jean Guzès et un Hérule nommé Ouligage. Scéparnas était en Perse³; Opsitès arma toute la nation, et vint à leur rencontre. Mais s'étant laissé enfermer entre les deux généraux qui avaient divisé leurs troupes, il fut défait et poursuivi jusqu'à un des sommets du Caucase, où les Abasges avaient bâti une forteresse⁴. Les Romains y entrèrent avec les fuyards, mirent le feu aux mai-

κός ἐγγόνει γόνος. *Proc. de bel. Goth.* l. 6, c. 9.—S.-M.

¹ Opsitès possédait la partie orientale du pays, ὀψίτην, ἐς τῆς χώρας τὰ πρὸς ἀνίσχοντα ἥλιον, et Scéparnas la partie occidentale, Σκεπαρνᾶν, ἐς τὰ πρὸς ἐσπέραν.—S.-M.

² Ils préférèrent la route de mer, ἐπὶ τοῦς Ἀβασγοὺς ναυσὶν ἐπιμψεν, pour arriver plus tôt et pour surprendre plus facilement l'ennemi. Ils évitèrent ainsi les fatigues d'un voyage à travers la partie supérieure de la Lazique, qui est fort montueuse. La flotte romaine aborda précisément sur la frontière des Abasges et des Apilliens, ὁ Ῥωμαίων στόλος μεταξύ

ὀρίων τῶν τε Ἀβασγῶν καὶ Ἀψιλίων κατέπλευσεν. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 9.—S.-M.

³ Ἄτερος τῶν ἐν Ἀβασγοῖς ἡγουμένων, Σκεπαρνᾶς ὄνομα, ἐν Πέρσας τινὰ διατριβὴν ἔχων. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 9.—S.-M.

⁴ Les Grecs de ces régions ou ceux des habitants qui avaient adopté les mœurs et la langue des Grecs, ἑλληνίζοντες οἱ ἄνθρωποι, donnaient à cette forteresse le nom de *Trachea*, τὰ Τραχέα, à cause de ses abords difficiles. Procope en donne, *de bel. Goth.* l. 4, c. 7, une longue et curieuse description.—S.-M.

sons, et firent périr dans les flammes la plupart des vaincus. Opsitès se sauva chez les Huns; sa famille et celle de Scéparnas tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui rasèrent la forteresse, et désolèrent tout le pays, dont ils demeurèrent les maîtres.

LXIX.
Révolte des
Apsiliens
apaisée.
Proc. Got.
l. 4, c. 10.

L'Apsilie était une contrée soumise aux Lazes¹, et située au-delà du Phase entre le pays des Abasges et la Lazique proprement dite². Il y avait une place très-forte nommée Tzibile³. Terdètès⁴, commandant général des troupes de Lazique⁵, craignant le ressentiment de Gubazès qu'il avait offensé, traita secrètement avec les Perses, et les introduisit dans cette place. Il avait une femme parfaitement belle⁶; le capitaine des Perses en devint amoureux; et ne pouvant la séduire, il eut recours à la violence. L'époux outragé se vengea par un massacre général des Perses, et se rendit maître de toute l'Apsilie⁷. Jean Guzès y marcha suivi de

¹ Elle était soumise aux Lazes depuis une époque très-ancienne, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 10. Ἀψίλιοι μὲν ἐκ παλαιοῦ κατήκοοι Λαζῶν τυγχάνουσιν ὄντες.—S.-M.

² Le pays des Apsiliens est mal placé sur les cartes de D'Anville, il fallait le mettre bien plus au nord sur le bord de la mer Noire, au-delà de Dioscurias en allant vers la Tauride. Les Arméniens donnaient à cette nation le nom d'*Aphschel* ou *Aphschegh*.—S.-M.

³ Τῆς βιλὸν αὐτὸ καλοῦσιν, οἱ ἐπιχώριοι. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 10.—S.-M.

⁴ Τῶν τις ἐν Λαζοῖς λογίμων, Τερδέτης ὄνομα. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 10. Ce nom de *Terdetès* me paraît être une altération laze de celui de

Tiridate, qui se prononce *Terdar* ou *Dertad* en arménien.—S.-M.

⁵ Il paraît d'après ce que dit Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 10, que les Lazes avaient adopté, pour désigner cette charge, la dénomination grecque de *magistros*, qui fut usitée plus tard et qui fut très-commune chez les princes Arméniens et Géorgiens. Procope s'exprime ainsi, ὁ περ εἶχε τὴν τοῦ καλουμένου Μαγίστρου ἀρχὴν ἐν τούτῳ τῷ ἔθνει.—S.-M.

⁶ Cette femme était apsilienne. Ἦν δὲ τις γυνὴ τῷ ἀρχοντὶ τοῦ ἐνταῦθα φυλακτηρίου Ἀψιλία γένος, τὴν ὅσιν εὐπρεπὴς μάλιχα. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 10.—S.-M.

⁷ Les Apsiliens prirent pour prétexte de leur rébellion contre les Lazes, que ceux-ci ne les avaient pas

mille soldats; mais sans tirer l'épée, il vint à bout, par son adresse, d'apaiser les esprits et de les ramener à l'obéissance de Gubazès.

Aux chagrins que donnaient au roi de Perse les affaires de la Lazique se joignirent d'autres chagrins plus cuisants. Anatozadès, l'aîné de ses fils¹, auquel il avait déjà pardonné une révolte, continuait de l'affliger par l'excès horrible de ses débauches. Ce monstre n'avait pas rougi de déshonorer les femmes de son père². Chosroès l'éloigna de ses yeux, et l'exila dans la ville de Lapato³, à sept journées de Ctésiphon⁴. Peu de temps après, le roi tomba malade, et sur la fausse nouvelle de sa mort, Anatozadès, sans information, prit sur-le-champ le titre de roi. Ayant bientôt appris que son père vivait et se portait bien, il prit les armes, fit révolter la ville, et livra bataille à Phabrize⁵,

LXX.
Révolte et
punition
d'Anatoza-
dès fils de
Chosroès.
Proc. Got.
l. 4, c. 10.
D'Herbelot,
bibl. or.
au mot Nou-
schirvan.

défendus contre les Perses. Ἀψίλοι
τε Κέλων διὰ τοῦτο ἀπίεσαν, ἐπι-
καλοῦντες, ὅτι δὴ σφᾶς πρὸς Περσῶν
κακουμένους οὐδαμῇ ἤμυνον. Proc.
de bel. Goth. l. 4, c. 10. — S.-M.

¹ Τῶν παίδων ὁ πρεσβύτατος Ἀνα-
τώζαδης. Procope dit, de bel. Got.
l. 4, c. 9, que ce nom signifie en per-
san, qui donne l'immortalité, δύνα-
ται δὲ τοῦτο τῇ Περσῶν φωνῇ ἀθανα-
τίζων. Le nom persan de ce prince
qui est *Nouschizad*, *Nouschezad* ou
peut-être *Anouschezad*, aurait à peu
près le sens d'εὐγενής en grec. — S.-M.

² Ταῖς γυναῖκες τοῦ πατρὸς ὀκνήσει
οὐδεμιᾶ ἐς εὐνήν ξυνίαν. Proc. de bel.
Goth. l. 4, c. 9. — S.-M.

³ Πόλις Λαπατὼ καλουμένη. Les
Syriens lui donnent le nom de *La-
peth* ou *Lapita* et *Beit Lapeth*; Elle
fut la résidence d'un métropolitain
nestorien. Les Arabes l'appellent
Souk-al-Ahwaz. Selon Procope, de

bel. Goth. l. 4, c. 9, elle était dans
une province de Perse appelée *Oua-
zaine*, ἔστι τις ἐν Πέρσαις Οὐζαῖνη
χώρα. Il s'agit ici du canton d'*Ahwaz*
dans le Khouzistan, qui répond au
pays des Uxiens des anciens. Les Sy-
riens le désignent par le nom d'*Hou-
zia*. C'est la partie montueuse de
l'ancienne Susiane, entre la Babylonie
et la Médie. Selon les auteurs orien-
taux, le fils de Chosroès était gardé
prisonnier à Djondi-Schahpour, ville
du même pays. — S.-M.

⁴ Ἐπὶ τῇμερῶν ὁδῷ Κτησιφώντος
διέχουσα. Proc. de bel. Goth. l. 4,
c. 9. — S.-M.

⁵ Le général qui avait été envoyé
peu de temps avant en Lazique.
L'historien persan Mirkbond, *hist. des
Sassanid*, trad. de M. de Sacy, p. 369,
donne le nom de *Ram-Bourzin* au
général qui fut chargé de combattre
le fils rebelle de Chosroès. — S.-M.

que son père avait envoyé contre lui à la tête d'une armée. Anatozadès fut vaincu et fait prisonnier. Chosroès eut assez d'indulgence pour lui laisser la vie. Il ne lui fit pas même crever les yeux, supplice ordinaire dans la famille royale; il se contenta de lui faire brûler les paupières avec une aiguille ardente, pour lui ôter l'espérance de monter jamais sur le trône de Perse, dont le moindre défaut corporel donnait l'exclusion, comme je l'ai déjà remarqué¹. C'est ainsi que les Grecs rapportent la révolte du fils de Chosroès. Les historiens persans la racontent d'une manière fort différente. Ce jeune prince, qu'ils nomment Nouschizad, ayant été, disent-ils, instruit par sa mère dans la religion chrétienne², fut enfermé dans une étroite prison, par ordre de son père, qui n'avait pu lui faire embrasser la religion du pays. Le bruit s'étant répandu que Chosroès, occupé pour lors à une guerre éloignée, était tombé dangereusement malade, le jeune prince s'échappa de sa prison, souleva les mécontents et les chrétiens, qui étaient en grand nombre, se rendit maître de la ville de Modin³ et des trésors de son père; et à la tête d'une armée formidable il lui fit une guerre ouverte. Chosroès envoya contre lui un de ses généraux. Le prince, blessé à mort dans la bataille⁴, expira

¹ Ἄνδρα γὰρ λώβῃ ἐχόμενον οὐκέτι ὁ νόμος ἐφίησι βασιλέα καθίσασθαι Πέρσαις. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 9. — S.-M.

² Les auteurs orientaux, arabes et persans, s'accordent à dire que le fils de Chosroès ou Khosrou Nouschrewan, était chrétien. Il était peut-être fils de cette chrétienne nommée Euphémia, que Chosroès avait épousée après la prise de Soutra. Voy. ci-dev. p. 9, not. 3, liv. XLVI, § 3. S'il en fut

ainsi, le prince devait être fort jeune à l'époque de sa rébellion. — S.-M.

³ C'est-à-dire de *Madain* ou Ctésiphon, capitale de la Perse. J'ai parlé très-amplement de l'origine et de la situation de cette ville, qui avait remplacé l'ancienne Séleucie du Tigre, rivale de Babylope, t. 3, p. 104, not. 1 et 2, et p. 106, liv. XIV, § 28. — S.-M.

⁴ Les auteurs orientaux disent presque tous que le fils de Chosroès

en disant à ceux qui l'environnaient : *Allez dire à ma mère qu'elle me fasse enterrer aux pieds des disciples du Messie*. Ce récit ne donne pas une idée avantageuse du christianisme du prince persan¹.

Comme la trêve de cinq ans, conclue à la fin de l'an 544, pour l'Orient en général, venait d'expirer, Justinien fit partir le patrice Pierre², pour traiter de la paix. Chosroès le renvoya, avec promesse qu'il serait incessamment suivi d'un plénipotentiaire chargé de terminer tous les différends à la satisfaction des deux princes. En effet, Isdigunas arriva bientôt avec un cortège aussi pompeux que la première fois³. Il n'y manquait que son interprète Braducion⁴, qui s'était trouvé fort mal en Perse des honneurs qu'il avait reçus à Constantinople. Chosroès l'avait fait mourir, persuadé, disait-il, que l'empereur n'aurait pas admis à sa table un homme de cette condition, si l'interprète n'eût acheté par quelque trahison un traitement si honorable. Isdigunas passa quelque temps sans parler de

LXXI.
Nouvelle
ambassade
de Chosroès.
Proc. Got.
l. 4, c. 11.

périt sur le champ de bataille. On apprend cependant de Mirkhond, *hist. des Sassan.* trad. franç. p. 371, que, selon quelques écrivains, il avait été vaincu et fait prisonnier.—S.-M.

¹ C'est aux écrivains musulmans, consultés par d'Herbelot, qu'il faut faire ce reproche, plutôt qu'au prince lui-même. Ces auteurs se servent rarement des termes convenables, quand ils parlent de la religion chrétienne. Les paroles rapportées par Lebeau viennent sans aucun doute d'un historien qui, selon l'usage des Orientaux, aura voulu embellir sa narration de quelques vers.—S.-M.

² Il était Patrice et *Magister*. Πέτρον ἀνδρᾶ πατρικίου, τὴν τοῦ μαγί-

στρου ἀρχὴν ἔχοντα. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 11.—S.-M.

³ Il avait avec lui sa femme, ses enfants, son frère, et une très-nombreuse suite de serviteurs. Ils formaient comme une armée, dit Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 11. Il était accompagné par deux nobles des plus illustres de la Perse, δύο τῶν ἐν Πέρσαις λογιμωτάτων, qui avaient le droit de porter des diadèmes d'or, οἱ δὴ καὶ διαδήματα ἐπὶ τῶν κεφαλῶν χρυσᾷ ἐφόρου. Ce personnage employé dans les négociations subéquentes est appelé *Iesdenousnaph* par l'historien Ménandre. Ce nom me paraît plus exact.—S.-M.

⁴ Βραδουκίων.—S.-M.

paix, ne faisant que des plaintes sur de prétendues infractions du traité précédent ¹, ce qui n'empêcha pas l'empereur de le combler de largesses. C'est ainsi que Chosroès amusait la vanité de Justinien.

AN 551.
LXXII.
Bessas prend
Pétra.

Bessas ne demeurait pas oisif en Lazique. Dès que l'hiver fut passé, il mit le siège devant Pétra. Les Romains et les Perses se disputaient toujours la possession de cette place, qui décidait du sort de tout le pays. Ce siège fut mémorable par les efforts des deux nations et par des événements extraordinaires. La plus grande partie des murs de la ville était fondée sur le roc; mais il y avait un pan de muraille qui portait sur la terre entre deux rochers ² : c'était le terrain miné d'abord par Dagisthée et comblé ensuite de gravier par les habitants. Ils avaient posé au-dessus de grosses poutres bien liées ensemble, qui servirent de sol pour élever un nouveau mur. Les soldats de Bessas, ayant miné dans le même endroit, n'emportèrent que le gravier, et furent fort surpris de voir tout ce pan de muraille s'affaisser uniformément, sans qu'aucune pierre se démentît; en sorte que le plancher des poutres descendit au fond du souterrain, et que la muraille demeura entière, mais plus basse, perdant de sa hauteur ce qu'elle gagnait en profondeur. Les assiégés travaillèrent avec ardeur à réparer ce défaut, et ils eurent bientôt élevé le mur assez haut pour être en état de défense. Les Romains, voyant leur mine tellement comblée qu'il n'était plus possible d'y pratiquer d'ouver-

¹ Il se plaignait des hostilités qu'Aréthas, le roi des Arabes de Ghassan, et les Sarrasins, alliés des Romains, Σαρακηνοὺς τοὺς Ῥωμαίων ἐντοπόνους, avaient commises

contre *Monzar* ou *Alamondar*. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 11. — S.-M.

² C'était, dit Procope, de bel. Goth. l. 4, c. 11, dans la partie occidentale de la ville. — S.-M.

ture, firent jouer les béliers. Des soldats armés de pieux garnis de crocs de fer détachaient et entraînaient les pierres que le bélier avait ébranlées¹. Les assiégés faisaient pleuvoir du haut du mur sur les soldats et sur les machines, le soufre, le bitume, et le naphthe, que les Grecs nommaient l'huile de Médée². Bessas fit planter les échelles; et, animant ses soldats de la voix et de l'exemple, il monta le premier à l'assaut. Jamais dans toutes les attaques, qui furent si fréquentes en ce siècle, on ne vit un si vif acharnement. De deux mille trois cents Perses, et de six mille Romains, il en périt la moitié, et il n'y en eut presque aucun qui ne remportât quelque blessure. On se battit long-temps à coups de mains, au haut de la muraille; les échelles furent plusieurs fois renversées. Bessas, après avoir vu tomber à ses côtés ses plus braves soldats, fut lui-même précipité; et quoiqu'agé de soixante et dix ans, et prodigieusement replet, quoique froissé et meurtri de sa chute, il eut le courage et la force de remonter presque aussitôt. Guzès³, à la tête de quelques Arméniens, grimpa sur la muraille par un précipice qui semblait impraticable, et après avoir abattu un grand nombre d'ennemis, il fut tué d'un coup de pierre. Enfin le feu ayant pris à une tour de bois élevée sur

¹ Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 11, rapporte que les Sabiriens, qui sont les Huns du Caucase, alliés de l'empire, se distinguèrent particulièrement parmi les plus valeureux soldats qui se trouvèrent à ce siège; ils se signalèrent surtout par les machines qu'ils imaginèrent pour battre les murs avec plus d'avantage. — S.-M.

² Μηδοι μὲν νάφθαν καλοῦσιν, ἔλ-

ληναι δὲ Μηδείας ἑλεον. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 11. — S.-M.

³ Cet arménien, fils d'un certain Thomas, s'appelait Jean; Guzès était son surnom: c'était un jeune homme. Νσανίας ἀνὴρ, Ἀρμένιος γένος, Ἰωάννης ὄνομα, Θωμᾶ υἱός, ὄνπερ ἐπὶ κλησιν ἐκάλουν Γούζην. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 11. Voyez ci-dev. § 65, p. 200, not. 1. — S.-M.

les murs, d'où les assiégés versaient le naphthe et le bitume, les Perses qui la défendaient tombèrent enveloppés de flammes, les uns dans la ville, les autres aux pieds des assiégeants; et les Romains, profitant du désordre où cet accident jetait les assiégés, forcèrent la ville en ce moment. Cinq cents Perses se sauvèrent dans la citadelle; sept cents¹ furent faits prisonniers, dont il ne se trouva que dix-huit qui fussent exempts de blessures.

LXXIII.
Suites de la
prise de Pé-
tra.
Proc. Goth.
l. 4, c. 12.

Le général romain offrit en vain les conditions les plus avantageuses aux Perses qui s'étaient retirés dans la citadelle. Ils aimèrent mieux s'y laisser brûler, que de se rendre. On vit alors combien Chosroès avait à cœur de demeurer maître de la Lazique, puisqu'il avait placé dans Pétra les plus braves soldats de son empire, avec un amas incroyable de munitions de toute espèce. On y prit une si grande quantité d'armes, qu'après l'incendie de la citadelle il en restait encore assez pour fournir à chaque soldat de Bessas cinq armures complètes. Les greniers regorgeaient de blé, de chair salée et d'autres provisions suffisantes pour soutenir un siège de cinq ans. On n'y trouva pas de vin, mais du vinaigre, qui, mêlé avec de l'eau, avait toujours servi de boisson aux soldats perses, ainsi qu'aux Romains. Il y avait aussi quantité d'une sorte de fèves², dont ils composaient un breuvage³. On fut étonné d'y voir un canal qui fournissait beaucoup d'eau. Dès le commencement du siège, les Romains avaient coupé

¹ Ils étaient sept cent trente, selon le texte de Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 11. — S.-M.

² Il s'agit de la *Siligna*. — S.-M.

³ Οἶνον δὲ οὐκ ἔτυχον ἐνταῦθα καταβήμενοι Πέρσαι, πλὴν γὰρ ὅτι τὸν τε ὀξίνην καὶ διαρκὴ κύαμον. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 12. — S.-M.

l'aqueduc. Ayant appris ensuite de quelques prisonniers, que les fontaines de la ville ne tarissaient point, ils fouillèrent au-dessous de cet aqueduc, et en ayant découvert un autre qu'ils coupèrent encore, ils ne doutèrent plus qu'ils n'eussent entièrement privé d'eau les habitants. Mais lorsqu'ils furent maîtres de la ville, ils trouvèrent que l'eau n'avait pas cessé d'y couler en abondance, par un troisième canal creusé à quelque distance au-dessous du second; et ils reconnurent l'activité prévoyante des Perses, et leur propre négligence. Bessas fit raser les murs de Pétra, afin que cette place ne coûtât plus de sang aux Romains; et il répara par sa conduite et par sa valeur dans cette expédition la mauvaise réputation qu'il avait méritée en Italie.

Mais la gloire que ce général venait d'acquérir fut bientôt ternie par la même avarice qui l'avait déshonoré pendant le siège de Rome. Après la prise de Pétra, il aurait dû se transporter sur les frontières de la Lazique et de l'Ibérie, et se rendre maître des défilés en y établissant des forts¹, qui auraient fermé pour

LXXIV.
Continuation de la guerre de Lazique.
Proc. Got.
l. 4, c. 13.

¹ Les Lazes possédaient deux châteaux, φρούρια δύο, sur les frontières de l'Ibérie, πρὸς τοῖς Ἰβηρίαις ὁρίσις, ils se nommaient *Scanda* et *Sarapanis*, Σκάνδα καὶ Σαραπανίς. Situés dans des lieux inaccessibles, après et stériles, ils étaient difficiles à garder, parce qu'il fallait y porter de loin toutes les provisions, le pays des environs ne produisant rien. Justinien en avait retiré les garnisons lazes, pour y mettre des Romains; mais la difficulté de les approvisionner les fit abandonner peu après. Les

Perses les rendirent à la paix, en échange des châteaux de *Bolon* et de *Pharangion* dans la Persarménie. (voyez t. 7, p. 296, not. 3, l. XXXVIII, § 49.) Les Lazes les rasèrent, pour empêcher les Perses de les reprendre. Merméroès fit relever celui de *Scanda*, lorsqu'il entra dans la Lazique. Ces deux endroits se trouvent encore dans le pays d'Imirète, avec leurs anciennes dénominations. Le premier s'appelle *Shanda* comme autrefois, et l'autre *Schorapani*; celui-ci est sur les bords du Phase. — S.-M.

toujours aux Perses l'entrée du pays. Au lieu de prendre ces précautions, il laissa les passages ouverts, et abandonnant son armée à la conduite de ses lieutenants, il s'en alla recueillir les tributs et dépouiller les peuples dans les provinces de Pont et d'Arménie. L'indulgence de Justinien faisait le malheur de ses sujets ; l'assurance de l'impunité encourageait les concussions. Merméroès, suivi d'une nombreuse cavalerie et de huit éléphants, s'était mis en marche pour aller au secours de Pétra¹. Il semblait que la nature eût séparé la Lazique de l'Ibérie par une barrière impénétrable. D'épaisses forêts, des montagnes escarpées, d'affreux précipices, rendaient ce chemin presque impraticable, même à un voyageur. Mais les Perses, alors la plus infatigable nation de l'univers, l'avaient tellement aplani que la cavalerie et les éléphants mêmes y trouvaient un passage facile. Merméroès, ayant appris en chemin la prise de la place qu'il allait secourir, changea de route² ; et prenant sur la droite du Phase³, il marcha aux Romains campés au nombre de neuf mille⁴ à

¹ Les Perses avaient avec eux douze mille auxiliaires sabiriens. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 13. Leur nombre surpassait de beaucoup celui des Perses, ce qui inspira de l'inquiétude au général Merméroès. Il n'en garda que quatre milles, et il congédia les autres. —S.-M.

² Il se rendit maître, dit Procope, de *bel. Goth.* l. 4, c. 13, des passages qui conduisent de l'Ibérie en Colchide, καταλαβὼν τὰς ἐξ Ἰβηρίας ἐπὶ γῆν τὴν Κολχίδα εἰσόδους, là où le Phase est guéable, ἵνα δὴ ὁ Φάσις διαβατός ἐστιν; il le traversa, αὐτὸν τε περὶ διαμείψας, ainsi que le fleuve

Rhéon qui est également innavigable, καὶ οὐχ ἥμισυ ποταμὸν, πρὶντα ὄνομα, οὐδὲ αὐτὸν ἐκεῖ ναυσίπορον ὄντα. Les Géorgiens donnent actuellement au Phase le nom de *Rioni* ; il serait possible que ce fût là le nom du fleuve dont parle Procope, et qui aura été confondu depuis avec le Phase. Le *Rhéon* de Procope était ou un affluent, ou un bras du Phase. —S.-M.

³ Τοῦ Φάσιδος ἐν δεξιᾷ ᾗνόμενος. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 13. —S.-M.

⁴ Ils étaient commandés par Vénikis et Onligage. Le Persarménien Varaz Οὐαρράνης, récemment arrivé d'Italie, avec huit cents Trandes,

l'embouchure de ce fleuve¹. En passant près d'Archéopolis, dans laquelle était une garnison de trois mille Romains², ce général, naturellement vain et fanfaron, salua la ville par plaisanterie, et fit dire à la garnison : *qu'il avait un mot à dire aux Romains campés sur le Phase; et qu'à son retour, il leur rendrait visite*³. On lui répondit sur le même ton : *que s'il trouvait ceux qu'il allait chercher, il en serait si bien reçu que, selon toute apparence, il n'en reviendrait pas*. A la nouvelle de son approche, les Romains prirent l'épouvante, et ne se croyant pas assez forts pour lui résister, ils passèrent de l'autre côté du Phase, emportèrent ce qu'ils purent de leurs provisions, et jetèrent le reste dans le fleuve. Merméroès, trouvant leur camp vide, fut très-affligé d'avoir manqué sa proie; il y mit le feu, et plein de colère il se rendit devant Archéopolis.

Cette ville, capitale de la Lazique⁴, était située sur le penchant d'une montagne de difficile accès⁵. Le général perse mit tout en œuvre pour s'en rendre maître. Dans ce terrain escarpé, il fit un grand usage des

XXXV.
Siège d'Archéopolis.

Proc. Got.
l. 4, c. 14.
Agath. l. 3,
p. 77 et 78.

était avec eux. La première place dont Merméroès se rendit maître, en entrant dans la Lazique, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 13, fut *Rhodopolis*, située en plaine, ἐν τῇ πεδίῳ. Les Lazes, qui redoutaient l'approche des Perses, l'avaient rasée pour que ceux-ci ne pussent s'y fortifier. — S.-M.

¹ Ἐνὸς τῶν ἐκβολῶν ποταμοῦ Φάσιδος ἐνστρατοπεδευόμενοι. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 13. — S.-M.

² Les deux Thraces Odonachus et Babas la commandaient. — S.-M.

³ Βουλομένη γὰρ οἱ αὐτῷ ἔφασκεν εἶναι, Ῥωμαίους τοὺς ἄλλους προσει-

πεῖν πρότερον, οἱ δὲ ἐνστρατοπεδεύονται ἀμφὶ ποταμὸν Φάσιν. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 13. — S.-M.

⁴ La première et la plus grande ville des Lazes. Ἀρχαιοπόλις, ἡ πρώτη καὶ μεγίστη ἐν Λαζαῖς. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 13. Le nom d'*Archæopolis* signifie la *vieille ville*. — S.-M.

⁵ Κεῖται ἐπὶ λόφου τινὸς σκληροῦ ἐσάγαν. Procope dit de plus, *de bel. Goth.* l. 4, c. 14, qu'elle était arrosée par un fleuve, ποταμὸς αὐτὴν παραρρεῖ, qui vient des montagnes qui couronnent la ville, ἀπὸ τῆς πόλεως καθύπερθεν ἐστὶ. — S.-M.

Dolomites ou Dilimnites¹, accoutumés à courir entre les rochers et les précipices². C'était une nation barbare qui de toute antiquité s'était maintenue dans l'indépendance au milieu de la Perse³. Ils habitaient des montagnes inaccessibles⁴. Les rois de Perse en prenaient à leur solde dans leurs expéditions⁵. La garnison étant réduite à l'extrémité, Odonaque et Babas, braves capitaines qui la commandaient, prirent une résolution désespérée, qui leur réussit. Après avoir exhorté leurs soldats à préférer un combat périlleux à une mort assurée, ils se disposèrent à sortir sur l'ennemi. Ils étaient près d'ouvrir les portes, lorsqu'ils virent tout-à-coup une partie de la ville embrasée : c'étaient les magasins, auxquels un habitant⁶, corrompu par Merméroès, venait de mettre le feu. Ils laissèrent quelques-uns de leurs gens pour éteindre l'incendie, et sortirent avec le reste. Les Perses, qui ne s'attendaient pas à cette attaque, dispersés sans armes autour des murailles, et embarrassés des préparatifs d'un assaut, ne firent point de résistance. Les plus proches furent taillés en pièces ; les autres, effrayés de ce désordre, dont ils

¹ Δολομίται ou Διλμνίται. Ce sont les habitants du Dilem, région montagneuse, située au sud de la mer Caspienne, dans le voisinage de l'antique Hyrcanie. Ils conservèrent leur indépendance et leur réputation militaire, sous l'empire des Arabes, à qui ils fournissaient des corps de mercenaires. — S.-M.

² Ils combattaient tous à pied, armés d'une épée, d'un bouclier et d'un court javelot. — S.-M.

³ Φηκμένοι ἐν Πέρσαις μέσσοις· οὐ μὴν κατήκοοι γεγόνασι βασιλείᾳ τοῦ Περσῶν πάποτε. *Proc. de bel. Goth.*

l. 4, c. 14. — S.-M.

⁴ Ἰδρυμένοι γὰρ ἐν ὄρεσιν ἀποτόμοις τε καὶ ὄλῳ ἀβάτοις, αὐτόνομοι ὄντες ἐκ παλαιοῦ διαγεγόνασιν ἐς τὸδε τοῦ χρόνου. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 14. — S.-M.

⁵ Μισθαροῦντες δὲ ἀεὶ, ξυστρατεύουσι Πέρσαις ἐπὶ πολεμίους τοὺς σφετέρους ἰούσι. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 14. — S.-M.

⁶ C'était un des hommes les plus distingués de la nation. Τῶν τις Δαζῶν, λόγμος μὲν ὢν ἐν τούτῳ τῷ ἔθνει, ἐν Ἀρχαιοπόλει δὲ φηκμένος. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 14. — S.-M.

ignoraient la cause, prirent la fuite : plusieurs furent écrasés sous les pieds de leurs éléphants effarouchés. Les Perses y perdirent quatre mille hommes, trois généraux, quatre étendards, et vingt mille chevaux, qui, étant exténués et épuisés faute de fourrage, furent abandonnés des fuyards. Merméroès se retira, avec les débris de son armée, à une journée d'Archéopolis¹, dans un canton peuplé, et le seul fertile de toute la Lazique², nommé Muchirise³. On y voyait encore les ruines de Cytée⁴, ville ancienne, où avait régné le père de Médée. Merméroès s'y retrancha, et fit construire des barraques pour y passer l'hiver. Par cette position, il coupait la communication du reste de la Lazique avec une forteresse nommée Uchimer⁵, que les Romains

¹ Ἀρχαιοπόλεως δὲ μιᾷς ἡμέρας ὁδῷ ἀπέχει. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 14. — S.-M.

² Πολλὰς καὶ πολυανθρώπους κώμας ἔχουσα, καὶ γῆς τῆς Κολχίδος αὐτῇ μάστις ἡ ἀρίστη ἐστίν. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 14. Elle produit, ajoute Procope, du vin et toute sorte d'excellents fruits, qu'on ne trouve dans aucune autre partie de la Lazique, καίτοι τάς ἄλλα τῆς Λαζικῆς οὐ ταύτη ἔχει. Elle était arrosée par le fleuve *Rhéon*, ταύτην παραρρεῖ τὴν χώραν ποταμὸς, ῥέων ὄνομα. Ce fleuve doit être le *Rioni* des modernes, qui le confondent avec le Phase des anciens. Voyez ci-dev. § 74, p. 214, note 2. — S.-M.

³ Μουχίρησις οὐ Μουχερίσις. — S.-M.

⁴ Ce château s'appelait *Cotiaïum* en langue grecque. Κοτιάιον δὲ τότε τὸ φρούριον ὠνομάζετο τῇ Ἑλλήνων φωνῇ; son origine remontait aux anciens habitants de la Colchide, ὡκο-

δόμησαν ἐκ παλαιῶ Κόλχοι. Du temps de Procope, les Lazes l'appelaient par corruption *Coutatisium*. Νῦν μὲν τοι Κουτατίσιον αὐτὸ καλοῦσι Λαῶι τῇ τῆς φωνῆς ἀγνοίᾳ τὴν τοῦ ὀνόματος διαφθείροντες ἀρμονίαν. C'est la ville, ajoute-t-il, que dans l'antiquité on appelait *Cytaïa* et qui était comme on le sait la patrie de Médée, πόλιν γε γονέναι ἐν τοῖς ἀνω χρόνοις τὸ χωρίον, καὶ Κυταῖαν καλεῖσθαι. Elle communiquait selon les poètes, dit il encore, son nom à toute la Colchide, qu'on appelait *Cytis*. Ἀπ' αὐτοῦ τοὺς ποιητὰς αὐτὸν τε Κυταῖα καὶ γῆν τὴν Κολχίδα, Κυταῖδα καλεῖν. Cette ville porte actuellement le nom de *Cotatis* dont l'origine, comme on le voit par ces détails, remonte à une époque très-reculée. Elle est la capitale du royaume d'Imireth, qui est soumis depuis peu de temps à l'empire de Russie. Agathias, l. 3, p. 78, l'appelle Κοταίσιον, *Cotæsiun*. — S.-M.

⁵ Τὸ Οὐχιμέριον φρούριον. — S.-M.

possédaient au-delà, et avec le pays des Suanes et des Scymnes¹, qui étaient soumis à l'empire.

LXXVI.
Nouvelle
trêve de
cinq ans.
Proc. Got.
l. 4, c. 15.

Tandis que la guerre se faisait en Lazique, Isdignas traitait de la paix à Constantinople. Après de longues contestations, on convint encore d'une trêve de cinq ans, pendant laquelle on négocierait un traité définitif. Chosroès exigeait deux mille livres d'or pour ces cinq années, et six cents autres livres pour les dix-huit mois qui s'étaient écoulés depuis l'expiration de la dernière trêve. L'empereur voulait d'abord ne payer cette somme que par année, à quatre cents livres par an, afin d'avoir toujours entre les mains un gage de la bonne foi de Chosroès. Mais, faisant réflexion que ces paiements annuels sembleraient être un tribut, il consentit à donner à la fois la somme entière; tant il est vrai que la plupart des hommes ne rougissent plus des choses déshonorantes, quand ils ont sauvé la honte des termes. Cette convention excita un murmure général : on disait *qu'elle était entièrement à l'avantage des Perses, qui auraient le temps de s'établir solidement en Lazique, et la facilité de pénétrer jusqu'à Constantinople; que sous le nom de trêve ils avaient enfin réussi à rendre l'empire tributaire; que, pour onze ans et demi, Chosroès s'était fait payer quatre mille six cents livres d'or, ce qui dans le fond revenait à un tribut de quatre cents livres*

¹ La Scymnie, Σκυμνία, et la Souanie, Σουανία, sont des régions dans l'intérieur du Caucase, κατὰ τὴν μεσογαίαν, soumises aux Lazes, Λαζῶν κατάνοα, mais gouvernées par des princes indigènes, ἀρχοντας μὲν οἱ τῆδα ἀνθρώποι τῶν ὁμογενῶν τινας ἔχουσιν. En vertu d'un antique usage, ces princes étaient nommés par les

rois des Lazes à chaque mutation par mort. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 2. Ces cantons se trouvaient dans la partie septentrionale de la Colchide. La possession de ce pays fut plus tard, comme on le verra bientôt, l'objet de longues discussions diplomatiques entre le roi de Perse et l'empereur. — S.-M.

par chaque année ; que, dans ce commerce honteux, les Romains étaient pris pour dupes, puis-qu'on leur faisait acheter la paix, sans discontinuer la guerre ; qu'un si long usage ferait un titre de redevance, et que l'empire ne s'en releverait jamais.

Au milieu de ces murmures, Isdigunas partit de Constantinople, chargé de l'or de l'empire et des présents de l'empereur ¹.

Avant que la nouvelle de la trêve fût arrivée en Lazique, Merméroès y avait fait de grands progrès. Gubazès demeurait fidèlement attaché à l'empire ; mais ses sujets, maltraités par les soldats et par les officiers romains, favorisaient sourdement les Perses. Cette nation inconstante préférait toujours la domination de ceux à qui elle n'était pas actuellement soumise. Merméroès s'empara par intelligence du château d'Uchimer ², et devint par ce moyen maître d'une grande partie du pays. Il marcha ensuite vers l'embouchure du Phase, où il apprenait que les Romains et les Lazes étaient réunis : mais ils se séparèrent avant son arrivée. Les Romains se dispersèrent pour échapper à l'ennemi ; et Gubazès se retira sur le haut des montagnes avec sa famille et ceux des Lazes qui lui étaient demeurés fidèles. Il y passa l'hiver au milieu des frimats et des neiges, manquant des choses les plus nécessaires à la vie, et ne se soutenant que par l'espérance d'un nouveau secours. Mais, ni tant d'incommodités,

LXXVII.
Progrès de
Merméroès
en Lazique.
Proc.Goth.
l. 4, c. 16.

¹ Justinien rendit aussi la liberté à un Persa de noble naissance, λόγιμος ἐν Πέρσαις, nommé *Bersathous*, fort aimé de Chosroès, Θεοφύλακτος φίλος. Il avait été fait prisonnier en Arménie, par Va-

lérien, et le roi de Perse avait en vain offert de grandes sommes pour le racheter.—S.-M.

² Il lui fut livré par Théophobe, homme illustre parmi les Lazes, ἐν Αἰλαῖς οὗς ἀφανὴς ἀνὴρ.—S.-M.

ni les offres de Merméroès ne purent le détacher des Romains, ni lui faire oublier les desseins perfides que Chosroès avait formés contre lui.

XXXVIII.
La guerre
continue
dans la La-
zique malgré
la trêve.

Proc. Got.
l.4, c.16 et 17.

Chosroès était de tous les princes le moins esclave de sa parole. Après qu'il eut reçu l'argent de l'empereur et confirmé la trêve, il n'interrompit aucune de ses entreprises sur la Lazique, et se servit de cet argent pour soudoyer un grand nombre de Huns Sabirs, qu'il envoya à Merméroès avec plusieurs éléphants, lui ordonnant de pousser ses conquêtes avec toute la vivacité dont il était capable. Dès que le printemps fut venu¹, ce général marcha de nouveau vers le Phase, où les Romains, joints à Gubazès, étaient retranchés sous la conduite de Martin. Leur position avantageuse les mettait hors d'insulte; et Merméroès, après quelques tentatives inutiles, tourna du côté de l'Abasgie, dont il trouva les passages fermés par la garnison de Zibile². Il ne fut pas plus heureux devant Archéopolis, qu'il attaqua de nouveau sans succès. Comme il se retirait à Muchirise, il fut surpris dans des défilés par les Romains, qui lui tuèrent beaucoup de soldats, et entr'autres le chef des Sabirs.

LXXIX.
Phénomènes
extraordi-
naires.

Proc. Got.
l.4, c.15, 25.

La nature fit en Orient, sur la fin de l'année 551, un effort inoui jusqu'alors. L'automne amena des chaleurs pareilles à celles du fort de l'été. On vit dans cette saison éclore des roses; les arbres portèrent des fruits pour la seconde fois; et peu de jours après la vendange, la vigne se chargea encore de raisins. Il y eut en Grèce d'horribles tremblements de terre, qui

¹ Merméroès avait passé l'hiver dans le château de Sarapanis, dont il avait fait relever les ruines. Voyez

ci-dev. § 74, p. 213, not. 1.—S.-M.

² Voyez ci-dev. § 69, p. 202, not. 3.—S.-M.

détruisirent une infinité de villages et huit villes entières, entr'autres Chéronée, Coronée, Naupacte et Patras. La plupart des habitants furent ensevelis sous les ruines. En plusieurs endroits, la terre ouvrit des abîmes, dont les uns se refermèrent aussitôt, les autres formèrent de profondes vallées. Les eaux du golfe Maliaque, entre les villes de Scarphia en Béotie et d'Échinus en Thessalie, sortirent de leur lit avec fureur, et renversant tous les édifices, ne s'arrêtèrent qu'au pied du mont OËta. Elles tinrent long-temps ces campagnes inondées; et celles du golfe étaient tellement baissées, qu'on passait à gué dans les îles qui s'y rencontrent. La mer en se retirant laissa quantité de poissons d'une forme inconnue, dont les habitants voulurent se nourrir; mais dès qu'ils étaient sur le feu, ils se fondaient en glaires et en pourriture. Dans un lieu de ce canton, qui conserva le nom de *Schisma*, c'est-à-dire, *rupture*, les secousses du tremblement de terre furent plus violentes que partout ailleurs. Il y avait une église célèbre, dont la fête tombait ce jour-là : elle fut abîmée avec une foule de peuple que la dévotion avait attiré de toutes les parties de la Grèce.

Ce fut vers ce temps-là que deux moines, venus des Indes¹, apportèrent à Constantinople des œufs de ce

LXXX.
Des moines
apportent

¹ Τῶν τινες μοναχῶν ἐξ Ἰνδῶν ἤκον-
τας. Proc. *de bel. Goth.* l. 4, c. 17.
On apprend de Zonare, l. 14, t. 2,
p. 69, qu'ils étaient deux. Μοναχοὶ
δὲ δύο τινὲς πρὸς τὸ Βυζάντιον ἐξ Ἰν-
δίας ἀφικόμενοι. On verra plus bas,
§ 81, p. 225, not. 2 et 3, que c'est à
tort que l'on a placé dans les Indes
le voyage de ces moines, ils visitèrent
réellement la Chine, qui est le vrai
pays de la soie. Le même Procope,

de bel. Goth. l. 4, c. 17, donne le nom
de *Serinda* au pays d'où ces moines
apportèrent les vers à soie, ἤπερ,
dit-il, Σερίνδα ὀνομάζεται. C'était,
ajoute-t-il, un pays très-peuplé,
ἤπερ Ἰνδῶν ἔθνη τὰ πολλά εἰσιν. Il
est évident que cette contrée est le
pays des *Sinæ*, ou la Chine, appelée
plus anciennement *Sérique*. Voyez
les notes déjà citées et plus loin, p.
226, not. 3 et p. 228, not. 1.—S.-M.

les vers à
soie à Con-
stantinople.

Proc. Got.
l. 4, c. 17.
Zon. l. 14, t.
2, p. 69.
Thomas
Hyde, de ludis
or. p. 41.
Cupr. de
eleph. part.
1, c. 1.

ver merveilleux qui produit la soie¹. Le commerce de cette marchandise, dont l'usage était devenu très-commun, quoique le prix en fût excessif, faisait passer en Perse des sommes immenses d'argent de l'empire. Justinien, pour ne pas enrichir une nation ennemie, avait déjà voulu, mais sans succès, transporter ce commerce en Éthiopie. Il récompensa libéralement ces moines, qui enseignèrent la manière de faire éclore ces œufs, de nourrir le ver, et de filer la soie. On dit aussi que ce fut sous le règne de Justinien que le jeu des échecs passa des Indes dans la Perse, et de là en Arabie et en Europe².

LXXXI.
[Commerce
de la soie,
entre les Ro-
mains et les
Chinois.]

— [Le commerce et l'usage de la soie étaient connus depuis fort long-temps dans l'Occident, lorsque l'insecte qui produit cette précieuse substance, et dont on ignorait la vraie nature, fut apporté pour la première fois à Constantinople³. Personne, jusqu'au temps de

¹ On voit, par le récit de Procope, que ces moines avaient déjà été dans le pays des vers à soie. Οἱ δὲ γυνόμενοι ἐν Ἰνδία αὐτοῖς, τὰ τε ὡς μετρήσαντες ἐς Βυζάντιον. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 17. — S.-M.

² On apprend des auteurs orientaux que le jeu des échecs fut apporté de l'Inde en Perse, sous le règne du grand roi Khosrou Nouschervan, qui est le grand Chosroès, contemporain de Justinien. Il fut introduit dans ce pays par Bonzourdj-Mibir, ministre de ce roi, qui avait été envoyé dans l'Inde pour y chercher plusieurs livres de politique et de morale, fort estimés dans ce pays. Parmi eux on distinguait un recueil d'apologues, nommé en sanscrit *Hitopadesa* et traduit ensuite en pehlwy, en persan et en arabe, sous le nom de

Kalilah et Dimnah. Il est passé depuis dans presque toutes les langues de l'Europe. Le jeu des échecs a été adopté de même par la plupart des nations de l'Europe et de l'Asie. On l'appelle en arabe et en persan *Schatrandj*, ce qui est une altération de la dénomination originale qu'on prononce *tohatouranga* en langue sanscrite. Ce nom signifie les quatre corps, parce que les armées indiennes sont composées de quatre sortes de combattants : les éléphants, les cavaliers, les chars et les fantassins. Voyez à ce sujet un mémoire de William Jones, inséré dans les *Mémoires de la Société asiatique de Calcutta*, t. 1, p. 207-215, trad. franç. — S.-M.

³ Gibbon donne, t. 7, p. 259-271, d'intéressants détails sur les manufactures d'étoffes de soie et sur

Justinien, n'avait encore songé à exécuter une telle entreprise. Ce n'était que par de longs et pénibles voyages, à travers les régions centrales et les plus difficiles de l'Asie¹, que l'on pouvait se procurer une marchandise que les progrès du luxe et de la richesse rendaient indispensable chez les nations de l'Asie et de l'Europe établies sur les bords de la Méditerranée. Les Assyriens et les Mèdes avaient été long-temps les possesseurs exclusifs de ce commerce; c'est là ce qui dans la haute antiquité avait fait donner le nom de robes médiques aux vêtements fabriqués avec la soie. Les Perses leur avaient succédé dans ce négoce : ils y attachaient une haute importance et ne négligeaient rien pour en conserver le monopole. C'est d'eux que les marchands grecs et syriens de l'Asie recevaient la soie, qu'ils transportaient ensuite dans l'Occident². Elle y était rare et chère. Ce ne fut qu'au règne de Justinien, que les Romains songèrent à s'affranchir de la dépendance, où ils se trouvaient, des Perses, pour cette branche de commerce³. Ils cherchèrent donc à faire baisser le prix de la soie par la concurrence, soit en l'achetant à d'autres que les Perses, soit en la tirant directement du pays qui la produit⁴.

l'usage que les anciens faisaient de ces étoffes. Il parle aussi fort au long et savamment du luxe en ce genre qui existait dans l'empire romain. — S.-M.

¹ Ptolémée décrit ou trace dans le premier livre de sa géographie la route que les marchands grecs et asiatiques suivaient pour pénétrer jusqu'à l'extrémité orientale de l'Asie. — S.-M.

² Ἦγετο μὲν γὰρ ἐκ Περσῶν ὀνού. μενον δι' ἐμπορίων παρὰ Ῥωμαίοις τὸ τῆς μεταξὺς χρῆμα. Zonar. l. 14, t. 2,

p. 69. — S.-M.

³ Procope atteste, *de bel. Goth.* l. 4, c. 17, que les moines qui rapportèrent les vers à soie n'ignoraient pas quels étaient à ce sujet les desirs de Justinien. Γινόντες τε ὡς Ἰουστινιανῷ βασιλεῖ διὰ σπουδῆς εἶη, μηκέτι πρὸς Περσῶν τὴν μέταξιν ὀνεῖσθαι Ῥωμαίους. — S.-M.

⁴ Ὁμολόγουν, ὡς μηκέτι Ῥωμαῖοι ἐκ Περσῶν τῶν σφίσι πολεμίων, ἢ ἄλλου τοῦ ἔθνους τὸ ἐμπόλημα τοῦτο ποιήσονται. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 17. — S.-M.

On n'avait pas alors des notions bien précises sur la région de l'Asie qui renfermait cette production si recherchée. On se contentait de la placer vaguement dans l'Inde ou dans la partie la plus reculée de l'Asie vers l'orient. Des écrivains plus anciens et, selon moi, mieux informés, donnaient le nom de Sérique au pays fortuné qui recelait la soie, ou la merveilleuse laine des Sères comme on la nommait alors¹. Les opinions systématiques et mal établies des géographes modernes nous ont jusqu'à présent empêchés d'indiquer la situation de cette contrée, autrefois si renommée par la douceur de son climat, la richesse et la bonté de ses habitants. Trompé par des textes obscurs, concis et mal entendus, qui plaçaient les Sères dans l'Inde ou dans le voisinage de l'Inde², on a été égaré par une expression employée aussi abusivement chez les anciens que chez nous. On a été induit à placer la Sérique et les Sères dans des cantons de l'Inde peu éloignés de la Perse, dans des régions où la soie n'a jamais été récoltée en assez grande quantité pour

¹ Plin., l. 6, c. 17, parle en ces termes des Sères : *Primi sunt hominum, qui noscantur, Seres, lanicio sylvarum nobiles, perfusam aqua depectentes frondium canitiem : unde geminus fœminis nostris labor, redordiendi fila, rursumque texendi. Tam multiplici opere, tam longinquo orbe*

petitur, ut in publico matrona transluceat. Tous les auteurs anciens montrent la même ignorance sur la nature de la soie. Ils la prenaient presque tous pour un produit des arbres de la Sérique, comme on peut le voir au reste par ce vers de Virgile, *Georg.* II, 121 :

Velleraque ut foliis depectant tenuia Seres. — S.-M.

² Horace en parle ainsi dans une de ses odes, l. 1, od. 12,

*Subjectos orientis oris,
Seras et Indos.*

Pomponius Mela, géographe de profession, n'est pas plus positif lorsqu'il dit : *Primos hominum accepimus*

ab oriente Indos, Seres, Scythas. Seres media ferme Eoæ partis incolunt, Indi et Scythæ ultima. — S.-M.

y être un objet de commerce. Tout fait voir, au contraire, que la Sérique des anciens n'est autre que la Chine des modernes. Ce qu'on dit de la richesse, de la douce température de ce pays, de la civilisation de ses habitants, ne peut évidemment s'appliquer qu'à la Chine et aux Chinois, dont le pays est d'ailleurs le plus riche du monde en soie. Les Chinois, comme on le sait, ont toujours fait un immense commerce de cette production avec les nations étrangères, et depuis les époques les plus reculées. Des découvertes modernes ont fait même reconnaître depuis peu¹, que le nom de la Sérique dérive lui-même de celui que les indigènes donnaient à la substance qui faisait leur richesse et qui les rendait célèbres entre toutes les nations. Le nom de *Se* en chinois, prononcé *Sir* et *Ser* dans les idiômes provinciaux, et dans les langues des peuples qui avoisinent la Chine, désigne et a toujours désigné l'insecte qui produit la soie. Il n'est donc pas étonnant que la Chine elle-même ait été appelée chez les nations lointaines *le pays de la soie*² par excellence. Les anciens nous apprennent que *Sera* était le nom de la métropole des *Sinæ*³, nation

¹ On peut consulter à ce sujet une intéressante note insérée par M. Abel Remusat en 1823, dans le *Journal asiatique*, t. 2, p. 246. La soie s'appelle en chinois *sse*, mot auquel les dialectes populaires de la Chine ajoutent un R, lettre que la langue mandarinique ne peut exprimer. En coréen, on dit *sir*. — S.-M.

² Ἡ χώρα τοῦ μεταξίου, comme dit Cosmas Indicopleustes, *Topogr. Christ.* l. 2, p. 137, ap. Montfaucon. *bib. nov. script. græc.* t. 2. Le même auteur donne à la Chine le nom de Τζινίτζας, *Tzinitzas*, altération du terme *Tchi-*

nistan ou *pays de Tchîn*, que les Persans employent depuis très longtemps pour désigner cet empire. — S.-M.

³ C'est ce qu'on voit dans Ptolémée, l. 1, c. 21, lorsqu'il parle de la route qui conduisait à travers la haute Asie jusqu'à cette ville; il s'exprime ainsi, μέχρι Σήρας τῆς τῶν Σινῶν μητροπόλεως. Les Arabes donnent et ont toujours donné le nom de *Sin* à la Chine. Cette appellation est bien la même que celle de Σίνα, ou même Θίνα selon Ératosthène, employée chez les Grecs. — S.-M.

qui, comme les Sères, occupait les extrémités orientales de l'Asie. Cette indication unit, de la manière la plus simple et la plus naturelle, les notions des anciens avec les connaissances des modernes, et elle fait bien voir que les *Sinæ*, dont la situation n'est pas mieux déterminée que celle des Sères, sont réellement les mêmes que les Chinois, qui doivent désormais se confondre avec les Sères¹. J'ai fait voir dans un autre ouvrage² avec d'amples développements que le nom de Chine, prononcé diversement, avait été connu à toutes les époques de l'histoire, des Indiens, des Arabes, des Perses, des Arméniens³, des Romains et des Grecs, qui le présentent pour la première fois au deuxième siècle avant notre ère dans les écrits du géographe d'Alexandrie Ératosthène⁴. Ce nom est celui même de la puissante famille de Tsin,

¹ Voyez ci-dev. § 80, p. 221, not. 1 et p. 224, not. 1 et 2. — S.-M.

² J'ai inséré en 1819 dans le II^e volume de mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, une longue dissertation intitulée : *Dissertation sur l'origine de la famille des Orpélians, et de plusieurs autres colonies chinoises établies dans l'Arménie et la Géorgie*, dans laquelle j'ai donné de grands détails sur les relations anciennes de la Chine et des pays occidentaux. — S.-M.

³ Les Arméniens donnent aux Chinois le nom de *Djenk*, et à la Chine celui de *Djenastan*. Leurs relations avec ce pays remontent au commencement du 3^e siècle de notre ère. Une colonie chinoise vint alors s'établir en Arménie. Le chef de cette colonie appartenait probablement à la dynastie impériale des Hans; chassé de sa patrie par des troubles civils, il

se réfugia d'abord à la cour d'Artaban, premier roi des Sassanides en Perse; il passa de là en Arménie où il fut accueilli vers l'an 260 par le roi Tiridate, qui lui concéda la province de Daron. Ce personnage, nommé Mamkon, devint le chef de la famille des Mamigonien, très-célèbre dans l'histoire d'Arménie. Voy. ci-dev. t. 2, p. 213 et suiv., liv. I, § 4 et 5. Les auteurs arméniens ne manquent pas de dire que le *Djenastan*, ou la Chine, abonde en soie, et ils disent que les robes superbes, dont peu de personnes pouvaient faire usage en Arménie, y étaient communes à toutes les classes du peuple. Les Arméniens donnent à la soie le nom de *metaks*, expression qui se trouve en grec sous la forme *μείραξ*. — S.-M.

⁴ Comme on peut le voir dans Strabon, l. I, p. 65 et l. II, p. 68 et 69. — S.-M.

la troisième des dynasties, qui soumit toute la Chine à ses lois en l'an 249 av. J. C. et lui donna son nom. Les Chinois n'ignorent pas que l'usage de ce nom, qui a cessé dans leur pays avec la puissance de cette dynastie, s'est perpétué chez les nations étrangères, et qu'il a continué à y désigner leur nation. Ils ont conservé dans les annales de l'empire le souvenir de plusieurs tentatives faites par les Romains dans l'antiquité pour établir avec eux des relations directes, pour le commerce de la soie. Ces faits ne sont pas racontés par les historiens anciens que le temps a respectés; les monuments de l'extrême Orient, mieux conservés, suppléent ici au silence de l'antiquité: les Chinois rapportent que les *Asi* et les autres peuples scythes, établis à l'orient de la mer Caspienne, entre la Perse et leur pays, et depuis long-temps en possession exclusive du commerce de la soie, s'opposaient de toutes leurs forces aux communications que les peuples du *Ta-thsin*, c'est-à-dire les Romains, voulaient établir avec la Chine, dont ils cachaient la véritable route. Ces difficultés, continuent les annales chinoises, contraignirent les Romains de tenter une autre voie: ils essayèrent de se mettre en relation avec la Chine par les mers du midi, où ils se rendaient en traversant la mer rouge et l'océan indien. Ils parvinrent ainsi dans les provinces méridionales, sous le règne d'un empereur romain que les Chinois appellent *An-ton* et qui est le même que Marc Aurèle Antonin le philosophe¹. Ces détails, consignés dans les annales

¹ Ce voyage est de l'an 166 de notre ère. Voyez ce que j'en ai dit dans le mémoire cité, *Mém. hist. et géogr. sur l'Arm.* t. 2, p. 30 et 43. On peut

consulter sur le même sujet un mémoire de M. Abel Rémusat, intitulé *Remarques sur l'extension de l'empire chinois du côté de l'occident*,

officielles de la Chine par des auteurs contemporains, datent du temps même où Ptolémée décrivait à Alexandrie les villes et les ports du pays des *Sinæ*, et sans doute d'après les récits des navigateurs grecs et romains que le commerce avait conduits jusqu'aux extrémités du monde alors connu. Les historiens chinois font mention de plusieurs ambassades et de diverses tentatives faites postérieurement pour mettre les Romains en relation avec l'empire de la Chine. Ces efforts, restés inconnus à nos historiens, rendent raison des guerres et des négociations entreprises sous le règne de Justinien, pour faire directement le commerce de la soie, et peut-être doit-on voir après ces détails, dans le voyage des moines qui apportèrent pour la première fois des vers à soie dans l'Occident, une tentative sagement mûrie dès longtemps, et non le résultat fortuit ¹ d'un voyage entrepris sans mission dans les régions lointaines ². Le commerce de la soie était assez considérable et assez lucratif pour qu'il fût l'objet des constantes sollicitudes des empereurs, qui désiraient en enrichir leurs états, et des princes de l'Orient qui en possédaient le monopole. La

inséré dans le tome VIII des nouveaux *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, p. 60-130. — S.-M.

¹ La relation du moine Cosmas Indicopleustes, publiée par le P. Montfaucon, est une preuve manifeste de la grande attention que les Romains faisaient alors au commerce de la soie. Cosmas parcourut les mers d'Orient, et pénétra jusqu'à la Chine qu'il appelle *Tzinitzas* (voyez ci-dev. p. 225, not. 2); il voyageait à la fin du règne de Justin, prédécesseur de Justinien. Voyez ci-dev. t. 8, p. 48,

not. 2 et p. 49, not. 1, liv. XI, § 27. C'est ce qui résulte, également des détails donnés par Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 17. Voyez ci-dev. § 80, p. 201, not. 1 et p. 222, not. 1. — S.-M.

² Les historiens chinois font aussi mention de germes de vers à soie, sortis furtivement de la Chine, malgré les précautions prises par les autorités du pays, et transportés dans la Tartarie centrale à une époque assez ancienne. Voyez l'*Histoire de la ville de Khotan*, par M. Abel Rémusat, p. 53 et suiv., 1820, in-8°. — S.-M.

suite des événements fera voir que ce négoce entraînait pour beaucoup dans les guerres et dans les négociations des empereurs avec les puissances de l'Orient, et en particulier avec les nations établies entre la Perse et la Chine. On verra bientôt que les Sogdoïtes, c'est-à-dire, les habitants de l'antique Sogdiane, établirent pour cet objet des relations directes avec l'empire, par le nord de la mer Caspienne.]—S.-M.

FIN DU LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

LIVRE XLVIII.

1. Narsès choisi pour commander en Italie. II. Son caractère.
- III. Ses préparatifs. IV. Ravage de la Grèce par les Goths.
- V. Combat naval près de Sinigaglia. VI. Les Goths demandent en vain la paix. VII. Négociation de Justinien avec les Français. VIII. Totila s'empare de la Sardaigne et de la Corse. IX. Guerres des Esclavons, des Gépides et des Lombards. X. Perfidies d'Ildige, d'Alboin et de Thorisin. XI. Siège de Crotone.
- XII. Narsès se met en marche. XIII. Il arrive à Ravenne. XIV. à Rimini. XV. Approche des deux armées. XVI. Les Romains et les Goths se disputent un poste avantageux. XVII. Sentiments des Romains et des Goths. XVIII. Disposition des deux armées. XIX. Préludes de la bataille. XX. Bataille de Lentagio.
- XXI. Mort de Totila. XXII. Narsès renvoie les Lombards. XXIII. Tétricus roi des Goths. XXIV. Succès de Narsès. XXV. Prise de Rome par Narsès. XXVI. Les Goths massacrent grand nombre de Romains. XXVII. Tromperie de Ragnaris. XXVIII. Approche des deux armées. XXIX. Bataille du Vésuve. XXX. Mort de Tétricus. XXXI. Les Goths demandent la paix. XXXII. Leutharis et Bucelin passent en Italie. XXXIII. Narsès assiège Cumes. XXXIV. Mine pratiquée dans l'autre de la Sibylle. XXXV. Narsès réduit la Toscane. XXXVI. Siège de Lucques. XXXVII. Fulcaris défait par Bucelin. XXXVIII. Narsès répare les mauvaises suites de cette défaite. XXXIX. Lucques se rend. XL. Cumes rendue par Aligerne. XLI. Narsès bat un parti d'Allemands à Rimini. XLII. Règlement au sujet des Juifs. XLIII. Troubles excités par les sectateurs d'Origène. XLIV. Théodore engage l'affaire des trois chapitres. XLV. Édit de Justinien contre les trois chapitres. XLVI. Vigile à Constantinople. XLVII. Cinquième concile général. XLVIII. Suites du concile. XLIX. Schisme d'Aquilée. L. Nouvelle forme de l'élection des papes.
- LI. Progrès de Bucelin et de Leutharis. LII. Destruction de

l'armée de Leutharis. LIII. Bucelin marche pour livrer bataille. LIV. On se prépare à la bataille. LV. Disposition des deux armées. LVI. Bataille de Casilin. LVII. Suite de la bataille. LVIII. L'empereur donne ordre au gouvernement de l'Italie. LIX. Prise de Compsa. LX. Conquête de l'Italie achevée. LXI. Les Romains rentrent en Espagne. LXII. Tremblements de terre. LXIII. Loi sur les comédiennes.

JUSTINIEN.

Après avoir raconté ce qui se passait en Orient pendant l'année 551, je vais reprendre la suite de la guerre des Goths, qui faisait le principal objet des soins de l'empereur. Au commencement d'avril de cette même année, Jean, neveu de Vitalien, se disposait à partir de Salone pour marcher à Ravenne, lorsqu'il reçut ordre d'attendre Narsès, que l'empereur venait de nommer général de ses armées d'Italie. Ce choix étonna tout l'empire. On ne pouvait pénétrer les raisons qui avaient pu déterminer le prince à confier une expédition de cette importance à un vieil eunuque, plus exercé au service du palais qu'aux opérations de la guerre, et qui, treize ans auparavant, chargé de conduire un secours en Italie, n'avait signalé que sa jalousie contre Bélisaire. Ce qui paraissait le plus vraisemblable, c'est que l'empereur, craignant que les officiers de l'armée d'Italie ne refusassent d'obéir à Jean, qu'ils regardaient comme leur égal, avait voulu mettre à leur tête un chef capable de leur imposer par le crédit qu'il avait à la cour, et par la confiance intime dont le prince l'honorait depuis long-temps. Personne n'apercevait

1.
Narsès choisi pour commander en Italie.

Proc. Got.
l. 4, c. 21, 26.
Theoph. p.
192.

Marc. chr.
Anast. p. 64.
Hist. misc.
l. 16, ap. Murat. t. 1, part.
1, p. 107.

encore dans Narsès ces talents supérieurs, qui, sans autre recommandation, donnent l'empire sur tous les esprits; et peut-être que le prince lui-même se laissa conduire dans ce choix par son inclination, plutôt que par ses lumières.

II.
Son caractère.

Narsès était un de ces hommes rares que la Providence forme en secret, et qu'elle tient comme en réserve dans ses trésors, pour en faire la ressource des états dans les conjonctures désespérées. Il semblait que la nature et la fortune ne lui eussent préparé que des obstacles. Étranger, prisonnier de guerre, esclave dans le palais, maigre et de petite taille, il n'avait au dehors rien que de méprisable. Placé d'abord au dernier rang, il s'éleva par degrés; et toujours supérieur à ses emplois, il devint garde des archives, grand chambellan, favori de l'empereur. Un génie aussi profond qu'étendu, un sens droit et infaillible dans ses vues, une activité sans inquiétude et toujours guidée par la prudence, la connaissance de lui-même et des autres hommes, assuraient le succès de ses démarches. Sans aucune teinture des lettres, il avait plus d'habileté, de vrai savoir, et d'éloquence, que l'étude n'en procure aux hommes ordinaires. Il possédait à un degré éminent toutes les vertus qui ne sont pas incompatibles avec l'ambition. Comblé de richesses par son maître, il n'employait à son usage que ce qui était nécessaire à l'avancement et au soutien de sa fortune : le reste se répandait en libéralités et en aumônes. Sobre et frugal, ennemi déclaré de ceux que l'empereur regardait comme hérétiques, religieux, et même dévot, il dépensa beaucoup en fondations, en réparations d'églises et de monastères : et les historiens ecclésias-

tiques disent que l'empire fut redevable de ses succès éclatants, à l'efficacité de ses prières, encore plus qu'à la force de ses armes. Ses talents pour la guerre n'attendaient que l'occasion de se développer; et sans avoir été soldat, il n'avait besoin que d'une armée pour être un grand capitaine.

A juger des dispositions de Narsès par la conduite qu'il avait tenue en Italie, il désirait passionnément une commission si honorable; et comme il était fait aux manèges de cour, on peut soupçonner qu'il ne s'empressa pas à seconder Bélisaire auprès du prince, lorsque ce général demandait des secours; peut-être même contribua-t-il à le réduire au point de solliciter son rappel comme une grace. Mais, craignant pour lui-même le sort de Bélisaire, qui s'était vu comme abandonné au milieu des ennemis, sans argent, et presque sans troupes, loin de demander le commandement, il prit le parti de se faire prier, afin d'être en droit d'exiger des conditions qui pussent lui faciliter la victoire. Il fit donc naître à l'empereur le désir de l'employer contre les Goths; mais, sur la proposition qui lui en fut faite, il témoigna plus de répugnance que d'empressement: il ne se rendit aux instances du prince, qu'à condition qu'on le mettrait en état de soutenir l'honneur de l'empire, en lui donnant les troupes, les munitions et l'argent nécessaires pour terminer une guerre si importante. L'empereur accorda tout. Narsès puisa dans le trésor les sommes dont il eut besoin pour lever et équiper une armée. La ville de Constantinople, la Thrace, l'Illyrie, lui fournirent des soldats. Il marqua le rendez-vous de ses troupes à Philippopolis, où il passa le reste de l'année à faire ses préparatifs.

III.
Ses préparatifs.

Une autre raison l'y retint encore. Les Huns avaient fait une irruption en Illyrie; et leurs nombreux escadrons, maîtres de tous les passages, pouvaient l'incommoder dans sa marche et lui enlever beaucoup de soldats. Il attendit la retraite de ces Barbares; et sur la fin de l'année, il se rendit à Salone, où il séjourna pendant le fort de l'hiver.

xv.
Ravage de
la Grèce par
les Goths.
Proc. Goth.
l. 4, c. 22.

Cependant Totila, instruit des nouveaux efforts que faisait l'empereur, travaillait à mettre Rome en état de défense. Il profita du retardement de Narsès, pour ravager les côtes de la Grèce. Une flotte de trois cents barques aborda à l'île de Corcyre, aujourd'hui Corfou: les Goths après l'avoir saccagée, ainsi que les îles voisines¹, firent une descente en terre ferme. Nicopolis et Onchesmus en Épire éprouvèrent toute leur fureur: ils s'avancèrent jusqu'à Dodone, portant partout la terreur et la mort. S'étant ensuite embarqués, ils ravagèrent toute la côte, et se saisirent des vaisseaux qu'ils rencontrèrent en assez grand nombre, dont plusieurs portaient des vivres à Salone pour l'armée de Jean et pour celle de Narsès qu'on y attendait.

v.
Combat naval
près de
Sinigaglia.
Proc. Goth.
l. 4, c. 23.

Ancône était le seul port qui restait aux Romains entre Ravenne et Otrante; c'était aussi l'unique magasin où ils pussent déposer le blé et les fourrages qu'ils faisaient venir d'au-delà de la mer pour la subsistance de leurs armées dans cette étendue de pays. Totila fit attaquer cette place, et du côté de la terre et du côté de la mer, par trois de ses plus braves capitaines²,

¹ Il s'agit ici des petites îles situées auprès de Corcyre, sans qu'on puisse dire précisément lesquelles. Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 22, les appelle *Sybotæ*, Συβόται, nom qui

ne se trouve pas dans la géographie plus ancienne.—S.-M.

² Sciponar, Giblas et Goundulfou Indulf, qui avait servi dans la garde de Bélisaire.—S.-M.

avec un grand corps de troupes et une flotte de quarante-sept vaisseaux. Les assiégés, commençant à manquer de vivres, le firent savoir à Valérien, qui se trouvait pour lors à Ravenne. Trop faible pour les secourir, il écrivit à Jean une lettre pressante; et celui-ci, persuadé qu'il devait avoir plus d'égard à la conservation d'une place de cette importance qu'aux ordres de l'empereur qui le retenaient à Salone, partit sur-le-champ à la tête de trente-huit vaisseaux bien armés et remplis de ses meilleurs soldats. Il alla mouiller à Scardona, où Valérien vint le joindre avec douze vaisseaux. Sans perdre un moment, ils cinglèrent vers Sinigaglia¹, qui n'est qu'à six ou sept lieues d'Ancône. Les généraux ennemis, avertis de leur approche, font embarquer l'élite de leurs troupes et viennent au-devant d'eux avec toute leur flotte². Le combat s'engage aussitôt; les deux flottes, presque égales en nombre, s'avancent proue contre proue, et font partir une grêle de flèches. Les plus braves, montés sur le tillac, combattent de pied ferme comme en plaine campagne, et s'attaquent à coups d'épée et de lance. Mais bientôt le désordre se met parmi les Goths peu exercés aux combats de mer. Les uns s'écartent et se laissent envelopper; les autres se pressent et s'embarrassent mutuellement. Leurs mats, leurs voiles, leurs cordages entrelacés les uns dans les autres, troublent la manœuvre et déconcertent tous les mouvements. Ils se heurtent, ils se brisent, et sont plus occupés à éviter le choc de leurs camarades qu'à repousser l'ennemi. Les Romains, au contraire, tou-

¹ Σενογάλλιας, en latin *Senogallia* ou *Seno Gallorum*.— S.-M.

² Sciponius resta cependant pour

continuer le siège; ce fut Gibles et Indulf qui prirent le commandement de la flotte.— S.-M.

jours en bon ordre, toujours joints ensemble, sans se confondre ni s'entrechoquer, profitent de toutes les fautes des Barbares; ils coulent à fond ceux qu'ils trouvent séparés, heurtent en flanc et percent de leurs éperons ceux qui se rallient; et sautant à l'abordage, ils massacrent, ils précipitent dans la mer, et soldats et matelots. Les Goths ne savent ni éviter l'ennemi, ni se défendre, ni même fuir : la plupart, pour se sauver, vont se jeter au milieu de la flotte romaine : il n'en échappa que onze vaisseaux, auxquels ils mirent eux-mêmes le feu, dès qu'ils eurent gagné le rivage. Un de leurs généraux fut pris ; la plupart des soldats périrent, ou par le fer ou dans les eaux : le reste s'enfuit au camp, où ils portèrent un tel effroi, qu'abandonnant tentes et bagages les assiégeants se sauvèrent précipitamment à Auxime. Les vainqueurs profitèrent de leurs dépouilles, fournirent Ancône de vivres, et s'en retournèrent, Valérien à Ravenne, et Jean à Salone.

VI.
Les Goths
demandent
en vain la
paix.

Proc. Goth.
l. 4, c. 24.

Cette victoire préparait les succès de Narsès, en diminuant les forces des Goths et abattant leur courage. Ils apprirent en même temps qu'Artaban venait de reconquérir la Sicile. Totila lui-même commença de craindre qu'il ne pût maintenir ses conquêtes contre la nouvelle armée qui s'assemblait dans la Thrace. Il n'espérait plus d'accommodement avec l'empereur; c'était en vain qu'il lui avait fait représenter plus d'une fois par ses députés, *que les Français étant maîtres d'une partie de l'Italie, les Goths ne lui demandaient que le reste d'un pays ruiné et désolé par la guerre; qu'ils lui payeraient tribut et se reconnaîtraient vassaux de l'empire; qu'ils renonceraient à*

toute prétention sur la Sicile et sur la Dalmatie, et qu'ils seraient toujours prêts à marcher à ses ordres et à le servir dans toutes ses guerres. L'empereur, sans vouloir entrer en aucune composition avec Totila, avait toujours rejeté ses offres avec mépris.

VII.
Négociation
de Justinien
avec les
Français.

Il recherchait au contraire l'amitié des Français, et faisait tous ses efforts pour les détacher de l'alliance des Goths. Dès que Théodebalde eut succédé à son père Théodebert, Justinien lui députa le sénateur Léonce¹, pour l'engager à se liguier avec lui contre Totila. Léonce représenta au jeune roi : *Que l'empereur n'avait commencé la guerre contre les Goths qu'après avoir acheté bien cher l'alliance des Français, qui lui avaient promis des secours; qu'au mépris de cette alliance Théodebert avait envahi des provinces entières qui appartenaient à l'empire; que c'était au fils à réparer ces injustices, en restituant ce que le père avait usurpé; qu'il était de l'intérêt de Théodebalde de s'unir aux Romains contre les Goths, ennemis naturels des Français, et qui ne manqueraient pas de tourner leurs armes contr'eux, dès qu'ils se verraient paisibles possesseurs de l'Italie.* Théodebalde répondit : *qu'il lui suffisait qu'en montant sur le trône il eût trouvé sa nation alliée des Goths; qu'il n'avait aucune raison légitime de rompre cette alliance; qu'on avait tort d'accuser d'injustice la conduite de son père; que Théodebert n'avait pris possession que des pays qui lui avaient été cédés par Totila. Au reste, ajouta-t-il, je ne refuse pas d'entrer en discussion sur cet article : si*

¹ Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 24, celui sans doute qui avait été préfet du prétoire d'Italie.— S.-M.

On prouve que mon père ait rien usurpé sur les Romains, je suis prêt de le rendre. Je vais envoyer des députés à Constantinople pour éclaircir mes droits et pour examiner le fondement de vos plaintes. Il fit en effet partir avec Léonce quatre seigneurs français ¹. On ne sait rien du détail de cette négociation; mais les Français demeurèrent les maîtres de ce qu'ils possédaient dans la Ligurie et dans la Vénétie.

VIII.
Totila s'em-
pare de la
Sardaigne et
de la Corse.

Totila, pour se dédommager de la perte de la Sicile, fit passer une armée en Corse et en Sardaigne, dont il s'empara sans résistance. Ces îles dépendaient du gouvernement d'Afrique. Jean Troglita, qui commandait dans cette province, fit partir aussitôt pour la Sardaigne une flotte chargée de troupes, qui abordèrent près de Cagliari [*Calaris*]. Cette ville était défendue par une forte garnison; en sorte que les Romains, n'espérant pas l'emporter d'assaut, se disposaient à l'assiéger, lorsque les Goths firent sur eux une si furieuse sortie, qu'ils furent obligés de regagner leurs vaisseaux avec beaucoup de perte, et de retourner à Carthage.

IX.
Guerres des
Esclavons,
des Gépides
et des Lom-
bards.

Proc. Goth.
l. 4, c. 25.
Jorn. succes.
Paul. diac.
de gest.
Lang. l. 1, c.
23, 24, et 28.

Pendant que Narsès rassemblait ses troupes à Philippopolis, les Esclavons firent une nouvelle irruption en Illyrie. Justin et Justinien, fils de Germain, marchèrent contre eux; mais, trop faibles pour livrer bataille, ils se contentaient de suivre de loin les Barbares, tombant sur ceux qu'ils trouvaient séparés du gros de l'armée. Ils en tuèrent un grand nombre, et firent beaucoup de prisonniers qu'ils envoyèrent à l'empereur.

¹ Le chef de l'ambassade est nommé par Procope, de *bel. Goth.* l. 4, c. 24¹ Leudard, *Λεούδαρος*. — S.-M.

reur ; mais ils ne purent empêcher le ravage qui dura long-temps. Enfin, les Esclavons chargés de butin repassèrent librement le Danube, parce que les Gépides, maîtres des bords du fleuve, leur accordaient le passage moyennant une pièce d'or par tête. Ainsi, pour fermer aux Esclavons l'entrée de l'Illyrie, il fallait exterminer les Gépides, ou les mettre dans les intérêts des Romains. Le second parti était le plus facile, et les Gépides eux-mêmes, prêts à recommencer la guerre contre les Lombards ¹, aspiraient à l'alliance de l'empire. Justinien consentit volontiers à traiter avec eux : ils obtinrent même que douze sénateurs confirmassent par leur serment les promesses de l'empereur ; précaution peu honorable au prince, et inutile aux contractants. En effet, bientôt après, l'empereur accorda aussi facilement aux Lombards des secours contre les Gépides, sous prétexte que ceux-ci avaient violé le traité, en laissant passer quelques troupes d'Esclavons. Il mit sur pied une armée, sous la conduite de cinq généraux². Un d'entr'eux était Amalfride, fils d'Hermanfroi roi de Thuringe, et d'Amalberge, nièce de Théodoric³. Après avoir été conduit à Constantinople avec Vittgès, il s'était insinué dans les bonnes grâces de l'empereur, qui donna Rodeline, sœur de ce prince, en mariage

[Hist. mise.
l. 16, ap. Murat.
t. 1, part. 1, p. 107.]

¹ Ils étaient alors gouvernés par Audouin, dont il a déjà été question, ci-dev. p. 181, not. 4, liv. XLVII, § 49. — S.-M.

² Ces généraux étaient Justin et Justinien, fils de Germain, Aratius ou Hrahad, arménien de la race des Arsacides ; Souartuas, autrefois roi des Hérules, qui après avoir été détrôné avait été contraint de chercher un

asyle à la cour de Constantinople. Voyez t. 8, p. 101, liv. XLI, § 8. Le cinquième général était le thuringien Amalafrid. — S.-M.

³ Ἀμαλαφρίδος, Γότθος ἀνὴρ, Ἀμαλαφρίδης μὲν θυγατρίδους, τῆς Θεουδερίχου τοῦ Γότθων βασιλέως ἀδελφῆς, Ἑρμενεφρίδου δὲ υἱὸς τοῦ Θουρίγων ἡγεσάμενους. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 25. — S.-M.

la fuite. Ildige et Goar passent chez les Gépides. Ceux-ci, après la défaite que je viens de raconter, avaient fait la paix avec les Lombards; et pour première assurance d'une amitié sincère, Alboin envoya demander à Thorisin, roi des Gépides, de lui remettre entre les mains le rebelle Ildige. L'empereur appuyait la demande d'Alboin. Thorisin consulta ses principaux seigneurs, qui se déclarèrent hautement en faveur d'Ildige, protestant qu'ils périraient plutôt avec leurs femmes et leurs enfants, que de noircir le nom des Gépides par une si lâche perfidie. Le roi, fort embarrassé par cette résistance, chercha un expédient pour refuser Alboin sans rallumer la guerre. Il n'eut pas de peine à le trouver. Les Lombards avaient aussi donné asyle à un prince fugitif, qui avait le même droit à la couronne des Gépides qu'Ildige à celle des Lombards: c'était Ustrigothe¹, fils d'Élémond, dernier roi des Gépides². Thorisin, bien persuadé que les Lombards ne seraient pas plus disposés que ses sujets à violer les droits de l'hospitalité, proposa au roi lombard l'échange des deux princes. Il espérait sauver Ildige par ce moyen. Mais Alboin, qui savait qu'on ne doit pas consulter pour faire une méchante action, ne prit l'avis que de lui-même: il consentit à sacrifier Ustrigothe pour perdre Ildige, et convint avec Thorisin qu'ils se satisferaient mutuellement, en faisant périr secrè-

Arsacide de la maison de Camsar, dont j'ai déjà eu souvent l'occasion de parler, le thrace Rhécitangus, Léonianus et Arimouth. — S.-M.

¹ Τῆς ἐκ Γηπαίδων, Οὐστρίγοθος ὄνομα. Proc. de bel. Goth. l. 2, c. 27. On voit dans Paul Diacre, de gest. Lang. l. 1, c. 21, que la seconde

femme de Wacho, ou Vacès, roi des Lombards, appelée *Austrigosa*, était fille du roi des Gépides. Son nom donnerait lieu de croire qu'elle était la sœur du prince gépide dont il est question ici. — S.-M.

² Ἐλεμόνδης ὁ Γηπαίδων βασιλεὺς. — S.-M.

tement, chacun de leur côté, celui qu'ils avaient entre les mains. Ce qui fut exécuté. Cette double perfidie ne fit pas grand éclat ; tous les esprits n'étaient alors occupés que de la guerre d'Italie et de l'entreprise de Narsès.

Crotone était assiégée par les Goths. Palladius, commandant de la garnison, s'y défendait avec courage. Il avait plusieurs fois envoyé en Sicile avertir Artaban, qu'il serait forcé de se rendre, s'il n'était secouru. Mais Artaban avait alors besoin de toutes ses forces pour achever de chasser les Goths de la Sicile. L'empereur, informé de l'état où se trouvait Crotone, donna ordre d'embarquer les soldats qui gardaient le pas des Thermopyles. A la vue de cette flotte, les Goths levèrent le siège. Leur retraite répandit l'alarme dans tout le pays d'alentour. Ragnaris et Morrhas¹, l'un dans Tarente, l'autre dans Achéronie, envoyèrent à Otrante où commandait Pacurius², pour lui offrir de remettre leurs places entre ses mains, si l'empereur leur accordait la vie à eux et à leurs soldats. Pacurius accepta leur proposition, et partit sur-le-champ pour la faire agréer de l'empereur. Ragnaris donna six otages ; mais il refusa dans la suite de tenir sa parole.

Dès le commencement du printemps, Narsès partit de Salone pour se rendre à Ravenne, à la tête de la plus belle armée que l'empire eût mise sur pied depuis près d'un siècle. Outre l'argent qu'il avait reçu de l'empereur pour lever des troupes, il emportait avec lui de grandes sommes pour fournir à tous les frais de la guerre, pour payer les montres dues depuis long-temps

AN 552.

xi.
Siège de
Crotone.

Proc. Got.
l. 4, c. 25, 26,
34.

xii.
Narsès se
met en
marche.

Proc. Got.
l. 4, c. 26.
Paul. Diac. de
gest. Lang.
l. 2, c. 1.
Abr. chr. de
l'hist. d'It.
t. 1, p. 124.

¹ Ράγναρις et Μόρρας. — S.-M.

génès, roi d'Ihérie. Voyez ci-dev. p.

² Fils de Péranius, fils de Gour-

162, not. 3, liv. XLVII, §. 37. — S.-M.

aux soldats d'Italie, et pour regagner les déserteurs qui s'étaient donnés à Totila. Jean, neveu de Vitalien, le suivait avec ses troupes et avec celles que lui avait laissées Germain son beau-père. Alboin, roi des Lombards¹, lui envoya deux mille deux cents hommes de sa meilleure cavalerie, accompagnés de plus de mille fantassins attachés à leur service². On voit dès-lors chez les Lombards une milice semblable à ces hommes d'armes qui, plusieurs siècles après, furent d'un si grand usage dans les guerres de France, d'Italie, et d'autres pays de l'Europe³. Il y avait aussi deux grands corps d'Hérules, l'un de trois mille cavaliers conduits par Philémuth; l'autre de fantassins d'une valeur éprouvée, commandés par Aruth⁴, qui, ayant été dès son enfance élevé à la romaine, avait épousé la fille de Maurice, fils du brave Mondon⁵. Dagisthée, sorti de prison nouvellement, et devenu plus sage par sa disgrâce, conduisait les Huns que l'espoir du pillage avait attirés en grand nombre. On voyait aussi dans cette

¹ Dans Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 26, Ἀδδουίν, ὁ Λαγγοβαρδῶν ἡγούμενος. Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 2, est le seul auteur qui atteste qu'Alboin, fils d'Andouin, ait pris part à l'expédition conduite en Italie par Narsès. Je crois qu'on doit lui préférer le témoignage de Procope, qui était contemporain. Voyez ci-dev. § 10, p. 241, not. 3. — S.-M.

² Le texte de Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 26, porte à trois mille le nombre de ces servants d'armes. Οἱ καὶ θεραπεύσαντες μάχιμων ἀνδρῶν ἐδωκεν πλέον ἢ τρισχιλίων. — S.-M.

³ Le même usage militaire existait dans l'Orient chez les Parthes. Ces

servants d'armes sont appelés dans les lois des Lombards, des *hommes de Masnade*. C'est de là que vient le mot italien *masnadiero* qui signifie *soldat* et quelquefois *brigand*. On trouvait aussi chez les Goths d'Espagne des *hommes de Masnade*. Voy. Sism. Sismondi, *Hist. des rép. ital. du moyen âge*, t. 1, p. 78, 79. — S.-M.

⁴ Ἀρουθ, ἔρουλος μὲν τὸ γένος, ἐκ παιδὸς δὲ Ῥωμαίων τὴν διαίταν ἐτρέφετο. Proc. *Goth.* l. 4, c. 26. — S.-M.

⁵ Mondon, après avoir été roi d'une partie de la nation des Gépides, était passé au service de l'empire. Voyez t. 7, p. 384, liv. xxxix, § 1 et t. 8, p. 142, liv. xli, § 35 et p. 303, liv. xliii, § 26. — S.-M.

armée un corps de transfuges Perses : ils marchaient sous les ordres de Cabad, ce fils de Zamès¹, qui, pour se soustraire à la cruauté de son oncle Chosroès, s'était jeté, comme je l'ai dit, entre les bras de l'empereur. Asbade, Gépide, fort jeune encore², mais déjà renommé pour sa valeur, avait amené six cents hommes des plus braves de sa nation. Le reste de l'armée était composé de Romains, tous gens d'élite, sous le commandement de Jean Phagas. Les richesses de Narsès le mettaient en état d'exécuter ses desseins, et sa générosité le rendait maître absolu de ses troupes. Dès que le bruit s'était répandu dans l'empire qu'il était chargé de l'expédition contre les Goths, la fleur des militaires, Romains et Barbares, s'étaient venus ranger sous ses étendards, les uns par reconnaissance, les autres pour se mettre à portée de mériter ses bienfaits.

Lorsqu'il fut arrivé en Vénétie, il envoya demander le passage aux Français³, maîtres de Trévise, de Vicence et de Padoue : ce qu'ils refusèrent, sous prétexte qu'il avait à sa suite des Lombards, mortels ennemis de leur nation⁴. Il apprit en même temps que, quand il forcerait les passages, il ne pourrait prendre sa route que par Vérone, le Pô formant alors des marais immenses dans le pays qu'on nomme aujourd'hui le Ferrarais. Or cette route lui était devenue impraticable par les précautions de Totila⁵. Ce prince, convaincu

XIII.
Il arrive à
Ravenne.

Proc. Got.
l. 4, c. 26.
Sigon. Imp.
Occ. l. 19.
Murat. ann.
Ital. t. 3, p.
431, 432.

¹ Καβάδης, Πέρσας ἔχων αὐτομόλους πολλούς, ὁ Ζάμου μὲν υἱὸς, Καβάδου δὲ τοῦ Περσῶν βασιλέως υἱονός. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 26. Voyez ci-dev. t. 8, p. 181, not. 1, liv. xli, § 55. — S.-M.

² Ἀσβάδος νεανίας τις, Γήπας γένος. — S.-M.

³ Παρὰ τῶν Φράγγων τοὺς ἡγεμόνας, οἱ τῶν ἐκείνη φυλακτηρίων ἦρχον. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 26. — S.-M.

⁴ Ὅτι δὴ Λαγγοβαρδούς τοὺς ἀφίστι πολέμιοιτάτους οὗτος ἐπαγόμενος ἦται. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 26. — S.-M.

⁵ Ἀδιέξοδά τε καὶ ἔλως ἀπορα πανταχὺς ἀμφὶ ποταμὸν Πάδον τὰ

que les Romains ne s'engageraient pas le long du golfe Adriatique, à cause des marais et de l'embouchure des fleuves, avait envoyé à Vérone Téias, le plus brave des Goths, avec l'élite de son armée, pour y arrêter Narsès. Téias avait rompu les chemins, et fermé toutes les avenues par des fossés, par des abattis d'arbres, par des inondations d'une grande étendue. En cas que les Romains osassent tenter ces passages, il se tenait prêt à fondre sur eux. Dans l'embarras où se trouvait Narsès, Jean, neveu de Vitalien, qui connaissait le pays, lui conseilla de prendre le long de la mer, et de se faire suivre par un grand nombre de chaloupes, qui serviraient à jeter des ponts sur les rivières. Cet avis fut suivi, et l'armée gagna Ravenne sans aucune perte. On dit que Narsès, passant près des lagunes de Venise, s'arrêta dans l'île de Rialto pour y faire sa prière, et qu'il fit vœu de bâtir deux églises, s'il obtenait la victoire ¹.

xiv.
A Rimini.
Proc. Got.
l. 4, c. 28.
Bern. Baldi,
dif. di Proc.
part. 2.

Narsès trouva dans Ravenne Valérien et Justin avec quelques soldats; il y séjourna neuf jours pour remettre ses troupes des fatigues d'une marche pénible. Pendant ce temps-là, Usdrilas, capitaine goth ² qui commandait dans Rimini [*Ariminum*], homme vain et fanfaron, écrivit en ces termes à Valérien : *Après avoir, à ce que vous pensez, effrayé toute l'Italie par une apparition fastueuse, vous vous tenez cachés dans Ravenne, semblables à ces fantômes qui*

χωρία εἶναι ἀνάγκη χειροποιήτω σκευ-
ωρησάμενος. Proc. de bel. Goth. l. 4,
c. 26. — S.-M.

¹ Rien ne garantit la certitude de cette anecdote, qui semble avoir été imaginée par les historiens vénitiens

pour donner plus d'illustration à l'origine un peu obscure de leur patrie. — S.-M.

² Οὐσδρίλας, Γότθος ἀνὴρ, τοῦ ἐν Ἀρμινίῳ φυλακτηρίου ἀρχόν. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 28. — S.-M.

épouvantent les enfants pendant la nuit, et qui disparaissent aux approches du jour. N'êtes-vous donc venus ici que pour écraser, par une multitude de Barbares, un pays sur lequel vous n'avez aucun droit? Prenez enfin les armes, montrez-vous aux Goths, et ne les faites pas languir plus long-temps dans l'impatience où ils sont de vous voir. Narsès ne fit que rire de cette bravade; et lorsqu'il crut ses troupes bien reposées, il laissa Justin dans Ravenne, et marcha vers Rimini. Cette ville est bordée du fleuve Marecchia, qui portait alors le même nom que la ville¹. On le passait sur un pont de marbre, ouvrage merveilleux d'Auguste, et le monument le mieux conservé qui nous reste de ce prince. Les Goths avaient depuis peu abattu les parapets, rompu et renversé les larges pierres dont il était pavé, et l'avaient rendu tout-à-fait impraticable à une armée, surtout en présence de l'ennemi; Narsès s'étant avancé avec une petite troupe jusqu'au bord du fleuve, Usdrilas parut sur l'autre rive avec quelques cavaliers. Un soldat de Narsès ayant tué d'un coup de flèche un de leurs chevaux, ils rentrèrent dans la ville; mais ils en sortirent bientôt en plus grand nombre, et coururent sur Narsès, qui dans l'intervalle avait passé le fleuve pour chercher un lieu commode à jeter un pont. Les Hérules qui l'accompagnaient allèrent à leur rencontre, et tuèrent Usdrilas sans le connaître; mais un Romain l'ayant reconnu, lui coupa la tête, et l'alla porter à Narsès. *Vous voyez, dit-il alors à ses troupes, que la Providence à notre insu conduit nos bras et dirige nos coups.* Il fit pas-

¹ ὁ ποταμός, ὁ τὴν Ἀρίμηνον παραρρέων. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 28.
—S.-M.

ser le fleuve à son armée, et sans entrer dans Rimini, il continua sa route. Il ne voulait pas s'amuser à prendre des places, ayant pour principe qu'une bataille gagnée fait tomber les remparts et dispense de plusieurs sièges. Il prit le chemin de Rome, sans suivre la voie Flaminienne, pour ne pas rencontrer la forteresse de Pétra¹. Étant arrivé à Fano, il laissa sur la gauche Fossombrone et les montagnes de Furlo, et rentra dans la voie Flaminienne, près du lieu où est maintenant le bourg d'Aqualagna².

xv.
Approche
des deux ar-
mées.

Proc. Got.
l. 4, c. 29.
Bern. Baldi,
dif. di Proc.
part. 2.

Totila, informé de la route de Narsès, rappela Téias de devant Vérone, et partit de Rome pour marcher à la rencontre de l'ennemi. Il prit son chemin par la Toscane, et, ayant traversé l'Apennin, il campa dans un lieu nommé Tagines³, aujourd'hui Pagina, entre Urbin et Fossombrone. Narsès alla camper à quatre lieues⁴, dans la plaine de Lentagio⁵, entre Aqualagna et Cagli. Cette plaine était environnée de petites éminences⁶, que Procope, d'après les gens du pays, dit être les tombeaux des Gaulois vaincus par Camille⁷. Mais cette tradition est démentie par l'histoire; et si ces éminences étaient d'anciens tombeaux, ce ne pou-

¹ *Petra Pertusa*. Πέτρας τῆς Περτούσης τὸ καρτερὸν χωρίον. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 28. — S.-M.

² Ces détails itinéraires ne sont pas donnés par les anciens, ils sont tirés d'une dissertation de Bernardino Baldi, citée en marge. — S.-M.

³ Οἱ ἐπιχώριοι Ταγίνας καλεῖσιν. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 29. — S.-M.

⁴ A 100 stades, dit Procope, de bel. Goth. l. 4, c. 29. — S.-M.

⁵ C'est le nom moderne du lieu appelé *Busta Gallorum* par Procope.

Pour ce qui concerne la géographie moderne des lieux où se livra la dernière bataille de Totila contre les Romains, on peut consulter les savantes notes de Gibbon, t. 8, p. 444, not. 1 et 2. — S.-M.

⁶ Τύμβοι τε τῆς γεώλοφοι τῶν νεκρῶν ἐκείνων παμπληθεῖς εἰσιν. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 29. — S.-M.

⁷ Ce lieu, dit Procope, de bel. Goth. l. 4, c. 29, s'appelait pour cette raison, *Busta Gallorum*, Βούζα Γαλλόρων. — S.-M.

vait être que ceux des Carthaginois défaits à la suite d'Asdrubal sur les bords du Métaurus. Le général romain envoya quelques-uns de ses officiers à Totila, pour l'exhorter à la paix, et lui représenter qu'avec si peu de forces il ne pouvait espérer de tenir long-temps contre celles de l'empereur. Ils avaient ordre, s'il n'écoutait pas leurs avis, de lui demander jour pour le combat. Totila répondit fièrement : *Qu'on attendait trop tard à parler de paix, et qu'une querelle de cette importance ne pouvait plus se décider que par une bataille ; que Narsès s'y préparât pour le huitième jour.* Narsès, se doutant bien que Totila voulait le surprendre, se tint prêt pour le lendemain. Le roi des Goths ne manqua pas de s'avancer ce jour-là ; mais trouvant les Romains sous les armes à la tête de leur camp, il établit le sien à la distance de deux portées de flèche.

Sur la gauche du camp des Romains s'élevait un petit tertre, qui devait donner grand avantage pendant le combat. Au pied de ce tertre régnait un sentier bordé d'un torrent : c'était le seul endroit par où l'on pût envelopper l'armée romaine. Narsès y envoya dès le milieu de la nuit cinquante hommes de pied, choisis entre ses meilleures troupes, avec ordre de se défendre de toutes leurs forces lorsqu'ils seraient attaqués. Au point du jour, Totila, voyant ce poste occupé par les Romains, résolut de les en déloger à quelque prix que ce fût. Il détacha un gros escadron de cavalerie, qui accourut avec de grands cris, dans l'espérance de les renverser du premier choc. Les Romains, bien serrés et couverts de leurs armes, non-seulement soutinrent l'attaque, mais entre-choquant leurs boucliers, et pré-

xvi.
Les Romains
et les Goths
se disputent
un poste
avantageux.

sentant le bout de leurs piques comme une haie impénétrable et menaçante, ils épouvantèrent les chevaux, qui, refusant d'obéir, emportèrent leurs cavaliers au bas de la colline. Les ennemis revinrent plusieurs fois à la charge, et furent toujours repoussés. Un second et un troisième détachement ne furent pas plus heureux. Enfin le roi des Goths, après avoir inutilement employé presque toute sa cavalerie, laissa les Romains maîtres du poste. Des cinquante hommes qui le gardaient, il n'y en eut pas un seul qui ne donnât des preuves de valeur : mais Paul et Ausilas se signalèrent. S'étant élancés hors de rang, et maniant leur arc avec une force et une adresse incroyables, autant de flèches qu'ils tiraient, autant ils abattaient d'hommes ou de chevaux. Lorsque les flèches leur eurent manqué, ils firent usage de leurs épées ; et, se couvrant de leurs boucliers, ils soutinrent seuls l'effort des ennemis, abattant la pointe des lances à coups d'épée. Enfin Paul, voyant la sienne émoussée, la jette par terre, et saisissant à deux mains la lance du premier cavalier qui court sur lui, il la lui arrache de vive force ; il en désarme de même trois autres, et ce prodige d'audace et de vigueur achève de décourager les Goths. Pour récompense d'un fait d'armes si extraordinaire, Narsès mit Paul au nombre de ses gardes. C'était, comme nous l'avons vu en plusieurs rencontres, un grade des plus honorables, et qui donnait rang entre les principaux officiers. ♦

XVII.
Sentiments
des Romains
et des Goths.

[Proc. de bel.
Goth. l. 4, c.
30.]

L'exemple d'une si éclatante valeur redoubla le courage des Romains, sans abattre celui des Goths. L'impatience d'en venir aux mains étincelait dans les yeux de tous leurs soldats. Les Goths, par un dernier ef-

fort, se proposaient d'assurer pour toujours le fruit des conquêtes de Théodoric et de Totila. Ils croyaient voir ces deux héros à leur tête : Totila, sur les bords du Métaurus, leur retraçait l'image de Théodoric sur les rives de l'Adda, ou dans les plaines de Vérone. Les Romains, de leur côté, se persuadaient que suivre les étendards de Narsès, c'était marcher à la victoire. Quoique cette bataille fût son coup d'essai, cependant sa capacité universelle et l'élévation de son génie lui tenaient lieu d'expérience. Il déployait, depuis qu'il avait le commandement, tous les talents d'un général consommé : ses soldats l'admiraient comme un homme inspiré de Dieu. A les entendre, c'était aussi par inspiration que l'empereur l'avait choisi. La piété dont Narsès faisait profession leur donnait le ciel même pour garant du succès : c'était un ange envoyé pour exterminer les Barbares, pour relever l'honneur de l'empire et la majesté du nom romain.

Les deux armées sortirent de leur camp pour se mettre en ordre de bataille, et se rangèrent l'une et l'autre sur un front très-étendu. Narsès et Jean, neveu de Vitalien, se placèrent à l'aile gauche appuyée de l'émminence : ils avaient à leur suite l'élite des troupes romaines, leurs gardes et les plus braves des Huns. A l'aile droite était Valérien, Jean Phagas et Dagisthée, suivis du reste des Romains. Au centre furent placés les Lombards, les Hérules et les autres Barbares, que Narsès, pour leur rendre la fuite plus difficile, avait fait descendre de cheval : précaution sage contre la perfidie et contre la lâcheté. Les tireurs d'arcs, au nombre d'environ huit mille, furent jetés sur les deux ailes. L'extrémité de la gauche fut prolongée en angle

XVIII.
Disposition
des deux ar-
mées.

Proc. Got.
l. 4, c. 31.

droit, formé par une réserve de quinze cents cavaliers, dont cinq cents avaient ordre d'observer les mouvements de l'armée, et de marcher au secours de ceux qu'ils verraient plier : les autres devaient charger en queue l'infanterie des Goths. L'armée de Totila était rangée à peu près dans le même ordre ; il courait de rang en rang, animant ses soldats par ses paroles et par l'assurance guerrière qu'il portait dans ses regards. Narsès en faisait autant ; et, pour exciter l'ardeur de ses troupes, on portait devant lui, au bout d'une pique, les bracelets, les colliers d'or, et les autres récompenses destinées, selon l'usage des Romains, à ceux qui se distingueraient par leur valeur. On resta quelque temps en présence. Le roi attendait deux mille hommes qui n'étaient pas loin, et sans lesquels il ne voulait pas engager l'action.

XIX.
Prélude de
la bataille.

Pour gagner quelques heures par un de ces défis qui servaient alors de prélude aux batailles, un cavalier se détacha de l'armée des Goths, et vint présenter le combat au plus hardi des Romains. Ce cavalier était un déserteur nommé Cocas, connu pour sa valeur dans les deux armées. Un Arménien de la garde de Narsès, nommé Anzalas, s'offrit à le combattre, et ayant évité la rencontre de sa lance, il lui perça le flanc, et l'étendit mort sur la poussière. Les Romains jetèrent un cri de joie, et s'ébranlaient déjà pour charger, lorsqu'ils furent arrêtés par un nouveau spectacle. Totila s'avança, non pas pour défier Narsès, mais pour différer encore le combat, en faisant montre de sa force et de son adresse. Sa bonne mine, sa contenance fière, la vigueur qui paraissait dans toute sa personne, étonnaient les regards. L'or éclatait sur ses armes, et

les ornements de sa lance brillaient de la pourpre la plus vive. Il montait un cheval vigoureux et parfaitement dressé, qu'il maniait sur toutes les voltes avec une merveilleuse adresse. Il lançait en l'air sa javeline en courant, la reprenait par le milieu, la changeait de main, se renversait sur la croupe, fléchissait son corps à droite et à gauche avec tant de souplesse, qu'on voyait bien que, dès son enfance, il s'était formé avec soin à tous les exercices militaires. La matinée s'étant passée de la sorte, il voulut encore gagner du temps en faisant demander à Narsès une entrevue. Narsès répondit que, sans doute, la demande de Totila n'était pas sérieuse ; qu'il était absurde de parler d'accommodement lorsqu'on était sur le point de combattre, après avoir montré tant d'empressement pour combattre lorsqu'on proposait un accommodement.

Ces délais donnèrent le temps d'arriver aux deux mille hommes qu'attendait Totila. On était au milieu du jour, et dans les grandes chaleurs du mois de juillet. Totila, pour rafraîchir ses troupes, les fit rentrer dans le camp, et leur ordonna de prendre leur repas en diligence, se flattant de prévenir les Romains : mais ses espérances furent trompées. Narsès, sans quitter le champ de bataille, permit seulement à ses soldats de prendre une légère nourriture sous les armes, et chacun dans son rang, toujours attentifs aux mouvements des ennemis. Ceux-ci reparurent bientôt, et les généraux firent quelque changement dans l'ordre de bataille. Les deux ailes de l'armée romaine, où étaient placés les huit mille tireurs d'arc, se courbèrent en forme de demi-lune ; et l'infanterie des Goths se rangea derrière la cavalerie pour la soutenir et se joindre

XX.
Bataille de
Lentagio.
Proc. Got.
l. 4, c. 32.
Marc. chr.
Anast. Hist.
p. 65, et
vita Vigil.
Hist. misc.
l. 16, ap. Mu-
rat. t. 1, part.
1, p. 105.
Malala, part.
2, p. 229.
Pagi ad Bar.

à elle, en cas qu'elle fût enfoncée. Les cavaliers des Goths chargèrent les premiers, et se laissant emporter à une ardeur inconsidérée, ils s'éloignèrent trop de leur infanterie, sans observer que les archers ennemis les enveloppaient. Ils ne s'en aperçurent que par une grêle de flèches, qui, tombant sur leurs flancs, abattaient hommes et chevaux; et après une grande perte, ils regagnèrent en confusion le gros de leur armée. Totila les ayant remis en ordre, ils revinrent à la charge avec plus de précaution; mais partout ils trouvèrent des rangs impénétrables. Les Romains et les Barbares de leur armée combattaient avec une ardeur égale, et se disputaient le prix de la valeur. Ils avaient l'avantage du nombre, et leur disposition plus ferme et mieux entendue était également propre à l'attaque et à la résistance. La nuit approchait lorsque la cavalerie des Goths, rebutée de tant d'efforts, se renversa sur son infanterie, où elle porta le désordre. Tous prirent la fuite, et, dans ce tumulte affreux, chacun ne songeant qu'à sauver sa vie, les cavaliers terrassaient les fantassins, et ceux-ci fuyant tête baissée sans oser lever les yeux, ne faisaient usage de leurs armes que pour se percer et se renverser les uns les autres. Six mille Goths restèrent sur la place; un grand nombre se rendit aux vainqueurs, qui les firent d'abord prisonniers, et les massacrèrent ensuite. Entre les morts se trouvèrent beaucoup de déserteurs romains.

xxi.
Mort de Totila.

La nuit couvrait déjà le champ de bataille, lorsque Totila, après avoir fait d'inutiles efforts pour arrêter et rallier les fuyards, fut forcé de fuir lui-même pour la première fois. Il était accompagné de cinq cava-

liers¹, et poursuivi par cinq autres qui ne le connaissaient pas, entre lesquels était le Gépide Asbade. Celui-ci perça Totila d'un coup de lance par derrière, et ayant été lui-même blessé², ses camarades cessèrent la poursuite pour le ramener au camp. Les cavaliers de Totila, se croyant toujours poursuivis, faisaient une extrême diligence, quoiqu'ils fussent obligés de soutenir leur maître qui, perdant ses forces avec son sang, ne pouvait plus se tenir à cheval. Après avoir couru quatre lieues³, ils arrivèrent à Capres⁴, où ils s'arrêtèrent pour panser la blessure du roi, qui expira entre leurs bras; prince digne d'un meilleur sort, et dont la justice, la sagesse et la valeur méritent la plus haute estime, si l'on peut lui pardonner quelques emportements de colère⁵. Les compagnons de sa fuite l'enterrèrent fondant en larmes, et se retirèrent. Les Romains n'apprirent sa mort que par une femme du pays, qui leur montra sa fosse. Ils ne voulurent en croire que leurs yeux, et l'ayant tiré de terre, après l'avoir long-temps considéré, touchés eux-mêmes de compassion, ils le rendirent à la sépulture, et allèrent porter cette nouvelle à Narsès. On raconte aussi d'une autre manière la mort de Totila. On dit que s'étant déguisé sous l'habit de simple soldat, afin d'être moins en butte aux traits des ennemis, il fut percé d'une flèche tirée au hasard; et que se sentant atteint d'une

¹ Parmi lesquels était Scipouar, l'un des chefs goths qui commandaient au siège d'Ancone. Voyez ci-dev. § 5, p. 234, not. 2. — S.-M.

² Il fut blessé par Scipouar. — S.-M.

³ A 84 stades, selon Procope, de

bel. Goth. l. 4, c. 32. — S.-M.

⁴ Ἐς χωρίον ἄφικοντο, Κάπρας ὄνομα. — S.-M.

⁵ Il avait porté pendant onze ans le titre de roi des Goths, ἐν ἑνδεκά τοῖς ἔτεσιν ἀρχάντι. *Proc. de bel. Goth.* l. 4, c. 32. — S.-M.

blessure mortelle, il sortit du combat, et gagna avec beaucoup de peine le bourg de Capres, où il expira dans le premier appareil. On ajoute que cet accident jeta l'épouvante parmi les Goths, et fut cause de leur fuite. Narsès se hâta d'envoyer à Constantinople la cuirasse de Totila teinte de sang, avec sa couronne enrichie de pierreries. L'empereur, assis au milieu du sénat, reçut à ses pieds les dépouilles d'un prince qui lui était supérieur en tout genre de mérite.

Narsès, plus grand encore après la victoire qu'il n'avait paru dans la bataille, nullement ébloui d'un succès si éclatant, en rapportait à Dieu toute la gloire, et songeait beaucoup plus à profiter des faveurs du ciel qu'à s'abandonner à la joie. Il récompensa libéralement les Lombards, dont la valeur lui avait été d'un grand secours. Mais il résolut en même temps de se débarrasser de cette nation féroce et dissolue, qui, non contente de piller les lieux de son passage, y mettait le feu, sans épargner les plus beaux édifices, et forçait les femmes jusque dans les églises. Il chargea Valérien¹ de conduire ces Barbares jusqu'aux frontières de la Pannonie, avec ordre de les empêcher de faire aucun dégât sur la route. Au retour, Valérien se présenta devant Vérone, à dessein d'y mettre le siège. Le commandant de la garnison, découragé par la défaite et par la mort de son roi, vint conférer avec lui, et semblait vouloir se rendre; mais les Français établis dans ces quartiers² traversèrent la négociation. Cette place, disaient-ils, était à leur bienséance, et devait leur ap-

xxii.
Narsès ren-
voie les Lom-
bards.

Proc. Got.

l. 4, c. 33.

Hist. misc.

l. 16, ap. Mu-
rat. t. 1, part.

1, p. 107.

¹ Ce général était accompagné de son neveu Damien.—S.-M.

² Φράγγοι, ὅσοι προῦραν ἐς τὰ ἐπὶ

Βερετίας χωρία εἶχον, κ. τ. λ. Proc.
de bel. Goth. l. 4, c. 33. Voyez ci-
dev. p. 178, l. XLVII, § 47.—S.-M.

partenir, ainsi que le reste de la Vénétie. Valérien, de peur de s'attirer sur les bras cette redoutable nation, prit le parti de la retraite.

Les Goths échappés du combat se rendirent en grand nombre à Pavie [*Ticinum*], qui était devenue leur capitale depuis la perte de Ravenne, et où Totila avait déposé une partie de ses trésors. Jamais ils n'avaient eu plus de besoin d'un grand capitaine. Pour remplacer celui qu'ils venaient de perdre, ils donnèrent la couronne à Téias, fils de Fridigerne¹, guerrier actif et intrépide. Il travailla aussitôt à mettre sur pied une nouvelle armée, et à se procurer le secours des Français². Ses députés représentèrent à Théodebalde qu'il était de son intérêt de ne pas laisser périr des voisins qui servaient de barrière à ses états contre la puissance romaine. « Pensez-vous, disaient-ils, que les Romains « manqueront de prétexte pour vous attaquer? Ce peu- « ple usurpateur se fait de ses invasions mêmes un droit « que nul intervalle de temps ne peut prescrire. Ils iront « chercher dans leurs annales les conquérants de la « Gaule; ils ressusciteront des prétentions surannées; « ils vous redemanderont l'héritage de leurs premiers « Césars, qui ont porté leurs armes jusqu'au-delà du « Rhin. C'est ainsi qu'ils font valoir contre nous leur « ancienne possession de l'Italie. Odoacre les en avait « dépouillés; notre roi Théodoric en dépouilla Odoa- « cre, et Zénon lui abandonna cette contrée. Ils nous « arrachent aujourd'hui ce que nous possédons depuis si « long-temps et par droit de conquête et par droit de « cession. Nulle cession, nulle conquête ne fait loi con-

XXIII.
Téias roi des
Goths.

Proc. Goth.
l. 4, c. 33, 34.
Agath. præf.
p. 10, et l. 1,
p. 14 et 16.

¹ Τείας ὁ Φριδιγέρνου.—S.-M.

γίνεσθαι διενεούτο. Proc. de bel. Goth.

² Φράγγους ἐς συμμαχίαν ἐπαγα-

l. 4, c. 33. —S.-M.

« tre l'avidité dévorante de cette nation injuste. Elle
 « ne fait parade de la justice que lorsqu'elle manque
 « de pouvoir pour la violer. Et voilà cependant ce peu-
 « ple sage, humain, religieux, qui traite de barbares
 « tous les autres peuples du monde. Prévenez l'orage
 « qui s'approche de vous en passant sur nos têtes; sau-
 « vez-nous du naufrage pour vous conserver vous-mê-
 « mes. Le secours que vous nous donnerez, loin de
 « vous être à charge, accroîtra vos richesses. Nos tré-
 « sors vous seront ouverts, et vos soldats rapporteront
 « avec l'argent de leur solde les dépouilles des Ro-
 « mains. » Les seigneurs français, qui composaient le
 conseil du jeune prince, ne jugèrent pas à propos de
 s'engager dans une guerre étrangère. Leur politique était
 de demeurer neutres, de laisser les Romains et les Goths
 s'entre-détruire, et de se rendre eux-mêmes sans coup
 férir maîtres de toute l'Italie.

XXIV.
 Succès de
 Narsès.

Cependant Narsès, après avoir envoyé Valérien sur
 les bords du Pô, pour couper le passage aux Goths
 qui accouraient de toutes parts à Pavie, prit la route
 de Rome avec le reste de son armée. Il mit en passant
 garnison dans Spolète, et donna ordre d'en relever les
 murailles. Il prit Narni ¹ par composition, et envoya
 un détachement à Pérouse ². Deux déserteurs romains,
 Mélégede et Uliphe, y commandaient. Le dernier avait,
 sept ans auparavant, assassiné Cyprien, gouverneur
 de la place, et n'espérait point de grace : aussi s'op-
 posait-il de toutes ses forces au dessein de son collè-
 gue, qui voulait se rendre. Il y eut entre les deux partis
 un combat qui se termina par la mort d'Uliphe, et
 Pérouse fut remise entre les mains de Narsès.

¹ Nazvías. — S.-M.

² Hapcusiás. — S.-M.

Rome était alarmée de l'approche des Romains. Totila, ne pouvant y laisser une garnison assez nombreuse pour la défendre tout entière, avait enfermé d'une enceinte une petite portion de la ville aux environs du mausolée d'Hadrien, et en avait fait comme une citadelle, qui joignait les anciens murs. Les Goths, après y avoir retiré ce qu'ils avaient de plus précieux, y laissèrent une garde, et se tinrent dans la ville pour courir aux endroits que les ennemis voudraient attaquer. Les Romains, n'étant pas non plus en assez grand nombre pour environner tout le circuit de Rome, formèrent trois attaques, fort éloignées l'une de l'autre, sous les ordres de Narsès, de Jean, neveu de Vitalien, et de Philémuth avec ses Hérules. Les Goths s'étaient partagés de la même manière, en sorte que le reste des murailles restait sans défense. Dagisthée, à la tête d'un détachement, alla par ordre de Narsès escalader un endroit qui n'était ni attaqué ni défendu : il monta sans résistance, et courut ouvrir les portes. Les Goths, voyant l'ennemi dans la ville, prirent la fuite, et se retirèrent, les uns dans l'enceinte de Totila, les autres dans Porto. On remarqua, en cette occasion, une de ces singularités qu'on appelle jeux de la fortune : Bessas, après avoir perdu Rome, avait repris la ville de Pétra en Lazique ; et Dagisthée, qui par son imprudence avait manqué Pétra, répara à son tour la faute de Bessas, et remit les Romains en possession de Rome. Narsès marcha aussitôt avec toute son armée vers la nouvelle enceinte ; mais les Goths, sans attendre l'attaque, se rendirent, à condition qu'on leur laisserait la vie. C'était la cinquième fois que Rome se voyait prise depuis le commencement du règne de

Justinien. Bélisaire et Totila s'en étaient emparés chacun deux fois. Narsès envoya les clés à l'empereur.

xxvi.
Les Goths
massacrent
grand nom-
bre de Ro-
mains.

Les succès des armées romaines excitèrent la rage des vaincus, et coûtèrent aux vainqueurs autant de sang que la défaite la plus meurtrière. Les Goths fuyant de toutes parts, désespérés de ne pouvoir conserver l'Italie, massacraient tout ce qu'ils rencontraient de Romains, sans épargner ni âge ni sexe. Les Barbares mêmes qui servaient dans l'armée romaine, comme s'ils eussent conspiré avec les Goths, se dispersant autour de Rome, tuaient et dépouillaient tous ceux qui revenaient pour rentrer dans leurs anciennes demeures. Un grand nombre de patrices et de sénateurs étaient répandus dans la Campanie, où Totila les avait relégués : les Goths en firent une exacte recherche, et pas un ne fut épargné. Lorsque Totila s'était mis en marche pour aller au-devant de Narsès, il s'était fait amener dans toutes les villes de son passage les fils des principaux habitants, et choisissant les mieux faits, il les avait emmenés avec lui, sous prétexte de les attacher à sa personne ; mais en effet, pour avoir autant d'otages de la fidélité de leurs pères. On les gardait à Pavie au nombre de trois cents. Téias, dans un accès de fureur, les fit tous égorger.

xxvii
Tromperie
de Ragnaris.

Ragnaris, gouverneur de Tarente, avait promis de remettre sa place aux Romains, et Pacurius, qui lui apportait de Constantinople la parole de l'empereur, le somma de la sienne, et se préparait à lui rendre ses otages. Mais Ragnaris, ayant appris que Téias était roi, et qu'il se disposait à combattre les Romains, avait changé d'avis, et pour retirer ses otages, il imagina cet artifice : il pria Pacurius de lui envoyer quelques

soldats pour l'escorter jusqu'à Otrante, où il voulait, disait-il, s'embarquer pour Constantinople. Pacurius, ne se défiant nullement de son dessein, lui envoya cinquante hommes. Dès qu'ils furent arrivés, Ragnaris les fit mettre aux fers, et signifia en même temps à Pacurius que, s'il voulait qu'on lui rendît ses soldats, il fallait qu'il renvoyât les otages. Pacurius, indigné de cette fourberie, partit aussitôt pour marcher à Tarente; et Ragnaris, après avoir fait égorger les cinquante hommes, sortit à sa rencontre. Il se livra un combat, où les Goths furent vaincus. Ragnaris, n'ayant pu rentrer dans Tarente, alla s'enfermer dans Achéronie. Narsès, dans ce même temps, prit Porto à composition, et s'empara de Népi¹ en Toscane, et de Pétra² dans la Flaminie. Il souhaitait principalement de se rendre maître de Cumès, où Totila avait renfermé la plus grande partie de ses trésors, sous la garde de son frère Aligerne³ et d'Hérodien. Il envoya donc des troupes pour en former le siège, et passa le reste de l'année à Rome, où les diverses révolutions d'une si longue guerre avaient ruiné la police et les mœurs, plus difficiles à rétablir que les édifices.

La nouvelle du siège de Cumès donnait à Téias de vives inquiétudes. Il partit au mois de décembre avec toutes ses troupes, résolu de tout hasarder pour sauver cette place. Narsès, de son côté, envoya en Toscane Jean et Philémuth, avec ordre de disputer les passages. Mais Téias averti de ces obstacles, et jugeant que

AN 553.

xxviii.
Approche
des deux ar-
mées.

Proc. Got.
l. 4, c. 35.

¹ On la nommait alors Νέπα, ἡ δὲ Νέπα καλοῦσι. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 34. — S.-M.

² Πέτρα πέρτουσα ou plutôt Πέτρας τῆς πέρτουσας. Voyez ci-dev.

§ 14, p. 248, not. 1. — S.-M.

³ Aligerne était frère de Téias, et non de Totila, comme cette phrase semble l'indiquer. Voyez ci-apr. § 33, p. 268, not. 2. — S.-M.

la route la plus longue lui deviendrait la plus facile, gagna les côtes de la mer Adriatique, et vint en Campanie par le Picénium et le pays des Samnites. Narsès informé de sa marche rappela ses lieutenants, rassembla toutes ses forces, et alla camper au pied du mont Vésuve¹. De cette montagne sort une rivière nommée le Dragon², qui va passer près de Nucérie³. Quoiqu'elle ait fort peu d'eau, elle n'est guéable ni à pied ni à cheval, parce que, resserrée dans un lit fort étroit, elle s'est creusé un profond canal bordé de rives escarpées. Les deux armées campaient sur les bords, vis-à-vis l'une de l'autre, et les Goths étaient maîtres du pont, sur lequel ils avaient élevé des tours de bois garnies de balistes et d'autres machines. Les Romains et les Goths ne pouvant se joindre, malgré l'ardeur dont ils étaient animés, passaient les jours à se tirer des flèches d'un bord à l'autre; et leur animosité mutuelle attirait souvent sur le pont les braves des deux partis, qui se donnaient en spectacle dans des combats singuliers. Les Goths recevaient des vivres par la voie de la mer, dont ils étaient proches : mais leur flotte ayant été livrée aux Romains par celui qui la commandait, et quantité de vaisseaux étant venus s'y joindre de la Sicile et du golfe Adriatique, Narsès demeura maître de la mer, et les Goths commencèrent

¹ Procope, sans doute par la faute de ses copistes, lui donne le nom de *Bébius* ou *Vébius*. Ἐστὶ δὲ τι ὅπως ἐπὶ Καμπανίας ὁ Βέβιος, κ. τ. λ. Proc. de bel. Goth. l. 4, c. 35. — S.-M.

² Δράκων. On croit que cette rivière est la même que le Sarno, autrefois *Sarnus*. Voyez Gibbon, t. 8, p. 150, note 2. Le *Dracon* n'était point une rivière, mais plutôt un tor-

rent rapide et de peu d'étendue, Procope le dit positivement, de bel. Goth. l. 4, c. 35. Ἐστὶ δὲ ἡ Δράκων τοῦ μὲν πρῶτου βραχὺς. — S.-M.

³ Νουκέρια, actuellement *Nocera*, surnommée *da Pagani*, parce que l'empereur Frédéric II, de la maison de Souabe, y établit une colonie de Musulmans, amenés de la Sicile. — S.-M.

à sentir la disette. Ils étaient de plus incommodés par des tours de bois, que le général romain avait établies le long du bord qu'il occupait. On était déjà au mois de mars, et depuis deux mois les armées étaient en présence sans pouvoir en venir aux mains. Téias prit donc le parti de se retirer sur une colline, qu'on nommait alors la Montagne de lait¹, à cause des nombreux troupeaux qui s'engraissaient dans ses pâturages. La difficulté du terrain empêcha les Romains de le suivre.

Le défaut de subsistances obligea bientôt les Goths d'abandonner ce poste. Résolus de périr en gens de cœur plutôt que de mourir de faim, ils descendent au point du jour, et fondent sur l'armée romaine, qui, ne s'attendant pas à une attaque si brusque, n'était pas en ordre de bataille. Ce ne fut d'abord qu'un choc confus, où les combattants, sans division d'escadrons ni de bataillons, sans être disposés par rangs et par files, se chargeaient, se repoussaient en foule. Après quelques moments d'un combat tumultueux, ils se séparèrent comme de concert, et reculèrent de quelques pas, pour se ranger en bataille. Leurs rangs furent bientôt formés : l'expérience de tant de vieux guerriers prévenait, pour les mettre en ordre, l'activité de leurs commandants. Du côté des Goths, la cavalerie mit pied à terre, pour se retrancher les moyens de fuir; et l'ardeur de leur courage les portant tous aux premiers rangs, ils formaient un front d'une grande étendue. A leur exemple, les cavaliers romains quittèrent aussi

XXIX.
Bataille du
Vésuve.

¹ On l'appelait *La montagne du lait* en langue latine, dit Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 35. *Ρομαῖοι γάλακτος ὄρος τῇ Λατίνων καλεῖται φωνῇ.* Gallien parle de cette montagne,

où de son temps les médecins de Rome envoyaient leurs malades respirer un air pur et se nourrir d'excellents laitages. Voyez Gibbon, t. 8, p. 151, not. 1. — S.-M.

leurs chevaux. Les deux armées se rapprochent et se chargent avec fureur. Le désespoir embrase les Goths : attachés à l'Italie, dont on s'efforce de les arracher, ils veulent y rester morts, s'ils ne peuvent en demeurer les maîtres. Les Romains, honteux de céder à des Barbares déjà vaincus, se portent à des efforts inouis. Les deux nations brûlent d'envie de terminer enfin pour toujours une querelle si longue et si sanglante : elles veulent se venger dans cette journée de tant de massacres et de désastres qu'elles éprouvent tour à tour depuis dix-huit ans.

XXX.
Mort
de Tétricus.

A la tête des Goths, Tétricus, dans une contenance assurée et menaçante, inspirait aux siens le courage, aux ennemis la terreur, portant et recevant les premiers coups. Les plus vaillants d'entre les Romains, persuadés que sa mort déciderait la victoire, l'attaquaient de concert. Assailli d'une multitude de piques, de dards, de javelots, ce prince aussi vif qu'intrepide parait à tous les coups, et, s'élançant par intervalles, il abattait tous ceux qui se trouvaient à sa portée. Il combattait ainsi depuis quatre heures, et il avait déjà plusieurs fois changé de bouclier, lorsque ne pouvant plus qu'avec peine faire usage du sien, chargé de douze javelots, sans reculer d'un pas, sans perdre de vue l'ennemi, tuant toujours de la main droite et parant de la gauche, il appela son écuyer pour lui fournir un bouclier nouveau. Dans le prompt mouvement qu'il fit pour le prendre, il découvrit sa poitrine, et au même instant il fut percé d'un javelot qui lui ôta la vie. Les Romains qui l'environnaient, lui ayant coupé la tête, la présentèrent au bout d'une pique aux deux armées. Ce spectacle, loin de mettre les Goths en fuite, em-

brasa leur rage; ils combattirent jusqu'à la nuit, et les deux armées la passèrent sur le champ de bataille. Dès que l'aurore leur eut montré l'ennemi, le combat recommença avec le même acharnement. Les Goths, sans chef, ne prenant l'ordre que de leur courage, courent au-devant du péril; leurs blessures semblent redoubler leurs forces : s'attachant aux Romains, les mourants entraînaient leurs vainqueurs, et expiraient en les déchirant. Cette cruelle mêlée dura tout le jour, et la nuit seule les sépara.

Les Goths se retirèrent fumants de carnage, et encore ivres de sang et de fureur. Mais le repos qui succédait à deux journées si meurtrières leur fit enfin sentir leur fatigue et refroidit peu à peu leurs esprits. Ils comptent les morts, ils jettent les yeux sur les blessures dont ils sont couverts, et reconnaissent leur perte. Ils députent à Narsès les principaux officiers : « Nous ne sentons que trop, lui dirent-ils, que Dieu combat pour vous, et que notre résistance est vaine. « Nous consentons à mettre bas les armes, pourvu « que l'empereur veuille nous traiter comme ses alliés, « et non pas comme des esclaves; qu'il nous laisse vivre sous nos lois, ainsi que tant d'autres peuples voisins de l'empire. Permettez-nous de nous retirer en « paix, et d'emporter, pour notre subsistance, l'argent « que nous avons en réserve dans les villes de l'Italie. » Comme Narsès balançait de leur accorder des conditions si honorables, Jean lui conseilla d'y souscrire, plutôt que de s'exposer encore à combattre des désespérés. On convint que ce qui restait de l'armée des Goths sortirait sur-le-champ de l'Italie avec tous ses effets, et ne porterait jamais les armes contre l'empire. Pendant

XXXI.
Les Goths
demandent
la paix.

cette négociation, une troupe de mille Goths, qui refusaient d'y prendre part, sortit du camp, et marcha vers Pavie, sous la conduite de plusieurs officiers. Les autres s'engagèrent par serment à quitter l'Italie.

XXXII.
Leutharis et
Bucelin pas-
sent en Ita-
lie.

Agath. l. 1,
p. 11, 15, 16,
17 et 19.

Cette convention fut mal observée. Ceux qui s'y étaient engagés, après s'être reposés de leurs fatigues, se joignirent au reste de la nation, pour implorer de nouveau le secours des Français. Ceux-ci, qui avaient refusé de secourir les Goths avant leur dernière défaite, étaient encore bien moins disposés à prendre part à une guerre si malheureuse. Mais deux seigneurs puissants, Leutharis et Bucelin¹, tentés du désir de pil-

¹ Αὐθάρις καὶ Βουρδίνος. C'est ainsi qu'Agathias écrit le nom des deux généraux envoyés par Théodebald en Italie. Le premier n'est mentionné que par Agathias. Marius, évêque de Lausanne, donne au second le nom de *Buccelen*; *Buccelenus dux Francorum*. Il est aussi question de ce général dans Grégoire de Tours, l. 3, c. 32, qui l'appelle *Buccellinus*. Cet historien place son expédition en Italie sous le règne de Théodebert, qui à cette époque était mort depuis plusieurs années. La manière dont il s'exprime est ambiguë; elle peut faire croire que Bucelin avait fait deux expéditions en Italie, l'une sous Théodebert, et l'autre sous Théodebald. Grégoire de Tours place sous Théodebert les combats des Francs contre Narsès, qui ne vint cependant en Italie que sous le règne de Théodebald. *Buccellinus contra Narsetem magna certamina gessit: capta omni Italia, usque in mare terminum dilatavit: thesauros vero magnos ad Theudebertum de Italia*

direxit. Il est possible que Bucelin ait été le général franc chargé par Théodebert du commandement des provinces d'Italie qui avaient été envahies par les Francs pendant la lutte de Totila contre les Romains. Ce motif aurait pu lui faire donner le commandement de l'expédition entreprise sous Théodebald. Tous les détails conservés par les historiens français sur cette expédition, décrite amplement par Agathias, se bornent aux courtes et confuses indications de Grégoire de Tours, l. 3, c. 32. Un abrégiateur de ce dernier parle vaguement de victoires remportées par Buccellin sur Bélisaire et sur Narsès. *Buccellinus in Italia apud Belisarium et Narsidem patricos sapius fortiter dimicans eos in fugam vertit, eorumque exercitus protexit*. Rec. des Hist. de France, t. 2, p. 403. Ce récit confus semble indiquer une double expédition. Le même abrégiateur place aussi sous Théodebert l'expédition de Sicile, qui ne fut faite que sous Théodebald. L'historien des Lou-

ler l'Italie, entreprirent, peut-être avec le consentement secret de Théodebalde, de venger les Goths, et de partager avec eux les dépouilles des Romains. C'étaient deux frères, Allemands de naissance¹, à qui Théodebert avait confié le commandement de leur nation, soumise alors aux Français. Enflés d'arrogance et de présomption, ils se figuraient que l'armée romaine ne tiendrait pas devant eux, et ne se promettaient rien moins que la conquête de l'Italie et de la Sicile. Ils ne pouvaient, disaient-ils, pardonner aux Goths, de redouter un ennemi tel que Narsès, petit et faible de corps, accoutumé à vivre dans la mollesse et dans l'ombre d'un palais, destiné à servir des femmes et non pas à commander à des hommes. Ils mirent sur pied une armée de soixante et quinze mille hommes², partie

bards, Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 2, est plus précis, et sans doute mieux informé. Il dit que Narsès fit la guerre au général Buccellin, que le roi Théodebert avait laissé en Italie pour en achever la conquête, avec un autre chef nommé Haming. *His temporibus, Narsis etiam Buccellino duci bellum intulit, quem Theodebertus rex Francorum, cum in Italiam introisset, reversus ad Gallias, cum Hamingo alio duce ad subjugandam Italiam dereliquerat.* Il est évident par ce détail, que Buccellin était le commandant des possessions franques en Italie, lorsqu'il entreprit, par l'ordre de Théodebald, une nouvelle expédition contre Narsès. Je dois remarquer cependant que Paul Diacre confond aussi les deux rois francs, car il dit que Buccellin envoya à Théodebert les trésors qu'il avait conquis en Italie. *Qui Buccel-*

linus cum penè totam Italiam direptionibus vastaret, et Theudeberto suo regi de præda Italiæ munera copiosa conferret, etc. Un continuateur de la chronique du comte Marcellin, publié dans le Recueil des historiens de France, t. 2, p. 20, donne à ce général le titre de comte. Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 1, donne le nom de *Loutharius* au frère de Buccelin, qu'Agathias nomme *Leutharis*. Ce nom est celui de Lothaire.—S.-M.

¹ Ils jouissaient, ajoute Agathias, l. 1, p. 17, d'un grand crédit parmi les Francs. *Τούτω δὲ τὸ ἀνδρὶ ἤσκη μὲν ἀδελφῶν, καὶ τὸ γένος Ἀλανῶ (leg. Ἀλαμανῶ) δύναμιν δὲ παρὰ Φράγγους μεγίστην εἶχεν.* Ils étaient regardés comme les chefs de leur nation, *ὡς καὶ τοῦ σφετέρου ἔθνους ἡγισθαί, Θεοδιδέστρου τοῦ προτέρου παρασχόντος.* — S.-M.

² Ποιούμενοι τὴν παράξιν ἐκ τε

Allemands, partie Français, et firent des préparatifs proportionnés à la grandeur de leur entreprise.

XXXIII.
Narsès ass-
siège Cumes.
[Agath. l. 1,
p. 19 et 20.]

Après la bataille du Vésuve, Narsès, au lieu de s'arrêter à goûter les douceurs d'une victoire achetée par de si pénibles efforts, marcha droit à Cumes pour y joindre les troupes qui en avaient commencé le siège. Cumes était la plus forte place de l'Italie¹, et c'était pour cette raison que Totila y avait mis en dépôt ce qu'il possédait de plus précieux. Cette ville bâtie sur une hauteur escarpée, dont le pied était battu des flots, dominait sur la mer Tyrrhénienne et sur tout le pays d'alentour. Elle était environnée d'une forte muraille, flanquée de tours d'une construction très-solide. Mais ce qui faisait sa plus sûre défense, c'était la valeur d'Aligérne, le plus jeune des frères de Totila². Ce guerrier, sans être abattu, ni par la mort de son frère, ni par le sort déplorable de sa nation, semblait avoir recueilli dans sa personne tout l'ancien courage des Goths; et se tenant ferme et inébranlable sur les ruines de leur fortune, il espérait voir les efforts de l'armée victorieuse se briser, ainsi que les flots de la mer, au pied des murs qu'il défendait. La situation et le bon état de la place, abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire pour soutenir un long siège, redoublaient sa confiance. Narsès, après avoir encouragé

Ἀλαμανῶν καὶ Φράγγων, στρατεύμα
ἐς πέντε καὶ ἑξομύκοντα χιλιάδας,
x. τ. λ. Agath. l. 1, p. 19. La tra-
duction latine ne porte que soixante-
douze mille hommes.—S.-M.

¹ Πόλις μα δὲ Ἰταλικὸν ἡ Κόμη ἐχυ-
ρώτατον. Agath. l. 1, p. 19.—S.-M.

² Ceci est une erreur, selon le té-
moignage précis d'Agathias, l. 1, p. 19.

Aligérne était frère de Téias et non
de Totila. Ἀλίγεργος ὁ Τεῖα νεώτατος
ἀδελφὸς τοῦ ἡγεμόνος τῶν Γότθων γε-
νημένου. Il s'exprime plus positive-
ment encore en un autre endroit, p.
31, en disant qu'Aligérne était fils de
ce Fridigerne qui était père de Téias.
Ἀλίγεργος ὁ Φρεδιγέρνου μὲν παῖς, ἀ-
δελφὸς δὲ Τεῖα γεννημένος.—S.-M.

ses soldats, les conduisit à l'attaque. Ils montèrent avec peine sur la hauteur, et s'étant approchés à la portée du trait, ils firent usage de leurs arcs, de leurs frondes, et de toutes leurs machines pour abattre ceux qui se montraient sur la muraille. On leur répondait du côté de la ville par une grêle de flèches et de dards; on leur lançait des pierres énormes, des poutres entières, des troncs d'arbres; et les machines dont les tours étaient bordées faisaient sans cesse des décharges meurtrières. Les traits qui partaient du bras d'Aligérne se reconnaissaient aisément par le sifflement de l'air qui les annonçait, et par la violence avec laquelle ils brisaient les pierres et mettaient en pièces les corps les plus durs. Voyant un des principaux officiers de Narsès, nommé Palladius, s'approcher hardiment couvert d'une cuirasse de fer, il le perça de part en part avec le bouclier et la cuirasse. Plusieurs jours se passèrent dans ces attaques; et Narsès ressentait un extrême déplaisir de perdre devant une petite place tant de temps et de soldats : mais il croyait la réputation de ses armes intéressée au succès.

Il se flatta d'avoir enfin trouvé le moyen de réussir. Sous une avance de la colline du côté de l'Orient, s'ouvrait un antre large et profond, creusé par les mains de la nature, où l'on disait que la Sibylle de Cumes avait autrefois rendu ses oracles. Cette cavité se prolongeait jusqu'au-dessous de la muraille. Narsès y fit entrer des mineurs, qui, détachant les pierres de la voute, découvrirent les fondements du mur qu'ils ébranlèrent. En même temps, pour empêcher d'entendre le bruit des travailleurs, on attaquait la place par un autre endroit avec un fracas extraordinaire. Lorsque

xxxiv.
Mine pratiquée dans l'antre de la Sibylle.

[Agath, l. 1, p. 20 et 21.]

le pan de muraille qui portait sur toute l'étendue de la caverne ne fut plus soutenu que sur des étaies, les mineurs y mirent le feu, et se sauvèrent promptement. A peine furent-ils dehors, que le mur, et les tours, et une des portes de la ville, s'écroulèrent ensemble avec un fracas horrible, et couvrirent de leurs débris toute la pente de la colline de ce côté-là. Les Romains s'attendaient à pénétrer dans la ville sans aucun obstacle : mais, outre les fondrières, les précipices, les escarpements qui en défendaient les approches, tant de ruines amoncelées formaient un rempart aussi difficile à franchir que la muraille même.

xxxv.
Narsès ré-
duit la Tos-
cane.

[Agath. l. 1,
p. 22.]

Cependant Narsès, voulant profiter de la frayeur des habitants, donna l'assaut par un autre endroit, et fut repoussé. Enfin, rebuté de tant d'efforts inutiles, et jugeant que la place ne serait jamais emportée de vive force, il résolut d'y laisser une partie de ses troupes pour la tenir bloquée, et de se transporter avec le reste en Toscane. Il apprenait que l'armée des Allemands avait déjà passé le Pô¹; et pour ne pas leur abandonner cette belle province, où ils pourraient s'établir, il voulait s'emparer des places qui tenaient encore pour les Goths. Philémuth, chef des Hérules, étant mort de maladie, il mit à leur tête Fulcaris, officier de leur nation², et le fit partir avec Jean, neveu de Vitalien, Valérien et Artaban, suivis d'un grand corps de ses meilleures troupes. Ils avaient ordre de marcher vers

¹ Ἡδη γὰρ αὐτοῦ Λεύθαρις καὶ Βου-
τίνος, καὶ τὰ Φράγγων καὶ Ἀλαμα-
νῶν στρατεύματα εἰς τὸν Πάδου πο-
ταμοῦ ἡγγέλλοντο παρῆναι. Agath.
l. 1, p. 22. — S.-M.

² Φούλκαρις. Il était, selon Aga-
thias, l. 1, p. 22, neveu de Phanithée,

que Procope appelle Phanothée, qui
avait aussi été commandant des Hé-
rules. Ces Hérules, gouvernés par
leurs propres chefs et établis depuis
long-temps en Italie, y étaient ve-
nus avec Odoacre, selon Paul Diacre,
de gest. Lang. l. 2, c. 3. — S.-M.

le Pô, de se saisir des passages de l'Apennin, de resserrer les ennemis, et de les battre s'ils en trouvaient l'occasion ; sinon, de les harceler sans cesse, et de les retarder dans leur marche par des chicanes continuelles, pour lui donner le temps d'achever les dispositions qu'il croyait nécessaires. Les troupes qu'il laissa devant Cumes enfermèrent la place d'une circonvallation, et gardèrent avec soin toutes les avenues, pour réduire la ville par famine : ce qu'ils espéraient ne pouvoir tarder long-temps, les provisions devant être consommées depuis que le siège était commencé. Narsès, étant passé en Toscane, se rendit maître de presque toutes les villes sans coup férir ; Centumcelles¹, Volterre², Florence³, Pise, et les places maritimes⁴, lui ouvrirent leurs portes.

Lucques [*Luca*] fut la seule ville qui osa soutenir un siège. Elle était bloquée depuis quelque temps ; les assiégés étaient même convenus de se rendre, si dans l'espace de trente jours il ne leur venait un secours assez considérable pour livrer bataille, et ils avaient donné des otages. Ils espéraient que l'armée allemande ne tarderait pas d'arriver⁵. Le terme étant expiré sans qu'elle parût, ils refusèrent de se soumettre. Narsès, irrité de cette infidélité, se disposait à les attaquer. On lui conseillait de s'en venger sur les otages : mais, trop humain pour décharger sa colère sur des innocents, il se contenta de faire craindre ce qu'il pouvait exécu-

XXXVI.
Siège de
Lucques.
[Agath. l. 1, p. 23 et 24.]

¹ Κεντουκέλλας, *Centum cellæ*, est à présent *Civita Vecchia*, dans les états du pape.—S.-M.

² Βουλλοτεραιοί, *Volterra*, les habitants de Volterra dans Agathias, l. 1, p. 22.—S.-M.

³ Φλωρεντίας.—S.-M.

⁴ Ἄλλα ἅπτα πολιόματα τῆς Τουσκίας χώρας. Agath. l. 1, p. 22.—S.-M.

⁵ Ὦντο γὰρ οὐκ ἐς μακρὰν παρῆσθαι τοὺς Φράγγους καὶ ἐπαρῆξιν. Agath. l. 1, p. 23.—S.-M.

ter selon les droits de la guerre. Il fit amener devant la ville, à la tête de son armée, les ôtages chargés de chaînes, les mains attachées derrière le dos, suivis de soldats qui tenaient la hache levée. Ce triste spectacle attira sur les murs tous les habitants, qui poussaient des cris lamentables. Ces infortunés étaient les fils des plus illustres citoyens. Leurs mères, leurs femmes, courant sur les remparts comme des forcenées, donnaient toutes les marques du plus violent désespoir. Elles chargeaient le cruel Narsès des malédictions les plus outrageantes; elles voulaient se précipiter pour mourir avec leurs enfants, avec leurs époux. Alors Narsès, faisant signe de la main pour demander qu'on l'écût : *Vous méritez, s'écria-t-il, de perdre ceux qui vous sont si chers; mais il n'est pas digne de moi de les faire périr: je vous les rends;* et donnant ordre à ses soldats de tirer leurs épées : *Voilà, dit-il, sur quoi je compte plus que sur vos serments ni sur vos ôtages.* En même temps il fit détacher les ôtages, et les renvoya dans la ville. Ils y furent reçus avec des transports de joie. Témoins de l'humanité de Narsès, de sa générosité, de sa justice, les éloges qu'ils ne cessaient d'en publier disposaient les habitants à la soumission, et faisaient sur les cœurs les plus obstinés une impression plus vive que tous les efforts de l'armée romaine. Agathias a chargé ce récit de circonstances si puériles et si peu vraisemblables, que je me suis dispensé d'en faire usage.

xxxvii.
Fulcaris dé-
fait par Bu-
celin.

[Agath. l. i,
p. 25 et 26.]

Pendant le siège de Lucques, peu s'en fallut que la témérité de Fulcaris n'ouvrit aux Allemands un libre passage. Le corps d'armée que Narsès avait envoyé sur les frontières de l'Émilie s'était d'abord campé

avantageusement, et les troupes qu'on en détachait, soit pour harceler les ennemis, soit pour leur enlever leurs convois, soit pour leur ôter les moyens de subsister, en désolant les campagnes, marchaient d'abord avec les précautions en usage dans la guerre. Fulcaris s'ennuya bientôt de tant de circonspection : brave, mais fougueux et téméraire, il faisait consister le mérite d'un commandant, non pas à faire agir ses troupes, mais à payer lui-même de sa personne, et à se signaler par la force de son bras, plutôt que par la sagesse de ses ordres. Il se sépara des autres généraux, et courut à Parme à la tête de ses Hérules et des Romains qui voulurent le suivre, sans avoir fait reconnaître l'état des ennemis, sans observer aucun ordre dans sa marche. Bucelin était maître de Parme : il cacha dans les hautes galeries de l'amphithéâtre, qui était aux portes de la ville, un bon nombre de ses meilleurs soldats, et les instruisit de ce qu'ils avaient à faire. Fulcaris, sans prendre même la précaution de visiter l'enceinte, s'y engage avec ses gens ; et aussitôt les ennemis, se montrant de toutes parts, font pleuvoir une grêle de javelots, descendent avec de grands cris, et font un horrible carnage. Les Hérules tombent pêle-mêle les uns sur les autres, périssent en foule au milieu de l'arène. Ceux qui peuvent s'échapper laissent leur commandant avec ses gardes enveloppé des ennemis. Fulcaris, résolu de ne pas survivre à son déshonneur, continua de combattre adossé contre un tombeau ; et, tantôt s'élançant avec fureur sur ceux qui l'attaquaient, tantôt se battant en retraite, il disputa long-temps sa vie. Il pouvait encore se sauver en fuyant, et ses gardes l'y exhortaient : *Et de quel front*, leur répondit-il, *me*

présenterai-je à Narsès? Craignant donc les reproches de son général plus que le fer ennemi, il ne cessa de faire face aux assaillants, jusqu'à ce qu'enfin accablé par le nombre, percé de plusieurs javelots, la tête fendue d'un coup de hache, et combattant encore au moment qu'il expirait, il tomba mort sur son bouclier. Ses gardes se firent tous tuer sur son corps.

xxxviii.
Narsès ré-
pare les mau-
vaises suites
de cette dé-
faite.

[Agath. l. 1,
p. 26-29.]

Cette défaite n'accrut pas seulement la fierté des Allemands; elle leur procura encore de nouvelles forces. Les Goths dispersés dans l'Émilie et dans la Ligurie¹ accoururent de toutes parts se joindre aux vainqueurs. Les fuyards portèrent l'épouvante dans le camp romain, et les généraux, croyant déjà voir cette nuée d'ennemis fondre sur leurs têtes, abandonnèrent leur poste et se sauvèrent à Faënza², pour se rapprocher de Ravenne, qu'ils regardaient comme la seule retraite assurée. Narsès reçut devant Lucques la nouvelle de ce malheur. Affligé de la perte de tant de braves et d'un guerrier tel que Fulcaris, mais supérieur à tous les événements, et toujours armé contre les revers, il rassura ses troupes alarmées, et pressa plus vivement les assiégés. Il dépêcha aux généraux retirés à Faënza un sage officier nommé Étienne³, avec une escorte de deux cents chevaux, pour les menacer de son indignation, et de celle de l'empereur, s'ils ne gardaient les passages de l'Apennin. Comme les partis ennemis étaient répandus dans toutes les campagnes, Étienne ne marchait que de nuit, et toujours prêt à combattre.

¹ Γότθοι δὲ οἱ Αἰμίλειαν τε καὶ Αἰγυρίαν, καὶ τὰς ἑχόμενας χώρας οἰκοῦντας. Agath. l. 1, p. 26. — S.-M.

² Φαβεντίας, en latin *Faventia*. Cette ville est dans la marche d'An-

cône. — S.-M.

³ Il était illyrien, selon Agathias, l. 1, p. 28, né à Épidamnus ou Dyrrachium, la Durazzo des modernes. — S.-M.

Dans cette traverse de trente lieues, ils entendaient sans cesse les cris des paysans qu'on massacrait, les mugissements des troupeaux que les Barbares emmenaient, et le bruit des arbres qu'ils abattaient dans les forêts. Au travers de ces horreurs, ils arrivèrent heureusement à Faënza. Sur les reproches d'Étienne, les généraux alléguaient diverses excuses pour couvrir la honte de leur fuite : *qu'ils n'avaient pas trouvé dans le pays de quoi faire subsister leurs troupes, et qu'Antiochus, préfet d'Italie, se tenait dans Ravenne sans leur envoyer ni argent ni munition*. Pour leur ôter ces prétextes, Étienne courut à Ravenne, d'où il amena le préfet ; et après avoir levé toutes les difficultés, il leur persuada de retourner à leur premier poste.

Le siège de Lucques était poussé avec vigueur. On lançait dans la ville des traits enflammés ; personne n'osait plus paraître sur la muraille, et les machines avaient fait brèche en plusieurs endroits. Les otages renvoyés par Narsès redoublaient les instances pour engager leurs compatriotes à traiter avec un ennemi si bien-faisant, et la plupart y étaient disposés. Mais quelques officiers allemands et français¹, qui s'étaient enfermés dans la ville, s'y opposaient de toutes leurs forces, et exhortaient les habitants à la constance. Ils se mirent à leur tête, et firent plusieurs sorties sans succès, le peuple ayant plus d'envie de se rendre que de combattre. Enfin le parti qui voulait la paix l'emporta ; et après trois mois de siège, on ouvrit les portes à Narsès, qui, sans témoigner aucun ressentiment de leur infidélité passée, n'exigea d'autre condition que de recon-

xxxix.
Lucques se
rend.

[Agath. l. 1,
p. 29 et 30.]

¹ C'est-à-dire les commandants francs, οἱ τῶν Φράγγων ἀρχιστῆται, dit Agathias, l. 1, p. 30.—S.-M.

naître la souveraineté de l'empereur. Pour maintenir la ville dans l'obéissance, malgré les sollicitations des Barbares, il y laissa garnison sous les ordres d'un officier de confiance, nommé Bonus, également propre à gouverner pendant la paix et à commander dans la guerre.

XL.
Cumes ren-
due par Ali-
gerne.

[Agath. l. 1,
p. 31 et 32.]

On approchait du solstice d'hiver, et Narsès songeait à donner des quartiers à ses troupes. Il ne voulait pas combattre, dans cette saison, des ennemis qui, étant nés dans un climat froid et humide, redoublaient de vigueur en hiver, et s'affaiblissaient dans les chaleurs de l'été. Il sépara donc son armée, et après avoir logé ses soldats dans les plaines voisines de l'Apennin, avec ordre de se rassembler à Rome au commencement du printemps, il alla passer quelques jours à Ravenne, sans autre escorte que sa garde et sa maison¹; ce qui faisait quatre cents hommes. Il ne s'attendait pas d'y voir arriver Aligérne. Ce brave guerrier, qui depuis un an défendait Cumes avec un grand courage, voyant les Allemands et les Français en-deçà du Pô, n'eut pas de peine à comprendre que ces nations conquérantes, sous prétexte de secourir les Goths, n'avaient en vue que de s'emparer de l'Italie. Or, s'il fallait avoir des maîtres, il croyait plus supportable d'obéir aux Romains qu'à des Barbares, et plus juste de rendre l'Italie aux anciens possesseurs. Occupé de ces réflexions, il alla trouver Narsès, et remit entre ses mains les clés de la ville de Cumes, lui promettant de le servir désormais avec autant de zèle qu'il l'avait combattu jusqu'alors. Narsès le reçut avec joie, lui assura le traitement le

¹ Elle était commandée par un certain Zandalas, qu'Agathias, l. 1, p. 31, qualifie ainsi, Ζανδαλας ὁ τῶν

οἰκοτριβῶν ἐπαδῶν πρωτοστάτης. Voy. ci-après, § 55, p. 296, not. 2. — S.-M.

plus honorable, et envoya ordre à l'armée qui était devant Cumes, de prendre possession de la ville, de mettre en sûreté le trésor des rois goths, et de se partager ensuite de manière qu'il demeurât dans Cumes une garnison suffisante, et que le reste des troupes prît ses quartiers d'hiver dans les places du voisinage. Aligerne se retira dans Césène, et eut ordre de se montrer sur le haut de la muraille aux Allemans, qui faisaient sans cesse des courses jusqu'aux portes de cette ville, et de leur apprendre que Cumes et les trésors qui les avaient attirés en-deçà des Alpes étaient perdus pour eux. Aligerne s'acquitta de sa commission, raillant les Barbares sur leur lenteur, et leur conseillant de quitter l'Italie, où ils ne trouveraient plus à gagner que des blessures. Les Allemans lui répondaient par des injures; mais ils étaient en effet découragés, et balançaient s'ils continueraient la guerre. Ils se déterminèrent enfin à poursuivre leur entreprise. Par la mort de Fulcaris, les Hérules avaient perdu leur chef: leurs suffrages se partageaient entre deux guerriers également recommandables par leur valeur, Aruth et Sindual¹; mais l'âge donnait au dernier plus d'expérience. Narsès se déclara en sa faveur, et prit soin d'assigner un quartier d'hiver commode à cette nation, qui le servait avec zèle et courage.

Un corps de Varnes, à la solde des Goths, était en garnison dans Rimini. Leur chef² envoya faire sa soumission à Narsès, qui prit possession de cette ville,

XLV.
Narsès bat
un parti
d'Allemans
à Rimini.

¹ Ἀροῦθ et Σινδοῦαλ.—S.-M.

² Il se nommait *Theudibald*, Θεο-
διδάλδος; son père *Ouaccar*, Οὐάκ-
καρος ὁ Οὐάρνος, venait de mourir.

J'ai déjà en l'occasion de remarquer
que les Varnes, venus des bords de
la Baltique, étaient un peuple réputé
moins noble que les Goths.—S.-M.

[Agath. l. 1,
p. 33 et 34.]

et fit de grandes largesses aux Varnes, pour les attacher au service de l'empire. Pendant qu'il séjourna à Rimini, un parti de deux mille Français et Allemands, tant cavaliers que fantassins¹, vint faire le dégât jusqu'aux portes de la ville. Narsès, témoin de ce ravage, monta aussitôt à cheval, et se fit suivre par trois cents hommes de sa maison. Les ennemis, les voyant venir à eux, se réunirent et se formèrent en un bataillon bordé de cavalerie sur les deux ailes. Ils occupaient un poste avantageux à la tête d'une épaisse forêt, dont les premiers arbres les mettaient à couvert des traits. Pour les attirer dans la plaine, Narsès donna ordre à ses cavaliers de fuir ensemble sans confondre leurs rangs. Ils tournent bride, Narsès à leur tête; et les Barbares, les croyant en déroute, s'élancent hors de la forêt, et se débandent dans la poursuite : les cavaliers prennent les devants; les fantassins suivent en désordre, à proportion de leur force et de leur vitesse. Ils se flattent déjà que cette rencontre va terminer la guerre par la prise de Narsès. Lorsqu'ils se furent éloignés de la forêt, les cavaliers romains, faisant volte-face, retournent sur eux en bon ordre, et les chargent avec vigueur : la cavalerie allemande fuit à son tour, et regagne le bois; l'infanterie, effrayée de cette attaque imprévue, se laisse massacrer sans résistance. Les Barbares perdirent neuf cents hommes, et rejoignirent le gros de leur armée, couverts de honte et de blessures. Narsès de retour à Ravenne, après avoir mis ordre à tout ce qui demandait ses soins et sa prévoyance, s'en alla passer l'hiver à Rome.

¹ Ἄνδρες τῶν Φράγγων ἐς διαχίλιους ἀναμῆς πεζοὶ καὶ ἵππτοι. Agath. l. 1, p. 33.—S.-M.

Un changement que l'empereur voulait faire dans les monnaies excita cette année quelques mouvements à Constantinople; mais ce projet ayant été abandonné, le calme fut rétabli. Il s'était élevé une grande contestation entre les Juifs: le peuple, qui n'entendait plus la langue originale, voulait qu'on lût l'Écriture sainte en grec; les docteurs faisaient un point de religion de n'employer dans les synagogues que la langue sainte. Justinien ne crut pas cet objet indigne de son attention: il permit aux Juifs de lire leur loi, non-seulement en hébreu, mais en telle langue qu'ils voudraient, à condition que, pour le grec, ils ne se serviraient que de la version des Septante, ou de celle d'Aquila; mais il bannit des synagogues le livre des traditions juives, nommé la Mischna ou la Deutérose, c'est-à-dire, la seconde loi, comme étant sans autorité, et remplie de visions et de chimères. *Il est juste, dit-il dans sa loi, qu'on leur fasse entendre les prophéties qui les condamnent, et qui peuvent les rappeler de leur égarement.*

Il ne fut pas si facile à l'empereur de calmer l'orage qui agitant l'église depuis plusieurs années; et l'on peut dire qu'il l'augmenta lui-même par un zèle imprudent et peu modéré. La malignité d'un prélat orgueilleux réveilla une querelle sagement étouffée depuis un siècle par le concile de Chalcédoine, souleva l'Orient et l'Occident, désola les diocèses par l'exil et la déposition des pasteurs, fit répandre du sang jusqu'au pied des autels, et déchira le sein de l'église par un schisme opiniâtre. J'ai différé de parler de cette contestation jusqu'à cette année, où elle fut décidée par le cinquième concile général. Je me bornerai à raconter sommaire-

XLII.
Réglements
au sujet des
Juifs.

Novel. 146.
Malala, part.
2, p. 231.

XLIII.
Troubles ex-
cités par les
sectateurs
d'Origène.

Baronius.
Fleury, Hist.
eccl.: l. 33,
art. 4.

Noris, de
Syn. 5^a, c. 1
2, 3.

ment les faits, sans entrer dans le détail des questions théologiques, qui ne sont pas de mon sujet. Il est nécessaire de remonter jusqu'à l'origine de ces troubles. Dès le commencement du règne de Justinien, saint Sabas était venu à Constantinople demander justice des violences exercées en Palestine par quelques moines turbulents, entêtés des erreurs attribuées à Origène. Les Perses et les Vandales occupaient alors toute l'attention de l'empereur, et lui paraissaient des ennemis plus redoutables que des moines, quelque furieux qu'ils fussent. Saint Sabas étant mort peu de temps après, les Origénistes redoublèrent d'insolence : ils étaient soutenus par Domitien, évêque d'Ancyre, et surtout par Théodore Ascidas, évêque de Césarée en Cappadoce. Ce prélat hautain, intrigant, accrédité auprès de l'impératrice, passait sa vie à la cour, et ne résida jamais un an entier dans son diocèse, comme le lui reprocha dans la suite le pape Vigile. Quoiqu'il ne fût pas plus savant que ne peut l'être un évêque de cour, il affectait cependant un grand air de suffisance, et c'était un des prélats avec lesquels Justinien passait une partie des nuits à disputer sur les matières ecclésiastiques. Il était Origéniste dans le cœur, et servait le parti avec zèle, fermant tout accès auprès du prince à ceux qui venaient se plaindre des violences auxquelles se portaient les sectateurs d'Origène. Malgré sa vigilance, on trouva moyen d'instruire l'empereur. Pélage, légat du Saint Siège, aidé du patriarche Mennas, lui fit connaître les désordres de la Palestine; et le prince, saisissant avec plaisir l'occasion de traiter des questions de théologie, où la présomption et la flatterie lui faisaient croire qu'il excellait, au lieu de donner des ordres,

composa une longue lettre circulaire : il y combattait les Origénistes ; il lançait l'anathème contre chacune de leurs erreurs ; il exhortait les prélats à proscrire cette pernicieuse doctrine. Cette lettre fut souscrite par Mennas, par les évêques qui se trouvaient alors à Constantinople, et par ceux de la Palestine auxquels elle fut envoyée.

Les soins de l'empereur pour terminer cette dispute en firent naître une nouvelle. Jaloux du crédit de Pélagie, qui avait engagé l'empereur à se déclarer contre les Origénistes, Théodore résolut de rendre le change à son rival. La mémoire d'Eutychès était encore en honneur auprès d'un grand nombre de personnes. On les nommait Acéphales, parce qu'ils n'avaient point de chef. Sans adopter ouvertement les dogmes de cet hérésiarque, ils s'accordaient à rejeter le concile de Chalcédoine. L'impératrice favorisait ce parti ; Justinien, au contraire, avait fort à cœur l'acceptation du concile : les Acéphales le nommaient par raillerie le Synodite. Selon sa méthode ordinaire, il avait à ce dessein composé des livres, qu'il fit distribuer dans toutes les provinces, et nous avons encore dans les actes du sixième concile général un long écrit de Justinien contre les Nestoriens et contre les Acéphales. L'évêque de Césarée lui persuada qu'il réunirait facilement tous les esprits, si l'on corrigeait seulement dans le concile trois articles qui les scandalisaient. Les pères de Chalcédoine avaient reçu Théodoret à la communion, sans condamner les écrits par lesquels il avait combattu saint Cyrille, et s'étaient contentés de l'anathème qu'il avait prononcé contre Nestorius ; ils avaient inséré dans les actes, sans aucune marque d'improbation, la lettre d'I-

XLIV.
Théodore
engage l'affaire des
trois chapitres.

bas, évêque d'Édesse, au Perse Maris, dans laquelle donnant des éloges à Théodore de Mopsueste, qu'on regardait comme le maître de Nestorius, et qui avait beaucoup écrit contre Origène, il blâmait saint Cyrille, et accusait le concile d'Éphèse d'avoir condamné Nestorius avec trop de précipitation. L'évêque de Césarée proposait donc de flétrir par un jugement authentique les ouvrages de Théodore de Mopsueste, les livres de Théodoret contre saint Cyrille, et la lettre d'Ibas. C'est ce qu'on nomma les trois chapitres. Théodora, qui vivait encore, se joignit à Théodore, en haine du concile de Chalcédoine, dont elle espérait détruire l'autorité, en le faisant réformer en quelque partie.

XLV.
Édit de Justinien contre les trois chapitres.

Chr. Alex. p. 344 et seq.

Proc. Got. l. 4, c. 25.

Baronius.

Pagi ad Bar. Fleury, Hist.

eccles. l. 33, art. 21, 22.

Noris, de Syn. 5^e, c. 3, 5.

Justinien donna dans le piège : il publia contre les trois chapitres un édit, qui fut comme le signal de la guerre. Il y établit les dogmes catholiques contre Arius, Nestorius et Eutychès ; il reçoit les quatre conciles ; fait plusieurs canons contre les hérésies, anathématise les trois chapitres, et décide qu'on peut condamner les hérétiques après leur mort. Cet édit était adressé à toute l'église. Les trois patriarches de Constantinople, d'Antioche et de Jérusalem, le souscrivirent avec grand nombre d'évêques en Orient. Mais le pape, secondé de toute l'Italie, de l'Illyrie et de l'Afrique, le rejeta, craignant de porter atteinte au concile de Chalcédoine. Le diacre Pélage, revenu depuis peu à Rome, s'éleva fortement contre l'édit. L'empereur menaça d'abord, et passa bientôt des menaces aux voies de fait. Les évêques d'Orient qui refusèrent de souscrire furent exilés et déposés. Zoïle, patriarche d'Alexandrie, fut chassé de son siège, et Apollinaire installé à sa place. La division éclata en plusieurs lieux ; il y eut des églises

inondées de sang. L'armée de l'empereur, qui marchait au secours des Lombards contre les Gépides, eut ordre de s'arrêter à Ulpiana en Mésie, où l'animosité des deux partis se portait aux dernières violences.

L'empereur, dans l'espérance de ramener les esprits, résolut d'assembler un synode à Constantinople. Il y invita le pape Vigile, qui peut-être, ne fut pas fâché d'avoir ce prétexte de sortir de Rome, alors assiégée par Totila et désolée par la famine. Le pape, après un séjour de quelques mois en Sicile, se rendit à Constantinople. Il y fut reçu avec les plus grands honneurs; mais comme il ne se prêtait pas aux intentions de l'empereur, il essuya bientôt les traitements les plus injurieux. Il serait trop long de suivre pas à pas tous les procédés de ce pape pendant huit années qu'il fut retenu à Constantinople. Il suspendit de sa communion le patriarche Mennas; il excommunia Théodore et l'impératrice même. Mennas se vengea par un décret pareil contre le pape, qui se réconcilia ensuite avec lui, et leva les censures qu'il avait fulminées contre Théodore et contre l'impératrice. Vigile tint des synodes inutiles avec les évêques latins qu'il avait amenés. Enfin il consentit à condamner les trois chapitres, et par cette condescendance il souleva contre lui les évêques d'Occident et ses propres diacres. Au milieu de ces agitations, il ne perdit pas de vue les intérêts de son siège. Persécuté dans Constantinople, il vint à bout de faire réciter son nom dans les diptyques avant celui du patriarche. Il est louable des soins paternels qui l'occupaient encore dans le temps même que sa personne était dans le plus grand danger : il écrivait alors à Aurélien, évêque d'Arles, pour le prier d'implorer

XLVI.
Vigile à Constantinople.
Liberat.
brev. c. 22.
Zon. l. 14, t. 2, p. 67.
Niceph. l. 17, c. 26.
Chr. Alex. p. 344 et seq.
Theoph. p. 190.
Cedr. t. 1, p. 375.
Anast. p. 64, et vit. Vigil.
Vict. Tun.
Marc. chr. Proc. Got. l. 3, c. 16.
Malala, part. 2, p. 229 et 230.
Aimoin, l. 2, c. 32.
Baronius.
Pagi ad Bar. Mansi ad Bar.
Fleury, Hist. ecclés. l. 33, art. 26, 30 et suiv.
Noris, Syn. 5^e, c. 3, 4, 5, 8.
Murat. ann. Ital. t. 3, p. 423.

la protection du roi des Français auprès de Totila , afin que ce prince ne fît aucun tort ni à l'église romaine , ni à la religion catholique. Cependant les évêques d'Afrique tenaient des conciles, où ils excommuniaient le pape, qui les excommuniait à son tour. D'un autre côté, quoiqu'il eût condamné les trois chapitres, néanmoins, comme il avait ajouté une réserve qui sauvait l'autorité du concile de Chalcédoine, les ennemis de ce concile ne lui en savaient pas plus de gré. Enfin, il convint avec l'empereur, qu'on assemblerait un concile général, où se rendraient des députés de toutes les provinces d'Orient et d'Occident. Le pape demandait qu'il fût tenu en Italie ou en Sicile, ce qu'il ne put obtenir. Le concile fut indiqué à Constantinople. Les Occidentaux, prévenus contre l'empereur et contre Vigile même, refusèrent de s'y rendre. Leur refus déterminait le pape à retirer le jugement qu'il avait donné par écrit contre les trois chapitres : ce qui mit l'empereur dans une telle colère, qu'il donna ordre de l'arrêter et de le mettre en prison. Vigile averti se sauve dans l'église de Saint-Pierre ; le préteur s'y transporte avec des soldats ; on chasse outrageusement ses clercs ; on veut arracher avec violence le pape, qui, s'étant réfugié sous l'autel, en tenait les colonnes embrassées. Comme il était grand et puissant, il entraîne avec lui les colonnes ; la table de l'autel tombe et se brise ; le peuple accourt, prend le parti du pape, et met en fuite le préteur et les soldats. Les principaux seigneurs de la cour viennent le trouver de la part de l'empereur, et l'engagent à revenir sous la sûreté du serment au palais de Placidie, où il avait choisi sa demeure. Comme on continuait de l'inquiéter, il s'enfuit à Chalcédoine

dans l'église de Sainte-Euphémie. Il excommunie de nouveau Théodore, et suspend Mennas avec tous les évêques de leur parti. Les sollicitations du clergé d'Italie, portées à l'empereur par les ambassadeurs de Théodebalde, en faveur du pape et de Datius, évêque de Milan, absent depuis quinze ou seize ans de son église, ne produisent aucun effet. On presse Vigile de retourner à Constantinople, et on lui offre toute sûreté : il refuse constamment, à moins que l'empereur ne révoque son édit contre les trois chapitres. L'empereur cède enfin, et réserve la décision au concile général. Théodore et Mennas, et les autres évêques font satisfaction au pape, qui lève la sentence prononcée contre eux. Mennas meurt bientôt après; Eutychius, moine d'Amasée, déclaré contre les trois chapitres, lui succède, et donne à Vigile sa profession de foi.

Les évêques d'Orient se rendaient de toutes parts à Constantinople. Comme le pape n'avait avec lui que très-peu d'évêques, tant d'Italie que d'Illyrie et d'Afrique, il demandait un synode composé d'un nombre égal de prélats d'Orient et d'Occident. Cette proposition révolta les Orientaux : ils disaient *qu'ils étaient venus de tant de provinces éloignées pour un concile œcuménique ; qu'une assemblée qui représentait l'Église universelle ne devait pas être composée d'un petit nombre ; que, dans les conciles généraux, les Grecs avaient toujours fait la plus grande partie ; qu'à Nicée, il n'y avait que des Grecs, qu'à Chalcédoine, entre six cent trente pères, il ne s'était trouvé d'Occidentaux que les légats du pape Léon ; qu'on connaissait l'obstination des Latins en faveur des trois chapitres ; et que les faire venir,*

XLVII.
Cinquième
concile gé-
néral.

ce serait s'exposer à des disputes interminables qui rendraient le concile sans effet. Sur ces représentations, l'empereur indiqua l'ouverture du concile au 5 mai 553 : c'était un lundi, jour auquel s'étaient ouverts les quatre conciles généraux. Trois patriarches et cent soixante-cinq évêques y assistèrent. On y lut la lettre de l'empereur, qui protestait que son plus grand désir était de rendre la paix à l'église, en étouffant les hérésies, et de faire cesser les troubles excités par les Acéphales. Comme on savait que les décisions du concile n'auraient aucune force auprès des Occidentaux, si le pape n'y avait point de part, on l'invita par la députation la plus honorable. Il répondit qu'il ne pouvait assister à une assemblée où les Occidentaux étaient en trop petit nombre pour contre-balancer les suffrages des Grecs; et qu'il enverrait en particulier à l'empereur son avis sur les trois chapitres. Les officiers de l'empereur, qui avaient accompagné les évêques chez Vigile, exhortèrent le concile à prononcer en son absence, et on procéda à l'examen des questions. Eutychius, patriarche de Constantinople, présida en l'absence de Vigile. On condamna la doctrine et la personne de Théodore de Mopsueste, les écrits de Théodoret contre saint Cyrille, et la lettre d'Ibas; mais on épargna la personne des deux derniers, parce qu'ils avaient été admis à la communion de l'Eglise par le concile de Chalcédoine. Les erreurs d'Origène, qui excitaient de si grands troubles en Orient, furent aussi condamnées. Pendant la tenue du concile, Vigile fit porter à l'empereur une constitution, par laquelle il anathématisait la doctrine de Théodore de Mopsueste; mais il prétendait qu'on ne pouvait rien prononcer contre sa per-

sonne, parce qu'il était mort dans le sein de l'Église. Il justifiait Théodoret et Ibas, parce qu'ils avaient condamné Nestorius à Chalcédoine, et souscrit aux décrets du concile; il déclarait nul et abusif tout ce qui serait statué de contraire à cette constitution : elle était signée de seize évêques. L'empereur n'en donna point de connaissance au concile, de crainte qu'elle ne fît quelque impression, et qu'elle ne retardât la condamnation des trois chapitres, qu'il souhaitait ardemment. C'est ainsi que se termina le cinquième concile général, dont la dernière conférence se tint le 2 juin. Si l'intention de Théodore de Césarée, qui en fut le principal promoteur, était de soutenir les Acéphales et les Origénistes, la Providence divine ne permit pas un si grand mal. Les décisions prononcées à Chalcédoine demeurèrent hors d'atteinte, et les erreurs d'Origène furent frappées d'anathème. Quoique ce concile n'ait été composé que des évêques d'Orient, cependant l'acceptation de l'Église universelle l'a enfin mis au rang des conciles œcuméniques.

La paix ne fut entièrement rétablie qu'après de longues et de vives contestations. L'empereur exila et déposa les évêques qui refusèrent de souscrire. Réparatus, évêque de Carthage, fut exilé à Euchaïtes, autrement Héliénopolis dans le Pont; où il mourut douze ans après. On l'accusa faussement d'avoir secondé Gontharis pour faire périr Aréobinde. Son diacre Primasius fut placé sur son siège; mais il en coûta du sang, et les églises d'Afrique furent long-temps déchirées par un schisme. Presque tout l'Occident se révolta en faveur des trois chapitres, et il se tint un grand nombre de conciles particuliers, qui réclamèrent contre celui de Constan-

XLVIII.
Suites du
concile.

Vict. Tun.
Proc. Vand.
l. 2, c. 26.
Marc. Chr.
Anast. vit.
Vigil. et Pelag.
Baronius.
Pagi ad Bar.
Noris, de
Syn. 5^e, c. 7,
8, 9, 10.
Fleury, Hist.
ecclés. l. 33,
c. 52 et suiv.

tinople. Les Origénistes ne cessèrent pas de troubler la Palestine. Il fallut employer, huit mois après, le secours du duc Anastase, pour les chasser des monastères. On suborna des émissaires, on supposa de fausses lettres pour décrier en Italie Vigile et Datius évêque de Milan, et pour exciter les peuples à nommer d'autres évêques à leur place. Enfin le pape se rendit. Il publia une constitution, par laquelle il adhéra à la condamnation des trois chapitres. Narsès, à la sollicitation du peuple de Rome, demanda et obtint son retour en Italie au mois d'août de l'année suivante. Mais étant tombé malade en Sicile, il mourut des douleurs de la pierre à Syracuse. Pélage, ayant obtenu avec Vigile la permission de retourner en Italie, fut élevé sur le siège de Rome, au mois d'avril 555, à la recommandation de Narsès, qui agissait par ordre de l'empereur. Cette élection excita de grands murmures : on soupçonnait Pélage d'avoir sourdement contribué aux mauvais traitements que Vigile avait soufferts à Constantinople ; quelques-uns même l'accusaient d'être complice de sa mort. Ces soupçons injustes n'étaient fondés que sur la faveur dont l'empereur l'honorait ouvertement. Il fallut, pour apaiser les esprits, qu'il protestât de son innocence, en jurant sur les évangiles et sur la croix, en présence du peuple assemblé dans l'église de Saint-Pierre.

XLIX.
Schisme
d'Aquilée.

Les plus opiniâtres à rejeter les décrets du concile furent les évêques d'Istrie et de Vénétie. Pélage exhortait Narsès à user de contrainte à l'égard de ces prélats : mais ils portèrent la hardiesse jusqu'à excommunier Narsès lui-même. A leur tête était Paulin d'Aquilée, qui prit dans ces troubles le titre de pa-

triarche, que ses successeurs ont conservé. Le district de cette métropole s'étendait depuis la seconde Pannonie jusqu'à l'Adda dans le Milanais, et comprenait la Rhétie, le Norique, l'Istrie, la Vénétie et le Frioul. Les évêques de ces provinces demeurèrent pendant près de cent cinquante ans séparés de l'Eglise romaine, et tinrent plusieurs conciles pour la défense des trois chapitres. L'invasion des Lombards, qui se rendirent maîtres de ce pays, favorisa le schisme, qui ne fut entièrement éteint qu'en 698, sous le pontificat de Sergius.

Depuis la destruction de la puissance des Goths, tout prenait une nouvelle forme en Italie. Ce fut alors que les empereurs, à l'imitation des rois goths, commencèrent à s'attribuer le droit de confirmer l'élection des papes. On leur payait à cet effet une certaine quantité d'or. Le siège vacant était gouverné par les trois principaux ministres du clergé, l'archiprêtre, l'archidiaque, et le primicier des notaires. Ceux-ci notifiaient à l'exarque la mort du pape. Après les funérailles et un jeûne de trois jours, on procédait à l'élection, à laquelle assistaient le clergé, les principaux de la ville, le peuple et les soldats établis à Rome pour défendre l'Italie contre les Lombards. On faisait ensuite part de l'élection à l'empereur, dont on attendait la confirmation. On en écrivait à l'exarque, aux juges, à l'archevêque et à l'apocrisiaire de Ravenne, pour les prier de s'intéresser auprès du prince en faveur de celui qui avait été élu. Après l'agrément de l'empereur, le pape élu était ordonné auprès de la confession de S. Pierre; il y prononçait sa profession de foi, et l'envoyait à toutes les églises. L'obligation où l'on était d'attendre que l'élection fût confirmée par l'empereur, rendit les

La
Nouvelle
forme de l'é-
lection des
papes.

Pagi ad Bar.
Anast. in
Agathone.

vacances du Saint-Siège beaucoup plus longues qu'elles n'avaient été auparavant.

AN 554.

LI.
Progrès de
Bucelin et de
Leutharis.

[Agath. l. 2,
p. 35, 36 et
37.]

Theoph. p.
192.

Marc. chr.

Anast. p. 64.

Hist. misc. l.

16, ap. Mur.

rat. t. 1, part.

1, p. 107.

Après avoir raconté le plus succinctement qu'il nous a été possible ce qui concerne la condamnation des trois chapitres, il faut reprendre la suite des affaires d'Italie. Au commencement du printemps de l'année 554, Narsès, qui avait passé l'hiver à Rome, y rassembla ses troupes, et pour les tenir en haleine jusqu'à l'ouverture de la campagne, il les occupait aux exercices militaires. Il avait rappelé auprès de lui celles qui gardaient les défilés de l'Apennin, parce que les ennemis, au lieu de prendre la route de Rome, s'étaient approchés du golfe Adriatique, et, traversant l'Émilie, la Flaminie et le Picénum, s'étaient avancés jusque dans le pays des Samnites, désolant tout sur leur passage. Arrivés dans cette contrée, ils se partagèrent. Bucelin, ayant pris avec lui les meilleures troupes, ravagea la Campanie, la Lucanie, le pays des Brutiens, et pénétra jusqu'au détroit de Sicile¹. Leutharis mit à feu et à sang l'Apulie et la Calabre jusqu'à Otrante. Les Français, faisant profession du christianisme, épargnaient les églises; mais les Allemands, encore païens, après les avoir pillées les détruisaient de fond en comble. D'ailleurs les deux peuples, également sanguinaires, ne laissaient après eux que des cendres et des cadavres. Les chaleurs de l'été commençaient à se faire sentir, et les Allemands, chargés de butin, ne les supportaient qu'avec peine : ce qui détermina Leutharis à retourner au-delà des Alpes. Il conseillait à son frère de prendre le même chemin, et d'emporter en Allemagne

¹ Μέχρι τοῦ πορθμοῦ τῆς Σικελίας.
Agath. l. 2, p. 39. Grégoire de Tours,
l. 3, c. 32, dit même qu'il passa en

Sicile. *Deinceps verò Buccellinus Siciliam occupavit, de qua etiam tributa exigens, regi transmisit.* — S. M.

les dépouilles de l'Italie, sans s'exposer au risque de les perdre dans la guerre, dont les succès sont toujours incertains. Mais Bucelin fut retenu par le serment qu'il qu'il avait fait aux Goths de combattre les Romains, et par l'espérance de la royauté dont les Goths flat-
taient son ambition ¹.

Leutharis partit, après avoir promis à son frère de lui envoyer des secours, dès qu'il aurait mis son butin en sûreté. Il côtoyait la mer Adriatique ², et étant ar-
rivé près de Fano, il détacha trois mille hommes pour aller à la découverte. Artaban et Uldach ³ étaient alors dans Pisaure ⁴ avec quelques troupes de Huns et de Romains ⁵. Dès qu'ils aperçurent les Allemands, ils sor-
tirent sur eux en bon ordre, les taillèrent en pièces, en précipitèrent une partie dans la mer, et mirent le reste en fuite. Ceux-ci portèrent l'alarme dans le camp de Leutharis, qui rangea ses troupes en bataille. Les prisonniers qu'il traînait en grand nombre profitèrent du moment pour s'échapper, emportant avec eux tout ce qu'ils purent du butin. Artaban et Uldach, ne se sentant pas assez forts pour hasarder un combat contre toute l'armée ennemie, se contentèrent de leur avan-
tage, et se renfermèrent dans Fano. Leutharis, qui se hâtait de sortir de l'Italie, se rapprocha de l'Apennin ⁶,

LII.
Destruction
de l'armée
de Leutha-
ris.

Agath. l. 2,
p. 37 et 38.
Paul. Diac.
de gest.
Lang. l. 2,
c. 2.
Greg. Tar.
hist. Franc.
l. 3, c. 3a.

¹ ὅτι αὐτὸν ἐκείνοι ἐθώπευον βασι-
λία σφῶν ἀναδείξειν, ὡς ἐπιβρῦλλετο,
ἰδοὺ οἱ μεντεῖα εἶναι, καὶ τὰ ξυγκρί-
ματα διασφύγον. Καὶ ὁ μὲν τούτων δὴ
ἴκεν, ἑμενέ τε αὐτοῦ, καὶ τὰ εἰς τὸν
πόλεμον ἐκρηγύετο. Agath. l. 2, p. 37.
— S.-M.

² Τὸν Ἰόνιον κόλπον, *le golfe ioni-
que*, selon Agathias, l. 2, p. 38.
— S.-M.

³ Ce général était Hun de nais-
sance. Οὐλδάρχης ὁ Οὐνός. — S.-M.

⁴ Actuellement Pésaro, sur le
bord du golfe adriatique, dans le
duché d'Urbino. — S.-M.

⁵ Ἄμα στρατεύματι Ῥωμαϊκῷ τε
καὶ Οὐννικῷ. Agath. l. 2, p. 37. —
S.-M.

⁶ Agathias, l. 2, c. 38, par igno-
rance ou volontairement, altère,

pour éviter les sables et les lagunes du rivage. Ayant passé le Pô¹, il arriva enfin à Cénéta², ville de la Vénétie, qui appartenait aux Français. Il avait perdu une grande partie de son butin; mais ce qui l'affligea davantage, fut une peste meurtrière, qui fit périr en peu de jours tous ses soldats, et qui fut regardée comme le juste châtiment de leurs sacrilèges. Le général expira dans un accès de rage, poussant des hurlements affreux, et se déchirant lui-même avec les dents³.

LIII.
Bucelin
marche pour
livrer ba-
taille.

Agath. l. 2,
p. 39, 40 et
41.

Marc. Chr.
Paul. Diac.
de gest.
Lang. l. 2, c. 2.
Mar. Avent.

Les maladies faisaient aussi beaucoup de ravage dans l'armée de Bucelin. Les soldats, faute d'autres subsistances, se nourrissaient de raisins, et la dysenterie en emportait un grand nombre. Bucelin résolut de combattre avant que de les voir tous périr, et prit le chemin de la Campanie. Il vint camper près de Capoue sur le Casilin⁴, rivière ainsi nommée d'une ancienne ville qui ne subsistait plus. Le poste était avantageux⁵:

comme il arrive souvent aux Grecs, le nom de l'Apennin, qu'il donne sous [la forme Ἀπινάιος, *Apinæus*; ailleurs il l'appelle Ἀπινναῖος, *Apinnæus*. — S.-M.

¹ Il passa ce fleuve avec peine, selon Agathias, l. 2, p. 38, μόλις τὸν Πάδον ἐπεραιούντο. — S.-M.

² Κενετὰ, dans Agathias, l. 2, p. 38, *Ceneta*, dans les auteurs latins. On l'appelle à présent *Céneda*; elle est dans le Trévise, l'une des provinces de l'ancienne république de Venise. — S.-M.

³ Selon Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 2, il mourut entre Vérone et Trente, non loin du lac *Benacus*, qui est le lac de Garde. *Francorum dux nomine Leutharius, Buccellini germanus, dum multâ prædâ onustus*

ad patriam cuperet reverti, inter Veronam et Tridentum, juxta lacum Benacum propriâ morte defunctus est. — S.-M.

⁴ Στρατοπεδεύεται οὐ πόρῳ Καπούης τῆς πόλεως, ἀμφὶ τὰς ὄχθας τοῦ Κασουλίνου ποταμοῦ. Agath. l. 2, p. 39. Cette rivière descend de l'Apennin et se jette dans la mer Tyrrhénienne. Ce fleuve s'appelait ordinairement dans l'antiquité *Fulturnus*, actuellement *Folturno*. — S.-M.

⁵ Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 2, donne le nom de *Tannetum* au lieu où les Francs furent vaincus par Narsès. *Buccellinus in loco, cui Tannetum nomen est, gravi bello à Narsete superatus, extinctus est.* Il est impossible d'indiquer précisément la position de cet endroit. — S.-M.

la droite était bordée de la rivière; il se rendit maître du pont, sur lequel il fit élever une tour de bois, qu'il garnit de ses meilleurs soldats pour défendre le passage. Il environna ses retranchements d'une forte palissade; et comme il avait à sa suite une infinité de chariots, il en fit enfoncer les roues jusqu'au moyeu, ne laissant à son camp qu'une issue assez étroite. Avec ces précautions, il se croyait le maître de ne livrer bataille que lorsqu'il le jugerait à propos. C'était pour lui un triste présage de ne point voir arriver les troupes que son frère avait promis de lui envoyer. Mais cette inquiétude ne lui ôtait pas le courage : il se flattait d'être en état de vaincre sans aucun secours, se voyant encore suivi de trente mille hommes, au lieu que Narsès en avait à peine dix-huit mille. Plein de confiance, il ne cessait d'encourager ses troupes : *Nous n'avons encore, disait-il, que parcouru l'Italie; c'est sur ce champ de bataille que nous allons en prendre possession : elle est à nous, si nous avons du cœur. Songez que fuir en cette rencontre, c'est courir à la mort : vous n'avez de ressource que dans la victoire.* Animés par ces paroles et par leur propre valeur, les Allemands et les Français se préparaient avec ardeur à un combat, dont le succès devait les rendre maîtres de la plus belle contrée de l'univers. On ne voyait dans tout le camp que fourbir des épées et des javelots, aiguiser des haches à deux tranchants, ajuster des boucliers. C'était-là toute leur armure; ils ne faisaient usage ni d'arcs, ni de frondes, ni d'aucune sorte de traits. Ils ne connaissaient d'armes défensives que le bouclier et le casque¹; encore la plupart avaient-ils la

¹ Ils ne connaissent, dit Agathias, l. 2, p. 40, ni les cuirasses, ni les

tête nue¹, ainsi que le corps jusqu'à la ceinture : le reste était couvert d'un caleçon de toile ou de cuir qui leur tombait jusqu'aux pieds. Leurs javelots², d'une grandeur médiocre, pouvaient également être lancés et tenus à la main. Cette arme était l'invention de l'industrie la plus meurtrière. Le bois, presque revêtu de lames de fer, résistait à tous les efforts qu'on aurait faits pour le rompre ou le trancher. Au-dessous de la pointe, sortaient des crochets fort aigus en forme de hameçons recourbés vers le bas, en sorte qu'on ne pouvait le tirer du corps sans déchirer cruellement la partie blessée. Si le javelot s'enfonçait dans le bouclier, le soldat accourait aussitôt, et mettant le pied sur la hampe qui traînait à terre, il faisait baisser le bouclier ; voyant alors son ennemi à découvert, il lui fendait la tête de sa hache ou le perçait d'un autre javelot³.

LIV.
On se pré-
pare à la ba-
taille.

[Agath. l. 2,
p. 41, 42, 43.]

Narsès vint camper de l'autre côté de la rivière vis-à-vis des ennemis, et les deux armées demeurèrent quelque temps en présence, se rangeant tous les jours en bataille, sans en venir aux mains. L'espérance, la crainte, et tous ces mouvements incertains qui s'élèvent et se détruisent tour à tour à la vue d'un grand et illustre péril, agitaient également les deux partis. Toute l'Italie en suspens attendait le moment fatal qui devait décider de son sort⁴. Cependant les troupes de Bucelin

caenides (sorte de bottines ou de jambarts de guerre). *Θωράκων μὲν γὰρ καὶ κνημίδων ἀγνώτες πυγχνόουσιν ὄντες.* — S.-M.

¹ *Τὰς δὲ κεφαλὰς οἱ μὲν πλείστοι ἀσκεπεῖς ἔχουσιν.* Agath. l. 2, p. 40. — S.-M.

² *Τὰ ἐπιχώρια δόρατα οἱ ἀγῶνες.* Agath. l. 2, p. 40. — S.-M.

³ Ces détails curieux sur l'armure et sur la manière de combattre des Français, se trouvent fort au long dans l'histoire d'Agathias, l. 2, p. 40 et 41. — S.-M.

⁴ *Τὰ δὲ τῆς Ἰταλίας πολιέματα, μετέωρα ἦν ἅπαντα καὶ δεδομημένα, ἐφ' οὓς ἂν καὶ χωρήσουεν ἀμφιγυνοῦντα.* Agath. l. 2, p. 41. — S.-M.

subsistaient aux dépens des contrées voisines, qu'elles pillaient en liberté. Chanarange¹ fut chargé d'arrêter ces ravages : c'était ce même Arménien qui, six ans auparavant, avait montré tant de témérité dans la conjuration d'Arsace. Depuis qu'il servait sous Narsès, il avait joint la réflexion et la prudence à sa hardiesse naturelle; et il paraît par son exemple et par celui de Dagisthée, que ce grand capitaine avait l'art d'épurer les bonnes qualités de ses subalternes, et d'en corriger les excès. Chanarange, à la tête d'un détachement de cavalerie, surprit un grand convoi, et tailla l'escorte en pièces. S'étant saisi de tous les chariots, il en fit avancer un chargé de foin sec, jusqu'au pied de la tour de bois qui défendait le pont, et y mit le feu. La flamme gagna bientôt la tour, et força les ennemis de l'abandonner : ce qui rendit les Romains maîtres du passage. Les Allemans, outrés de dépit, courent aux armes, et demandent le combat, malgré les devins de leur nation, qui leur défendaient de rien entreprendre ce jour-là². Narsès fait aussi prendre les armes à ses soldats et passe le fleuve. Au moment qu'il sortait du camp, on lui annonça qu'un capitaine hérule, des plus distingués³, venait de tuer un de ses domestiques pour une faute légère; il s'arrêta aussitôt, et donna ordre d'amener devant lui le meurtrier : *Ce serait, dit-il, attirer la colère de*

¹ Il avait rang de tribun dans l'armée romaine. Χαναράγγης δέ τις ἀνὴρ Ἀρμένιος, ἐνθριβήντο μὲν τοῖς Ῥωμαῖοις ταξίρχους. Agath. l. 2, p. 41. Le nom de Chanarange servait à désigner une des premières dignités de la cour de Perse. Voyez t. 7, p. 330, not. 3, liv. xxxviii, § 66. — S.-M.

² Ταῦτα προσηρπυμένον αὐτοῖς ὑπὸ

τῶν Ἀλαμανικῶν μόντων, μὴ θεῖν ἐκείνης τῆς ἡμέρας διαμάχεσθαι. Agath. l. 2, p. 42. Le même historien les désigne un peu plus loin par les mots, τῶν Ἀλαμανικῶν χρησιμολόγοι. — S.-M.

³ Ἐρουλός τις ἀνὴρ οὐ τῶν πολλῶν παρ' αὐτοῖς καὶ διαλασθάνοντων, ἀλλ' εὐπατρίδης ἐν τοῖς μέγιστα καὶ ἀρίστη- λος. Agath. l. 2, p. 42.—S.-M.

Dieu sur nos têtes, que de combattre sans avoir puni ce forfait. Comme le Barbare, loin de se repentir de son crime, s'en glorifiait avec audace, soutenant hautement qu'il était le maître de la vie de ses gens, et qu'il traiterait de même ceux qu'il jugerait à propos, Narsès le fit tuer en sa présence. Une si prompte justice révolta les Hérules : ils jettent leurs armes, et refusent d'aller au combat. Narsès, sans s'inquiéter de leur mutinerie, se tourne vers ses soldats, en disant : *Qui veut vaincre me suive*, et en même temps il marche à l'ennemi. Sindual, chef des Hérules¹, faisant réflexion qu'il allait se couvrir de honte, lui et sa nation, et que leur colère ne paraîtrait qu'une poltronnerie déguisée, envoya prier Narsès de les attendre. Narsès répondit qu'il ne les attendrait pas ; mais que s'ils voulaient le joindre, il leur assignerait leur place.

LV.
Disposition
des deux ar-
mées.

[Agath. l. 2,
p. 43, 44.]

Lorsqu'il fut arrivé au lieu qu'il avait choisi pour champ de bataille, il fit halte, et rangea son armée, l'infanterie au centre, la cavalerie sur les ailes. Il prit son poste à l'aile droite avec sa maison, commandée par Zandalas². Les flancs de l'armée étaient appuyés contre deux petits bois, derrière lesquels il posta Valérien et Artaban, suivis de leurs escadrons, avec ordre de tourner le bois, et de charger l'ennemi en flanc, lorsque le combat serait engagé. En avant de l'infanterie était un grand corps de fantassins armés de pied en cap, qui formaient la tortue³ : on nommait ainsi un bataillon carré, dont toutes les faces et la partie su-

¹ Σίνδουαχ ὁ τῶν Ἑρούλων ἡγέμων.
Voyez ci-dev. § 40, p. 277. — S.-M.

² Ζανδαλᾶς ὁ τῶν ὀπαδῶν ἐπιστάτης.
Agath. l. 2, p. 43. — S.-M.

³ Ἐμπροσθεν γὰρ ἐπὶ τοῦ μεταώπου

οἱ πρωτοστάται θώρακας ποδῆρας ἐνημμένοι καὶ κράνη καρτερώτατα, τὸν συνασπισμὸν ἐπεποιήντο. Agath. l. 2, p. 43. — S.-M.

périeure étaient couvertes de boucliers serrés les uns contre les autres, en sorte qu'il semblait être une masse solide et impénétrable. Les troupes légères, telles que les tireurs d'arcs et les frondeurs, se tenaient à l'arrière-garde, attendant le signal pour se couler dans les intervalles, et venir faire leur décharge. Il avait réservé une place pour les Hérules, au centre de l'armée. Deux Hérules, qui avaient passé du côté des ennemis au moment de la mutinerie, et qui ne savaient pas qu'elle fût calmée, les excitaient à combattre sans délai; les assurant que leur nation s'était séparée, et que tout était en désordre parmi les Romains. Bucelin n'eut pas de peine à croire ce qu'il souhaitait : persuadé qu'il allait tout renverser du premier choc, il fondit rapidement sur l'ennemi. Le centre de son armée se terminant en pointe, et s'élargissant par la base, formait ce qu'on appelait *tête de porc*¹. Les ailes, qui avaient beaucoup plus de profondeur, s'écartaient l'une de l'autre de plus en plus à mesure qu'elles se prolongeaient en arrière, en sorte qu'elles laissaient entre elles un grand vide.

La première attaque des Français et des Allemands fut terrible. Ils percèrent à coups de haches le bataillon avancé, traversèrent la première ligne par l'espace réservé aux Hérules, qui n'étaient pas encore arrivés, renversèrent la seconde ligne, et, sans faire beaucoup de carnage, pénétrèrent jusqu'à la queue. Quelques-uns de leurs soldats coururent au camp de Narsès pour

LVR.
Bataille du
Casilin.

[Agath. l. 2,
p. 44, 45 et
46.]

¹ Σὺς κεφαλὴ. Cet ordre de bataille s'appelait aussi le coin, *cuneus*. Il présentait, comme le dit Agathias, l. 2, p. 44, pour en donner une idée, la forme d'un delta. Ἦν δὲ αὐτοῖς ἡ ἰδέα τῆς παρατάξεως, σίονει ἑμ-

βολον. Διελθὼν γὰρ ἰώκει. Cette manière de disposer les troupes pour l'attaque était depuis long-temps en usage chez tous les peuples barbares de l'ancienne Germanie.—S.-M.

le piller. Les Romains aguerris par un long usage cédèrent à cette fougue, sans s'effrayer ni rompre leurs rangs; et le général, toujours de sang-froid au milieu des périls et du tumulte des batailles, dut à sa présence d'esprit une victoire qui semblait être désespérée. Par les ordres qu'il donna, les ailes se replièrent sur les ennemis qui traversaient l'armée et qui furent obligés de se partager dos à dos, pour faire face à droite et à gauche¹. Cette disposition fit naître à Narsès une idée tout-à-fait nouvelle et singulière. Les cavaliers romains de chacune des ailes, posés derrière une ligne de fantassins, accablaient sans cesse les ennemis par des décharges meurtrières; mais ils ne tiraient pas sur ceux qu'ils avaient en face; les flèches qui partaient des deux ailes se croisaient sur la tête des ennemis, et allaient percer à dos ceux qui faisaient face à l'aile opposée. Cette opération était facile à des cavaliers qui, n'ayant devant eux que des fantassins, découvraient aisément ceux qui leur tournaient le dos, et tiraient sur eux par-dessus ceux qu'ils avaient en tête. Les Allemands et les Français occupés à combattre l'infanterie romaine se sentaient percer par derrière sans voir d'où leur venaient ces coups; il en tombait à la fois des rangs entiers, et leur nombre était déjà fort diminué; lorsque Sindual arriva à la tête de ses Hérules. Il rencontra d'abord les soldats qui allaient piller le camp, et qui, sur le rapport des deux déserteurs, s'imaginaient que les Hérules venaient se joindre à eux. Mais Sindual les détrompa bientôt en fondant sur eux, taillant en pièces les uns, et poussant les autres dans

¹ Elles firent une manœuvre que les tacticiens, et τακτικοί, appe-

laient ἐπιστάσιον διαποσθῆαι, selon Agathias, l. 2, p. 44. — S.-M.

le fleuve, où ils se noyèrent. S'étant joint ensuite aux Romains, il enfonça ce qui restait des deux lignes qui coupaient l'armée, et regagna le terrain qui lui était destiné. Par tant d'heureux efforts, les troupes romaines se rejoignirent, et se retrouvèrent au même état où elles étaient au commencement de la bataille. Elles continuèrent de pousser les Barbares entièrement rompus, et qui ne combattaient plus que par pelotons. Dans cet affreux désordre, ils étaient exposés à tous les coups; les flèches, les javelots, les épées en faisaient un horrible carnage; la cavalerie les enveloppait; Valérien et Artaban leur fermaient la retraite; tous tombaient sous le fer ennemi, ou périssaient dans le fleuve où la terreur les précipitait. Bucelin fut tué en combattant. Jamais victoire ne fut plus complète : si l'on en croit Agathias, de trente mille hommes il n'en échappa que cinq¹; et les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes, qui furent tués dans le premier choc. Il n'y eut pas un Romain qui ne donnât des preuves d'une valeur héroïque. Entre les auxiliaires, Aligerne se signala. Sindual et ses Hérules méritèrent par leur valeur que Narsès oubliât leur première désobéissance. Mais c'était à Narsès que les vainqueurs rapportaient toute leur gloire : ils l'admiraient comme un génie créateur, qui gouvernait à son gré le destin des batailles, et qui savait faire naître la victoire du sein même du désordre.

Les Romains, après avoir enterré leurs morts, recueilli les dépouilles et les armes des ennemis, pillé leur camp et détruit leurs retranchements, retour-

LVII.
Suites de la
bataille.

[Agath. l. 2,
p. 47 et 48.]

¹ Οὐδεὶς ὅστις τῶν Γερμανῶν ἐς τὰ ἀνδρῆς, κ. τ. λ. Agath. l. 2, p. 46.
πάρηκεν ἐνὸς ἡμέρας, ὅτι μὴ πέντε —S.-M.

nèrent à Rome chargés de butin, couronnés de fleurs, chantant des airs de victoire¹, et conduisant au milieu d'eux leur général comme en triomphe. Ce fut alors qu'ils apprirent la destruction totale de l'armée de Lœutharis. Le peuple, qui s'abandonne sans réserve à la joie comme à la tristesse, ne pouvait se rassasier de fêtes, de jeux, de spectacles. Il se figurait qu'il ne restait plus d'ennemis, et que l'Italie, théâtre d'une guerre sanglante depuis dix-neuf ans, allait devenir à jamais le séjour de la paix et de l'abondance. Les soldats se livraient avec tout l'emportement militaire à ces divertissements tumultueux : mais Narsès les rappela bientôt à la sévérité de la discipline. Ce général infatigable ne s'endormait pas entre les bras de la victoire; il savait que les fruits des exploits guerriers ne se conservent que par l'activité qui les a produits.

LXVIII.
L'empereur
donne ordre
au gouver-
nement d'I-
talie.

Pragmat.
Justiniani.
Gruter. in sc.
p. 161, n° 1
et 2.
Murat. Ann.
Ital. t. 3, p.
145.

Quoiqu'il eût détruit en Italie la puissance des Goths et les espérances des Français, il lui restait encore beaucoup à faire pour y rétablir le bon ordre et la tranquillité. Il fallait relever les ruines dont cette vaste contrée était couverte; remédier aux désordres d'une longue guerre; réduire à l'obéissance le reste des Goths dispersés depuis leur défaite; arracher aux Français les conquêtes dont ils étaient en possession au-delà du Pô. Il donna ses ordres pour réparer les murailles des villes et les monuments publics de première utilité. Deux magnifiques inscriptions, qu'on lit encore sur le pont Salaro à une lieue de Rome², nous ap-

¹ Agathias rapporte, l. 2, p. 47, quelques vers de circonstance qui furent faits à l'occasion de la défaite des Francs sur les bords du Casilin. On les retrouve dans Constantin

Porphrogénète, de them. l. 2, c. 11. — S.-M.

² Il s'agit ici non de deux inscriptions, mais plutôt d'une grande inscription partie en prose, partie en

prennent que Narsès rétablit ce pont détruit par Totila. Il fit exécuter le règlement que l'empereur avait accordé à la prière de Vigile, lorsque ce pape était parti de Constantinople pour retourner en Italie : c'est ce qu'on appelle la pragmatique de Justinien; elle se trouve à la suite des Nouvelles : elle est datée du 13 août de la vingt-huitième année du règne de ce prince, c'est-à-dire, de l'an 554, et adressée au chambellan Narsès, et à Antiochus, préfet du prétoire d'Italie. En vertu de cet édit, les lois de Justinien devinrent la règle des jugements. On ouvrit à Rome des écoles publiques de philosophie, de médecine, de jurisprudence et de belles-lettres, et on rétablit les gages des professeurs fondés par Théodoric, mais dont le payement avait été interrompu pendant la guerre. Les actes de Théodoric, d'Athalaric, d'Amalasonte et de Théodat furent ratifiés; l'édit ne parle point de Vitigès; mais toutes les dispositions de Totila furent cassées et abrogées; il est traité de tyran, sans doute parce que l'empereur prétendait avoir acquis un nouveau droit sur l'Italie par la cession de Vitigès et par celle d'Éraric.

vers. La voici: *Imperante D. N. piissimo ac triumphali semper Justiniano, p. p. Aug. ann. XXXVIII, Narses vir gloriosissimus ex præposito sacri palatii ex cons. atque patricius post victoriam gothicam ipsis eorum regibus celeritate mirabili conflictu*

publico superatis atque prostratis libertate urbis Romæ ac totius Italiæ restituta pontem viæ Salaris usque ad aquam a nefandissimo Totila tyranno destructum purgato fluminis alveo in meliorem statum, quam quondam fuerat renovavit.

Quam bene curvati directa est semita pontis ,

Atque interruptum continuatur iter ,
Calcamus rapidas subjecti gurgitis undas ,

Et libet iratæ cernere murmur aquæ.

Ite igitur, faciles per gaudia vestra, Quirites,

Et Narsim resonans plausus ubique canat

Qui potuit rigidas Gothorum subdere mentes ,

Hic docuit durum flumina ferre jugum.. — S.-M

Il est ordonné que les dommages causés aux habitants soient réparés autant qu'il est possible, et que les années de la guerre ne soient point comptées pour acquérir la prescription de trente ou de quarante ans. Justinien recommande au pape et au sénat l'inspection des poids et des mesures; il corrige les abus sur le cours des monnaies, il règle les impôts, il défend aux gens de guerre de se mêler des jugements civils. Quoique Narsès employât tous ses soins pour rendre à Rome son ancien lustre, cependant le siège du gouvernement fut fixé à Ravenne, à cause de sa situation. Ce fut ainsi que le royaume des Goths prit fin en Italie. Il avait subsisté soixante ans, à compter depuis que Théodoric s'était rendu maître de Ravenne. C'est mal-à-propos que le nom des Goths est décrié auprès du vulgaire. Cette nation illustre, après avoir subjugué l'Italie par sa valeur, méritait de s'en faire aimer par son humanité et par sa justice. Les Goths traitèrent les vaincus comme leurs frères; ils ne changèrent rien aux magistrats, aux lois, aux coutumes des Romains. Ils leur permirent même des relations de déférence et de respect avec leurs anciens maîtres. Quoique attachés à l'arianisme, la plus intolérante de toutes les sectes, ils ne furent point persécuteurs. Cependant, cette différence de religion fut l'unique cause qui fit souhaiter aux Italiens de changer de maîtres : ils en changèrent, et ne furent pas long-temps sans se repentir. Dans une suite de huit rois, les Goths avaient eu deux héros, Théodoric et Totila : l'un avait conquis l'Italie sur un guerrier fameux et redoutable; l'autre, avec le même génie, la perdit par les succès inespérés d'un général dont les talents avaient été inconnus jusqu'alors.

Sept mille Goths s'étant réunis, se jetèrent dans Compsa, aujourd'hui Conza, ville du pays nommée Principauté ultérieure. La place était très-forte, et située sur une montagne escarpée. Résolus de s'y bien défendre, ils avaient à leur tête Ragnaris¹, Hun de nation², guerrier aussi rusé qu'intrépide, très-propre à gagner le cœur de la multitude, et passionné pour la gloire. Il avait formé le dessein de rassembler tous les Goths répandus en Italie, et de renouveler la guerre. Narsès, pour étouffer l'incendie qui menaçait de renaître, marcha lui-même à Compsa³; et comme la place était inaccessible à une armée, il l'environna d'un blocus. Les assiégés, bien fournis de vivres, passèrent l'hiver à faire sur les Romains de fréquentes sorties pour les forcer à se retirer : mais la vigilance du général rendait inutiles tous leurs efforts. Au printemps, comme ils s'ennuyaient d'être si long-temps renfermés, Ragnaris proposa une entrevue à Narsès, et s'y rendit avec une escorte peu nombreuse. Mais Narsès voyant que ce Barbare, enflé d'un vain orgueil, ne proposait que des conditions déraisonnables, rompit la conférence et se sépara sans rien conclure. Ragnaris, plein de rage et de dépit, n'était pas encore éloigné d'une portée de trait, lorsqu'ayant bandé son arc, et se tournant tout-à-coup, il tira sur Narsès qu'il n'atteignit pas. Sa perfidie fut punie sur-le-champ : les

LIX.
Prise de
Compsa.

Agath. l. 2,
p. 49, 50.

¹ Ce Ragnaris était le général qui commandait dans Tarente pour Totila, et qui avait refusé de rendre cette place à Pacurians, malgré la capitulation qu'il avait conclue avec lui. Voyez ci-dev. § 27, p. 260. — S.-M.

² Il appartenait, dit Agathias, l. 2, p. 49, à la race des Huns, appelés

Victors, ἐκ τῶν Βιττόρων καλουμένων. Il ajoute Οὐννικὸν δὲ τὸ ἔθνος οἱ Βιττόροι. Je pense que ce nom est corrompu, et qu'il s'agit ici des peuples huns, appelés réellement *Ouitigours* ou *Vitigours*, Οὐτίγουροι ou même Βιτιγούροι. — S.-M.

³ Καμψα. — S.-M.

gardes de Narsès firent sur lui une décharge de flèches, dont il fut mortellement blessé. Il mourut deux jours après, et les assiégés se rendirent à condition d'avoir la vie sauve. Narsès, pour les éloigner de l'Italie, les envoya tous à l'empereur.

LX.
Conquête de
l'Italie ache-
vée.

Agath. l. 2,
p. 51.

Mar. Avent.

Greg. Tur.

Hist. Franc.

l. 9, c. 20,

l. 10, c. 3.

Ruinart, ad

Greg. Tur.

l. 4, c. 9.

Vales. rer.

Fr. l. 8, p.

428 et seq.,

465 et seq.

Murat. Ann.

Ital. t. 3, p.

448, 453.

Pagi ad Bar.

La réduction de Compsa termina la conquête, et Narsès gouverna l'Italie pendant treize ans sans aucun titre nouveau. Ce fut Longin, son successeur en 567, qui porta le premier le nom d'exarque. Comme les Français, qui depuis quelques années possédaient plusieurs places dans la Ligurie et la Vénétie, avaient fourni des troupes à Leutharis et à Bucelin, Narsès envoya pour les déloger un détachement qui fut défait. Les Français poursuivirent les vaincus jusqu'au-delà du Pô, et firent un grand ravage¹. Mais Narsès les battit à son tour, et les força d'abandonner ce qu'ils possédaient entre le Pô et les Alpes². Cependant on voit encore, peu de temps après, Clotaire maître de quelque portion de cette contrée³; et lorsque les Lombards s'y établirent, ils payèrent tribut aux rois de France⁴. Pour ce qui est des Goths, ils ne furent pas

¹ Ce fait se trouve indiqué d'une manière assez obscure dans la chronique de Marius, évêque de Lausanne, qui s'exprime ainsi sous l'an 556 : *Eo anno exercitus Francorum reipublicæ Romanæ exercitum vastavit; atque effugatum devastavit; cum illis et divitiis multis abductis*. Recueil des hist. de France, t. 2, p. 17. — S.-M.

² Ceci est encore rapporté d'une manière très-brève dans le même auteur qui dit, *eo anno (556) exercitus reipublicæ, resumptis viribus, partem Italiæ quam Theudebertus rex adquisierat, occupavit*. — S.-M.

³ Clotaire II refusa de fournir les troupes que Félix, ambassadeur de Childebert II roi d'Anstratie, lui demandait contre les Lombards, qui avaient usurpé la portion de l'Italie que son père y possédait. *Adjecti Felix: dit Grégoire de Tours, l. 9, c. 20, deprecatur etiam pietatem vestram, ut ei solatium contra Langobardos tribuatis, qualiter expulsi de Italia, pars illa quam genitor suus vindicavit vivens, ad eum revertatur*. — S.-M.

⁴ Grégoire de Tours donne, l. 10, c. 3, un récit assez détaillé de l'ex-

ous chassés d'Italie. Ceux qui se soumirent à l'empereur, et qui lui jurèrent fidélité, eurent la permission d'habiter dans les lieux où ils avaient fixé leur demeure. Mais la Vindélicie¹ fut à jamais perdue pour l'empire. Elle fut occupée par les Bavaois, nommés alors Baioares², qui descendaient des anciens Boïens établis en Germanie. Ils s'étaient joints aux Allemans contre Clovis, et ayant été vaincus avec eux à Tolbiac, ils restèrent soumis à ce prince, et après lui aux rois de la France Austrasienne³. Lorsque Théodebert se fut emparé de la Vindélicie, il y fit passer les Bavaois, qui s'emparèrent encore d'une partie du Norique. Ce fut alors que ce pays prit le nom de Bavière. La contrée qu'ils habitaient auparavant, au-delà de la rivière du Lech, fut laissée aux Allemans : c'est la Souabe d'aujourd'hui. Justinien, occupé du recouvrement de l'Italie, négligea le soin de la Vindélicie; et l'invasion des Lombards assura aux Bavaois la possession de cette contrée. Ils étaient gouvernés par des ducs, qu'ils choisissaient eux-mêmes, et l'élection devait être confirmée par le roi des Français, qui pouvait les destituer. Ces ducs étaient cependant souverains, et avaient droit de vie et de mort sur leurs sujets⁴. Théodebalde, roi

pédition que les Francs, sujets de Gontran et de Childeberr, firent en Italie contre les Lombards en l'an 590; expédition dont le but était de rétablir la suprématie des Francs dans l'Italie supérieure. Voyez t. 10, liv. XII, § 17 et suiv.—S.-M.

¹ On peut voir, pour ce qui concerne l'origine du nom de la Vindélicie, ce que j'ai dit de l'antiquité des Vandales, t. 5, p. 263, not. 1, liv. XXVII, § 47.—S.-M.

² *Baioarii*.—S.-M.

³ On possède encore le recueil des lois qui furent données à cette nation par les rois francs; il a été publié dans la collection des lois barbares.—S.-M.

⁴ Du Buat dans son *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, t. XI, discute les origines de la nation bavaoise et la suite de ses premiers princes. Les ducs bavaois, souvent héréditaires, étaient tous tirés d'une

d'Austrasie¹, étant mort² cette année ou la suivante, sa veuve Valdrade, fille de Clotaire, épousa le duc de Bavière³.

LXI.
Les Romains
rentrent en
Espagne.
Greg. Tur.
Hist. Franc.
l. 4, c. 8.
Isid. chr.
Goth.
Paul. Diac.
de gest.
Lang. l. 3,
c. 26.
Mariana,
hist. Hisp.
l. 5, c. 9.
l. 6, c. 4.
Vales. rer.
Fr. l. 8, p.
440 et seq.

Il s'offrit dans le même temps à l'empereur une occasion de regagner une partie de l'Espagne⁴. Athanagilde s'étant révolté contre Agila, roi des Visigoths, demanda du secours à Justinien, avec promesse de céder à l'empire une grande étendue de pays. Le patrice Libérius partit avec une flotte, à dessein de profiter de ces troubles pour reconquérir l'Espagne. Agila, défait près de Séville par le secours des Romains, s'enfuit à Mérida; et Libérius, selon la convention, demeura maître d'un grand pays qui s'étendait d'une mer à l'autre dans la Bétique et la Lusitanie. Mais les seigneurs visigoths, craignant que les Romains, à la faveur des guerres civiles, ne vinssent à bout de subjuguier toute l'Espagne, comme ils avaient reconquis l'Afrique,

famille nommée *Agilolfingienne*, *Agilolfingorum*, parce qu'elle descendait d'un ancien duc ou roi des Bavaois nommé *Agilolf*. Du Buat regarde cette famille comme étant Varne d'origine. Les Varne venaient des bords de la Baltique. Les ducs bavaois de ces temps sont souvent décorés du titre de rois, par les historiens étrangers. — S.-M.

¹ Qui gouvernait, dit Agathias, l. 2, p. 51, les Francs, voisins de l'Italie. Θεωδίσταδος τὸ μετράχιον, ὃς δὴ τῶν προσκυόντων τὴν Ἰταλίαν Φράγγων ἡγάρται. — S.-M.

² Ce prince valétudinaire, comme le remarquent Procope et Agathias, mourut fort jeune. — S.-M.

³ Il y a ici plusieurs erreurs. Valdrade ou *Walderada*, plus exactement *Waldetrada*, ou *Wuldetrada*, n'était pas fille de Clotaire, mais

elle était née de Wachonis ou Vachès roi des Lombards, et ainsi sœur de Wisegarde, épouse de Théodebert, père de Théodebald. Le témoignage de Paul Diacre, de gest. Lang. l. 1, c. 21, est positif. Après la mort de Théodebald, Clotaire son oncle paternel s'empara de ses états et de sa femme. *Regnum ejus Chlothacharius rex accepit, copulans Wuldetradam uxorem ejus strato suo*. Les clameurs du clergé contraignirent Clotaire à l'abandonner ensuite, *sed increpitus à sacerdotibus, reliquit eam*, et il la donna à Garivald, duc des Bavaois, dans ei Garivaldam ducem. Greg. Tur. l. 4, c. 9. — S.-M.

⁴ *Regnante vero Agilane apud Hispaniam, exercitus imperatoris Hispanias est ingressus, et civitatem aliquas pervasit*. Greg. Tur. l. 4, c. 8. — S.-M.

nerent Agila, et se réunirent tous sous Athanagilde. Celui-ci ne se vit pas plus tôt paisible possesseur, qu'il voulut se défaire de ses alliés¹. Il leur fit une guerre sanglante, où il fut tantôt vaincu, tantôt vainqueur. Libérius courut avec sa flotte toute la côte d'Espagne, fit une descente dans l'Aquitaine, et attaqua Bordeaux, dont il ne put se rendre maître². Les Romains se soutinrent si bien par leur courage, et par les secours qu'ils recevaient d'Afrique, que ni Athanagilde ni ses successeurs ne purent, pendant soixante-dix ans, les chasser du pays. Le duc Francion, qui succéda à Libérius, réduisit la Cantabrie. Il avait commandé en Italie sous Narsès, et il devint ensuite encore plus célèbre, ayant tenu pendant vingt ans dans une île³ du lac de Côme, contre les Lombards. Il fut enfin obligé de la rendre à Autharis, roi de cette nation, après un

¹ *Athanagildus multa bella contra ipsam exercitum postea egit, et cum plerumque devicit; civitatesque, quas male pervaserant, ex parte auferens de potestate eorum.* Greg. Tur. l. 4, c. 8. Isidore de Séville, dans sa chronique des Goths, raconte d'une manière concise et fort obscure le rétablissement de la domination impériale dans une partie de l'Espagne. Il l'exprime ainsi: *Iste (Athanagildus) cum jam dudum sumptis tyrannide Agilam regno privare quæreretur, militum sibi auxilia ab imperatore Justiniano poposcerat, quos postea submovere à finibus regni molitus non potuit, adversus quos huc usque configitur.* Isidore termine en disant que l'établissement militaire des Romains, quoique affaibli par les guerres et diminué considérablement, subsistait cependant encore de son

temps. *Nam frequentibus antea praehis cæsi, nunc verò multis casibus fracti ac diminuti sunt.* Le même historien fait en plusieurs lieux mention des guerres que les rois Visigoths, successeurs d'Athanagilde, firent aux Romains établis en Espagne. A l'époque où Isidore rédigeait sa chronique, les Romains furent vaincus par le roi Sigabot, qui leur enleva plusieurs villes. *De Romanis quoque præsens feliciter triumphavit, et quasdam urbes pugnando subegit.* — S.-M.

² Les auteurs contemporains ne donnent que des notions très-courtes et très-confuses sur ces événements. — S.-M.

³ Cette île est appelée *Amacina*, ou selon quelques manuscrits *Cumacina*, par Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 3, c. 26. — S.-M.

siège de six mois, et obtint une capitulation honorable¹. Ce que l'empire possédait en Espagne s'étendait le long de la mer, et se prolongeait dans les terres jusqu'à Ébora, que les Visigoths fortifièrent pour se défendre contre les courses des Romains. On voit encore dans cette ville deux tours d'une structure très-solide, que la tradition du pays dit avoir été bâties dans ce temps-là. Cette contrée reconquise se divisait en deux provinces, sous le gouvernement de deux patrices. Vers l'an 623, Suinthila, roi des Visigoths, gagna par adresse un de ces gouverneurs, vainquit l'autre, et vint à bout d'éteindre entièrement en Espagne la domination romaine.

LXXII.
Tremble-
ments de
terre.

Agath. l. 2,
p. 52 et 53.
Theoph. p.
194.
Cedr. t. 1,
p. 384, 385.
Hist. misc.
l. 16, ap. Mu-
rat. t. 1, part.
1, p. 109.
Anast. p. 65.
Malala, part.
2, p. 229.
Assem. Bib.
Or. t. 2, p. 89.

Il ne se passait guère d'année que l'Orient ne vit quelque ville ébranlée ou détruite par les tremblements de terre. En 554, le 15 août, il y en eut un terrible qui se fit sentir en des pays très-éloignés l'un de l'autre. Il dura quarante jours à Constantinople, où il renversa quantité de maisons, des églises, des bains publics, une portion des murs de la ville. Grand nombre d'habitants y périrent. On fit dans la suite mémoire annuelle de ce désastre, et tout le clergé allait ce jour-là en procession à l'Hebdome. Nicomédie fut ruinée en grande partie, ainsi que Béryte, qui depuis quelques années avait déjà plusieurs fois éprouvé ce fléau. En attendant qu'elle fût rebâtie, ses écoles de droit, célèbres dans tout l'empire, furent transférées à Sidon. Quelques secousses, quoique assez légères, jetèrent néanmoins une grande allarme dans Alexandrie, parce que la terre ne tremble jamais en Égypte, et que les

¹ *Francio, post sex menses obsidionis suæ, Langobardis insulam tradidit; ipse vero ut optaverat, dimissus*

à rege, cum sua uxore, et suppeltile, Ravennam properavit. Paul. Diac. de gest. Lang. l. 3, c. 26. — S. M.

maisons de cette ville, n'étant bâties que d'un seul rang de briques, pouvaient être aisément renversées. L'île de Cos fut plus maltraitée que les autres pays. La mer s'étant gonflée jusqu'à une hauteur extraordinaire, inonda ses rivages, entraîna les maisons et les habitants. L'intérieur de l'île fut si violemment ébranlé, que de tous les édifices il ne resta sur pied que les cabanes des paysans, construites de terre. L'historien Agathias, qui revenait alors d'Alexandrie à Constantinople, fut témoin de ce malheur. La ville de Cos n'était plus qu'un amas confus de pierres, de terre, de colonnes et de poutres brisées. Toutes les eaux des sources étaient devenues amères comme celles de la mer. Au milieu de ces déplorables ruines, on voyait errer çà et là quelques habitants échappés à la destruction générale, mais pâles et livides, qui semblaient être des cadavres sortant de leurs sépulcres. Il ne restait plus d'autre ornement à cette île célèbre, que la mémoire de sa fameuse école de médecine, et la gloire d'avoir été le berceau d'Hippocrate et d'Apelles. Le 7 septembre, à la troisième heure du jour, l'église de Cyzique s'écroula tout entière pendant qu'on y lisait l'évangile, et servit de tombeau à une foule de peuple.

La corruption des mœurs avait introduit une coutume, qui tenait les femmes publiques enchaînées à la débauche : elles s'engageaient à ceux qui exerçaient ce trafic infâme, et leur donnaient caution qu'elles ne déserteraient pas. Si le repentir leur faisait changer de vie, les cautions payaient la somme stipulée. Justinien avait aboli cet usage criminel ; il avait aussi pros crit ce cautionnement à l'égard des femmes de théâtre, que les lois romaines confondent avec les prostituées. Mais

XXIII.
Loi sur les
comédiens.
Novel. 5r.
Novel. 14.
Cod. l. 5, tit.
4, leg. 29.
Cod. Th. l. 15,
tit. 7, leg. 12.

les maîtres de troupe avaient inventé une autre sorte d'engagement : ils faisaient prêter serment aux comédiennes, qu'elles ne quitteraient pas le service du théâtre; et par scrupule, dit la loi, pour ne pas commettre un parjure, elles continuaient le commerce de prostitution. L'empereur défendit cet abus impie du serment; il condamna ceux qui l'exigeraient à une amende de dix livres d'or au profit de la comédienne qui renoncerait au théâtre. Les magistrats eurent ordre d'y tenir la main, sous peine de payer eux-mêmes cette somme. A leur défaut, les évêques furent chargés de veiller à l'exécution de cette loi, et de s'adresser à l'empereur, s'il était besoin de contrainte.

FIN DU LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

LIVRE XLIX.

- i. Mauvais succès des Romains en Lazique. ii. Mort de Merméroès. iii. Gubazès instruit l'empereur de la mauvaise conduite de ses généraux. iv. Complot contre Gubazès. v. Il est assassiné. vi. Cinquante mille Romains défaits par trois mille Perses. vii. Les Lazes députent à Justinien. viii. Succès de l'ambassade. ix. Massacre de Sotérichus. x. Les Dolomites défaits par les Sabirs. xi. Inutiles propositions de paix. xii. Les Perses et les Romains marchent à la ville de Phasis. xiii. Préparatifs pour la défense. xiv. Attaque de la ville. xv. Stratagème de Martin. xvi. Nouvelle attaque. xvii. Défaites des Perses. xviii. Retraite de Nachoragan. xix. Condamnation des assassins de Gubazès. xx. Les Misimiens se donnent aux Perses. xxi. Les Romains leur font la guerre. xxii. Les Misimiens massacrent les députés des Apsiliens. xxiii. Cruelle vengeance des Romains. xxiv. Réduction des Misimiens. xxv. Justin substitué à Martin. xxvi. Concussions de Jean l'Africain. xxvii. Supplice de Nachoragan. xxviii. Suspension d'armes entre les Perses et les Romains. xxix. Les Tzannes subjugués. xxx. Sédition des Juifs. xxxi. Sédition à Constantinople. xxxii. Tremblement de terre. xxxiii. Peste à Constantinople. xxxiv. Désordres réprimés par l'empereur. xxxv. Ambassades des Avars.—[xxxvi. Leur origine. xxxvii. Leur passage en Europe.]—xxxviii. Alliance des Romains avec les Avars. xxxix. Guerre des Avars contre les Huns et les Antes. xl. Ambassade et origine des Turcs. xli. Les Avars trompés par Justinien. xlii. État de l'empire dans la vieillesse de Justinien. xliii. Incursion des Huns. xliv. Dernier exploit de Bélisaire. xlv. Défaite des Huns. xlvi. Suites de cette défaite. xlvii. Attaque de la Chersonnèse. xlviii. Vaine entreprise des Barbares. xlix. Ils se retirent. l. Zabergan repasse le Da-

nube. LI. L'empereur sème la discorde entre les Huns. LII. Ils se détruisent mutuellement. LIII. Troubles à Constantinople. LIV. Payens punis de mort. LV. Séditions des factions du cirque. LVI. Divers événements. LVII. Négociation pour la paix avec les Perses. LVIII. Articles du traité. LIX. Orgueil du roi de Perse. LX. Pierre essaie de rabattre la fierté d'Isdigunas. LXI. Conclusion de la négociation. LXII. Pieux stratagème d'Anicia. LXIII. Famine à Constantinople. LXIV. Succès de Narsès en Italie. LXV. Conspiration contre Justinien. LXVI. Disgrace de Bélisaire. LXVII. Fable de l'aveuglement et de la mendicité de Bélisaire. LXVIII. Révolte en Afrique. LXIX. Factieux punis. LXX. Divers événements. LXXI. Justinien tombe dans l'hérésie. LXXII. Il persécute les catholiques. LXXIII. Sa mort. LXXIV. Ses funérailles.

JUSTINIEN.

AN 554.
I.
Mauvais
succès des
Romains en
Lazique.
Agath. l. 2,
p. 55-59.

PENDANT que Narsès, toujours suivi de la victoire, travaillait à réduire l'Italie, des généraux d'un mérite fort inférieur continuaient la guerre en Lazique avec différents succès. Martin, Bessas et Buzès ne manquaient ni d'expérience ni de courage. L'empereur leur avait joint depuis peu Justin, fils de Germain, déjà connu par sa valeur. Mais l'activité de Merméroès et la supériorité de ses forces les obligeaient de se tenir sur la défensive. Nous avons laissé ce général à Muchirise¹, où il s'était retiré sur la fin de l'année 551, après avoir essuyé plusieurs échecs. L'année suivante, il marcha vers la forteresse de Téléphis², située à l'en-

¹ Ou plus exactement dans la ville de *Cotatisium*, selon Procope, *de bel. Goth.* l. 4, c. 16. *Cotairis* était, selon Agathias, dans le canton de Mouchi-

rise, ἐς Μουχίριον καὶ Κόταιον τὸ προύριον. Agath. l. 2, p. 56.—S.-M.

² Τήλιφις. La position précise de ce lieu est inconnue. — S.-M.

trée de la Lazique, entre des rochers et des précipices. Les lieux d'alentour étaient couverts de marais profonds et d'épaisses forêts, qui en rendaient l'accès très-difficile. Martin, connaissant l'importance de cette place, s'y était enfermé avec une partie de ses troupes, qui travaillaient avec ardeur à boucher toutes les avenues par de grosses pierres et des abattis d'arbres. Merméroès, n'espérant pas de forcer le passage, eut recours au stratagème. Il se mit au lit, comme s'il eût été dangereusement malade, et passa plusieurs jours sans se laisser voir, même à ses plus intimes amis. Les espions ne tardèrent pas à faire savoir aux Romains, que le général perse était à l'extrémité; et cette nouvelle fit cesser les travaux. Persuadés qu'ils n'avaient rien à craindre d'une armée sans chef, ils ne songèrent plus qu'à se divertir, se répandant sans précaution dans les campagnes d'alentour, comme en pleine paix. La négligence s'accrut encore par le bruit qui courut que Merméroès était mort. Mais dès le lendemain ce général, s'étant montré aux Perses, les fit marcher en diligence; et ne trouvant d'obstacle que dans la difficulté des chemins, il arriva bientôt à la vue de Téléphis. Cette apparition imprévue causa tant de surprise aux Romains, que Martin ne put les retenir : ils abandonnèrent la place, pour aller joindre le gros de l'armée, qui n'était éloignée que d'un mille¹; mais dans un terrain fourré et plein de ro-

¹ A sept stades, selon Agathias, l. 2, p. 58. On y trouvait un marché de vases et d'ustensiles de ménage, proprement de marmites, qu'Agathias désigne par le nom grec *de χυτρῶν πωλητήρια*. Ce que les Latins, ajoute-t-il, appellent *Ollaria*. Ὀλλάρια γὰρ, ὡς ἂν Λατῖνος φήσοι, ἐπωνόμασαι. On pourrait, continue-t-il, l'appeler en grec *Chytropolia*. Δύναται δὲ τοῦτο τῇ Ἑλλήνων φωνῇ, χυτροπόλια. C'était sans doute la traduction du nom que ce lieu portait en langue laze ou bien en Ibérien. — S.-M.

chers, la vue ne s'étendait pas jusqu'à cette distance. Martin laissa dans un bois, près de la forteresse, cinquante cavaliers Tzannes, commandés par un de ses plus braves officiers, nommé Théodore¹, auquel il ordonna d'observer le nombre et la contenance des ennemis, et de revenir promptement l'avertir, s'il les voyait disposés à venir attaquer l'armée romaine. En effet, dès que les Perses furent maîtres de la forteresse, ils en sortirent pour marcher aux Romains. Théodore, conformément à ses ordres, prit les devants, et rencontrant sur son passage quantité de soldats romains, qui s'étaient débandés pour piller les cabanes des Lazes, il les avertit du péril où ils étaient. Plusieurs d'entre eux, aveuglés par l'amour du pillage, ayant refusé de se joindre à lui, furent bientôt surpris et taillés en pièces par les ennemis, qui suivaient de près Théodore. Déjà les fuyards avaient jeté l'épouvante dans le camp; la vue de l'armée des Perses acheva de déconcerter les généraux, qui ne s'attendaient pas à une attaque si brusque. Officiers et soldats, tous prennent la fuite, abandonnent leur bagage, et ne s'arrêtent qu'à sept lieues de là², dans une

¹ Il était Tzanne de naissance. Τὸ μὲν γένος ἔλκων ἐκ τοῦ ἔθνους τῶν Τζάνων. Agath. l. 2, p. 58. Il sera encore question de cet officier dans la suite, § 29, p. 352. C'est lui qui soumit ses compatriotes à la domination romaine. — S.-M.

² A 150 stades, selon Agathias, l. 2, p. 59, πεντήκοντά γα καὶ ἑκατὸν σταδίους ἐκ τοῦ φρουρίου ἢ νήσος διαίρηται. Il avait dit un peu avant qu'elle était éloignée de Téléphis de cinq parasanges. Ἀπασὶ δὲ ἡ νήσος ἤδε Τηλέ-

φωος, πέντε μάλιστα παρασάγγας. Il évalue ces parasanges, comme Hérodote, Xénophon et les anciens auteurs, à 30 stades chacune, tandis que les Perses et les Ibériens les comptaient de vingt-un stades. Νῦν Ἰβηρες καὶ Πέρσαι φασίν, ἐν ἐνὶ μόνῳ τῶν ἑκαὶ πλείονα. Il dit que les Lazes, qui les évaluaient de la même façon, ne les appelaient pas parasanges. Δαλὶ δὲ οὕτω μὲν καὶ αὐτοὶ ὁμολογεῖσθαι, οὐ μὴν δὲ τῷ ὀνόματι χρῶνται. Ces peuples leur donnaient un nom qu'il rend

île formée par un canal¹, qui réunissait les eaux du Phase et du Docone², au-dessus du confluent de ces deux rivières.

Merméroès s'empara du camp des Romains, et fit beaucoup de railleries de leur lâcheté. Cependant il n'osa les attaquer dans leur île, craignant de manquer de subsistances au milieu d'un pays ennemi. Il passa le Phase sur un pont de bateaux; et après avoir renforcé la garnison du château d'Onoguris, dont il s'était rendu maître, pour tenir en bride la ville d'Archéopolis, il se retira dans Muchirise. Étant tombé véritablement malade, il y laissa la plus grande partie de ses troupes, pour maintenir ses conquêtes, et repassa en Ibérie, où il mourut bientôt après³. C'était le meilleur général de la Perse, instruit par une longue expérience, aussi prudent que courageux. Quoique ses blessures lui eussent depuis long-temps ôté l'usage des jambes, et que son grand âge et ses infirmités le missent hors d'état de se tenir à cheval, il supportait toutes les fatigues de la guerre aussi constamment que le plus jeune de ses capitaines; se faisant porter

II.
Mort de
Merméroès.
[Agath. l. 2,
p. 60 et 61.]

en grec par l'expression *Anapaulas*, qui signifie *stations*, ἀλλὰ ἀναπαύλας καλοῦσι. Agath. l. 2, p. 59. — S.-M.

¹ On apprend d'Agathias, l. 2, p. 59, que ce canal avait été creusé par les Romains. Ἀμύλαι τῶν Ῥωμαίων διέρουχά τινα μηχανησαμένων, καὶ ἐκ τοῦ Φάσιδος ἐκροβὸν εἰς τὸν Δοκωνὸν μεταχειρισάντων, τοῦτο δὴ τῷ πρό-
πῳ, ἐς τὰ πρὸς τῇ ἑω τετραμμένα τῆς νήσου ἦνῶσθαι ἀμφοὶ τὸ ποταμὸν, καὶ ἐκνευθῆναι τὸν χῶρον. — S.-M.

² Ὁ Δοκωνὸς. J'ignore à quel fleuve de la Colchide il peut répondre chez les modernes. — S.-M.

³ Il se fit, selon Agathias, l. 2, p. 60, porter dans une ville de l'Ibérie, appelée *Mechistha*, Μεχισθὰ. Cette ville, qu'il ne fait pas connaître d'ailleurs, doit être l'ancienne métropole de l'Ibérie, située sur la rive gauche du Cyrus, actuellement le Kour, près du confluent de ce fleuve avec l'*Aragus* (l'*Aragvi* des modernes), à une petite distance au nord de Tiflis, capitale actuelle de la Géorgie. Les Géorgiens et les Arméniens lui donnent le nom de *Mtskhitha*. J'en ai parlé fort au long, t. 1, p. 292, not. 4, liv. IV, § 65. — S.-M.

dans les batailles, il donnait ses ordres avec une présence d'esprit admirable; et la vue de sa litière suffisait pour inspirer le courage à ses soldats et la terreur aux ennemis. Il remporta souvent l'avantage sur les troupes romaines, et balança les succès tant qu'il vécut. Après sa mort, son corps fut porté hors de la ville, et abandonné aux chiens et aux oiseaux de proie¹. C'était une coutume barbare qui subsistait depuis long-temps chez les Perses, fondée sur une opinion fort bizarre². Ils s'imaginaient que ceux dont les cadavres restaient exposés pendant plusieurs jours sans être déchirés par les bêtes, étaient des méchants et des impies, condamnés aux supplices infernaux³; leurs amis et leurs parents pleuraient amèrement leur sort. On se réjouissait, au contraire, du bonheur de ceux qui étaient promptement dévorés : on les révérait comme des saints⁴; leurs âmes toutes divines jouissaient déjà de la félicité céleste⁵. Dans le cours des expéditions, les simples soldats étaient traités d'une manière très-inhumaine : s'ils paraissaient atteints d'une maladie incurable, on les allait exposer loin du camp⁶, et on laissait à côté d'eux un morceau de pain, un vase plein

¹ Selon l'usage de sa nation, κατὰ τὸν πάτριον νόμον. Agath. l. 2, p. 60.—S.-M.

² Cette pratique s'est perpétuée jusqu'à nos jours chez ceux des Perses qui sont restés attachés à la loi de Zoroastre. Les usages qu'ils suivent encore, et les cérémonies qu'ils observent en cette circonstance, sont fort conformes à celles que les anciens leur ont attribuées. On peut lire à ce sujet les détails qui se trouvent dans l'exposition des usages civils et

religieux des Perses qu'Anquetil Duperron a placé à la fin de sa traduction du *Zend-avesta*, t. 2, 2^e part., p. 581 et suiv.—S.-M.

³ Τὴν ψυχὴν ἄδικον καὶ βαρβαρώδη, καὶ τὰ κακῶ δαίμονι ἀνεμίνην. Agath. l. 2, p. 60.—S.-M.

⁴ ὡς λίαν ἀρίστην καὶ θεοικέλευ. Agath. l. 2, p. 60.—S.-M.

⁵ Ἐς τὸν τοῦ ἀγαθοῦ χώρον ἀναβι-
σομένην. Agath. l. 2, p. 60.—S.-M.

⁶ Ἐμνηοὶ ἐτι ἀγρονται καὶ νηράων. Agath. l. 2, p. 61.—S.-M.

d'eau, et un bâton, afin qu'ils pussent se défendre contre les bêtes. Dès que ces misérables n'en avaient plus la force, toute espérance était perdue pour eux; ils se voyaient déchirer tous vivants¹. S'ils ne périssaient pas dans cet abandon, et qu'ils reprissent assez de forces pour retourner dans leur patrie, on les fuyait avec horreur, comme des ombres revenues de l'enfer²; et ils ne pouvaient rentrer dans la société, qu'après avoir été purifiés par les mages³. On peut dire qu'il n'y eut jamais de nation policée, qui, soit pour les mœurs, soit pour les usages, ait donné dans des excès plus monstrueux que les Perses. Des institutions très-sages étaient parmi eux déshonorées par des pratiques, les unes insensées, les autres cruelles ou contraires à la nature.

Chosroès, affligé de la mort de Merméroès, donna le commandement des troupes de Lazique à Nachoragan, un des seigneurs les plus distingués de sa cour⁴. Tandis que ce général se préparait au départ, les Romains furent sur le point de perdre la Lazique; et ils le méritaient sans doute, par un de ces forfaits qui flétrissent une nation entière. Gubazès, roi des Lazes, prince généreux et sincèrement attaché à l'empire, indigné de l'affront que les troupes romaines avaient reçu, et craignant encore plus pour la suite, avertit l'empereur de la mauvaise conduite de ses généraux. Il accusait surtout Martin, Bessas et Rustique.

III.
Gubazès instruit l'empereur de la mauvaise conduite de ses généraux.

Agath. l. 3, p. 73, 74.

¹ Encore actuellement les sectateurs de Zoroastre poussent les conséquences de leurs usages funéraires jusqu'à exposer des moribonds aux chiens et aux oiseaux de proie.—S.-M.

² Ἐκ τῶν σκότου πλῶν ἀφικμέναι. Agath. l. 2, p. 61.—S.-M.

³ Πρὶν ὑπὸ τῶν Μάγων ὑποκαθαρθεῖν τὸ μίasma δῆθεν τοῦ ἐλπισθέντος θανάτου, καὶ οἷον ἀνταπολάβειν τὸ αὐθις βίῃναι. Agath. l. 2, p. 61.—S.-M.

⁴ Ναχωραγᾶν ἀνὴρ τῶν σφόδρα λογίμων τε καὶ ὀνομαστοτάτων. Agath. l. 3, p. 73.—S.-M.

Ce dernier ¹ était trésorier de l'armée ²; et cet emploi le rendant distributeur des grâces et des récompenses, lui donnait un grand crédit; en sorte que rien ne s'exécutait que par ses avis. Les plaintes portées contre Bessas firent le plus d'impression sur l'esprit de Justinien, déjà mécontent de ce général, qui, deux ans auparavant, après la prise de Pétra, au lieu de fermer aux Perses l'entrée du pays, ne s'était occupé qu'à désoler, par ses concussions, le Pont et l'Arménie. Bessas fut donc dépouillé de ses biens, et relégué dans le pays des Abasges ³. L'empereur, quoique irrité contre Martin, lui laissa le commandement, sans doute par un effet de ces protections de cour qui, pour sauver l'honneur d'un particulier, déshonorent l'état et ruinent les affaires publiques.

IV.
Complot
contre Gubazès.

[Agath. l. 3,
p. 74, 75.]

Ce général, jaloux du crédit que Gubazès avait auprès de l'empereur, le haïssait mortellement; et Gubazès, peu capable de dissimuler, n'épargnait pas les commandants romains: il censurait ouvertement, tantôt leur négligence, tantôt leur avarice; en sorte qu'au lieu de concert entre le roi et les généraux, ce n'étaient que défiances et contradictions mutuelles. Les avis donnés à l'empereur achevèrent d'aigrir Martin et Rustique: ils résolurent de s'en venger, et de prévenir par la mort de Gubazès les mauvais offices qu'il pourrait encore leur rendre. Dans une entreprise si criminelle, il fallait s'assurer de l'impunité, et sonder d'a-

¹ Agathias nous apprend, l. 3, p. 73, que Rusticus était Galate de naissance. Ἐν ἑλληνογαλατίας τὸ γένος. —S.-M.

² Ταμίης τῶν βασιλέως χρημάτων. Agath. l. 3, p. 73. —S.-M.

³ Ἐς Ἀβασγοῦς ἐξέπεμψεν, Agath. l. 3, p. 74. Le pays des Abasges ou Abkhaz est situé dans la partie du Caucase, qui s'étend au bord de la mer noire, au nord de la Colchide, la Mingrétie des modernes. —S.-M.

vance les dispositions de Justinien. Ils envoyèrent donc à la cour Jean, frère de Rustique, qui, dans une audience secrète, dit à l'empereur *que Gubazès traitait avec les Perses, et qu'il allait incessamment les mettre en possession de la Lazique, si l'on ne se hâtait de prévenir sa trahison.* L'empereur, frappé de ce rapport, sans y donner une entière croyance, répondit *qu'il voulait s'en éclaircir par lui-même, et que pour cet effet, il fallait lui envoyer Gubazès. Mais s'il refuse, repart le dénonciateur? il faudra l'y contraindre, répartit Justinien, et le faire partir sous bonne garde. Et s'il résistait, que ferions-nous? Alors, dit l'empereur, il mériterait d'être traité comme un rebelle. Il serait donc permis de lui ôter la vie?* ajouta Jean. *Oui,* répondit Justinien, *pourvu qu'on n'en vînt à cette extrémité que dans le cas d'une rébellion manifeste.* Jean se retira satisfait de cette réponse : il savait que dans les permissions que donnent les princes, les conditions restrictives sont ordinairement de peu de valeur, parce qu'il est facile de les éluder, soit par une conduite artificieuse, soit par le mensonge. Il obtint même de l'empereur une lettre conforme, adressée aux généraux, et partit pour la Lazique.

Après la lecture de cette lettre, Martin et Rustique se crurent les maîtres de la vie de Gubazès, puisqu'il n'était question que d'amener ce prince à faire quelque résistance, et qu'après l'exécution, il ne leur en coûterait qu'une imposture, pour donner à sa conduite une couleur de rébellion. Sans faire part de leur dessein perfide à Justin ni à Buzès, ils les engagèrent à venir avec eux proposer au roi de joindre ses troupes aux troupes romaines, pour attaquer de concert le château

v.
Il est assassiné.

[Agath. l. 3,
p. 75, 76.]

d'Onoguris, et ils se mirent en marche avec un détachement de cavalerie. Gubazès, averti de leur approche, vint par honneur au-devant d'eux jusqu'au bord du fleuve Chobus¹. Comme il était sans soupçon, il était aussi sans défense; n'ayant avec lui que les officiers de sa maison. Lorsqu'ils se furent réunis, ils s'entretenrent sans descendre de cheval; et Rustique prenant la parole : *Prince, dit-il, notre dessein est de marcher à Onoguris: plus il est facile d'en déloger les Perses, plus il est honteux de laisser subsister au milieu de nous une poignée d'ennemis. Nous comptons sur vous pour une entreprise où votre intérêt s'accorde avec l'honneur de l'empire.* Gubazès répondit que tous les succès des Perses en Lazique ne devaient être imputés qu'à la négligence des Romains; que c'était à eux seuls à reprendre la forteresse d'Onoguris, qu'eux seuls avaient laissé perdre; que pour lui il n'entrerait pour rien dans les hasards de la guerre, que les Romains n'eussent réparé leurs fautes passées. Ce refus parut suffire pour fonder une preuve de rébellion; et sur-le-champ ce même Jean qui avait été employé à surprendre l'empereur, frappa le roi d'un coup de poignard dans la poitrine. La blessure n'était pas mortelle; mais comme Gubazès avait les jambes croisées sur le cou de son cheval, il tomba par terre, et pendant qu'il se relevait, un des gardes de Rustique l'acheva par ordre de son maître. Justin et Buzès, qui n'étaient pas du complot, se mettaient en devoir de défendre ce malheureux prince; mais on les arrêta en leur disant qu'on ne fai-

¹ Ἀμφὶ τὸν Χωβόυν τὸν ποταμόν.
Agath. l. 3, p. 75. Ce fleuve, sorti du

Caucase, traversait le pays des Suanes, et se jetait dans le Pont Euxin.—S.-M.

sait qu'exécuter les ordres de l'empereur. Saisis d'horreur et d'effroi, ils demeurèrent dans un morne silence. Un assassinat si atroce jeta la consternation dans l'armée des Lazes; ils vinrent en frémissant enlever le corps de leur roi; et après lui avoir rendu les honneurs funèbres, outrés de désespoir, ressentant au fond de leurs entrailles le coup qui avait percé leur prince, mais gémissant de leur faiblesse, ils s'éloignèrent des Romains comme d'une nation meurtrière, et rompirent tout commerce avec eux.

Martin fut d'avis de marcher sur-le-champ à Onoguris; il se promettait un succès assuré, et se flattait que c'en serait assez pour effacer dans l'esprit de l'empereur le crime qu'il venait de commettre. Cette place voisine d'Archéopolis tirait son nom d'une victoire que les Lazes avaient autrefois remportée sur les Huns Onogures¹; elle se nommait aussi la forteresse de Saint-Étienne², à cause d'une église célèbre consacrée sous l'invocation de ce saint martyr. Toute l'armée, au nombre de cinquante mille hommes, vint camper au pied des murs. Elle se disposait à l'attaque, lorsqu'on amena au camp un soldat perse, qu'on avait trouvé rôdant autour des remparts. Appliqué à la torture, il déclara que Nachoragan, qui était en Ibérie, l'avait envoyé pour encourager la garnison, et lui promettre qu'il arriverait incessamment à la tête d'une nombreuse armée; il ajouta que les Perses, qui campaient à Muchirise³ au nombre de trois mille, s'étaient mis en marche

vi.
Cinquante
mille Ro-
mains défaits
par trois
mille Perses.
[Agath. l. 3,
p. 77-81.]

¹ Τὴν ἐπωνυμίαν ἐκ παλαιοῦ ἔλαχε τὸ χωρίον, ὁδῶν ἴσως ἐν τοῖς ἀνω χρόνοις τῶν δὴ Ὀνουγούρων ἐπιλεγόμενων, αὐτοῦ που συμβαλόντων τοῖς

Κόλχοις. Agath. l. 3, p. 77. — S.-M.

² Στεφάνου τοῦ θεοπαισίου ἱερón.

Agath. l. 3, p. 77. — S.-M.

³ Le texte d'Agathias, l. 3, p. 78,

pour secourir la place. On délibéra sur le parti qu'on devait prendre. Buzès voulait marcher à la rencontre des Perses qui venaient de Muchirise : *Après les avoir défaits*, disait-il, *ce qui ne sera pas difficile, vu leur petit nombre, la garnison dénuée de secours ne tardera pas à se rendre; si elle s'obstine, nous en viendrons facilement à bout.* Uligage, chef des Hérules¹, appuyait cet avis, en disant *que pour enlever aisément le miel, il fallait chasser les abeilles.* Rustique, devenu plus hautain et plus insolent depuis l'assassinat de Gubazès, traitant Buzès avec mépris, prétendit qu'au lieu de fatiguer l'armée par une marche inutile, il fallait presser le siège, et envoyer un détachement au-devant de l'ennemi. Cet avis l'emporta, et c'était en effet le meilleur, si l'on eût fait partir un corps de troupes assez fort pour battre les Perses. Mais on se contenta de détacher six cents cavaliers sous les ordres de Dabragèse et d'Usigarde², et toute l'armée commença l'attaque avec ardeur, les assiégés n'en montrant pas moins à se défendre. Cependant les Perses qui venaient de Muchirise, brusquement chargés par le détachement qu'ils ne s'attendaient pas de rencontrer, prirent la fuite; et la nouvelle en étant venue aussitôt au camp des Romains, ils ne songèrent plus qu'à forcer la place, sans rien craindre du dehors. Mais les Perses, s'apercevant du petit nombre de ceux qui les poursuivaient, tournent bride et fondent sur eux avec de grands cris. Les Romains, trop faibles pour sou-

ajoute et à Cotaïsium. Οἱ δὲ ἐς Μουχείρισιν τε καὶ Κοταΐσιον τεταγμένοι Πέρσαι. Voyez à ce sujet, ci-dev. § 1, p. 312, not. 1. Cette ville s'appelle à présent Kotatis.—S.-M.

¹ Οὐλίγαγρος ὁ τοῦ Ἑρουλικῶς στρατεύματος ἡγεμὼν. Agath. l. 3, p. 78.

—S.-M.

² Δαβράγας τε καὶ Οὐσίγαρος.—S. M.

tenir le choc, fuyent à leur tour, et les deux partis emportés avec une égale précipitation, l'un par la crainte, l'autre par l'ardeur de la poursuite, arrivent ensemble au camp et s'y jettent pêle-mêle. L'épouvante et le désordre y entrent avec eux ; les Romains , croyant avoir sur les bras toute l'armée des Perses , abandonnent leurs tentes et leurs machines ; ils ne voyent ni leur nombre ni celui des ennemis ; la garnison sort en même temps de la place et se joint aux autres Perses. La cavalerie romaine se mit bientôt en sûreté, mais l'infanterie fut extrêmement maltraitée ; il en périt beaucoup au passage d'un pont ¹ trop étroit pour recevoir la foule des fuyards, qui se renversant et se précipitant les uns sur les autres, tombaient dans le fleuve, ou retournaient sur leurs pas et trouvaient la mort. Il n'en serait pas échappé un seul, sans le courage de Buzès. Il avait pris les devants avec ses cavaliers ; mais averti du péril de l'infanterie par les cris qu'il entendait, il revint à toute bride et se rendit maître de la tête du pont. En venant assiéger Onoguris, les Romains avaient laissé leurs provisions et leurs bagages dans leur camp près d'Archéopolis : frappés d'épouvante, au lieu de s'y retirer, ils passèrent au-delà pour gagner les forêts et les montagnes. Les Perses, après avoir pillé ce camp, en détruisirent les retranchements, et retournèrent à Muchirise avec la gloire d'avoir, au nombre de trois mille hommes, mis en déroute une armée de cinquante mille Romains. L'hiver approchait ; et les généraux, couverts de honte,

¹ Ce pont se trouvait, dit Agathias, l. 3, p. 80, sur un fleuve nommé *Charis*, dont la position est inconnue, τῇ γέφυρᾳ τοῦ Καθαροῦ λεγομένου

ποταμοῦ. On doit croire cependant qu'il s'agit ici d'un des affluents qui joignent le *Phase* par sa rive droite. — S.-M.

n'osant plus paraître en campagne, donnèrent des quartiers à leurs troupes.

VII.

Les Lazes
députent à
Justinien.

[Agath. 1. 3,
p. 81-89.]

Les Lazes regardèrent cet étrange événement comme un effet de la colère de Dieu, qui commençait à venger la mort de Gubazès. Tous étaient également indignés contre les généraux; mais les uns ne croyaient pas devoir imputer ce forfait à l'empereur, ni se détacher de l'empire; les autres accusaient Justinien même, et détestant toute la nation romaine, voulaient se livrer aux Perses. Les principaux s'assemblèrent dans une vallée du Caucase ¹, pour y délibérer en liberté. Après de grands débats, la faction romaine l'emporta ², et le motif qui contribua le plus à retenir les Lazes dans l'alliance de l'empire, fut la crainte que les Perses ne les obligeassent de renoncer au christianisme. On fit choix des plus distingués de la nation par leur probité et par leur naissance ³, pour aller instruire Justinien de l'innocence de Gubazès, et de la perfidie de Martin et de Rustique. Ils devaient demander la punition d'un si noir attentat, et supplier l'empereur de leur donner pour roi Tzathès, frère puîné de Gubazès⁴, afin que la couronne ne sortît pas d'une famille qu'ils

¹ Ἰπὸ τινὰ φάραγγα τοῦ Καυκάσου. Agath. 1. 3, p. 81. — S.-M.

² La faction persane reconnaissait pour chef un individu nommé Ætès, comme le père de la célèbre magicienne Médée. C'était l'un des plus illustres personnages du pays. Ἀνὴρ δὲ τις τῶν λογιμωτάτων Αἰήτης τοῦ νομα. Agath. 1. 3, p. 81. Agathias le qualifie d'ennemi des Romains, μισορῥώμιος. Le chef de la faction romaine se nommait Phartazès, ἀγὴρ τις Φαρτάξης ὄνομα, c'était également

un homme d'un très-haut rang, ὃν ἐν τοῖς μάλιστα παρὰ Κόλχοις. Agathias, 1. 3, p. 81-89, leur prête, à l'un et à l'autre, deux discours de sa composition, d'une longueur démesurée. — S.-M.

³ Οἱ ἀριστοὶ καὶ εὐπατρίδαι τοῦ ἔθνους. Agath. 1. 3, p. 89. — S.-M.

⁴ Ce prince se trouvait alors à Constantinople. Τζάθην τὸν Γουθαῶν νεώτερον ἀδελφὸν ἐν Βυζαντίῳ κατ' ἐκείνο τοῦ καιροῦ διατρίβοντα. Agath. 1. 3, p. 89. — S.-M.

respectaient depuis long-temps ¹, et qui leur était devenue encore plus chère par la bonté paternelle de leur dernier roi.

L'ambassade eut le succès que la nation désirait. Tzathès, qui vivait à Constantinople, reçut de l'empereur l'investiture du royaume de Lazique; et Athanase, un des principaux sénateurs, d'une intégrité reconnue, eut ordre de se transporter dans le pays, pour informer du crime, et le punir selon la rigueur des lois. Tzathès partit aussitôt pour prendre possession de ses états, et son entrée en Lazique eut tout l'éclat d'un triomphe. Il était revêtu des habits royaux ², qu'il avait reçus des mains de l'empereur ³ : l'armée romaine, dans le plus brillant appareil, précédée de ses généraux, le salua à son arrivée, et marcha devant lui jusqu'au lieu de sa résidence. Les Lazes, mêlant aux acclamations de joie les soupirs que leur arrachait encore la mémoire de Gubazès, suivaient en bon ordre sous leurs étendards, au son des trompettes. Athanase accompagnait le roi; la vue de ce juge sévère et incorruptible imprimait déjà la terreur dans l'ame des coupables, et assurait aux Lazes une juste vengeance. Dès que cette pompeuse cérémonie fut achevée, Athanase donna ordre d'arrêter Rustique, et de le garder dans le château d'Apsaronte ⁴. L'imposteur Jean avait pris la fuite; il fut pour-

VIII.
Succès de
l'ambassade.
[Agath. l. 3,
p. 89, 90.]

¹ ὅς ἂν αὐτοῖς πάλιν ὁ πατριος διασώζοιτο νόμος, καὶ ἡ ἀνέκασθεν τοῦ βασιλείου γένους ἀκραφινῆς ὁμολογία. Agath. l. 3, p. 89.—S.-M.

² Τὴν πατρῶαν ἀρχὴν καὶ τὰ ταύτης παράσημα πρὸς τοῦ βασιλέως Ῥωμαίων. Agath. l. 3, p. 90.—S.-M.

³ Selon un antique usage, ἥπερ ἐκ παλαιῷ νενόμισται. Agathias donne,

l. 3, p. 90, une description minutieuse des ornements royaux que portaient les princes lazes.—S.-M.

⁴ Ἐς Ἀψαρῶντα ἔσειλε τὴν πόλιν. Agath. l. 3, p. 89. *Apsarus* est le nom d'un fleuve que Pline, l. 6, c. 4, et Arrien, dans son périple de la mer noire, place entre l'*Acampsis* qui est le Tchorokh des modernes et la

suivi par Mastrianus¹, que l'empereur avait chargé de l'exécution des ordres d'Athanase. On le conduisit aussi dans les prisons d'Apsaronte, pour y être détenu dans les fers, jusqu'à ce que le procès fût instruit. Mais une occupation plus pressante obligea de surseoir la poursuite de cette affaire. Nachoragan s'étant rendu à Mouchiriss au commencement du printemps avec une nombreuse armée, il fallait travailler aux préparatifs nécessaires pour résister à un si redoutable ennemi.

IX.
Massacre de
Sotérichus.
[Agath. l. 3,
p. 90, 91, 92.]

Dans une pareille conjoncture, il eût été de la prudence de ménager les peuples de ces contrées. Mais la fierté brutale d'un officier attira aux Romains de nouveaux ennemis. Sotérichus était parti de Constantinople avec Tzathès, pour aller distribuer les sommes d'argent qu'on payait tous les ans aux Utigours, aux Alains et aux autres Barbares voisins² de la Lazique. C'était un tribut honteux, auquel l'empire s'était assujéti, pour acheter le secours de ces peuples³ ou du moins leur neutralité dans les guerres contre la Perse. Les Misimiens⁴ étaient une nation située au nord-est de l'Asie⁵; quoique sujette au roi des Lazes, elle avait sa

ville de Trébizonde. Pline met son embouchure dans la mer noire, à 140 milles de Trébizonde, et Arrien la place à 15 stadés seulement de l'embouchure de l'Acampsis. Les modernes l'appellent la rivière de Rizeh. On apprend de Pline qu'il existait sur les bords de ce fleuve une ville du même nom : c'est sans aucun doute celle dont parle Agathias. — S.-M.

On apprend d'Agathias, que cet officier appartenait au corps des gardes de l'empereur, appelés *Scribonnes*. Ἦν οὗτος τῶν ἀμφὶ τὰ βασιλικά δευτέρων, εἰς δὲ Σκριβωνας ἐνεμάζουσιν. Agat. l. 3, p. 89 et 90. — S.-M.

² Τοῖς προσείκοις βαρβάρους. Agat. l. 3, p. 90. — S.-M.

³ Κατὰ τὸ συμμαχίον. Agath. l. 3, p. 90. — S.-M.

⁴ Οἱ Μισιμιανοί. — S.-M.

⁵ Εἰσι δὲ τούτου δὴ τοῦ Ἀφρίου γένους βορειότεροι, καὶ τετραμμένοι ἡρέμα εἰς ἤλιον ἀνιόντα. Agath. l. 3, p. 91. Voyez ce que j'ai dit des Apelliens et de la situation de leur pays, ci-dev. p. 206, l. XLVII, § 69. Il me semble que les Misimiens habitaient sur le revers septentrional du Caucase, vers les bords du Kouban. On verra plus loin, t. 10, liv. 1, § 33, qu'ils occupaient un canton voisin du

langue et ses lois particulières¹. L'arrivée de Sotérichus dans leur pays leur fit croire qu'il avait dessein de s'emparer d'une de leurs places², pour établir un comptoir, où désormais les Barbares viendraient se faire payer de leurs pensions, sans que les commissaires romains eussent la peine d'aller les chercher au-delà du Caucase. Sur ce soupçon bien ou mal fondé, ils lui envoyèrent signifier qu'il eût à s'éloigner de cette place³, offrant de lui porter des vivres en tout autre lieu qu'il choisirait pour sa résidence. Sotérichus, offensé de la hardiesse d'une nation qu'il méprisait, fit charger leurs députés⁴ de coups de bâton, et les renvoya demi-morts. Ensuite, aussi tranquille sur leur ressentiment que s'il eût châtié ses propres esclaves, il demeura dans le même lieu, et s'endormit la nuit suivante, sans soupçonner qu'il eût besoin d'aucune précaution. Au retour des députés, les Misimiens, outrés de colère, avaient pris les armes: ils arrivent au milieu de la nuit, forcent la maison où logeait le commissaire; égorgent les premiers domestiques qu'ils trouvent endormis. Le bruit réveille les autres, qui cherchant en vain leurs armes, chancelant, hurlant au milieu des ténèbres, se heurtent, se

pays des Sanaes. — S.-M.

¹ Κατήκοι τοῦ βασιλέως τῶν Κόλχων τυγχάνουσιν ὄντας καβάπου καὶ οἱ Ἀψίλοι. Agath. l. 3, p. 91. Ils obéissaient aux Lazes comme les Apsiliens, mais ils avaient un idiôme particulier. Γλώττη δὲ ἑμῶς χρῶνται ἀποκαρμμένη, καὶ νόμοις ἑτέροις. Le Caucase est encore, comme à cette époque, occupé par une multitude de peuplades, qui sont resserrées dans des cantons très-bornés, et qui parlent des langues très-différentes les unes des autres. — S.-M.

² Ils pensaient, ajoute Agathias, l. 3, p. 91, qu'ils voulaient la livrer aux Alains. Τοῦτο δὲ οὐκ εὐλόγητο τοῖς Ἀλανοῖς καταπροέσθαι. — S.-M.

³ Cette place, nommée *Buchloen*, δὲ δὴ Βούχλοον ὀνομάζουσι, était, dit Agathias, l. 3, p. 91, sur les frontières des Lazes. ἀμφὶ τὰ Λαζῶν ὅρια ἰδρυμένον. — S.-M.

⁴ Ces députés, nommés Chadas et Thyantès, étaient deux hommes des plus distingués de la nation. Δύο τῶν παρὰ σφίσι λογιμῶν. Agath. l. 3, p. 91. — S.-M.

renversent les uns sur les autres. On massacre, on assomme, on écrase. Sotérichus est tué avec ses deux fils¹. Les Misimiens dépouillent les morts, pillent les bagages, emportent la caisse de l'empereur. Lorsqu'ils furent retournés chez eux, et que leur fureur se fût refroidie, faisant réflexion sur leur forfait, sur la vengeance qui allait suivre, et sur l'impuissance où ils étaient de s'en garantir, ils résolurent de se donner aux Perses.

x.
Les Dolomites
défaits
par les Sa-
birs.

[Agath. l. 3,
p. 92, 93, 94.]

Nachoragan, à la tête de soixante mille hommes, marchait vers l'île de Phasis, où les généraux romains s'étaient retranchés. Ils avaient laissé près d'Archéopolis deux mille Sabirs², pour harceler les ennemis pendant leur marche et leur disputer les passages. Le général perse envoya contre ceux-ci trois milles de ces Dolomites³ dont j'ai déjà parlé à l'occasion du siège d'Archéopolis; et comme il était vain et fanfaron: *Allez, leur dit-il, nous délivrer de ces guêpes incommodes; qu'il n'en reste pas une seule pour venir nous piquer par derrière.* Les Dolomites partirent à l'entrée de la nuit pour surprendre les Sabirs endormis; un heureux hasard fit échouer leur dessein.

¹ Ils se nommaient Philagrius et Romulus. Son troisième fils Eustratius était resté à Constantinople. Agath. l. 3, p. 90.—S.-M.

² On apprend d'Agathias, l. 3, p. 92, que les chefs des Sabirs ou Sabiriens se nommaient Balmach, Coutilsis et Idiger.—S.-M.

³ Agathias, l. 3, p. 92 et 93, les appelle Dilimnites, Διλιμνίται. Ce sont les peuples qui habitaient le Dilem, région montueuse, située au midi de la mer Caspienne. J'en ai parlé, ci-dev. p. 216, not. 1, liv. XLVII, § 75. Agathias dit, l. 3, p. 93, que c'était

la plus puissante des nations qui habitaient au-delà du Tigre. Οἱ δὲ Διλιμνίται, μέγιστον ἔθνος τῶν ἐν τῷ Τίγρητι ποταμοῦ τῇ Περσίδι χώρῃ προσσικούντων. Le même auteur loue beaucoup leur valeur, μαχηματώτοι εἰσιν ἐν τοῖς μάχαις, et il les dit également habiles à manier l'arc, la lance, l'épée et le poignard. Il ajoute qu'ils étaient indépendants, αὐτόνομοι εἰσι καὶ ἐλεύθεροι, et ils ne pouvaient se soumettre à reconnaître par la force aucune autorité, καὶ ἀγασθαι ὑπὸ τοῦ πρὸς βίαν οὐ καμνόντες.—S.-M.

Un Laze que les ennemis avaient forcé de leur servir de guide, s'étant échappé à la faveur des ténèbres, alla donner l'allarme aux Sabirs qui dormaient profondément. Ils courent aussitôt aux armes, sortent du camp, et laissant l'entrée libre et leurs tentes dressées, ils se mettent en embuscade à droite et à gauche. Les Dolomites, après s'être égarés plusieurs fois, arrivent néanmoins avant le jour : ils entrent sans bruit, de peur de réveiller les Sabirs, plongent leurs lances et leurs épées dans les tentes et dans les lits. Alors les Sabirs, sortant de l'embuscade, fondent sur eux et les taillent en pièces. Dans cette attaque imprévue, les Dolomites, saisis d'épouvante, ne pouvant se reconnaître dans l'obscurité, se laissent égorger sans résistance. Il en resta huit cents sur la place ; les autres s'étant échappés avec peine, après avoir rôdé autour du camp, trompés par les détours des chemins, revenaient eux-mêmes se jeter entre les mains des ennemis. Enfin, le jour ayant paru, ils reconnurent leur route, et s'enfuirent vers le camp des Perses ; les Sabirs les poursuivirent l'épée dans les reins. Babas, commandant d'Archéopolis¹, avait entendu sur la fin de la nuit, de grands cris et un horrible tumulte ; mais comme il en ignorait la cause, il s'était tenu renfermé dans la ville. Au point du jour, voyant fuir les Dolomites, il se joignit aux Sabirs pour les massacrer. On en fit un si grand carnage, qu'à peine en rentra-t-il le tiers dans le camp de Nachoragan.

La perte de ces deux mille hommes affligea ce général : les Dolomites étaient les soldats les plus détermi-

xi.
Inutiles pre-
positions de
paix.

¹ Il commandait depuis longtemps, ajoute Agathias, l. 3, p. 94, les Romains qui étaient en Colchide.

Βάβας ὁ στρατηγός, ὃς δὴ τῶν ἐν τῇ Κολχίδι χώρῃ ἰδρυμένων ἐκ πλείους Ῥωμαίων ἡγήτο. — S.-M.

[Agath. I. 3,
P. 94, 95.]

nés de la Perse. Il alla camper près des Romains, et invita Martin à une entrevue. Celui-ci s'étant rendu au camp des Perses, Nachoragan, après l'avoir exhorté à procurer la paix aux deux nations, qui éprouvaient tour à tour les malheurs de la guerre, lui proposa de se retirer à Trébizonde dans le Pont avec son armée, tandis que les Perses resteraient en Lazique, d'où ils pourraient négocier à loisir par l'entremise de leurs députés : *Si vous ne prenez volontairement ce parti*, ajouta-t-il, *je saurai bien vous y contraindre ; je suis maître de la victoire, comme de cet anneau que je porte au doigt*. Martin, pour lui rendre le change, répondit *qu'il ne désirait pas moins la paix, et qu'il en connaissait tout le prix ; mais que pour en traiter avec plus de succès, il était plus à propos que les Perses retournassent en Ibérie, tandis que les Romains s'avanceraient à Muchirise*. Quant à la victoire, dit-il, *j'ignorais que vous l'eussiez entre les mains ; je croyais qu'elle dépendait de Dieu, qui en dispose à sa volonté, et non pas au gré de ceux qui se laissent aveugler par une vaine présomption*. Après cette conférence inutile, ils se séparèrent.

XII.
Les Perses
et les Ro-
mains mar-
chent à la
ville de
Phasis.

[Agath. I. 3,
P. 95, 96.]

Le général perse, n'espérant pas forcer les Romains dans l'île où ils s'étaient retranchés, résolut d'attaquer la ville de Phasis. Cette place était située dans une plaine au midi ¹ de l'embouchure du fleuve ² dont elle portait le nom, à six ou sept lieues ³ de l'île où les Romains étaient campés. Comme ses murs n'étaient que de bois,

¹ Ἰπὸ γὰρ τὸ ἀρκτῶν καταρρεῖ
καὶ παρατείνεται μέρος. Agath. I. 3,
p. 95.—S.-M.

² Πρὸς τὸ αἰγαλὼ καὶ ταῖς ἰαβο-
λαῖς, τὸ πόλιμα ἰδρυται. Agath. I. 3,

p. 95.—S.-M.

³ A six paransanges au plus, vers
l'occident, dit Agathias, I. 3, p. 59.
Ἀφίετο δὲ τῆς νήσου ἐξ ἑλίου παρα-
σάγγαις, ἐπὶ δουμένον ἤλιον.—S.-M.

Nachoragan se flattait de l'emporter en peu de temps. Il fit donc passer le fleuve à ses troupes pendant la nuit sur un pont de bateaux que l'on portait dans des chariots à la suite de son armée; et dès le point du jour il se mit en marche. Les Romains ne s'aperçurent de son départ que trois heures après; ils remplirent aussitôt de soldats toutes les barques qu'ils avaient sur le fleuve, et suivirent le fil de l'eau, en ramant de toutes leurs forces pour prévenir l'ennemi. Mais Nachoragan, qui prévoyait leur descente, s'était arrêté à moitié chemin, et avait barré la largeur du fleuve par des pièces de bois et des bateaux liés ensemble, derrière lesquels était rangée une troupe d'éléphants, depuis le bord jusqu'à l'endroit où l'eau était plus haute que ces animaux. A la vue de cet obstacle, les Romains retournèrent en arrière, remontant le fleuve avec peine à force de rames. Deux de leurs barques furent prises par les Perses; mais les soldats dont elles étaient remplies, s'étant jetés à la nage, eurent le bonheur d'échapper. Buzès resta dans l'île avec ses troupes, pour garder les retranchements, et pour être à portée d'envoyer du secours. Le reste de l'armée passe le fleuve, et se détournant pour ne pas rencontrer les Perses, elle arrive à Phasis où elle fut distribuée pour la défense des murailles.

Elles étaient de bois, comme je l'ai déjà dit, et ruinées en plusieurs endroits, mais on les avait environnées d'une forte palissade et d'un large fossé, où l'on avait détourné les eaux d'un lac voisin¹ : et pour ren-

XIII.
Préparatifs
pour la dé-
fense.

[Agath. l. 3,
p. 96 et 97.]

¹ Ce lac, dit Agathias, l. 3, p. 97, qui communiquait avec le Pont-Euxin, était nommé *la petite mer*. Τῆς

γὰρ λίμνης, ἣν δὴ σμικρὰν θάλατταν ὀνομάζουσι τὴν ἐς τὸν Εὐξείνιον Πόντον ἑκροὴν φερομένην.—S.-M.

dre ce fossé impraticable aux nacelles, on y avait enfoncé des pieux pointus qui s'élevaient à fleur d'eau. De gros vaisseaux de charge, qu'on avait fait remonter jusqu'au-dessous et même au-dessus de la ville, portaient de larges mannequins d'osier suspendus au haut des mats, et plus élevés que les tours de la place. Ils étaient remplis de soldats et des matelots les plus hardis, armés d'arcs et de frondes; on y avait même disposé des machines propres à lancer des javalots¹; et pour mettre ces bâtiments à couvert d'insulte, dix galères à deux poupes² et chargées de soldats, descendaient, remontaient et couraient sans cesse d'un bord à l'autre³. On vit alors une des plus singulières aventures qui puisse arriver dans une guerre. Les Perses avaient garni de soldats les deux barques qu'ils avaient enlevées aux Romains. Elles étaient amarrées au rivage, fort au-dessus de la ville, lorsqu'un vent furieux s'étant élevé pendant la nuit, tandis que tout l'équipage dormait, rompit les cables d'une de ces barques, et l'emporta à la dérive entre les galères qui faisaient le guet sur le fleuve. Elles s'en saisirent, et les Romains, que la fortune semblait vouloir dédommager avec usure, virent avec joie revenir pleine de prisonniers une barque qu'ils avaient perdue vide de soldats.

xiv.
Attaque de
la ville.

[Agath. l. 3,
p. 96, 97, 98.]

Dès que le jour parut, les Perses sortirent de leur camp, et commencèrent l'attaque par de continuelles décharges de flèches. Les troupes qui défendaient la

¹ Un officier nommé Valérien commandait ces vaisseaux et les soldats qui s'y trouvaient. — S.-M.

² Ἐπακτιδᾶς τινὰς ἀμφιπρόμηνους δία. Agath. l. 3, p. 97. — S.-M.

³ Cette flottille, τὰς ἐν τῷ ποταμῷ

ναῦς, était commandée par un officier ταξιάρχος, nommé *Dabragasandès*, et par un capitaine hun, nommé *Elmingir*. Οὐνός τις λοχαγός, ἑμίγχιρος ὄνομα. Agath. l. 3, p. 97. — S.-M.

ville étaient un mélange de toutes les sortes de nations qui servaient alors dans les armées romaines ; il y avait les Maures, des Tzannes, des Isauriens, des Sabirs, des Lombards, des Hérules ¹, qui formaient autant de corps séparés, chacun sous un chef de sa nation. Quoique Martin leur eût ordonné de se tenir dans leurs postes, Angilas et Philomathius, qui commandaient, l'un les Maures, l'autre les Isauriens, emportés par une bouillante valeur, sortirent à la tête de deux cents hommes et coururent à l'ennemi. Les Tzannes, animés par leur exemple, les suivirent malgré la résistance de Théodore, leur chef, qui, ne pouvant se faire obéir, prit le parti de se mettre à leur tête, de peur d'être soupçonné de poltronnerie. Les Dolomites qui avaient leur poste en cet endroit, méprisant ce petit nombre de téméraires, les laissèrent avancer, et courbant ensuite leurs ailes, ils les enveloppèrent de toutes parts. C'en était fait de ces braves téméraires, si le désespoir n'eût enflammé leur courage et redoublé leur vigueur. Tous par une évolution soudaine font volte-face vers la ville, et serrés les uns contre les autres, courant au-devant de la mort, ils s'élancent tête baissée sur les Dolomites, qui, cédant à cette furie, leur ouvrent le passage. Ils rentrent ainsi dans la ville, sans autre succès que de s'être tirés du péril où leur bravoure inconsidérée les avait précipités. Cependant les pionniers des Perses, après avoir saigné le fossé pour en faire écouler l'eau, achevaient de le combler. Cet ouvrage occupa long-temps un grand nombre de travailleurs. Ils y jetèrent quantité de

¹ Les Lombards et les Hérules étaient commandés par un certain Gibrus. Λογγοβαρδων ἀπόμοιρα καὶ ἑρῶλων, Γίβρος δὲ ἡγεῖτο ἀμφοτέρων.

Agath. l. 3, p. 96. Les autres peuples avaient chacun des chefs de leur nation. — S.-M.

pierres et de terre ; mais il fallait aller chercher bien loin le bois, tant pour les fascines, que pour la construction des béliers et des autres machines ; les Romains avant le siège avaient eu la précaution de mettre le feu à tous les arbres et à tous les bâtiments des environs, pour priver les ennemis des matériaux dont ils pourraient faire usage.

xv.
Stratagème
de Martin.

[Agath. l. 3,
p. 98, 99 et
100.]

Martin craignait beaucoup moins les efforts des Perses que le découragement de ses troupes. Pour entretenir leur confiance, il usa d'un stratagème qui donna en même temps de l'inquiétude aux ennemis. Il fit assembler toute l'armée, comme pour délibérer sur l'état présent des affaires. Pendant qu'il exposait son avis sur les mesures qu'il fallait prendre, on voit paraître au milieu de l'assemblée un inconnu, couvert de sueur et de poussière, sur un cheval harassé, comme s'il arrivait d'un long voyage. Il se disait envoyé de l'empereur, et il remit une lettre entre les mains de Martin, qui, après l'avoir parcourue des yeux, en fit la lecture à haute voix. L'empereur lui mandait *que, bien qu'il comptât assez sur la valeur de ses troupes pour ne pas craindre la supériorité du nombre des ennemis, toutefois, plutôt par surcroît de précaution que par nécessité, il lui envoyait une nouvelle armée aussi forte que celle qu'il avait déjà.* Il finissait par exhorter ses soldats à bien faire, leur promettant de sa part tous les secours qu'ils pouvaient attendre de sa vigilance. Martin ayant demandé au courrier, où était cette armée, celui-ci répondit qu'elle était déjà sur les bords du fleuve Néocnus¹, à quatre

¹ Καταλειπομένα γὰρ αὐτοὺς ἀπὸ
τὸν Νέοκνον ποταμὸν ἐστὶ αὐλιζομένους.
Agath. l. 3, p. 99. Ce fleuve n'est men-
tionné dans aucun autre auteur, mais

il est facile de reconnaître qu'on doit
le chercher parmi les nombreuses ri-
vières qui se jettent dans le Pont
Euxin, au nord du Phae.— S.-M.

lieues¹ de Phasis. Alors Martin, prenant le ton d'un homme en colère: *qu'ils se retirent au plutôt, dit-il brusquement, et qu'ils retournent d'où ils viennent. Je ne souffrirai pas qu'ils se joignent à mes troupes. Ne serait-il pas étrange qu'elles eussent, essuyé tant de fatigues, qu'elles eussent couru tant de hasards, et qu'à la veille d'une victoire assurée et décisive, de nouveaux venus, sans avoir partagé les périls, vinssent leur ravir une partie de leur gloire et des récompenses qu'elles seules ont méritées? Je n'ai besoin que de mes soldats, nous saurons bien terminer la guerre sans ces secours tardifs et superflus.*

A ces mots, se tournant vers ses troupes: *camarades*, leur dit-il, *n'êtes-vous pas du même avis?* Ils répondirent par une acclamation générale, et se retirèrent fort contents de leur chef et embrasés d'un nouveau courage. Assurés de vaincre, ils n'étaient plus embarrassés que du partage des dépouilles, c'était le sujet de tous leurs entretiens. Ce stratagème produisit encore un autre effet, qui ne fut pas moins utile: il jeta la crainte dans l'armée des Perses, où ce faux bruit ne manqua pas de se répandre: *comment, après tant de fatigues, pourraient-ils résister à une nouvelle armée, dont les forces étaient toutes fraîches?* Nachoragan, sans différer, fit partir un grand corps de cavalerie pour fermer les passages, et ce fut autant de troupes perdues pour lui. Voulant prévenir l'arrivée du secours, il forma une nouvelle attaque; et ce présomptueux général se vantait hautement, il jurait même qu'avant la fin du jour la ville serait en cendres avec tous ceux

¹ *A quatre parasanges persanes, ἢ μόνον τέσσαροι περσικοὶ παρασάγγαι;*
Agath. l. 3, p. 99. — S.-M.

qui la défendaient. Il en était si persuadé, qu'il envoya ordre aux bucherons qui coupaient du bois dans les forêts pour le service du camp et du siège, d'accourir aussitôt qu'ils verraient la fumée s'élever, pour accroître l'embrasement et prendre leur part du pillage.

xvi.
Nouvelle at-
taque.

[Agath. l. 3,
p. 100-106.]

Rempli de ces vaines idées, il franchit le fossé, et s'avance au pied des murs. Une heure auparavant, Justin, qui ne croyait pas que l'ennemi vînt attaquer la ville ce jour-là, était sorti par la porte opposée : poussé par un de ces mouvements de dévotion que la prudence ne guide pas toujours, il allait visiter une célèbre église voisine. Dans ce pèlerinage il était accompagné de ses plus braves fantassins et de cinq cents cavaliers, bien armés et marchant en bon ordre sous leurs étendards. Comme la place n'était pas investie, et que le côté du fleuve restait libre, les vaisseaux assemblés sur le Phase ne permettant pas aux ennemis de se montrer sur les bords, Justin passa sans être aperçu des Perses. La confiance de Nachoragan s'étant communiquée à ses troupes, l'attaque fut vive et opiniâtre. Les décharges de flèches se succédant sans intervalle offusquaient la clarté du jour; c'était une grêle de fer plus serrée que celle qui tombe dans les plus violents orages. Toutes les machines étaient en mouvement; il en partait des pierres et des javelots enflammés. A l'abri des mantelets, les Perses sappaient le mur, qui cédait aisément aux coups de haches et de coignées. Les Romains, de leur côté, bordant les tours et les murailles, s'efforçaient de montrer qu'ils n'avaient pas besoin de secours. Tout était mis en œuvre pour repousser les Perses; on faisait pleuvoir sur eux les flèches, les dards, les javelots : de grosses pierres tombant avec fracas mettaient en

pièces les mantelets et les machines; d'autres plus petites portaient des frondes et brisaient les casques et les boucliers. Les soldats guindés dans les mannequins suspendus au haut des mats, tiraient sans cesse sur les ennemis, dont ils blessaient un grand nombre; les traits lancés de leurs machines portaient fort loin, et allaient percer à la queue de l'armée les cavaliers et les chevaux. Les cris des blessés, le son des trompettes romaines, le bruit des timbales des Perses, le hennissement des chevaux, le retentissement des boucliers et des cuirasses, formaient un concert terrible, qui ranimait la fureur des combattants.

Justin, qui revenait à la ville, entendant cet horrible fracas, en devine d'abord la cause. Il met aussitôt sa cavalerie en ordre : *Camarades*, s'écrie-t-il, *Dieu exauce nos prières; c'est lui qui nous conduit ici pour exterminer les ennemis.* Il dit, et il fond sur les Perses à la tête de sa troupe, qui renverse tout ce qu'elle rencontre. Les Perses, s'imaginant que c'est la nouvelle armée qui arrive après avoir passé sur le ventre à ceux qu'on avait envoyés pour l'arrêter, prennent l'épouvante, et reculent en arrière. Ce mouvement attire de ce côté-là les Dolomites, qui attaquaient la ville par un autre endroit; ils viennent se joindre aux Perses, laissant seulement à leur attaque un petit nombre de leurs gens. Angilas et Théodore prennent ce moment pour faire une sortie; ils massacrent ou mettent en fuite cette poignée d'assaillants. Les Dolomites, déjà réunis aux Perses, les quittent pour voler au secours de leurs compatriotes; mais avec un tel désordre que les Perses, prenant leur course pour une fuite, se mirent à fuir eux-mêmes; et les Dolomites, voyant fuir les Perses,

xvii.
Défaite des
Perses.

crurent que tout était perdu sans ressource, et se joignirent à eux pour se sauver. Les Romains profitent de l'erreur, et sortent de la ville : les uns poursuivent les fuyards, les autres, pour achever la défaite, tombent sur ceux qui résistent encore : car l'aile droite des ennemis continuait de combattre avec courage à l'abri des éléphants, qui lui servaient de rempart. Ces redoutables animaux abattaient, écrasaient un grand nombre de Romains, et les archers montés sur leur dos tiraient avec avantage. Les Romains commençaient à plier de ce côté-là, lorsqu'un événement imprévu leur donna la victoire. Un garde de Martin, nommé Ognare, se voyant acculé par un éléphant dans l'enfoncement d'un rocher, s'élance sur lui par désespoir, et lui porte sa pique au milieu du front, avec tant de force, qu'elle y demeura attachée. L'animal, devenu furieux par la douleur de sa blessure et par l'agitation de la pique qu'il secouait devant ses yeux, retourna sur les Perses, bondissant et courant de toutes parts, tantôt abattant ou enlevant avec sa trompe ceux qu'il pouvait atteindre et qu'il jetait bien loin, tantôt l'allongeant et la roidissant pour pousser des cris affreux, renversant et foulant aux pieds ceux qu'il portait sur son dos. Il déchirait avec les dents les chevaux qu'il rencontrait; les autres, effarouchés, jetaient par terre leurs cavaliers, et fuyant au travers des bataillons, ils portaient de toutes parts le trouble et le désordre. Dans cette horrible confusion, les soldats enpressés de se sauver, se terrassaient, se perçaient mutuellement; il en périt autant par les armes de leurs camarades que par l'épée des Romains. Ceux qui jusqu'alors étaient restés dans la ville, en sortent dans ce moment; et se joignant aux autres, tous en bon ordre,

se reformant qu'un seul corps, couverts de leurs boucliers, ils chargent les ennemis, qui n'ont de ressource que la fuite. L'armée entière se débande, chacun ne prenant pour guide que sa terreur.

Nachoragan leur donnait l'exemple : il exhortait les autres à se sauver au plus vite. Les Romains continuèrent de poursuivre et de massacrer, jusqu'à ce que Martin eût fait sonner la retraite. Ils rentrèrent dans la ville encore altérés de sang et bouillants de colère. Les Perses épars dans les campagnes se rallièrent enfin, et regagnèrent leur camp près de l'île de Phasis. Ils avaient perdu dix mille hommes, et les Romains seulement deux cents. Martin fit mettre le feu aux machines que les ennemis avaient laissées autour de la ville. La fumée de cet incendie fut la cause d'un nouveau carnage. Les bucherons trop éloignés pour savoir ce qui se passait devant la place, ne doutant plus que la ville ne fût embrasée, se hâtèrent d'accourir à ce signal, selon les ordres de Nachoragan. Mais au lieu du butin qu'ils venaient chercher, ils ne trouvèrent que la mort. On les massacrât à mesure qu'ils arrivaient; ils étaient environ deux mille, dont pas un seul n'échappa. Les vainqueurs, après avoir enseveli leurs morts, dépouillèrent ceux des ennemis. Outre des armes de toute espèce, ils recueillirent un riche butin : car les officiers perses, pour se distinguer des soldats, se paraient de colliers d'or, de bracelets, de pendants d'oreilles de grand prix, et d'autres ornements plus convenables à des femmes qu'à des hommes, et qui ne font honneur qu'à l'ennemi qui les enlève. Ensuite les généraux romains, ayant laissé garnison dans la ville, retournèrent joindre Buzès dans l'île de Phasis. L'hiver approchait, et Nachoragan,

XVIII.
Retraite de
Nachoragan.

commençant à manquer de vivres, songeait à se retirer. Mais pour masquer son dessein, il envoya les Dolomites se ranger en bataille à la vue du camp des Romains. Pour lui il décampa sans bruit, et prit le chemin de Muchirise. Lorsqu'il fut assez avancé pour ne plus craindre d'être atteint dans sa retraite, les Dolomites se débandèrent; et comme ils étaient légèrement armés, et qu'ils couraient avec une extrême vitesse, ils eurent bientôt rejoint le général. Les troupes de détachement qui attendaient la nouvelle armée romaine au bord du Néocnus, apprenant la défaite, gagnèrent aussi Muchirise par des chemins détournés. Tous les Perses se trouvant enfin réunis dans ce poste, Nachoragan y laissa la meilleure partie de sa cavalerie, sous les ordres d'un officier de réputation nommé Vafrise¹, et se retira avec le reste en Ibérie.

XIX.
Condamna-
tion des as-
sassins de
Gubazès.

[Agath. l. 4,
p. 107-120.]

Après la retraite des Perses, on procéda au jugement des assassins de Gubazès. Les Lazes attendaient ce jugement avec impatience, et ce n'était que dans le sang des coupables que la nation romaine pouvait se laver d'un forfait si noir. Athanase fit dresser au milieu d'Archéopolis un tribunal élevé, où il prit séance dans l'appareil le plus imposant. Il était environné de ce cortège d'officiers que la force prête à la justice pour exécuter les ordres des lois. Au milieu de l'enceinte, on voyait les chaînes, les carcans, les instruments de torture. Tout ce que les jugements avaient de majestueux et d'effrayant dans la capitale de l'empire², fut rassemblé au pied du Caucase, pour inspirer aux Barbares le

¹ Οὐαφρίην ἄνδρα τῶν Πέρσων
γνωμωτάτων. Agath. l. 3, p. 106.
— S.-M.

² On établit au pied du Caucase,
dit Agathias, l. 4, p. 108, un tribu-
nal, non pas romain, mais plutôt

respect de la puissance romaine, et pour calmer leur ressentiment par l'éclat d'un jugement solennel. A la gauche du tribunal, paraissaient chargés de chaînes Rustique et Jean transportés des prisons d'Apsaronte; vis-à-vis d'eux se placèrent les accusateurs; c'étaient les plus graves personnages de la nation des Lazes¹. Ceux-ci demandèrent d'abord qu'on lût publiquement la lettre de l'empereur; ce qui fut exécuté par un héraut. On vit clairement que l'empereur, très-peu disposé à croire les faits odieux dont on chargeait Gubazès, avait voulu seulement s'en éclaircir, et qu'il n'avait permis d'user de violence envers ce prince que dans le cas d'une rébellion déclarée. Les accusateurs justifèrent pleinement Gubazès, et après avoir montré son zèle pour le service de l'empire, dans les conjonctures les plus critiques, ils démontrèrent que les rapports faits à l'empereur étaient un tissu de calomnies, et la mort de Gubazès un horrible assassinat. Pendant qu'ils parlaient, l'armée des Lazes répandue autour du tribunal, animée du plus vif intérêt, dévorait toutes leurs paroles; et ceux qui n'étaient pas à portée de les entendre, observant avec inquiétude leurs mouvements, leurs regards, les changements de leur visage, les rendaient comme dans un miroir fidèle. Lorsqu'ils eurent cessé de parler, les Barbares, prononçant eux-mêmes la sentence par un murmure confus, s'étonnaient qu'on suspendit encore l'exécution; et le juge ayant permis aux accusés de se défendre, la multitude se récria comme si c'eût été une

encore athénien. Οἶμαι Ῥωμαϊκὸν διασῆμιν, μᾶλλον μὲν οὖν Ἀττικώτατον, ὑπὸ τῷ Καυκάσῳ ζυνεκροτήθῃ. — S.-M.

¹ Agathias, l. 4, p. 108, remarque

qu'ils entendaient la langue grecque. Ἐπὶ θάτερα δὲ παρῆσαν κατηγοροῦσίν τε τῶν Κόλχων οἱ ἑμφρονέστατοι, καὶ ἤδη ἐκ πλείους τὴν ἑλλάδα φωνὴν μεμαθηκότες. — S.-M.

collusion manifeste. Enfin, les accusateurs ayant calmé ce tumulte, Rustique, aussi intrépide et aussi artificieux que méchant, prit la parole, avec la confiance que l'innocence est seule en droit d'inspirer. Mais quoiqu'il mît en œuvre toutes les ressources de la plus subtile imposture, quoiqu'il donnât au refus qu'avait fait Gubazès d'aller attaquer Onoguris, toutes les couleurs d'une véritable révolte, il ne put en imposer au juge. Après une exacte discussion, Athanase prononça contre Rustique et Jean un arrêt de mort. On les promena sur des mulets par toutes les rues de la ville, un héraut marchant devant eux, et criant : *Qu'on apprenne à s'abstenir des meurtres, et à respecter les lois.* Ensuite ils eurent la tête tranchée; et la vue de leur supplice, précédé et accompagné de tout l'appareil capable d'inspirer la terreur, fit une telle impression sur l'esprit des Lazes, qu'à leur colère, qui semblait ne pouvoir être satisfaite par les plus extrêmes rigueurs, succéda la compassion. Rustique dans sa défense s'était autorisé du consentement de Martin : Athanase renvoya à l'empereur la décision de ce que méritait ce général. Cette grande affaire étant terminée, les troupes romaines se distribuèrent dans les places qui leur furent assignées pour quartiers d'hiver.

AN 555.

XX.
Les Misimiens se
donnent aux
Perses.

[Agath. l. 4,
p. 120 et
121.]

Cet acte de justice retint les Lazes dans l'obéissance. Mais les Misimiens, après s'être vengés, par un cruel massacre, de l'outrage qu'ils avaient reçu, animés d'une haine implacable contre toute la nation romaine, députèrent à Nachoragan. Ils se firent un mérite de leur révolte, et lui représentèrent qu'il était de l'intérêt des Perses de ne pas refuser leur protection à un peuple guerrier qui leur ouvrait une entrée en Lazique. Le gé-

de trois cents cavaliers : il n'en échappa que quarante. Pendant ce temps là on reprit en Lazique la ville de Rhodopolis ¹, ci-devant prise par Merméroès ; et l'été se passa sans autre action mémorable. Les Perses s'étant retirés, selon leur coutume, dès le commencement de l'automne ², on entra dans le pays des Misimiens. Martin vint se mettre à la tête des troupes ; mais une maladie l'ayant obligé de retourner en Lazique, il laissa le soin de cette guerre à ses lieutenants.

xxii.
Les Misimiens massacrent les députés apsilien.

[Agath. l. 4, p. 123, 124 et 125.]

Les Apsiliens, voyant avec douleur les désastres dont leurs voisins étaient menacés, essayèrent de les rappeler à l'obéissance, et engagèrent les Romains à suspendre les hostilités. Les plus considérables et les plus sages du pays se chargèrent de la députation. Mais les Misimiens, loin d'être disposés à réparer leur forfait, se portèrent à une violence encore plus barbare, en massacrant des voisins et des amis, revêtus du sacré caractère d'ambassadeurs, auxquels ils ne pouvaient reprocher que le zèle qu'ils avaient pour leur conservation. Après une action si criminelle, quoiqu'ils n'attendissent aucun secours des Perses, ils demeurèrent tranquilles, se fiant sur la situation de leur pays. Mais les Romains, enflammés de colère contre ce peuple féroce, franchirent les passages, et se montrèrent bientôt dans la plaine. Les Misimiens effrayés, se voyant hors d'état de défendre toutes leurs places, y mirent le feu, et ne réservèrent que la plus forte, nommée Tzachar, qu'ils regardaient comme imprenable : on l'appelait pour cette

¹ Le Hm Elminour fut chargé de cette expédition par Justin. Ἰουστῖνος δὲ Γερμανοῦ ἐνα τῶν ἀμφοτέρων ταξιαρχῶν ἀνδρα ὄντων τὸ γένος, ἑλμινζούρ ὄνομα. Agath. l. 4, p. 123. — S.-M.

² Ils revinrent prendre des quartiers d'hiver à Cotaia et dans l'Ibérie. Ἐπαυμένους ἐς τὸ Κοναίσιον καὶ τὰς ἱβήνας. Agath. l. 4, p. 123. — S.-M.

raison, le *château de fer*¹. Ils s'y retirèrent avec leurs enfants et leurs femmes. Comme les Romains marchaient de ce côté-là, un escadron de quarante cavaliers, tous gens d'élite, qui devançait l'armée de bien loin, se trouva tout-à-coup enveloppé d'une troupe de six cents hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Leur valeur, guidée par l'expérience, les tira du péril; ils se firent jour au travers des ennemis, et gagnèrent une colline, où ils se soutinrent en attendant l'armée. Dès qu'elle parut, les Misimiens prirent la fuite, poursuivis par les Romains, qui en firent un si grand carnage, qu'il n'en rentra que quatre-vingts dans la forteresse de Tzachar. Il eût même été facile d'emporter la place dans ce moment d'alarme, si les chefs l'eussent attaquée de concert. Mais leurs divisions, leurs jalousies mutuelles, dérangent toutes les opérations.

Martin, craignant les suites de cette mésintelligence, envoya Jean Dacnas prendre le commandement de l'armée. C'était un Cappadocien, que l'empereur avait choisi depuis peu à la place de Rustique, pour lui rendre compte de la conduite des généraux, et pour distribuer les grâces et les récompenses à ceux qui les mériteraient par leurs services. Son courage et son expérience ne le rendaient pas moins capable de conduire une expédition. Lorsqu'il fut arrivé devant la place, il songea d'abord à détruire un grand nombre d'habitations qui s'élevaient sur les rochers voisins. C'étaient des cabanes bâties au bord des précipices, et qui semblaient inaccessibles. Du pied de ces rochers

XXIII.
Cruelle vengeance des Romains.

[Agath. l. 4, p. 126-130.]

¹ Τοῦτο δὲ Τζάχαρ μὲν ἐκ παλαιῶ ὀνομάζεται· αἰδηροῦν δὲ αὐτὸ διὰ τὸ σερρόν τε καὶ ἀνάλωτον ἐπιπλὴν ἀποκαλοῦσιν. Agath. l. 4, p. 124. La po-

sition de ce lieu est inconnue. Il faut le chercher cependant vers le pays des Suanes. — S.-M.

sortaient des sources d'eau vive. Un soldat isaurien, posté en sentinelle, ayant aperçu une troupe de Misimiens qui venaient y puiser pendant la nuit, les suivit dans leur retraite sans être aperçu. En remarquant avec soin la situation des lieux, il observa qu'il n'y avait au haut du sentier qu'une garde de huit hommes. Il vint en avertir Dacnas, qui lui donna la nuit suivante cent hommes des plus déterminés ¹ pour aller détruire les cabanes et leurs habitants. Plusieurs des principaux officiers voulurent avoir part à cette périlleuse entreprise. Lorsqu'ils eurent grimpé jusqu'à la moitié de la hauteur, ils aperçurent les sentinelles endormies près d'un grand feu. En ce moment un des Romains, soutenu sur une pointe de rocher, tomba malheureusement, et le bruit de ses armes ayant réveillé les sentinelles, on les vit se lever à demi, agiter leurs javelines, et regarder autour d'eux sans rien voir, éblouis par la clarté de la flamme. Pendant ce temps-là les Romains, se serrant contre les rochers, s'y tenaient suspendus sans faire aucun mouvement, et sans oser même reprendre haleine, jusqu'à ce que les Barbares, n'apercevant aucun péril, se replongèrent dans le sommeil. Les Romains, ayant achevé de monter, les égorgent, et courent aux habitations, en sonnant de la trompette. Les Misimiens, effrayés, sortent pour s'assembler, et sont reçus à la sortie par les Romains, qui les passent au fil de l'épée à mesure qu'ils paraissent. On met le feu aux cabanes; et la flamme de l'incendie sur des lieux si élevés annonce le désastre des Misimiens à toutes

¹ Parmi eux on distinguait Ziper, garde du général Marcellin; Léonce fils de Dabragazès; Théodore, le chef

des Tzannes et le soldat isaurien qui s'appelait Illus.—S.-M.

les contrées d'alentour. Les Barbares périssent au dedans par le feu, au-dehors par le fer ennemi. Les femmes mêmes ne sont pas épargnées. Plus inhumains que ceux dont ils punissent la cruauté, les Romains transportés de rage arrachent les enfants des bras de leurs mères, ils écrasent les uns contre des pierres; ils jettent les autres en l'air par un jeu plus que barbare, et les reçoivent sur la pointe de leurs piques. Mais ils sont eux-mêmes bientôt punis de leur inhumanité : lorsqu'ils se croient maîtres de la contrée, et qu'ils ne songent plus qu'à boire et à se divertir, cinq cents Misimiens bien armés sortent de la forteresse au point du jour, et viennent fondre sur eux. Ils sont surpris à leur tour; trente sont massacrés; les autres redescendent avec effroi, et retournent au camp, percés de traits, déchirés par les pointes des rochers, et teints de leur propre sang et de celui des ennemis.

Dacnas, moins satisfait de la ruine de ces misérables cabanes qu'affligé de la perte de trente braves soldats, après avoir observé la situation de la place, disposa tout pour l'attaque, et fit combler le fossé. Déjà les machines étaient dressées, les pierres et les traits volaient sur la muraille, et les assiégés semblaient résolus de se défendre jusqu'à l'extrémité, lorsqu'un accident de peu d'importance et la superstition abattirent leur courage. Ayant fait une sortie pour détruire les machines, comme ils rentraient dans la place en fuyant, un d'entre eux, atteint d'un coup de flèche, tomba mort sur le seuil de la porte. Ce fut pour eux une preuve évidente que Dieu voulait que la place fût ouverte aux ennemis. Frappés de ce sinistre présage, ils font réflexion sur leur faiblesse, sur l'infidélité des Perses qui

XXIV.
Réduction
des Misimiens.

les abandonnent, et députent à Dacnas pour le supplier de ne pas exterminer une nation depuis si long-temps soumise à l'empire, qui professait la même religion que les Romains, et qui n'ayant pris les armes que pour se venger d'une injure atroce, n'était déjà que trop punie de sa témérité par le massacre de cinq mille hommes et d'un plus grand nombre encore de femmes et d'enfants. Dacnas écouta leurs prières; la rigueur de la saison, jointe au défaut de subsistances dans un pays désert, pouvait rendre le siège difficile et meurtrier. Il les obligea de restituer tout ce qu'ils avaient enlevé à Sotérichus, et surtout la caisse de l'empereur, qui contenait vingt-huit mille huit cent pièces d'or, ce qui revient environ à quatre cents mille livres de notre monnaie actuelle. Après avoir réduit ces Barbares à l'obéissance, Dacnas retourna en Lazique.

xxv.
Justin sub-
stitué à Mar-
tin.

[Agath. l. 4,
p. 130.]

Martin y commandait en chef : habile général, mais méchant homme, il était le principal auteur du complot formé contre Gubazès. Sa réputation, ses services, et le talent qu'il avait de se faire aimer et obéir des troupes, l'avaient sauvé du châtimement qu'il méritait autant que Rustique. L'empereur avait dissimulé dans un temps où la punition de Martin aurait pu causer une révolution en Lazique. Lorsque les troubles furent apaisés, il le rappela, et voulant concilier la reconnaissance avec la justice, il se contenta de lui ôter le commandement. Il en revêtit Justin fils de German, qu'il avait mandé à Constantinople, et qu'il déclara général des troupes de Lazique et d'Arménie.

xxvi.
Concessions
de Jean l'A-
fricain.

Entre les officiers de la suite de Justin, se trouvait pour le déshonneur de ce général, et pour le malheur des provinces, un nommé Jean, africain de nation. Cet

homme de néant avait d'abord été valet d'armée. Passionné pour les richesses, il possédait dans un degré supérieur tous les talents nécessaires pour en acquérir par les voies les plus courtes, et trouva le secret de s'avancer auprès de Justin, dont les belles qualités étaient ternies par un grand faible pour l'argent. Après s'être insinué dans la confiance du général, ce scélérat lui proposa un marché trop avantageux pour être accepté par tout homme d'une conscience un peu délicate : c'était de défrayer Justin et toute sa maison, moyennant une somme qui lui serait seulement avancée, et qu'il promettait de rendre en entier, et même avec les intérêts. Cette énigme ne pouvait s'expliquer, qu'en supposant du côté de l'emprunteur toutes les ressources de la fraude. Mais Justin, n'envisageant que son profit, n'entra dans aucun détail : il lui fit compter la somme, et le laissa le maître de la faire valoir. Jean, pour ne pas perdre de temps, mit la main à l'œuvre dès le moment que Justin partit de Constantinople. Voici comment il s'y prit. Il devançait le général d'une ou deux journées, et s'informant exactement des productions de chaque contrée, il s'arrêtait dans les bourgs et les villages voisins de la route, faisait aussitôt assembler la commune, et lui demandait ce qu'il était bien sûr qu'elle n'avait pas ; des bœufs, par exemple, dans les lieux où on n'en pouvait trouver un seul, des chameaux, où le pays ne fournissait que des chevaux. Pour faire preuve de sa bonne foi, il offrait de payer d'avance, il exigeait seulement qu'on lui livrât sur le champ ce qu'il demandait, parce que le général en avait, disait-il, un besoin pressant. Sur les représentations qu'on lui faisait de l'impuissance absolue de le satisfaire, il s'emportait en

[Agath. l. 4,
p. 130, 131
et 132.]

invectives contre la mauvaise volonté des habitants, et les menaçait de toute la colère de l'empereur. Ces misérables, se jetant à ses pieds, se tenaient fort heureux qu'il voulût bien accepter, en échange de ce qu'ils ne pouvaient fournir, tout l'argent qu'ils avaient pu rassembler. Avant que d'être arrivé en Lazique, il avait doublé son capital, par ce manège violent et frauduleux. Il le continua dans cette province, et de plus, il achetait au prix qu'il voulait toutes les productions du pays, dont il chargeait des vaisseaux, pour les envoyer vendre en d'autres contrées; ce qui causa bientôt la cherté des vivres. Tant d'extorsions et de monopoles procurèrent à Jean d'immenses richesses, et il les mit à couvert par sa fidélité à remplir les conditions de son traité avec Justin, qui de son côté était sourd aux plaintes et insensible aux larmes des peuples.

XXVII.
Supplice de
Nachoragan.

[Agath. l. 4,
p. 132, 133
et 141.]

Jean l'Africain aurait mérité le supplice que souffrit en ce temps-là Nachoragan. Ce malheureux général, ayant été rappelé d'Ibérie, éprouva toute la colère de l'impitoyable Chosroès, irrité du mauvais succès de ses armes devant la ville de Phasis. Il fut écorché vif, et sa peau, remplie de paille, conservant la forme de tous ses membres, fut suspendue au haut d'une perche, dans la place la plus fréquentée de Ctésiphon : spectacle affreux¹, que le premier Sapor avait autrefois donné à la Perse, mais avec moins de barbarie, n'ayant fait écorcher l'empereur Valérien qu'après la mort de ce prince infortuné.

¹ Agathias prend de là occasion de faire un long récit de la cruauté de Sapor I^{er}. Il y ajoute fort spirituellement l'histoire du supplice de Mersyas, et il termine par une assez

longue, mais curieuse digression sur l'histoire de la Perse et des rois de la dynastie des Sassanides. Il tenait tous les détails qu'il a consignés dans cette digression, d'un interprète

Tant de tentatives inutiles rebutèrent enfin Chosroès. Il considérait que les Romains avaient sur lui un grand avantage en Lazique, parce qu'étant maîtres de la mer, ils ne couraient aucun risque de manquer de vivres; au lieu que ses convois ne pouvaient arriver à leur destination que par des chemins fort longs et fort difficiles. Il résolut donc de faire la paix pour la Lazique, comme elle était déjà établie pour toutes les autres provinces des deux états. Dans ce dessein il fit partir pour Constantinople son grand chambellan ¹, qui convint d'une suspension d'armes, pendant laquelle les deux empires demeureraient en possession des places et des contrées qui leur étaient actuellement soumises, jusqu'à la conclusion d'un traité définitif.

L'armée de Lazique, délivrée de la guerre des Perses, en eut une autre à soutenir contre les Tzannes. Depuis que ces Barbares avaient enlevé les bagages des Romains devant Pétra, en 549, ils étaient divisés en deux partis : les uns demeuraient attachés à l'empire ²,

xxviii.
Suspension
d'armes en-
tre les Perses
et les Ro-
mains.
Agath. l. 4,
p. 133 et 141.
Ménand.
exc. leg. p.
133.

An 556.

xxix.
Les Tzannes
subjugués.
Agath. l. 5,
p. 143, 144,
145.

nommé Sergius, que Chosroès estimait beaucoup et qu'il regardait comme le plus habile des interprètes qui fussent au service des deux empires. Ἦν γὰρ δὴ ἑρμηνέων ἀριστὸς ἀπάντων, καὶ οἷος ὑπ' αὐτοῦ Χοσρόου θαυμάζεσθαι, ὡς ἐν ἑκατέρᾳ πολιτείᾳ τὰ πρωτεῖα λαχὼν τῆς ἐπιστήμης. Il avait obtenu des renseignements des gardiens employés dans les archives royales de Perse, τοὺς τῶν βασιλικῶν ἀπομνημονευμάτων φρουροὺς τε καὶ ἐπιστάτας. Agath. l. 4, p. 141. — S.-M.

¹ Agathias se contente de dire, l. 4, p. 141, qu'il était un des hommes les plus illustres de la Perse, ἀνδρα Πέρσῃ τῶν σφόδρα παρ' αὐτοῖς λογιμωτάτων. Il lui donne le nom de Zich, ὄνομα δὲ ἦν αὐτῷ Ζίχ. Les dé-

tails que l'historien Ménandre, exc. leg. p. 133, fournit sur le même personnage, donnent lieu de croire que Zich était le nom d'une dignité. Περσῶν πρᾶξουσῆς, dit-il, ὑπῆρχε ἀξίωμα τὸ Ζίχ, et même d'une très-haute dignité, μέγιστόν τι τοῦτο παρὰ τοῖς Πέρσαις γέρας. Il ajoute qu'il s'appelait *lesdegousnaph*, Ἰσδεγευσνάφ, et non *Indegouach*, comme on lit dans la traduction latine. C'est cet historien qui nous apprend qu'il était chambellan du roi, ou comme il l'dit *παρευναστήρ τοῦ βασιλέως*. Voyez aussi ci-après, p. 428, liv. XLIX, § 57. — S.-M.

² Ἐκ παλαιῶν ὑπόσπονδοὶ τε καὶ κατήκοι τῶν Ῥωμαίων γεγεννημένοι. Agath. l. 5, p. 143. — S.-M.

et continuaient de servir dans les armées romaines ; les autres faisaient des courses continuelles dans le Pont et dans l'Arménie. Pour les réduire, Justin envoya Théodore, un de ses meilleurs capitaines, qui, étant né dans le pays, en connaissait parfaitement le local. Cet officier pénétra dans l'intérieur de la contrée, et alla camper aux environs de Théodoriade¹ et de Rhizée sur le Pont-Euxin². S'y étant retranché, il attira dans son camp ceux qui étaient restés fidèles, et les combla de présents. Il se disposait à forcer les autres par les armes, lorsqu'il fut prévenu par l'audace de ces Barbares, qui vinrent en grand nombre se poster sur une éminence voisine, d'où ils faisaient pleuvoir les flèches jusqu'au milieu du camp. Les plus hardis des Romains, n'écoutant que leur colère, sortirent de leurs retranchements, et montèrent à eux en désordre. Mais les Tzannes, les accablant de traits et de grosses pierres, qu'ils faisaient rouler sur eux, les repoussèrent après leur avoir tué quarante hommes, et vinrent attaquer le camp. Le combat fut vif et sanglant ; on attaquait, on défendait avec une égale furie. Théodore, ayant observé que les Tzannes, mal commandés et peu instruits de l'art de la guerre, se portaient tous au même endroit, fit sortir un détachement qui vint les charger par derrière, et les mit en fuite. Deux mille furent tués dans la poursuite ; les autres se dispersèrent, et toute la nation se soumit. L'empereur usa des droits que lui donnait la victoire : au lieu des sommes que les Tzannes recevaient tous les ans comme alliés de l'empire, ils furent réduits à payer tribut.

¹ Ou plutôt *Theodorias* ; la position de cette ville voisine de la Lazique est inconnue. — S.-M.

² Ἀμφὶ Θεοδοριάδα τὴν πόλιν, καὶ τὸ Ῥιζαῖον καλούμενον. Agath. l. 5, p. 144. — S.-M.

Les Juifs de Palestine, qui demeuraient tranquilles depuis quelques années, se soulevèrent en 556 au mois de Juillet ¹. Ils massacrèrent à Césarée un grand nombre de chrétiens, mirent le feu aux églises, tuèrent le gouverneur Étienne dans sa maison qu'ils pillèrent. La femme d'Étienne, s'étant réfugiée à Constantinople, demanda justice à l'empereur, qui envoya ordre au préfet d'Orient, nommé Adamantius ², de passer en Palestine et de châtier les séditeux. Adamantius entra dans Césarée, fit pendre les uns, trancher la tête ou couper les mains aux autres, et confisqua tous leurs biens. Une si prompte et si terrible exécution jeta l'épouvante dans tout l'Orient, et contint les Juifs prêts à se soulever dans les autres villes.

xxx.
Sédition des
Juifs.

Theoph. p.
194, 195.
Cedr. t. 1,
p. 385.
Anast. p. 65.
Malala, part.
2, p. 231 et
232.

Deux mois auparavant, la capitale de l'empire avait donné l'exemple de la révolte. Comme la disette de blé et d'orge obligeait de distribuer le pain avec économie, les habitants de Constantinople murmurèrent d'abord, imputant cette épargne à quelque malversation. Enfin, le onzième de mai, jour auquel on célébrait des jeux publics en mémoire de la fondation de la ville, tout le peuple rassemblé dans le cirque, s'adressant à l'empereur, lui demanda du pain à grands cris; et aussitôt, sortant en foule, il alla mettre le feu à la maison du préfet Musonius. L'empereur, d'autant plus indigné que l'ambassadeur de Chosroès assistait au spectacle et était témoin de la sédition, donna ordre au préfet de se saisir des plus mutins et de les punir. Ce qui fut exécuté, et cette émeute n'eut point d'autre suite.

xxx.
Sédition à
Constanti-
nople.

Theoph. p.
195, 196.
Cedr. t. 1,
p. 385.
Anast. p. 65.
Malala, part.
2, p. 232 et
233.
Agath. l. 5,
p. 145 et 146.

¹ Théophanes, p. 194, ajoute que les Samaritains se révoltèrent également. — S.-M.

² Il est appelé Amantius dans la chronique de Malala, part. 2, p. 232. — S.-M.

XXXII.
Tremble-
ment de
terre.

Agathias rapporte à cette année un tremblement de terre, que d'autres auteurs moins voisins de ces temps-là diffèrent de deux ans. Le 15 décembre, au milieu de la nuit, Constantinople entière fut tout-à-coup si violemment ébranlée, que les habitants, croyant que leurs maisons étaient prêtes à fondre sur eux, se jetèrent dans les rues, et se réfugièrent au centre des places, de peur d'être écrasés par la chute des édifices. Chaque secousse était précédée d'un bruit sourd, qui semblait être l'explosion d'un tonnerre souterrain. Dans l'air s'élevait une vapeur noire, semblable à un nuage de fumée. Il en tombait en même temps une neige fort menue, et les hommes, les femmes, les vieillards, mêlés ensemble, demi-nus et transis de froid, n'osaient cependant rentrer dans leurs habitations, et ne cherchaient d'asyle, que dans les églises, invoquant la miséricorde divine. Le fracas des édifices qui tombaient de toutes parts redoublait leurs cris. Les églises mêmes n'étaient pas un lieu de sûreté; plusieurs s'écroulèrent, et ce fut alors que le dôme de Sainte-Sophie fut tellement ébranlé, qu'il tomba deux ans après, comme je l'ai raconté ailleurs. Le quartier nommé *Rhegium*, voisin de la mer, fut renversé de fond en comble, en sorte qu'il n'y resta pas pierre sur pierre. Il périt un grand nombre de citoyens; on en retira plusieurs qui vivaient encore, après avoir été deux ou trois jours ensevelis sous les ruines. Ce tremblement de terre s'étendit au loin, et se fit sentir en même temps dans plusieurs villes. On vit en quelques endroits les toits s'entr'ouvrir et se rejoindre ensuite : on vit des colonnes arrachées de leurs fondements, et enlevées par-dessus les maisons voisines, aller tomber sur des édifi-

ces plus éloignés, qu'elles fracassaient. Pendant dix jours les secousses recommencèrent fréquemment, et quoiqu'elles diminuassent de violence, elles en conservaient assez pour abattre ce que les premières avaient ébranlé. On peut dire que ce terrible phénomène avait agi sur les esprits autant que sur les corps; plusieurs jours après que la terre se fut rassise et qu'elle eut repris son repos naturel, elle paraissait encore agitée aux yeux des habitants, et la frayeur dura plus long-temps que le danger. Les rues, les places publiques, étaient peuplées de devins et d'astrologues, qui annonçaient la fin du monde; et le peuple, que la crainte rend encore plus crédule, attendait en tremblant la chute des astres et l'écroulement de l'Univers. L'empereur s'abstint pendant quarante jours de porter le diadème; il convertit en aumônes les dépenses qu'il était en usage de faire aux fêtes de Noël pour les festins qu'il donnait alors à toute la cour. Les désordres cessèrent, et cette grande cité, remplie de corruption et de débauches, devint, comme dans une agonie universelle, une ville pénitente. Tout retentissait de sanglots, de soupirs et de prières. On accourait en foule aux monastères, pour être admis dans ces saints asyles, et l'avarice la plus insensible ouvrit ses trésors pour les répandre dans le sein des indigents. Mais la sécurité rendue ramena tous les vices. Entre les personnes distinguées par leurs dignités, le seul Anatolius perdit la vie; il fut écrasé dans son lit par la chute des marbres dont les murs de sa maison étaient revêtus. Il était intendant des palais et des deniers de l'empereur : son caractère dur et fiscal l'avait rendu odieux; et le peuple regarda sa mort comme un châtement des injustices par lesquelles il

s'était enrichi, sous prétexte de zèle pour les intérêts du prince.

AN 557.

xxxiii.
Peste à Constantinople.

Agath. l. 5,
p. 153, 154.
Theoph. p.

197.
Cedr. t. 1,
p. 385.
Malala, part.
2, p. 234.

L'année suivante, 557, ne fut mémorable que par les ravages de cette peste cruelle qui, depuis vingt-six ans, parcourait toutes les contrées du monde, et qui ne cessa de désoler la terre pendant un demi-siècle. Elle s'était déjà fait sentir à Constantinople; elle y revint cette année avec plus de fureur, soit que les vapeurs élevées du sein de la terre par le tremblement eussent disposé l'air à recevoir ces malignes influences, soit par quelque communication avec les pays attaqués de ce fléau. L'expérience n'avait pas encore imaginé toutes les précautions maintenant en usage pour fermer entrée à la contagion. Je ne m'étendrai point sur les effets de cette funeste maladie, dont j'ai tracé ailleurs les symptômes. Elle dura dans toute sa force depuis le mois de février jusqu'à la fin du mois d'août, et emporta un nombre infini de peuple; en sorte que, les litières publiques employées aux funérailles ne suffisant plus, l'empereur en fit faire encore mille, et donna quantité de chariots et de chevaux pour transporter les corps au bord de la mer. On en chargeait des barques, qui les allaient porter loin de la ville; on les enterrait dans des fosses profondes. Malgré ces soins, les rues de Constantinople furent long-temps jonchées de cadavres, les vivants n'étant ni assez vigoureux ni en assez grand nombre pour enlever les morts. Ce fléau se répandit en Italie, où il fit beaucoup de ravages.

xxxiv.
Désordres réprimés par l'empereur.

[Novel. 77,
Baronius.

Justinien, effrayé de tant de malheurs, s'efforça de les détourner à l'avenir en réprimant deux affreux désordres, qui régnaient alors dans la capitale, les blasphèmes et les abominations contraires à la nature. Il

déclare dans une loi qu'il fit, sans doute vers ce temps-là, que ces crimes sont autant d'attentats contre la société tout entière, puisqu'ils attirent sur elle les plus terribles coups de la vengeance divine, la famine, les tremblements de terre et la peste. C'étaient les trois fléaux qui venaient d'affliger successivement Constantinople. Il ordonne au préfet de la ville de faire arrêter les coupables et de les punir de mort : il le menace de son indignation, si par inattention ou par indulgence il laisse ces crimes impunis.

L'année suivante arrivèrent à Constantinople les ambassadeurs d'une nation jusqu'alors inconnue. Leur habillement ressemblait à celui des Huns¹ : leur grande taille, la férocité peinte sur leur visage, leurs cheveux pendants par derrière en longues tresses², inspiraient au peuple une sorte de terreur, qui redoublait sa curiosité³. C'étaient ceux qui ont porté en Europe le nom d'Avares⁴, dont je vais exposer l'origine en peu de mots⁵.

AN 558.

xxxv.
Ambassade
des Avares.Theoph. p.
196.Vict. Tun.
Suid. voce

Ἄβαρις.

Malala, part.

2, p. 234.

Simoc. l. 7,

c. 7, 8.

Coripp. de

laud. Just.

lib. 2, pass.

¹ Ἡ δὲ λοιπὴ φορεσιὰ αὐτῶν ὁμοία τῶν λοιπῶν Οὐννῶν. Theoph. p. 196. — S.-M.

² Ἐἶχον γὰρ τὰς κόμας ἐπισθεν μακρὰς πάνυ δεδεμένας πρηνδίοις, καὶ πεπλεγμένας. Theoph. p. 196. Corippus parle aussi, de *laud. Just. praef.* v. 4, de la terrible chevelure des Avares.

Illa colubrimodis Abarum gens dira capillis. — S.-M.

³ Μηδέποτε ἰωρακότες τοιοῦτον ἄνθρωπος. Theoph. p. 196. — S.-M.

⁴ J'ai partout substitué dans le texte de Lebeau le nom d'*Avares*, généralement adopté à présent, à celui d'*Abares*, dont il s'était servi. Le nom d'*Avares* exprime d'ailleurs

fort bien la prononciation du grec Ἄβαρ ou Ἄβαροτ. — S.-M.¹

⁵ J'ai peine à comprendre le motif qui a pu porter Lebeau à ne pas profiter des détails nombreux et très-intéressants, que Théophylacte Simocatta et les autres historiens byzantins donnent sur l'origine des Avares, et sur les révolutions arrivées, à cette époque, dans les contrées les plus éloignées de la haute Asie. Il s'est contenté de résumer en quelques lignes, et d'une manière encore assez inexacte, les recherches faites à ce sujet par Deguignes dans les historiens chinois, qu'il a cherché à concilier avec ceux de l'Occident. Ce que Lebeau dit de l'origine des Avares, peuple qui se

xxxvi.
[Leur ori-
gine.]

— [Deguignes et les savants qui se sont occupés après lui ¹ de l'histoire des nations barbares de l'Asie centrale, sont loin d'avoir résolu toutes les difficultés historiques relatives à l'origine et aux antiquités des Avars. Le résultat de leurs travaux ne laisse pas toujours des idées nettes ou positives sur ces questions importantes. Deguignes s'est efforcé de prouver que les Avars sont les mêmes que les *Geou-gen* des historiens chinois. Ces derniers furent puissants dans le centre de l'Asie, durant les cinquième et sixième siècles de notre ère. D'autres savants les appellent *Jouan-jouan* ou *Jouan-jan*. Ils formaient une branche ancienne et nombreuse de la race de Barbares nommée *Sian-pi*. Ces Barbares vivaient depuis des temps fort reculés dans les déserts et les montagnes qui avoisinent le lac Baïkal, vers les lieux où sont actuellement les frontières des empires

trouve si souvent mêlé à l'histoire du Bas-Empire, me semble insuffisant. C'est pour cette raison que j'ai retranché les lignes peu nombreuses de Lebeau, et que j'y ai substitué des détails plus étendus, plus exacts, pour lesquels j'ai profité des renseignements de la Byzantine, et des travaux de Deguignes, ainsi que des recherches des savants modernes, versés dans la connaissance de la langue et de la littérature chinoises. J'ai voulu donner des notions satisfaisantes sur un peuple dont l'origine et l'histoire sont également mal connues; j'en userai de même pour l'histoire et les antiquités des Turcs dont il sera bientôt question. Je joins ici le passage du texte de Lebeau que j'ai retranché, et que j'ai remplacé par les paragraphes qui suivent. Il s'exprime ainsi. — *Les Turcs nouvellement sortis des forêts du mont Altaï, vers la source*

de l'Irtis, ayant détruit les Avars, peuple puissant en Tartarie, attaquèrent et défirent encore les Ogors, nommés aussi Varchuns, nation guerrière et nombreuse, qui habitait le long du fleuve Toula. — S.-M.

¹ Deguignes a traité de l'histoire des Avars sous le nom de *Geougen*, d'abord dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. xxviii, p. 108-122, puis dans son *Histoire des Huns*, t. ii, p. 334-366. Il en est également question fort au long dans le *Supplément* ajouté à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot, par le père Visdelou, sous le titre *Histoire de la Tartarie*, édit. de 1779. M. Abel-Rémusat en a parlé dans ses *Recherches sur les langues Tartares*, t. i, p. 325, 326, et depuis M. Klaproth, dans ses *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 99, 100 et 115. — S.-M.

russe et chinois. Ils s'avancèrent ensuite vers le midi : plusieurs de leurs tribus s'y firent connaître ; elles y fondèrent des royaumes souvent en guerre avec les Chinois. Les *Sian-pi* se mêlèrent dans ces nouvelles demeures avec les débris des *Hioung-nou*, ou les Huns, qui avaient autrefois dominé dans les mêmes régions ¹. Ils y donnèrent naissance à d'autres peuples. Parmi ceux-ci on distingue les *Jouan-jouan*. Le sixième de leurs rois nommé *Thou-loun* ² devint en l'an 402 le chef d'un vaste empire, compris entre Kharachar et la mer orientale, qui sépare la Corée du Japon. Il prit alors le titre de *Khakan*, le même que celui de *Chagan* ³, qui fut porté par les princes des Avars de la Pannonie. Les auteurs chinois remarquent que c'est la première fois que ce titre paraît dans l'histoire ⁴. Il désignait chez les *Jouan-jouan* la dignité suprême, et c'est d'eux que l'ont emprunté

¹ Voyez ce que j'ai dit sur l'origine, l'antiquité et la puissance des premiers Huns, t. 4, p. 60, not. 2 ; p. 63, not. 1 ; p. 66, not. 1 ; p. 74, not. 2 et 3 ; p. 76, not. 1 et 2, liv. XIX, § 40, 41 et 42. — S.-M.

² Ce nom fut aussi porté par le chef de la première dynastie formée par les esclaves turcs qui se rendirent indépendants dans les états des khalifes. Je veux parler de la dynastie des Thoulounides qui régna en Égypte dans le 9^e siècle. — S.-M.

³ Le titre de *Khan*, très-connu et très-répandu actuellement encore dans la Perse, la Tartarie et les Indes orientales, paraît être une contraction du titre de *khakan*, autrefois en usage chez toutes les tribus turques et mongoles de la haute Asie. *Khan* est une forme altérée qui est devenue fort commune dans l'Orient musulman. Elle a perdu la haute im-

portance qu'on y attachait autrefois, sous sa forme primitive. Les princes mongols, successeurs de Tchinghizkhan, l'avaient déjà altéré sous la forme *haán*, qui servit long-temps à désigner particulièrement le chef des descendants de ce conquérant. Les Chinois donnent au mot *khan* la prononciation *ko-han*. — S.-M.

⁴ On croit généralement que l'origine de ce titre ne remonte pas au-delà de l'an 402, et qu'il faut en attribuer le premier emploi aux *Jouan-jouan*. Il en a pu être ainsi pour les Chinois, mais j'ai peine à croire que ce titre n'ait pas existé long-temps avant cette époque dans la partie occidentale de la Tartarie. Je pense au contraire qu'avant les *Jouan-jouan* cette qualification avait déjà été portée par les princes des nations comprises entre la Chine et la Perse. L'historien arménien Moïse de Khoren,

successivement tous les dominateurs de l'Asie centrale. Ceux-ci le transmirent aux souverains turcs, qui embrassèrent dans la suite le musulmanisme, et qui passèrent dans la Perse et en Occident. C'est ainsi qu'il est devenu et qu'il est encore aujourd'hui l'un des titres impériaux du sultan ottoman de Constantinople ¹. Les *Jouan-jouan* ne conservèrent pas long-temps la grande puissance fondée par Thou-loun; ils eurent à soutenir de longues et désastreuses guerres contre une autre tribu issue de la même race qu'eux, et qui s'était fixée dans la Chine septentrionale. Ces derniers y établirent une solide domination, et y formèrent un empire, qui est compris sous le nom de *Goueï* parmi les dynasties impériales de la Chine ². Les *Jouan-jouan* ne furent pas détruits par ces guerres, mais leur puissance s'affaiblit, et les limites de leurs possessions furent considérablement resserrées. Des troubles civils se joignirent à ces malheurs, et ils ne purent résister à un peuple nommé *Thou-khiu* par les Chinois, et qui est le même que les Turcs, qui commençaient alors à s'élever, après avoir été long-

1. 2, c. 85, fait mention de ce titre à propos d'un prince des Barbares de l'Orient, contemporain d'Ardeschir et de Schahpour, les deux premiers rois de Perse de la race des Sassanides, qui vivaient entre les années 226 et 271 de J.-C. Ce prince de l'Orient, appelé par l'historien arménien *Vezourk-khakan*, ou le *grand Khakan*, faisait de fréquentes incursions dans le Khorasan. — S.-M.

¹ Le grand seigneur prend encore sur ses monnaies le titre de *sulthan* des deux mers et de *khakan* des deux terres ou des deux continents. — S.-M.

² L'histoire de la Chine mentionne

plusieurs dynasties de ce nom. La première a régné sur une partie de la Chine septentrionale, au commencement du 3^e siècle, après la chute de la grande dynastie des Hana. Elle était de race chinoise: sa durée fut d'environ quarante ans. Les *Goueï* dont il s'agit dans mon texte, et auprès desquels les *Jouan-jouan* se retirèrent, étaient d'origine barbare. Ils s'élevèrent un siècle après ceux-ci, dans les mêmes régions. Ils y dominèrent pendant cent quarante-neuf ans; ils formèrent ensuite deux autres petites dynasties, connues sous le nom de *Goueï* orientaux et occidentaux, et

temps les vassaux des *Jouan-jouan*. Ceux-ci furent défaits en l'an 554 par le chef des Turcs, qui prit alors le titre suprême de *Khakan*, et depuis cette époque le nom des *Jouan-jouan* disparaît dans l'histoire de l'Asie centrale et orientale ¹. Comme c'est en l'an 557 que les Avars paraissent en fugitifs sur les limites de l'Europe et sur les bords du Danube, et que l'on voit bientôt après arriver derrière eux les Turcs leurs ennemis, et que l'on sait d'ailleurs avoir été les vainqueurs des *Jouan-jouan*; on a cru pouvoir en conclure avec une probabilité suffisante l'identité de ceux-ci avec les Avars. Le seul témoignage original et développé que l'on puisse consulter sur ce point, est celui de Théophylacte Simocatta, qui vivait peu après l'époque à laquelle nous sommes arrivés, sous le règne de Maurice. C'est d'après lui que je vais raconter les événements qui peuvent servir à faire connaître l'origine des Abares ou Avars, et l'histoire de leur passage dans l'Occident. Cet historien distingue deux peuples de ce nom. Les premiers et les plus célèbres, ceux à qui cette dénomination appartenait réellement, habitaient les régions les plus reculées de l'Asie centrale, et ils étaient réputés bien supérieurs à toutes les nations barbares que les écrivains byzantins appelaient scythiques ². Ceci s'accorde assez avec ce que les Chinois disent de la valeur et de la grande puissance des *Jouan-jouan*. Les autres Avars étaient une nation hunnique, moins éloignée, et qui avait pris le nom des Avars

qui subsistèrent peu de temps. — disparurent peu après. — S.-M.
S.-M.

¹ Il paraît qu'ils se confondirent avec les *Gouei*, qui étaient de même origine qu'eux, et avec lesquels ils

² Δέγεται γὰρ ἐν τοῖς ἔθνεσι τοῖς Σκυθικοῖς τὸ τῶν Ἀβάρων ὑπεῖναι ἐν-
τερπέντατον φύλον. Theoph. Simoc.
lib. 7, c. 8. — S.-M.

pour se rendre plus redoutable. Ces derniers sont les seuls qui soient passés en Europe, où ils se fixèrent dans la Pannonie sur les bords du Danube. « Je ne voudrais pas, dit Théophylacte Simocatta, en parlant des véritables Avares, que l'on pût penser que je raconte avec inexactitude l'histoire de ces temps, et que l'on pût croire que les Avares sont les Barbares qui habitent en Europe et dans la Pannonie, où ils vinrent avant le règne de Maurice. C'est à tort que les Barbares du Danube prennent le nom d'Avares ¹. » Les vrais Avares, selon lui, ayant été vaincus dans la haute Asie par le *grand Chagan* ², c'est-à-dire par le principal chef de la race des Turcs, dont le nom paraît à cette époque pour la première fois dans l'histoire ³, la puissance des Avares fut détruite ⁴. Les restes de la nation se partagèrent alors en deux corps : les uns se refu-

¹ Ἀλλὰ μή τις οἰέσθω παρισσορεῖν ἡμᾶς κατὰ τούτους τοὺς χρόνους, Ἀβάρας εἶναι διανοούμενος τοὺς ἀνὰ τὴν Εὐρώπην, καὶ τὴν Παννονίαν προσκοῦντας βαρβάρους. Καὶ τούτων τὴν ἀφικὴν πρεσβυτέρων γενέσθαι τῶν χρόνων Μαυρικίου τοῦ αὐτοκράτορος. Ψευδυνύμως γὰρ Ἀβάρων προσσηγορίαν οἱ περὶ τὸν Ἰστρον περιέβαλοντο Ἐάρβαροι. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7. — S.-M.

² Théophylacte Simocatta, l. 7, c. 7, se sert de ces expressions ampoulées pour désigner le chef suprême des Turcs de la haute Asie. Ὁ πρὸς τῇ ἑω ὑπὸ τῶν Τούρκων Χαγᾶνος ὑμνούμενος. — S.-M.

³ Selon un auteur anonyme cité par Suidas, *sub voce* Ἀβάρης, il est dit que les Avares furent forcés d'émigrer par les nations qui habitaient sur les bords de l'Océan. Μετανάσσει γινόμενοι ὑπὸ ἔθνων οἰκούντων μὲν τὴν

παρωκεανίτιν ἀκτὴν. Ces expressions peuvent s'appliquer à toutes les nations du nord-est, et par conséquent aux Turcs, qui tenaient alors parmi elles le premier rang, et dont l'empire s'étendait en effet à cette époque jusqu'à l'Océan oriental. — S.-M.

⁴ Ὁ Χαγᾶνος, τὸ τῶν Ἀβάρων ἔθνος κατεπόλεσται. Theoph. Sim. l. 7, c. 7. Selon le même anonyme de Suidas, les Avares auraient encore abandonné leur pays, pour se mettre à l'abri de vapeurs malsaines qu'il y auraient été produites par un dessèchement subit de l'Océan. Τὴν δὲ χώραν ἀπολιπόντων διὰ τὸ ἐξ ἀναχύσεως τοῦ ὁκεανοῦ ὀμιχλῶδες γινόμενον. Il est impossible de savoir maintenant à quoi il faut rapporter cette tradition, qui semble être accompagnée dans cet auteur de circonstances fabuleuses. Je pense que l'auteur anonyme cit

gièrent dans les environs de Taugas ¹, grande ville de ces régions lointaines. C'était une célèbre colonie des Turcs ²; elle était occupée par une nation réputée une des plus puissantes, des plus nombreuses, et, sans aucune comparaison, supérieure à toutes les nations du monde ³. Cette ville était, dit-on, à quinze cents stades de l'Inde ⁴. La royauté y était héréditaire, et à chaque changement de prince on n'y était point en proie aux agitations qui tourmentaient toutes les dominations établies parmi les Barbares de l'Asie centrale ⁵. Les habitants étaient idolâtres; de justes loix les régissaient, et ils étaient renommés par la douceur de leurs mœurs ⁶. Une loi y interdisait à tous les individus mâles l'usage des ornements d'or ⁷; cette coutume n'avait pas été imposée par la pauvreté, car leur pays faisait un grand commerce, et il abondait d'or, d'argent et de marchan-

par Suidas est l'historien Ménandre, dont nous avons d'intéressants extraits sur l'histoire des Avars et des Turcs. — S.-M.

¹ Ἡττηθέντων γούν τῶν Ἀβάρων, οἱ μὲν πρὸς τοὺς κατέχοντας τὴν Ταυγὰς, παραγίνονται. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7. — S.-M.

² Ταυγὰς, πόλις ἐπιφανής, τῶν τε λεγομένων Τούρκων ἀπόικισται. Theop. Sim. l. 7, c. 7. Selon le même historien, l. 7, c. 9, les Barbares de la haute Asie attribuaient la fondation de cette ville à Alexandre. Ταύτην δὴ τὴν Ταυγὰς οἱ βάρβαροι λέγουσι κτίσαι τὸν Μαιεδένα Ἀλέξανδρον. Ils ajoutent, dit-il, que ce conquérant y avait fait brûler cent vingt mille barbares, lorsqu'il subjuguait les Sogdiens et les Bactriens. Ὅπνικα τοὺς τε Βακτριανούς, καὶ τὸν Σογδοανὴν ἰδουλώσατο, δέκα καὶ δύο καταφλέξας μυριάδας βαρβάρων.

Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

³ Οἱ δὲ περὶ τὴν Ταυγὰς αὐλιζόμενοι βάρβαροι ἔθνος ἀλκιμώτατον, καὶ πολυανθρώπotaτον, καὶ τοῖς κατὰ τὴν οἰκουμένην ἔθνεσι διὰ τὸ μέγεθος ἀπαράλληλων. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7. — S.-M.

⁴ Χιλίοις πρὸς τοῖς πεντακοσίοις σημείοις αὐτὴ ὁμορος καθίσταται τοῖς Ἰνδοῖς. Theoph. Sim. l. 7, c. 7. — S.-M.

⁵ Ἡ γὰρ ἀρχὴ τῆς Ταυγὰς οὐ τασιάζεται. Γένος γὰρ αὐτοῖς τὴν χειροτονίαν τοῦ ἡγεμόνος παρέχεται. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

⁶ Τούτῳ δὲ τῷ ἔθνει θρησκεία ἀγαλλματα, νόμοι δὲ δίκαιοι, καὶ σωφροσύνης ἐμπλεως ὁ βίος αὐτοῖς. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

⁷ Ἔθος δὲ τούτοις νόμον μιμούμενος, μηδέποτε κόσμῳ χρυσῷ καλλωπίζεσθαι ἄρρενας. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

disés de toutes sortes ¹. Cette nation, si simple dans ses manières, réservait son luxe et ses richesses pour la cour de ses souverains, qui déployaient le plus grand faste. Les femmes du roi, couvertes des plus splendides vêtements, montaient sur de superbes chars conduits par de jeunes taureaux, et ornés d'or et de pierres précieuses; les animaux qui les traînaient, étaient également couverts d'or et de pierres d'un grand prix ². Les femmes des nobles et des grands se faisaient porter aussi dans de superbes chars argentés ³. Sept cents femmes étaient constamment employées au service du prince ⁴. Ces détails, qui semblent si merveilleux, rappellent le luxe et la splendeur qui environnent et qui ont toujours environné les monarques et les grands de la Chine. Plusieurs savants pensent, et je crois avec raison, que la ville de Taugas était située dans la Chine septentrionale, et que ce peuple si nombreux et supérieur à tous les autres, est le peuple chinois, distingué dès long-temps entre toutes les nations de l'Asie par sa grande civilisation ⁵. La partie septentrio-

¹ Καί τοι ἀφθονίας πολλῆς ἀργύρου τε καὶ χρυσοῦ κύριοι καθεστώτες, διὰ τὰς μεγάλας, καὶ ἐπωφελεῖς ἐμπορίας. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7. — S.-M.

² Ἐν ταύτῃ τῇ πόλει τὰ τοῦ βασιλεύοντος γύναια ἐκ χρυσοῦ πεποιημένας ἔχουσι τὰς ἀρμάμαζας, ἐκκομμένην ἑκάστην ὑπὸ βοιδίου ἐνὸς, κεκοσμημένα πολυτελῶς ἐκ χρυσοῦ, καὶ λίθου μέγα τιμίου. Εἰσὶ δὲ καὶ χαλνοὶ τοῖς βουσι χρυσοκόλλητοι. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

³ Τὰ δὲ γύναια τῶν περιφανεστέρων τῆς Ταυγᾶς, ἀργυραῖς κέχρηται ταῖς ἀρμαμάζαις. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

⁴ Ὁ μὲν οὖν τὴν ἡγεμονίαν ἀμειλη-

φῶς, ἐπτακισίας γυναῖξι κατασκευάζετο. Theoph. Sim. l. 7, c. 9. — S.-M.

⁵ C'est Deguignes qui le premier a reconnu la possibilité de prendre le royaume de *Taugas* dont parle Théophylacte Simocatta, pour l'empire fondé dans la Chine septentrionale par les *Gouei* tartares d'origine. Cette idée donne tout naturellement lieu de penser que les Chinois, qui leur étaient soumis, étaient les peuples nombreux et civilisés dont parle l'historien byzantin. Voyez *Mémoires de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. 28, p. 118-122. Deguignes pense encore que le nom de *Taugas* est le même que celui de *Ta gouei*,

nale, de la Chine était alors soumise à une puissante dynastie, celle des *Goueï*, dont j'ai déjà parlé, et qui tirait son origine des régions sauvages d'où les *Jouan-jouan* étaient primitivement sortis. Cette origine étrangère à la Chine semble expliquer comment Théophylacte Simocatta pouvait considérer le peuple nombreux et policé, établi à Taugas, comme une colonie des Turcs ¹. Ces *Goueï* étaient, comme les *Jouan-jouan*, issus de la race des *Sian-pi*. Connus d'abord sous le nom de *Tho-po*, ils étaient, puissants dans les contrées montueuses de la Tartarie, comprises entre la rivière *I-li* et le fleuve *Amour*. Ils prirent en l'an 386 le nom de *Goueï*, et c'est en l'an 398 que leur chef se donna le titre d'empereur.

Ce titre s'exprime en chinois par les mots *Thian-tseu*, qui signifient *filz du ciel* ou *filz de Dieu*, et il répond fort bien au titre que portait, selon le même Théophylacte, le souverain qui régnait à Taugas. Il s'appelait dans la langue du pays *Taïsan*, ce qui signifiait en grec *filz de Dieu* ². Cette dynastie des

c'est-à-dire, *les grands Goueï*, que l'on donnait à ces Tartares, pour les distinguer d'un autre empire du même nom. Voy. ci-dev. p. 360, n. 2. Je dois remarquer que Deguignes, trompé par la traduction latine de Théophylacte Simocatta, n'aurait pas dû appeler *Taugast*, la ville et l'empire de *Taugas*. Je dois remarquer cependant que cette mauvaise lecture se trouve dans l'histoire ecclésiastique de Nicéphore Calliste, l. 18, c. 30, copiste de Théophylacte Simocatta. — S.-M.

¹ Voyez ci-dev. p. 363, not. 2. — S.-M.

² Ὁ δὲ τῆς Ταυγᾶς κλιματάρχης, Ταϊσᾶν ὀνομάζεται, ὥπερ υἱὸς θεοῦ ταῖς ἑλληνικαῖς φωναῖς ἐνσημαίνεται.

Theoph. Sim. l. 7, c. 9. Le rapport de son et de sens qui existe entre le *Taïsan* de Théophylacte et le titre impérial de la Chine, a déjà été reconnu par Deguignes, *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*. t. 28, p. 117 et 118, et il en a établi l'identité. M. Klaproth, qui ne paraît pas avoir connu les recherches de Deguignes sur ce sujet, a été de la même opinion dans une courte dissertation qu'il a insérée dans le *Journal asiatique*, t. 8, p. 227-230. Ce savant a d'ailleurs reconnu comme Deguignes l'identité des peuples de Taugas avec les Chinois, mais il ne l'explique pas de la même façon : au lieu de voir dans les rois de Taugas la dynastie

Goueï ne subsista pas long-temps après la destruction de la puissance des *Jouan-jouan* : le dernier de ses empereurs fut détrôné en l'an 556. De longues guerres agitérent les pays qu'ils avaient possédés ¹, jusqu'à ce qu'en 581 le fondateur de la dynastie des *Soui*, Chinois qui avait été long-temps au service des *Goueï*, devint, sans partage, monarque de la Chine septentrionale. Il ne tarda pas à porter la guerre dans le midi, et en l'an 589, il détruisit la dynastie chinoise des Tchhin, et réunit tout l'empire sous ses lois. Le bruit de ces révolutions parvint jusque dans l'Occident, et Théophylacte Simocatta en fait mention. Il dit que dans l'origine le pays de Taugas avait été partagé entre deux grandes nations, séparées par un fleuve, et toujours en guerre ², ce qui indique bien les deux empires de la Chine septentrionale et méridionale ³. Il ajoute que l'un de ces peuples s'habillait en noir et l'autre en rouge ⁴. Du temps de l'empereur Maurice, de

tartare des *Goueï*, il y voit la dynastie chinoise des *Soui*, qui détruisit les petits princes qui se partageaient la Chine, et la soumit tout entière à ses lois. Au reste, comme la dynastie qui succéda aux *Goueï* était aussi tartare d'origine, et que le fondateur des *Soui*, qui s'éleva ensuite, avait été lui-même au service des *Goueï*, et que les hommes de cette race ne furent pas expulsés de la Chine, on peut à certains égards les considérer comme le même empire. On peut aussi, au moyen de ces considérations, rendre raison de l'origine turque que Théophylacte Simocatta attribue aux habitants de Taugas, qui étaient, à n'en pas douter, des Chinois. — S.-M.

¹ Ceci est peu d'accord avec ce

que Théophylacte Simocatta a dit, ci-dev. p. 363, de l'ordre admirable de succession établi chez les habitants de Taugas, et de la constante tranquillité de leur pays. — S.-M.

² Πάλαι τοίνυν ποτὲ δύο μεγίστους ἔθνεσιν ὁ ποταμὸς ἐμείσσειεν, ἀντιθέτους ἀλλήλοις. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

³ Les Chinois désignent par le nom de *Nan-pe-tchao*, c'est-à-dire, empire du midi et du nord, cette partie de l'histoire de leur empire. Cette époque de troubles dura près de quatre siècles, pendant lesquels plusieurs empires ou royaumes souvent simultanés s'élevèrent dans les deux parties de leur empire. — S.-M.

⁴ Ἐσθλὴς δὲ τῷ μὲν ἐνὶ μέλαινα, τῷ

l'an 582 à 602 ¹, les hommes vêtus de noir passèrent le grand fleuve qui traversait et partageait le pays de *Taugas* ², et soumirent les peuples habillés de rouge ³, de manière à ne plus former qu'un seul état ⁴. C'est bien là la révolution qui, à cette époque même, soumettait toutes les provinces de la Chine à la domination des *Soui*, venus du nord. L'historien qui nous fournit tant de détails intéressants sur les empires et les révolutions de l'Asie orientale, Théophylacte Simocatta, nous fait connaître une autre ville de ces régions lointaines, peu éloignée de Taugas, et qui passait comme elle pour avoir été fondée par Alexandre ⁵, lorsqu'après la conquête de l'empire des Perses il entreprit de soumettre les nations de la Bactriane et de la Scythie. Cette ville se nommait *Choubdan* ⁶. Le territoire dont elle était la capitale, est, à n'en pas douter, une autre portion de la Chine. Le nom de *Choumdan*, le même que celui de *Choubdan*, se rencontre assez fréquemment dans les écrivains arabes du neuvième siècle, et il est employé chez eux pour dé-

δὲ ἰτέρῳ κοκκώδεας. Theoph. Sim. l. 7, c. 9. — S.-M.

¹ On a vu ci-dev., p. 366, que la fondation de la dynastie des *Soui* est de l'an 581, et sa domination sur toute la Chine, date de l'an 589. — S.-M.

² Ταύτην Ταυγὰς ποταμὸς διορίζει. Theoph. Sim. l. 7, c. 9. Il est bien probable qu'il s'agit ici du *Hoang-ho*, fleuve qui traverse la Chine dans toute sa largeur de l'ouest à l'est, et qui a toujours formé la séparation de la Chine septentrionale et de la Chine méridionale. — S.-M.

³ Ἐν τοῖς χρόνις τοίνυν τοῖς καθ' ἡ-

μᾶς, Μαυρικίου τὰ Ῥωμαίων σαλπῆτρα ἐπέχοντος, καὶ τὸ ἔθνος τῶν μελαινόφρων τοῖς τὴν ἐρυθρὰν περιβεβλημένοις ἐσθῆτα, διαπεραιωσάμενον τὸν ποταμὸν συνίστησι πόλεμον. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

⁴ Εἴτα νενικηκὸς, τῆς ὅλης ἡγεμονίας γίνεσθαι κύριον. Theoph. Sim. l. 7, c. 9. — S.-M.

⁵ Voyez ci-dev. p. 363, not. 2. — S.-M.

⁶ Λόγος δὲ καὶ ἑτέρα γὰρ τὸν Ἀλέξανδρον δεῖμασθαι πόλιν, ἀπὸ σημείων ὀλίγων, Χουβδὰν ὀνομάζουσι ταύτην οἱ βάρβαροι. Theoph. Sim. l. 7, c. 9. — S.-M.

signer une très-grande ville de la Chine, située dans la partie nord-ouest de cet empire, vers les régions montueuses qui avoisinent le Tibet et les déserts de la grande Tartarie. Le célèbre monument chinois, relatif à l'établissement de la religion chrétienne dans la Chine ¹, nous apprend dans sa partie syriaque, que cette ville est celle que les indigènes nommaient *Si-ngan-sou*; *Choumdan* était l'altération de l'appellation chinoise *King-tian*, qui signifie *résidence de la cour*. Elle était à cette époque, c'est-à-dire au huitième siècle, la ville impériale des Tang ². Elle avait déjà eu antérieurement le même honneur; au temps auquel se rapporte le récit de Théophylacte Simocatta, elle était la capitale de cette branche de la dynastie tartare des *Goueï*, qui, sous le nom de *Goueï occidentaux*, commandait à toute la partie occidentale de la Chine, et qui fut bientôt après détruite par les *Soui*. Quand le roi de *Choubdan* mourait, dit encore Théophylacte, ses femmes devaient, selon l'usage, s'abandonner au plus violent désespoir, se raser totalement la tête, et se couvrir de vêtements noirs. La loi leur défendait de plus de jamais quitter le tombeau de leur époux ³. La ville de *Choubdan*, ou plutôt son territoire, était traversé par deux grands fleuves, dont les bords étaient couverts d'une multitude de cyprès ⁴. Ces deux fleuves

¹ J'ai déjà parlé de ce monument, ci-dev. t. 6, p. 69, not. 1 et 3, liv. xxxi, §. 45. — S.-M.

² J'ai parlé fort au long de cette ville, dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 2, p. 41 et suiv. — S.-M.

³ Τεθνηκότα δὲ τὸν ἡγεμόνα ὑπὸ τῶν γυναικῶν πενθεῖσθαι, διὰ παντὸς

ξυρομένων μὲν τὰς κεφαλὰς, καὶ μάλιστα λαίναν περιβαλλομένων ἐσθῆτα. Καὶ νόμος αὐταῖς μηδέποτε τὸν τάφον ἀπολιπεῖν. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

⁴ Ἡ δὲ Χουβδάν, δύο μεγάλους διέληπται ποταμοῖς. Αἱ δὲ τούτων δῆλαι, τοῖς κυπαρίττοις, ὡς ἔπος εἰπῆν, κατανεύονται. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

semblent être le *Hoang-ho* et le *Kiang*, cours immenses d'eau, qui, nés fort au loin dans la Tartarie, traversent la Chine dans toute sa largeur, et qui bordaient alors au nord et au sud l'empire des derniers *Gouei*. Les peuples de cette région, ajoute-t-on, possédaient beaucoup d'éléphants, et ils entretenaient un grand commerce avec les Indiens ¹. Ces Indiens, continue l'historien grec, qui habitaient des régions très-septentrionales, étaient blancs ². Je suis fort porté à croire que ces Indiens blancs étaient les peuples de la Chine méridionale, gouvernés alors par de puissantes dynasties. C'était un pays riche, peuplé, commerçant et civilisé, qui avait lui-même des relations très-fréquentes avec Ceylan et les nations de l'Inde orientale. Les Persans, ainsi que les autres peuples de la basse Asie, et les Grecs après eux, avaient l'habitude de placer parmi les nations septentrionales tous les états situés à l'extrémité orientale de l'ancien continent, et même les Chinois, qui étaient établis cependant si fort au midi. La disposition des régions qui s'élèvent au milieu de l'Asie centrale, et qui séparent les deux extrémités de cette partie du monde, est telle, que pour se rendre de l'une à l'autre, il fallait contourner long-temps, en prenant fort au nord, les immenses chaînes de montagnes et les déserts qui occupent une grande partie de l'Asie moyenne; et les nations occidentales, n'ayant égard qu'à la direction de la route, devaient ainsi placer les Chinois parmi les peuples septentrionaux ³. Ce qui achève

¹ Ἐλέφαντες δὲ τῷ ἔθνει πολλοί. τοῖς δὲ Ἰνδοῖς κατὰ τὰς ἐμπορείας συναναμίγνυνται. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

² Τοὺτους γὰρ φασὶ παρὶ τὰ βόρεια

τετραμμένους Ἰνδοὺς, καὶ λευκοὺς παρυσίναι. Theoph. Sim. l. 7, c. 9. — S.-M.

³ Voyez à ce sujet mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 2, p. 52 et 53. — S.-M.

au reste de faire voir que ces Indiens blancs sont les mêmes que les Chinois, c'est que, selon le même Théophylacte, c'était chez eux que l'on trouvait les insectes qui produisaient la soie : ils y étaient en fort grand nombre ; on y en trouvait de toutes les couleurs, et les Barbares de ces régions, ajoute-t-il, avaient un très-grand soin de ces utiles animaux ¹. A l'époque où les faux Avars parurent dans l'Occident, époque postérieure de peu d'années à la destruction de la puissance des vrais Avars dans l'Orient, et qui coïncide avec la date de la disparition des *Jouan-jouan* dans les annales chinoises, tous les pays de l'Asie centrale et de la Chine étaient dans la plus grande agitation ; l'empire des *Goueï* tombait, et cinq ou six dynasties s'en partageaient les lambeaux. On conçoit sans peine qu'au milieu de toutes ces révolutions les *Jouan-jouan* ou les vrais Avars d'Orient aient pu recevoir un asyle chez les *Goueï*, peuple de même origine qu'eux. Ces derniers, très-affaiblis alors et menacés d'une prochaine destruction, durent les accueillir avec empressement, pour s'en faire des défenseurs ; ils ont pu ainsi se confondre d'abord, puisse perdre avec eux au milieu des agitations qui tourmentaient la Chine. L'autre partie des Avars fugitifs se retira, selon Théophylacte Simocatta, auprès d'un peuple nommé *Moucri* ², que l'on croit être le même que les Mékrites ou Merkites, peuple de race mongole, qui devint célèbre dans l'Asie, cinq ou six siècles après cette époque ³. Ces *Moucri*

¹ Οἱ δὲ σκώληκες, ἐξ ὧν τὰ σιμῶν κατέστη νάματα, πάνυ παρὰ τῷ τοιούτῳ ἔθνεϊ πολλοὶ ἐναλλάξ, καὶ ποικίλῃ τὴν χροίαν κακτῆμένοι, τὴν τε περὶ τὰ τοιαῦτα ζωὰ φιλοτεχνίαν φι-

λοτίμως ἀσχοῦσιν οἱ βάρβαροι. Theoph. Simoc. l. 7, c. 9. — S.-M.

² Παραγίνονται πρὸς τοὺς λεγομένους Μούκρι. Sim. l. 7, c. 7. — S.-M.

³ Cette opinion, émise d'abord par

habitaient dans le voisinage de Taugas¹. Ils passaient pour une nation très-brave; ils étaient endurcis par l'usage journalier des exercices gymnastiques, et par l'habitude des dangers². Voilà pour les vrais Avars, dont l'histoire au reste ne fait plus mention depuis cette époque, et qui se perdirent dans les régions orientales de l'Asie³. Après leur défaite et la destruction de leur royaume, le *Chagan* des Turcs attaqua la nation des Ogors, et la soumit tout entière⁴. Les Ogors éprouvèrent de très-grandes pertes, et leur prince, nommé Colch, fut tué par le *Chagan*⁵. Trois cent mille

Degnignes (*Mém. Acad. Inscr. et B. L.*, t. 28, p. 110), et ensuite dans l'*Histoire des Huns*, t. 2, p. 352, a été reproduite depuis par M. Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 267. Les Mékrites ne furent connus sous ce nom qu'à une époque très-postérieure. Je dois remarquer cependant que Nicéphore Calliste, l. 18, c. 30, le copiste habituel de Théophylacte, appelle ainsi les *Moucri* de cet historien, ἔθνος τῶν Μουκρίτων. Pour moi je pense que les *Moucri* de Théophylacte étaient plutôt une puissante nation de race tongouse qui, du 7^e au 10^e siècle, occupait les pays situés au nord-est de la Chine, entre la Corée au sud, le fleuve Amour au nord, et la mer du Japon à l'est, ce qui est à peu près le pays originaire des Mantchoux, actuellement maîtres de la Chine. Ce peuple, appelé ordinairement par les historiens chinois *Mo-ho* ou *Mo-ho*, portait antérieurement le nom de *Mouky*, qui ne diffère pas de celui des *Moucri*, car les Chinois, comme on le sait, ne peuvent exprimer le son de l'R. Cette dénomination est contemporaine des *Gouei*, ce

qui se rapporte fort bien à l'époque de la fuite des Avars. Voyez les détails donnés sur ce peuple, par M. Abel-Rémusat, dans ses *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 240 et suiv., et par M. Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 85 et suiv. L'origine de ces *Mou-hi* ou *Mo-ho* se confond avec celle des Mongols, devenus depuis si célèbres dans l'histoire de l'Asie, dont ils furent un moment les maîtres. On remarque les mêmes rapports et la même confusion dans ce que les historiens chinois disent de l'origine et du nom de ces deux nations.—S.-M.

¹ Τοῦτο δὲ τὸ ἔθνος πλησιέστατον πέφυκε τῶν Ταυγάζ. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7.—S.-M.

² Ἀλλή δὲ αὐτῷ πρὸς τὰς παρατάξεις πολλή, διὰ τε τὰ ἐκ τῶν γυμνασίων ὁσημέραι μελετήματα, διὰ τε τὴν περὶ τοὺς κινδύνους τῆς ψυχῆς ἐγκατέρησιν. Simoc. l. 7, c. 7.—S.-M.

³ Voyez ci-dev. p. 361.—S.-M.

⁴ Ἐπιβαίνει τοῖνυν.... ὁ Χαγᾶνος, καὶ τοὺς ὄγῳρ ἐχειρώσατο πάντας. Theoph. Sim. l. 7, c. 7.—S.-M.

⁵ Τοῦ τοῖνυν ὄγῳρ λίαν ἐγκατέρως

hommes¹ périrent dans cette guerre, et le carnage fut si grand, que les cadavres de ceux qui succombèrent, couvraient, dit-on, un espace de quatre journées de chemin². Ces Ogors formaient une nation très-puissante, très-nombreuse et renommée par sa vaillance³. Je crois qu'il s'agit ici d'une grande et célèbre nation hunnique, unie et souvent confondue avec les peuples connus plus particulièrement sous le nom de Huns, et qui plus tard fut mêlée avec les Hongrois, connus sous le nom d'Ounnougours. Ils continuèrent de subsister long-temps après l'époque dont il s'agit. On les retrouve plus tard mêlés de même, et souvent confondus aussi avec les Turcs, desquels il est fort difficile de les distinguer⁴. Quoi qu'il en soit sur ce point, les

νενικημένον, τὸν τοῦ Κόλχ ἰθάρχην
 σώματι ῥομφαίας ὁ Χαγᾶνος παρέδω-
 κεν. Theoph. Sim. l. 7, c. 8. Deguignes,
Mém. Acad. Inscr. et B. L., t. 28, p.
 111, a confondu fort mal-à-propos
 ce roi des Ogors avec le dernier sou-
 verain des *Geou-gen* ou *Jouan-Jouan*,
 nommé *Gan-lo-chin*. Il n'a pas au
 reste reproduit cette erreur dans son
Histoire des Huns. Le chef des Ogors
 est appelé *Toucoch* dans Nicéphore
 Calliste, l. 18, c. 30. — S.-M.

¹ Et non trois mille, comme on le
 voit dans l'*Histoire des Huns* de De-
 guignes, t. 2, p. 353. Il avait déjà com-
 mis cette erreur dans les *Mém. de l'A-
 cad.* t. 28, p. 111. On la retrouve dans
 les *Tableaux historiques de l'Asie* de
 M. Klapproth, p. 267. — S.-M.

² Ἀναιρούνται τοίνυν ἐκ τούτου ὅλητα
 τοῦ ἔθνους κατὰ τὸν πόλεμον μυριάδες
 τριάκοντα, ὥς ὁδὸν ἡμερῶν τεττάρων
 ἐπέχειν τὴν τῶν καταπετωκότων σω-
 μάτων συνέχειαν. Theoph. Sim. l. 7,
 c. 7. — S.-M.

³ ἔθνος δὲ τοῦτο τῶν ἰσχυροτάτων
 καθέστηκεν, διὰ τὰς τὴν πολυανδρίαν καὶ
 τὴν πρὸς τὸν πόλεμον ἔνθετον ἀσπ-
 σιν. Theoph. Sim. l. 7, c. 7. — S.-M.

⁴ Deguignes refuse d'admettre cette
 identité, qui me paraît cependant as-
 sez évidente. Le nom des deux peu-
 ples est presque le même; et tous deux
 nomades, ils erraient dans les mêmes
 régions. Cependant Deguignes re-
 marque (*Mém. Acad. Inscr.* t. 28, p.
 114), que les *Geou-gen* ou *Jouan-jouan*
 avaient porté le nom de *Yeou-kien-
 liu*, ou *You-kou-liu*, ce qui est une
 manière fort exacte pour les Chinois
 de rendre le nom d'*Igour* ou *Ouïgour*.
 Ceci suffit pour faire voir que les his-
 toriens de l'Asie orientale s'accor-
 dent à confondre les *Ouïgours* et les
Jouan-jouan, comme Théophylacte
 Simocatta qui réunit les *Ogors* ou *faux*
Avares avec les vrais *Avares* que l'on
 a de fortes raisons de prendre pour
 les *Jouan-jouan*. Deguignes donne
 aussi, je ne sais pour quelle raison, le

Ogors habitaient alors à l'orient du fleuve *Til*, que les Turks nommaient *le noir*¹. Ce fleuve paraît être le Volga, qui fut toujours et qui est encore appelé *Atel* ou *Étel* par toutes les nations turques, hunniques ou finnoises, qui ont occupé ses rivages². Selon le même historien, cette nation avait eu pour princes à une époque très-reculée deux personnages, nommés

nom de *Sogors* aux *Ogors* de Théophylacte, voyez *Histoire des Huns*, t. 2, p. 352. Je crois que c'est encore là une erreur. M. Klaproth n'est pas plus favorable à l'opinion qui tend à confondre les *Ogors* et toutes les tribus hunniques, connues sous le nom diversement prononcé d'*Ougours*, avec les *Ouigours* du moyen âge. Voy. *Tableaux histor. de l'Asie*, p. 243, 244, 262, 263 et 274. On sait cependant par le témoignage de plusieurs auteurs et de Simocatta, l. 1, c. 3, que les *Avares* étaient des *Huns*. Cet historien se contente de les appeler les *Huns* du Danube. Οὐνοὶ δὲ οὗτοι, προσοικούντες τῷ Ἰσθμῷ. Les auteurs leur donnent indifféremment les noms de *Huns* et d'*Avares*. Grégoire de Tours, l. 4, c. 23, 29 et ailleurs, les appelle toujours *Chuni*. Paul Diacre, de *gest. Longob.* l. 2, c. 10, dit plus précisément encore *Chuni qui et Avares*. Au reste, il me semble que du moment que l'on a dit que les *Avares* étaient *Huns*, on a par cela seul reconnu leur parenté et même leur identité avec les *Ouigours*. Voy. t. 4, p. 76, note 2, liv. xix, § 43, et t. 6, p. 425, not. 4, liv. xxxiv, § 28. —S.-M.

¹ Οὗτοι δὲ πρὸς ταῖς ἀνατολαῖς τὰς οἰκήσεις ποιοῦνται. Ἐνθα ὁ Τίλ διαρρεῖ ποταμός, ὃν Μέλανα Τούρκους ἀποκαλεῖν ἔθος. Theoph. Sim. l. 7, c. 7. —S.-M.

² Deguignes a pensé (*Mém. Acad.*

Inscr. t. 28, p. 112 et *Histoire des Huns*, t. 2, p. 352), que ce nom pouvait être celui de la *Toula*, rivière de la Tartarie chinoise, qui au sud du lac Baïkal s'unit avec l'*Orkon*, avant la jonction de ce fleuve avec la *Selinga*. Bientôt après, et par une supposition toute gratuite, le même Deguignes a pensé que Théophylacte Simocatta avait confondu cette rivière de *Til* ou *la noire*, avec le grand fleuve *Hoang-ho* qui traverse la Chine et qui fut nommé *Kara-mouran* ou *la rivière noire*, mais par les Mongols et à une époque bien plus moderne. M. Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 274, pense que la rivière dont parle Simocatta est la *Kama*, affluent oriental du Volga, que la couleur de ses eaux aurait pu faire appeler *la noire*. Pour moi, je me range volontiers de l'avis de M. Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 320, qui prend la rivière de Théophylacte Simocatta pour le Volga. J'ajouterai qu'un passage de Ménandre, *exc. leg.* p. 109, dont il sera encore question dans la suite de cet ouvrage, fait bien voir que les *Ougours*, qui sont certainement les *Ogors* de Théophylacte, occupaient à l'époque dont il s'agit les bords du Volga. Ce fleuve est appelé *Attilas* par Ménandre, ce qui a toujours été son nom. Voyez t. 7, p. 142, not. 1, liv. xxxvi, § 47. —S.-M.

Ouar et Chéounni. C'est d'eux que plusieurs de leurs tribus prirent, dit-on, le nom commun de *Ouarchounni*¹. Simocatta remarque que de son temps, en mémoire de cette première origine, on continuait de distinguer en deux peuples les faux Avars du Danube : les uns s'appelaient *Ouar*, et les autres *Chounni*². Ce dernier nom rappelle celui des Huns, dont on ne doit peut-être pas le distinguer³. Sous le règne de Justinien une petite portion de ces deux tribus se sépara de la partie principale de la nation vaincue et soumise par les Turcs, et elle passa en Europe⁴, où, après avoir triomphé de plusieurs peuples qu'elle rencontra sur sa route, elle finit par s'établir sur les bords du Danube. Ces fugitifs y prirent le nom d'Avars, et ils donnèrent le nom de *Chagan* à leur prince⁵. Ce titre était porté alors par tous les chefs des Barbares de l'Asie centrale. Les Avars, établis sur le Danube, ne tardèrent pas à y acquérir une grande puissance. Ils subjuguèrent la plupart des nations qui erraient dans les vastes plaines de la Pannonie et de l'ancienne Dacie.

¹ Οἱ δὲ τούτου τοῦ ἔθνους παλαιότατοι ἑξάρχαι Οὐάρ καὶ Χεουννὶ ὠνομάζοντο, ἐκ τούτων καὶ τινὰ τῶν ἔθνων ἐκείνων τὴν ὀνομασίαν ἐκληρώσαντο, Οὐάρ καὶ Χουννὶ ὀνομαζόμενα. Theoph. Sim. l. 7, c. 7. — S.-M.

² Ἀμέλει τοι καὶ μέχρι τῶν χρόνων τῶν καθ' ἡμᾶς οἱ ψευδᾶς αἱροὶ ταῖς γενεαρχίαις διήρηνται, καὶ οἱ μὲν Οὐάρ ἀρχαιοπρεπῶς ὀνομάζονται, οἱ δὲ Χουννὶ προσαγορεύονται. Theoph. Sim. l. 7, c. 8. — S.-M.

³ On sait que les Huns étaient souvent appelés *Chouni* ou *Chuni*. Voyez t. 4, p. 63, not. 1, liv. XIX, § 41, et ci-dev. p. 372, not. 4. — S.-M.

⁴ Ἰουστινιανοῦ τοίνυν τοῦ αὐτοκρά-

τορος τὸ βασιλεῖον κράτος ἐπύχοντος, ἐκ τούτων τῶν Οὐάρ καὶ Χουννὶ ὀλίγη ἀποδράσασα μοῖρα τοῦ ἀρχηγῶνος φύλου ἐκείνου, ἐνδραμεῖ τῇ Εὐρώπῃ. Theoph. Sim. l. 7, c. 7. — S.-M.

⁵ Τὸν ἡγεμόνα τῇ τοῦ Χαγάνου προσηγορίᾳ φαιδρύνουσιν. Theoph. Simoc. l. 7, c. 8. Tous les auteurs grecs ou latins de cette époque ne manquent pas de donner le nom de *Chagan* à tous les rois des Avars : il suffisait de cette seule appellation pour les faire reconnaître. Grégoire de Tours, *hist. Franc.* l. 4, c. 29, en fait la remarque. *Vocabatur autem Gaganus* (al. *Chaganus*). *Omnes enim reges gentis illius hoc appellantur nomine.* — S.-M.

Ces nations contribuèrent à accroître les forces des émigrés, dont le nombre même ne tarda à s'augmenter considérablement. Le bruit de leurs succès se répandit jusque dans leur ancienne patrie, et d'autres troupes de Barbares issus de la même race vinrent les rejoindre en Europe. C'est ainsi que les Tarniakh et les Gotzagères, qui appartenaient comme eux à la race des *Ouar* et des *Chounni*, parvinrent à se soustraire à la domination des Turcs, leurs oppresseurs, et passèrent en Europe, où ils se joignirent à leurs compatriotes, sujets du Khakan ¹. On dit encore que la tribu avare, distinguée par le nom de *Zabender*, était, comme les deux autres, de la race des *Ouar* et des *Chounni*; ils étaient au nombre de dix mille lorsqu'ils vinrent se soumettre au Khakan ².] — S.-M.

— [Les Avars, qui devaient commettre tant de ravages en Europe, et qui devaient s'y montrer si terribles à l'empire, répandirent au loin la terreur devant eux, aussitôt qu'ils abandonnèrent leur pays pour se porter vers l'Occident. Ils séjournèrent quelque temps dans les immenses plaines qui s'étendent au nord de la mer Caspienne, puis ils passèrent le Volga, qu'on nommait alors *Atilas* ³], et s'arrêtèrent entre ce fleuve et le Tanaïs. Les Alains et les Huns, qui campaient dans

xxxvii.
[Leur pas-
sage en Eu-
rope.]
[Menand.
exc. leg. p.
99 et seq.]

¹ Οἱ Ταρνιαχ, καὶ οἱ Κοτζαγῆροι, (καὶ οὗτοι δὲ ἐκ τῶν Οὐάρ καὶ Χουννί) ἀπὸ τῶν Τούρκων ἀποδιδράσκουσι, καὶ πρὸς τὴν Εὐρώπην γενόμενοι, τοῖς περὶ τὸν Χαγάνον τῶν Ἀβάρων συνάπτονται. Theoph. Simoc. l. 7, c. 8. Les auteurs anciens ne disent plus rien depuis cette époque de ces deux tribus, et les savants modernes y ont fait peu d'attention. — S.-M.

² Λέγεται δὲ καὶ τοὺς Ζαβένδερ ἐκ

τοῦ γένους πεφυκέναι τῶν Οὐάρ καὶ Χουννί. Ἡ δὲ γεγονυῖα ἐπιθετός δύναμις τοῖς Ἀβάροις, εἰς δέκα χιλιάδας ἤκρθεωτο. Theoph. Simoc. l. 7, c. 8. Je dois dire de la tribu de *Zabender*, ce que j'ai dit dans la note précédente des *Tarniakh* et des *Kotzagères*. — S.-M.

³ Voyez ci-dev. § 36, p. 373, not.

². Voyez aussi, t. 7, p. 142, not. 1, liv. xxxvi, § 47. — S.-M.

ces vastes plaines, instruits peu exactement de la révolution arrivée depuis peu en Tartarie ¹, prirent ces nouveaux venus pour des Avars expatriés; et n'osant s'opposer à une nation redoutable, ils leur permirent de s'établir dans leur voisinage, et achetèrent leur amitié par des présents. Les Ogors, profitant de l'erreur, adoptèrent le nom d'Avars, qui les rendait plus formidables, et qu'ils rendirent ensuite célèbre en Europe par leurs exploits et leurs ravages. Ces Barbares, qui ne manquaient pas de politique; regardant les terres de l'empire comme un séjour plus heureux, prièrent Saros, chef des Alains ², de leur procurer la connaissance et l'amitié des Romains ³. Saros instruisit Justin ⁴, qui commandait alors en Lazique ⁵, du désir que témoignaient ces étrangers, et Justin le fit savoir à l'empereur, qui lui donna ordre de faire passer leurs députés à Constantinople. Candich, chef de l'ambassade ⁶, s'étant présenté à l'empereur, lui dit qu'il *venait de*

¹ C'est-à-dire de l'Asie centrale. Cette expression, comme j'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de le remarquer, est très-impropre. — S.-M.

² On *Sarosius*, Σαρώσιος ὁ Ἀλανῶν ἡγεύμενος, comme on lit dans le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 99, et non *Saragosius*, comme on le voit dans la traduction latine de cet historien. Cette mauvaise lecture a été répétée par Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 2, p. 353. Je dois observer, et on a déjà pu en faire la remarque; que Deguignes a reproduit avec bien de l'inexactitude dans son histoire, beaucoup de faits qui se trouvent dans les byzantins. Le même Ménandre donne ailleurs, *exc. leg.* p. 109, le nom de *Sarodius*, Σαρῶδιος à ce chef des Alains. Il est encore appelé *Saroès*, Σαρῶς

ὁ Ἀλανῶν βασιλεὺς, dans les courts extraits de l'historien Théophane de Byzance qui nous ont été conservés dans la bibliothèque de Photius, *cod.* 64. L'histoire des relations que les Romains entretenaient dans la suite avec les Turos de la haute Asie nous fournira plus tard d'autres mentions de ce prince. — S.-M.

³ Le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 99, dit seulement *dans la connaissance des Romains*, ὡς ἀνδρῶν αἰροῦ γινώριμοι ἔσονται Ῥωμαίοις. — S.-M.

⁴ Le fils de Germain, qui fut ensuite empereur. — S.-M.

⁵ Ὁς ἐν Λαζικῇ καταλόγων ἐπηρεύμενος. *Mén. exc. leg.* p. 99. — S.-M.

⁶ Κανδὶς, πρεσβευόμενος ὑπὲρ Ἀβάρων πρώτος. *Menand. exc. leg.* p. 99. — S.-M.

la part d'un peuple innombrable et invincible¹, capable d'exterminer tous les ennemis de l'empire, et de lui servir de rempart; qu'il était de l'intérêt de Justinien, de ne pas rebuter des alliés si braves et si puissants; que pour s'attacher à jamais aux Romains, ils ne demandaient qu'une pension annuelle et une habitation commode.

Ces offres de service ressemblaient fort à des menaces, et Justinien ne redoutait rien tant que les embarras d'une nouvelle guerre². Il consulta le sénat, qui, bien instruit des dispositions de l'empereur, donna, au lieu d'avis, de grands éloges à sa profonde sagesse et à son amour de la paix. Il fit donc beaucoup de caresses aux ambassadeurs, et les combla de présents : c'étaient des colliers et des brasselets d'or, des lits magnifiques, des habits de soie³; espérant se concilier par ces largesses une nation orgueilleuse et insolente. Il chargea un officier de ses gardes⁴, nommé Valentin, d'aller assurer de son amitié le Khakan des Avars⁵ : c'est ainsi que les divers peuples de la Tartarie⁶ nommaient alors leur souverain. Valentin avait ordre de conclure le traité, et d'engager les nouveaux alliés à faire la guerre aux autres Barbares ennemis des

XXXVIII.
Alliance des
Romains
avec les Avars.

¹ *La plus grande et la plus vaillante des nations.* Τὸ μέγιστόν τε καὶ ἀλκιμώτατον τῶν ἐθνῶν. Menand. exc. leg. p. 99. — S.-M.

² Justinien, dit Ménandre, exc. leg. p. 110, n'avait pas alors la même force d'âme, qu'au temps où jeune encore il triomphait de Gélimer et de Vitigès. Οὐδὲ ἤκμαζεν ἡ ἀλκή, ὥσπερ ἀμέλει ἦν ἡ καὶ Γελίμερά τε τὸν Βάνδην καὶ Οὐίτιγιν τὸν Γότθον ἄμφω ἐτινεάζων ἔθετο δορυράων. — S.-M.

³ Παραχρῆμα τότε δῶρα ἔσπελλε,

σειράς τε χρυσῷ διαπεποικλμένας, καὶ κλίνας, ἐσθῆτάς τε σιρκίās, καὶ ἑτερα πλείεα. Men. exc. leg. p. 110. — S.-M.

⁴ Οὗτος τῶν βασιλικῶν μαχαιροφόρων. Men. exc. leg. p. 100. — S.-M.

⁵ C'est *Khakan* et non *Khan*, qu'il faut dire, voyez ci-dev. § 36, p. 359. not. 3. J'avertis ici que j'ai substitué dans le texte de Lebeau la forme antique et plus exacte de *Khakan*, à celle de *Khan*, qui est une altération moderne. — S.-M.

⁶ Voy. p. 376, not. 1. — S.-M.

Romains ¹. Soit que les Avars fussent vainqueurs, soit qu'ils fussent vaincus et exterminés, l'événement ne pouvait tourner qu'à l'avantage de l'empire ². Valentin s'acquitta heureusement de sa commission, et n'eut pas de peine à faire prendre les armes à un peuple qui ne respirait que guerre.

XXXIX.
Guerre des
Avars contre les Huns
et les Antes.

Les Avars attaquèrent aussitôt les Huns divisés en plusieurs hordes, entre le Volga et le Tanaïs.—[Parmi eux on distinguait les Barsiliens, les Ounnougoures et les Sabirs ³. Ces nations qui les prenaient pour les émigrants, pour les véritables Avars, furent frappées de la plus grande terreur ⁴: ils n'osèrent leur opposer aucune résistance, et ceux-ci] en firent un grand carnage ⁵, et ruinèrent presque entièrement les Sabirs ⁶. Ayant ensuite passé le Tanaïs, et s'avancant le long des côtes du Pont-Euxin, ils tombèrent sur les Antes ⁷,

¹ Προὔτρεπετο τὸ φύλον ὁμαρχίαν ἰσάγειν Ῥωμαίους, καὶ κατὰ τῶν ἀντιπάλων ἐπλήξεσθαι. Menand. exc. leg. p. 100. — S.-M.

² Cette réflexion est de l'historien Ménandre. — S.-M.

³ Les Barsiliens, peuple du nord, connu depuis une époque fort ancienne par les auteurs arméniens, occupaient en ce temps-là une partie des plaines qui s'étendent au nord du Caucase, ils durent se trouver ainsi sur la route des Avars. Leur nom est altéré dans Simocatta, l. 7, c. 8, qui l'écrit *Sarselt*. Σαρσῆλτ, καὶ Οὐννογούνοι, καὶ Σαβίροι, Οὐννικά τε πρὸς τοῦτους ἔτρα ἔθνη, κ. τ. λ. Cette mauvaise leçon a été adoptée généralement. Nicéphore Calliste, l. 18, c. 30, qui a copié Simocatta, donne deux excellentes variantes, Βαρσῆλτ et Οὐννιγούροι, qui doivent servir à corriger l'auteur original. — S.-M.

⁴ Εἰς μέγιστον καταπίπτουσι φόβον,

ὑποτοπάζαντες Ἀβάρους ὑπὸ τῶν ἐνδηήσαντας. Sim. l. 7, c. 8. — S.-M.

⁵ Ménandre rapporte, exc. leg. p. 100, qu'ils vainquirent d'abord la nation des Onigours Itazales, qui étaient de la race hunnique. Πρῶτον μὲν ἐξεπολεμήθησαν Οὐῖγούροις Ιταζαλοῖς, Οὐννικῷ φύλῳ. Ce peuple n'est mentionné nulle part ailleurs. Le premier nom que lui donne Ménandre est sans aucun doute celui des Onigours, devenu célèbre au moyen âge parmi les nations turques, et dont l'origine se confond avec celui des Huns. Voyez t. 4, p. 76, not. 2, liv. XIX, § 43, et t. 6, p. 425, not. 4, liv. XXXIV, § 28. — S.-M.

⁶ Σαβήρους δὲ καθεύδον. Menand. exc. leg. p. 100. Un historien anonyme, cité par Suidas, *sub voce* Ἀβάρς, parle de cette guerre des Avars contre les Sabirs, dont il qtière le nom, qu'il écrit Σαβίνωρας. — S.-M.

⁷ On peut voir ce que j'ai dit da

qui habitaient vers le Borysthène ¹, et après les avoir battus, ils firent le dégât dans leur pays. — [Le trouble et la désolation marquaient partout leur passage, les nations épouvantées se précipitaient les unes contre les autres : pressées par les Avars, elles se jetaient sur le territoire de leurs voisins, qu'ils étaient forcés de subjuguier pour trouver un asyle, et ceux-ci étaient à leur tour obligés d'aller chercher d'autres demeures. C'est ainsi que les Saragours furent contraints d'émigrer et que les Acatires ² se réfugièrent auprès des Huns ³. Les Avars poursuivirent à travers ces nations leur marche victorieuse jusqu'en Europe.] — Les Antes, hors d'état de leur résister, leur envoyèrent un des principaux de leur nation, nommé Mézamire ⁴, pour négocier la paix et traiter avec eux du rachat des prisonniers. Comme ce député, naturellement fier et hautain, leur semblait parler avec trop d'arrogance,

pays occupé par les Antes, et des Slaves en général, ci-dev. t. 5, p. 263, not. 1, liv. xxvii, § 47. Voyez aussi t. 8, p. 144-148, liv. xli, § 37 et 38. — S.-M.

¹ Le texte de Ménandre où il est question des Antes est très-corrompu. On n'y trouve le nom de ce peuple, qu'au moyen des heureuses corrections de Henri Valois. Ces avant a substitué le nom fort connu des Antes, qui, comme on le sait, habitaient dans le voisinage du Pont-Euxin, à plusieurs mots inintelligibles qui embarrassent le texte de l'historien, et qui présentent des rapports avec le nom des Antes. Le texte de Ménandre est altéré dans toutes les éditions, et la version latine ne donne aucun sens raisonnable. — S.-M.

² J'ai parlé fort au long des Aca-

tires, t. 6, p. 163, not. 2, liv. xxxii, § 56 et p. 416, not. 1, liv. xxxiv, § 28. On pourrait croire cependant d'après un fragment de Priseus, *exc. leg.* p. 43, que les faits rapportés dans le fragment cité par Suidas, se rapportent à une époque beaucoup plus ancienne. — S.-M.

³ Les termes de l'anonyme de Suidas sont curieux. Διὸ δὲ ὑπὸ τῶνδε ἐλαυνόμενοι τῶν δεινῶν, τοῖς πλησιχώροις ἐνέβαλον, καὶ τῶν ἐπιόντων θνατωτέρων ὄντων, οἱ τὸν ἐφοδὸν ὑφιστάμενοι μετανίσταντο, ὥσπερ καὶ οἱ Σαράγουροι ἐλαθέντες πρὸς τοὺς Ἀκτίροις (*leg.* Ἀκατίροις) Οὐννοῖς, ἐγένοντο. — S.-M.

⁴ Ménandre [nous apprend que cet individu était fils d'Idarizius et frère de Célagastès, personnages qui nous sont inconnus. Ἐπρεσβεύσαντο

ils le massacrèrent sans aucun égard au droit des gens, et portèrent au loin leurs ravages ¹. Ils approchaient du Danube, et déjà quelques-uns de leurs partis, ayant passé ce fleuve, étaient entrés dans la petite Scythie. Ils envoyèrent alors de nouveaux députés à Justinien pour le sommer de tenir sa parole, et de leur accorder un établissement sur les terres de l'empire ².

L'empereur était fort disposé à leur abandonner — [les pays voisins du Danube qui avaient été autrefois occupés par les Hérules ³. Ce territoire formait ce qu'on appelait alors] — la seconde Pannonie; mais il en fut détourné par les sollicitations du grand Khakan ⁴ des Turcs, qui, après avoir chassé les Ogors de leur pays ⁵, craignait qu'ils ne redevinssent trop puissants. — [Ce prince se nommait Askel, il prenait le titre de roi des Herméchions ⁶, il commandait à toutes les nations bar-

XL.
Ambassade
et origine
des Turcs.

Theoph.

p. 203.

Theoph.

Byz. p. 21, 22.

D'Herbelot,

Bibl. Orient.

au mot Turc.

Deguignes,

Hist. des

Huns, I, 5, p.

367 et suiv.

ὡς αὐτοὺς Μεζάρηνον τὸν Ἰδαριζίου,
Κιλαγαροῦ ἀδελφόν. Menand. *exc.*
leg. p. 100. — S.-M.

¹ Ce crime fut conseillé par un certain Cotragégus, Κοτράγηνος, que Ménandre, *exc. leg.* p. 100, qualifie de vassal des Avars, ὁ τοῖς Ἀβάροις ἐπιτήδαιος. — S.-M.

² Ἐδέξατο Ἰουστινιανὸς παρὰ Ἀδάρων πρέσβεις, ἐφ' ᾧ σφᾶς περιαβρῆσαι γῆν, ὅποι τὸ φύλον θήσονται τὰς οἰκίας. Menand. *exc. leg.* p. 101. — S.-M.

³ Le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 101, est corrompu. On y lit : ἐν βουλῇ ἐποιήσατο ἐς τὴν ἑλούρων χώραν κατοικῆσαι τὸ ἔθνος, ἐνθα προτοῦ ὄκλυν οἱ ἑλουργοί, δεύτερα δὲ προσαγορεύεται Παιονία. Il est clair qu'il faut lire dans ce texte Ἐρούλων et Ἐρουλοι, ce qui n'a pas encore été reconnu par les éditeurs des fragments de Ménandre. On a déjà en plus d'une fois l'occasion de remarquer que le

royaume des Hérules était dans la Pannonie. — S.-M.

⁴ J'ai encore substitué ici le titre de *khakan* à celui de *khan*, qui a été mis par Lebeau dans son texte, et qui ne convient point à cette époque. Voyez ci-dev. § 38, p. 377, not. 5 et § 36, p. 359, not. 3. J'en usurai de même partout où le même titre et la même erreur se reproduiront. Lebeau a été trompé en ce point par les termes dont Deguignes s'est servi dans son *Histoire des Huns*. — S.-M.

⁵ Voyez ci-dev. § 36, p. 370 et suiv. — S.-M.

⁶ Selon les extraits de Théophraste de Byzance conservés dans la Bibliothèque de Photius, *cod.* 64, les Perses donnaient aux Turcs le nom de *Cermichiones*. Οὗς Πέρσαι οἰκίσαντες γλώσσην Κερμιχίωνας φασί. Ce nom diffère peu de celui d'Herméchiones qui leur est donné par le chronographe

bares de l'intérieur de l'Asie, et son empire s'étendait jusqu'au grand Océan ¹. Le chef des Turcs était l'un des plus puissants souverains de l'Asie, celui dont le territoire était le plus étendu ; il contenait tous les pays compris entre la mer Caspienne et la mer du Japon. Ses ambassadeurs arrivèrent à Constantinople au mois de juillet de l'an 558. Il ne paraît pas que cette ambassade ait eu alors d'autre résultat que de faire connaître aux Romains et au peuple de Constantinople une nouvelle nation de Barbares.] — Comme les Turcs paraissent ici pour la première fois dans l'histoire de l'Europe, — [il convient d'entrer dans quelques détails sur l'origine fort obscure et fort difficile de cette nation puissante, qui après une multitude de vicissitudes et de révolutions est parvenue, à diverses époques, à soumettre à ses lois presque toutes les régions de

Théophane. Je ne sais lequel on doit préférer. J'ignore également quelle peut être leur origine. Je n'ai trouvé aucun nom semblable dans les auteurs orientaux. Celui de Turcs est le seul qui soit employé par les auteurs arabes et persans qui parlent des relations que Chosroès le grand et ses successeurs eurent avec les Barbares du nord-est de l'Asie. — S.-M.

¹ Τῷ δ' αὐτῷ μνη (βουλῶ) ἦλθεν πρέσβεις Ἀσκήλ τοῦ ῥηγὸς Ἑρμυχίωνων τοῦ ἰσθθεν καίμένου τῶν βαρβάρων ἔθνους πλησίον τοῦ Ὀκεανοῦ. Theoph. p. 203. Deguignes et les savants qui se sont occupés après lui de l'histoire des premiers Turcs, n'ont pas remarqué la grande ressemblance qui existe entre le nom du chef des Turcs que Théophane appelle *Askel*, et celui du deuxième souverain des mêmes Turcs,

qui selon Deguignes est appelé par les historiens chinois *Ko-lo*, et surnommé *Y-sie-ki*. Comme selon les règles de la construction grammaticale des langues chinoise et tartare, le surnom doit se placer avant le nom, il faut lire *Y-sie-ki-ko-lo*. Il est facile de reconnaître ici une transcription chinoise d'un nom qui devait différer peu d'*Askel*, donné par Théophane, et qui doit lui-même être bien près de la prononciation originale. Selon les auteurs chinois, ce prince monta sur le trône en l'an 554, ce qui est à peu de chose près la date donnée par Théophane. Voyez Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 1, tab. chron. p. 226 et t. 2, p. 377. M. Klaproth (*Tabl. hist. de l'Asie*, p. 115 et 116), pense qu'*Askel* pourrait avoir été un gouverneur des provinces occidentales de l'empire des khakans. — S.-M.

l'Asie, qui a détruit l'empire dont nous retraçons les annales, et qui domine encore sur de vastes contrées, autrefois les plus florissantes du monde ¹. Quelques savants ont cru trouver dans Pline ², dans Pomponius Méla ³ et même dans Hérodote ⁴ la mention des Turcs, mais on a reconnu depuis que cette indication, qui serait bien importante, si elle était exacte, n'avait pas

¹ Je crois devoir conserver dans cette note la partie du texte de Lebeau qui est relative à l'origine des Turcs: ce qu'il en dit, d'après le seul témoignage de Deguignes, m'a paru tout-à-fait insuffisant, pour donner une idée juste de ce qui concerne les premiers commencements de cette nation puissante et célèbre. — Cette nation n'était qu'un reste de ces Huns du Nord, que les Huns du Midi, joints aux Chinois et aux Tartares orientaux, avaient forcés autrefois de quitter leurs demeures. Faible d'abord et méprisée, elle était renfermée dans les cavernes des monts Altaï, où elle travaillait à forger le fer pour le service des Abares, auxquels elle était soumise. Le nom de Turcs, commun à plusieurs peuples de l'Orient, dénotait, selon eux, l'origine la plus noble; ils prétendaient descendre de Turk, qu'ils disaient avoir été fils aîné de Japhet. Selon une tradition plus croyable, les Turcs furent ainsi appelés, parce qu'une des montagnes qu'ils habitaient avait la figure d'un casque, qui se nomme Turc dans la langue du pays. Les Perses les nommaient Cermichions. Parmi ces forgerons, un homme se rencontra d'un génie assez élevé et d'un assez grand courage pour changer le sort de sa nation, et pour la rendre souveraine de ceux qui la

tenaient depuis long-temps en esclavage. Il se nommait Toumuen. Après avoir essayé ses forces contre quelques hordes voisines, il se rendit fameux par ses victoires, servit les Abares avec succès dans plusieurs guerres périlleuses, et ayant enfin tourné ses armes contre eux-mêmes, il affranchit ses compatriotes de leur domination. Il prit alors le titre de Khan, et devint un des plus puissants princes de l'Orient. Moka, son second successeur, poussa plus loin ses conquêtes: il détruisit entièrement la nation des Abares. — S.-M.

² Voici le texte de Pline, l. 6, c. 7. *Dein Euazæ, Cottæ, Cicimeni, Messeniani, Costobocci, Choatræ, Zigæ, Dandari, Thyssagetæ, Turcæ, (leg. Iyræ) usque ad solitudines saltnosis convallibus asperas.* — S.-M.

³ Pomponius Méla, l. 1, c. 19, ne fait que copier Pline et Hérodote, et c'est évidemment par ce dernier qu'il faut corriger son texte. De même que lui il associe ce peuple aux Thyssagètes. — S.-M.

⁴ Hérodote, l. 4, c. 22, se contente de mentionner ce peuple parmi les nations scythiques. Il le place à côté des Thyssagètes, auxquels ils étaient contigus à l'est, et comme eux ils vivaient de chasse. Tous les manuscrits d'Hérodote portent sans exception *Ιυραιοι*. — S.-M.

d'autre fondement qu'une mauvaise lecture ou de mauvaises leçons des auteurs latins, avec lesquelles on croyait pouvoir corriger, ou plutôt altérer le texte du plus ancien des historiens grecs. On y substituait ainsi le nom des Turcs, à celui des Iyrques, nation obscure de la Scythie, dont il est probable que Pline et Méla n'ont parlé que sur l'autorité d'Hérodote. Les progrès de la critique historique ont fait depuis long-temps abandonner une opinion si mal établie, et l'on a cessé de rechercher les origines, et surtout le nom des Turcs dans l'antiquité classique¹. Ils n'y apparaissent, au moins sous cette dénomination, qu'au temps de Justinien, et à l'occasion des événements qui nous occupent actuellement. On les donne alors pour les successeurs des anciens Saces ou des Massagètes². C'est à la même époque qu'ils se montrent dans les historiens de l'Orient, arabes ou persans; et si l'on veut obtenir sur leur compte des informations plus anciennes et précises, il faut s'adresser aux écrivains chinois, dont les ouvrages, rédigés avec clarté et méthode, contiennent seuls les annales et les origines des Barbares de l'Asie centrale et

¹ C'est à regret que l'on retrouve cette assertion, abandonnée depuis long-temps par les savants, et dénuée de fondement, dans quelques ouvrages estimables. Voyez Malte-Brun, *Précis de la géographie univ.*, t. 1, p. 55. Hammer, *Geschichte des Osmanischen Reiches*, t. 1, p. 1. — S.-M.

² Ménandre, *exc. leg.* p. 151, dit en parlant de l'ambassade qu'ils envoyèrent à Justin II, successeur de Justinien, que les Turcs se nommaient anciennement Saces. Τῶν Τούρκων, τῶν Σάκων καλούμενων τὸ πάλαι, πρεσβείας ποιησαμένων πρὸς Ἰουστίνον πε-

ρὶ σιρηνῆς. Ces sortes de synonymies dans les auteurs grecs et dans les anciens en général indiquent seulement que les peuples qu'ils font descendre l'un de l'autre ont successivement dominé dans les mêmes régions. Théophane de Byzance dit de même, dans les extraits conservés dans la bibliothèque de Photius, *cod.* 64, que les Turcs qui habitaient à l'Orient du Tanais étaient les mêmes que les antiques Massagètes. Πρὸς αὐρον ἀνεμὸν τοῦ Ταναΐδος Τούρκοι νέμονται οἱ πάλαι Μασαγέται καλούμενοι. — S.-M.

orientale. Ils nous font connaître l'établissement, les progrès, et enfin la vaste extension de l'empire des Turcs, avant que leur nom fût parvenu dans l'Occident. Quant à ce qui concerne les commencements de ce peuple, on voit que c'était un point obscur et difficile pour les Chinois eux-mêmes. Leurs récits s'accordent cependant à faire remonter l'origine des Turcs à une nation puissante, et autrefois maîtresse du nord et du centre de l'Asie, connue des Chinois sous les noms peu divers de *Hiun-yu*, *Hian-yun* et *Hioung-nou*, qui ne sont eux-mêmes que des transcriptions du nom des Huns, dont j'ai cherché ailleurs à déterminer l'origine¹. La même chose se remarque dans quelques écrivains de l'Occident². Il paraît que les Perses pensaient de même à ce sujet³. Les *Hioung-nou* possédaient depuis long-temps un vaste empire en Asie. Cet empire fut fort affaibli vers le temps de la naissance de J.-C., par les armes des Chinois; il ne tarda pas à se diviser. Il forma alors deux états, encore puissants, mais dont les forces ne tardèrent pas à s'épuiser dans des guerres civiles acharnées, qui les livrèrent aux Chinois. Ceux-ci établirent alors leur suprématie sur toutes les régions et toutes les nations

¹ Voyez la longue note, dans laquelle j'ai rassemblé sommairement et discuté tous les détails et toutes les indications qui me paraissent propres à faire connaître l'origine des Huns et des peuples qui en descendent. Voyez t. 4, p. 60, not. 2, liv. XIX, § 40. Voyez aussi p. 66, not. 1, et p. 74, not. 2 et 3, liv. XIX, § 41. — S.-M.

² Théophane, p. 207, dit positivement que les Huns sont les mêmes que les Turcs. Οἰννοι, οὗς Τούρκους λέγειν εἰώθαμεν. — S.-M.

³ On voit par Théophylacte Simocatta, l. 3, c. 6, que les Perses étaient dans l'usage de donner le nom de Turcs aux Huns qui habitaient au nord-est de la Perse. Τῶν Οἰννων τοιγαροῦν τῶν πρὸς τῷ βορρῇ τῇ ἑω, οὗς Τούρκους ἔθος Πέρσαις ἀποκαλεῖν, κ. τ. λ. Le même auteur s'exprime plus positivement encore en un autre endroit, l. 1, c. 8. Οἰννοι δ' οὗτοι, προσοικούντες τῇ ἑω, Περσῶν πλησιέστεροι, οὗς καὶ Τούρκους ἀποκαλεῖν τοῖς πολλοῖς γνωριμώτερον. — S.-M.

de l'Asie comprises entre la mer Caspienne et l'Océan oriental. Les *Hioung-nou* ne furent cependant pas tous exterminés, quelques tribus parvinrent à échapper à la destruction de leur empire : elles continuèrent à former de petits états, plus ou moins soumis aux empereurs chinois, selon que ces derniers étaient eux-mêmes plus ou moins puissants. Quelques-uns de ces petits états s'élevèrent dans les régions comprises actuellement dans les limites de la Chine proprement dite, quelques-uns même, profitant des guerres civiles qui agitaient ce pays, usurpèrent pendant quelque temps le titre impérial. Parmi ces petites souverainetés on distingue celle des *Liang* septentrionaux, fondée en l'an 398 par un *Hioung-nou*, nommé *Moung-soung*. Ces *Liang* descendaient des *Hioung-nou* septentrionaux ¹. C'est à eux que se rapporte l'origine des Turcs ². Ils furent d'abord établis dans la Chine, ils étendirent ensuite leur domination sur des cantons de l'occident occupés par des *Ouïgours*, qui étaient comme eux *Hioung-nou* ou Huns d'origine : ils furent vaincus en l'an 460 par les *Jouan-jouan*, qui, comme on l'a déjà vu ³, paraissent être les mêmes que les vrais Avars des Byzantins. Quelques-uns de leurs débris se réfugièrent

¹ Deguignes a traité fort au long dans son *Histoire des Huns*, d'après les historiens chinois, des états qui se sont formés en Asie après la destruction de l'empire des *Hioung-nou*, et de l'histoire des premiers Turcs. On doit aussi consulter les savants et intéressants suppléments ajoutés par le P. Visdelou à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot. — S.-M.

² Tout indique que l'origine des Huns ou *Hioung-nou*, se confond

réellement avec celle des Turcs : aussi, comme le remarque M. Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 327, la plupart des mots *hioung-nou* conservés dans les auteurs chinois, se retrouvent-ils dans la langue moderne des Turcs. Voyez aussi sur le même sujet un mémoire inséré par M. Klaproth, en 1825, dans le *Journal asiatique*, t. 7, p. 257-268. — S.-M.

³ Ci-dev. § 36, p. 361. — S.-M.

au nord, sur les bords d'un grand lac, appelé par les Chinois *Si-hai*, ce qui signifie la *mer occidentale* : on croit que c'est le lac Balkasch des modernes, et qui est situé au milieu des montagnes de l'Altaï ¹. Ces fugitifs y furent exterminés par les Barbares du voisinage. Il n'en resta qu'un jeune enfant de dix ans, mutilé des pieds et des mains par les ennemis de sa nation. Une louve en prit soin selon les récits fabuleux des Chinois, et elle le rendit père de dix enfants mâles ². Lorsque ceux-ci furent grands, ils enlevèrent des femmes chez les peuplades voisines. Ils en eurent des enfants, dont la postérité ne tarda pas à s'accroître au milieu des montagnes difficiles où ils étaient confinés, et qui étaient leur rempart contre les nations plus puissantes qui auraient pu les détruire. *Aséna*, le plus brave, le plus habile de ces dix frères, devint le chef de cette petite tribu; et pour conserver la mémoire de son origine, il fit placer des têtes de loup sur ses étendarts. Les Chinois ne s'accordent pas sur les fables qu'ils racontent au sujet de l'histoire des Turcs et de leurs chefs. Cependant il n'est pas difficile de reconnaître que ces fables ont un but commun, qui est de rendre raison du nom d'*Aséna* ³, que portait la race royale des Turcs. Les

¹ Ce lac est encore appelé *Tenghiz* ou la mer par excellence, en langue mongole et en turc. Voyez Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 159. — S.-M.

² Ces fables, avec toutes leurs variations, se trouvent racontées dans Degnignes, *Hist. des Huns*, t. 2, p. 370 et suiv. Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 325 et suiv. et Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 113 et suiv. — S.-M.

³ Il paraît qu'*Aséna* ou *Séna* est l'altération du mot mongol *tchino*, qui signifie loup. Diverses indications semblent faire croire que ce personnage est le même qu'un certain *Burté-tchino*, que les historiens mongols et tibétains, donnent pour le premier ancêtre de la race de Tchinghiz-khan, qui, selon eux, en serait descendu à la 22^e génération, ce qui nous porterait vers le commencement du 5^e siècle de notre ère, épo-

traditions conservées par les historiens mongols, et qui paraissent se rapporter aux mêmes faits, font également mention des loups, qui avaient donné naissance aux anciens princes des Barbares de l'Asie centrale. Lorsque les sujets d'*Aséna* se furent accrus, ils sortirent de la vallée étroite qui les avait renfermés jusqu'alors, et ils descendirent dans les plaines qui environnent l'*Altai*, c'est-à-dire la montagne d'or, appelée en chinois *Kin-chan*, ce qui signifie la même chose¹. C'est dans cette montagne que fut toujours le centre de la puissance des Turcs, c'était le séjour habituel du chef de la nation. On raconte encore que les princes de la race d'*Aséna* établirent leur demeure au pied d'une montagne qui avait la forme d'un casque. Cette arme défensive s'appelait dans leur langue *turk* ou *Thou-khouei*, selon la prononciation chinoise, qui ne peut rendre le son de la lettre R, et qui exprime ordinairement assez mal les sons étrangers. C'est de là, selon les auteurs chinois, que la nation turque tirait son nom. Il est évident qu'on ne doit voir dans cette origine qu'un de ces jeux de mots, plus ou moins fortuits²,

que qui correspond assez bien avec celle de la destruction des *Liang* septentrionaux, par les *Jouan-jouan*. Selon les annales du Tibet, *Burté-tchin* était le fils cadet de *Digoun dzanbo*, roi du Tibet, mort victime de la trahison de son ministre *Longnbun*. Voyez Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 114 et 157. — S.-M.

¹ Voyez Deguignes, *Histoire des Huns*, t. 2, p. 386; et Klaproth, *Mémoire sur l'identité des Thou-khiu et des Hiong-nou avec les Turcs*, dans le *Journal asiatique*, t. 7, p. 259 et

suiv. Les traditions confuses des Mongols, recueillies au 13^e siècle, par Raschid-eddin, et après lui par le sultan du Kharizm, Abou'lghazy Baidour khan, rappellent des souvenirs semblables au sujet de la captivité des races mongoles, confondues alors avec les Turcs dans une plaine nommée *Irgéné-koun*, plaine qui paraît avoir été située vers le mont Altai. Ils y restèrent enfermés, dit-on, pendant quatre siècles. — S.-M.

² Je ne sais pas si le mot *terk* ou *turk* est encore usité avec ce sens dans

par lesquels beaucoup de peuples, et les anciens surtout, cherchaient à rendre raison des dénominations dont l'origine était inconnue. Cette étymologie, indigne de confiance quant à son application, doit seulement servir à indiquer la haute antiquité du nom des Turcs, et elle pourrait faire croire qu'il était bien plus ancien que l'époque à laquelle la race d'*Aséna* le rendit célèbre ¹. Dans des temps plus modernes, lorsque les Turcs, établis dans la Basse-Asie, y eurent embrassé la loi de Mahomet, ils cherchèrent à rattacher l'origine de leurs tribus aux patriarches que l'Écriture indique comme les chefs des plus anciennes nations, et, à l'imitation des historiens arabes, ils se donnèrent pour ancêtre un personnage nommé Turk, qu'ils font fils aîné de Japhet ². Quoi qu'il en soit sur ce point, on sait

les dialectes turcs qui nous sont connus; il est certain qu'il est encore employé avec cette signification dans le persan. Voyez le Mémoire de M. Klaproth déjà cité et inséré en 1825, dans le *Journal asiatique*, t. 7, p. 262. Je dois ajouter que ce mot est aussi connu en arabe. Je suis fort porté à croire que ce n'était pas là le sens qu'il avait primitivement, et que bien loin d'en faire dériver le nom des Turcs, c'est plutôt de ce nom lui-même que l'on doit tirer sa signification. Je pense qu'il a servi d'abord à désigner un genre de casque, fabriqué par les Turcs, ou en usage chez eux, et que l'on aura par cette raison appelé l'arme turque par excellence. Il me serait facile de citer de nombreux exemples d'expressions employées de cette façon, et détournées ensuite de leur véritable sens. Ainsi on connaît cette arme des Francs, appelée *francisque*; certes

c'est à la nation des Francs, à laquelle elle était particulière, qu'elle devait sa dénomination; jamais on n'a songé à dire le contraire. De même on a voulu tirer le nom des Saxons, des mots *saxs* ou *sachs*, qui dans la langue anglo-saxonne servaient dans l'origine à désigner une sorte de contesou particulière aux Saxons, et qui furent employés depuis dans un sens plus étendu. —S.-M.

¹ Il serait trop long de rapporter ici les raisons qui me portent à croire que l'origine du nom des Turcs, sous des formes peu altérées, remonte à une époque très-reculée. Je me borne à remarquer que tous les mots indiqués par les auteurs chinois comme appartenant à la langue des *Thou-hiouei*, se retrouvent dans le turc moderne. Voyez M. Abel Rémusat. *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 326. —S.-M.

² Les historiens arabes et persans

qu'à l'époque où les Turcs apparaissent pour la première fois sous ce nom dans l'histoire chinoise, ils étaient sujets des *Jouan-jouan*, alors tout-puissants dans cette partie de l'Asie. Les Turcs s'étaient rendus célèbres par un genre particulier d'industrie ; ils excellaient à forger le fer et à fabriquer des armes. Ils exerçaient ce métier lorsqu'ils étaient soumis aux *Jouan-jouan* ; et quand ils eurent succédé à leurs maîtres dans l'empire de l'Asie centrale, leurs *Khakans* conservèrent l'usage de forger solennellement tous les ans un morceau de fer, en présence des principaux de la nation, et en mémoire de leur ancienne abjection ¹. Vers le milieu du sixième siècle, l'empire des *Jouan-jouan* s'affaiblit ainsi que nous l'avons déjà vu ², ce qui procura aux Turcs les moyens de devenir indépendants. Parmi ces forgerons il se trouva un homme d'un génie assez élevé et d'un assez grand courage pour changer le sort de sa nation, et pour la rendre souveraine de ceux qui la tenaient depuis long-temps en esclavage. Il se nommait Thou-men ³ ; il était vers l'an 546 le chef des Turcs. Il essaya d'abord ses forces contre quelques tribus voisines, et il ne tarda pas à se rendre fameux par ses victoires. Enhardi par ces succès, il fit des courses fréquentes sur les terres des *Goueï*, qui com-
mandaient dans la Chine septentrionale et dans les par-

n'ont pas manqué d'imaginer un patriarche fils de Japhet, pour rendre raison de l'origine des nations turques qu'ils ont connues dans la haute Asie ou dans leur voisinage. Les Turcs devenus musulmans ont adopté ces origines fantastiques.—S.-M.

¹ Voyez Deguignes, *Hist. des Muns*, t. 2, p. 373 et suiv.—S.-M.

² Voyez ci-dev. § 36, p. 360 et suiv.—S.-M.

³ Ce nom se retrouve parmi ceux des aïeux de Tchingiz-khan ; son quatrième ancêtre s'appelait ainsi. Il est sous la forme *Toumenek* dans les auteurs musulmans qui ont écrit en persan ou en turk. Deguignes l'écrivit *Toumuen*.—S.-M.

ties de la Tartarie qui en sont limitrophes. L'empereur des *Gouei*, pour mettre un terme à ces déprédations, et pour s'assurer le secours d'une nation aussi guerrière que les Turcs, résolut de s'attacher leur chef : des ambassadeurs lui furent envoyés pour faire la paix et conclure une alliance avec eux. Vers le même temps, ils servirent avec succès leurs maîtres dans plusieurs guerres périlleuses. La nation des *Tie-le* nommés encore *Kaotchhe*, ou *les hommes qui vivent sur de hauts chariots*, et qui étaient de la même race que les Turcs, c'est-à-dire issus comme eux des *Hioung-nou*¹, se révoltèrent contre les *Jouan-jouan*, dont ils étaient aussi sujets. Thou-men seconda les *Jouan-jouan*; il attaqua de son côté les rebelles, les vainquit et soumit à ses lois la plupart de leurs tribus. Ces *Tie-le* occupaient les provinces de la Tartarie chinoise, voisines de la frontière russe, arrosées par l'Irtisch et la Toula. Enorgueilli de ces victoires, Thou-men crut pouvoir obtenir du souverain des *Jouan-jouan*, son supérieur, une éclatante récompense de ce service. Il lui fit demander une de ses filles pour épouse. Le roi des *Jouan-jouan*, indigné de l'insolence de son sujet, repoussa avec mépris sa demande. L'empereur des *Gouei* fut moins difficile : il accorda à Thou-men une princesse de son sang et des secours pour combattre les *Jouan-jouan*. Thou-men tourna alors ses armes contre ses anciens souverains, et il affranchit les siens de leur domination. La lutte des deux nations fut acharnée, les Turcs furent

¹ Ils habitaient, comme les Turcs, dans le voisinage des monts Altaï. Voyez à leur sujet M. Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 315 et 326. Voyez

aussi M. Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 126, et les suppléments à la bibliothèque orientale de d'Herbelot donnés par le P. Visdelou. — S.-M.

constamment victorieux; le roi des *Jouan-jouan*, poussé au désespoir par tant de revers, se donna la mort, et laissa l'empire de l'Asie centrale à Thou-men. Celui-ci prit aussitôt le titre suprême de *Khakan*, qui avait jusqu'alors servi à désigner le prince dont il avait triomphé. Sa femme reçut celui de *Khatoun* ou impératrice¹. Thou-men prit de plus le surnom d'*Il-Khan*, dont les auteurs n'indiquent pas le sens, mais qui, selon moi, signifie *le maître du monde*². On voit également par les titres que les successeurs de Thou-men prennent dans les lettres qu'ils adressèrent un peu plus tard à l'empereur Maurice, qu'ils se regardaient réellement comme les monarques de l'univers. Ils s'y donnent en effet les titres de *Grand Khakan*, de *maître de sept nations*, et de *seigneur des sept climats du monde*³. Le suprême monarque des Turcs avait dans sa dépendance quatre chefs qui, sous ses ordres, gouvernaient la nation⁴; la plupart de ces souverains d'un rang inférieur se rendirent dans

¹ Le mot de *khatoun* est encore usité dans la langue turque moderne; il y signifie *dame* et *maîtresse*. Les autres peuples de l'Orient le connaissent avec le même sens. Il paraît que dans l'origine ce nom se prononçait *khakhatoun*, et qu'il s'est contracté comme *khakan*, dont il était le féminin, et qui a formé par la suite des temps *khan*. Voyez ci-dev. § 36, p. 359, not. 3. — S.-M.

² Le mot turk *il* et *ili* signifie *terre*, *pays*, et dans un sens plus étendu *le monde*: c'est de là que vient l'origine de ce titre, ainsi que je l'ai fait voir dans mes *Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, t. 2, p. 277. — S.-M.

³ Ὁ Χαγᾶνος ὁ μέγας δισπότης ἐπὶ τὰ γενῶν, καὶ κύριος κλιμάτων τῆς οἰκουμένης ἐπὶ τὰ. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7. Cette division du monde en sept grandes régions appelées *climats*, comme dans la géographie de Ptolémée, division qui se retrouve aussi chez les Indiens et chez les anciens Perses, est une chose très-remarquable. — S.-M.

⁴ Ménandre le dit en termes formels, *exc. leg.* p. 108. Τοιγαρὺν εἶπετο τοῖς πρίσθεις περὶ τῆς τῶν Τούρκων ἡγεμονίας τε καὶ χώρας. Οἱ δὲ γὰρ ἔφασαν, τέτταρας αὐτοῖς εἶναι ἡγεμονίας. Les historiens chinois qui font connaître plusieurs chefs turcs subordonnés au grand *khakan*, ne donnent rien de positif sur ce point. — S.-M.

la suite indépendants¹. Thou-men ne garda pas longtemps le haut rang qu'il venait d'acquérir; il mourut bientôt après en l'an 553. Il fut remplacé par son fils *Ko-lo*, surnommé *Y-se-ki*, que je crois être le même que le roi des Turcs appelé *Ascel* par les Byzantins². Son règne fut court. En mourant, il éloigna du trône son propre fils, pour y placer son frère *Sse-kin*, qui prit le titre de *Mou-kan Kha-kan*. Plusieurs savants pensent que ce prince est le même qu'un certain *Ti-teou-pou-li*, mentionné par les historiens chinois, et qui serait alors le même que le suprême monarque des Turcs, que les écrivains grecs de cette époque, comme on le verra bientôt, nomment *Dizaboule*, et qui entretenait plus tard des relations avec le successeur de Justinien³. Ce nouveau prince ne fut ni moins guer-

¹ Les historiens chinois font connaître qu'il en était déjà ainsi vers l'an 581. Un certain *Che-tou*, surnommé *Cha-po-liu*, et qui résidait dans le mont Altaï, était réputé être le grand *khakan*; *Gan-lou*, fils du grand *khakan To-pô*, mort en cette année, tenait le second rang. Un oncle de *Cha-po-liu*, appelé *Tien-kioué* et surnommé *Ta-teou*, commandait sur une partie des possessions occidentales des Turcs. *Ta-lo-pien*, frère de *To-po* le grand *khakan*, et désigné par lui, pour lui succéder, commandait dans toutes les régions qui s'étendent vers la mer Caspienne et la Perse, et il y fonda une domination qu'il transmit à sa postérité. Il sera question plus tard de ce partage de l'empire des Turcs. — S.-M.

² Voyez ci-dev. p. 380, not. 6 et p. 381, not. 1. — S.-M.

³ Degenignes, *Hist. des Huns*, t. 2,

p. 385, et après lui M. Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 115, n'ont pas donné les raisons qui les portent à croire que le *khakan*, nommé *Mou-kan* et celui qui est appelé *Ti-teou-pou-li*, sont un seul et même personnage. M. Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 320, croit que les époques ne coïncident pas, et il pense que le *Dizaboule* des Grecs est plutôt un certain *Tannoponli* qui, selon les historiens chinois, était gouverneur des pays occidentaux pour le *khakan Tha-po*. On doit remarquer cependant que, selon le témoignage de Ménandre, *exc. leg.* p. 108, *Dizaboule* était réellement le chef suprême de la nation des Turcs. Τὸ δὲ γὰρ κράτος τοῦ ζυμπαντος ἔθνους ἀνεῖσθαι μόνῳ τῷ Διζαβούλῳ. Il serait possible toutefois que les deux personnages contemporains *Mou-kan* et *Ti-teou-pou-li*

rier, ni moins heureux que Thou-men. Sa valeur et son habileté le firent triompher de tous les princos et de tous les peuples qu'il attaqua. Il acheva d'anéantir les derniers restes de la puissance des *Jouan-jouan*; il soumit tous les peuples barbares, ancêtres des Mandchoux actuels, qui occupaient les contrées qui s'étendent au nord de la Corée et sur les bords de la mer orientale. Comme allié ou comme ennemi, il se montra également utile ou redoutable aux divers princes qui se partageaient ou se disputaient les provinces de la Chine. Bientôt après il porta ses armes vers l'Occident, de sorte que l'empire des Turcs ne tarda pas à comprendre tous les pays contenus entre le Volga et la mer du Japon. Parmi les peuples de l'Occident qui se soumi-
rent à *Mou-kan*, les historiens chinois indiquent les *Ye-tha*, peuple nomade, qui erraient alors dans les déserts qui s'étendent à l'orient du Volga et au nord de la Transoxiane¹. Le nom de ces peuples rappelle celui des Gètes ou des Goths, passés dès long-temps en Europe². Pour ceux dont il s'agit ici, on les retrouve sous la même dénomination, dans les mêmes régions, et dans d'autres contrées de l'Asie à des époques bien postérieures³.

confondus par Deguignes et par M. Klaproth, aient été réellement deux individus distincts; que *Mou-kan* ait été le souverain effectif, tandis que *Ti-teou-pou-li* ou Dizaboule, serait le fils d'*I-se-ki*, écarté du trône par son père, et qui aurait conservé une part quelconque dans le gouvernement, peut-être avec un rang supérieur, mais honorifique. Je n'ai au reste aucun moyen de résoudre cette difficulté.—S.-M.

¹ On appelle ainsi le pays qui s'é-

tend au nord-est de la Perse au-delà de l'Oxus, le Djihoun des Modernes. Les Arabes donnent à ce pays le nom de *Ma-wara'nnahar*, qui signifie *ce qui est au-delà de la rivière*. Les Modernes l'appellent souvent petite Bucharie, du nom de *Bokhara*, une des principales villes du pays.—S.-M.

² Voyez au sujet de ces peuples les *Recherches sur les langues tartares* de M. Abel Rémusat, t. I, p. 327.—S.-M.

³ Les historiens musulmans et les

Ils faisaient partie de ces nations à chevelures blondes, connues des anciens historiens chinois, qui les placent dans toutes les régions qui séparent la Chine de la Perse. Les mêmes historiens remarquent que les *Ye-tha*, qui se soumirent à l'empire de *Mou-kan*, avaient si peu de femmes parmi eux qu'ils étaient obligés de se réunir plusieurs pour en posséder une; les frères, ou à leur défaut des amis, s'entendaient pour contracter ces étranges unions. Le sexe féminin a toujours, à ce qu'il paraît, été peu nombreux dans ces régions, car les auteurs arabes et les historiens chinois plus modernes ont également remarqué ce bizarre usage, qui subsiste encore dans quelques parties du Tibet ¹. La soumission de cette nation mit les Turcs en relation avec les puissances de l'Occident; c'est alors qu'ils apprirent le sort des peuples soumis aux Avars, qui s'étaient soustraits à leur puissance en passant en Europe ²: ils connurent l'empire romain et celui des Perses, et ils ne tardèrent pas à être en relation avec l'un et l'autre, par des ambassades ou par des guerres. Ils vainquirent plusieurs des peuples limitrophes de la Perse, ce qui amena plus tard la guerre entre les deux nations. Les Huns Hephthalites, ces anciens adversaires des Perses, étaient à cette époque bien déchu de leur puissance. Le roi de Perse Chosroès avait soumis à sa domination tous les pays compris entre l'Inde et la Perse, qui avaient autrefois obéi à ces Huns. Il leur avait enlevé le To-

voyageurs modernes nous font connaître un royaume de *Djetei*, situé dans les régions de la haute Asie, où se trouvaient autrefois les *Ye-tha* des Chinois. On sait qu'il existe encore dans l'Inde un peuple de *Djates*,

qui y est fort puissant. — S.-M.

¹ C'est particulièrement aux habitants du Népal que l'on attribue cette étrange coutume. — S.-M.

² Voyez ci-dev. § 35, p. 357 et § 37, p. 375 — S.-M.

Kharistan, le Kaboulistan et le Saganian, et les avait contraints de reconnaître sa suprématie¹. Ces conquêtes allarmèrent un autre prince de ces régions, nommé par les auteurs arabes et persans *Schabeh* ou *Schaweh-schah*, c'est-à-dire *le roi Schabeh*, que ces écrivains représentent comme le suprême *Khakan* des Turcs, tandis que les Chinois font voir qu'il n'était réellement qu'un de ses feudataires occidentaux. Il est facile de reconnaître ici le nom de *Chao-wou*, qui, selon les Chinois, était porté, aux sixième et septième siècles, par tous les petits princes de la Transoxiane, qui reconnurent la haute souveraineté des Turcs, et qui contractèrent des liens de famille avec leur race royale². Je crois que le chef de cette dynastie est ce prince des Sogdoïtes, dont il sera question plus tard dans les relations politiques que les Romains eurent avec les Turcs sous les règnes de Justin II et de Tibère II³. Ces princes s'étaient également alliés par des mariages avec la famille royale de Perse. Chosroès avait épousé une femme de la race de *Schabeh-Schah* ou de *Chao-wou*, et il en avait eu son fils Hormisdas, qui devint son héritier, et qui est souvent appelé *Turkzad*, ou *le fils de la Turquie*, par les auteurs orientaux⁴. Les

¹ Ces faits sont indiqués par Mirkhond, auteur persan, dans son *histoire des Sassanides*, traduit. franç. de M. Silv. de Sacy, p. 365. Les autres écrivains orientaux parlent d'une manière bien vague et bien confuse, de la fin de la monarchie des Hephthalites et des guerres des Turcs avec les Perses. J'aurai plus tard l'occasion de dire quelques mots sur divers fragments d'historiens grecs qui sont relatifs aux guerres que les Hephtha-

lites soutinrent contre les Turcs, avant de devenir leurs sujets.—S.-M.

² Cette famille de *Chao-wou*, nommée originellement *Wen*, appartenait à la race des *Youei-chi*. Elle avait été contrainte par les *Hiong-nou*, d'émigrer dans l'Occident. Voyez M. Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. 1, p. 318.—S.-M.

³ Voyez ci-après, t. 10, liv. 1, § 29 et 30 et ailleurs encore.—S.-M.

⁴ On peut voir à ce sujet Mirkhond,

intérêts de ces feudataires armèrent plus tard les Turcs contre les Perses. Les Hephthalites vaincus et humiliés par Chosroès n'avaient pu non-plus résister aux Turcs, et ils s'étaient soumis à leur empire ¹, en consentant à leur payer tribut ². Après cette victoire, le *Khakan* des Turcs fit alliance avec un prince que Théophylacte Simocatta appelle *Stembischadas*, et qu'il est impossible de faire connaître, puisque c'est là le seul témoignage qui nous ait conservé le souvenir de son existence ³. Ce n'est qu'après cette alliance, selon le même historien, que le souverain des Turcs acheva la soumission des Avars ⁴. L'histoire n'a pas

Hist. des Sassan. p. 389, et Mouradja-d'Ohsoun, *Tabl. hist. de l'Orient*, t. 2, p. 257, 271. — S.-M.

¹ Τῷ ὄντι γὰρ τὸν ἐθνάρχην τῶν Ἀβδαίων (φημι δὴ τῶν λεγομένων Νεφθαλιτῶν) καταπολεμήσας οὗτος αὐτὸς ὁ Χαγᾶνος ἐνίκησε, τὴν τε τοῦ ἔθνους ἀρχὴν περιέβαλετο. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7. J'ai déjà en plusieurs fois l'occasion de faire voir que c'est à tort que les écrivains grecs ou au moins leurs manuscrits, dans l'état où ils nous ont été transmis, donnent aux Huns orientaux, voisins de la Perse, le nom de *Nephthalites*, tandis qu'on doit lire *Ephthalites* ou *Hephthalites*, comme dans plusieurs d'entre eux, et dans les auteurs arméniens en particulier. Théophylacte Simocatta est, je crois, le seul qui leur donne le nom d'*Abdela*, qui se rapproche assez de celui que l'on trouve dans les auteurs arabes. Voyez ce que j'ai dit, t. 7, p. 251, not. 3, liv. xxxviii, § 29. — S.-M.

² Πᾶσαν οὖν τὴν τῶν Ἐφθαλιτῶν ἱκποτήσασθαι δύναμιν. Menand. *exc. leg.* p. 108. Le même auteur avait dit un peu avant, ὡς παροστήσαντο Ἐφθα-

λίτας, μέχρι καὶ ἐς φόρου ἀπαγωγῆς. — S.-M.

³ Ἐπὶ τῇ νίκῃ τοῦτον εἰς μέγα ἀρχαί, καὶ τὸν Στεμβισχάδαν σύμμαχον ποτὶ σάμνος. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7. Les notions incomplètes et assez confuses qui nous ont été conservées par Théophylacte Simocatta, font voir que les relations politiques que les empereurs entretenaient avec les Barbares voisins de la mer Noire et de la mer Caspienne, leur donnaient les moyens d'acquérir une connaissance fort étendue des affaires et des révolutions de l'Asie centrale. Nicéphore Calliste, copiste de Simocatta, fournit pour le nom de ce prince barbare une variante qui me paraît fort bonne. Il donne Στεμβίσχαδαν, ce qu'il faudrait rendre par le *Khakan Stembis*. — S.-M.

⁴ Τὸ τῶν Ἀβάρων ἔθνος καθολοῦσατο. Theoph. Simoc. l. 7, c. 7. On a déjà pu voir ci-dev. § 36, p. 360 et 361, que la chute de l'empire des *Soujouan* n'amena pas la destruction soudaine de la nation. Il fallut un demi-siècle environ pour consommer leur entière ruine. — S.-M.

conservé le détail des guerres que les Turcs soutinrent à cette époque dans l'Occident, non plus que des premiers démêlés qu'ils eurent avec Chosroès le Grand. Les auteurs arabes et persans se contentent de nous instruire fort sommairement de la destruction du royaume des Hephthalites, et des guerres opiniâtres que Chosroès eut à soutenir contre les Turcs sur les bords du Djihoun, l'Oxus des Anciens. J'en ai assez dit, je crois, pour donner une idée suffisante de la puissance des Turcs à l'époque où ils envoyèrent pour la première fois des ambassadeurs à Constantinople. Les relations qu'ils eurent avec l'empire sous les successeurs de Justinien, me fourniront l'occasion de faire connaître les révolutions survenues plus tard dans la haute Asie. Pour compléter ces notions, je dirai quelques mots des mœurs des Turcs. Comme tous les peuples nomades, ils vivaient du produit de leurs troupeaux, et fixaient de préférence leur séjour sur les bords des rivières, ou dans les plaines herbeuses. Peu d'entre eux s'adonnaient à l'agriculture; ils ignoraient, ou au moins ils faisaient peu d'usage de l'écriture¹. La guerre ou la chasse étaient leurs principales occupations. Habiles et redoutables cavaliers, ils savaient manœuvrer avec adresse et l'arc et la lance. La valeur guerrière était la qualité qu'ils estimaient le plus : celui

¹ M. Klaproth, *Tabl. hist. de l'Asie*, p. 101, rapporte d'après les historiens chinois, que les Turcs ignoraient l'usage de l'écriture; cependant lorsqu'ils envoyèrent des ambassadeurs à Constantinople, ceux-ci étaient chargés de lettres écrites en langue scythique, comme disent les auteurs grecs, c'est-à-dire sans doute

en leur propre langue, et l'empereur en prit connaissance par des interprètes. L'historien Ménandre s'exprime ainsi, *exc. leg.* p. 108, à cette occasion. Ὁ βασιλεὺς ἀναλεξάμενος διὰ τῶν ἑρμηνέων τὸ γράμμα τὸ σκυθικόν. Voyez aussi à ce sujet les *Recherches sur les langues tartares* de M. Abel Rémusat, t. 1, p. 296.—S.-M.

qui était brave et assez heureux pour pouvoir retirer du champ de bataille le corps d'un ami qui avait succombé, devenait son héritier; les hommes sans force et ceux dont l'âge avait diminué la vigueur, étaient sans considération parmi eux. Après la mort d'un père, son fils épousait assez souvent les femmes qu'il avait laissées; cette coutume paraît avoir été commune à toutes les anciennes nations de la haute Asie. On la trouve aussi chez les Mongols avant leur conversion au musulmanisme : il était d'usage que les femmes qu'on acquérait de cette façon, devaient tenir le premier rang et avoir la préférence, au moins quant à leur rang civil, sur celles que l'on pouvait avoir épousé antérieurement¹. Les auteurs grecs ajoutent que les Turcs n'avaient pas d'autre religion que le culte des éléments; ils adoraient le feu, révéraient l'air et l'eau, et chantaient des hymnes en l'honneur de la terre. Ils révéraient encore un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre; ils lui sacrifiaient des chevaux, des bœufs et des moutons; ils avaient aussi des prêtres, à qui ils attribuaient la faculté de prédire l'avenir². Il existait parmi eux, selon les historiens chinois, une étrange coutume : quand

¹ Voyez ce que j'ai dit à ce sujet dans mes *Mémoires hist. et géograph. sur l'Arménie*, t. 2, p. 289. — S.-M.

² Τιμῶσι τοιγαρὺν οἱ Τοῦρκοι λίαν ἐκτόπως τὸ πῦρ. Ἄερα δὲ καὶ ὕδωρ γεραίρουσιν. Ἕμνῳσι τὴν γῆν. Προσκυνῶσι δὲ μὲνως, καὶ Θεὸν ὀνομάζουσι τὸν πεποιηκότα τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν. Τοῦτω θύουσιν ἵππους, καὶ βόας, καὶ πρόβατα· ἱερεῖς κεκτημένοι, οἱ καὶ τὴν τῶν μελλόντων αὐτοῖς δοκεῖσιν ἐκτίθεσθαι προαγόρευσιν. Theoph. Simoc. l. 7, c. 8. Après avoir rapporté ces détails sur la religion des Turcs, empruntés comme on le voit à Théo-

phylacte Simocatta, Deguignes, *Hist. des Huns*, t. 2, p. 375 et suiv., parle des progrès ou au moins de l'introduction chez les nations turques, de la religion chrétienne, de la doctrine de Zoroastre, de la secte de Manès et des opinions philosophiques et mythologiques des disciples de Boud-dhah ou de Fo. Il me paraît constant en effet que toutes ces religions ont été plus ou moins connues des anciens Turcs, mais il est actuellement bien difficile de donner des idées justes sur les progrès qu'elles ont pu faire parmi eux — S.-M.

on proclamait un *Khakan*, les grands de l'état le plaçaient sur un grand feutre, qu'ils élevaient sur leurs épaules, et lui faisaient ainsi faire neuf fois le tour de l'assemblée; à chaque tour il était salué par tout le monde. On le plaçait ensuite sur un cheval, et on lui jetait autour du cou un lacet de soie, que l'on serrait au point de l'étouffer presque. On le lâchait alors, et, sans lui donner le temps de se reconnaître, on lui demandait combien de temps il comptait régner. Le trouble qu'il éprouvait ne lui permettait pas de réfléchir sur ce qu'il répondait. On regardait alors cette réponse comme une prédiction sur la durée de son règne ¹. On apprend des auteurs arabes qu'il existait un usage à peu-près pareil chez les Khazars, peuple qui habitait entre la mer Noire et la mer Caspienne, dont j'aurai bientôt occasion de parler, et qui fut aussi connu sous le nom de Turcs ². Les Khazars paraissent avoir ajouté à la barbarie de cette coutume, car chez eux, si le Khakan n'était pas mort, lorsque le terme indiqué par lui était arrivé, ils se hâtaient de le faire périr et de procéder à une nouvelle élection ³. Le mont *Altai*, ou *la montagne d'or*, berceau de la race turque, était en vertu d'une loi fondamentale le séjour habituel du principal chef de la nation ⁴. C'est sur les pentes orientales de cette montagne qu'était le séjour royal ⁵. *Al-*

¹ Voyez un article inséré par M. Klaproth, en 1825, dans le *Journal asiatique*, t. 7, p. 267 et 268, et *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 272 et 273.—S.-M.

² On aura occasion de voir bientôt que ces Khazars furent appelés Turcs orientaux par les écrivains byzantins.—S.-M.

³ C'est le géographe arabe Ibn-Haukal, qui vivait au milieu du 10^e siècle, qui nous fait connaître cet usage si bizarre et si cruel.—S.-M.

⁴ Νόμος δὲ Τούρκους, τῷ κρατιστέρῳ Χαγάνῳ τοῦ χρυσοῦ ὄρους παραχωρεῖν. Theoph. Simoc. l. 7, c. 8.—S.-M.

⁵ Τοῦτο δῆτα τὸ ὄρος ἐπὶ τὰς ἀνα-

taï est la forme primitive d'*Altan* et *Altoun*, mots qui en mongol et en turk, signifient *or*; c'est le nom qui sert encore à désigner une double chaîne de montagnes, distinguées par les noms de petit et de grand Altaï. Elles s'étendent de l'Orient à l'Occident, durant une grande distance entre la partie de la Tartarie qui reconnaît la domination chinoise et la frontière russe de la Sibérie. Ces deux chaînes, qui se rejoignent par leurs extrémités, enferment une très-grande étendue de pays, qui forme une région bien distincte au milieu de l'Asie. Elle est traversée du nord au sud par l'Irtisch, qui prend sa source sur les versants méridionaux du grand Altaï; on y trouve beaucoup d'autres rivières grandes ou petites, et en outre plusieurs lacs d'une étendue fort considérable, qui reçoivent les eaux des vallées dont ils forment le centre. Cette région, d'ailleurs fort belle et très-fertile, est dans un climat fort tempéré. Sa situation est belle et bien placée pour assurer l'empire de l'Asie centrale au peuple qui la possède. C'est une espèce de forteresse d'où il peut sortir facilement pour étendre sa domination dans toutes les directions. Ces montagnes sont aussi très-fertiles en métaux. C'est là sans doute ce qui leur aura fait donner le nom qu'elles portent, qui, comme on l'a déjà vu, se retrouve aussi chez les Chinois sous la forme *Kinchan*, ce qui signifie la même chose. Le nom d'*Altai* est resté inconnu aux Grecs, qui donnent à cette montagne le nom d'*Ectag*, auquel ils attribuent le même sens ¹. Les Grecs du moyen âge croyaient qu'elle de-

τολάς ἔχει τὴν ἰδρυσιν. Theoph. Sim.
l. 7, c. 8. — S.-M.

¹ Le nom d'*Ectag* qui se trouve

dans le texte de Ménandre, *exc. leg.*
p. 152, signifierait plutôt la montagne
blanche, car tel est le sens des mots

vait la dénomination qu'elle portait à sa fertilité, à l'abondance des fruits qu'on y trouvait, ainsi qu'à la quantité des troupeaux de moutons et des bêtes de somme qu'elle nourrissait. Ce pays passait pour jouir d'une très-grande salubrité¹. Les Turcs, selon Théophylacte Simocatta, se vantaient de deux choses, de la rareté des tremblements de terre dans leur pays, et de ce qu'il n'était jamais ravagé par la peste². Les Turcs étaient véritablement, à l'époque dont il s'agit, le peuple le plus puissant de l'Asie, et leur souverain le prince qui réunissait le plus de peuples divers sous ses lois, et dont la domination était la plus étendue. Après avoir entièrement détruit la puissance des Avars ou des *Jouan-jouan*, leurs anciens maîtres, les Turcs ne purent apprendre avec indifférence que les Ogors³, autrefois sujets des Avars, et qu'ils avaient chassés de l'Asie, cherchassent]—sous le nom des Avars à acquérir une nouvelle puissance en Europe : [le Khakan] les poursui-

turks *ak* et *tagh* : le premier signifie *blanc* et le second *montagne*. Ou il s'agit ici d'une partie de la chaîne des monts *Altai*, qui porte effectivement le nom de *montagne blanche*, ou il y a erreur dans le texte de l'historien grec, qui s'exprime ainsi : ὁ Χαγάνος αὐτὸς ἦν, ἐν ὅρει τινὶ λεγομένῳ Ἐκτάγῃ ὥς ἂν εἴποι χρυσοῦν ὄρος ἑλλήν ἀνὴρ.—S.-M.

¹ Χρυσοῦν δὲ παρὰ τῶν ἐγχωρίων κατονομάζεται· τοῦτο μὲν διὰ τὴν θαψίλειαν τῶν ἐν αὐτῷ φεομένων καρπῶν· τοῦτο δὲ καὶ διὰ τὸ θρεμμάτων καὶ νωτοφόρων ζώων εἶναι κατάκομον. Theoph. Simoc. l. 7, c. 8.—S.-M.

² Δυσὶ δὲ μεγίστοις τισὶ τὸ Τούρκων ἔθνος μεγαλαυχεῖ. Φασὶ γὰρ ἀνωθεν αὐτοῦς, καὶ ἐξ ἀρχῆς, μηδέποτε λοιμῶν

ἐπιδημίαν θεάσασθαι. Τῶν δὲ σεισμῶν σπάνιν εἶναι κατ' ἐκείνην τὴν χώραν. Theoph. Simoc. l. 7, c. 8. L'historien grec dit, à cette occasion, que la Sogdiane était souvent ravagée par la peste, et qu'elle était sujette aux tremblements de terre. Τὴν δὲ Σογδανήν καὶ λοιμῶν, καὶ σεισμῶν ἐμπειρον πεφυκέναι. Il ajoute encore que *Bacath*, ville de la haute Asie dont il est impossible d'indiquer la situation, mais qui à une époque ancienne avait été fondée par les *Ounnougours*, avait été détruite par un tremblement de terre. Τὴν δὲ Βακάθ ὑπὸ τῶν Οὐννουγούρων πάλαι ποτὶ πολισθεῖσαν, καταπείσιν τοῖς σεισμοῖς.—S.-M.

³ Voyez ci-dev. § 36, p. 371-375. — S.-M.

vit par ses négociations, jusqu'au bord du Danube, et il envoya une ambassade à l'empereur, pour l'engager à ne donner aucun asyle à ce peuple fugitif. Justinien reçut honorablement ses députés, et les renvoya chargés de présents et de promesses.

XLI.
Les Avars
trompés par
Justinien.
Menand.
exc. leg.
p. 101.
Deguignes,
Hist. des
Huns, l. 4,
p. 354 et
suiv.

Un motif encore plus fort déterminâ Justinien à ne rien accorder aux Avars ¹. Lorsque leurs députés avaient passé par la Lazique, un d'entre eux, gagné par Justin ², avait averti ce général que les Avars cachaient sous des dehors de bienveillance les plus mauvaises intentions, et que leur dessein était de faire la guerre à l'empire, dès qu'ils auraient passé le Danube ³. Il en instruisit l'empereur, et, pour ne pas irriter ce peuple féroce avant que de s'être mis en état de lui résister, il lui conseilla d'amuser les députés le plus longtemps qu'il pourrait ⁴, et de prendre pendant cet intervalle les précautions nécessaires pour leur fermer le passage du fleuve ⁵. Justinien suivit cet avis: il retint les députés pendant près de trois ans ⁶, et envoya un officier nommé Bonus ⁷, avec quelques troupes, pour

¹ Il paraît par les expressions dont se sert l'historien Ménéandre, *exc. leg.* p. 101, *κατένευσεν ὁ βασιλεὺς*, que l'empereur avait consenti à leur accorder ce qu'ils désiraient, et qu'il en fut dissuadé peu après, par le message de Justin dont il va être question.—S.-M.

² Voyez ci-dev. § 37, p. 376, not. 3, 4 et 5. — S.-M.

³ Cet ambassadeur est nommé par Ménéandre, *exc. leg.* p. 101, *Οὐκουνίμων*, *Οὐκουνίμων*.—S.-M.

⁴ Ces ambassadeurs habitaient à Constantinople. ὡς ἂν οἱ πρέσβεις τῶν Ἀβάρων ἐγκαθεργαμένοι ὧσιν ἐν Βυ-

ζαντίῳ. Menand. *exc. leg.* p. 101. — S.-M.

⁵ Ταῦτα γὰρ οὐκ ἀνέχοιτο διαβῆναι τὸ ῥαῖθρον, πρὶν ἢ ἀπεθῶσι οἱ πρέσβεις. Menand. *exc. leg.* p. 101. — S.-M.

⁶ J'ignore où Lebeana trouva cette circonstance, qui n'est pas dans Ménéandre. Elle ne se rencontre non plus dans aucun des auteurs que j'ai consultés. — S.-M.

⁷ Il était chef des troupes de mercenaires et des soldats de la garde. Βῶνον γὰρ, τὸν πρωτοστάτην τῷ θητικῷ καὶ οὐκιστικῷ, κ.τ.λ. Menand. *exc. leg.* p. 101. — S.-M.

défendre les bords du Danube. Ensuite, sans donner aux Avars aucune réponse nette et précise, il leur fit les présents ordinaires ¹, et les congédia. Comme il apprit qu'ils achetaient quantité d'armes à Constantinople, il envoya un ordre secret à Justin, d'employer toutes les voies possibles pour leur enlever ces armes, pendant qu'ils traverseraient son gouvernement : ce qui fut exécuté. Cette violence, jointe au silence de l'empereur sur l'objet de l'ambassade, et à ses délais affectés, mit le Khakan ² dans une furieuse colère ³. Il résolut de s'emparer par force de l'établissement qu'on paraissait lui refuser après une promesse solennelle. Il était déjà maître de l'ancienne Dacie, qui comprenait ce qu'on appelle maintenant la Moldavie et la Valachie ; les troupes qui gardaient le Danube étant trop faibles pour lui disputer le passage, il vint camper sur les frontières de la Mésie et de la Pannonie, et s'y établit. Néanmoins il demeura tranquille pendant le peu de temps que vécut encore Justinien ; et il se contenta de la pension annuelle que l'empereur n'osa lui contester malgré son invasion ⁴. Lorsque les

¹ Δῶρα, ὡς παρὰ σύνηθες ἦν. Menand. *exc. leg. p. 101.* — S.-M.

² Ménandre, *exc. leg. p. 101*, lui donne le nom de Βαϊαν, Βαϊανός, nom que l'on retrouvera dans la suite de cette histoire. — S.-M.

³ Le khakan, dit Ménandre, *exc. leg. p. 101*, fut d'autant plus irrité des délais de l'empereur, qu'il avait ordonné à ses envoyés de revenir le plus tôt possible. Μάλιστα τῷ μὴ ὡς θῶρον ἀπαθῆναι τοὺς πρίστας. Συνεχίστατα γὰρ ἐσήμενεν ὁ Βαϊανός, ὡς αὐτὸν ἐπαγέδοιεν. — S.-M.

⁴ Ménandre, *exc. leg. p. 101* et

102, parle des présents que l'on était dans l'usage d'accorder au roi des Avars, τὰ συνήθη δῶρα : ils consistaient en superbes colliers ornés d'or, καλῶς δια χρυσῷ διαπικτωκίμνα, en lits, κλίνας, et en d'autres objets beaux et précieux, καὶ ἄλλα τινὰ ἐς τὸ ἀρότερον ἀναιμένα. Cet auteur ne parle point de pension ou de sommes d'argent payées aux Avars par Justinien ; cependant comme il était assez d'usage que les empereurs se procuraient l'amitié ou l'appui des Barbares par des sommes données comme prix d'un service militaire plus ou

Avares passèrent le Tanaïs pour s'avancer vers l'Occident, plusieurs d'entre eux étaient restés à l'orient de ce fleuve ¹. On les retrouve encore aujourd'hui avec

moins réel, il est probable qu'on en agit de même en cette circonstance avec les Avares. — S.-M.

¹ Aucun auteur ne rapporte que les Avares qui se portèrent vers l'Occident, se soient, à l'époque de leur établissement sur le Danube, partagés en deux branches. Deguignes, et depuis lui ceux qui se sont occupés de l'histoire de ce peuple, ont conclu ce fait, de ce qu'il existe encore actuellement dans le Caucase, parmi les nombreuses tribus des Lesghis, une peuplade puissante qui porte le nom d'*Avar*. Ce qu'on dit sur le rapport et l'identité des deux peuples ne paraît pas reposer sur d'autre fondement que la similitude des deux noms. Elle ne serait pas suffisante pour rendre vraisemblable cette opinion, si on ne pouvait l'appuyer par d'autres considérations. M. Klaproth a cherché à faire voir dans plusieurs ouvrages, d'abord dans son Voyage au Caucase, *Reisen in den Caucasus*, t. 2, *Anhang*, p. 10, ed. allem., et depuis plus particulièrement dans ses *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 245, que l'on retrouve chez les Avares du Caucase beaucoup de noms propres que les auteurs anciens donnent comme ayant été en usage chez les Huns du Danube et chez les Avares de la Pannonie. Les Avares du Caucase forment une des plus fortes divisions de la nation des Lesghis; ils comptent actuellement 14,700 maisons ou familles, ce qui semble porter les forcés de cette tribu à environ 80,000 individus. Ils parlent un dialecte particulier, qui diffère d'une manière as-

sez marquée des autres idiômes usités chez les Lesghis. Le chef de cette nation est appelé *Awar-khan*; il est le plus puissant des petits souverains qui se partagent la possession du Caucase oriental. Son territoire occupe les vallées qui s'étendent au nord du Caucase, entre les Tchétchènes à l'ouest et les états du Schamkal de Tarkon à l'est. Le Terek les sépare, au nord, du territoire russe. Il me semble que le nom employé souvent par les Russes et par les voyageurs pour désigner la totalité de la nation, est plutôt le titre du chef, que le nom du peuple lui-même. Ce qui me le fait penser, c'est que les Arméniens et les Géorgiens donnent ordinairement à cette tribu le nom de *Khoutchag*. Les Géorgiens appellent toujours l'*Awar-khan*, *Khoundsagh-batoni*, c'est-à-dire le seigneur de *Khoundsagh*. Voyez Klaproth, *Geographisch-historische Beschreibung des östlichen Kaukasus*, (Weimar, in-8°, 1814), p. 118. Voyez aussi *Guldenstädt, Reisen durch Russland und im caucasischen Gebürge*, t. 1, p. 485. Dans la langue du pays, le titre de ce même prince est *Khundsakh-nor-zahl*. Le nom d'*Awar-khan* n'est usité que chez les autres Lesghis et parmi les tribus musulmanes. Ces considérations semblent montrer que le nom d'*Avar* n'est pas réellement propre à cette tribu; ceci me semble encore propre à faire voir que ce n'est qu'avec beaucoup de réserve qu'on doit admettre l'identité possible de ces Lesghis avec les Avares de la Pannonie. Je dois cependant rapporter une

leur ancien nom dans les montagnes de la Circassie ¹. Les uns sont depuis quelques années sujets des Russes, les autres ont conservé leur indépendance ². Tranquil-

indication curieuse, restée inconnue à ceux qui ont traité de ce point d'histoire, c'est que les auteurs arméniens du 12^e et du 13^e siècle donnent le nom de Huns à ces Lesghis, connus en Arménie par les excursions qu'ils ont faites à diverses époques au midi du Caucase. Les autorités qui peuvent appuyer ce fait sont citées dans l'histoire d'Arménie écrite en arménien par le P. Michel Tchamtchian, t. 3, p. 201 et suiv. Le nom de Huns, celui même de Turks, est donné formellement aux peuples de *Khountchag*, c'est-à-dire aux Avars du Caucase, dans l'histoire universelle manuscrite de Michel le Syrien, *Ms. Arin.* de la Bib. du Roi, n^o 90, f^o 133. En admettant que les Lesghis du canton de *Khountchag* soient réellement de la race des Huns, et que ce ne soit pas ici un emploi abusif de ce nom, on ne voit pas qu'il soit absolument nécessaire, pour rendre raison de cette dénomination, de recourir à l'identité de ce peuple avec les Avars du Danube, surtout quand on se rappelle que le nom d'*Avar* ne paraît être réellement parmi eux que le titre de leur souverain. Rien n'empêche de croire que ces Lesghis ne soient effectivement un reste des Huns Sabiriens, célèbres dans l'histoire du 5^e et du 6^e siècles, et qui disparaissent complètement dans les siècles suivants. Ils peuvent encore descendre de ces Huns Cidarites, que Procope et la géographie attribuée à Moysé de Khoren placent dans la partie occidentale du Caucase, non loin de la mer Caspienne. Voyez ce que j'en ai dit, t. 4, p. 252, not. 3

et p. 254, not. 4, liv. xxii, § 111. Je dois remarquer encore que la partie de la Hongrie occupée autrefois par les Komans, peuple turk qui vint s'établir au moyen âge en ce pays, fut appelé *Koun-sag*, nom qui diffère peu de celui de *Khoundsag* ou *Khountchak*, que les Géorgiens et les Arméniens donnent au pays des Huns du Caucase. Voyez, au sujet du premier point, une notice sur un *Dictionnaire manuscrit coman et latin*, insérée par M. Klaproth, en 1826, dans le *Journal asiatique*, t. 8, p. 114. — S.-M.

¹ Cette expression a quelque chose d'impropre. Les peuplades de race circassienne ne s'avancent pas assez vers l'Orient pour pouvoir donner leur nom à la partie du Caucase où se trouve le territoire soumis à l'Avar-khan. Les Circassiens ne s'étendent guère dans cette direction au-delà de Mosdok. En partant de ce point vers les montagnes, on ne trouve que des Misdjéghis, des Kistis, des Tchetchentses et des Lesghis. — S.-M.

² Les tribus soumises à l'Awar-khan suivent la loi musulmane; elles sont de la secte sunnite. En l'an 1727 leur prince, appelé alors Onma-khan, se soumit à la Russie. Les historiens de Russie, et les voyageurs envoyés à cette époque dans le Caucase par le gouvernement russe, lui donnent le titre d'*Usnei-awar*. Sa famille était, dit-on, fort ancienne, et l'un de ses ancêtres avait été contraint au 13^e siècle de chercher un asyle dans la Russie, dont les Mongols étaient alors les maîtres, et il avait été rétabli sur son trône par les ordres de Batou,

les au milieu de leurs montagnes, ils vivent du produit de leurs troupeaux et de leur culture dans un pays froid et stérile. Les Avars conquérants ont fait plus de bruit dans le monde, et sont depuis long-temps anéantis; ceux-ci, presque inconnus, subsistent encore de nos jours.

XLII.
État de l'Empire dans la vieillesse de Justinien.

Agath. l. 5, p. 157 et 158.
Menand. exc. leg. p. 100.
Joann. Ant. ap. Alamann. in anecd. Proc. p. 164.

L'empire, qui avait repris tant de force par les victoires de Bélisaire et de Narsès, retombait dans un état de langueur et s'affaiblissait avec Justinien. Ce prince, glacé de vieillesse ¹, et courbé sous le poids des affaires, qu'il n'avait jamais soutenues avec vigueur ², avait renoncé aux expéditions militaires. Il ne contenait plus les Barbares, qu'en les armant les uns contre les autres par ses intrigues, ou les désarmant à force d'argent ³;

filz aîné de Tchinghiz-khan; l'acte d'investiture expédié par le prince mongol était même resté entre les mains de ses descendants, qui le présentèrent aux officiers russes; voyez Deguignes, *Histoire des Huns*, t. 2, p. 354 et 355. Lorsque Guldenstædt se rendit dans le Caucase, en 1772, par les ordres de Catherine II, le souverain d'Avâr ou de Khoundag s'appelait Mohammed; voyez le voyage de Guldenstædt en allemand, t. 1, p. 485. Un certain Ouma-khan, peut-être son fils, âgé d'environ soixante ans, y régnait en 1814. Voyez Klaproth, *Geographisch-historische Beschreibung des östlichen Kaukasus*, p. 119 et 120. Les tribus qui relèvent directement de l'*Avâr-khan*, peuvent lui fournir environ deux mille hommes de troupes, mais ses autres feudataires peuvent lui amener encore dix mille combattants, ce qui en fait un prince très-puissant. Depuis fort long-temps, il avait contraint les

rois de Géorgie de lui payer annuellement un tribut qui peut équivaloir à 24,000 de nos francs, pour s'abstenir de faire des incursions sur leur territoire. Les Russes, devenus maîtres de la Géorgie, ont continué de lui payer le même tribut, qui a été porté en 1807, à 40,000 francs environ. Voyez Klaproth, *Tableau hist., géogr., ethnographique et politique du Caucase*, p. 59 et 60. Paris, 1827, in-8°. — S.-M.

¹ Ἀμφὶ τὴν ἐσχάτην τοῦ βίου πορείαν. Agath. l. 5, p. 157. — S.-M.

² Agathias dit cependant, l. 5, p. 157, que de tous les empereurs qui avaient régné à Byzance, il était le premier qui de nom et d'effet eût été empereur des Romains. Πρώτος ὡς εἶπεν ἐν τοῖς κατὰ τὸ Βυζάντιον βεβασιλευκόσι Ῥωμαίων αὐτοκράτωρ ὄνοματι τε καὶ πράγματι ἀποδείκνυτο. — S.-M.

³ Δωροῖς τε αὐτοῖς εἰπου δεινοῖς καταβασίσιν. Agath. l. 5, p. 157. — S.-M.

il aimait mieux acheter un repos précaire et incertain, que de se procurer par la guerre une paix indépendante et assurée. Croyant donc n'avoir plus besoin de troupes, il les laissait dépérir; et au lieu que l'état militaire de l'empire sous les règnes précédents montait à six cent quarante-cinq mille hommes, il n'en restait sur pied que cent cinquante mille¹, dispersés en Italie, en Afrique, en Espagne, en Lazique, en Arménie, sur les frontières de la Mésopotamie et de l'Égypte². Ses ministres travaillaient encore plus efficacement à la destruction des armées. Chargés de la recette des tributs et de l'entretien des troupes, ils s'enrichissaient également par ces deux voies, faisant payer plus qu'il n'était dû, et payant moins qu'ils ne devaient; ensorte que la caisse militaire était devenue leur propre trésor, où l'argent entraît à grands flots, pour n'en sortir que goutte à goutte : encore, par une sorte de reflux, en faisaient-ils revenir la plus grande partie à titre d'amendes. Aussi la plupart des gens de guerre, excédés de vexations et mourant de faim, abandonnaient le service pour se jeter dans des professions plus utiles, et toutes les richesses de l'état allaient se perdre dans les abîmes du luxe et de la débauche. Au

¹ Δέον γὰρ ἐς πέντε καὶ τεσσαράκοντα καὶ ἑκατοσίας χιλιάδας μαχίμων ἀνδρῶν τὴν ὅλην ἀγείρεσθαι δύναμιν, μολὶς ἐν τῷ τότε εἰς πεντήκοντα καὶ ἑκατὸν περιεσχέται. Agath. l. 5, p. 157. Ce passage est d'une très-haute importance pour l'histoire de l'administration intérieure de l'empire romain. Jean d'Antioche, *apud* Alaman. in *anecd. Procop.* p. 164, dit la même chose, et à peu près dans

les mêmes termes, puis il ajoute que ces forces suffisaient à peine pour entretenir les garnisons de la Lazique, de l'Arménie, de l'Afrique, de l'Italie et du pays des Goths. ὥστε μηδὲ δύνασθαι ἑξαρκεῖν ἐν τῇ Λαζικῇ καὶ Ἀρμενίᾳ καὶ Αἰθίῳ, καὶ Γότθοις, καὶ Ἰταλίᾳ. — S.-M.

² Αἱ μὲν ἐν Ἰταλίᾳ ἐτετάχατο, αἱ δὲ κατὰ τὴν Αἰθίῳ, ἑτέραι δὲ ἐν Σπαρτίᾳ, καὶ ἄλλαι περὶ τοὺς Κόλχους, καὶ

milieu d'un si déplorable gouvernement, les provinces demeureraient sans défense; la Thrace même, et les places les plus voisines de Constantinople, dépourvues de garnisons ¹, étaient ouvertes aux incursions des Barbares.

AN 559.

XLIII.
Incursion
des Huns.

Agath. l. 5,
p. 154-160.

Ménand.
exc. leg.
p. 132.

Zabergan ², roi des Huns nommés Cutrigours ³, que quelques auteurs ont mal-à-propos confondus avec les Esclavons ⁴ ou les Bulgares ⁵, profita de cette négligence. Outre le désir du pillage, il était animé par un motif encore plus pressant. Les Utigours, ses voisins, qui faisaient partie de la même nation des Huns ⁶,

ἀλλὰ κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρου, καὶ Θίβην τὴν Αἰγυπτίαν. Agath. l. 5, p. 157. Agathias ajoute qu'il y avait peu de troupes du côté de l'Orient, sur la frontière de Perse. Ἐκάθηντο δὲ ὀλίγοι καὶ πρὸς τὰ ἑῷα τῶν Περσῶν ὄρια. Cette frontière était garantie par des traités et par des trêves. Οὐ γὰρ δὴ πού ἴδει ἐκείσε πλειόνων, διὰ τὰς σπονδὰς καὶ τὸ βέβαιον τῆς ἐκχειρίας. — S.-M.

¹ Ταύτῃ τῇ ἡττῇ ἄλλη Θράκη καὶ τὰ πρὸς αὐτῇ τῇ βασιλίδι πόλει χωρία, ἐρημὰ τὰ ἦν καὶ ἀφύλακτα. Agath. l. 5, p. 158. — S.-M.

² Le nom de ce roi des Huns Contrigours est écrit dans le texte d'Agathias, l. 5, p. 155, *Zamergan* ou *Zabergan*, *Ζαμεργάν* ou *Ζαβεργάν* ὁ τῶν Κοτριγούρων Οὐννων ἡγεμών. Ces deux lectures viennent de l'impossibilité où on est de distinguer, dans les manuscrits, autrement que par le sens, les lettres *μ* et *ς*. — S.-M.

³ Ménandre, exc. leg. p. 132, donne à ces Huns le nom de Cotragères, *Κοτράγροι*. Il ajoute qu'ils habitaient loin des frontières de l'empire. Οἱ γὰρ ἀμφὶ τὸν Ζαβέργαν Οὐννοι πόρρω πού τῆς Ῥωμαίων ἐπικρα-

τείας ἀπεκλιναμένοι ἐτύγγανον. Voyez au sujet des Contrigours ou Contourgours, ci-dev. p. 195, not. 1, liv. XLVII, § 62 et p. 241, not. 5, liv. XLVIII, § 10. — S.-M.

⁴ Théophane dit, p. 197, que les Huns et les Slaves, *Οὐννοι καὶ Σλάβοι*, envahirent la Thrace. Il s'accorde avec Cédrenus, t. 1, p. 386. — S.-M.

⁵ Ceci est une méprise de Du Cange, de *Dalm. fam.* art. 6, p. 306, qui allègue l'autorité d'Agathias et de Cédrenus, qui ne nomment pas les Bulgares, mais les Huns. — S.-M.

⁶ Agathias, l. 5, p. 154 et 155, profite du récit qu'il devait faire de la guerre des Huns Contrigours, pour donner quelques renseignements sur l'origine et sur les mœurs des Huns. Plusieurs de ces détails se trouvent dans des écrivains plus anciens, cependant quelques-uns lui sont particuliers. Il dit que les Huns avaient habité autrefois au-delà du marais *Mæotis*, et qu'ils étaient plus septentrionaux que le Tanaïs. Οἱ Οὐννοι τὸ γένος, τὸ μὲν παλαιὸν κατοικοῦν τῆς Μαϊωτίδος λίμνης τὰ πρὸς ἀπηνίωτον ἀνέμων, καὶ ἦσαν τοῦ Ταναΐδος περὶ

amis et alliés de l'empire, recevaient sans cesse de l'empereur des marques d'honneur et de bienveillance ¹. Zabergan voyait d'un œil jaloux les présents qu'on envoyait à Sandil, roi des Utigours ². Il voulut se venger de cette injurieuse préférence, et faire sentir aux Romains qu'il n'était pas moins redoutable et que son amitié méritait bien d'être achetée au même prix ³. Il

Theoph. p.
197.
Cedr. t. i, p.
386.
Malala, part.
2, p. 235.
Joan. Ant.
ap. Alamann.
in anecd.
Proc. p. 127,
128, 164.
Du Cange,

μοῦ ἀρχικώτεροι. Il ajoute qu'il en était de même de toutes les nations barbares qui avaient habité en Asie en-deçà du mont Imaüs. Καθάπερ καὶ τὰ ἄλλα βάρβαρα ἔθνη, ὅποσα ἐντὸς Ἰμαίου ὄρους ἀνὰ τὴν Ἀσίαν ἐτύγγανον ἰδρυμένα. On les nommait communément, dit-il, Scythes ou Huns. Οὗτοι δὲ ἀπαντες κοινῇ μὲν Σκύθαι καὶ Οὐννοι ἐπωνομαζόντο. Cependant chaque tribu ou nation avait un nom particulier : les uns s'appelaient *Kotrigors*, d'autres *Outigors*, *Oultizours*, ou *Fourougounds*. Ἰδίᾳ δὲ κατὰ γένη, τὸ μὲν τι αὐτῶν Κοτρίγοροι, τὸ δὲ Οὐτίγοροι, ἄλλοι δὲ Οὐλτίζουροι, καὶ ἄλλοι Βουρούγουνδοι. Le même historien dit ensuite, que les *Oultizours*, ou comme il l'a écrit ici les *Oultinzours*, et les *Fourougounds*, avaient été célèbres et puissants jusqu'au temps de Léon. Αὐτίκα γοῦν Οὐλτίζουροί τε καὶ Βουρούγουνδοί μεχρι μὲν Λέοντος τοῦ αυτοκράτορος, γινώριμοί τε ὑπάρχον καὶ δίκαιοι εἶναι ἐδόκουν. Au temps d'Agathias, ils étaient tout-à-fait inconnus, soit qu'ils eussent été détruits, soit qu'ils eussent transporté leur séjour dans des pays très-éloignés. Ἡμεῖς δὲ οἱ νῦν, οὕτε ἴσμεν αὐτοὺς, οὕτε εἰσόμεθα, τυχὸν μὲν διαφθαρέντας, τυχὸν δὲ ὡς πορρωτάτω μεταναστάντας. Pour les autres nations hunniques, il dit qu'elles étaient nombreuses et puissantes

en l'année pendant laquelle la peste ravagea Constantinople, c'est-à-dire en 557. Ἐκείνου γε μὴν τοῦ έτους, ἐν ᾧ δὴ ἔφην τὴν λοιμώδη νόσον τῇ πόλει ἐνσκηψαί, τὰ λοιπὰ τῶν Οὐννων γένη ἐσώζοντο, καὶ ἦσαν ἐτι ὀνομαστότατα. Ils s'étaient avancées vers le midi, et s'étaient établis sur les rives du Danube. Κατιόντες δὲ ἄνω οἱ Οὐννοι ἐς τὰ πρὸς νότον ἄνεμον, οὐ πόρρω τῆς δέχθης τοῦ Ἰστρου ποταμοῦ πύλλκοντο, ἥνικα ἦν αὐτοῖς βουλομένοις. — S.-M.

¹ Βασιλεὺς ἐξεργεῖ τε αὐτὸν καὶ ἐγέραις, καὶ δώρους θαμὰ ἐφίλοφρονεῖτο. Agath. l. 5, p. 156. — S.-M.

² Ce prince est appelé *Sandilchus* dans le texte d'Agathias, l. 5, c. 156. Σάνδωλος γὰρ τις ὀνομα Οὐννος ἀνὴρ, ἡγεῖτο μὲν ἐκείνου τοῦ γένους (τῶν Οὐτίγορων). Ailleurs il est appelé *Sandilchus* Σάνδωλος, l. 5, p. 170 et 171. Ce nom est écrit de même dans Ménandre, *exc. leg.* p. 132. — S.-M.

³ Selon Ménandre, *exc. leg.* p. 132, l'empereur, informé du dessein de Zabergan, ne cessait d'envoyer des ambassadeurs à Sandilchus, pour le presser d'attaquer les Coutrigours, et il promettait de lui donner les sommes qu'il comptait tous les ans, τὰ ὅσα ἐτήσια χρήματα, à Sandilchus. Il résulte du récit de Ménandre que les Coutrigours, et non les Ontigours, étaient pensionnaires de l'empire. Sandilchus, selon le même historien,

de Dalmat.
fam. art. 6.
Vales. not. ad
Menand. p.
213.
Pagi ad Bar.

passa¹ donc au commencement de Mars sur les glaces du Danube², et traversa la Mésie³ sans rencontrer aucun obstacle⁴, permettant à ses soldats tous les excès auxquels peut s'abandonner une nation féroce et brutale. Arrivé dans la Thrace, il partagea son armée; il en envoya une partie dans la Grèce pour la ravager⁵; une autre dans la Chersonnèse de Thrace⁶; et marcha lui-même à la tête de sept mille chevaux vers la capitale de l'empire, mettant tout à feu et à sang⁷. La longue muraille⁸, ruinée en plusieurs endroits par les

refusa de faire la guerre à ses compatriotes, τοὺς ὁμοφύλους, il ne trouvait, disait-il, ni juste ni noble d'attaquer des hommes qui parlaient leur langue, vivaient comme eux sous des tentes, avaient la même nourriture et le même vêtement, μή ποτε ὁμογλωσσοὶ τέ σισι καὶ ὁμόσκηνοι ἡμῖν, καὶ ὁμοίᾳ χρώνται τροφῇ καὶ διαίτη. On voit que le récit de Ménandre diffère assez sensiblement de celui d'Agathias, qui a été adopté exclusivement dans le texte de Lebeau. — S.-M.

¹ Avec une nombreuse cavalerie, σὺν πλείστοις ἑσσις ἵπποταϊς, dit Agathias, l. 5, p. 155. — S.-M.

² Agathias remarque, l. 5, p. 155, que le froid était assez fort sur les bords du Danube, pour qu'on pût en hyver le traverser sans difficulté, infanterie et cavalerie. Τότε δὴ οὖν τοῦ χειμῶνος ἐπιλαβομένου, τὰ μὲν βεῖθρα τοῦ ποταμοῦ κατὰ τὸ εἰσὼδες ὑπὸ τοῦ κρύους ἐπήγγυτο ἐς βάθος, καὶ ἦσαν ἤδη σκληρὰ καὶ βράσματα καὶ ἱππύλατα. — S.-M.

³ Agathias y ajoute, l. 5, p. 155, la Scythie. Αὐτίκα ὄγε Μυσίαν τε καὶ Σκυθίαν παραμειψάμενος, τῇ Θράκῃ προσέβαλεν. Ceci indique que les

Huns passèrent le Danube près de son embouchure, dans la petite Scythie, vers le pays que les modernes appellent la Bessarabie et cette partie de la Bulgarie qui est nommée Dobroudjah. — S.-M.

⁴ Agathias en donne la raison, l. 5, p. 155, parce qu'il n'y avait pas d'habitants. Ἐρημὰ τε εὐρὼν τὰ ἐκείνη χωρία. — S.-M.

⁵ La Grèce était alors sans aucune défense. Ἀπόμοιραν μὲν τινα ἔσειλεν ἀνὰ τὴν Ἑλλάδα καταδραμουμένους τὰ ἀφύλακτα τῶν τῆδε χωρίων καὶ λεηλατήσοντας. Agath. l. 5, p. 155. — S.-M.

⁶ Le roi des Huns, selon Agathias, l. 5, p. 156, rêvait, ὠνειρόπολος, après la conquête de la Chersonnèse, une descente en Asie, ὅτι διαβήσεται κατὰ τὴν Ἀσίαν, il se croyait déjà maître d'Abydos sur l'autre rive, et des trésors et des tributs que le commerce y prélevait, ὡς εὐθὺς τὴν Ἄβυδον λυμανεῖται, καὶ τὸ ἐν αὐτῇ πορθήσει δεκαεπταῖριον. — S.-M.

⁷ Ἄπαντα ἐκίνει χυδὴν καὶ ζυνετάραι. Agath. l. 5, p. 156. — S.-M.

⁸ La muraille d'Anastase, ταῖχος τοῦ Ἀναστασιαχοῦ, dit Théophane, p. 197. — S.-M.

tremblements de terre¹, n'était gardée nulle part; il entra par les brèches, et s'établit dans l'enceinte². — [Il vint camper à Mélanthias, bourg situé à cent cinquante stades seulement de la ville impériale³. Ce bourg était sur les bords de la rivière Athyras qui, à une petite distance au sud, se jetait dans la Propontide. On trouvait à son embouchure un port du même nom⁴. A l'approche du roi des Huns], — l'épouvante se répandit dans Constantinople : les habitants, ne se croyant pas en sûreté dans leurs maisons, s'attroupaient dans les places publiques, s'imaginant déjà voir la flamme et le fer ennemi. C'étaient des allarmes continues : l'empereur, plus effrayé que personne, fit enlever tous les ornements et toute l'argenterie des églises qui étaient hors des murs⁵; on en cachait une partie dans la ville, on en transportait une autre au-delà du Bosphore. Cependant les plus hardis des habitants, joints aux gardes du palais⁶, sortirent pour repousser les Barbares. Mais ils revinrent bientôt en fuyant, après avoir laissé sur la place grand nombre de leurs. En effet, les troupes qui formaient la garde de l'empereur n'étaient plus que l'ombre de ce qu'elles

¹ Agathias, l. 5, p. 157, dit *par le temps et la négligence*, ὑπὸ χρόνου καὶ ἀτημασίας. — S.-M.

² Ils prirent selon Théophane, p. 197, tous les lieux voisins de Drypas, de Nymphée et de Chitoncomées. ἤγματούτσουσιν ἕως Δρυπίας, καὶ Νυμφῶν, καὶ Χιτοῦ κόμης. — S.-M.

³ Ἄμφι Μελαντιάδα τὴν κόμην στρατοπεδεύσασθαι, οὐ πολλῶ τῆς πόλεως διεστηκυῖαν, ὅτι μὴ τεσσαράκοντα καὶ ἑκατὸν πού σταδίους. Περιβρεῖ δὲ αὐτὴν Ἀθύρας ποταμός. Agath. l. 5,

p. 158. — S.-M.

⁴ Ὅθεν δὴ τὸ πρὸς τὴν ἀκτὴν καὶ τὰς ἐκβολὰς παρατεταμένον ἐπίπνιον, τὴν ἐκείνου φέρεται προσηγορίαν. Agath. l. 5, p. 158. — S.-M.

⁵ Ἐκ τῶν καλουμένων βλαχερνῶν καὶ τοῦ Κέρως, μέχρι δὲ τοῦ Εὐξείνου Πόντου παρατεινόμενος, τῷ Βοσπόρῳ συναπολήγει. Agath. l. 5, p. 159. — S.-M.

⁶ Λοχαγαί τινες καὶ ταξίαρχοι καὶ ὀπλίται πολλοί. Agath. l. 5, p. 159. — S.-M.

avaient été autrefois, lorsqu'on n'y était admis qu'après s'être signalé dans les autres corps. Zénon avait le premier abâtardi ce service, en y introduisant par faveur des gens sans mérite¹; et cette milice dégénérant de plus en plus, l'argent, qui achève de tout corrompre, avait seul droit d'y donner entrée. Les compagnies de la garde² n'étaient plus composées que de riches bourgeois, qui achetaient ces postes pour jouir des exemptions et des privilèges; ils n'étaient distingués que par la magnificence de leurs habits : soldats de parade, fort propres à décorer un triomphe, mais non pas à le procurer.

XLIV.
Dernier
exploit de
Bélisaire.

[Agath. l. 5,
p. 159-161.
Theoph. p.
197, 198.
Cedr. t. I,
p. 386.]

Les Barbares, animés par le premier succès, firent des courses jusqu'au faubourg de Syques³, et vinrent insulter les murs de la ville, du côté de Blaquernes et de la porte dorée. Dans cette extrémité, l'empereur eut recours à Bélisaire, qui, rampant depuis dix ans au pied du trône, et confondu dans la foule des courtisans, voyait sa gloire éclipsée par la faveur de ses envieux. Le danger lui rendit tout son éclat; il reprit même avec ses armes ce que lui avait ôté la vieillesse⁴; et cette ame guerrière, conservant son ancien courage

¹ Ou plutôt comme le dit Agathias, l. 5, p. 159, beaucoup de gens de sa nation, πολλοὺς τῶν ὁμοφύλων. Selon Théophraste, p. 197, les *Scholaræ* ou *Scholarii*, les *Protectores*, les *Numeri*, et tout le sénat, se portèrent à la défense des murs. Παραφύλαττον τὰς πόρτας πάσας τοῦ τείχους αἱ σχολαὶ, καὶ οἱ προτέκτορες, καὶ οἱ ἀριθμοὶ, καὶ πᾶσα ἡ σύγκλητος. — S.-M.

² On les nommait *Scholarii* selon Agathias, οὗς δὲ σχολαρίους ἀποκαλοῦσιν. Quoiqu'ils fussent appelés sol-

daten, et inscrits en cette qualité sur les registres, οὗτοι δὲ κατατίθενται μὴ ὀνομαζόμενοι καὶ ἐγγεγράφονται τοῖς τῶν καταλόγων βιβλίοις, ils n'étaient réellement pour la plupart que des bourgeois, εἰσὶ δὲ οἱ πολλοὶ ἀστικοί, et des soldats de parade, καὶ φαίδροισιμονες. Agath. l. 5, p. 159. — S.-M.

³ Τῷ τε ἐν Συκαῖς τείχει, καὶ τῇ χρυσῇ καλουμένῃ πύλῃ. Agath. l. 5, p. 159. — S.-M.

⁴ Κεκτηκῶς ᾗδῃ ὑπὸ τοῦ γήραος. Agath. l. 5, p. 160. — S.-M.

dans un corps affaibli par les années, retrouva sous le casque et sous la cuirasse cette activité et cette vigueur qui avaient renversé la puissance des Vandales et terrassé les Goths. Dès que le bruit se fut répandu que Bélisaire allait combattre, une foule de citoyens et de paysans fugitifs, dont les terres avaient été ravagées par les Barbares, accourut sous ses étendarts. C'était une faible ressource, la plupart étant sans armes, et n'ayant jamais vu d'ennemis. Toute la force de cette armée ne consistait qu'en trois cents soldats, qui avaient autrefois vaincu sous les ordres de ce grand capitaine. Bélisaire, après avoir rassemblé tous les chevaux qui se trouvaient à Constantinople, sortit de la ville¹; il environna son camp d'un fossé², envoya des coureurs observer les mouvements des ennemis, et fit allumer des feux dans toute l'étendue de la plaine, pour faire croire aux Barbares qu'il était suivi d'une nombreuse armée. Ils y furent en effet trompés, et se tinrent sur la défensive.

Cette erreur ne fut pas de longue durée. Zabergan, instruit par ses coureurs du véritable état des Romains, se mit à la tête, de deux mille cavaliers, qu'il croyait plus que suffisants pour les détruire. Cependant Bélisaire avait pris les plus sages mesures pour tirer parti de sa faiblesse. Les Barbares ne pouvaient venir à lui qu'au travers d'une épaisse forêt; il avait placé en

XLV.
Défaite des
Huns.
[Agath. l. 5,
p. 161-165.
Theoph. p.
198.
Cedr. t. 1, p.
387.]

¹ Il s'avance, dit Agathias, l. 5, p. 160, jusqu'à une petite distance, ὑπεξελθὼν ὀλίγον τοῦ ἄγριος; et il prit position en un lieu appelé *Chettou-comès*, καὶ ἐν Χεττουκώμῃ τῷ χωρίῳ στρατιπεδευσάμενος. D'autres auteurs donnent à ce lieu le nom de *Chitus*, ἐξῆλθεν εἰς Χίτου κόμην, dit Théophaue, p. 198. Il a déjà été

question de cet endroit, ci-dev. § 43, p. 411, not. 2. Il était situé en-deçà de la longue muraille destinée à protéger Constantinople contre les irruptions des Barbares.—S.-M.

² Un large fossé, τάφρον εὐρείαν, Agathias, l. 5, p. 160; φουσατόν, dit Théophaue, p. 198.—S.-M.

embuscade sur les deux bords du chemin deux cents archers à cheval¹, qui devaient les charger au passage. Il marcha lui-même à la tête de ses trois cents soldats, résolu², ainsi que leur général, de sacrifier ce qui leur restait de vie³. Il se fit suivre par le reste de la troupe, avec ordre de pousser de grands cris, de faire retentir leurs armes, et de traîner sur la terre des branches d'arbres pour élever une nuée de poussière. Tout fut exécuté comme il l'avait commandé. Les Barbares, chargés en flanc par les troupes de l'embuscade, aveuglés par la poussière que le vent leur portait dans les yeux, effrayés des cris et du bruit des armes, attaqués avec vigueur par les soldats et par Bélisaire lui-même, aussi redoutable par ses coups qu'il l'avait été dans les plaines de Rome, prirent la fuite sans oser même se retourner en arrière pour tirer des flèches⁴, selon leur coutume, sur ceux qui les poursuivaient. Il y en eut quatre cents de tués, sans aucune perte du côté des Romains, qui n'eurent même que peu de blessés. Zabergan regagna son camp⁵, où il porta une telle épouvante, que les Huns se croyant perdus, poussant des hurlements affreux, et se tailladant le visage avec leurs

¹ Διακοσίους ἰππότες πελτοφόρους καὶ ἀκοντιστάς. Agath. l. 5, p. 164. — S.-M.

² Les Romains qui combattaient sous les ordres de Bélisaire, dit Agathias, l. 5, p. 164, étaient animés d'une audace lacédémonienne. Οἱ δὲ ἀμφὶ Βελισάριον Ῥωμαῖοι, παρρησίᾳ μὲν ἰχρῶντο Λακωνικῇ. — S.-M.

³ Agathias, l. 5, p. 161-163, prête en cette occasion à Bélisaire un très-long discours, qui semble fait pour amuser les auditeurs désœuvrés d'un

froid et insipide rhéteur, plutôt que pour ranimer l'amour de la patrie, dans le cœur de citoyens pressés dans leur dernier asyle par des ennemis acharnés, et réduits à leur dernière espérance. — S.-M.

⁴ Μεταστροφάδην ἐπιτοξεύοντες. Agath. l. 5, p. 165. — S.-M.

⁵ Selon Agathias, l. 5, p. 165, il dut son salut à ce que les chevaux des Romains étaient trop fatigués, de sorte qu'ils ne purent poursuivre les Huns après le combat. — S.-M.

épées par désespoir ¹, s'enfuirent à quatre lieues de là ², où ils campèrent.

Dans le désordre où ils étaient, il eût été facile à Bélisaire d'achever leur défaite, et il se disposait à les attaquer. Mais tandis que toute la ville retentissait du bruit de sa victoire, et que le peuple le nommait à haute voix le défenseur, le sauveur de l'empire, ce concert de louanges blessait vivement ses indignes rivaux, et les mettait en fureur. Muets et tremblants à la vue du péril, ils s'étaient tenus cachés dans l'ombre du palais : rassurés alors par la fuite des Barbares, ils obsédaient l'empereur : *Pensez-vous, lui disaient-ils, que ce soit pour votre conservation et pour votre gloire que Bélisaire expose sa vieillesse ? un plus vif intérêt anime son ambition : il veut mourir sur le trône ; il règne déjà dans l'esprit du peuple.* Ces discours piquaient la jalousie dont l'empereur n'était que trop susceptible. Il rappela Bélisaire ; et le libérateur de Constantinople, au lieu du triomphe qu'il méritait, rentra dans l'obscurité, où l'on s'efforçait d'ensevelir sa gloire : heureux encore, si ses lâches ennemis lui eussent pardonné le nouveau service qu'il venait de leur rendre, aussi bien qu'à tout l'empire. Nous les verrons bientôt se venger par une calomnie atroce de l'admiration que ses grandes actions lui avaient attirée. Les Barbares, qui s'attendaient à voir incontinent Bélisaire fondre sur eux, repassèrent la longue

XLVI.
Suites de
cette défaite.
[Agath. l. 5,
p. 165, 166.
Theoph. p.
198.
Cedr. t. 1,
p. 387.]

¹ Selon l'usage de leur nation. *Τοις γὰρ ξιφιδίοις τὰς παρειὰς καταξάνοντες, ὠλοφύροντο κατὰ τὸν πάτριον νόμον.* Agath. l. 5, p. 165. — S.-M.

² Agathias, l. 5, p. 165, dit que

les Huns abandonnèrent aussitôt leur camp de Mélanthias. Selon Théophraste, p. 198, ils se retirèrent vers St.-Stratonicus auprès de Décaton. *ἤλθεν εἰς τὰ μέρη τοῦ ἁγίου Στρατονίκου εἰς τὸ Δέκατον.* — S.-M.

muraille¹ vers le milieu d'avril, et se retirèrent près d'Arcadiopolis, au pied du mont Rhodope². Ils y établirent leur camp, et ne voyant paraître aucun corps de troupes, ils ravagèrent le pays en liberté jusqu'au mois d'août³. Lorsqu'ils se furent éloignés de Constantinople, l'empereur se transporta lui-même⁴ à Sélymbrie sur la Propontide, où se terminait la longue muraille, dont il fit réparer les brèches.

XLVII.
Attaque de
la Cherson-
nèse.

[Agath. l. 5,
p. 155 et 166,
167.]

Cependant les Huns, envoyés vers la Chersonnèse, s'efforçaient d'y pénétrer. L'entrée de cette péninsule était un isthme d'environ deux lieues⁵, fermé d'une muraille rebâtie à neuf, qui s'étendait d'une mer à l'autre⁶. Cette muraille, bordée en dehors d'un fossé large et profond, portait dans toute sa longueur une galerie, dont le toit était garni de créneaux; en sorte qu'elle pouvait être défendue par deux étages de soldats. Les extrémités se terminaient à deux môles bâtis dans la mer. Les Huns, ayant comblé le fossé, firent jouer toutes les machines en usage dans l'attaque des villes⁷, et donnèrent plusieurs assauts; mais ils furent

¹ Τῶν μακρῶν καλουμένων τειχῶν ὑπὸ δὲ ἀντιόχῳ. Agath. l. 5, p. 166. J'ai eu souvent occasion de parler de cette muraille. Voyez ci-dev. § 44, p. 413, not. 1.—S.-M.

² Théophane, p. 198, parle plus en détail des lieux où se retirèrent les Huns. Ils occupèrent, à ce qu'il paraît, *Tzurullus*, actuellement *Tchourlou*, Arcadiopolis et St. Alexandre de Zoupari. Ἦλθον εἰς τὰ μέρη Τζουρούλλου, καὶ Ἀρχαδιοπόλεως, καὶ τοῦ ἁγίου Ἀλεξάνδρου Ζουπαρῶν. Ces lieux sont à l'occident de Constantinople, dans les environs de Périnthe.—S.-M.

³ Ils y restèrent, selon Théophane,

p. 198, jusqu'à Pâques, ἔμειναν ἕως τοῦ ἁγίου Πάσχα.—S.-M.

⁴ Il y resta, dit Théophane, p. 198, jusqu'au mois d'août.—S.-M.

⁵ De quarante stades, selon Agathias, l. 5, p. 155.—S.-M.

⁶ Cette presque île contenait alors cinq villes : Aphrodisias, Thescus et Cibéria, dans le voisinage de la muraille. Sur l'Hellespont étaient Sestos et Callipolis, ainsi nommée de son admirable position et qui est la moderne *Galipoli*. Agath. l. 5, p. 155.—S.-M.

⁷ Κλίμακας τε προσάγοντες καὶ τὰς μηχανὰς τὰς ἐπεπόλεις. Agath. l. 5, p. 166.—S.-M.

toujours repoussés. Les Romains avaient pour commandant un jeune homme, nommé Germain, fils de ce brave Dorothee qui, après s'être signalé dans plusieurs actions, était mort en Sicile à la suite de Bélisaire. Germain était né à Bédériane ¹ en Illyrie, dans le voisinage de Taurésium, patrie de Justinien. L'empereur avait pris soin de lui dès sa naissance. A l'âge de huit ans, il le fit venir à la cour; et pour lui donner une éducation mâle et vigoureuse, il voulut qu'il fréquentât les écoles publiques; qu'il s'instruisît des lettres grecques et latines ², et qu'il se formât à tous les exercices. Dès qu'il eut atteint seize ou dix-sept ans, Justinien, pour le soustraire au libertinage et aux amusements frivoles de la jeunesse de la cour, et pour tourner à des objets solides sa vivacité naturelle et sa passion pour la gloire, l'employa dans les armées, où il passait l'été à combattre et l'hiver à étudier le métier de la guerre. Il le mit enfin à la tête des troupes qui gardaient l'entrée de la Chersonnèse. L'incursion des Huns lui donna occasion de montrer son talent supérieur pour le commandement. Plein de feu pour courir au danger, et de sang-froid dans le danger même, les Huns le trouvaient à toutes les attaques, et ses ordres, soutenus de sa bravoure personnelle, repoussaient tous leurs efforts. Il avait assez d'activité d'esprit et de justesse pour voir d'un coup-d'œil le meilleur parti; assez de sagesse et de docilité pour déférer aux avis des anciens officiers, dont il connaissait la prudence.

¹ Elle se nommait alors *Justiniana prima*. Πατρις δὲ ἦν αὐτῷ πόλις Ἰλλυρικὴ, Βεδεριανὰ ἐκ παλαιοῦ ὀνομαζομένη, ὕστερον δὲ πρώτη Ἰουστι-

νιανή μετακληθεῖσα. Agath. l. 5, p. 166.—S.-M.

² Τῆς τῶν Λατίνων μετέχει παιδείας. Agath. l. 5, p. 166.—S.-M.

XLVIII.
Vaine entre-
prise des
Barbares.

[Agath. l. 5,
p. 167, 168
et 169.]

Les barbares, désespérant de forcer la muraille, formèrent l'entreprise la plus téméraire. Ils amassèrent quantité de joncs et de roseaux les plus longs et les plus forts qu'ils purent trouver, et les liant fortement ensemble, garnissant de laine les intervalles, afin d'empêcher l'eau d'y pénétrer, ils en formèrent des claies¹; ils attachèrent sur chacune trois pièces de bois de traverse, une à chaque extrémité et une au milieu. Joignant ensemble trois ou quatre de ces claies, ils en construisirent un radeau capable de porter quatre hommes. Ils en firent jusqu'à cent cinquante, et pour en faciliter la conduite, ils en avaient recourbé la pointe en forme de proue². Chaque côté portait deux rames³, outre plusieurs ailerons attachés le long du radeau, qu'ils croyaient propres à aider la navigation. Des pelles de bois liées à la partie postérieure devaient tenir lieu de gouvernail. Après avoir achevé cette flotte de nouvelle espèce, ils la mirent en mer pendant la nuit dans le golfe de Mélas, à l'occident de la Chersonnèse⁴, et y firent monter six cents hommes, qui s'éloignèrent bientôt du rivage, quoiqu'ils fussent fort mauvais rameurs. Les flots se jouaient de ces corbeilles légères, qui, montant ou descendant sans cesse, obéissaient à tous les mouvements des vagues. Le dessein des Huns était de doubler le môle qui terminait la muraille de ce côté-là, et de pénétrer dans l'intérieur de la Chersonnèse, dont ils seraient bientôt les maîtres. La nou-

¹ Κώμυθας. Agath. l. 5, p. 167.
— S.-M.

² Pour qu'ils ressemblaient mieux à des vaisseaux de guerre, ὥστε ἀεροδόλια καὶ προέμβολα ἐκμιμησάμενοι. Agath. l. 5, p. 167. — S.-M.

³ Κωπητήρας. Agath. l. 5, p. 167.
— S.-M.

⁴ Par le rivage occidental, qui conduit vers la ville d'Ænus, dit Agathias, l. 5, p. 167. Ἀμφὶ τὴν ἰσπερίαν τοῦ κόλπου ἀκτὴν, τοῦ πρὸς τῇ

velle de ce bizarre appareil n'excita chez les Romains que la risée. Germain chargea de soldats vingt galères à deux poupes¹, et leur commanda de se tenir cachés derrière le môle, pour laisser approcher les Barbares. Dès que ceux-ci eurent dépassé la muraille, les galères firent force de rames, et allèrent fondre sur eux. La violence du choc donna une si rude secousse, que plusieurs des Barbares sautèrent à la mer; les autres, couchés sur les roseaux, s'y tenaient attachés sans pouvoir combattre. Les bâtiments romains semblables à des tours, voguant au travers des radeaux, et les traversant dans tous les sens, les rompaient, abymaient les uns en passant par-dessus, chassaient les autres devant eux : on perçait les Barbares à coups d'épées, de crocs, de longues javelines, comme des poissons dans une nasse; on les assommait à coups de rames, et coupant avec des harpons tranchants² les liens de roseaux, on en détacha tout l'assemblage, en sorte que les Huns furent tous engloutis, sans qu'un seul pût regagner le bord. Les Romains, après avoir recueilli les armes qui flottaient sur l'eau, retournèrent au rivage, portant à leurs camarades la joie d'une victoire qui n'avait pas coûté une goutte de sang.

Germain, croyant devoir profiter du trouble où cet événement jetait l'armée des Huns, fit sur eux une furieuse sortie. Emporté par l'ardeur de son courage dans le plus fort de la mêlée, il reçut un coup de javelot qui lui perça la cuisse. La douleur de sa blessure lui aurait fait quitter le combat, s'il n'eût eu

XLIX.
Ils se
retirent.

[Agath. l. 5,
p. 169.]

Λίγη τῇ πόλει περιαγομένη.—S.-M.

¹ Ἐπακρίδας εἰκοσι. Agath. l. 5, — S.-M.

² Δορυδρέπανα, des lances en forme de faux. Agath. l. 5, p. 168.

l'âme assez forte pour s'occuper moins de son mal que du danger où ses soldats demeureraient par sa retraite. Il continua de combattre et d'animer les siens, jusqu'à ce qu'il eût forcé les Huns, par un grand carnage, à regagner leur camp. Ces Barbares, consternés de leur défaite, et plus encore de la vue des cadavres que la mer poussait sur ses rivages, s'éloignèrent de la Chersonnèse, et allèrent rejoindre Zabergan, qui n'avait pas eu une meilleure fortune. Ils virent bientôt arriver l'autre partie de leur armée, qui, après avoir traversé la Macédoine et la Thessalie, n'avait pu passer les Thermopyles, défendues par un corps de troupes romaines.

L.
Zabergan repasse le Danube.

[Agath. l. 5, p. 169, 170.
Theoph. p. 197, 198.
Cedren. t. 1, p. 387.
Malala, part. 2, p. 235 et 236.]

Zabergan, quoique battu, n'était pas encore humilié¹. Campé au pied du mont Rhodope, il continuait ses ravages pour forcer les Romains d'acheter son amitié, comme celle des Utigours². Il menaçait d'égorger les prisonniers qu'il avait entre les mains, si l'on ne payait leur rançon. L'empereur consentit à le satisfaire, à condition qu'il retournerait au-delà du Danube³. Justin, son neveu, fils de Dulcissimus et de

¹ C'est sans aucune raison et par une erreur inconcevable que Gibbon, t. 8, p. 165, regarde Zabergan non comme un roi des Huns, mais comme un roi des Bulgares ou des Esclavons. Il a souvent confondu ces deux nations bien distinctes avec les Huns. Je dois dire, au reste, que cet historien, fort habile d'ailleurs, n'avait pas des idées bien nettes au sujet de la distinction et de la succession des nations barbares du Nord. — S.-M.

² Οἱ δὲ ἀμφὶ τὸν Ζαβεργᾶν ἐν πρότερον ἀποστήσεισθαι ἔφρασαν, πρὶν ἂν χρήματα ὡς πλείστα παρὰ Ῥωμαίων

κομίσαιντο, καθάπερ οἱ Οὐτίγυροι. Agath. l. 5, p. 169. — S.-M.

³ Théophraste, p. 198, ajoute une circonstance qui semble être en contradiction avec ces détails d'Agathias. Selon lui, l'empereur aurait fait construire des vaisseaux à deux poupes, πλοῖα διπρυμνα, avec le dessein de les envoyer dans le Danube, pour empêcher les Huns de repasser ce fleuve. Ces préparatifs engagèrent ces Barbares à envoyer des ambassadeurs pour demander la paix et un libre passage, que l'empereur s'empressa de leur accorder. — S.-M.

Vigilantia, fut employé à cette négociation. Il était europalate, c'est-à-dire, sur-intendant du palais, emploi qui devint le grade ordinaire pour parvenir à l'empire. On racheta quantité de Romains, entre lesquels se trouva Sergius¹, qui aurait mérité d'expier dans une plus longue captivité les maux qu'il avait fait souffrir à l'Afrique. Cette paix causa de grands murmures à Constantinople : on trouvait de la lâcheté et de la bassesse à payer les Barbares d'être venus désoler l'empire et insulter la ville impériale. Mais ce qui arriva peu après fit voir que l'empereur avait pris le parti le plus sage.

Au sortir du danger où il venait d'être exposé, il avait fait réflexion que le moyen le plus avantageux pour se délivrer de ces Barbares était de les détruire les uns par les autres. Ainsi, pendant que Zabergan se retirait à petites journées, Justinien écrivit en ces termes à Sandil², roi des Utigours, attaché au service de l'empire par une pension annuelle³ : « On ne peut
« vous excuser d'avoir manqué à vos alliés, qu'en sup-
« posant que vous n'avez pas été instruit de l'irruption
« de nos ennemis. Zabergan n'est venu attaquer Con-
« stantinople que par jalousie, pour nous faire con-
« naître que sa nation mérite plus de ménagement que
« la vôtre, à laquelle il se croit fort supérieur. Il ne

Li.
L'empereur
sème la dis-
corde entre
les Huns.

[Agath. l. 5,
p. 170, 171.]

¹ Fils de Bacchus, qui s'était si mal conduit en Afrique et qui avait été cause de la révolte des Numides et des Maures, quinze ans avant cette époque. Voyez ci-dev. p. 81, liv. XLVI, § 57. Il portait le titre de Stratélate, στρατηλάτης. Les Huns, selon Théophane, p. 197, prirent en même temps Ederman, fils du chambellan Callipodius ou Calopodius. Ἐπίαςον τὸν Ἐδερμᾶν τὸν στρατηγὸν Καλο-

ποδίου τοῦ ἐνδοξοτάτου κρυβικουλαρίου καὶ πραιποσίτου. Selon la chronique de Malala, part. 2, p. 236, cet Ederman, inconnu d'ailleurs, était le fils aîné, μαιέταρον, de Calopodius. —S.-M.

² Ou Sandiclus. Voyez ci-dev. § 43, p. 409, not. 2. —S.-M.

³ Εὐνοὺς δὲ ἐς τὰ μάλιστα καὶ ἐν-σπονδὸς ὑπῆρχε Ῥωμαίοις. Agath. l. 5, p. 156. —S.-M.

« s'est retiré qu'après avoir reçu de nous les sommes
 « d'argent que nous avons coutume de vous faire tenir
 « chaque année. Il nous eût été facile de rabattre son
 « insolence : mais nous avons été bien aises d'éprou-
 « ver ce que vous valez. Si vous êtes tel que je me le
 « persuade, Zabergan n'aura été que le porteur de la
 « pension qui vous était destinée; vous la trouverez
 « entre ses mains. Si vous souffrez cet affront, souffrez
 « aussi que nous tournions désormais nos libéralités
 « sur ceux à qui vous aurez cédé l'avantage de la va-
 « leur. »

LII.
 Ils se détrui-
 sent mutuel-
 lement.

[Agath. l. 5,
 p. 171.
 Niceph.
 Const. p. 9.]

Cette lettre fit sur l'esprit de Sandil l'impression que l'empereur avait espérée. Outré de colère, il se mit aussitôt en campagne, et ayant ravagé le pays des Cutigours et traîné en esclavage leurs femmes et leurs enfants, il vint tomber sur l'armée de Zabergan, qui avait passé le Danube. Il la tailla en pièces, et emporta avec le reste du butin l'argent de l'empereur. Zabergan rassembla de nouvelles forces, et les deux peuples se firent long-temps une guerre sanglante, qui leur fut également funeste. Ces divisions détruisirent tellement la puissance des Huns, que, réduits à un petit nombre, ils perdirent jusqu'à leur nom¹, et se confondirent avec d'autres nations qui s'emparèrent de leur pays². Il en subsista cependant quelques restes, mais trop faibles pour inquiéter l'empire. On vit encore du temps d'Héraclius un chef de Huns³ venir à Constantinople

¹ ὡς καὶ αὐτὴν δὴ πρὸς τὴν πατρίαν ἐπωνυμίαν ἀποβεβλήκεναι. Agath. l. 5, p. 171. — S.-M.

² Ἐξ τοῦτο γὰρ συμφορᾶς τάδε τὰ Οὐννικὰ ἔθνη ἐξώκειλεν, ὥς εἴπερ ἄρα τι αὐτῶν καὶ μεμένικας μέρος, σποράδην ἑτέροις δουλεύειν, καὶ ἐκ τὸ ἐκεί-

νων ὄνομα μεταβεβλήσθαι. Agath. l. 5, p. 171. On verra cependant ci-après, § 56, p. 427, que les Huns furent encore assez puissants, pour faire, en l'an 562, des incursions dans la Thrace. — S.-M.

³ Ὁ τῶν Οὐννων τοῦ ἔτους κύριος.

demandar le baptême, et embrasser le christianisme avec les principaux de ses sujets¹.

L'empereur était dans sa soixante-dix-huitième année. Le séjour de Sélymbrie, et les mouvements qu'il s'était donnés pour faire réparer les brèches de la longue muraille dans l'espace de dix-huit lieues, avaient affaibli sa santé. Il retourna malade à Constantinople, au commencement de septembre de l'an 560, et se renferma dans son palais, sans se laisser voir à personne pendant plusieurs jours, hors les officiers qui le servaient. Le bruit se répandit que l'empereur était mort; et le soupçon pensa faire plus de mal que n'en aurait fait l'événement même. Le matin du 9 septembre, une multitude de peuple alla piller les boulangeries et les fours publics, et au bout de trois heures il ne restait pas un pain à vendre dans toute la ville. On ferma les boutiques, et le jour se passa dans la crainte d'une révolution. Enfin le sénat, s'étant assemblé sur le soir, ne trouva d'autre moyen de rassurer les esprits que de les tromper. Quoique l'empereur ne fût pas en meilleur état, on donna ordre d'allumer des feux, et d'illuminer les maisons pour se réjouir de la convalescence du prince. Le peuple passa rapidement des sombres vapeurs de la défiance aux éclats d'une joie tumultueuse, et la tranquillité fut rétablie. Peu de jours après, l'empereur ayant, en effet, recouvré la santé, Eugène, qui avait été préfet de Constantinople², accusa deux officiers du palais, George et Éthérius³,

An 560.

LIII.
Troubles à
Constanti-
nople.Theoph. p.
198, 199.
Cedr. t. I, p.
387.
Anast. p. 66.
Const.
Porph.
Them. 5, p.
60, ed. Band

Le seigneur de la nation des Huns.
Niceph. Const. p. 9. — S.-M.

¹ Ce fait, dont nous ne connaissons ni les causes, ni les circonstances, est rapporté dans l'abrégé historique de

Nicéphore, patriarche de Constantinople. — S.-M.

² Ὁ ἀπὸ βιπάρεον. Theoph. p. 199. — S.-M.

³ Ils étaient l'un et l'autre admi-

d'avoir conspiré avec Gérontius, actuellement préfet, pour mettre sur le trône Théodore, fils de Pierre, maître des offices. Mais après une exacte information, la colère du prince retomba sur l'accusateur, qui se trouva dépourvu de preuves. Sa maison fut confisquée, et il aurait subi la peine qu'il méritait, s'il ne se fût réfugié dans une église, où, se tenant enfermé, il eut le temps d'obtenir sa grace. Il y eut au mois de décembre un incendie qui consuma grand nombre de maisons avec plusieurs églises; et cet accident funeste se renouvela au mois d'octobre de l'année suivante. Celle-ci vit achever le dernier des grands édifices qui ont rendu le règne de Justinien aussi célèbre dans la postérité qu'onéreux à ses sujets. Le fleuve Sangaris, en Bithynie, coulait avec tant de rapidité, que les bateaux n'osaient le traverser. L'empereur y fit bâtir un pont de cinq arches d'une hauteur et d'une largeur surprenantes¹. Pour exécuter cet ouvrage², il fallut creuser un large et profond canal, où l'on détournait les eaux du fleuve.

An 561.

xrv.
Paiens punis
de mort.

Theoph. p.
199.
Cedr. t. I, p.
387.

Anast. p. 66.

En 561, la peste fit de grands ravages en Cilicie, et la ville d'Anazarbe fut presque entièrement dépeuplée. Antioche éprouva de fréquentes secousses de tremblements de terre; et comme si ce fléau n'eût pas suffi pour la tenir en allarmes, les disputes de religion allumèrent une guerre sanglante entre les catholiques

nistrateurs d'un domaine impérial. George était régisseur des biens du palais de Marina, ὁ κορυφαῖος τῶν Μαρίνης, et Éthérus des domaines d'Antiochus, ὁ κορυφαῖος τῶν Ἀντιόχου. Theoph. p. 199.—S.-M.

¹ Il y avait antérieurement dans le même lieu, selon Théophraste, p.

198, un pont de bois. S.-M.

² On y grava une inscription de six vers hexamètres et pentamètres en l'honneur de Justinien; on les trouve dans le traité des thèmes ou des divisions militaires de l'empire d'Orient par Constantin Porphyrogénète.—S.-M.

et les hérétiques Sévériens. Pour éteindre ces fureurs, l'empereur envoya ordre à Zémarque, comte d'Orient, de se transporter dans cette ville. Celui-ci exila un grand nombre de séditeux, confisqua leurs biens, et fit couper les mains à ceux qui furent convaincus de meurtre. On découvrit que plusieurs païens, qui vivaient cachés dans Constantinople, pratiquaient secrètement leurs superstitions. Leurs livres et les images de leurs divinités furent brûlés publiquement¹, ce qui ne passait pas les bornes d'une police chrétienne : mais ils subirent eux-mêmes le supplice alors en usage pour la punition des crimes ignominieux : après leur avoir coupé les extrémités, on les promena nus sur des chameaux par toutes les rues de la ville. Cette manière cruelle de venger une religion pleine de douceur et d'humanité ne fut pas sans doute conseillée par Germain, évêque de Paris, qui passa cette année par Constantinople, au retour d'un voyage de dévotion qu'il avait fait en Palestine. Ce saint prélat, que sa renommée avait devancé, refusa constamment l'or et l'argent que l'empereur le pressait d'accepter, et ne voulut recevoir que quelques reliques.

Dans les jeux du cirque qui se célébraient au mois de novembre, les deux factions s'animèrent l'une contre l'autre, avant même que l'empereur eût pris sa place au spectacle. Comme sa présence n'arrêtait pas leur emportement, il fit descendre dans le cirque deux des principaux officiers du palais², qui s'efforcèrent en vain de séparer les combattants : il y en eut beaucoup

Malala, part.
2, p. 237, 238.
Aimoin, l. 3,
c. 9.

LV.
Sédition des
factions du
cirque.
[Theoph. p.
199; 200.
Cedren. t. 1,
p. 337.
Malala, part.
2, p. 236 et
237.]

¹ Dans la place nommée *Cynegium*, ἐν τῷ Κυνηγίῳ, dit la chronique de Malala, part. 2, p. 238—S.-M.

² *Marianus, comes excubitorum,*

κόμης τῶν ἐξουβιτόρων, c'est-à-dire commandant des soldats de la garde ou des gardes du corps, et Césarius, *curator palatii ou curpalate.*—S.-M.

de blessés et plusieurs de tués de part et d'autre. Animés d'une rage égale, chaque parti mettait le feu aux écuries de ses adversaires; les cris, les flammes, les pierres qui volaient de toutes parts, remplissaient la ville de confusion et de désordre. Ils pillaient les maisons les uns des autres, et ce tumulte dura toute la nuit jusqu'au lendemain qui était un jour de dimanche. Alors l'empereur, obligé de recourir aux remèdes extrêmes, fit prendre les armes à tous les soldats qui se trouvaient alors à Constantinople. On chargea les séditieux, qui se réfugièrent les uns dans l'église de la Sainte-Vierge au quartier de Blaquernes, les autres dans celle de Sainte-Euphémie à Chalcedoine. Le préfet à la tête des soldats ne respecta point ces asyles; on chassa à coups de bâtons leurs mères et leurs femmes, qui, retirées avec eux dans ces églises, imploraient la clémence de l'empereur. On distribua les factieux dans les différentes prisons, où leur procès fut instruit; et les plus coupables furent successivement punis de divers supplices¹. Ces exécutions continuèrent jusqu'aux fêtes de Noël, et l'empereur prit occasion de cette sainte solennité pour pardonner à ceux qui restaient. La même animosité se communiqua aux factions de la ville de Cyzique, et plusieurs maisons furent réduites en cendres.

AN 562.

LVI.
Divers évé-
nements.
Theoph. p.
200, 201.

Les Huns se déchiraient mutuellement par une guerre meurtrière; mais il leur restait encore assez de forces pour se faire craindre. L'empereur, voulant mettre la Thrace² à couvert de leurs incursions, y fit passer,

¹ La chronique de Malala, part. 2, p. 236 et 237, ajoute d'autres détails à ceux que l'on trouve rapportés ici. — S.-M.

² Les troupes dont il s'agit furent placées, selon Théophane, p. 200, à Héraclée qui est la même que l'antique Périnthe. — S.-M.

L'année suivante¹, les garnisons² de Bithynie³. Ces troupes mal payées se soulevèrent contre leur commandant. Théodore⁴, fils de Pierre, maître des offices, se trouvant alors en Thrace, accourut promptement sans attendre les ordres de la cour; et sut tellement, par ses menaces, intimider les séditieux, qu'il les fit rentrer dans le devoir. La précaution de l'empereur ne fut pas inutile : les Huns vinrent en effet ravager la Thrace, et s'emparèrent de deux villes⁵. Mais Marcellus, neveu de Justinien, à la tête d'une nombreuse armée, les obligea de repasser le Danùbe⁶. C'est le seul exploit que l'histoire nous rapporte de ce général. Zémarque, comte d'Orient⁷, convaincu d'avoir tenu des discours injurieux à l'empereur, fut dépouillé de sa charge⁸. Au mois d'octobre, les factions du cirque firent encore de grands désordres. La sédition commença dans le

Codren. t. 1,
p. 387.
Malala, part.
2, p. 236,
238.
Anast. p. 66.
Ducange,
Const. l. 2,
art. 16.

¹ Au mois de février 562, selon Théophane, p. 200. — S.-M.

² C'était sept compagnies des soldats appelés *sakolarii*, τῶν ἐπὶ ἀσχο-
λαρίων. — S.-M.

³ Elles venaient, selon Théophane, p. 200, des villes suivantes. Nicomédie, Cius et Prusias, en Bithynie; Cyzique, en Mysie; Cotyæum et Dorylée; ces deux dernières étaient dans la Phrygie. — S.-M.

⁴ Ce général était surnommé *Condochæres*, ὁ Κονδοχαίρης, selon Théophane, p. 200. — S.-M.

⁵ Elles se nommaient, selon Théophane, p. 200, *Basipolis*, Βασίπολις, et *Anastasiopolis*. — S.-M.

⁶ Théophane dit, p. 200, qu'il délivra, ἀναρρύσασθαι, la ville de *Basipolis* et un autre lieu appelé *Persis*, καὶ τὴν Περσίδα. La situation en est inconnue. — S.-M.

⁷ Théophane, p. 200, lui donne en outre le titre de Curateur ou administrateur des domaines de Placidie, ὁ κουράτωρ τῶν Πλακιδίας. Le titre de cette charge est exprimé ainsi dans la chronique de Malala, part. 2, p. 236, ὁ κουράτωρ τοῦ δεσποτικοῦ οἴκου τῶν Πλακιδίας. Zémarque fut remplacé par Théodore de Nicomédie. Ce Zémarque fut envoyé quelques années plus tard dans les régions les plus reculées de l'Asie, comme ambassadeur auprès du souverain des Turcs. — S.-M.

⁸ Il avait été dénoncé par George, curateur des biens de Marina, ὁ κουράτωρ τῶν Μαρίνης, (voyez ci-dev. p. 424, not. 1), et par Jean, ex-consul, ὁ ἀπὸ ὑπάτων, tous les deux parents de l'impératrice Théodora, συγγενῶν Θεοδώρας τῆς βασιδέισσης. Theoph. p. 200. — S.-M.

lieu nommé *Pittacia*, c'est-à-dire *la place aux requêtes* : c'était une place où les habitants venaient déposer leurs plaintes et leurs requêtes sur les degrés de la statue de Léon; les huissiers recueillaient ces billets et les portaient à l'empereur, qui y répondait sur-le-champ. L'émeute fut bientôt apaisée par le prompt châtiment des plus mutins. Un mois après, la sécheresse ayant tari presque toutes les sources, on fut obligé de fermer les bains publics. Cette privation excita de nouveau un grand tumulte : les habitants se disputaient avec fureur le peu d'eau que pouvaient fournir les aqueducs; et il se fit beaucoup de carnage autour des fontaines et des réservoirs de la ville. Les mêmes désordres arrivèrent encore, pour la même cause, au mois d'août de l'année suivante.

LVII.
Négociation
pour la paix
avec les Per-
ses.

Menand.
Exc. leg. p.
133-136.
Theoph.
p. 202, 203.

Depuis sept ans que les hostilités avaient cessé en Lazique, Justinien et Chosroès travaillaient par leurs députés à établir une paix solide entre l'Empire et la Perse. Pierre, maître des offices¹, et Isdigunas², grand chambellan³ de Chosroès, étaient chefs des commissaires⁴ nommés pour cette importante négociation⁵;

¹ Menandre, *exc. leg.* p. 133, lui donne le titre de Préfet des cohortes prétoriennes, ὁ τῶν κατὰ τὴν αὐλὴν ταγματῶν ἡγεῖτο. Dans un autre endroit, *exc. leg.* p. 140, il le qualifie ainsi ὁ τῶν περὶ βασιλεία καταλόγων ἡγεμῶν, ce qui revient au même. — S.-M.

² Le texte de Ménandre, *exc. leg.* p. 133, rapporte que ce négociateur s'appelait *Isdegousnaph*, Ἰσδαγουσνάφ; il portait le titre de *Zich*, ὑπὲρ-χρῆ μὲν ἀξίωμα τὸ Ζιχ; j'ignore quelle pouvait être cette dignité, à moins qu'il ne s'agisse du titre de *schéikh* ou vieillard, en usage chez les Arabes.

J'en doute cependant : c'était d'ailleurs une dignité d'un ordre très-relevé. Μέγιστόν τι τοῦτο παρὰ τοῖς Πέρσαις γέρας. Voyez ce que j'ai dit de ce personnage, ci-dev. p. 209, not. 3, liv. XLVII, § 71 et p. 351, not. 1, liv. XLIX, § 29. — S.-M.

³ Παρευναστὴρ τοῦ βασιλέως. Menandr. *exc. leg.* p. 133. — S.-M.

⁴ Menandre, *exc. leg.* p. 137, parle d'un certain Ensebe, qui avait été adjoint par l'empereur à Pierre, pour traiter de la paix. — S.-M.

⁵ Ménandre donne fort longuement, *exc. leg.* p. 133-147, les détails de cette négociation, parmi lesquels,

et les conférences se tenaient à Dara sur la frontière des deux états. Il était difficile de concilier les intérêts des deux puissances¹. Les Perses voulaient une paix perpétuelle, et, outre une pension annuelle², ils demandaient qu'on leur payât d'abord une somme égale à la pension de trente ans³. Les Romains, au contraire, bien résolus de s'affranchir de ce tribut honteux le plus tôt qu'il serait possible, ne voulaient fixer, pour la paix, qu'un terme de courte durée, et n'entendaient rien payer de plus que la pension annuelle. Il fallut des années entières pour rapprocher des prétentions si opposées. Chosroès disputant sur toutes les syllabes, pour fatiguer le vieil empereur, la négociation se rompit vingt fois, et se renoua toujours. Enfin, on convint *que la paix serait faite pour cinquante ans*⁴; *que les Perses abandonneraient entièrement la Lazique*⁵, *et que dans cet espace de temps ils ne formeraient aucune entreprise, ni sur cette province, ni sur l'Arménie, ni sur aucune partie de l'Orient*⁶; *que les*

Pagi ad Bar.
Assem. Bibl.
or. t. 3, p. 405.

il en est quelques-uns de fort curieux. Il rapporte tout au long les discours des deux ambassadeurs à l'ouverture des débats. Ces discours ne contiennent presque que des lieux communs, encore en usage à cette époque dans la diplomatie, sur les avantages de la paix et les malheurs de la guerre, ou des bravades assez insignifiantes.—S.-M.

¹ Les deux ambassadeurs se servaient d'interprètes pour traiter. Οἱ ἀμφοτέρων ἑρμηνεῖς, dit Ménandre, exc. leg. p. 136. — S.-M.

² Πέροσαι μὲν διηνεκεῖς ἡξίουσι ἔσεσθαι τὰς σπονδὰς· πρὸς δὲ γε καὶ χρωσίον ῥιπτόν ἐφ' ἑκάστῳ ἐνιαυτῷ ὑπὲρ τοῦ μὴ κεχρῆσθαι τοῖς ὅπλοις, κομίζε-

σθαι ἀπὸ Ῥωμαίων. Menandr. exc. leg. p. 136. — S.-M.

³ De quarante ou au moins de trente ans, dit Ménandre, exc. leg. p. 136, τεσσαράκοντα μὲν ἐτῶν, τὸ γοῦν ἐλάχιστον τριάκοντα. — S.-M.

⁴ Τέλος ἔδοξεν, ὥστε ἐπὶ ν' μὲν ἔτη ξυνεστάναι τὴν εἰρήνην. Menand. exc. leg. p. 136. — S.-M.

⁵ Ῥωμαίοις δὲ ἐπιδοθῆναι τὴν Λαζικὴν. Menand. exc. leg. p. 136. — S.-M.

⁶ Στερῆράς τε εἶναι καὶ ἑρρωμέναις τὰς συνθήκας, καὶ κρατεῖν ἑκασταχόσε. Τοῦτο μὲν κατὰ τὴν ἑω, τοῦτο δὲ καὶ κατὰ τὴν ἐν Ἀρμενίᾳ, ἀλλὰ γὰρ καὶ ἐν αὐτῇ δὴ που τῇ Λαζικῇ. Menand. exc. leg. p. 136. — S.-M.

Romains payeraient par an trente mille pièces d'or¹, ce qui revient environ à quatre cent mille livres de notre monnaie courante; que la pension des sept premières années serait payée d'avance et sur-le-champ; qu'à la fin de la septième année on avancerait à la fois celle des trois suivantes, et qu'ensuite chaque année serait payée à l'échéance².

LXIII.
Articles du
traité.

[Ménand.
Exc. leg. p.
137, 140, 141,
142.]

Après ces préliminaires, il fut question de régler tous les sujets de contestation qui subsistaient depuis long-temps entre les Romains et les Perses. Il se tint grand nombre de conférences dans lesquelles on arrêta onze articles, dont voici la teneur : *Que les Perses ne donneraient passage à aucuns Barbares par les portes Caspiennes³, et que les troupes romaines n'approcheraient ni de ce lieu, ni d'aucune autre fron-*

¹ ὅς ἡ χιλιάδας ἐτησίᾳ χρυσίου νομίσματος ἀποφέρεισθαι. Ménand. exc. leg. p. 136. — S.-M.

² On ajouta à ces conditions importantes une stipulation d'un intérêt purement local : on arrêta que l'on démolirait un monastère nommé *Séban*, τὸν μοναστήριον οἶκον, τὸν λεγόμενον Σεβανόν, qui avait été bâti récemment sur la frontière, ἰδρυμένον ἐν τοῖς μεθορίοις, mais en réglant que le sol resterait aux Romains, καὶ ἀπολήψεσθαι Ῥωμαίους τὸν τόπον. Ce lieu appartenait dans l'origine aux Romains, mais les Perses l'avaient ensuite occupé et fortifié, τεῖχος τε κατηφαλισμένον τῷ Διαστήριον. Il n'y eut pas d'autre lieu démoli ou restitué aux Romains. Le traité au moins n'en faisait pas mention, ajoute Ménandre, exc. leg. p. 136, οὐδὲ ἐν ταῖς σπονδαῖς ἐμφέρεται. — S.-M.

³ Le texte de Ménandre, exc. leg.

p. 140, y ajoute le défilé nommé *Chroutzon*. Peut-être ce nom inconnu et sans doute corrompu désigne-t-il le défilé de Derbend, appelé par les Arméniens *la porte de Tzour* ou de *Djor*. Voici le texte de cet historien : ὅς διὰ τῆς στενωπρίας τῆς εἰσόδου τῷ λεγόμενῳ Χρουτζόν, καὶ τῶν Κασπίων πυλῶν μὴ ἐφείναι Ἑρσας ἢ Οὐννοὺς, ἢ Ἀλανοὺς, ἢ ἑτέρους βαρβάρους πάροδον ποιεῖσθαι κατὰ τῆς Ῥωμαίων ἐπικρατείας. Le texte ajoute que de leur côté les Romains s'engageaient à ne point envoyer des troupes contre les Perses, ni dans ces régions, ni dans aucun autre lieu des montagnes de la Médie. Μῆτι δὲ Ῥωμαῖοις ἐκ αὐτῶν δὴ που τῷ χώρῳ, μὴ τε μὴν ἐν ἄλλοις Μηδικαῖς ὁρίαις στρατεύματα στέλλειν κατὰ Περσῶν. Voyez ce que j'ai dit des Portes Caspiennes et des défilés du Caucase, t. 6, p. 269, note 1, liv. XXXIII, § 39. — S.-M.

rière de la Perse; que les Sarrasins, alliés des deux états¹, seraient compris dans le traité; que les marchands romains et perses² commerceraient librement en payant les droits établis; que les députés et les courriers des deux princes³ seraient traités sur leur route conformément à leur qualité; qu'on leur fournirait les chevaux et les voitures de poste, et que, s'ils apportaient quelques marchandises, ils pourraient les échanger ou les vendre sans payer aucun droit; que les marchands sarrasins ou barbares⁴ ne pourraient entrer dans les deux états, que par Nisibe et Dara⁵; qu'ils y payeraient les droits de traite, et y prendraient des passe-ports, et que, s'ils entreprenaient de passer en fraude, outre la saisie de leurs marchandises⁶, ils seraient soumis aux peines établies dans le pays; que les transfuges de part et d'autre auraient actuellement la liberté de retourner dans leur patrie sans avoir à craindre aucun châtiment: mais, qu'après la paix, ceux qui fuiraient d'un état dans l'autre, seraient arrêtés et ramenés par force dans leur pays; que les griefs

« ὥς ἂν οἱ σύμμαχοι Σαρακηνοὶ ἑκατέρας πολιτείας ἐμμένουσιν καὶ οὐ τοῖς βεβαιωθεῖσι, καὶ μήτε τοὺς Περσῶν κατὰ Ῥωμαίων, μήτε τοὺς Ῥωμαίων ὑπὸ Περσῶν. Men. exc. leg. p. 140. Il s'agit des rois arabes de Ghas-san et de Hirah alliés des Romains et des Perses et des autres tribus arabes attachées à la fortune et à la soldé des deux empires. — S.-M.

¹ Τοὺς ἐμπόρους Ῥωμαίων τε καὶ Περσῶν τῶν ὁποιουσὶν φορτίων, τοὺς δὲ καὶ τοὺς τοιοῦςδε ποριστάς, κατὰ τὸ ἐξ ἀρχῆς κρατῆσαν ἔθος ἐμπορεύεσθαι, διὰ τῶν εἰρημένων δ'εκα-

τευτηρίων. Menand. exc. leg. p. 140. — S.-M.

³ ὥς ἂν οἱ πρέσβεις καὶ οἱ τῇ ταχυτῇτι χρώμενοι τῶν δημοσίων ἵππων πρὸς τὰς ἀπαγγελίας. Menand. exc. leg. p. 140. — S.-M.

⁴ Διευτυπώθη, ὥστε τοὺς Σαρακηνοὺς, καὶ τοὺς ὁποιουσὶν βαρβάρους ἐμπόρους ἑκατέρας πολιτείας. Menand. exc. leg. p. 140. — S.-M.

⁵ Et non par des routes inconnues ou peu fréquentées, ajoute Ménandre, exc. leg. p. 140, μὴ διὰ ξένων ἀτραπῶν ποιεῖσθαι τὰς πορείας. — S.-M.

⁶ Soit que ces marchandises fua-

respectifs des particuliers seraient jugés sur la frontière par les magistrats des deux états¹, qui s'assembleraient pour punir le coupable et réparer le tort; que les fortifications de Dara subsisteraient, mais qu'il ne serait plus permis aux Romains ni aux Perses d'élever aucune forteresse sur la frontière; que les nations dépendantes des deux empires² jouiraient des avantages stipulés de part et d'autre dans le traité; qu'il n'y aurait à Dara que le nombre de soldats nécessaire pour garder la place; que le commandant des troupes d'Orient n'y ferait pas sa résidence³, et que si la garnison faisait quelque dégât sur la frontière, ce commandant⁴ serait tenu de réparer le dommage; que s'il se commettait sur la frontière quelque délit⁵, soit à main armée; soit par dol et par surprise, les magistrats établis pour la police du pays⁶ en rechercheraient les auteurs et les obligeraient à la réparation; que si leur autorité ne suffisait pas, on aurait recours au commandant de la province; que si le dommage n'était pas réparé dans l'espace de six mois, celui qui en était l'auteur serait obligé de payer le double; qu'en

sont syriennes, c'est-à-dire persanes ou romaines, εἴτε Ἀσσύρια φορτία εἰεν, εἴτε Ρωμαῖα. Menand. exc. leg. p. 141. — S.-M.

¹ ἢ δι' αὐτῶν τῶν τὴν βλάβην πονούτων, ἢ δι' οἰκείων ἀνθρώπων, ἐν τοῖς μεθορίοις παρὰ τοῖς ἀρχουσιν, ἑκατέρας πολιτείας. Menand. exc. leg. p. 141. — S.-M.

² Il s'agit ici des peuplades arabes, arméniennes, ibériennes, albanienues, et autres qui avaient conservé une sorte d'indépendance sous la protection des deux empires. — S.-M.

³ Μῆτε δὲ τὸν τῆς ἐξω στρατηγὸν

κατὰ ταύτην ἐνιδρῦσθαι. Menand. exc. leg. p. 141. — S.-M.

⁴ Non pas le commandant des troupes d'Orient, mais le gouverneur de Dara, selon le texte de Ménandre, exc. leg. p. 141, τὸν ἀρχοντα τοῦ Δάρας. — S.-M.

⁵ Selon le texte de Ménandre, exc. leg. p. 141, si une ville porte préjudice à une autre, εἰ πόλις ἑτέρας ζημιώσει πόλιν. — S.-M.

⁶ Ἐπανορθοῦσθαι τοῖς δικαῖς τοῖς ἐν τοῖς πέρασιν ἑκατέρας πολιτείας ἰδρυμένους. Menand. exc. leg. p. 141. — S.-M.

cas de déni de justice, l'offensé porterait ses plaintes au souverain de l'offenseur; et que si dans un second délai de six mois, le souverain ne rendait pas justice, la paix serait censée rompue. Ces articles étaient suivis de prières à l'Être-Suprême, en faveur de ceux qui les exécuteraient fidèlement, et d'imprécations contre les infracteurs. On ajoutait, *que ces conventions seraient fermes et stables, l'espace de cinquante ans; que l'année serait comptée de trois cent soixante et cinq jours, selon la forme depuis long-temps reçue¹, et que les deux princes enverraient par écrit la ratification du traité.* Il y avait un article séparé en faveur des Chrétiens habitants de la Perse²; il était stipulé *qu'il leur serait permis de bâtir des églises, et d'y célébrer sans trouble l'office divin; qu'ils ne seraient point forcés à reconnaître les dieux de la Perse, ni à pratiquer aucune cérémonie du culte des mages³; qu'ils n'entreprendraient pas non plus de détourner les Perses de leur religion pour leur faire embrasser le christianisme⁴; qu'ils pourraient enterrer leurs morts selon*

¹ Ἀριθμουμένου τοῦ ἐνιαυτοῦ κατὰ τὸ ἀρχαῖον ἔθος, ἐκάστου ἔτους τῇ τριακοσιοστῇ καὶ ἐξήκοντῇ καὶ πέμπτῃ ἡμέρᾳ περατουμένου. Menand. exc. leg. p. 142. Cette singulière clause venait sans doute de ce que pendant long-temps les calendriers usités dans l'Orient avaient été fort différents les uns des autres, et qu'il avait pu en résulter des difficultés. L'année en usage chez les Perses était de 365 jours. — S.-M.

² Voyez ce que j'ai dit, t. 7, p. 309 et suiv. liv. xxxviii, § 54, des conditions obtenues de Kabad père de

Chosroès, par les Chrétiens d'Arménie. — S.-M.

³ Μῆτε καταναγκάζεσθαι εἰς μαγικὴν μετέναι θρησκείαν, ni, ajoute Ménandre, exc. leg. p. 142, de révéler ceux que les Perses regardent comme des dieux, μῆτε μὴν θεοκλυτεῖν ἀκουσίως τοὺς παρὰ Μήδοις νομισμένους θεούς. L'auteur grec veut sans doute parler des Izeds et des Anaschaspands des Perses. — S.-M.

⁴ Οἱ χριστιανοὶ δὲ, ὥστε ἡμιστὰ καὶ οἷδε τολμᾶν μετατιθέναι μάγους ἐς τὴν καθ' ἡμᾶς δόξαν. Menand. exc. leg. p. 142. — S.-M.

*l'usage établi parmi eux*¹. On fit deux copies de ce traité, l'une en langue latine, l'autre en langue perse² : elles furent scellées du sceau des plénipotentiaires³ et des interprètes au nombre de douze, six de chaque nation, et portées aux deux princes, qui les ratifièrent chacun par une lettre⁴.

LIX.
Orgueil du
roi de Perse.

[Menand.
exc.leg. p.
137.]

Justinien ne prenait dans la sienne que le titre d'empereur des Romains ; mais la suscription de celle de Chosroès était chargée de toute l'extravagance du faste oriental. En voici les termes : *Le divin, le bon, le pacifique, l'ancien Chosroès, roi des rois, pieux, bienfaisant, auquel les dieux ont donné une grande fortune et un grand royaume, géant des géants, qui porte le caractère des dieux*⁵, à Justinien Cés.

¹ Et non de les laisser pourrir selon l'usage des Perses.—S.-M.

² Ἐγράψαν αἱ πεντηκοντούτιδες σπονδαί, περσιστί καὶ ἑλληνιστί. On traduit, dit Ménandre, en persan l'original grec, et en grec le texte persan. Μετεβλήθη τε τὸ ἑλληνικὸν εἰς Περσίδα φωνήν, καὶ τὸ Περσικὸν εἰς ἑλληνίδα. Men.exc.leg.p.140.—S.-M.

³ Ἐγγραφα, πάντες ἐσφραγίσαν. Menand. exc.leg. p. 137. Ἐκτυπώμασι δακτυλίων ὑπὸ τῶν πρέσβεων. Ibid.p. 142. Ces paroles rappellent la suscription du traité. Ἡμεῖς οὖν ἃ ὁ Ζήχ, καὶ ὁ μάλιστα τῶν Ῥωμαίων, καὶ Εὐσεβίος ἐποίησαν βεβαίως ἔχομεν τὴν εἰρήνην, καὶ ἐμμένομεν αὐτοῖς. Men.p.137. On lit, p. 140. Οἱ δὲ τὰς ξυνηκάς βεβαιούντες, Ῥωμαίων μὲν Πέτρος ὁ τῶν περὶ βασιλεία καταλόγων ἡγεμὼν, καὶ Εὐσεβίος, καὶ ἕτεροι. Περσῶν δὲ, ὁ ἰσοδεγουσάφ καὶ Σουήνας (leg. Σουρήνας), καὶ ἕτεροι.—S.-M.

⁴ Le traité, dit Ménandre, exc.leg. p. 136, fut confirmé par ces let-

tres, que les Latins appellent *sacres*, τὰς λεγομένας τῇ λατίνῳ διαλίτῃ σάκρας, qui étaient expédiées à cet effet par le souverain. Ménandre s'exprime ainsi un peu plus loin, exc.leg. p. 142. Πέρας τε δεξαμένην τῶν συνθηκῶν, ἀντεδόθησαν αἱ λεγόμεναι σάκραι. On régle en outre que l'empereur fournirait une ratification particulière, pour l'article dans lequel il promettait d'acquitter, au bout de sept années, le montant des trois années de pension qui devait être payé alors. Le roi de Perse promettait en retour de fournir un acte de garantie. Τὸ περὶ τοιούτῃ βεβαιωτῶν ἀναδοθήσεται γράμμα. Ménandre, p. 137, ne spécifie pas quelle était la nature de cette garantie.—S.-M.

⁵ Ἡ δὲ τοῦ Περσῶν βασιλέως ἡγεμῶν μὲν ἐγράφη Περσικῶς, τῇ δὲ ἑλληνίδι φωνῇ κατὰ ταῦτα δέπουον ἰσχύει τὰ ῥήματα. Θεῖος, ἀγαθός, εὐνοπατρίος, ἀρχαῖος Χοσρόης βασιλεὺς βασιλέων, εὐτυχής, εὐσεβής, ἀγαθόνος

sar notre frère. Elle commençait par ces mots : *Nous savons gré à la fraternité de César de la paix arrêtée entre les deux états*¹. Il confirmait ensuite en général ce qui était convenu entre les plénipotentiaires ; et la divinité du prince s'étendait jusqu'à ses officiers ; il nommait Isdigunas, *notre divin chambellan*².

Dans les conférences pour la paix, Isdigunas avait soutenu l'orgueil de son maître avec une hauteur importune³, ne cessant d'exalter à tout propos, *le puissant, l'invincible Chosroès, qui, depuis qu'il portait la cidare*⁴, *avait dompté dix nations, asservi dix rois, terrassé la puissance des Nephthalites*⁵, *et mérité par ses exploits le titre de roi des rois attaché à sa couronne par droit héréditaire*⁶. Pierre, ennuyé de ces bravades, essaya un jour de les rabattre. « Sésostris, lui dit-il, régna autrefois en Égypte. Ja-
« mais prince ne fut tant favorisé de la fortune ; jamais
« la fortune n'inspira tant d'orgueil à un prince. Vain-
« queur de plusieurs nations, il réduisit leurs rois au
« rang de ses plus vils esclaves : il les traita encore

LX.
Pierre essaye
de rabattre
la fierté d'Is-
digunas.

[Menand.
exc. leg. p.
137.]

ὅτι τινι θεοὶ μετὰ τύχην καὶ μεγάλην
βασίλειαν δεδώκασι, γίγας γιγάντων,
ὅς ἐκ Θεῶν χαρακτηρίζεται. Menand.
exc. leg. p. 137. — S.-M.

¹ Χάριν ἀπονέμεμον τῇ ἀδελφότητι
τοῦ Καίσαρος περὶ τῆς χρείας τῆς εἰ-
ρήνης, τῆς μεταξύ τούτων τῶν δύο
πολιτειῶν. Menand. exc. leg. p. 137.
— S.-M.

² Ἡμεῖς μὲν ἰσοδγουσάμεν, θείῳ
κουβικουλαρίῳ, ἐκελύσαμεν, καὶ ἐξου-
σίαν δεδώκαμεν. Menand. exc. leg.
p. 137. — S.-M.

³ Ἐπὶ Χοσρόῃ βασιλεὶ κομπολογία
χρώμενος. Menand. exc. leg. p. 137.
— S.-M.

⁴ C'est le nom que l'on donnait à
la coiffure royale des souverains de
la Perse. Voyez Brisson, *de regno
Persarum*, p. 13. — S.-M.

⁵ Ou plutôt des *Hephthalites*,
comme le dit le texte. J'ai fait voir
ailleurs que c'était ainsi qu'il fallait
écrire le nom de ce peuple de la Scy-
thie orientale. Voyez t. 4, p. 252,
not. 3 et p. 254, not. 4, liv. XXII, § 11.
— S.-M.

⁶ Ὡς, ἐξ οὗ χρόνου τὴν κίδαριν ἀνε-
δήσατέ, ἀμφὶ τὰ δέκα ἔθνη καταγω-
νισάμενος κατέστησεν ἐς φόρου ἀπα-
γωγὴν καὶ ὅτι τὴν τῶν Ἐφθαλιτῶν κα-
τεστρέψατο δύναμιν . . . καὶ οὐκ ἀπει-

« plus indignement ; il s'en fit un attelage. Monté sur
 « un char éclatant d'or, il se faisait traîner par ces mo-
 « narques prisonniers, et traversait en cet équipage les
 « provinces de ses états. Voyant un jour un des princes,
 « qui tournait fréquemment la tête en arrière, que
 « regardes-tu ? lui dit-il. Seigneur, lui répondit ce roi
 « infortuné, je considère cette roue qui tourne sans
 « cesse, en sorte que la partie la plus élevée devient
 « aussitôt la plus basse. Le roi d'Égypte sentit le rap-
 « port des révolutions de cette roue avec celles des
 « choses humaines ; il s'en fit l'application, délivra ces
 « princes d'un si honteux esclavage, et les renvoya
 « dans leurs états. » Pierre laissa tirer à Isdigunas la
 moralité de ce récit ; et le chambellan devint plus ré-
 servé sur les éloges de son maître.

AN 563.

LXX
 Conclusion
 de la négocia-
 tion.

[Menandr.
 exc. leg. p.
 138, 139 et
 140, 143-147.
 Assem. bib.
 or. t. 3, p.
 485].

Après l'échange des ratifications, Pierre délivra aux commissaires envoyés par le roi de Perse la pension de sept années d'avance, comme on en était convenu. Il demeura quelques jours à Dara, pour y célébrer les fêtes de Noël et celle de l'Épiphanie. Il passa ensuite en Perse pour traiter immédiatement avec le roi sur deux articles, dont on avait réservé la décision à Chosroès¹. Le premier concernait la Suanie : c'était une contrée voisine du Caucase, qui avait dépendu du royaume de Lazique². Les mauvais traitements que les Suanes avaient reçus des commandants romains, les avaient engagés à se donner aux Perses, qui depuis dix ans

κὸς αὐτῷ ἡ ἐπωνυμία κεκόμψευται τὸ βασιλείᾳ προσαγορεύεσθαι βασιλείων.
 Menand. exc. leg. p. 137.—S.-M.

¹ Pierre, selon Ménandre, exc. leg. p. 143, trouva le roi de Perse dans un lieu appelé *Bitharmaïs*, Βίθαρμαίς. La position en est inconnue.—S.-M.

² Ἄλλ' ἐν ὑπάρχει τῶν ἐθνῶν τῶν περὶ τὸν Καύκασον καὶ ὁρίσονται βασιλίσκον. Menand. exc. leg. p. 145. Βασιλίσκος ou en latin *Regulus*, était le titre officiel du petit prince de la Suanie.—S.-M.

étaient maîtres du pays. — [Les Suanes, qui se trouvent encore dans le Caucase avec le même nom, sont une nation de race ibérienne¹, qui occupe quelques vallées sauvages, froides et stériles, dans la partie du Caucase qui s'étend au nord de la Mingrélie des modernes, entre la Circassie et le pays des Abkhaz, les Abasges des Byzantins. Ils existent sous ce nom depuis une époque fort ancienne². Ils étaient gouvernés par des princes de leur nation, qui étaient nommés ou confirmés par les rois des Lazes, dont ils reconnaissaient la suprématie³, et cela depuis la plus haute antiquité⁴. Les Suanes étaient en outre tributaires des Lazes, qui en tiraient des fruits, du miel, des peaux et d'autres produits de cette nature⁵. Aussitôt que le prince des Suanes était mort, le roi des Lazes s'empressait de charger provisoirement quelqu'un de l'administration du pays⁶, et en même temps il instruisait par écrit

¹ Les peuples de ce pays, qui est appelé en géorgien *Swanéthi*, parlent un dialecte de la langue géorgienne ou ibérienne. On en trouve un vocabulaire dans le Voyage au Caucase de Guldenstädt en allemand, t. 2, p. 496 et suiv. — S.-M.

² Les Suanes sont mentionnés par Strabon, l. xi, et par Pline, l. 6, c. 4, qui dit que le fleuve Cobus, qui vient du Caucase, traverse leur pays. *Flumen Cobum à Caucaſo per Suanos fluens*. Selon Pallas, *Voyage dans la Russie méridionale*, t. 1, p. 419, le nom des Sonanes signifie dans leur propre langue, *habitants des hautes montagnes*. Je doute fort que les langues du Caucase puissent, dans leur état actuel, donner l'explication d'un nom qui remonte à une si grande antiquité. — S.-M.

³ Voyez ce que j'ai dit au sujet des Suanes, d'après le témoignage de Procope, ci-dev. p. 218, not. 1, liv. xlvii, § 75. — S.-M.

⁴ Ἀρχαῖον ἔθος τὸδε ἐκράτηος παρὰ Λαζοῖς, ὁ Σουανίας ἡγεμῶν ὑπῆκουσιν τῷ Λαζῷ. Menand. *exc. leg.* p. 146. La Lazique était depuis très-long-temps, est-il dit dans Ménandre, *exc. leg.* p. 144, le domaine des Romains, Ῥωμαίων ἐκ πλείστου χρόνου κτῆμα, tandis que le roi de Perse ne pouvait alléguer que le droit de la guerre, ἀντιπᾶς αὐτός, τῷ τοῦ πολέμου νόμῳ Λαζικὴν οἰκειώσασθαι. — S.-M.

⁵ Ἀνάγραπτός· οἱ ἐπιφέρει ἐς δασμοφορίαν· καὶ τοίνυν ἐκομίζετο παρ' αὐτοῦ ὁ Λαζὸς καρποὺς τε μελιττῶν καὶ δέριβις, καὶ ἕτερα ἄλλα. Menand. *exc. leg.* p. 146. — S.-M.

⁶ Ὀπηνίχα δὲ οὖν ὁ Σούανος ἀρχων

l'empereur de ce qui était arrivé, et l'empereur lui répondait de sa propre main, de donner à qui il voulait le gouvernement des Suanes, pourvu toutefois que ce fût à un Suane¹. On apportait en preuve de ce droit une longue liste de rois des Lazes², qui, depuis le temps de Théodose³ et du roi de Perse Ouaranès⁴, jusqu'au règne de Léon et de Pérozès, aïeul de Chosroès⁵, avaient tous successivement donné des chefs à la Suanie⁶. Comme les Lazes reconnaissaient la souveraineté de l'empire⁷, les Suanes et leur chef étaient réputés aussi être sujets des Romains⁸. Beaucoup de

ἀπειθείας, ἐχειροτόνοι· οἱ τοῖς Λαζοῖς ὑπεστὼς τὸν διαφυλάσσοντα τοῦ ἀποτιμημένου τὴν ἀρχήν. Menand. exc. leg. p. 146.—S.-M.

¹ Ἐν τούτῳ γράμμασιν ἐχρήτο ὡς τῶν Ῥωμαίων αὐτοκράτορα τῶν ἐμπεδοκτόων περί· καὶ αὐτὸς ἀντιγράφῳ ἐπιστολῇ ἐνακαλιέσθαι οἱ ἐκπέμψαι τὰ σύμβολα τῆς τῶν Σουάνων ἡγεμονίας· ὅτε μὲν βούλοιντο, Σουάνῳ δ' ὅμως ἀνδρὶ. Menand. exc. leg. p. 146.—S.-M.

² Εἴτα ἐκ τῆς χλαμύδος ὁ Πέτρος ἐν φανερῷ προκομίζει βιβλιδίον τι, ἐν ᾧ στοιχηδόν τε καὶ διηρημένως ἐδηλοῦντο Λαζῶν βασιλεῖς, οἱ Σουάνων ἐχειροτόνησαν ἡγεμόνας. Menand. exc. leg. p. 146. Cet écrit, selon le même Ménandre, exc. leg. p. 146 et 147, portait le titre suivant : Οἱ δὲ Λαζῶν βασιλεῖς, οἱ γε βασιλίσκους ἐπέστησαν Σουάνους, ἐξ οὗ χρόνου Θεοδοσίου τὸ Ῥωμαίων δέησε κράτος, καὶ Οὐαράνης τὸ Περσῶν, ἄχρι Λέοντος αὐτοκράτορος καὶ Περσίου.—S.-M.

³ Je pense qu'il s'agit de Théodose le jeune.—S.-M.

⁴ Je crois que ce prince est Bahram V, contemporain de Théodose le jeune, appelé ordinairement par les historiens orientaux *Bahram*

Gour ou l'*âne sauvage*, à cause de son intrépidité et de son amour pour la chasse. J'ai parlé fort au long de ce prince, t. 5, p. 483, not. 1, liv. xii, § 39 et t. 6, p. 130, not. 1, liv. xiii, § 30.—S.-M.

⁵ Τοῦτο τὴν ἰσχὺν ἔλαβεν ἐκ τῶν Θεοδοσίου τοῦ καθ' ἡμᾶς βασιλέως χρόνων, μέχρι Περσίου τοῦ ὑμετέρου πάππου, καὶ Λέοντος τοῦ καθ' ἡμᾶς, dit l'ambassadeur Pierre, dans Ménandre, exc. leg. p. 146.—S.-M.

⁶ Πέτρος ἐν γράμμασιν ἐπέμψεν Χοσρόην παλαιτέρους Λαζῶν βασιλεῖς, καὶ ἄλλους ὑπὸ ἄλλων χειροτονηέντας Σουάνων ἡγεμόνας. Menand. exc. leg. p. 143.—S.-M.

⁷ Σουανία Ῥωμαῖους ὑπῆρχε, καὶ Ῥωμαῖοι Σουάνους ἐκέλευον. Menand. exc. leg. p. 138.—S.-M.

⁸ L'ambassadeur romain dans Ménandre, exc. leg. p. 143, invoque le témoignage unanime des Lazes et des Suanes. Οὐτε γὰρ Λαζοί, οὔτε μὴν αὐτοὶ Σουανοί, πρὸς ἀμνησθήτην εἶποιεν, ὡς οὐχ ὑπῆκοος ἡ Σουανία Λαζῶν ἀνέκαθεν ἦν· καὶ ὅτι ἦτορ τοῦ Λαζῶν βασιλέως ὁ Σουανίας ἄρξεν, τὸ κύριος ἐδέχετο.—S.-M.

Romains habitaient parmi eux¹. A l'époque des différends qui s'élevèrent entre Gubazès, le roi des Lazes, et le général romain Martin, différends dont il a déjà été question², la Suanie était gouvernée par un prince appelé Tzathius³. Le général qui commandait les troupes romaines cantonnées dans ce pays, était un homme sévère⁴. Les Lazes avaient l'habitude de fournir de blé la Suanie⁵; le roi Gubazès, irrité contre les Romains, empêcha le transport des subsistances dans ce pays⁶. Les Suanes, mécontents de cette violation des conventions anciennes, instruisirent les Perses du dessein où ils étaient de leur livrer leur pays, si leurs troupes s'en approchaient⁷. Ils firent savoir en même temps aux officiers romains cantonnés dans leur pays, qu'une nombreuse armée persane se préparait à attaquer la Suanie⁸. Les Romains, trop faibles pour résister avec espérance de succès, cédèrent aux sollicitations des Suanes qui les pressaient de se retirer; ils évacuèrent le pays, qui fut aussitôt occupé par les Perses. Tels furent les événements qui avaient livré la Suanie entre les mains des Perses.] — Mais la Lazique entière revenant au pouvoir des Romains, ceux-ci demandaient à ren-

¹ Ἀλλὰ καὶ ἕτεροὶ τινες Ῥωμαίων ἐν Σουάνῳ ἐποιούνητο τὰς διατριβάς. Menand. exc. leg. p. 138. — S.-M.

² Voyez ci-dev. p. 317-321, liv. XLIII, § 3, 4 et 5. — S.-M.

³ Ἀμείλι Τζαθίου Σουάνων ἐξηγουμένου. Menand. exc. leg. p. 138. Le nom de Tzathius était commun parmi les princes de la race royale des Lazes. — S.-M.

⁴ Δυσίτατος τις Ῥωμαῖος ἀνὴρ, τῶν ἐκείνους Ῥωμαίων καταλόγων ἐτύχησε πρῶτος. Menand. exc. leg. p.

138. — S.-M.

⁵ Ἔθος γὰρ πέμπεισθαι αὐτῶν ἐκ τοῦ Κόλχων βασιλείας. Menand. exc. leg. p. 139. — S.-M.

⁶ Ὁ Κόλχος οὐκ ἀπίστευσε Σουάνων τὸ ἀνῆλθε σιταρίσιον. Menand. exc. leg. p. 139. — S.-M.

⁷ ὥς εἰ γενήσονται αὐτοῦ Σουάνων ἐγγειφίσουσιν αὐτοῖς. Menand. exc. leg. p. 139. — S.-M.

⁸ Ὅτι πολυπληθία Περσῶν ἀγάλλεται χωροῦσα κατὰ Σουάνων. Menand. exc. leg. p. 139. — S.-M.

trer en possession de la Suanie¹ — [par la raison que, puisqu'on restituait la Lazique aux Romains, on devait leur rendre également les contrées qui en dépendaient²]. — Les Perses, au contraire³ — [prétendaient que les Suanès étaient un peuple indépendant, qui n'avait jamais obéi aux Lazes⁴, et ils] alléguaient que ces peuples ayant passé volontairement⁵ sous la puissance des Perses⁶, avaient dès lors été détachés du royaume de Lazique⁷. Le roi tint ferme sur ce point, et Pierre n'en put rien obtenir⁸. Ce n'était pas au fond

¹ Εἰ γὰρ δικαιοτάτη Λαζικής κύριοι καθεστῆκαμεν, καθὼς δῆπουθεν ὑμεῖς ἐψηφίσασθε, Σουανίας τῆς ὑπὸ Λαζικὴν οὐκ ἀπὸ τρόπου δεσπόσομεν. Menand. exc. leg. p. 139. — S.-M.

² Ὡς ἀποδίδωμι Λαζικὴν ἔν τῷς ὑποταταγμένοις ἔθνεσιν αὐτῇ. Menand. exc. leg. p. 139. — S.-M.

³ Ménandre, exc. leg. p. 139, donne le nom de Suréna au Persan qui répondit en cette occasion aux demandes des Romains. Un autre endroit de son texte fait voir que Suréna était un des négociateurs adjoints à Isdigounas. Voyez ci-dev. § 58, p. 434, note 3. — S.-M.

⁴ Ὁ Ζιχ ὑπολαβὼν ἔφη, αὐτόνομοι γηγόνاسι Σουάνοι, καὶ οὐ πάποτε τῇ Κολχῶν ὑπεκλίθησαν ἀρχῇ. Menand. exc. leg. p. 139. Les Souanes actuels sont indépendants comme leurs ancêtres; cependant ils consentent à reconnaître temporairement la suprématie des rois de la Mingrélie, qui confirment quelquefois leur chef. Voyez Guldenstædt, Voyage en Géorgie, t. 1, p. 416 et suiv. en allem. — S.-M.

⁵ Ὅτι ἔθνος ἀθάνατον καὶ ἐκουσίως προσεπέλασεν ἡμῖν. Menand. exc. leg. p. 139. — S.-M.

⁶ Τοῖνον δηλοῦσιν ὑπακούοντες (Σουάνοι) ἡμῖν ἀσμενέστατα τῷ καὶ

τοῖς δούλοις ἀρχεσθαι τοῖς ἡμῶν. Menand. exc. leg. p. 145. Le roi de Perse prétendait qu'il avait conquis la Lazique, mais sans avoir jamais songé à la Souanie, qu'il avait seulement appris par Merméroès, que ce pays n'était pas digne de ses armes. Λαζικὴν μὲν ἐχειρῶσάμην, Σουάνους δὲ οὐδὲ προσέβαλον, ἢ μόνῃ ἀνοχὴ τῷ τῷ Μερμερόνῃ ἡμῖν σημάναι, ὥς οὐκ ἔστιν ἀξιόλογος, οὐδὲ μὴν περιμάχητος, ἡ χώρα, οὐδὲ βασιλικῆς ἔργον ἐστρατείας. Men. exc. leg. p. 144. — S.-M.

⁷ L'ambassadeur persan ajoutait encore qu'avec de pareilles raisons on pouvait revendiquer également l'Ibérie parce qu'elle avait été aussi soumise aux Lazes. Ὁ Ζιχ, εἰ τούτο, ἔφη, ποιήσω, ἄδειά σοι δοθήσεται καὶ περὶ Ἰβηρίας ἀμφισβητεῖν, κατ' ἔθυσαν τε εἰπαις ἄν, ὥς καὶ αὐτὰ κατήκοος ἐγγεγόνει Λαζῶν. Menand. exc. leg. p. 139. L'histoire ne fait pas connaître l'époque de la domination des Lazes sur l'Ibérie. — S.-M.

⁸ Le roi de Perse, selon Ménandre, exc. leg. p. 147, préférerait laisser le prince des Souanes libre de prendre lui-même un parti sur ce point. Ἄλλως βούλεται ὁ Σουάνος ὑποτατῆσαι τῇ Ῥωμαίων ἀρχῇ ἢ καὶ εἶσθαι ἑμπαδόν. — S.-M.

une grande perte pour l'empire, les Suanes n'étant que des sauvages et des brigands qui habitaient les cavernes du Caucase¹. Mais le pays était situé avantageusement pour empêcher les Perses de venir ravager les frontières de la Lazique du côté du nord². L'autre article regardait Ambrus [fils d'Alamondare³], chef d'une troupe de Sarrasins attachés à la Perse. Le roi voulait que les Romains s'obligeassent à lui payer une pension de mille pièces d'or, parce qu'ils l'avaient, disait-il, payée à son prédécesseur. Pierre lui représenta que le prédécesseur d'Ambrus avait en effet reçu

¹ C'est de cette façon que les Suanes avaient été dépeints au roi de Perse, selon ce qu'il disait lui-même d'après les rapports de son général Nachoérgan, celui dont il a été souvent question sous le nom de Nachoragan. Ce général avait commandé dans l'Ibérie après Merméroès. Γέγραφε τοίνυν ἡμῖν καὶ αὐτὸς οὐκ ἄλλως περὶ αὐτῶν, ἥ ὅτι τοῦ Καυκάσου τὰς ἀκρωρείας οἰκοῦσι· καὶ ὅτι δῆτα κλώπεις τε καὶ λαφυραγωγοὶ καὶ χαλεπῶν ἐργῶν καὶ ἀνοσιῶν καθιστῆκασιν ἐργάται. Menand. exc. leg. p. 145. — S.-M.

² Cette contrée donnait un passage à travers le Caucase aux nations scythiques, ὡς ὁ χωρὸς ἐστὶ Σκυθῶν πάροδος. Menand. exc. leg. p. 145. — S.-M.

³ Ἀμβρος ὁ Ἀλαμάνδρου (leg. Ἀλαμούνδρου) ὁ τῶν Σαρακηνῶν ἡγούμενος. Menand. exc. leg. p. 139. Ce personnage est Amrou III, roi de Hira, fils et successeur du célèbre Alamondare ou Mondar III, dont il a déjà été souvent question. Les auteurs arabes l'appellent ordinairement le fils de Hend, à cause de sa mère Hend, de la tribu de Kerdah, tante du célèbre poète arabe Amroukai.

Mondar III est encore surnommé par les Arabes *Modharrah-al-higarah* (le mangeur de pierres) et *Moharrah* (le brûleur), à cause des ravages qu'il commettait et des destructions qu'il faisait dans ses expéditions militaires. On peut voir au sujet de ce prince, la 2^e partie du mémoire de M. Eichhorn, intitulé *Abhandlung über das Reich Hira*, inséré en 1813, dans le 3^e volume des *Mines de l'Orient*, p. 21-40. Ce savant place le commencement du règne d'Amrou III en l'an 564, il ne paraît pas avoir connu le texte de Ménandre cité ici, et qui fait voir que le roi arabe régnait avant cette époque. Il y a au reste beaucoup d'incertitude sur la véritable durée de son règne. Mahomet, selon les historiens orientaux, naquit en la sixième année. Voyez aussi Rasmussen, *Historia præcipuorum regnorum Arabum ante Islamismum*, p. 14, Copenhague, 1817, in-4°. M. Silvestre de Sacy a parlé aussi de ce prince dans son *Mémoire sur divers événements de l'histoire des Arabes avant Mahomet*, inséré dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscript.* t. 48, p. 484-763. — S.-M.

de temps en temps quelque gratification de l'empereur, en récompense de ses services¹ ; mais qu'Ambrus ayant préféré² de servir la Perse, il ne pouvait avec justice rien exiger de l'empereur. Chosroès se rendit à ces raisons, et Pierre revint à Constantinople, où il acheva bientôt une carrière brillante³. Sa fortune prouva que l'entrée aux dignités n'était pas fermée au mérite, quoiqu'elle fût beaucoup plus ouverte à l'intrigue et à la faveur. Éloquent, négociateur délié, instruit en tout genre de littérature, il fut employé dans les affaires les plus importantes ; et ce fut par la supériorité de ses talents que, de simple avocat de Constantinople, il parvint au poste éminent de maître des offices⁴. Cetté paix assez peu honorable, mais nécessaire dans la faiblesse de l'empire, qui semblait vieillir avec le prince, devait subsister, comme je l'ai dit, pendant un demi-siècle. Elle eut le sort de

¹ ὥς τε τὸν πρὸς Ἀμβρου ἡγεμόνα δωρεῖσθαι τινα ἀγράφῃ, ὅσῃ ἂν ἠθούλετο χρυσοῖσι, καὶ ὀπηνίκα ὁ καθ' ἡμᾶς ἐφιλοφρονεῖτο δεσπότης. Menand. exc. leg. p. 139 et 140. L'ambassadeur romain ajoute, que quelquefois, il est vrai, l'empereur lui avait fait des dons sans conséquence, qui lui avaient été remis par le moyen des courriers publics, τοιγαρὺν ἐς ἔλλατο τῇ ταχύτητι τῶν δημοσίων ἱππῶν ὀχούμενος ἀνὴρ ἀγγελιαφόρος, mais que le Sarrasin s'était antérieurement concilié la bienveillance de l'empereur par des présents, et qu'il était insensé de demander davantage, et de se faire un droit de pareils dons.—S.-M.

² Cette discussion découvrit ce qui était resté caché jusqu'alors, c'est-à-dire qu'Alamondare ou Mondar III, père d'Amrou, allié de Chosroès,

avait entretenu secrètement des relations avec les Romains, au préjudice des intérêts des Perses, et que les présents ou les sommes qui lui avaient été accordés étaient le prix de sa trahison. C'est ce que l'ambassadeur représente assez longuement au roi dans Ménandre, exc. leg. p. 145 et 146.—S.-M.

³ Ἀτὰρ ἐς τὸ Βυζάντιον ἀφικόμενος ὁ Πέτρος, οὗ πολλῶν ὕστερον κατέλυσε τὸν βίον. Menand. exc. leg. p. 147.—S.-M.

⁴ Ce personnage, selon Ménandre, exc. leg. p. 133, était versé dans tous les genres d'instruction, et particulièrement dans la connaissance des lois. Πέτρος ὁ τῶν Ῥωμαίων πρεσβυτής, ἀπεχρώντως ἔχων τῆς τε ἄλλης παιδείας, καὶ τῆς τῶν νόμων.—S.-M.

la plupart des traités de paix pour longues années, qui parviennent rarement à leur terme : elle ne dura que dix ans, après avoir coûté sept années de négociations.

Ce fut peut-être alors que Justinien, cherchant de l'argent de toutes parts pour fournir la somme promise au roi de Perse, eut recours à Juliana Anicia, dont la fortune égalait la noblesse. *Vous savez*, lui dit-il, *que le trésor est épuisé ; tandis que je travaille à vous procurer la paix , à défendre nos frontières , et à soulager la misère de mes sujets. Venez à notre secours ; prêtez-nous de l'argent ; nous vous le rendrons , et vous en retirerez le plus noble intérêt , l'honneur d'avoir aidé votre patrie.* Julienne, qui connaissait le caractère de Justinien, aussi dissipateur qu'il était avide, lui demanda du temps pour recueillir ses revenus et vendre ses terres. Elle fit aussitôt faire des lames d'or d'une étendue suffisante pour revêtir la voûte de l'église de Saint-Polyeucte, voisine de sa maison. Lorsqu'elles furent en place, elle fit dire à l'empereur qu'elle était prête à lui mettre devant les yeux tous ses trésors. Il vint aussitôt; elle le conduisit à l'église, et lui faisant lever les yeux vers la voûte : *Seigneur*, lui dit-elle, *voilà tout ce que j'ai d'or ; faites-en ce qu'il vous plaira.* Justinien n'osa ravir ce qui était consacré à un si saint usage : il rougit et se retira, feignant de louer la piété de Julienne. Pour ne pas le renvoyer les mains vides, elle lui donna sa bague, en lui disant : *Recevez tout l'or qui me reste.* Malgré l'éloge que Grégoire de Tours fait de ce pieux stratagème, je ne sais si le généreux sacrifice que Julienne aurait fait de ses biens, en vue de soulager l'empire dans une nécessité pressante, n'aurait pas été d'un

LXII.
Pieux stratagème d'Anicia.

Greg. Tur.
de gloria
Martyrum,
l. 1, art. 103.

beaucoup plus grand mérite que ce luxe de dévotion.

LXIII.
Famine à
Constanti-
nople.

Theoph. p.
201.

Proc. ædif.
1.5, c. 1.

Le blé manquait à Constantinople. Les vents du nord, qui soufflèrent avec violence pendant le mois d'août, fermaient l'entrée de l'Hellespont à la flotte d'Alexandrie : elle fut obligée de décharger sa cargaison dans les magasins de Ténédos. C'était un des plus beaux édifices que Justinien eût fait construire : ils avaient deux cent quatre-vingts pieds de long, sur quatre-vingt-dix de large, avec une hauteur proportionnée. Le vent du midi était nécessaire, pour enfler le détroit de l'Hellespont ; lorsqu'il manquait aux vaisseaux qui venaient d'Afrique ou d'Alexandrie, on les déchargeait dans cet entrepôt, et les marchands retournaient pour un second et un troisième voyages avant l'hiver. Dès que le temps devenait plus favorable, des navires de transport allaient chercher ces marchandises, et les apportaient à Constantinople. La famine ne causa point alors de révolte ; l'inquiétude du peuple se tourna tout entière en dévotion, et il n'y eut point d'autre mouvement que celui des processions.

LXIV.
Succès de
Narsès en
Italie.

Theoph. p.
201.

Cedren. t. 1,
p. 387.

Menand.

exc. leg. p.
133.

Malala, part.
2, p. 239.

La guerre qui se ralluma pour lors en Italie, aurait eu des suites fâcheuses, si Narsès n'eût pas maintenu sa conquête par la même valeur et la même activité, qui l'avaient en si peu de temps rendu maître de cette vaste contrée. Le comte Widin, accrédité parmi les Goths¹, fit révolter les villes de Vérone et de Brescia² : il rassembla ce qui restait de soldats de sa nation, et appela les Français à son secours. Aming³, nommé

¹ *Widin comes Gothorum.* Paul. Diac. l. 2, c. 2.—S.-M.

² *Πόλις ὀχυράς τῶν Γότθων δύο Βερῶν* (Cedr. *Βιρίαν, leg. Βερώναν*) καὶ *Βρίγκας.* Theoph. p. 201.—S.-M.

³ *Ἀμμιγος ὁ Φράγγος.* Menand. exc. leg. p. 133. Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2, c. 2, en parle comme d'un seigneur qui était déjà venu en Italie, par les ordres du roi des Francs

Omniruge par quelques auteurs¹, et qu'on croit avoir été un seigneur puissant dans la Souabe ou dans la Suisse, s'avança jusqu'au bord de l'Adige² à la tête d'une nombreuse armée. Narsès campé sur l'autre rive lui envoya deux de ses lieutenants, [Pamphronius, décoré du titre de patrice³, et Bonus intendant du domaine privé de l'empereur⁴], pour l'exhorter à ne pas rompre la paix établie entre les Romains et les Français⁵. Aming, montrant son javelot, répondit, *qu'il ne le quitterait pas tant qu'il lui resterait un brds pour le lancer*⁶. Cette fierté fut mal soutenue : il fut défait et tué dans une bataille. Widin fut pris et conduit à Constantinople⁷. Vérone et Brescia, quoique bien fortifiées et garnies de troupes, ne tinrent pas long-temps contre le vainqueur. Vérone fut prise le 20 juillet, et Brescia peu de jours après. Narsès fit porter à l'empereur le butin le plus précieux avec les clés de ces deux villes, alors très-opulentes. L'exemple d'Aming ne put retenir dans le devoir Sindual, chef des Hérules⁸. Il avait fidèlement servi Narsès, et sa bravoure avait

Anast. p. 66,
et vita
Joan. III.
Marc. chr.
Mar. Avent.
Paul. Diac.
l. 2, c. 2, 3.
Aimoin. l. 2,
c. 34.
Vales. rer.
Franc. l. 8,
p. 463, 464.

Théodebert; voyez ci-dev. p. 266, not. 1, liv. XLVIII, § 32. Il aurait été selon lui, un des compagnons d'armes de Bucelin. — S.-M.

¹ Ce nom se trouve dans la chronique du comte Marcellin qui, ainsi que Paul Diacre, fait du comte Aming un compagnon de Bucelin, qui quelque temps avant avait été vaincu par Narsès. *Nec multo post*, dit-il, *socius ejus Omnirugus dux cum reliquis Gothorum, quibus se junxit, peremptus est.* — S.-M.

² Ἐξαποπεδύσατο ἀντικρυ τοῦ ποταμοῦ Ἀττίσου. Menand. exc. leg. p. 133. On sait que les Latins appellent l'Adige *Athesis*. Il est nom-

mé *Etsch* par les Allemands — S.-M.

³ Ὃς ἐν τοῖς βασιλείω πατράσιν (leg. πατρικίω) ἐτίθει. Menand. exc. leg. p. 133. — S.-M.

⁴ Προεζῶτα τῆς αὐτοῦ βασιλείας περιουσίας. Menand. exc. leg. p. 133. — S.-M.

⁵ Ἐσχερία γάρ τις ἐγεγόνει μεταξὺ τοῦ χρόνου Φράγγοις τε καὶ Ῥωμαίοις. Menand. exc. leg. p. 133. — S.-M.

⁶ Ὃς οὐκ ἐνδύσσοι ποτὶ ἔστ' ἂν αὐτῷ τὸ ἀκόντιον οἷα τί ἐστι κραδαίνειν ἡ χεῖρ. Men. exc. leg. p. 133. — S.-M.

⁷ Widin captus Constantinopolim exiliatur. Paul. Diac. l. 2, c. 2. — S.-M.

⁸ Paul Diacre, *de gest. Lang.* l. 2,

été récompensée de plusieurs bienfaits. Sa fierté naturelle lui persuada que Narsès lui devait sa conquête, et qu'il pourrait l'en dépouiller. Deux ans après la défaite d'Aming, il arma toute sa nation, livra bataille, fut vaincu et fait prisonnier². La colère porta Narsès, en cette rencontre, à une action tout-à-fait barbare, et qui déshonore sa victoire, il fit pendre ce prince à une potence fort élevée. Dagisthée, son lieutenant-général, acheva de réduire les places qui avaient pris part à ces diverses révoltes.

LXV.
Conspira-
tion contre
Justinien.
Theoph. p.
201.
Cedr. t. 1, p.
387.
Zon. l. 14, t.
2, p. 69.
Malala, part.
2, p. 239 et
240.
Anast. p. 66,
67.

La joie de cette heureuse nouvelle fut bientôt troublée par la découverte d'une conspiration formée contre l'empereur. Un riche banquier³ nommé Marcellus en était le chef. Ablabius⁴, officier de la monnaie⁵, reçut de lui cinquante livres pesant d'or pour entrer dans ce complot, et il y engagea Sergius, neveu d'Éthérius, intendant du palais⁶. Leur dessein était d'assassiner l'empereur dans son appartement, le soir du 25 novembre. Des Indiens⁷ qui étaient à leurs ordres,

c. 2, qualifie *Sindual* ou *Sinduald*, *Brebtorum regem*, expressions dont il m'est impossible de rendre raison. Paul Diacre profite de cette occasion pour nous apprendre que les Hérules étaient venus en Italie avec Odoacre, et que Sinduald descendait de cette colonie. *Qui adhuc de Herulorum stirpe remanserat, quem secum in Italiam veniens, simul Odoacar adduxerat.* — S.-M.

² Anastase s'exprime ainsi dans la vie du pape Jean III. *Egressus Narses ad eum, interfectus est rex (Sinduald) et omnem gentem Herulorum sibi subjugavit.* Marius, évêque de Lausanne, place dans sa chronique la révolte et la mort du roi des Hérules,

en l'année même de la mort de Justinien. *Et anno, dit-il, Sindewala Erulis tyrannidem assumpsit, et à Narseo patricio interfectus est.* — S.-M.

³ Ἀργυροπράτης. — S.-M.

⁴ Selon la chronique de Malala, part. 2, p. 240, il était fils d'un certain Miltiade. — S.-M.

⁵ Ou plutôt un ex-employé de la monnaie, ἀπὸ μελιτών. — S.-M.

⁶ Σέργιος ἀνεψιὸς τοῦ κουράτορος Αἰθέρου. Theoph. p. 201. — S.-M.

⁷ Il est difficile d'expliquer comment il se trouve ici des Indiens, et ce que pouvaient être ces Indiens. Il semble cependant, d'après les expressions de Théophane, p. 201, qu'ils habitaient ordinairement Constanti-

cachés aux environs, devaient se montrer aussitôt, et charger tous ceux qu'ils rencontreraient, pour donner aux meurtriers le moyen de s'évader à la faveur du tumulte. Toutes les mesures étaient prises pour l'exécution de cet horrible attentat, lorsqu'Ablabius en fit confidence à deux de ses amis, dont il espérait du secours : c'étaient Eusèbe, commandant des Goths au service de l'empire¹, et Jean, contrôleur des finances². Ceux-ci promirent de le seconder, et allèrent sur-le-champ en donner avis à l'empereur, qui les chargea d'arrêter eux-mêmes les coupables. Les conjurés furent saisis au moment qu'ils entraient dans l'appartement du prince; Marcellus se tua de trois coups de poignard; on ne dit pas ce que devint Ablabius; Sergius s'échappa et se réfugia dans l'église de Blaquernes. C'était un asyle inviolable, mais il n'en était aucun pour les crimes de lèse-majesté : Sergius en fut tiré par force et mis dans les fers. Les ennemis de Bélisaire saisirent cette occasion de le perdre : ils promirent à Sergius de le tirer de danger, s'il accusait Paul, Jean³ et Vitus; le premier, intendant de Bélisaire⁴; les deux autres,

Alaman. in
Anecd. Proc.
p. 152.
Pagi ad Bar.

noble, car il dit qu'ils étaient habitués à attaquer les citoyens dans le *Silentiarium*, l'*Archangelium* et l'*Harma*, qui sont des quartiers de cette ville. Εἰς τὸ Σιλεντιαρίον, εἰς τὸν Ἀρχάγγελον, καὶ εἰς τὸ Ἅρμα, ἵνα γενομένης τῆς ἐπιβουλῆς ταραχὴν ποιήσωσιν. Gibbon pense, t. 8, p. 171, et je crois avec raison, qu'il s'agit ici, sous le nom d'Indiens, d'esclaves noirs ou éthiopiens. On sait qu'à cette époque on donnait le nom d'Inde à l'Éthiopie et aux parties méridionales de l'Arabie. Voyez t. 8, p. 44 et 45, liv. XL, § 27. — S.-M.

¹ Ex-consul et commandant du corps des *fœderati*, ὁ ἀπὸ ὑπάτων καὶ κόμης φουδεράτων. J'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de remarquer que l'on donnait le nom de *fœdérés* aux corps auxiliaires des Goths et des autres Barbares attachés au service de l'empire. — S.-M.

² Διογένης. Il était fils de Domitius ou Domentziolus. — S.-M.

³ Κουράτωρ τοῦ Βελισσαρίου. Theop. p. 201. Ὁ ὑποπτίων Βελισσαρίου. Malal. part. 2, p. 241. — S.-M.

⁴ Ce personnage est nommé Isaac dans le texte de Théophane, p. 201.

banquiers et amis de ce général. Déjà ils s'étaient assurés de la perfidie de ces trois fourbes, qui pour une somme d'argent considérable, avec promesse de l'impunité, s'engagèrent à déposer contre Bélisaire. Pour instruire le procès des coupables, l'empereur nomma une commission composée de Procope, préfet de la ville, du questeur Constantin, de Julien, secrétaire, et du greffier Zénodore. Le préfet Procope est différent de l'historien, qui était mort plusieurs années avant cet événement.

LXVI.
Disgrace de
Bélisaire.

[Theoph.
p. 202.
Cedr. t. I,
p. 387.
Zon. l. 14,
t. 2, p. 69.
Chron. Pasc.
vol Alex. p.
375.
Paul. Silent.
p. 522.
Malala, part.
2, p. 241 et
242.]

Les interrogatoires étant achevés, l'empereur manda, le 5 décembre, le patriarche Eutychius, les magistrats et les principaux officiers : il leur exposa le détail de la conjuration, et fit lire les aveux des accusés. Tous chargeaient Bélisaire, qui était présent, et qui essuya les plus violents éclats de la colère de l'empereur, sans répliquer une parole, soit par étonnement, soit par grandeur d'ame. On le dépouilla de tous ses honneurs; on lui ôta tous ses domestiques; on lui donna des gardes, avec défense de sortir de sa maison. Ce grand homme, le soutien et l'honneur de l'empire, demeura prisonnier jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, attendant à chaque instant du jour et de la nuit, qu'un bourreau vînt l'immoler à la rage de ses envieux. Il n'avait fallu qu'une heure à ceux-ci pour tramer contre lui une intrigue criminelle; il lui fallut sept mois pour se justifier : il rentra enfin dans les bonnes grâces de l'empereur, et dans toutes ses dignités. Les historiens ne disent pas quel fut le châtimement de Sergius : il y a toute apparence qu'on lui fit grace, ainsi qu'aux autres

Il en est de même dans la chronique de Malala, part. 2, p. 240. Lebeau s'est donc trompé de nom.—S.-M.

calomniateurs. Ce qui me le persuade, c'est que Paul le Silenciaire, après avoir décrit la seconde dédicace de l'église de Sainte-Sophie, célébrée dans ce temps-là même la veille de Noël, termine son poëme par des louanges de l'empereur, qui ne fait, dit-il, sentir aux coupables que sa clémence : vertu vraiment héroïque, lorsqu'elle n'est pas un effet de faiblesse, et que le prince sait protéger l'innocence et reconnaître les services, en même temps qu'il pardonne les offenses personnelles.

C'est à l'occasion de cette disgrâce de Bélisaire, que les moralistes débitent depuis six cents ans un conte absurde, qui n'a eu besoin que de son absurdité même pour s'accréditer. Comme si l'on manquait d'exemples incontestables et fréquents, pour prouver la fragilité des grandeurs humaines, on répète sans cesse que Justinien fit crever les yeux à Bélisaire, et que ce grand capitaine, dépouillé de tous ses biens, fut réduit à mendier son pain dans les rues de Constantinople. Un contraste si frappant a saisi l'imagination des artistes : ils n'ont guère représenté Bélisaire que mendiant, aveugle et misérable ; cependant, aucun des auteurs contemporains, ni de ceux qui les ont suivis pendant six cents ans, n'a dit un seul mot d'un événement si remarquable. Jean Tzetzes ¹, qui vivait dans le douzième siècle, auteur sans jugement, qui a confondu la disgrâce de Jean de Cappadoce avec celle de Bélisaire, est le premier garant de cette aventure. Depuis que la critique a épuré l'histoire, tous les écrivains judicieux se sont accordés à réfuter cette tradition fabu-

LXVII.
Fable de l'aveuglement
et de la mendicité de Bélisaire.

¹ *Chiliad.* III, n° 88, v. 339-348. voyez aussi les judicieuses observations de Gibbon, sur cette fable historique, t. 8, p. 174, not. 2. — S.-M.

leuse; néanmoins elle s'est maintenue et se maintiendra en crédit : le seul nom de Bélisaire rappellera sans cesse ce prétendu trait de sa vie à ceux qui en ignorent tout le reste.

IXVIII.
Révolte en
Afrique.
Theoph. p.
202.
Anast. p. 67.
Malala, part.
2, p. 243.

Les Maures étaient tranquilles en Afrique depuis plusieurs années; leurs rois soumis à l'empire recevaient du gouverneur romain des gratifications annuelles. Cuzinas, un de ces princes¹, autrefois ennemi des Romains, mais qui les avait ensuite aidés à conquérir entièrement la Numidie et la Mauritanie², étant venu à Carthage pour recevoir les présents ordinaires, fut assassiné par les ordres du gouverneur nommé Jean Rogathinus³. Un forfait si atroce devait soulever toute l'Afrique : le bon ordre établi par les gouverneurs précédents maintint le pays dans l'obéissance. Il n'y eut que les fils de Cuzinas, qui, pour venger la mort de leur père, firent des courses, ravagèrent quelques contrées et s'en emparèrent. L'empereur envoya pour les réduire un de ses neveux nommé Marcién, avec une armée. A l'arrivée de Marcién, les fils de Cuzinas, trop faibles pour lui résister, abandonnèrent le pays, et laissèrent les Romains maîtres de toute la Mauritanie.

AN 564.
LXIX.
Factieux
punis.
Theoph. p.
202.

Au mois d'avril suivant, André Logothète, substitué à Procope dans la charge de préfet de Constantinople, sortait du palais dans un char, pour aller, selon la coutume, prendre possession du prétoire. Les partisans

¹ On *Coutzinas*, Κουτζίνας ἑξαρχος τῶν Μαυριτανῶν. Theoph. p. 202. Il commandait à une nation de Numides nommés Mastraciens. — S.-M.

² Voyez les détails circonstanciés que j'ai donnés sur ce prince, ci-dev, p. 104, not. 3 et 4, p. 111 et

113, liv. XLVI, § 64, 65 et 66. — S.-M.

³ C'est la chronique de Malala, part. 2, p. 243, qui nous fait connaître le nom de ce gouverneur, qui est simplement appelé Jean, par Théophane, p. 202. — S.-M.

de la faction verte, contre laquelle il était déclaré, vinrent s'opposer à son passage, l'accablant d'injures, et faisant pleuvoir sur lui une grêle de pierres. Ceux de la faction bleue accoururent à son secours, et le combat dura jusqu'au soir, Justin le Curopalate, neveu de l'empereur, vint à bout de séparer les combattants, et de mettre en fuite les factieux. Deux heures après ils se rassemblèrent, et le désordre recommença avec d'autant plus de fureur, que les ténèbres favorisaient l'impunité. Il fallut armer contre eux toute la milice de la ville. On mit en prison les plus mutins, qu'on trouva avec des armes : ils furent promenés dans la ville les jours suivants, après qu'on leur eut coupé les pouces des deux mains.

Vict. Tun.
Anast. p. 67.

L'empereur passa une partie du mois d'octobre à Germa en Galatie, où il était allé visiter par dévotion une église célèbre consacrée à Dieu sous l'invocation des Saints Anges, ce qui avait fait donner à cette ville le nom de Myriangèles. A son retour à Constantinople il y trouva le Sarrazin Aréthas¹. Ce prince fort avancé en âge, pour assurer sa succession à un de ses fils², venait le présenter à l'empereur, et lui demander son agrément : il se plaignait aussi des incursions qu'Am-

LXX.
Divers évé-
nements.

[Theoph. p.
203.
Anast. p. 67.]

¹ Indépendamment de son titre de chef des Sarrazins ou des tribus arabes alliées de l'empire, Aréthas était encore décoré de celui de Patrice. Ἀρέθας ὁ πατρικίος, καὶ φύλαρχος τῶν Σαρακηνῶν. Theoph. p. 203. Ce prince est, je crois, le roi des Arabes de Ghassan, appelé par les auteurs orientaux, *Hareth*, fils de Mondar II, surnommé *Abou-schamr*; son règne fut de vingt-et-un ans et cinq mois. On sait par ce qu'ils disent

de ses actions qu'il devait être fort âgé à l'époque de sa mort. Voyez Rasmussen, *Historia præcipuorum Arabum regnorum, ante Islamismum*, p. 45. — S.-M.

² Le fils et le successeur d'Hareth ou Aréthas, dont il a été question dans la note précédente, se nommait Noman, il régna sur les Arabes de Ghassan, pendant trente-sept ans et trois mois. Les Arabes lui donnent le surnom de *Kotham*—S.-M.

brus¹ faisait sur ses terres. Il paraît que Justinien agréa le successeur, mais qu'il n'eut point d'égard aux plaintes, de peur de troubler la paix nouvellement conclue avec Chosroès. Il y eut encore à la fin de cette année un grand incendie à Constantinople.

LXXI.
Justinien
tombe dans
l'hérésie.
Evg. l. 4,
c. 38, 39.
Niceph. Call.
l. 17, c. 29, 30.
Theoph. p.
203, 204.
Vict. Tun.
Anast. p. 67.
Zon. l. 14, t. 2,
p. 69, 70.
Eustath. vit.
sancti Eu-
tych. ap.
Bolland. 6.
April.
Pagl ad Bar.
Noris de Sy-
nod. 5^a, c. 6,
10.
Assem. Bib.
Or. t. 2, p.
89.
Fleury, hist.
Eccles. l. 34,
art. 8, 9, 10.

Nous avons vu Justinien occupé de disputes de religion pendant une grande partie de son règne. Tandis que les Perses ravageaient l'Orient, que la jalousie de ses courtisans arrachait les armes des mains à ses plus habiles généraux, que ses finances épuisées par l'énorme quantité de bâtiments qu'il faisait construire, ou pillées par des mains avides, auxquelles il en confiait le soin, l'obligeaient d'accabler ses peuples d'impositions, il passait les jours et les nuits à disputer avec des évêques, à composer de longues dissertations théologiques, à combattre des hérétiques, qu'il rendait plus fiers et plus opiniâtres en entrant en lice avec eux. Cette curiosité si déplacée dans un prince le conduisit à l'erreur. On croit qu'il fut trompé sur les matières de foi, comme il l'avait été pendant tout son règne sur les affaires d'état, et que Théodore, évêque de Césarée, qui avait autrefois tenté de lui insinuer la doctrine d'Eutychès, vint à bout de l'y ramener par des détours artificieux. Une hérésie née dans l'école d'Alexandrie la divisait depuis long-temps : elle devait son origine à Julien, évêque d'Halicarnasse, réfugié en Égypte après avoir été chassé de son siège par l'empereur Justin. Il soutenait que le corps de Jésus-Christ, dès

¹ C'est Amrou III roi de Hira, fils d'Alamondare ou Mondar III. Ἰπὸ Ἀράρου (leg. Ἀμβρου) τοῦ υἱοῦ Ἀλαμουνδάρου. Theoph. p. 203. Il a été question avec détail de ce per-

sonnage, ci-dev. § 61, p. 441, not. 3. On a pu remarquer que le nom d'Amrou ou Ambrus est mal écrit dans le texte de Théophane. — S.-M.

le moment de sa conception, n'avait été sujet à aucune altération, et qu'il était impassible avant que d'être ressuscité. C'était contredire l'Évangile, anéantir l'ouvrage de la rédemption, et réduire les souffrances et la mort du Sauveur à de fausses apparences. On nomma pour cette raison les sectateurs de Julien *phantasiastes* ou incorruptibles. Justinien s'entêta de cette erreur; et comme plusieurs évêques d'Afrique qui la rejetaient étaient en même temps opposés à la condamnation des trois chapitres prononcée dans le dernier concile général, il fit venir à Constantinople six des plus renommés, entre lesquels était Victor, évêque de Tunone, auteur d'une chronique utile pour l'histoire de ces temps-là. Ces prélats soutinrent hautement la cause des trois chapitres contre l'empereur et contre le patriarche Eutychius; et d'un autre côté ils combattirent l'hérésie des phantasiastes, que l'empereur avait embrassée. Justinien irrité de leur hardiesse les fit enfermer séparément dans plusieurs monastères de Constantinople.

L'empereur, qui pardonnait si aisément les attentats commis contre sa personne, ne pouvait souffrir qu'on donnât la plus légère atteinte à ses opinions théologiques. Jaloux à l'excès de cette sorte d'empire, il composa un édit où il établissait sa nouvelle doctrine, et résolut de le faire souscrire par tous les évêques. Eutychius fut le premier à le rejeter : il fut aussi la première victime de la colère du prince. Le comte Éthérius, à la tête d'une troupe de soldats, vint enlever ce saint patriarche au pied de l'autel, et l'enferma dans un monastère. Son procès lui fut fait par une assemblée d'évêques attachés à la cour : il fut transféré dans l'île

AN 565.

LXXXII.

Il persécute
les Catholiques.

du Prince, à l'entrée de la Propontide, et de là dans un monastère d'Amasée, qu'il avait autrefois gouverné. On mit à sa place sur le siège de Constantinople Jean le Scholastique, apocrisiaire d'Antioche. L'édit fut proposé aux évêques d'Orient, qui, pour ne pas irriter l'empereur par un refus déclaré, répondirent qu'ils attendaient l'avis d'Anastase, et qu'ils souscriraient après lui. Anastase, patriarche d'Antioche, était alors le prélat le plus renommé de tout l'Orient pour la sainteté et les lumières. Justinien lui envoya son édit avec une lettre très-pressante, persuadé que son exemple entraînerait tous les suffrages. Mais le patriarche, aussi ferme qu'éclairé, répondit à l'empereur par une réfutation solide de sa doctrine erronée. Consulté par les monastères de Syrie, il les affermit dans les sentiments orthodoxes, et leur inspira le courage nécessaire pour endurer la persécution, si l'opiniâtreté de l'empereur mettait leur foi à cette épreuve. Comme il s'attendait à l'exil, il redoubla ses instructions à son peuple, et composa un ouvrage qu'il devait lui laisser, comme un préservatif contre le venin de l'hérésie. -

LXXIII.
Sa mort.
Theoph. p.
203.
Evag. l. 4,
c. 40, et l. 5,
c. 1.
Cedr. t. 1,
p. 388.
Chr. Alex.
p. 375.
Vict. Tun.
Niceph. Call.
l. 17, c. 31, 33.
Zon. l. 14, t.
2, p. 70.
Anast. p. 67.
Novel. 59.

Tout l'Occident se déclara contre l'édit de l'empereur. Saint Nicet, évêque de Trèves, fit usage, en cette occasion, de l'autorité que lui donnaient ses vertus et quarante années d'épiscopat. Il écrivit à Justinien pour l'exhorter à reconnaître son égarement; il lui reprochait avec une liberté apostolique les violences exercées contre de saints évêques, et lui déclarait que l'Italie, l'Afrique, l'Espagne et la Gaule retentissaient d'anathèmes contre sa doctrine. Il paraît que cette vive remontrance fut prévenue par la mort de Justinien, qui arriva le 14 novembre de cette année 565. Il était

âgé de quatre-vingt-trois ans, et en avait régné trente-huit, trois mois et quatorze jours. Quelques auteurs prolongent son règne jusqu'à l'année suivante. Bélisaire était mort dès le mois de mars de la même année, et comme il ne laissait point d'héritiers, ses biens étaient revenus à l'empereur. Il est fort incertain si Justinien reconnut son erreur avant sa mort. Évagrius, historien contemporain, s'exprime en ces termes : *Justinien, après avoir rempli tout l'empire de trouble et de désordre, alla recevoir son jugement dans les enfers*. Quoique le zèle de l'orthodoxie emporte cet historien bien loin au-delà des bornes, il est évident qu'une censure si violente exclut toute idée d'une conversion connue. L'autorité de cet auteur n'est pas détruite par celle de Nicéphore Calliste, qui espère, dit-il, *sans oser l'affirmer, que Dieu aura fait miséricorde à ce prince en faveur de ses vertus, de sa dévotion, et de la construction de l'église de Sainte-Sophie*. Il ajoute qu'étant près de mourir, il enjoignit à Justin, son successeur, de rappeler le patriarche Eutychius : ce qui n'a nulle vraisemblance, puisque Justin laissa ce prélat en exil pendant douze ans, et qu'il ne le rappela qu'après la mort de Jean le Scholastique. La plus forte preuve du retour de Justinien aux sentiments catholiques se tire des éloges qui lui sont donnés par de saints prélats. Le pape Agathon, dans une lettre signée de cent vingt-cinq évêques, loue la foi de Justinien, et dit que sa mémoire est en vénération à tous les peuples; on peut croire que quatre-vingts ans d'orthodoxie avaient fait oublier une éclipse d'une année : d'ailleurs, le pape n'avait alors devant les yeux que l'hérésie des Monothélites, et la foi de

Nicet. chron.
ap. Band.
Imp. Orient.
t. 1, p. 107.
Trev. observ.
Apol. c. 7.
Du Cange,
fam. Byz.
p. 96.
Aleman. in
Anecd. Proc.
p. 142, 166.
Assem. Bib.
or. t. 2, p. 89.
Pagi ad Bar.
Fleury, hist.
Eccles. l. 34,
art. 7.

Justinien n'avait jamais été suspecte sur cet article. Les titres de *pieux* et de *saint*, dont le nom de ce prince est accompagné dans quelques conciles, ne prouvent rien en faveur de sa conversion : ce ne sont que des qualifications de style, dont saint Denis d'Alexandrie a honoré des empereurs païens, et que des conciles n'ont pas refusées à l'impératrice Théodora, ni même à Théodoric, roi des Goths, quoiqu'il fût Arien. Le Ménologue des Grecs fait une mention honorable de Justinien : ce fut Jean Chalcédonius, patriarche de Constantinople, qui s'avisa, six cents ans après la mort de ce prince, d'en faire mention à la messe comme d'un saint. On sent assez de quel poids peut être l'autorité de ce prélat schismatique, qui plaçait sans doute Justinien dans le ciel en récompense des prérogatives que ce prince avait attribuées à l'église de Constantinople. Nicétas Choniata rapporte que, lorsque les Latins saccagèrent cette grande ville, comme ils fouillaient jusque dans les tombeaux, le corps de Justinien fut trouvé en son entier, sans qu'une durée de plus de six cents ans en eût altéré aucune partie. Tout le monde sait aujourd'hui qu'en supposant la vérité du fait on n'en pourrait rien conclure en faveur de la sainteté du personnage. Laissons donc la prétendue conversion de cet empereur dans le secret de la justice et de la miséricorde divines.

LXXIV.
Ses funé-
railles.

Justinien en mourant désigna pour son successeur Justin, fils de sa sœur, et conféra le titre de patrice à Callinicus, commandant de la garde du palais, qu'il honorait de sa confiance la plus intime. Il chargea cet officier d'ordres secrets pour élever Justin à l'empire. Lorsqu'il eut expiré, son corps fut exposé au mi-

lieu du vestibule du palais dans un cercueil élevé, sur lequel on mit son diadème et sa robe de pourpre. Tout le contour était illuminé d'un nombre infini de cierges; on brûlait quantité d'encens et d'autres parfums; tous les officiers de sa maison l'environnaient. Justin et sa femme Sophie s'approchèrent du cercueil, et, fondant en larmes, lui dirent les derniers adieux. Sophie couvrit son corps d'une étoffe où étaient représentés en broderie les événements les plus glorieux de son règne. Le convoi fut suivi de Justin et de toute la ville, les diacres et les religieuses chantant des psaumes, selon l'ordre qu'il avait lui-même établi pour les funérailles. Il fut porté à l'église des Saints-Apôtres, et déposé dans un tombeau de marbre précieux, revêtu au-dedans de lames d'or, qu'il s'était préparé de son vivant. Le peuple ne manqua pas d'observer qu'un feu qui se faisait voir dans le ciel en forme de lance, du septentrion à l'occident, depuis le mois de mai, ne disparut qu'après la mort de l'empereur.

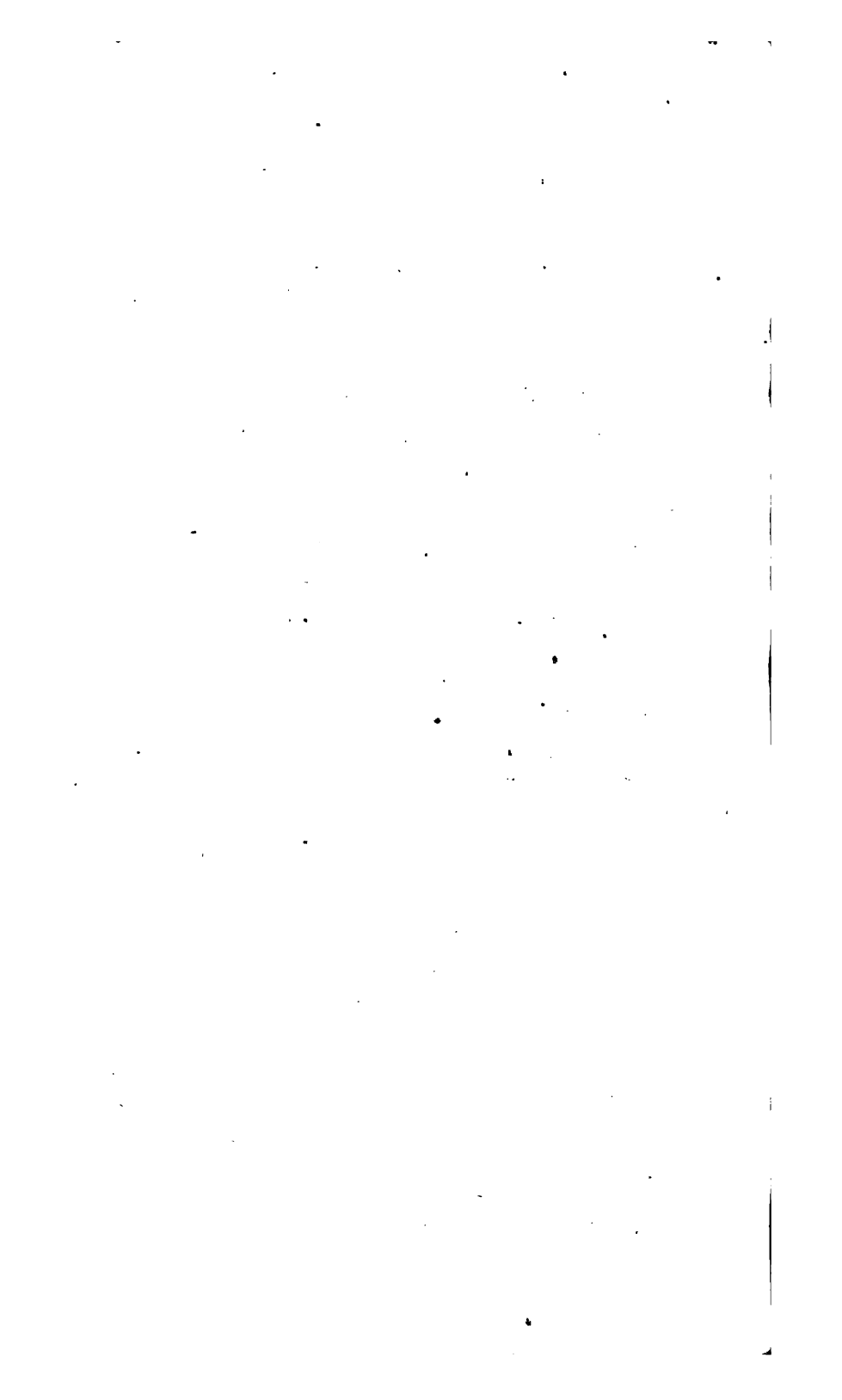


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME NEUVIÈME
DE L'HISTOIRE DU BAS-EMPIRE.

LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.

I. Chosroès marche en Syrie. II. Prise de Sura. III. Feinte douceur de Chosroès. IV. Mauvaise conduite des Romains. V. Hiérapolis se rachète du pillage. VI. Prise de Bérhéc. VII. Les Romains refusent de racheter la Syrie. VIII. Chosroès fait grâce aux habitants de Bérhéc. IX. Antioche assiégée. X. Attaque des murs. XI. Les Perses se rendent maîtres de la ville. XII. Ils la réduisent en cendres. XIII. Conditions de paix acceptées par les Romains. XIV. Chosroès à Séleucie et à Daphné. XV. A Apamée. XVI. Perfidie de Chosroès. XVII. Il passe l'Euphrate. XVIII. Vaine tentative sur Édesse. XIX. Générosité de ceux d'Édesse rendue inutile par l'avarice de Buzès. XX. Attaque inutile de Dara. XXI. Nouvelle Antioche bâtie en Perse. XXII. Réparation d'Antioche. XXIII. Les Goths recommencent la guerre en Italie. XXIV. Vexations d'Alexan-

dre Logothète. XIV. Succès et mort d'Ildihad. XXVI. Éraric et Totila rois des Goths. XXVII. Véronne prise et reprise. XXVIII. Totila encourage ses troupes. XXIX. Bataille de Faënza. XXX. Bataille de Mucella. XXXI. Les Lazes appellent Chosroès. XXXII. Les Perses repoussés devant Pétra. XXXIII. Prise de Pétra. XXXIV. Bélisaire à Dara. XXXV. Combat près de Nisibe. XXXVI. Prise de Sisaurane. XXXVII. Perfidie d'Aréthas. XXXVIII. Méchanceté d'Antonine. XXXIX. Disgrace de Jean de Cappadoce. XL. Caractère de ses successeurs. XLI. Consulat aboli. XLII. Conquêtes de Totila. XLIII. Mauvais succès des Romains. XLIV. Destruction de la flotte de Maximin. XLV. Naples se rend à Totila. XLVI. Humanité de Totila. XLVII. Action d'une juste sévérité. XLVIII. Troisième expédition de Chosroès. XLIX. Bélisaire retourne en Orient. L. Bélisaire

trompe Chosroès. LI. Chosroès retourne en Perse. LII. Tremblement de terre et peste à Constantinople. LIII. Maladie de Justinien. LIV. Martin succède à Bélisaire. LV. Défaite des Romains. LVI. Mort de Salomon en Afrique. LVII. Mauvaise conduite des neveux de Salomon. LVIII. Adrumet pris et repris. LIX. Mort de Stozas et de Jean, fils de Sisinniolus. LX. Perfidie de Gontharis. LXI. Mort d'A-

réobinde. LXII. Conduite d'Artaban avec Gontharis. LXIII. Mort de Gontharis et tranquillité rendue à l'Afrique. — [LXIV. Jean Troglita triomphe des Africains rebelles. LXV. Nouvelle guerre contre les Africains. LXVI. Ils sont vaincus par Jean Troglita. LXVII. Défaite des rebelles et pacification de l'Afrique.] — LXVIII. Progrès de Totila. Page 5.

LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

I. Arrivée de Bélisaire en Italie. II. Tibur pris et saccagé par les Goths. III. Divers mouvements de Bélisaire et de Totila. IV. Siège d'Édesse. V. Prières inutiles du médecin Étienne. VI. Attaque de la ville. VII. Nouvelle attaque. VIII. Levée du siège. IX. Debordement de la mer. X. Trêve de quatre ans pour la Lazique. XI. L'Arménie fortifiée. XII. Bélisaire demande du secours à l'empereur. XIII. Conquêtes de Totila. XIV. Totila devant Rome. XV. L'empereur envoie quelques secours en Italie. XVI. Secours des Romains battu devant Rome. XVII. Flotte de Sicile prise par les Goths. XVIII. Pélage député à Totila. XIX. Famine à Rome. XX. Bélisaire vient à Porto. XXI. Succès de Jean dans l'Italie méridionale. XXII. Entreprise de Bélisaire pour secourir Rome. XXIII. La témérité d'Isaac la fait échouer. XXIV. Prise de Rome. XXV. Bonté de Totila. XXVI. Reproches de Totila aux sénateurs.

XXVII. Totila demande la paix. XXVIII. Erreur à Constantinople au sujet de la Pâque. XXIX. Bélisaire empêche Totila de ruiner Rome. XXX. Totila sort de Rome. XXXI. Spolète reprise par les Romains. XXXII. Tarente fortifiée. XXXIII. Bélisaire rentre dans Rome. XXXIV. Il la défend contre Totila. XXXV. Succès de Jean en Campanie. XXXVI. Jean surpris par Totila. XXXVII. Vénus défait par Totila. XXXVIII. Bélisaire passe en Sicile. XXXIX. Divers événements de cette année. XL. Mort de Théodora. XLI. Conon assassiné. XLII. Totila prend Rosciane. XLIII. Bélisaire abandonne l'Italie. XLIV. Mécontentement d'Artaban. XLV. Conjuraison contre Justinien. XLVI. Elle est découverte. XLVII. Théodert irrité contre Justinien. XLVIII. Les Gépides et les Lombards implorent le secours de Justinien. XLIX. Services rendus à Totila par un prince lombard, et par un garde de Bélisaire. L. To-

tila reprend Rome. LI. Belle défense de Paul. LII. Totila rétablit Rome. LIII. Prise de plusieurs villes. LIV. Ravage de la Sicile. LV. Divers événements en Orient. LVI. Artaban reconvre la Sicile. LVII. Germain choisi pour général contre Totila. LVIII. Incursion des Esclavons. LIX. Mort de Germain. LX. Jean substitué à Germain. LXI. Romains défaits par les Esclavons. LXII. Courses des Huns arrêtées par Justinien. LXIII. Ambassade de Chosroès à Justinien. LXIV. Siège de Pétra. LXV. Levée du siège de Pétra. LXVI. Les Perses maltraités en Lazique. LXVII. Défaite de Choriane. LXVIII.

Les Abasges vaincus. LXX. Révolte des Apsiliens apaisée. LXXI. Révolte et punition d'Anatozade fils de Chosroès. LXXII. Nouvelle ambassade de Chosroès. LXXIII. Bessas prend Pétra. LXXIV. Suite de la prise de Pétra. LXXV. Continuation de la guerre en Lazique. LXXVI. Siège d'Archéopolis. LXXVII. Nouvelle trêve de cinq ans. LXXVIII. Progrès de Merméroès en Lazique. LXXIX. La guerre continue dans la Lazique. LXXX. Phénomènes extraordinaires. LXXXI. Des moines apportent les vers à soie à Constantinople. — [LXXXII. Commerce de la soie entre les Romains et les Chinois.] Page 121.

LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.

I. Narsès choisi pour commander en Italie. II. Son caractère. III. Ses préparatifs. IV. Ravage de la Grèce par les Goths. V. Combat naval près de Sinigaglia. VI. Les Goths demandent en vain la paix. VII. Négociation de Justinien avec les Français. VIII. Totila s'empare de la Sardaigne et de la Corse. IX. Guerres des Esclavons, des Gépides et des Lombards. X. Perfidies d'Ildige, d'Alboin et de Thorisin. XI. Siège de Crotone. XII. Narsès se met en marche. XIII. Il arrive à Ravenne. XIV. à Rimini. XV. Approche des deux armées. XVI. Les Romains et les Goths se disputent un poste avantageux. XVII. Sentiments des Romains et des Goths. XVIII. Disposition des deux armées. XIX. Préludes de la

bataille. XX. Bataille de Lentagio. XXI. Mort de Totila. XXII. Narsès renvoie les Lombards. XXIII. Tèias roi des Goths. XXIV. Succès de Narsès. XXV. Prise de Rome par Narsès. XXVI. Les Goths massacrent grand nombre de Romains. XXVII. Tromperie de Ragnaris. XXVIII. Approche des deux armées. XXIX. Bataille du Vésuve. XXX. Mort de Tèias. XXXI. Les Goths demandent la paix. XXXII. Leutharis et Bucelin passent en Italie. XXXIII. Narsès assiège Cumès. XXXIV. Mine pratiquée dans l'autre de la Sibylle. XXXV. Narsès réduit la Toscane. XXXVI. Siège de Lucques. XXXVII. Fulcaris défait par Bucelin. XXXVIII. Narsès répare les mauvaises suites de cette défaite. XXXIX. Lucques se rend.

XL. Cumies rendue par Aligerne. XLII. Narsès bat un parti d'Alle-mans à Rimini. XLIII. Règlement au sujet des Juifs. XLIII. Troubles excités par les sectateurs d'Ori-gène. XLIV. Théodore engage l'affaire des trois chapitres. XLV. Édit de Justinien contre les trois cha-pitres. XLVI. Vigile à Constanti-nople. XLVII. Cinquième concile général. XLVIII. Suites du concile. XLIX. Schisme d'Aquilée. L. Nou-velle forme de l'élection des papes. LI. Progrès de Bucelin et de Leu-

tharis. LII. Destruction de l'armée de Leutharis. LIII. Bucelin marche pour livrer bataille. LIV. On se prépare à la bataille. LV. Dispo-sition des deux armées. LVI. Bataille de Casilin. LVII. Suite de la ba-taille. LVIII. L'empereur donne ordre au gouvernement de l'Italie. LIX. Prise de Compsa. LX. Con-quête de l'Italie achevée. LXI. Les Romains rentrent en Espagne. LXII. Tremblements de terre. LXIII. Loi sur les comédiennes. P. 230.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

I. Mauvais succès des Romains en Lazique. II. Mort de Merméroès. III. Gubazès instruit l'empereur de la mauvaise conduite de ses généraux. IV. Complot contre Gu-bazès. V. Il est assassiné. VI. Cin-quante mille Romains défaits par trois mille Perses. VII. Les Lazes députent à Justinien. VIII. Succès de l'ambassade. IX. Massacre de Sotérichus. X. Les Dolomites dé-faits par les Sabirs. XI. Inutiles propositions de paix. XII. Les Perses et les Romains marchent à la ville de Phasis. XIII. Préparatifs pour la défense. XIV. Attaque de la ville. XV. Stratagème de Mar-tin. XVI. Nouvelle attaque. XVII. Défaites des Perses. XVIII. Retraite de Nachoragan. XIX. Condamna-tion des assassins de Gubazès. XX. Les Misimiens se donnent aux Perses. XXI. Les Romains leur font la guerre. XXII. Les Misimiens massacrent les députés des Apsii-liens. XXIII. Cruelle vengeance des

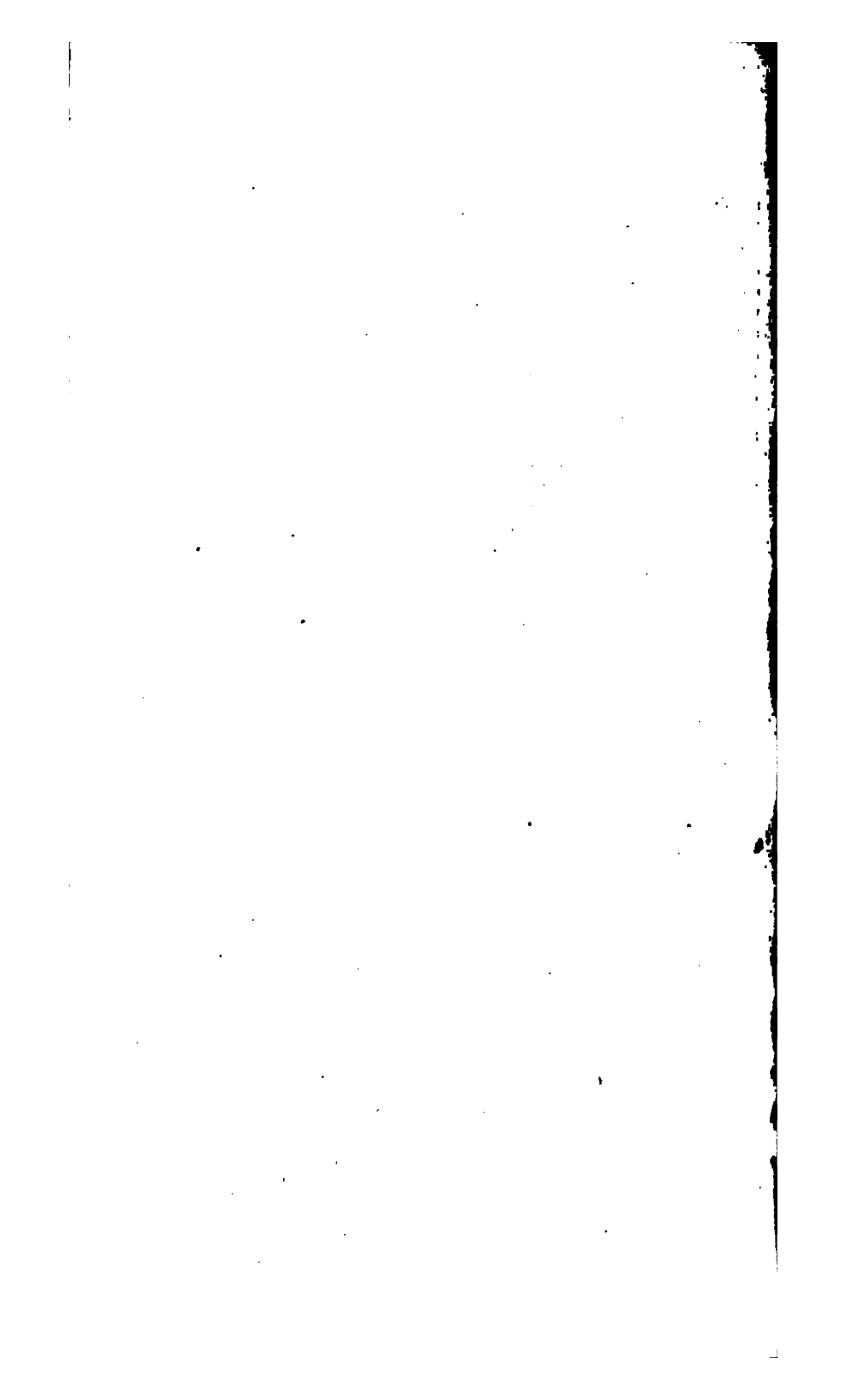
Romains. XXIV. Réductions des Misimiens. XXV. Justin substitué à Martin. XXVI. Concussions de Jean l'Africain. XXVII. Supplice de Na-choragan. XXVIII. Suspension d'ar-mes entre les Perses et les Ro-mains. XXIX. Les Tzannes subjugués. XXX. Sédition des Juifs. XXXI. Sédition à Constantinople. XXXII. Tremblement de terre. XXXIII. Peste à Constantinople. XXXIV. Désordres réprimés par l'empereur. XXXV. Ambassades des Avars. — [XXXVI. Leur origine. XXXVII. Leur passage en Europe.] — XXXVIII. Alliance des Romains avec les Avars. XXXIX. Guerre des Avars contre les Huns et les Antes. XL. Ambassade et origine des Turcs. XLI. Les Avars trom-pés par Justinien. XLII. État de l'empire dans la vieillesse de Jus-tinien. XLIII. Incursion des Huns. XLIV. Dernier exploit de Bélisaire. XLV. Défaite des Huns. XLVI. Suites de cette défaite. XLVII. At-

taque de la Chersonnèse. XLVIII.
 Vaine entreprise des Barbares.
 XLIX. Ils se retirent. L. Zabergan
 repasse le Danube. LI. L'empereur
 sème la discorde entre les Huns.
 LII. Ils se détruisent mutuelle-
 ment. LIII. Troubles à Constanti-
 nople. LIV. Païens punis de mort.
 LV. Séditions des factions du cir-
 que. LVI. Divers événements. LVII.
 Négociation pour la paix avec les
 Perses. LVIII. Articles du traité.
 LIX. Orgueil du roi de Perse. LX.
 Pierre essaye de rabattre la fierté
 d'Isdigunas. LXI. Conclusion de

la négociation. LXII. Pieux stra-
 tagème d'Anicia. LXIII. Famine à
 Constantinople. LXIV. Succès de
 Narsès en Italie. LXV. Conspira-
 tion contre Justinien. LXVI. Dis-
 grace de Bélisaire. LXVII. Fable de
 l'aveuglement et de la mendicité
 de Bélisaire. LXVIII. Révolte en
 Afrique. LXIX. Factieux punis.
 LXX. Divers événements. LXXI.
 Justinien tombe dans l'hérésie.
 LXXII. Il persécute les catholiques.
 LXXIII. Sa mort. LXXIV. Ses funé-
 railles.

Page 311.

FIN DE LA TABLE DU TOME NEUVIÈME.



HISTOIRE DU BAS-EMPIRE,

PAR LEBEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ENTIÈREMENT, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE D'APRÈS
LES HISTORIENS ORIENTAUX,

PAR M. DE SAINT-MARTIN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES);

CONTINUÉE

PAR M. BROSSET JEUNE,

MEMBRE DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.



PARIS,
IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXVI.

Sur ce rivage hospitalier ,
Malgré ma cruelle souffrance ,
Malgré la lointaine distance ,
Ma mère , puis-je t'oublier ?

Oh ! non, non , jamais, mon amie,
Ma bienfaitrice , mon seul bien ,
Près de Dieu, mon ange gardien ,
Non , ne crains pas que je t'oublie !

Ta fleur fanée
Abandonnée
A la chaleur
N'aurait encore ,
A son aurore
Plus de senteur !....

Comme toi, rose ,
A peine éclosé,
Mon ame, hélas !
Cherche la brise
Qui fertilise
Tout ici-bas !...

La brise aimée,
Par Dieu semée
Dans l'univers,
Qui nous console
Quand elle vole
Sur nos revers....

EXPÉDITION SCIENTIFIQUE DE MORÉE,

ORDONNÉE

PAR LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS.

ARCHITECTURE, SCULPTURES, INSCRIPTIONS ET VUES
DU PÉLOPONÈSE, DES CYCLADES ET DE L'ATTIQUE,

MESURÉE, DESSINÉES, RECURILLIES ET PUBLIÉES

Par Abel BLOUET, architecte, ancien pensionnaire de
l'Académie de France à Rome, directeur, pendant
l'expédition en Morée, de la section d'architecture et
de sculpture;

Amable RAVOISIÉ, Achille POIROT, Frédéric DE GOURNAY
et Félix TRÉZEL, membre de la section d'archéologie.

Le 1^{er} volume, formant 13 livraisons, est en vente. Prix 156 fr.

Dix livraisons sont déjà publiées sur le 2^e volume.

TRAITE

THÉORIQUE ET PRATIQUE

DE L'ART DE BATIR,

PAR J. RONDELET,

ARCHITECTE, MEMBRE DE L'INSTITUT.

SIXIÈME ÉDITION.

5 vol. in-4°, grand format, avec atlas in-folio de 210 pl. 125 fr.